

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE SENS INTRAPSYCHIQUE ET INTERSUBJECTIF DE L'ACTE D'ITINÉRANCE ET
DE LA RÉSISTANCE AU CHANGEMENT EN REGARD DES MOUVEMENTS
RELATIONNEL, IDENTIFICATOIRE ET NARCISSIQUE ET DE LA TRANSMISSION
PSYCHIQUE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR
ANGELA CICCARONE

SEPTEMBRE 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier les jeunes qui ont accepté de me rencontrer dans les ressources d'hébergement qu'ils fréquentaient au moment des entretiens de recherche. Leur témoignage m'a été précieux dans l'élaboration d'une théorisation sur l'itinérance et la résistance au changement, ainsi que dans ma démarche personnelle. Je tiens également à remercier les directeurs et directrices des ressources d'aide et d'hébergement pour itinérants qui m'ont ouvert la porte de leur institution et m'ont permis de rencontrer des jeunes désireux d'échanger sur leur situation de vie et leur histoire infantile.

Je remercie également les membres du GRIJA, pour leur accueil dans leur équipe de recherche (subventionnée par ailleurs par le FQRSC) et pour le partage de leurs connaissances sur la recherche qualitative et le sujet de l'itinérance. Parmi eux, je tiens à remercier monsieur Robert Letendre, directeur de thèse, pour l'opportunité offerte de travailler dans cette équipe de recherche et de me dépasser par l'écriture d'une thèse; Véronique Lussier, co-directrice de recherche, pour le travail important d'encadrement, pour la finesse de ses interventions et de ses conseils théoriques, cliniques et personnels et pour la rigueur de son travail et Sophie Gilbert, coordonnatrice de recherche, pour sa passion de la recherche et du sujet de l'itinérance qu'elle m'a transmise, pour son travail de tiers à toutes les étapes de la recherche et pour nos échanges intellectuels stimulants.

Je désire enfin remercier les membres de ma famille (ma mère et ma sœur particulièrement) et mes amis qui m'ont encouragée et soutenue tout au long du processus de recherche et d'écriture de thèse. Tout spécialement Franck, je souhaite te remercier pour ton amour, tes petites attentions, ton soutien émotif et ton intérêt pour ma passion au fil des années qui m'ont inspirée et encouragée dans l'écriture de cette thèse. À mon petit Loan, enfin, pour m'avoir accompagnée dans la rédaction de la thèse lorsque tu étais niché dans mon ventre et par après au son du moniteur lorsque tu faisais la sieste...

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	xiv
LISTE DES TABLEAUX.....	xv
RÉSUMÉ.....	xvi
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE	
LE CHOIX DE LA THÉMATIQUE ET LES OBJECTIFS DE CETTE THÈSE	3
Le choix de la thématique et les objectifs	4
1. Le choix de la thématique et son origine.....	4
2. Les objectifs de cette étude	6
2.1 L'objectif général.....	6
2.2 Les objectifs spécifiques	6
DEUXIÈME PARTIE	
LA RECENSION DES ÉCRITS ET LA PERTINENCE DE CETTE ÉTUDE.....	11
INTRODUCTION.....	12
CHAPITRE I	
UN PORTRAIT DU PHÉNOMÈNE DE L'ITINÉRANCE: LA PRÉVALENCE ET LES DIFFÉRENTES EXPLICATIONS CAUSALES.....	13
1.1 Données épidémiologiques	13
1.2 L'année 1987: un tournant dans la recherche sur l'itinérance.....	16
1.3 Les différentes explications causales de l'itinérance répertoriées dans la littérature.....	17
1.3.1 Les causes sociales.....	18
1.3.2 Les causes individuelles.....	21
1.3.3 Les causes psychiques.....	26
Conclusion.....	32
CHAPITRE II	
LA TRAJECTOIRE ET LE PARCOURS: UNE COMPRÉHENSION MOBILE ET DYNAMIQUE DU PHÉNOMÈNE DE L'ITINÉRANCE	34
2.1 Des changements théoriques: de l'errance à la trajectoire.....	35
2.1.1 La trajectoire objective.....	36

2.1.2	La trajectoire subjective	37
2.2	Le sens interprété de l'itinérance en fonction du parcours, de la trajectoire et des événements de vie	38
	Conclusion.....	44
CHAPITRE III		
	UN PORTRAIT DE L'AIDE AUX ITINÉRANTS ET DE SES LIMITES.....	45
3.1	Les raisons d'une absence de débat sur les objectifs de l'aide et ses limites?	45
3.2	Les objectifs de l'intervention auprès des jeunes itinérants.....	47
3.3	Les critiques formulées au sujet des services d'aide existants.....	49
3.3.1	Les critiques envers les services offerts par les ressources d'aide aux itinérants	50
3.3.2	Le danger de renforcer les caractéristiques des jeunes par l'organisation même des services.....	51
3.4	Nouvelles propositions en matière d'intervention	53
3.5	La relation d'aide: son sens et ses limites	56
	Conclusion.....	60
CHAPITRE IV		
LES NOTIONS PSYCHODYNAMIQUES PERTINENTES À UNE COMPRÉHENSION INTRAPSYCHIQUE ET INTERSUBJECTIVE DE L'ITINÉRANCE.....		61
4.1	La psychanalyse en recherche?	61
4.2	Les conflits psychiques inconscients.....	64
4.2.1	La toxicomanie et l'alcoolisme comme manifestations de la conflictualité psychique.....	65
4.2.2	Les agirs comme manifestations de la conflictualité psychique.....	69
4.2.3	La violence comme manifestation de la conflictualité psychique.....	75
4.3	La transmission psychique	80
4.3.1	Les processus et les failles de la transmission.....	81
4.3.2	Répétition, réparation et transmission.....	86
4.4	Le désir et la demande.....	88

4.5	Conclusion.....	92
CHAPITRE V		
	LA PERTINENCE ET LES RETOMBÉES DE CETTE ÉTUDE.....	93
5.1	La pertinence de cette étude.....	93
5.1.1	Les limites des recherches antérieures.....	93
5.1.2	La pertinence scientifique et la pertinence sociale.....	94
5.2	Les retombées de cette étude.....	96
5.3	Conclusion.....	97
TROISIÈME PARTIE		
	LA MÉTHODOLOGIE.....	98
	INTRODUCTION.....	99
CHAPITRE I		
	CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES	100
1.1	L'approche qualitative en fonction des objectifs de la recherche du GRIJA.....	100
1.2	L'approche qualitative en fonction des objectifs spécifiques de notre étude	101
1.3	Conclusion.....	102
CHAPITRE II		
	L'ÉCHANTILLONNAGE	103
2.1	Le type d'échantillon	103
2.2	La procédure d'échantillonnage.....	104
2.2.1	La taille.....	104
2.2.2	La saturation empirique et théorique.....	105
2.3	La sélection	106
2.3.1	L'âge.....	106
2.3.2	Le sexe	107
2.3.3	Le recrutement	107
2.4	Conclusion.....	109

CHAPITRE III	
LE PROCESSUS DE CONSTRUCTION PARTAGÉE DU SENS	110
3.1 La méthode d'exploration choisie.....	110
3.2 La passation et l'éthique	110
3.2.1 Le nombre de rencontre.....	110
3.2.2 La procédure d'échantillonnage et ses biais	111
3.2.3 Le déroulement des entretiens.....	112
3.3 L'entretien de recherche ou la construction partagée du sens.....	113
3.3.1 L'entretien semi-directif	114
3.3.2 Un entretien semi-directif jumelé à une attitude non directive	115
3.3.3 La réaction transférentielle et contre-transférentielle dans une recherche de type qualitatif.....	116
3.4 Le partage de la construction de sens avec un tiers.....	117
3.5 Le questionnaire sociodémographique	119
3.6 Conclusion.....	119
CHAPITRE IV	
L'ANALYSE DES RÉSULTATS.....	121
4.1 L'analyse des entretiens.....	121
4.1.1 L'analyse comparative constante.....	122
4.1.2 L'organisation thématique.....	123
4.1.3 L'analyse thématique.....	124
4.1.4 L'analyse dynamique ou par catégories conceptualisantes.....	136
4.2 L'analyse du questionnaire sociodémographique	144
4.3 Conclusion.....	144
CHAPITRE V	
LA CONSTRUCTION DU SENS ET LA PLACE DE LA PSYCHANALYSE	145
5.1 L'adéquation entre le matériel obtenu par la recherche du GRIJA et cette présente étude	145
5.2 La construction du sens en fonction d'une théorie de référence.....	146

5.2.1	La pertinence d'une construction du sens de l'expérience inspirée de la théorie psychanalytique pour la présente étude	146
5.3	La place de la psychanalyse dans cette étude	148
5.3.1	La nature de notre étude	149
5.3.2	La psychanalyse et la recherche : son utilité et ses distinctions avec d'autres théories de référence.....	149
5.3.3	Les points d'ancrage de la psychanalyse dans notre étude	151
5.4	Conclusion.....	152
QUATRIÈME PARTIE		
	L'ANALYSE DES RÉSULTATS	153
	INTRODUCTION.....	154
	UN PORTRAIT DE L'ÉCHANTILLON	156
	MODE D'EMPLOI DE L'ANALYSE DES RÉSULTATS	159
CHAPITRE I		
	LE MOUVEMENT RELATIONNEL : DE LA RUPTURE FAMILIALE À LA RUPTURE SOCIALE	162
1.1	Introduction	162
1.2	Un monde relationnel en rupture : la rupture sous toutes ses formes.....	163
1.2.1	Les ruptures qui échappent au contrôle des sujets	163
1.2.2	Les ruptures nécessaires instiguées par les sujets	171
1.3	Le tissu relationnel primaire : les thématiques relationnelles liées aux figures parentales et l'analyse de la dynamique relationnelle avec les parents	174
1.3.1	Les thématiques relationnelles liées aux figures parentales.....	175
1.3.2	La dynamique relationnelle.....	186
1.4	Le tissu relationnel substitutif et auxiliaire	194
1.4.1	Le tissu relationnel substitutif	195
1.4.2	Le tissu relationnel auxiliaire	200
1.5	La rupture sociale : la désinsertion, la déliaison sociale et le mouvement d'itinérance.....	204
1.5.1	Le rationnel de l'itinérance	205

1.5.2	Le mouvement de désaffiliation sociale.....	208
1.6	L'étude du mouvement relationnel actuel.....	220
1.7	Les parallèles entre l'histoire relationnelle et le mouvement relationnel actuel	227
1.7.1	Le parallèle entre le mouvement de désaffiliation sociale et la dynamique relationnelle parentale.....	227
1.7.2	Le parallèle entre les modes relationnels actuels et les thématiques relationnelles aux parents.....	228
1.8	Conclusion.....	229
CHAPITRE II		
	LE MOUVEMENT IDENTIFICATOIRE ET NARCISSIQUE : UNE TRANSMISSION PSYCHIQUE À NÉGOCIER.....	231
2.1	Introduction	231
2.2	La transaction psychique interne : la négociation identitaire primaire.....	232
2.2.1	La transmission psychique	232
2.2.1.1	Les modèles identificatoires primaires.....	233
2.2.1.2	Les modes de transmission.....	237
2.2.1.3	Le désir et la filiation	241
2.2.2	La négociation identitaire primaire : le processus d'identification et l'adaptation narcissique des sujets	245
2.2.2.1	Les processus d'identification	246
2.2.2.2	La position des sujets ou l'adaptation narcissique.....	253
2.3	La transaction psychique externe : la négociation identitaire secondaire.....	258
2.3.1	Itinérant, moi ? Leur positionnement au sein de l'itinérance est questionné.....	258
2.3.2	Le rapport à la loi, à la limite en lien avec le mode de transmission de l'institution interne.....	265
2.3.3	L'image de soi : une perception basée sur l'héritage identificatoire et sur leur vécu actuel d'itinérance.....	272
2.3.4	La position des sujets ou l'adaptation narcissique.....	277
2.4	Conclusion.....	287

CHAPITRE III

LES ENJEUX RELATIONNELS ET NARCISSIQUES DE L'AIDE EN
LIEN AVEC L'HISTOIRE RELATIONNELLE ET IDENTIFICATOIRE 288

3.1	Introduction	288
3.2	La représentation de l'aide chez les jeunes itinérants	289
3.2.1	Les formes d'aide acceptées ou recherchées par les jeunes itinérants rencontrés	289
3.2.2	La perception des jeunes sur les services d'aide offerts par les ressources.....	294
3.2.3	Les limites de l'aide perçues par les jeunes itinérants rencontrés	296
3.2.4	L'utilisation par les jeunes de l'aide offerte	304
3.2.5	L'écart constaté entre les désirs exprimés et les demandes manifestes.....	306
3.3	Une construction de sens sur l'achoppement de l'aide constaté : les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide.....	314
3.3.1	La protection narcissique et la crainte du lien.....	315
3.3.2	Le désir de réparation comme frein à la demande d'aide et au lien thérapeutique.....	321
3.3.3	Les soubresauts du non symbolisé : la transmission et la répétition transgénérationnelles et la demande en acte	325
3.4	Conclusion.....	337

CHAPITRE IV

LES LIEUX ET LES FORMES DE LA CONFLICTUALITÉ
PSYCHIQUE : UNE ANALYSE PLUS CONCEPTUELLE DU DISCOURS
DES SUJETS..... 339

4.1	Introduction	339
4.2	La nature de la souffrance témoignée par les jeunes.....	340
4.3	La première forme d'expression de la conflictualité psychique : le vécu dans le corps de la souffrance infantile.....	345
4.3.1	Un portrait de l'état dépendance.....	346
4.3.2	La représentation des sujets sur les conséquences de leur dépendance.....	349

4.3.3	Le rôle inféré de la toxicomanie et de l'alcoolisme.....	350
4.3.4	Un sens interprété de la fonction de l'alcool et de la drogue... ..	352
4.4	La deuxième forme d'expression de la conflictualité psychique : le vécu dans l'acte de la souffrance infantile.....	359
4.5	La troisième forme d'expression de la conflictualité psychique : le mouvement d'itinérance.....	370
4.5.1	La création d'un espace à soi, d'un monde parallèle.....	370
4.5.2	La tendance vers la répétition et la tendance vers la réparation.....	371
4.5.3	L'investissement libidinal et objectal sur la rue	374
4.6	Conclusion.....	382
CINQUIÈME PARTIE		
LA DISCUSSION		384
INTRODUCTION.....		385
CHAPITRE I		
UNE CONSTRUCTION DU SENS : NOTRE THÉORISATION DU MOUVEMENT D'ITINÉRANCE ET DE LA RÉSISTANCE AU CHANGEMENT SOUS L'ANGLE DE LA TRANSMISSION PSYCHIQUE.....		386
1.1	Introduction	386
1.2	Les trois mouvements de l'itinérance	387
1.2.1	Le mouvement relationnel.....	387
1.2.2	Le mouvement identificatoire	389
1.2.3	Le mouvement narcissique.....	392
1.3	Une compréhension intrapsychique et intersubjective de l'itinérance sous l'angle de la transmission psychique	394
1.3.1	Les objets et les processus de la transmission : la question de l'héritage	394
1.3.2	Le mouvement d'extraction.....	398
1.3.3	Les modes d'investissement du monde parallèle.....	400
1.3.4	La création d'un néo-narcissisme	402

1.4	Une compréhension de la résistance au changement en lien avec les mouvements relationnel, identificatoire et narcissique et la théorisation du mouvement d'itinérance sous l'angle de la transmission psychique	407
1.4.1	La protection et l'acte de résistance.....	407
1.4.2	Le renoncement comme résistance au changement	411
1.4.3	Le retour dans l'espace social et la renégociation avec l'institution externe comme résistance au changement.....	415
1.5	Conclusion.....	417
CHAPITRE II		
LA PLACE DE CETTE THÈSE DANS LA FILIATION THÉORIQUE : UNE CONFRONTATION DES RÉSULTATS DE L'ANALYSE À LA THÉORIE.....		418
2.1	Introduction	418
2.2	Notre place dans la lignée de recherches sur l'itinérance	418
2.3	Notre place dans la lignée de recherches sur l'aide aux itinérants.....	421
2.4	La pertinence des concepts psychanalytiques choisis	423
2.4.1	La pertinence de la notion du mouvement	423
2.4.2	La pertinence de la notion de la transmission psychique	424
2.4.3	La pertinence de la notion de la conflictualité psychique	425
2.5	Conclusion.....	426
CHAPITRE III		
LES PISTES D'INTERVENTION ET LES PISTES DE RECHERCHES FUTURES		427
3.1	Introduction	427
3.2	Les pistes d'intervention.....	427
3.2.1	Les pistes d'intervention en lien avec le mouvement relationnel.....	428
3.2.2	Les pistes d'intervention en lien avec le mouvement narcissique.....	429
3.2.3	Les pistes d'intervention en lien avec le mouvement identificatoire	432
3.2.4	Une réflexion sur la philosophie d'aide actuelle en regard des résistances au changement nommées	433

3.3	Les pistes de recherches futures	435
3.3.1	Les pistes méthodologiques	435
3.3.2	Les pistes thématiques.....	436
3.4	Conclusion.....	437
CONCLUSION		439

APPENDICE A - LE FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	442
APPENDICE B - LE QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE	444
APPENDICE C - LE GUIDE D'ENTRETIEN	446
APPENDICE D - LE CERTIFICAT D'ÉTHIQUE	449
RÉFÉRENCES.....	450

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
4.1	Le mouvement d'itinérance et le mouvement d'errance.....	381
1.1	L'acte d'itinérance et d'errance dans sa mouvance	406
1.2	La protection, l'acte de résistance et le mouvement relationnel.....	411
1.3	Le renoncement et le mouvement narcissique	414
1.4	Le retour dans le monde social, la renégociation avec l'institution externe et le mouvement identificatoire.....	416
.		

LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
1.1	Les thématiques relationnelles avec les parents.....	186
1.2	Les thématiques relationnelles liées au tissu relationnel substitutif et auxiliaire	203
1.3	Mouvement de désaffiliation et dynamique relationnelle parentale	219
2.1	Les modèles identificatoires primaires et les modes de transmission.....	241
2.2	L'adaptation narcissique en lien avec la négociation identitaire.....	286
3.1	Les mouvements relationnel, identificatoire et narcissique et la question de l'aide en récapitulatif.....	315

RÉSUMÉ

Cette recherche qualitative a pour but de comprendre le mouvement d'itinérance chez les jeunes adultes itinérants et les enjeux de l'aide, selon une perspective psychanalytique. L'originalité de cette démarche tient de notre souci de proposer une compréhension psychique dynamique de l'itinérance et de la résistance au changement en analysant le discours manifeste des sujets et le sens latent sous-jacent et d'offrir une analyse de l'aide sous ses dimensions relationnelles, identificatoires et narcissiques. L'histoire relationnelle des sujets, leur héritage identificatoire et leur adaptation narcissique sont des éléments de compréhension non seulement de l'acte d'itinérance en soi, mais des difficultés liées à l'aide et à sa demande. De plus, nous nous distinguons de la majorité des recherches en sociologie et en psychologie dans ce domaine par notre vision singulière de l'itinérance : un ensemble de mouvements psychiques et physiques et non une identité acquise, permanente ou temporaire, ou une catégorie sociale. Nous nous attardons donc à étudier l'acte d'itinérance dans tous ses mouvements, soit relationnel, identificatoire et narcissique. La notion de mouvement traverse cette thèse et constitue un signifiant clé sur l'itinérance et les enjeux de l'aide.

Le thème de notre étude provient essentiellement d'observations émergentes d'une recherche plus vaste, du Groupe de Recherche sur l'Itinérance des Jeunes Adultes (GRIJA)¹, intitulée « *La représentation des facteurs aidants chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants des ressources en itinérance* », à laquelle l'auteure de cette thèse a participé, qui visait à établir des portraits-types de l'interaction subjective des représentations de l'aide chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants qui les côtoient. Dans le cadre de cette recherche, 15 jeunes hommes itinérants et 15 intervenants de ressources d'hébergement et d'aide pour itinérants ont été rencontrés en entretien de recherche semi-directif. Notre étude plus spécifique sur les mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques de l'acte d'itinérance et de l'aide vise à clarifier un élément nouveau ou non soupçonné de la recherche du GRIJA, soit le constat de l'achoppement de l'aide, de la résistance au changement et de l'observation de mouvements intrapsychiques et intersubjectifs dans l'acte d'itinérance.

Pour cette thèse, seul l'échantillon des 15 jeunes hommes itinérants, âgés entre 18 et 35 ans a été retenu; ce choix méthodologique étant justifié par le désir de l'auteure d'approfondir l'analyse du matériau de ses propres entrevues. Les sujets recrutés dans différentes ressources d'hébergement et d'aide aux itinérants de Montréal (afin de maximiser

¹ Le GRIJA est composé de quatre chercheurs : Véronique Lussier (Ph.D) professeure au département de psychologie de l'UQAM, Robert Letendre (Ph.D) professeur au département de psychologie de l'UQAM, Sophie Gilbert (Ph.D) coordonnatrice de recherche et professeure au département de psychologie de l'UQAM et Angela Ciccarone (M.Ps.) assistante de recherche.

la validité externe), en partenariat avec les intervenants qui nous servaient d'intermédiaires, ont été rencontrés en entretien de recherche semi-directif, d'une durée moyenne d'une heure trente chacun, sur les lieux même du recrutement. Les sujets étaient aussi invités, par la question de départ, « Que veut dire pour toi aider? », à s'exprimer sur l'aide et ses différents enjeux et à associer librement sur leur vécu sur la rue, sur les différents événements qui ont jalonné leur parcours de vie.

Plus spécifiquement, il s'agit d'une recherche qualitative d'orientation psychanalytique; la psychanalyse inspire cette thèse dans sa forme et son contenu. Dans sa forme par les modalités de la rencontre intersubjective : l'entretien de recherche inspiré de la psychanalyse n'est pas une simple conversation, elle est une première construction à deux du sens intrapsychique des actes et de l'histoire du sujet. La rencontre entre le chercheur et le sujet permet l'exploration de la dynamique consciente et inconsciente des individus. Dans son contenu, en servant de système de triage dans la création de l'arbre thématique et des catégories conceptualisantes, en permettant une analyse approfondie du discours manifeste des sujets et du sens latent sous-jacent à leurs paroles, à leurs actes et au contexte de l'entretien, et en servant de théorie de référence dans la construction d'une théorisation sur les enjeux de l'itinérance et de l'aide.

Une particularité de cette étude est donc la mise à profit de la subjectivité des sujets et de la construction à deux de leur histoire et de leur représentation de l'aide avec le chercheur, conjuguée à une analyse comparative constante de l'objet que devient le verbatim et l'introduction d'un tiers à chaque étape de la recherche afin de maximiser la rigueur et la validité de l'étude. La recherche d'orientation psychanalytique pose le postulat de l'inconscient : les situations et conduites actuelles peuvent être interprétées en fonction du passé ou des conflits psychiques inconscients qui cherchent à se résoudre. Par ailleurs, notre analyse du discours des sujets comportait une analyse thématique, soit une classification du contenu manifeste des entretiens par thèmes récurrents et une analyse dynamique, soit une interprétation des conflits et des processus psychiques conscients et inconscients à l'oeuvre et du sens latent des paroles et des actes des sujets. Le rôle du tiers est donc important, celui de superviser l'analyse du transfert et du contre-transfert qui se déroule pendant la construction partagée du sens (l'entretien de recherche) et les interprétations du chercheur du sens des paroles et des actes du sujet pendant la démarche d'analyse du discours.

Fondée sur les notions du mouvement et de la transmission psychique comme fils conducteurs et sur les concepts psychanalytiques du narcissisme, de l'identité, de la répétition, de la réparation et de la conflictualité psychique, cette thèse se divise en trois volets complémentaires dans l'analyse des mouvements intrapsychiques et intersubjectifs de l'acte d'itinérance et de l'aide. Le premier volet concerne la dimension relationnelle de l'itinérance : on y étudie l'histoire relationnelle des jeunes itinérants rencontrés, la nature de la dynamique relationnelle avec les parents et la rupture avec la famille comme précurseur de la vie d'itinérance. En regard de l'histoire relationnelle des jeunes, nous analysons également leur vécu relationnel actuel et le contexte de leur rupture sociale (rupture avec le monde normatif). Il s'agit donc d'une étude transversale du mouvement relationnel, de la vie infantile à la vie marginale actuelle. Le mouvement de désaffiliation que représente l'itinérance peut-il être expliqué en partie par les liens d'origine?

Le deuxième volet concerne la dimension identificatoire et narcissique de l'itinérance : on y analyse la transaction psychique interne, soit les modèles parentaux disponibles, le processus d'identification primaire et la position adoptée ou l'adaptation narcissique des jeunes face aux différents événements de vie importants et aux relations infantiles. En parallèle, on y analyse la transaction psychique externe, soit la négociation identitaire entre le sujet, les institutions sociales et les représentants de la loi avec lesquels il transige et la négociation identitaire au moment de la rupture sociale et de la marginalisation. C'est à l'aide des thèmes et catégories sur la transmission psychique, le désir maternel, la filiation paternelle et l'affiliation, les modèles identificatoires, les processus d'identification et l'image de soi que sera étudiée la transaction psychique interne et externe.

Le troisième volet aborde la question de l'aide sous plusieurs angles, tels que la perception des jeunes sur le réseau d'aide aux itinérants et leur mode d'utilisation des services offerts, l'état des désirs exprimés en entretien de recherche confronté à l'état de la demande manifeste, et l'achoppement de l'aide expliqué par le besoin de protection narcissique et la crainte du lien, le désir de réparation comme frein à la demande d'aide et au lien thérapeutique et les contenus psychiques non symbolisés qui se manifestent par la demande en acte et la répétition du transgénérationnel. L'analyse de l'histoire relationnelle et de l'héritage identificatoire sert de terreau à l'étude des enjeux de l'aide, du lien aux intervenants et aux ressources et de la demande d'aide.

L'analyse thématique et dynamique du discours des sujets a permis de mettre en relief donc les différents mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques, de la vie infantile des jeunes rencontrés à leur vie de marginalisation actuelle. De cette étude du mouvement, nous avons dégagé les lieux et les formes d'expression de la conflictualité psychique des sujets, soit le corps, l'agir et l'acte d'itinérance. Le vécu dans le corps explore la consommation d'alcool et de drogues des jeunes rencontrés et l'interprète comme une mise à distance des contenus psychiques souffrants non symbolisés et une mise à distance des autres qui menacent de faire ressurgir ces contenus. Le corps devient un lieu de projection et de décharge et la consommation d'un objet toxique une recherche de toute-puissance et une quête des limites. Le vécu dans l'acte interprète les différentes formes d'agirs dont les jeunes témoignent : l'agir comme tentative de contrôle et de maîtrise de soi, des autres et de l'environnement et l'agir comme source de valorisation narcissique. Enfin, l'acte d'itinérance est étudié sous l'éclairage des concepts psychanalytiques de l'investissement libidinal et objectal, de la répétition et de la réparation. L'acte d'itinérance est, selon nous, un mouvement d'extraction du monde familial, puis social normatif et une création en après-coup d'un espace à soi, d'un monde parallèle aux souffrances infantiles et aux relations conflictuelles. Cet espace parallèle est investi différemment par les jeunes, soit dans une tendance vers la réparation et la liaison psychique, soit dans une tendance vers la répétition et la déliaison libidinale et objectale.

Notre analyse du discours des sujets rencontrés permet de considérer de façon nouvelle l'itinérance et l'achoppement constaté de l'aide offerte dans les ressources d'hébergement pour itinérants. En effet, notre étude fait ressortir les différents mouvements psychiques de l'itinérance et ces mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques servent non pas à expliquer, dans un lien de causalité, l'acte d'itinérance et l'achoppement de l'aide, mais à interpréter les différents lieux et formes de la conflictualité psychique observée

des sujets, soit le vécu dans le corps, le vécu dans l'acte, l'acte d'itinérance et la résistance au changement. Selon nous, l'itinérance est un ensemble complexe de mouvements intrapsychiques et intersubjectifs et une forme d'expression de conflits relationnels, identificatoires et narcissiques non résolus, dont l'achoppement de l'aide en est tributaire. L'itinérant est considéré comme un individu avec son histoire, ses conflits psychiques qu'il cherche à résoudre et ses mécanismes de défense divers et non pas comme une production sociale d'exclusion. Notre compréhension de la résistance au changement se base donc sur ces prémisses et offre ainsi plus qu'une évaluation des services offerts dans le milieu de l'itinérance, elle offre une explication des enjeux de l'aide en fonction du cheminement relationnel, identificatoire et narcissique des sujets. Cette perspective dynamique et tout en mouvement de l'itinérance redonne une place à l'individu dans sa subjectivité et son historicité et offre ainsi de nouvelles pistes de recherche et une réflexion en profondeur sur les modèles actuellement offerts d'aide et d'intervention.

Mot-clés : itinérance, errance, mouvement, transmission, narcissisme, relations, processus identificatoires, réparation, répétition, aide, résistance au changement, conflits psychiques, méthodologie qualitative, psychanalyse.

INTRODUCTION

Cette thèse vise à approfondir les données de la recherche du GRIJA (Groupe de Recherche sur l'itinérance des Jeunes Adultes)², subventionnée par le Conseil Québécois de la Recherche Sociale (CQRS) de 2000 à 2002, intitulée « *La représentation des facteurs aidants chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants des ressources en itinérance* », à laquelle l'auteure a participé en tant qu'assistante de recherche. Les informations recueillies dans un premier temps, au sujet de la représentation de l'aide et du parcours chez les jeunes itinérants rencontrés de 18 à 35 ans, au moyen d'une méthode d'analyse qualitative permettront de proposer une compréhension, au cours d'une seconde analyse plus approfondie, le sens intrapsychique et intersubjectif du mouvement d'itinérance, ses enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques et la résistance au changement. La construction du sens de l'itinérance et de la résistance au changement se fera à la lumière de notions psychanalytiques, dont les conflits psychiques inconscients, la répétition et la réparation ainsi que la transmission psychique.

Par un souci de clarté et de rigueur tout au long de notre démarche de recherche, nous avons déterminé les critères de sélection de nos sujets et les avons regroupés pour en faire une définition opératoire du jeune adulte itinérant :

Une personne entre 18 et 35 ans ayant fréquenté pour un mois consécutif une ressource d'hébergement ou d'aide recevant la clientèle des itinérants, ou ayant recouru plus d'une fois dans les derniers six mois à une telle ressource.

² Groupe de recherche fondé à Montréal en 1992. Font partie de ce groupe: Robert Letendre, Ph.D, professeur au département de psychologie de l'UQAM; Véronique Lussier, Ph.D., chercheure et professeure au département de psychologie de l'UQAM, Sophie Gilbert, Ph.D., coordonnatrice de recherche et professeure de psychologie de l'UQAM, Sophie Aidan, auxiliaire de recherche et étudiante au doctorat en psychologie à l'UQAM et Angela Ciccarone, M.Ps., auxiliaire de recherche et étudiante au doctorat en psychologie à l'UQAM.

Cette définition servira de repère au lecteur dans la compréhension de notre processus de recherche et de notre population à l'étude.

La thèse se présente en cinq parties : le choix de la thématique et les objectifs de la recherche, soit la recension des écrits et la pertinence de l'étude, soit la méthodologie, soit l'analyse du discours, soit la discussion. La partie portant sur l'analyse du discours se développe en quatre chapitres : 1) le mouvement relationnel : de la rupture familiale à la rupture sociale; 2) le mouvement identificatoire et narcissique : une transmission psychique à négocier; 3) les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide en lien avec l'histoire relationnelle et identificatoire; 4) les lieux et les formes de la conflictualité psychique : une analyse plus conceptuelle du discours des sujets.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHOIX DE LA THÉMATIQUE ET LES OBJECTIFS DE CETTE THÈSE

LE CHOIX DE LA THÉMATIQUE ET LES OBJECTIFS

1. Le choix de la thématique et son origine

Il apparaît important avant toute chose de spécifier non seulement le thème de cette thèse (les mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques de l'itinérance et de la résistance au changement sous l'angle de la transmission psychique), mais également d'en préciser son origine. Cette étude s'inscrit dans une lignée de recherche au sein de l'équipe du GRIJA, dont la vocation, depuis 1992, est de comprendre et d'étudier le phénomène de l'itinérance chez les jeunes adultes itinérants de 18 à 35 ans de Montréal, sous ses dimensions autant individuelles, relationnelles que sociales. Un premier rapport de recherche intitulé « *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants : Au-delà de la contrainte de la rupture, la contrainte des liens* » a été publié en 1999. Cette recherche visait principalement à dégager un portrait-type du vécu relationnel de l'itinérance et de saisir l'impact considérable des relations et représentations interpersonnelles dans l'expérience de l'itinérance. Dans le but d'approfondir certaines questions demeurrées en suspens après la publication du premier rapport, les membres du GRIJA, dont l'auteure de cette présente étude, se sont attardés, depuis 2000, à la compréhension des enjeux de l'aide chez les jeunes adultes itinérants et les intervenants de ressources en itinérance. Cette recherche intitulée « *La représentation des facteurs aidants chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants des ressources en itinérance* », complétée en 2005, et donnant lieu à une série d'articles (se référer à la bibliographie de cette thèse), visait à comprendre les enjeux relationnels de l'aide pour les jeunes adultes itinérants et les intervenants qui les côtoient et les différents écueils de l'aide, de la demande d'aide et de la relation thérapeutique.

C'est donc à partir d'une première analyse des entrevues sur l'aide auprès des jeunes adultes itinérants³ que l'auteure a pu pressentir la pertinence de la thématique des

³ L'auteure conservera pour la présente étude l'appellation de « jeunes adultes itinérants » dans le souci de souligner l'importance de l'interaction de deux éléments, soit celui de la jeunesse, de la dynamique de l'adolescence et celui de l'appartenance à une catégorie sociale dite dans la marge. Le terme « jeune sans-abri » ne sera pas utilisé par l'auteure puisque jugé trop réducteur à une seule causalité sociale; l'itinérance ou l'errance n'est pas reliée uniquement à l'absence de logis. Enfin, l'auteure fait une distinction entre « jeune de la rue », qu'utilise par exemple Parazelli (2002), et « jeune itinérant » par le lien différent que le jeune entretient avec la culture de la rue. En effet, le « jeune de la

mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques de l'itinérance, de la résistance au changement et de la notion de la transmission psychique en tant que lien conceptuel.

Le mouvement, dans sa définition la plus simple, c'est-à-dire « le changement de position dans l'espace en fonction du temps, par rapport à un système de référence » (Petit Robert, 2000) constitue un signifiant important de l'itinérance elle-même et de la dynamique intrapsychique et intersubjective qui sous-tend le parcours menant à la vie de rue et l'achoppement de l'aide constaté. Le choix des mots utilisés par les jeunes itinérants rencontrés et les intervenants qui les côtoient pour décrire le phénomène est souvent teinté de la thématique du mouvement (« ils sont une porte tournante » (un intervenant des ressources d'hébergement et d'aide aux itinérants interviewé dans la seconde portion de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier, Letendre, Ciccarone, 2005)) , c'est la galère, la vitesse, tourner en rond, etc.). Mais que se cache derrière le mouvement? Quelle est la poussée ou la traction qui insuffle le mouvement? Le Petit Robert parle de la science de l'étude du mouvement comme de la cinétique, de la dynamique. N'est-il pas propre à la psychanalyse d'analyser la dynamique qui sous-tend un comportement, un symptôme? Cette étude vise donc à étudier les différents mouvements intrapsychiques et intersubjectifs qui composent l'acte d'itinérance, concomitant à l'étude de la transmission psychique et à analyser la résistance au changement en regard de ces différentes thématiques. Cette thèse vise par ailleurs à comprendre l'acte d'itinérance et la résistance au changement dans tous ses mouvements psychiques et ce, en lien avec la théorie psychanalytique sur la transmission psychique.

C'est donc en continuité avec la deuxième recherche du GRIJA, intitulée « *La représentation des facteurs aidants chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants des ressources en itinérance* », que cette étude se situe, offrant la possibilité d'approfondir certains résultats à peine élaborés, d'explorer une donnée imprévue de la recherche, celle du peu de demandes d'aide manifestes adressées aux intervenants et à l'entourage, de la résistance importante au changement et de proposer un sens intrapsychique et intersubjectif du mouvement d'itinérance.

rue » est reconnu comme étant davantage dans une dynamique de groupe, dans une socialisation dans la marge, alors que le « jeune itinérant » est à notre sens plus isolé et fait de la rue un nouvel aménagement de vie et non un « lieu d'identification sociosymbolique » comme les « jeunes de la rue » pourraient le faire. (Parazelli, 2002).

2. Les objectifs de cette étude

2.1 L'objectif général

Comprendre la dynamique intrapsychique et intersubjective de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement en regard des mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques et de la notion psychanalytique de la transmission psychique.

L'atteinte de cet objectif nécessite l'exploration des mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques de la vie infantile à la vie d'itinérance actuelle. Elle exige également l'étude du lien entre la triangulation de ces mouvements et les objets et les processus de la transmission. Les objectifs spécifiques, décrits ci-dessous, sont en fait les éléments de la conceptualisation de la thèse.

2.2 Les objectifs spécifiques

Premier objectif:

En premier lieu, à partir de l'analyse du discours des sujets, il s'agit d'explicitier les différentes expressions et formes du mouvement relationnel, de la vie infantile à la vie actuelle d'itinérance. Quelques questions cernent les différentes facettes cet objectif :

-Quelle est la nature du tissu relationnel primaire?

-Quelles sont les thématiques relationnelles avec les parents, abordées par les sujets?

-Quelle est la nature de la dynamique relationnelle avec les parents?

-Quelle est la nature du tissu relationnel substitutif et auxiliaire?

-Quelles sont les formes de désaffiliation sociale constatées?

-Quel est le lien entre l'histoire relationnelle et le mouvement de désaffiliation sociale actuel des jeunes rencontrés?

Deuxième objectif:

En deuxième lieu, à partir de l'analyse du discours des sujets, il s'agit d'explicitier les différentes expressions et formes des mouvements identificatoires et narcissiques, de la vie infantile à la vie actuelle d'itinérance. Quelques questions cernent les différentes facettes de cet objectif :

- Quelle était la nature des modèles identificatoires des jeunes pendant leur enfance?
- Quels sont les modes de transmission psychique des parents, repérés dans le discours des sujets?
- Comment sont décrits par les jeunes les liens de filiation paternelle et le désir maternel?
- Quels sont les processus d'identification des jeunes en lien avec leurs modèles identificatoires et leur héritage narcissique?
- Quelles sont les différentes positions narcissiques adoptées par les jeunes dans leur vie infantile et dans leur vie actuelle d'itinérance, devant leur héritage identificatoire et narcissique?
- Quelle est la représentation des jeunes de leur appartenance ou de leur affiliation au monde de l'itinérance?
- Quel est le rapport des jeunes à la loi et aux représentants de l'institution externe et son lien avec les objets et les processus de la transmission psychique de l'institution interne?
- Quelle est la perception des jeunes sur leur image de soi?

Troisième objectif:

En troisième lieu, nous étudierons les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide en lien avec des éléments de la biographie des sujets et leur héritage identificatoire et narcissique. Quelques questions cernent les différentes facettes de cet objectif :

- Quelle est la représentation de l'aide chez les jeunes itinérants rencontrés?
 - Quelles sont les formes d'aide acceptées ou recherchées par les jeunes?
 - Quelle est la perception des jeunes sur les services d'aide offerts par les ressources?
 - Quelles sont les limites de l'aide perçues par les jeunes?
 - Comment les jeunes utilisent-ils l'aide offerte?
 - Existe-t-il une disparité entre les désirs exprimés par les jeunes et les demandes adressées et verbalisées?
- Quels sont les éléments explicatifs de l'achoppement de l'aide constaté par les jeunes?
- Y-a-t-il un lien entre l'histoire relationnelle, l'héritage identificatoire et narcissique des jeunes et l'achoppement de l'aide constaté?

Quatrième objectif:

En quatrième lieu, à partir de l'analyse du discours des jeunes, il s'agit d'étudier les différentes formes de la conflictualité psychique et leur lien avec des éléments de leur parcours de vie et la nature de leur héritage identificatoire et narcissique. Quelques questions cernent les différentes facettes de cet objectif :

- Quelles sont les différentes formes de la conflictualité psychique repérées dans le discours des sujets?

- Quelle est la nature de la souffrance exprimée par les jeunes?
- Quel est le portrait de l'état de dépendance des jeunes?
- Comment les jeunes interprètent-ils la fonction de la toxicomanie et de l'alcoolisme dans leur vie?
- Quelles sont les différentes formes d'agirs témoignées par les jeunes?
- Quelles fonctions occupent ces agirs?
- Comment les jeunes investissent-ils le monde de la rue?
- Quelles sont les différentes formes d'expression de la répétition repérées dans le discours des sujets?
- Quelle est la représentation des jeunes de leur vie d'itinérance?

Cinquième objectif :

En cinquième lieu, nous explorerons la dynamique intrapsychique et intersubjective sous-jacente à l'acte d'itinérance et à la résistance au changement, à l'aide des mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques et des objets et processus de la transmission psychique. Quelques questions nous permettront cette exploration :

- Quelles sont les différentes formes de la résistance au changement?
- Quel est le lien entre les mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques repérés dans le parcours de vie des jeunes et leur acte d'itinérance?
- Quel est le lien entre les mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques repérés dans le parcours de vie des jeunes et la résistance au changement constatée?

Les objectifs étant précisés, nous dresserons, dans la prochaine partie, un portrait de la population à l'étude et nous situerons cette recherche parmi les différentes théorisations offertes sur le phénomène de l'itinérance et de la relation d'aide.

DEUXIÈME PARTIE

LA RECENSION DES ÉCRITS ET LA PERTINENCE DE CETTE ÉTUDE

INTRODUCTION

Dans cette deuxième partie de la thèse, plusieurs chapitres ponctueront la recension des écrits sur le phénomène de l'itinérance et de l'expérience de l'aide. Dans un premier temps, nous survolerons la littérature sur la prévalence et les facteurs causaux de l'itinérance chez les jeunes. Dans un deuxième temps, nous constaterons l'évolution de la terminologie et des définitions de l'itinérance et plus spécifiquement de l'adoption de l'idée d'une trajectoire (en sociologie) ou d'un parcours (en psychologie) pour expliquer l'itinérance en opposition aux notions plus anciennes d'errance et de vagabondage. Dans un troisième temps, nous allons répertorier les recherches, dans la littérature scientifique, sur l'aide aux itinérants et les limites de l'aide. Dans un quatrième temps, nous étudierons différents concepts psychanalytiques (le postulat de l'inconscient, les conflits psychiques et quelques manifestations de la conflictualité psychique dont la toxicomanie, l'alcoolisme, l'agir et la violence et le désir et la demande) qui nous serviront, lors de l'étape de construction du sens (la discussion), à développer une théorisation sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide. Dans un dernier temps, nous exposerons la pertinence de cette étude en fonction des objectifs prévus et de sa place au sein de la recension des écrits et projetterons sur ses différentes retombées possibles.

Il est à noter que la recherche bibliographique pour la construction de cette recension des écrits s'est effectuée à partir de différentes bases de données dont *Psyclit*, *Francis*, *Medline* et *Pascal*, dans un souci de répertorier des recherches en Amérique du nord et en Europe de 1980 à 2007.

CHAPITRE I

UN PORTRAIT DU PHÉNOMÈNE DE L'ITINÉRANCE : LA PRÉVALENCE ET LES DIFFÉRENTES EXPLICATIONS CAUSALES

1.1 Données épidémiologiques

Le phénomène de l'itinérance ne se limite pas aux pays les plus pauvres du monde. En effet, force est de constater que se trouver sur la rue pendant une période plus ou moins longue est le lot de plusieurs personnes vivant dans tous les pays, y compris ceux qu'on estime être les plus riches de la planète (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999). Ce phénomène ne résulte pas non plus nécessairement de catastrophes d'origine naturelle ou humaine. De nombreuses études ont en effet révélé que les événements susceptibles de mener des gens à faire partie du monde de l'itinérance sont nombreux et diversifiés. D'ailleurs de nos jours, se trouver itinérant est une réalité pour beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont des histoires de vie fort différentes. Il ne s'agit pas par ailleurs d'un phénomène nouveau. De toute évidence, au cours de l'histoire, des personnes n'ont pas été en mesure de se loger convenablement ou se sont retrouvées dans le milieu de la rue pendant des périodes variables et pour de multiples raisons. Cependant, depuis les années 80, le phénomène s'accroît, et la population touchée est de plus en plus diversifiée (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999). D'ailleurs, dans un texte sur l'itinérance en 1989, Fournier et Mercier remarquaient que le nombre d'inscrits dans l'itinérance avait doublé dans les quinze dernières années. D'autres chercheurs ont également noté un changement dans la configuration du phénomène de l'itinérance par entre autres la croissance marquée du nombre de jeunes (Beauchemin, 1996; Poirier, M., Lussier, V., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S., & Pelletier, A., 1999). Cette transformation du portrait de l'itinérance inquiète et suscite de nombreuses réflexions.

Les épidémiologistes de par les grandes villes du monde et ce, de l'Amérique du nord, en passant par l'Europe, le Japon et la Russie (Thoraval, 1993; Canada, ministère des affaires politiques et sociales, 1999) sonnent l'alarme au sujet de l'itinérance. Il y a augmentation fulgurante de la clochardisation et les jeunes occupent une grande place sur la rue. En fait, Fournier et Mercier disaient, en 1989, que 30% de la population itinérante se renouvelle à chaque année, en raison, entre autres, de l'accroissement du nombre de jeunes adultes parmi cette population. Ainsi, ce qui est le plus préoccupant, c'est le pourcentage très élevé que représente la population des jeunes adultes chez la clientèle itinérante (Beauchemin, 1996; Mercier, 1986). On estime à 4000 ou 5000 le nombre de jeunes par année ayant recours aux services d'aide pour itinérants depuis 1998 à Montréal (Desrochers, 2002). Plusieurs recensements ont tenté de dénombrer les itinérants. Les résultats permettent de cerner l'ampleur de cette population, or les difficultés méthodologiques que posent ce genre d'enquête et l'absence d'une définition consensuelle de l'itinérance nous obligent à la prudence quant aux interprétations possibles (Bently, 1995; Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999; Robertson, 1991).

Quelques recherches et recensements confirment par contre la nécessité de la préoccupation des chercheurs et des acteurs d'aide à comprendre et à cerner cette population. Les plus récentes estimations concernant l'ampleur du phénomène de l'itinérance qui ont été publiées par des organisations internationales sont alarmantes. À l'échelle mondiale, on estime que plus d'un milliard d'individus sont mal logés et que 100 millions d'entre eux vivent littéralement dans la rue. De plus, selon les informations contenues dans le rapport de l'UNICEF, toutes les nuits, 850 000 personnes sont sans abri en Allemagne, 750 000 aux États-Unis et dans la plus grande ville canadienne, Toronto, les hébergements d'urgence destinés aux itinérants ont accueilli, chaque nuit de l'année 1997, 6500 personnes. D'autres données répartissent à 42% les itinérants du Canada qui se trouvent en Ontario, à 17,5 % au Québec et à 14% en Alberta (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999). Aussi, à Paris, le Samu Social (organisme français qui vient en aide aux personnes sans domicile fixe), dénombrait 27456 personnes sans domicile fixe ayant fait appel à un service d'aide en 1999 contre 21522 en 1997, soit une augmentation de 27.5% en deux ans (Giraud, 2004).

Certes ces données sont alarmantes, or il importe de les nuancer en spécifiant que les estimations mondiales, selon l'UNICEF, oscillent entre cent millions et plus d'un milliard d'itinérants. Ces variations s'expliquent par le fait que la définition proposée par les Nations Unies joint sous l'appellation « sans-abri » des personnes qui vivent divers degrés de dénuement en regard du logement: celles qui dorment sans toit, celles qui dorment dans des centres d'hébergement temporaires ou des institutions, celles qui habitent des logements insalubres et celles qui vivent dans des logements de qualité inférieure (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999). Ainsi, selon qu'on inclut l'un ou l'autre de ces éléments de définition, les estimations varieront de quelques millions à plus d'un milliard d'itinérants.

Pour se rapprocher de notre réalité, Santé Québec en 1998, proposait le chiffre de 28 214 itinérants à Montréal et 11 295 à Québec, soit un nombre de plus en plus grandissant dans cette ville. Ce même recensement indiquait également qu'environ un tiers des itinérants sont âgés de 18 à 30 ans. Aussi, la Régie régionale de la santé et des services sociaux, selon son dernier recensement en 1998 des sans-abri dans la ville de Québec, estimait que 38% des sans-abri avait moins de 30 ans et 12% avait moins de 18 ans (Fournier et al., 1998). Par ailleurs, la recherche de Fournier et Mercier en 1989 affirmait que 8 756 personnes avaient été recensées dans les refuges de nuit de Montréal et 15 636 itinérants fréquentant les soupes populaires et les centres de jour.

Enfin, les experts s'entendent pour dire que la population des itinérants, outre le fait qu'elle ne cesse de croître en nombre, a subi, depuis une vingtaine d'années, d'importantes modifications en ce qui a trait à ses caractéristiques (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999). En ce qui concerne plus particulièrement la situation observée en Amérique du nord, ce même ministère (Canada, 1999) souligne l'augmentation importante et croissante, dans le groupe des itinérants, du nombre de femmes (dans la ville de Québec, en 1997, on dénombrait 36,5% de femmes itinérantes, et à Montréal, 22,8% [Fournier et al., 1998]), de jeunes, de familles, de personnes affectées de troubles mentaux, de nouveaux immigrants et de membres de différentes communautés ethniques, plus spécifiquement de la communauté autochtone du Canada. Par ailleurs, les études américaines et canadiennes indiquent que, dans l'ensemble, les jeunes de la rue sont plus souvent représentés par des garçons que par des filles : environ deux tiers de garçons pour un tiers de filles (Lamontagne

et al, 1988, Pennbridge et al., 1990; Wallot, 1992). Ainsi, l'accroissement et le rajeunissement de cette population en font un problème social de plus en plus préoccupant (Beauchemin, 1996; Fournier & Mercier, 1986; Poirier, 1997) et imposent une réflexion approfondie sur la transformation du portrait de l'itinérance et sur ses causes répertoriées dans la littérature.

1.2 L'année 1987: un tournant dans la recherche sur l'itinérance⁴

Depuis que 1987 a été déclarée l'année internationale du logement des sans-abri par les Nations Unies, le phénomène a retenu l'attention d'un grand nombre de chercheurs et d'intervenants sociaux. Des efforts dans le domaine de la recherche, de l'intervention et des politiques ont d'ailleurs marqué les années qui ont suivi cette reconnaissance publique de l'itinérance. À cet égard, la prolifération d'écrits sur le sujet constitue sans doute l'un des signes tangibles de cette reconnaissance. Après avoir procédé à l'inventaire des articles scientifiques publiés sur le sujet de 1980 à 1993 dans trois index informatisés dont *Sociofile*, *Psyclit* et *Medline*, les chercheuses Laberge, Cousineau, Morin et Roy (1995) ont montré que 91% des 1 214 articles publiés au cours de la période à l'étude l'avaient été depuis 1987.

En général, ces études ont permis aux experts de modifier leur façon de se représenter les itinérants et de rendre compte de la complexité du problème, qui, pendant longtemps, a été associé presque exclusivement à l'abus d'alcool. Aujourd'hui, force est de constater que l'image traditionnelle de l'itinérant, c'est-à-dire celle d'un groupe homogène d'hommes d'âge mûr, alcooliques et délirants, est périmée et que l'alcoolisme n'est pas la seule cause menant vers la vie d'itinérance.

Les connaissances sur la population itinérante s'appuient donc sur un grand nombre d'études et de recherches, principalement en sociologie. Cependant, les positions soutenues par les chercheurs sont tout aussi nombreuses que les solutions avancées pour freiner la croissance du phénomène. Il n'existe aucun consensus ni sur l'ampleur du phénomène, ni sur sa composition, ses causes et ses solutions. D'ailleurs, bien que les facteurs explicatifs de l'itinérance se multiplient et se complexifient au rythme de l'approfondissement des connaissances sur le sujet, le poids relatif qu'il faut allouer à ces différents facteurs, soit la

⁴ Les données de cette section proviennent du rapport sur les sans-abri publié en 1999 par le ministère des affaires politiques et sociales du Canada.

pauvreté, le manque de logements sociaux, la toxicomanie, la maladie mentale, etc., fait l'objet de débats.

Cette situation explique certainement pourquoi, malgré l'ampleur des études sur le sujet, un grand nombre de chercheurs et d'intervenants partagent un sentiment d'ignorance face au phénomène dans son ensemble et aux mesures à mettre de l'avant afin de l'enrayer. Or, malgré ce constat, les subventions gouvernementales continuent d'être attribuées en fonction d'une cause spécifique: à la fin des années 80, on subventionnait les études sur la santé mentale; dans les années 90, on s'est attardé sur le manque de logements sociaux, alors que présentement les subventions sont accordées pour la recherche sur la santé des itinérants. Peu de subventions ont été accordées pour l'étude de ce phénomène sous un angle psychique et pour l'étude sur l'aide et ses limites, d'où le peu de références dans ces domaines. Ainsi, un grand travail de catégorisation et de compréhension empirique du phénomène a été fait, or beaucoup de travail reste à faire pour la compréhension psychique de la problématique et pour une évaluation de l'aide apportée et de ses enjeux.

1.3 Les différentes explications causales de l'itinérance répertoriées dans la littérature

Pourquoi et comment devient-on itinérant? Qu'elles sont les causes de l'itinérance? Peut-on prévenir la clochardisation? Depuis les années 80, c'est-à-dire depuis l'amplification du phénomène de l'itinérance et le changement de sa configuration, les chercheurs de disciplines différentes ont concentré leurs efforts dans une tentative de comprendre la production de l'itinérance et les façons d'y remédier. Dans leurs recherches, les sociologues mettent en relief les causes sociales comme la pauvreté, le chômage, l'insuffisance de logements et l'inaccessibilité des services publics. (Beauchemin, 1996; Wallot, 1992). Les psychologues de leur côté, soutiennent que l'itinérance est le fruit de l'effritement des liens familiaux et communautaires (Poirier, Lussier et al., 1999), des problèmes de santé mentale, d'abus physiques et sexuels, de l'alcoolisme et de la toxicomanie et des problèmes reliés à l'attachement (Beauchemin, 1996; Poirier, 1988). Vexliard (1957) soulignait d'ailleurs que dès le XIXe siècle, le vagabondage (terme qu'utilise cet auteur pour désigner la population itinérante) était divisé en causes psychologiques où l'individu était tenu responsable de sa

situation et en causes sociologiques, plus spécifiquement économiques qui tenaient responsables la collectivité pour ce phénomène.

Aujourd'hui, sociologues et psychologues s'entendent pour dire que la réalité de l'itinérance n'est pas linéaire. C'est un phénomène très complexe et les jeunes itinérants forment une population hétérogène d'où l'absence patente d'une définition claire et unanime de l'itinérance. Or, malgré cette constatation de complexité et des limites d'une théorisation en termes des différentes explications causales, peu de chercheurs, à la lumière de notre enquête bibliographique, tentent d'élucider le processus de l'itinérance dans sa double position sociologique et psychologique. En effet, peu de chercheurs ont tenté d'offrir une explication du problème de l'itinérance qui tienne compte des facteurs sociaux et individuels, où les explications psychiques viendraient compléter les données sociologiques sans pour autant renforcer les préjugés et les stéréotypes en blâmant les itinérants. (Campeau, 2000; Deisher et al., 1992; Fortier & Roy, 1996; Shinn & Weitzman, 1990).

En ce qui concerne notre étude, nous proposons un protocole de recherche divergeant par rapport à l'épidémiologie et à l'explication causale, pour tenter d'offrir une compréhension plus dynamique et plus globale du processus qui sous-tend l'itinérance en lien avec la biographie des sujets. Avant de présenter les résultats de notre recherche, nous dresserons, dans les lignes qui suivent, un portrait général des recherches antérieures en sociologie et en psychologie, par le biais des explications causales données au phénomène.

1.3.1 Les causes sociales

En 1996, Gauthier affirmait que le mot d'ordre de notre société était l'instabilité que ce soit économique, professionnelle ou résidentielle; la société doit s'y adapter et jongler avec les changements fréquents qui peuvent se produire au cours de la vie. Or certaines personnes sont exclues ou s'y excluent et demandent une aide particulière. Étudions les facteurs sociaux de la désocialisation que certains auteurs mettent de l'avant pour définir l'itinérance.

La pauvreté et la précarité de l'emploi

Sous cette rubrique, les deux facteurs les plus souvent relevés sont l'instabilité de l'emploi et le manque de logements à prix modique. L'importance causale du facteur strictement économique apparaît relative, si l'on considère que la pauvreté est moins un facteur déterminant qu'une caractéristique de l'itinérance (Castel, 1994; Poirier, 1997; Poirier, Lussier et al., 1999). Or, l'instabilité de l'emploi tient son importance dans le fait qu'elle marginalise les jeunes en les excluant du marché du travail et que par rapport à la crise du logement, les jeunes sont victimes de discrimination fondée sur l'âge et le revenu (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999; Wallot, 1992). Ainsi, au-delà des différences importantes qui semblent distinguer les sous-groupes d'itinérants, il importe de mentionner que toutes les personnes itinérantes et, celles qui risquent grandement de le devenir, ont toutes en commun de vivre dans une situation de pauvreté. C'est pourquoi, compte tenu des transformations dans le marché de l'emploi et celui du logement, il semble évident que de plus en plus de petits salariés (femmes monoparentales, travailleurs précaires, jeunes peu scolarisés, etc.) risquent de devenir itinérant (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999).

Ainsi, il est courant dans la littérature d'associer les transformations du marché de l'emploi et, plus particulièrement, la précarisation du travail à l'augmentation de la vulnérabilité des jeunes. Dans bien des cas, les emplois précaires et non qualifiés dans le secteur des services n'offrent pas la sécurité et les salaires suffisants pour assurer une sécurité en regard du logement (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999). Plusieurs jeunes ne parviendraient pas de nos jours à retirer un revenu suffisant du travail (souvent à temps partiel, de courte durée, faiblement rémunéré et sans avantages sociaux) pour s'offrir un logement stable. Compte tenu des compétences minimales exigées pour la plupart des emplois depuis les années 80, l'accès au marché de l'emploi serait encore plus difficile pour ceux qui ne possèdent pas de formation spécialisée et ceux qui, en général, ont un faible niveau de scolarité (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999; Gauthier, 1996).

Gauthier (1996) mentionne également que cette précarité de l'emploi laisse place à un phénomène d'adaptation chez les jeunes obligés de s'accommoder à divers régimes de travail et à un changement fréquent d'emploi. L'expertise s'acquiert au fil des diverses expériences, ce que Gauthier nomme le « cheminement » et non au fil des années à l'intérieur d'une même entreprise. Des aptitudes personnelles sont par le fait même requises pour réussir à tolérer les contraintes actuelles du marché du travail et à évoluer dans un secteur précis. Roy (1988), Mercier et al. (1994), Laberge et al. (1998) et Campeau (2000) disent que tous n'ont pas le bagage nécessaire à la compétitivité et à une insertion professionnelle aisée et se marginalisent au fil du temps par un chômage récurrent et un décrochage social qu'impose parfois la pauvreté pour aller jusqu'à un certain abandon de l'idée même de s'insérer comme dans le cas de certains jeunes itinérants.

Ce qui se confirme, c'est que les individus qui ont une formation inadéquate sont ceux qui occupent les emplois les plus précaires et qu'en situation de crise économique, ils sont les premiers touchés (Roy, 1988, p.86).

Or, en réponse à cette citation, aujourd'hui nous sommes à même de constater que le nombre d'itinérants augmente malgré une reprise économique et une baisse du taux de chômage. La difficulté semble davantage liée à la difficulté de s'intégrer dans un milieu de travail stable : nous passons de la lutte des classes à la lutte des places. La précarité de l'emploi et la pauvreté ne seraient donc pas des causes directes de l'itinérance.

Le manque de logements sociaux

L'indisponibilité des logements sociaux à coût modique constitue l'autre facteur socio-économique mis de l'avant pour expliquer l'itinérance. En effet, pour certains auteurs, les personnes itinérantes ont d'abord et avant tout besoin d'un logement (Campeau, 2000; Wright & Lam, 1987). Pour eux, le phénomène de l'itinérance ne sera résolu qu'en assurant à cette population des logements abordables. Les recherches de Fournier et Mercier en 1994 et du Front d'Action PoPulaire en Réaménagement Urbain (FRAPPRU) en 1998 soulignent la nécessité de faire de l'accès au logement décent pour tous un projet de société. D'autres chercheurs ont approfondi l'étude de cette problématique en y ajoutant l'influence de la pauvreté: le logement est une réponse nécessaire mais insuffisante au problème de l'itinérance (Gulati, 1992; Jones, Levine & Rosenberg, 1991). Toutefois, selon ces auteurs, le logement

offre une stabilité, une sécurité et une base à toute autre forme d'intervention ultérieure sur les plans du social et de la santé mentale et physique. Enfin, mentionnons que l'itinérance n'est pas une caractéristique de l'individu mais bien une situation de vie qui peut être temporaire, périodique ou plus ou moins permanente. Des études longitudinales ont permis d'ailleurs de montrer que l'absence de logis pendant une longue période n'est pas commune, du moins en Amérique du nord (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999). Certains chercheurs américains et canadiens soutiennent également que le modèle typique des sans-abri semble en être un d'instabilité résidentielle plutôt que d'absence constante de logement pendant une longue période (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999).

Ainsi, dans le même ordre d'idées, les chercheurs Szasz (1990) et Poirier, Lussier et al. (1999), soutiennent qu'il ne faut certes pas réduire l'itinérance au seul problème d'indisponibilité de logements sociaux. En effet, selon eux, pour un bon nombre d'itinérants, le seul fait d'être pris dans un logement, est source d'une croissance d'angoisse intolérable au point de fuir et retourner à la rue. Selon l'expérience de plusieurs intervenants, les itinérants qui se sont vus offrir un logis, l'ont habité pendant peu de temps et sont retournés ensuite sur la rue (Szasz, 1990). Peut-être ne cherchent-ils pas un toit, mais bien un chez-soi, un foyer? Szasz désignait le foyer comme un lieu d'habitat humain, personnel et social, qui relie à la société tout en permettant une séparation temporaire d'elle. Or, pour se créer un foyer, un lieu d'appartenance et de socialisation, une personne doit déjà en avoir les capacités et le désir de s'installer dans la société et de créer des liens avec son entourage (Poirier, Lussier et al., 1999). Il y aurait en définitive d'autres causes à l'itinérance que le simple facteur socio-économique.

1.3.2 Les causes individuelles

Les partisans des explications individuelles, desquelles nous nous dissocions par leur vision linéaire de cause à effet, soutiennent que c'est à cause de limites personnelles comme l'alcoolisme, la maladie mentale et la toxicomanie que des personnes deviennent itinérantes (Campeau, 2000; Roy, 1988).

Les problèmes de santé mentale et de santé physique

Deux thématiques sont largement abordées dans la littérature pour décrire et expliquer l'itinérance: les problèmes de santé mentale et les problèmes de santé physique. En ce qui concerne la maladie mentale, un détour historique s'impose afin de comprendre l'importance donnée à ce facteur dans l'explication de l'itinérance⁵. En effet, depuis la fin des années 60, les services pour personnes atteintes de maladies mentales sont de plus en plus dispensés dans un cadre communautaire plutôt que par des institutions ou des hôpitaux. Au Canada, les hôpitaux psychiatriques ont perdu les ressources au profit des unités psychiatriques dans les hôpitaux généraux. Entre 1960 et 1976, le nombre de lits dans les hôpitaux psychiatriques du Canada a chuté, passant de 47 633 à 15 011, alors qu'il a augmenté dans les unités psychiatriques des hôpitaux généraux, passant de 844 à 5 386. Plusieurs facteurs ont contribué à cette tendance dont l'exclusion des hôpitaux psychiatriques provinciaux du régime fédéral-provincial d'assurance-hospitalisation et la grave fragmentation dans la prestation des services de santé mentale, laquelle a eu des retombées néfastes sur les personnes atteintes de maladies mentales graves et chroniques qui vivent dans la collectivité. On a estimé en 1994 qu'entre 20 et 30% des itinérants au Canada souffraient d'une maladie mentale et avaient besoin de traitement. Cette réorganisation du système de la santé a peut-être eu une incidence sur l'augmentation et la diversification de la population itinérante.

Plus spécifiquement, certains auteurs autant américains que québécois notent que 40% à 60% des jeunes étudiés souffrent de dépression (Beauchemin, 1996; Robertson, 1991; Sherman, 1992). Desrochers (2002), dans une étude menée sur les jeunes itinérants de Montréal, précise que de 40% des jeunes ont déjà tenté de se suicider, alors que 65% ont des idées suicidaires. Ce même auteur souligne que 25% des jeunes ont déjà été hospitalisés en psychiatrie et que 40% ont déjà reçu des soins psychiatriques. D'autres chercheurs (Campbell, 2006; Desrochers, 2002) parlent également d'un pourcentage élevé d'itinérants ayant des problèmes sévères de personnalité; leur fragilité psychique et la récurrence des dépressions les mèneraient à adopter plusieurs comportements autodestructeurs et conséquemment à être

⁵ Ces données historiques proviennent du rapport sur les sans-abri du ministère des Affaires Politiques et Sociales de 1999.

en rupture de liens avec leur entourage. Ces données sur la fragilité psychologique justifient probablement la préoccupation croissante des chercheurs au sujet des problèmes de santé mentale des jeunes itinérants⁶.

Il est vrai que ces données sont inquiétantes, or peuvent-elles offrir une explication causale de l'itinérance? Poirier (1997) met en garde contre le risque de dissoudre la problématique complexe de l'itinérance dans d'autres problématiques comme la santé mentale, les problèmes de santé physique, la toxicomanie, etc. qui n'en expliquent en bout de ligne ni les causes spécifiques, ni le sens social. En outre, les problèmes de santé mentale peuvent précéder l'entrée dans l'itinérance ou ne peuvent parfois que décrire un processus de déchéance, ou être la conséquence de traumatismes vécus sur la rue (Beauchemin, 1996; Poirier, Lussier et al., 1999).

Par ailleurs, les études recensées font souvent état de la santé physique des jeunes de la rue qui laisse à désirer. De façon générale, les jeunes se préoccupent de leurs besoins physiques immédiats (manger, dormir, drogue, alcool, etc.) et accordent peu d'attention à leur hygiène (Fortier & Roy, 1996; Fournier & Mercier, 1996). Leur santé se détériore surtout à cause de leurs conditions de vie sur la rue et dans les refuges. Les données du rapport sur les sans-abri du ministère des Affaires Politiques et Sociales (1999) vont dans le même sens. En effet, leurs études démontrent que les itinérants présentent généralement les mêmes maladies que l'ensemble de la population, mais que les conditions dans lesquelles ils vivent ont une incidence défavorable sur leur santé générale à court et à long terme. Leur taux de mortalité est également plus élevé: selon une étude menée à Toronto sur des itinérants décédés entre 1979 et 1990, 71% de ceux-ci avaient moins de 70 ans, comparativement à 38% pour les personnes logées. Au sujet des jeunes, Desrochers (2002) estimait que les jeunes de la rue âgés de 14 à 25 ans avaient un taux de mortalité 13 fois plus élevé que celui des autres jeunes du même âge. Si certains itinérants meurent à cause du froid, la plupart succombent à des blessures, à des surdoses et à des maladies éthyliques du foie. Les conditions climatiques conjuguées au stress psychologique et à l'exposition à des maladies transmissibles créent un milieu qui favorise tout un éventail de problèmes de santé, y compris les engelures, la

⁶ Lors de notre recherche bibliographique, nous avons observé que depuis 1993 les chercheurs s'attardent principalement à cette explication causale de l'itinérance.

tuberculose, les affections à la peau, les maladies cardio-respiratoires, les déficiences nutritionnelles et le manque de sommeil. De longues périodes d'itinérance causent aussi des problèmes de santé chroniques, notamment des affections musculo squelettiques et dentaires.

Outre ces problèmes de santé reliés au mode de vie de la rue, c'est avant tout l'infection par le VIH qui retient l'attention des intervenants et des chercheurs et ce, en raison de sa prévalence chez les jeunes itinérants et de ses conséquences mortelles. Selon Roy et ses collaborateurs (1996), en Amérique du nord, les jeunes de la rue représentent une population très à risque pour la contraction du VIH par leurs habitudes de vie comme l'usage de drogues par intraveineuse (environ 36% des jeunes selon Roy et al., 1996), les relations homosexuelles chez les hommes et la prostitution (20% des jeunes sur la rue ont déjà pratiqué la prostitution pour survivre selon une étude de Desrochers en 2002). Ces mêmes auteurs notent que les jeunes de la rue connaissent les dangers d'infection, mais adoptent « la pensée magique, de négation du danger » et ne changent pas leurs comportements et ce même si 70% d'entre eux disent connaître une personne infectée. Or, la même mise en garde que celle concernant la maladie mentale s'impose: ces problèmes de santé physique n'expliquent en rien l'itinérance, ils ne font que décrire les conditions de vie d'une population à risque puisque exposée à tous les jours aux dangers et à l'insalubrité de la rue (Fortier & Roy, 1996; Laberge, 1997).

La toxicomanie et l'alcoolisme

Plusieurs chercheurs se sont attardés à la comorbidité des problématiques d'itinérance, de toxicomanie et d'alcoolisme (Declerck, 2001; Fournier & Mercier, 1989; Lamontagne et al., 1987; Poirier, 1988; Robertson, 1991; Wright, 1990). En termes de prévalence en matière de consommation, certains auteurs dont Fournier et Mercier (1989) affirment que 70% à 85% des jeunes de la rue sont des consommateurs actifs, soit de cinq à dix fois plus que les autres adolescents. Plus spécifiquement, une étude montréalaise de Roy (1996) affirme que la moitié des jeunes étudiés consommeraient des drogues dures comme l'héroïne, la cocaïne et le crack et que 36% des jeunes de la rue auraient recours aux drogues injectables.

D'autres enquêtes statistiques sur la population des itinérants viennent cependant nuancer le lien causal de l'itinérance souvent attribué à l'alcool et la toxicomanie. Entre autres, Rossi affirmait en 1989 qu'une minorité importante des itinérants seulement sont des alcooliques chroniques ou des drogués. Ce même auteur prétend que les deux tiers des itinérants ne sont pas des malades mentaux, les trois cinquièmes ne sont pas des alcooliques, les trois cinquièmes n'a pas de handicap physique et 90 % ne sont pas des toxicomanes. Les alcooliques et les toxicomanes constituent une minorité non négligeable, certes, mais quand même une minorité, parmi les itinérants.

Enfin, une étude américaine récente, menée par Rosenthal et al. (2007) affirme qu'il n'y aurait pas de lien causal entre la dépendance aux drogues, les problèmes de santé mentale et la vie d'itinérance; chaque problème étant indépendant l'un de l'autre, mais pouvant contribuer à l'exacerbation d'une des problématiques. Leur sondage auprès de 358 jeunes adultes itinérants montre toutefois qu'une amélioration au niveau de la dépendance des drogues ou d'un problème de santé mentale, contribue à une amorce de changement et à un désir chez le jeune de se sortir de la rue. Les auteurs suggèrent dès lors d'orienter l'aide dans ce sens et d'offrir des programmes d'intervention ciblés aux différentes problématiques afin d'amener ultérieurement le jeune à désirer se sortir de la rue. En somme, selon ces auteurs, la consommation de drogues et les problèmes de santé mentale ne sont pas des causes inhérentes à la vie de rue, or leur disparition augmente les probabilités d'une réinsertion sociale chez les jeunes adultes itinérants.

Les avis sont donc très partagés sur l'importance des toxicomanies comme cause de l'itinérance. Il reste cependant que les toxicomanies semblent contribuer à maintenir les itinérants dans la rue parce qu'ils sont encore moins employables, parce que les drogues grugent leurs maigres ressources et les détachent de leurs amis et de leur famille et seraient peut-être autrement disposés à les accueillir et les aider (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999).

Ainsi, la pensée commune croit que la consommation de drogue et d'alcool entraîne à long terme l'itinérance, ce qui n'est pas faux pour certains, encore faut-il déceler le sens que revêt la bouteille ou la drogue pour eux. La consommation ne serait-elle pas un moyen de

contrer une souffrance très vive associée à la vie de rue et donc être une conséquence de l'itinérance plutôt qu'une cause? Selon une étude qualitative de Declerck en 1988, auprès de 110 itinérants de Paris, 91% d'entre eux disaient consommer trop d'alcool et/ou pensaient que l'alcool avait joué un rôle dans leur désocialisation. Declerck (2001) rappelle par ailleurs que les substances psychotropes, dont évidemment l'alcool, sont d'excellents anxiolytiques et permettent d'apaiser l'angoisse que vivent souvent les « clochards » (terme qu'utilise cet auteur pour désigner la population itinérante) soit par les traumatismes infantiles non réglés ou la vie de rue. La compulsion que représente l'alcoolisme et la toxicomanie est souvent reliée à des manquements dans la relation précoce mère-enfant, d'où le potentiel de régression narcissique et orale; la bouteille ou la drogue assure un sentiment de plénitude souvent bafoué en très jeune âge avec la mère (Declerck, 2001). Ce même auteur souligne également que les symptômes de l'alcoolisme et de la toxicomanie observés chez les itinérants sont inévitablement des manifestations de conflits psychiques, des compromis de solution et également une source de plaisir (ces notions psychodynamiques du symptôme seront abordées au chapitre IV), d'où la résistance au changement et la déchéance de plus en plus grande observée parfois dans cette population.

1.3.3 Les causes psychiques

Les tenants de cette forme d'explication causale (Declerck, 2001; Gilbert, 2004; Parazelli, 1996; Poirier, 1988; Poirier, Lussier et al., 1999;) s'interrogent sur l'émergence du comportement itinérant dans le contexte du développement psychologique. L'itinérance n'est pas la conséquence d'une cause sociale ou individuelle précise, elle est le résultat d'un long processus de désocialisation et de désaffiliation suite à des difficultés relationnelles, à des abus, à des pertes de repères, etc. L'itinérance ne peut se comprendre, selon ces auteurs, qu'en interrogeant l'histoire du sujet et qu'en essayant de déceler son sens conscient et inconscient. Notre étude s'inscrit d'emblée dans cette forme de compréhension psychique de l'itinérance qui permet de proposer un sens plus dynamique du phénomène et qui perçoit moins l'itinérance comme une identité acquise, mais davantage comme un processus.

La rupture du lien social: un écho aux ruptures de l'enfance et aux divers problèmes familiaux

Selon certaines études, les jeunes itinérants viennent de familles dysfonctionnelles et auraient fait l'objet de plusieurs placements (Fortier & Roy, 1996; Lamontagne et al., 1988; Mounier & Andajo, 2003; Poirier, Lussier et al., 1999; Tyler, 2006; Wallot, 1992). Au Québec, la moitié des jeunes itinérants seraient issus du système de la Protection de la jeunesse (Fortier & Roy, 1996; Wallot, 1992) et 73% d'entre eux auraient reçu les services d'un travailleur social pendant l'enfance (Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre, 1998). Leur présence dans ces lieux et services illustrerait la fragilité des liens familiaux et l'effritement des repères sociaux et personnels.

Dans une étude américaine, menée à Boston, Bassuk et Rosenberg (1988) relèvent que 41% des hommes itinérants comparés à 5% d'un groupe témoin avaient été abusés sexuellement ou violentés dans leur enfance. La Régie régionale de la santé et des services sociaux (1998) affirme que 35% des jeunes de la rue du Québec auraient été abusés sexuellement. Une autre étude menée au Nebraska (Tyler, 2006) indique que la majorité des itinérants étudiés avaient éprouvé des difficultés majeures dans la famille, soit des conflits familiaux sévères et des situations de violence, d'abus, d'alcoolisme et de consommation de drogues dans la famille. Un tiers de ces sujets avaient été expulsés du milieu familial et de là avaient vécu de multiples placements jusqu'à leur majorité. Leur trajectoire vers la rue débiterait ainsi, pour la majorité des jeunes rencontrés dans le cadre de cette étude, par un rejet familial et des placements.

Une seconde étude qualitative américaine, menée en 2003 auprès de 25 jeunes sur la rue en Californie par Mounier et Andujo, évalue les mécanismes de défense mis en place sur la rue par les jeunes itinérants en regard des traumatismes de leur passé. Il en ressort des distorsions cognitives importantes, telles que la projection, la paranoïa, liées aux différents abus dans le passé (violence parentale, abus sexuels, inceste, abandon). Les différents comportements destructeurs constatés chez les jeunes de la rue, tels que la violence, la toxicomanie, la prostitution et l'itinérance participeraient, selon ces auteures, à outrepasser les émotions négatives, voire même insupportables et à éviter les conflits psychiques internes,

tout en procurant un effet grisant momentané. Cette recherche indique clairement un lien important entre les problèmes familiaux, les traumatismes cumulatifs de l'enfance et la vie de rue et les comportements déviants associés.

Une autre étude, celle-ci québécoise, de Lamontagne et al. en 1987, signale que les liens, sur le plan de la genèse et sur le plan du réseau actuel, sont souvent extrêmement détériorés. Plus spécifiquement, les résultats indiquent que 67 % des itinérants de Montréal seraient issus de familles problématiques où il y aurait rupture des liens dès le bas âge, que 53% d'entre eux auraient vécu avec des parents violents, que 44% auraient des parents alcooliques et que 16% auraient été victimes d'abus sexuels dans l'enfance. Enfin, selon ces chercheurs, 80% des itinérants montréalais, estiment impossible de retourner dans leur famille même si l'occasion se présentait.

Plus précisément, une recherche montréalaise, publiée en 1999 par le Groupe de Recherche sur l'Itinérance des Jeunes Adultes (GRIJA), s'est attardée sur la question des représentations interpersonnelles et relationnelles et de leur impact dans le parcours menant vers l'itinérance. Ce qui en ressort principalement, c'est le besoin de maintenir un « réseau relationnel intériorisé » malgré les vicissitudes des expériences relationnelles et malgré les traumatismes familiaux vécus et les liens détériorés. Selon lui, il serait inexact de présumer que l'itinérant rompt complètement les ponts avec ses proches. Tant la recherche que l'expérience des intervenants indiqueraient que les rapports aux proches, même s'ils semblent interrompus ou inexistant, sont souvent, malgré tout, présents, soit sur un mode réel, impulsif et imprévisible, soit sur un mode imaginaire. Ces auteurs diront à ce sujet: « des relations, réelles mais fragiles ou imaginaires mais omniprésentes, perdurent donc dans les préoccupations et le quotidien des itinérants ». Ainsi, l'étude des ruptures et des causes de la rupture des liens d'avec les proches démontre leur impact dans le parcours menant vers l'itinérance, alors que l'analyse des liens imaginaires, douloureux et omniprésents peut suggérer un autre sens au parcours de l'itinérance. Il ne s'agit donc pas d'affirmer que les itinérants ont un vécu relationnel difficile qui les a propulsés vers l'itinérance. Une réflexion s'impose sur l'impact des représentations actuelles de ces liens sur le sens de leur itinérance et sur la façon dont ces liens traumatiques et aliénants auxquels ils refusent de renoncer, se répètent dans leur situation sociale.

Enfin, ces facteurs relatifs à la vie familiale et aux abus constituent, certes, des obstacles au sain développement du jeune et à son passage à l'âge adulte (Beauchemin, 1996). Vu sous l'aspect de la théorie de l'attachement, Poirier (1997) considère que les problèmes familiaux entraînent des carences d'apprentissage social et affectif, par l'intériorisation d'un répertoire de réactions interpersonnelles inadéquates, et la répétition de celles-ci à l'âge adulte. Sous cet angle, il peut être compréhensible que certains itinérants aient des difficultés à s'attacher aux autres de manière stable et active. Il en résulte un effritement de leur réseau social et familial et souvent une solitude jusqu'à une exclusion totale de la société. Le monde de la rue peut devenir dès lors un palliatif aux problèmes relationnels: une recherche d'amour et d'affection souvent limitée sur la rue par les pairs fréquemment aux prises avec les mêmes souffrances reliées à des manques émotionnels (Biéder, 1984). Enfin, les jeunes itinérants vont modeler leur relation aux pairs et aux aidants en fonction du vécu relationnel familial teinté de violence, d'abandon et de fuite (Côté, 1989; Poirier, Lussier et al., 1999).

La répétition dans la façon de se relier de l'enfance à l'âge adulte et dans les relations d'aide est une piste d'étude intéressante afin de saisir les risques associés à la création de liens pour ces jeunes et les échecs observés au niveau de l'aide.

Le processus de désocialisation : un sujet dépossédé de son passé

Declerck (2001) tente dans une étude longitudinale (de 1982 à 1997) auprès des itinérants de Paris de comprendre le sens de leur grande désocialisation en regard de leur histoire. Ces résultats et réflexions sont présentés dans son livre *Les Naufragés* (2001): ils sont le fruit d'observations colligées lors de consultations psychologiques et/ou médicales auprès d'itinérants dans un refuge (Nanterre) de Paris. Une conclusion importante qu'il en tire est que la pierre d'achoppement de l'aide offerte aux itinérants est le fait d'occulter, tout comme le font eux-mêmes les itinérants, les chapitres de leur histoire, des événements marquants de leur vie, des traumatismes multiples dans l'évaluation de l'aide adéquate. Cet auteur dénonce le regard des soignants et chercheurs porté sur les symptômes uniquement, sur ce qui dérange la société, sans essayer de cerner ce qui mène vers cette déchéance, vers une vie sur la rue si isolée et précaire. En revanche, il suggère l'écoute active des itinérants dans leur discours manifeste pour ensuite, dans la création d'un lien, accéder au sens du

discours latent, tout ceci dans une tentative de recréer un pont entre le présent des itinérants et leur passé parfois si souffrant et anxiogène.

La théorisation sur l'itinérance créée à partir de la pratique de cet auteur avec les itinérants et teintée de la théorie psychanalytique rend bien compte de la complexité de la problématique et de l'importance d'une analyse des enjeux inconscients derrière le « choix » de la vie de rue. Il parlera de l'itinérant comme suit:

Un sujet, (qui) dépossédé de son passé, est vide. Excentré par rapport à sa propre vie, il n'en est plus que le spectateur myope et impuissant. Il est sans passé, sans avenir et sans projet. Exilé de sa propre historicité, il ne lui reste pour vivre que l'infime pellicule temporelle du présent (p. 301).

L'itinérant se retrouve en rupture avec sa propre histoire, avec le temps et avec tout lien, il s'engage donc comme le dirait Declerck (2001) dans un long processus de désocialisation.

Declerck (2001) donne une définition précise de ce qu'il entend par la désocialisation:

L'ensemble de comportements et de mécanismes psychiques par lesquels le sujet se détourne du réel et de ses vicissitudes pour chercher une satisfaction, ou a minima, un apaisement, dans un aménagement du pire (p.294).

La désocialisation représenterait le penchant psychopathologique de la théorie sociologique de l'exclusion sociale. Bref, la désocialisation pour Declerck c'est la manifestation d'un désir inconscient du sujet qui recherche et organise le pire. Il s'agit de la destruction intense et progressive de tout lien libidinal, de rendre tout projet impossible jusqu'à une désertification qui en somme peut être plus sécurisante et apaisante que l'affrontement des traumatismes passés. C'est ainsi qu'il parlera de l'itinérance comme d'un symptôme en soi, comme d'un mode de résolution d'un conflit intrapsychique, comme d'une solution apaisante de la tension du sujet. Si le mode de vie de l'itinérance peut paraître morbide, mortifère, il peut également permettre de survivre en évitant le pire, c'est-à-dire en évitant d'affronter ou de revisiter les multiples traumatismes physiques et psychiques infantiles. Enfin, pour cet auteur, considérer l'itinérant dans ses facettes autant conscientes qu'inconscientes permet d'une part de mieux saisir le parcours menant vers la désocialisation

et d'autre part, d'ouvrir d'autres voies possibles d'aide via l'écoute et la reconstruction de leur historicité.

Une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes

Gilbert (2004), dans une recherche qualitative menée auprès de 20 jeunes hommes et femmes itinérants de Montréal, expose sa compréhension de l'itinérance des jeunes adultes selon une perspective psychanalytique, en tenant compte de la dimension sociale associée à cette problématique. Fondée sur le concept d'idéal du moi en tant que fil conducteur théorique, cette étude comporte trois volets, soit l'intrication de l'histoire infantile des jeunes itinérants (l'attachement aux figures parentales, le processus identificatoire et le rapport à l'autorité), de l'expression du vécu émotionnel et psychique dans le champ social par les différents comportements adoptés, les rapports sociaux et l'inscription sociale et de l'expérience psychique de la conflictualité individuelle (l'image de soi, les sentiments et la projection de soi dans le futur). L'analyse comparative entre les sujets permet de cerner différentes « trajectoires sociopsychiques » reflétant à la fois la dynamique psychique des sujets, leur inscription spécifique dans le champ social et « l'incursion du milieu social dans leur parcours ».

De cette analyse de l'histoire infantile, de l'expérience psychique de la conflictualité et de l'aspect social dans leur parcours, Gilbert ressort trois enjeux majeurs, renvoyant à autant de « lieux de conflictualité psychique » : l'enjeu narcissique, l'enjeu identificatoire et l'enjeu de la Loi. Chaque enjeu est interprété en fonction de l'histoire infantile et des modalités actuelles de l'expression d'un conflit psychique. Ces enjeux sont, selon Gilbert, différents termes d'adaptation et de désir s'adressant aux figures parentales ou déplacés dans le milieu social. La dynamique psychique des sujets, ainsi que leur cheminement vers le milieu de la rue, est, selon cette auteure, tributaire de l'histoire infantile et des différents échanges avec l'environnement social qui « joue un rôle de facteur facilitant ou exacerbant au regard des difficultés individuelles ».

Cette recherche est innovatrice puisqu'elle tient compte, dans l'analyse dynamique de l'itinérance, des facteurs psychologiques et sociaux et interprète les différents comportements adoptés par les jeunes, tels que la fugue, la fréquentation de la rue, la consommation de

drogues et d'alcool, les délits, les agirs, la prostitution, comme des manifestations de la conflictualité psychique issues de l'histoire infantile et non comme des causes ou des conséquences de l'itinérance. Notre recherche s'inscrit d'emblée dans cette perspective psychodynamique de l'itinérance.

1.4 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons fait un tour sommaire des différentes façons de concevoir l'itinérance dans la littérature scientifique. En somme, ce qui en ressort, c'est la tendance à catégoriser en fonction des différents symptômes sociaux ou individuels, à créer des typologies et à classer en termes de causes à effets. Or, ce que les chercheurs en concluent unanimement c'est que la problématique de l'itinérance est complexe, multifactorielle et ne peut être découpée en facteurs individuels et sociaux, puisqu'elle tient d'une intrication de la sociologie, de la psychologie, de l'ethnologie, de la psychiatrie, etc.

Par conséquent, la tendance moderne en recherche consiste, autant en sociologie qu'en psychologie, à étudier l'itinérance en termes d'un processus et donc en tenant compte de l'histoire des sujets dans une compréhension plus globale et plus fine du phénomène. Poirier, Lussier et al. (1999) ont parlé des ruptures sociales en écho aux ruptures familiales; Parazelli (2002) parle de la rue en termes d'espace transitionnel donc dans un lieu probable de réparation des traumatismes infantiles; Declerck (2001) expose sa longue réflexion sur le sens inconscient de la désocialisation des itinérants et Gilbert (2004) propose des trajectoires sociopsychiques qui reflètent à la fois la dynamique psychique des sujets, leur inscription particulière dans le champ social et l'incursion du milieu social dans leur parcours. Ce qui en ressort c'est la tendance des chercheurs à s'éloigner d'une vision dichotomisée ou factorielle de l'itinérance pour en saisir le processus ou la dynamique sous-jacente.

Dans le prochain chapitre, nous porterons un regard sur l'évolution de la théorisation de l'itinérance à partir de l'idée du trajet, de l'itinéraire, de la trajectoire et du parcours en opposition aux notions plus anciennes d'errance ou de vagabondage. Encore une fois, envisager l'itinérance en termes d'un parcours, donc dans une lignée en fonction du passé, sous-entend un processus, une quête, un sens inhérent à la vie de rue. Notre recherche, plus particulièrement, s'inscrit dans cette lignée par son objectif global d'étudier le sens de

l'itinérance et des différents mouvements psychiques qui la composent et de l'expérience de l'aide en fonction du parcours, de la biographie des sujets.

CHAPITRE II

LA TRAJECTOIRE ET LE PARCOURS : UNE COMPRÉHENSION MOBILE ET DYNAMIQUE DU PHÉNOMÈNE DE L'ITINÉRANCE

Dans la généalogie de l'itinérance, le vagabond occupe une place centrale. Le vagabond, est cet espace étrange qui se loge au sein des sociétés, entre la pauvreté et la richesse, entre la misère et la liberté, entre la solitude et le tissu social. Le vagabond représente « la cassure sociale entre le travailleur et le non-travailleur, entre celui qui se range derrière les pensées normatives d'une société donnée et celui qui s'éloigne de la pensée commune, qui se marginalise » (Fecteau, 2000). Le vagabond a toujours existé, mais il a su se loger à des endroits différents et revêtir de multiples visages selon les circonstances et les symptômes sociaux.

Depuis les années 80, le phénomène de l'itinérance s'est transformé radicalement tant dans sa forme que dans sa définition et ses explications théoriques: on constate que l'itinérant n'est plus celui qui erre à la recherche de boulots temporaires, il planifie ses déplacements et son parcours prend un sens par rapport à son passé. En effet, encore aujourd'hui, plusieurs personnes se représentent la population itinérante comme un groupe relativement homogène (le vieux clochard citadin alcoolique et vaguement délirant et le hobo vagabond rural qui traverse le pays à la recherche de petits boulots temporaires). Cette image traditionnelle, qui a d'ailleurs longtemps animé notre imaginaire collectif tout autant que la littérature sur le sujet, ne correspond pourtant pas à la composition actuelle de la population des itinérants (Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales, 1999). Nous avons affaire à un phénomène beaucoup plus complexe et diversifié (Aranguiz et Fecteau, 2000; Beauchemin, 1996). L'itinérance est une expérience multifactorielle qui tient autant de l'affirmation personnelle, du fameux « choix » que du drame social, et qui apparaît à la fois comme un défi au lien

social et un témoignage navrant de sa rupture. Au niveau théorique, l'errance d'autrefois fait maintenant place aux notions de trajectoire (en sociologie), de trajet, d'itinéraire (en psychologie). L'itinérance n'est plus considérée comme un espace catégoriel sans repères où échouent des gens désaffiliés, elle revêt un sens, tient place parfois de balises ou ne représente parfois qu'un passage à plus ou moins long terme dans la vie (Bellot, 2000; Declerck, 2001).

2.1 Des changements théoriques: de l'errance à la trajectoire

Dans son appellation et sa définition, le clochard, le « robineux » est devenu l'itinérant. L'errance a donc fait place à l'idée d'un itinéraire et à une forme de trajectoire diront les sociologues et à une forme de parcours diront les psychologues. L'identité du clochard renvoie à un état, à une image statique qui enlisonne l'individu et le ramène à un certain fatalisme, alors que l'idée de la trajectoire et du parcours « comporte en soit l'évocation d'une mobilité et d'une dynamique » (Bellot, 2000). La trajectoire donne accès aux différentes rencontres et ruptures qui ont contribué à un changement de positions sociales et donne également « accès au travail intérieur de l'individu, à la construction de son identité » (Bellot). Penser l'itinérance en terme d'un processus, ouvre l'horizon à une compréhension beaucoup plus riche du phénomène (Bellot).

Ce que nous offre la littérature au sujet de la trajectoire et de l'itinérance, provient essentiellement du domaine de la sociologie. C'est par le biais des notions de l'exclusion sociale et de la mobilité sociale développées par Lenoir en 1974, que la possibilité d'étudier l'individu au sein de la société en termes de processus et de trajectoire est apparue. Boudon (1998) définit le concept de la mobilité sociale comme suit:

L'ensemble des mécanismes statistiquement significatifs qui décrivent soit les mouvements des individus à l'intérieur du système professionnel au cours de leur existence, soit les mouvements qui caractérisent une génération au regard de la suivante ou des suivantes. (p.196)

Ainsi, il y a mobilité sociale chaque fois qu'un individu occupe une position différente de celle de ses parents (mobilité inter-générationnelle) ou lorsque l'individu change de position sociale au cours de sa vie (mobilité intra-générationnelle) (Bourdieu, 1997). Dans le cas

contraire, on parle d'immobilité sociale ou d'hérédité des positions sociales. Ainsi, la notion de trajectoire, qui sera détaillée à la prochaine section, s'inscrit dans les études sur la mobilité sociale et fait ressortir l'importance de la compréhension des mouvements de positions sociales que connaît un individu au cours de sa vie et des générations suivantes. La notion de trajectoire comporte en soi l'évocation d'une mobilité et d'une dynamique qui rejoint l'idée de notre étude sur les mouvements psychiques qui décrivent l'itinérance.

Dans les prochaines sections, nous étudierons deux théories principales de la trajectoire en sociologie: la trajectoire objective et la trajectoire subjective.

2.1.1 La trajectoire objective

Dans le courant sociologique, deux théories essentielles de la trajectoire peuvent être repérées: la trajectoire objective et la trajectoire subjective. Les tenants de la trajectoire objective, et par le fait même d'une vision structuraliste de la sociologie, (Bourdieu, 1979; McAll et Jaccoud, 1999) s'intéressent à l'appartenance d'un individu à un statut particulier ou à une classe sociale. Ainsi, par le biais des trajectoires objectives, il est possible de caractériser les conditions structurantes d'un parcours de vie. « La reconstruction des trajectoires objectives des itinérants tente de mettre en lumière la complexité des parcours de vie, qui, d'espaces d'exclusion en espaces d'inclusion, aboutissent à la rue » (Bellot, 2000). Ainsi, la trajectoire objective cerne les différents statuts sociaux, ou situation de vie de l'individu, sans toutefois en faire le lien avec son passé, avec son expérience intrapsychique. Toute rupture avec le monde relationnel ou symbolique, tout changement économique ou social témoigne d'un passage à une nouvelle position sociale dans un espace; cette dernière signe soit un épanouissement ou une fragilité personnelle et sociale vécus dans le passé (Bellot, 2000). La question de la répétitivité est donc importante dans la notion de la trajectoire objective, puisqu'elle ponctue le mouvement dans les différentes sphères de la vie de l'individu et retrace le cumul des difficultés rencontrées (Castel, 1994; Paugam, 1991, in Bellot, 2000).

Malgré la richesse de cette théorie sociologique, l'analyse de l'itinérance par le biais de la trajectoire objective ne permet pas de rejoindre le sens que donne l'individu à sa vie ni aux événements biographiques qui ont ponctué son parcours, puisqu'elle s'attarde davantage

aux conditions structurantes. Ainsi, dans ce cadre théorique, l'itinérance serait perçue comme une étiquette sociale, comme une conséquence par exemple, de la précarité de l'emploi, de problèmes psychiques ou physiques, etc. Ce sont donc des événements ou des conditions sociales ou personnelles qui influencent la direction du parcours identitaire, selon cette approche.

2.1.2 La trajectoire subjective

Nous avons pu montrer, dans la trajectoire objective, que l'étude d'un cheminement de vie peut se faire par l'analyse des différentes positions sociales occupées, positions qui sont le reflet de l'influence des différentes institutions encadrant la vie de l'individu. Or, dans ce cadre, « on a tendance à oublier la marge d'action de l'individu dans la constitution de son parcours biographique » (Bellot, 2000). Les tenants de la trajectoire subjective et d'une perspective interactionniste (Bergier, 1992; de Gaulejac & Taboada Leonetti, 1994; de Queiroz, 1996; Vexliard, 1957) ont tenté ainsi de donner accès au travail intérieur de l'individu de construction de son identité, de redonner une place à l'individu, à sa subjectivité dans la compréhension d'un parcours de vie. Ils essaient ainsi de s'éloigner de la vision linéaire de la trajectoire objective d'un cheminement de vie défini en fonction de la réussite ou de l'échec biographique sur le plan des positions sociales, pour parvenir au contraire à la compréhension de la nature fragmentée de l'identité (Bellot, 2000). De Queiroz (1996) exprime bien l'idéologie de cette théorie:

Ainsi, la succession des places occupées au cours d'une vie n'est pas seulement une série de déplacements objectifs de positions dans l'espace social, mais simultanément un remplacement de l'image de soi, exigeant un travail biographique de mise en cohérence des différents aspects du moi. (p.97)

Il y aurait, selon les tenants de la trajectoire subjective, non pas un chemin menant vers l'exclusion, mais une multitude de facteurs sociaux et individuels et d'événements importants qui contribueraient, par croisement à un parcours vers la vie de rue:

En délaissant le déterminisme fataliste associé à l'itinérance, il est alors possible de s'intéresser aux bricolages identitaires qui marquent la trajectoire subjective des itinérants (Bellot, 2000, p.110).

Ce point de vue de la trajectoire subjective rappelle que dans sa vie quotidienne, l'individu cherche autant à se créer, à évoluer, qu'à assurer une continuité avec ce qu'il était, avec son histoire. « L'important devient alors la prise en compte d'un récit de soi, récit qui témoigne de cohérence tant avec le passé qu'avec le futur de l'individu, en respectant les va-et-vient de cet itinéraire » (Bellot, 2000). Il s'agit donc de recueillir un récit de soi qui donne l'occasion d'accéder au sens accordé à un cheminement de vie et aux négociations relationnelles et identitaires avec l'entourage. Intégrer la subjectivité ou l'individualité dans la compréhension d'un parcours de vie donne l'occasion de s'éloigner d'une vision linéaire d'un cheminement de vie, pour parvenir à la compréhension globale et complexe de l'identité et au sens des différents choix de vie, des différents comportements et événements qui ponctuent le parcours de vie.

Notre étude rejoint davantage l'idée de la trajectoire subjective, dans son souci de comprendre le phénomène de l'itinérance et de l'expérience de l'aide en fonction des mouvements relationnels et identificatoires des jeunes, de leur vie infantile à leur vie actuelle d'itinérance. Les problèmes de l'itinérance peuvent être étudiée en retraçant un pont entre le passé, l'histoire du sujet et sa situation actuelle en tenant compte des différents enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques. Ceci permet d'étudier l'itinérance sous une dimension relationnelle et intrapsychique. Ainsi, pour notre étude, nous nous inspirons de la théorie sur la trajectoire subjective, à la différence près que nous proposons une compréhension du sens conscient et inconscient de la vie d'itinérance et de l'achoppement de l'aide. C'est pour cette raison que nous parlons de parcours, d'itinéraire ou de mouvement qui fait davantage appel au côté individuel et intrapsychique et non de trajectoire qui fait appel à l'étude plus sociologique de l'identité.

2.2 Le sens interprété de l'itinérance en fonction du parcours, de la trajectoire et des événements de vie

Plusieurs recherches sur l'itinérance se sont inspirées des deux dernières théories sociologiques sur la trajectoire (Bellot, 1999; Laberge et al., 1998). Les résultats témoignent d'un parcours de l'itinérance à la croisée des chemins entre l'individuel et le collectif et d'un mouvement de va-et-vient entre les deux. Ces théories permettent de percevoir l'itinérance

autrement qu'un état immuable et davantage comme le résultat d'un processus complexe, d'un cheminement dynamique. Or, la sociologie, par le biais des théories de la trajectoire, perçoit l'itinérance comme étant l'aboutissement d'une série de causes sociales d'exclusion et de dégradation des conditions d'insertion dans la vie normalisée sans étudier l'histoire personnelle des sujets et le sens intrapsychique de la vie d'itinérance. Le choix du terme trajectoire qui suppose une lignée directe entre le point A (les causes) et le point B (les conséquences) l'illustre d'ailleurs très bien. Ainsi, où est la place de l'individu dans ses différences personnelles, ses paradoxes, ses souffrances à l'intérieur de ce parcours?

En effet, ne serait-il pas intéressant d'appliquer ces théories au domaine de la psychologie et de comprendre le sens de l'itinérance et du parcours en fonction de la biographie? Quel sens revêt l'itinérance en regard du passé et des événements marquants de la vie? La théorie de la trajectoire subjective fait une incursion de l'individu dans le social, mais ne génère pas une compréhension approfondie du sens psychique de l'itinéraire pour l'individu. L'itinérance n'est pas une équation de causes à effets, mais plutôt une carte routière où plusieurs chemins, rencontres ou événements viennent modifier le cours du trajet.

Au terme de notre recherche bibliographique, quatre recherches majeures en psychologie ou sociologie se préoccupant du sens que revêt l'itinérance en fonction du cheminement, de la trajectoire et des souffrances vécues dans le passé ont attiré notre attention : celle de Michel Parazelli en 2002, celle du GRIJA en 1999 (Poirier, Lussier et al.), celle de Patrick Declerck, ethnologue et psychanalyste, en 2001 et celle de Michel Giraud, sociologue, en 2004.

Le parcours identitaire des jeunes de la rue : la rue comme espace transitionnel

Parazelli (2002) propose dans son livre (qui est le produit d'une recherche et d'une réflexion importante sur les jeunes itinérants) *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, une interprétation de la vie de rue en fonction du concept psychanalytique de l'espace transitionnel développé par Winnicott en 1968. Il affirme que

devenir jeune de la rue⁷ représente une solution de rechange à une situation familiale ou institutionnelle difficile ou insoutenable. La rue devient un lieu de « socialisation marginalisée » qui peut être compensatrice par rapport aux expériences familiales difficiles et au vécu de violence, de rejet et d'abandon. Selon cet auteur, la rue peut également devenir « l'espace transitionnel » (Winnicott, 1975) qui permet une « recomposition identitaire » à certaines conditions, un lieu où peut être renégociée une formation identitaire inhibée par le passé par des difficultés relationnelles.

Parazelli relie ainsi sa conception du jeune de la rue à la théorie de l'adolescence par Winnicott qui considère cette période de la vie comme un moment de quête d'une forme d'identification, comme un rite de passage vers une identité bien personnelle et autonome. Ce chercheur considère la rue comme une « marge sociospatiale urbaine » qui permet autant le sentiment d'appartenance que celui de filiation nécessaire à la construction d'une identité sociale, au sentiment d'existence. Selon Parazelli (2002), « Ces jeunes chercheraient alors des lieux qui potentialisent des contextes d'interaction où il serait possible de se construire en tant que sujets sociaux » (p. 157). La vie de rue avec ses pairs constituerait donc un palliatif au manque social comme l'isolement et au manque individuel comme les lacunes au plan identitaire. Elle favoriserait donc un meilleur virage de l'adolescence et permettrait au jeune de prendre sa place dans la société marginalisée ou plus tard normative.

Or, si pour certains la rue représente un rite de passage, pour d'autres, elle représente l'enfermement, la solitude et même la mort, d'où l'importance pour cet auteur de distinguer les jeunes de la rue et les jeunes itinérants chez qui la désaffiliation sociale est beaucoup plus prononcée, possiblement à cause de l'échec de l'alternative de la « socialisation marginalisée ».

⁷ Cet auteur fait une distinction entre les jeunes de la rue, jeunes sur la rue (qui utilisent la rue de façon transitoire) et jeunes itinérants par le degré de socialisation et d'investissement de la rue comme lieu symbolique. Le jeune de la rue utiliserait la rue comme espace d'expérimentation identitaire et de repère central à partir duquel s'organiseraient des pratiques précaires. Le jeune itinérant serait plutôt dans un processus de désocialisation, de marginalisation plus grande et de solitude.

De la rupture relationnelle à la rupture sociale

La première recherche de nature qualitative, celle du GRIJA (Poirier, Lussier et al., 1999), intitulée « *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants : Au-delà de la contrainte de la rupture, la contrainte des liens* », retrace le parcours relationnel de 60 jeunes adultes itinérants de Montréal et questionne son impact dans la vie d'itinérance. Entre autres, les résultats de cette recherche montrent comment, pour la quasi totalité des sujets, soit 92% d'entre eux, le contexte relationnel d'origine difficile ou en rupture est envisagé comme point de départ de leur itinérance. En effet, le lien à la famille et particulièrement aux figures parentales, déterminerait aux yeux des sujets rencontrés, non seulement le début de la vie d'errance et du processus de désaffiliation, mais le type même d'organisation de l'expérience d'itinérance et de parcours vers la vie de rue. De ces répondants qui relient directement leur vie d'itinérance aux problèmes relationnels avec le milieu familial, trois tendances se dessinent : 1) une itinérance qui se décrit comme le prolongement d'un rejet, d'un abandon ou d'un désinvestissement de la part de la mère; 2) une itinérance reliée à des conflits identitaires avec le père; 3) une itinérance décrite comme la conséquence d'une double défaillance parentale et de l'absence d'appuis compensatoires.

C'est donc confrontés aux défaillances parentales, aux menaces, à l'abandon et au désinvestissement dès leur jeune âge que ces jeunes « sont amenés à la nécessité d'une rupture » (p.61), à une désaffiliation quasi totale et à la vie de rue. Or, de cette liberté illusoire, de cette rupture impossible, naissent le ressentiment, la colère, « l'engrenage » et « l'aliénation ». Il est possible de quitter le milieu familial, mais il est impossible d'oublier les liens ou les traumatismes relationnels infantiles. Devant un tel constat, on peut comprendre toute la difficulté relationnelle qu'implique la relation d'aide pour ces jeunes en rupture. Cet aspect de la recherche du GRIJA sera abordé au chapitre III, section 3.5 de la revue de littérature.

Le vide de la rue: une solution de compromis

La seconde recherche, celle de Patrick Declerck, décrite dans son livre *Les naufragés* (2001) retrace une rencontre d'une durée de 15 ans, de 1982 à 1997, entre un ethnologue psychanalyste et des clochards de Paris. Ce livre est le témoignage de la souffrance véhiculée

par l'itinérance, quand le vide que représente la rue devient la solution la moins douloureuse ou du moins, la moins risquée par rapport à l'exigence des liens et de la « normalité » qu'impose la société.

Ce livre dénonce les lacunes de l'aide apportée aux itinérants, une aide qui s'intéresse à chaque symptôme sans se soucier du sens du symptôme et de la souffrance vécue. Le parcours et la souffrance sont oubliés au profit du symptôme plus facilement repérable et justifiant davantage la pertinence des notions académiques des soignants. Voici un extrait du livre qui résume bien les préoccupations de ce chercheur et qui pourrait inspirer les recherches futures en psychologie:

Qu'est-ce que vous imaginez de ses besoins? Qu'est-ce que vous imaginez de ce qu'il veut, de ce qu'il ne veut pas, de ce qu'il souffre, de pourquoi il est là? Qu'est-ce qui l'a conduit là? Nous sommes dans quelque chose qui est une sorte d'iceberg: il y a une partie immergée et visible mais il y a toute une partie qui est sous l'eau, invisible et qui est ce que nous et les patients avons comme représentation l'un de l'autre, comme la théorie du monde, comme l'affect, etc. En bon psychanalyste, je pense que l'essentiel se joue justement dans l'inconscient, dans ces dimensions qui ont tendance à ne pas être analysées qui ne sont pas pour autant inanalysables. Une partie de ce pourquoi je plaide consiste à attirer l'attention sur ces dimensions contre-transférentielles qui sont très profondes. (p.196)

Cet extrait démontre l'importance d'une étude des manifestations psychiques conscientes et inconscientes de la production de l'itinérance, de la souffrance et du manque qui poussent l'individu jusqu'à une tentative de faire le vide et même de disparaître tranquillement aux yeux de la société. Il est un filon intéressant d'étudier l'itinérance sous sa facette psychologique et psychanalytique en retraçant le parcours de l'individu et en explorant ce qui se rejoue du passé dans les relations d'aide et l'itinérance même. Pourquoi « choisit-on » le dénuement qu'offre la vie de rue? Certains concepts psychanalytiques peuvent permettre de comprendre l'itinérance et l'aide en fonction du parcours et du vécu intrapsychique de l'individu; le chapitre IV de la recension des écrits nous en expose quelques-uns.

Le jeune SDF : socioanalyse de la précarité

La dernière recherche répertoriée, celle de Michel Giraud en 2004, situe l'analyse de l'itinérance au carrefour de trois axes. Elle traite des *représentations* d'une population jeune en mal de toit sous l'angle longitudinal de leurs *trajectoires* et aborde la question du sans domicile fixe (SDF) selon une forme particulière de prise en charge *publique* de leur situation et de leur devenir.

Selon cet auteur, les sans domicile fixe sont bien souvent des individus dont l'histoire est saturée d'épisodes de « non-fixité ». Ces éléments biographiques sont dès lors communément interprétés comme des stigmates négatifs. L'étude de Giraud tente de comprendre, par l'analyse d'itinéraires de jeunes adultes hébergés en urgence, le versant positif de leur personnalité, bien souvent laissé dans l'ombre. Il s'attache à dégager les conditions de sa genèse ainsi que ses diverses manifestations.

Selon Giraud, pour ces jeunes itinérants, la présence agissante du passé est constitutive du « délitement précoce des liens sociaux » : elle révèle une dynamique de « désincorporation sociale et spatiale de soi. C'est par un travail crucial de (ré) incorporation que se développent leurs traits les plus caractéristiques. Les manifestations du passé sont multiples et contradictoires, dira Giraud, mais quelles que soient leurs formes, elles dévoilent un unique enjeu : retrouver un lieu à soi en réaction à « une histoire qui tend à annihiler le sens spatial de soi ».

Au fil des rencontres avec les jeunes SDF, Giraud constate que pour résoudre leur difficulté d'être, ils sont conduits à s'interroger sur les conditions de production de leur désinscription sociale. Ainsi, pour tenter de se libérer de la prégnance déstructurante de leur histoire, ces jeunes sont contraints de se prendre eux-mêmes « comme objet d'analyse du social en train de se (dé) faire ».

2.3 Conclusion

Ce chapitre sur les notions de trajectoire et de parcours, nous a permis de considérer l'itinérance autrement qu'en une série des causes sociales, individuelles ou psychiques, mais bien en termes d'un cheminement complexe, où les rencontres, les ruptures et les événements de vie s'entrecroisent et indiquent différents trajets de vie. Dans ce sens, nous avons répertorié différentes recherches qui interprètent le sens de l'itinérance en fonction des notions de trajectoire, de parcours et d'événements de vie.

Dans le prochain chapitre, sont répertoriées différentes recherches effectuées sur le thème de l'aide aux itinérants et sur la vision des soignants au sujet des besoins et des attentes des itinérants. Tout ceci dans le but éventuel de se situer face à ce savoir dans notre étude sur le mouvement d'itinérance et sur l'expérience de l'aide.

CHAPITRE III

UN PORTRAIT DE L'AIDE AUX ITINÉRANTS ET DE SES LIMITES

3.1 Les raisons d'une absence de débat sur les objectifs de l'aide et ses limites?

La recherche bibliographique et les lectures sur l'itinérance et sur l'aide nous permettent de constater l'absence quasi complète de débat sur les objectifs de l'intervention. La majorité des articles consultés décrivent des clientèles, offrent une compréhension en termes de facteurs, comme le premier chapitre de cette section a pu en rendre compte et proposent le développement de ressources appropriées. D'autres articles insisteront plutôt sur le contenu des expériences d'intervention ou relèveront les besoins particuliers ou généraux des jeunes, pointeront les faiblesses du système actuel et proposeront des réponses en tenant compte des ressources disponibles (Fortier & Roy, 1996). Or, reste absent le grand débat des objectifs fondamentaux de l'intervention et la réflexion sur les limites de l'aide en fonction de la clientèle étudiée et de la compréhension de leur résistance au changement.

Trois éléments peuvent expliquer cette absence de questionnement sur les objectifs de l'aide et sur le paradoxe apparent entre les désirs des itinérants et leur crainte du changement (Thibaudeau, 2000). Le premier est que la plupart des articles examinés proviennent de la littérature américaine. Compte tenu de l'organisation de leur système de santé et des services sociaux et de la faible présence de ressources de type communautaire comme il en existe au Québec, la responsabilité de l'intervention auprès de la clientèle des jeunes de la rue est confiée au système public (Fortier et Roy, 1996). Dans ce cas, les objectifs sont ceux de l'état : répondre aux besoins de santé publique, de santé mentale et de sécurité, tout en assurant des conditions matérielles minimales qui permettent au jeune de se sortir de la rue (Fortier & Roy, 1996; Fournier & Mercier, 1996). On ne discute pas des objectifs, on ne s'interroge pas sur les échecs, sur les limites, sur la complexité de la relation

d'aide chez cette clientèle, on ne fait qu'opérationnaliser l'aide à travers des programmes précis de réinsertion.

Le deuxième élément tient à ce que les articles publiés sont souvent le fait d'intervenants travaillant dans les institutions publiques, généralement des médecins ou des professionnels de la santé, qui, étant partie prenante d'institutions déjà existantes, proposent des solutions dans le cadre précis de leur système ayant des fonctions précises et des objectifs prédéterminés (Fortier & Roy, 1996). La plupart de ces articles traitent des problèmes de santé mentale ou du VIH et d'autres symptômes spécifiques et ne tiennent pas compte de la réalité globale de l'itinérance; il en résulte une aide parcellaire et souvent temporaire.

Le troisième aspect concerne particulièrement le Québec et le Canada par l'accessibilité relativement facile des itinérants au système de santé canadien. Ce fait précis pourrait expliquer en partie pourquoi de nombreuses études ont produit des listes et des analyses de problèmes physiques et mentaux des personnes itinérantes, mais peu d'études ont eu pour cible le mode d'utilisation des services par les personnes itinérantes (Thibaudeau, 2000). Or, quiconque travaillant avec les itinérants dira que l'accessibilité de l'aide n'incite pas pour autant l'utilisation des services par les itinérants. Alors que se cache derrière cette résistance à l'utilisation de l'aide offerte ou à la demande d'aide? Qu'est-ce que le système d'aide offre que l'itinérant ne peut tout simplement pas accepter?

En parcourant le nombre restreint d'articles répertoriés sur l'aide, deux courants de penser sont perceptibles. Le premier centre sa réflexion sur les services offerts et aborde les objectifs visés de l'intervention auprès des jeunes de la rue, critique les services offerts par les ressources d'aide, propose de nouvelles formes d'intervention ou des pistes de solutions aux différents problèmes observés. Le deuxième courant, qui relève plutôt du domaine de la psychologie, pousse plus loin l'analyse de l'aide par l'étude du sens que revêt la relation d'aide pour ces jeunes de la rue souvent en rupture par rapport à tout lien, par rapport à leur passé et leur futur.

3.2 Les objectifs de l'intervention auprès des jeunes itinérants

Certains auteurs se sont penchés sur la question des objectifs visés par l'intervention auprès des jeunes itinérants, sur les types de solutions envisagées en fonction de la clientèle, du groupe d'âge visé, etc. Les questions principales pivotent autour des buts ou des attentes envers l'intervention: vise-t-on une nouvelle normalisation des comportements, un retour à la vie de famille, le développement d'une vie autonome, la réinsertion dans la société normative?

Le principe fondamental retenu le plus souvent est l'adaptation des services aux différents besoins des jeunes (Levine, Metzendorf et Van Boskirik, 1986; Kidd et al., 2006). Ce modèle propose l'interaction entre les différents besoins spécifiques de la clientèle en changement et les services dits adaptés. Dans cet ordre d'idées, trois recherches américaines ont étudié les objectifs visés par les centres d'aide publics et une recherche québécoise s'est interrogée sur la mission des ressources communautaires au Québec plus spécifiquement. La première de Pennbridge et al. (1990) souligne que l'objectif principal des refuges d'urgence pour jeunes de la rue prend deux formes: le retour dans la famille ou le placement dans un centre, une institution ou une famille d'accueil. Le système d'aide des refuges est orienté dans ce sens étant donné la longueur des séjours autorisés (14 jours). Or, ce que ces auteurs ont remarqué, c'est que 35% des jeunes vivant en refuge et interviewés par les chercheurs et 67% des jeunes fréquentant les drop-in s'opposent à ces solutions et expriment plutôt leur désir d'émancipation, c'est-à-dire de vivre comme un adulte. Les intervenants de ces ressources pour leur part évaluent à 10% la proportion de la clientèle pouvant être prêts à assumer la vie autonome.

La deuxième recherche américaine, celle de Abbott et Blake en 1988, s'est penchée sur le succès apparent d'une approche d'ordre structurel auprès de jeunes de la rue de 16 à 20 ans. Cette approche préconise une intervention sur plusieurs dimensions dans le but global d'une réinsertion: stabilisation des conditions de vie en assurant au jeune un logement pour une période de 90 jours et une variété de services de santé et sociaux; accès immédiat à un emploi régulier d'une durée de 20 heures par semaine au salaire minimum; engagement actif du jeune dans la gestion du programme afin de favoriser un sentiment d'appartenance; accès à

des programmes de formation professionnelle ou de retour aux études. Au terme du projet, 70% des 16 jeunes ayant participé au programme ont quitté la rue pour le travail ou l'école et se sont formés un réseau social soutenant. Les chercheurs concluent que la force de ce programme réside dans la dimension globale de l'approche, dans la formulation claire d'un objectif de réinsertion sociale par le biais de conditions de vie stables, de réponses aux besoins de santé et de soutien dans les programmes de retour au travail ou à l'école. Les résultats semblent concluants, mais encore faut-il s'interroger sur le type de clientèle choisi dans ce programme, sur leur cheminement précédent leur engagement. Aussi l'article n'élabore pas sur ce que sont devenus ces jeunes, sur les résultats à long terme.

La dernière recherche américaine répertoriée, celle de Crystal (1986), s'est intéressée à un groupe de jeunes itinérants de 17 à 25 ans vivant à New York pour questionner leurs propres attentes face au futur. Les jeunes ont clairement exprimé leurs besoins de vivre de façon indépendante. Ils ne peuvent ou ne veulent pas retourner chez leurs parents, mais ne possèdent pas non plus les moyens pour mener une vie autonome ne serait-ce que par le faible niveau de scolarité, par une absence professionnelle, par des problèmes de santé mentale et avec la justice, etc. Parmi les jeunes rencontrés par cet auteur, 83% se fixent pour but de vivre en appartement, 38% désirent trouver un emploi et 33% souhaitent acquérir une formation professionnelle. Crystal conclue que les attentes des jeunes itinérants se distinguent parfois de celles des intervenants et se butent souvent à un manque d'encouragement et d'aide à ce niveau. Cette conclusion rejoint donc celle de Pennbridge et al (1990) ci-dessus.

Aussi, une recherche qualitative québécoise, celle de Roy et Duchesne (2000) a questionné les objectifs d'intervention visés par les ressources communautaires au Québec. Ils ont conclu, au terme de trois années d'étude, que l'énoncé des orientations ou de la philosophie des maisons d'hébergement au Québec présente des variations autour de deux pôles: d'une part, préparer le jeune à se prendre en main dans la société en poursuivant des études, en travaillant, en vivant de façon autonome; d'autre part, soutenir le jeune dans une démarche négociée de retour dans sa famille. L'objectif est donc clair autant du côté américain que québécois, il faut à tout prix favoriser la sortie de la rue et diriger ces jeunes vers une réinsertion dans la normativité ou vers la renégociation de leur place dans la famille. Les objectifs sont élaborés en fonction d'une norme ressentie, ce qui laisse peu ou pas

d'alternatives à ces jeunes en quête dans la marge et en rupture de la norme et des systèmes établis.

Enfin, le Réseau d'Aide aux Personnes Seules et Itinérantes de Montréal (RAPSIM) a mené une étude en 2003 sur la perception des intervenants des ressources d'aide et d'hébergement aux itinérants au sujet de leur « mission » auprès de cette clientèle. La « mission » première des initiatives de support communautaire est de permettre à des personnes itinérantes de stabiliser leur situation sur le plan résidentiel. Cette vocation première de l'intervention sociale reliée à l'habitat, quant à la stabilité résidentielle, semble faire consensus dans le milieu des ressources. Or l'analyse des résultats de ce groupe de recherche montre qu'au-delà du simple objectif d'accroissement de la stabilité résidentielle des personnes visées, on distingue certaines différences entre les initiatives des intervenants d'une même ressource ou entre les différentes ressources d'aide et d'hébergement. Dans certains cas, l'ambition à long terme est le maintien des conditions, c'est-à-dire de limiter ou contrôler la dégradation de la situation personnelle. Dans d'autres cas, l'ambition connexe sera d'améliorer les conditions de vie de façon globale ou d'aider les personnes à reprendre du pouvoir sur leur vie. Dans d'autres cas encore, l'ambition sera plus poussée, et l'on visera alors l'insertion socioprofessionnelle des personnes visées. Cela dit, l'ensemble des initiatives a comme objectif de permettre aux personnes de vivre de manière autonome. Aussi, les observations de ce groupe de recherche ont permis d'affirmer que généralement l'ambitions plus modeste de maintenir les conditions de vie en appartement était liée au groupe d'âge visé, soit les personnes âgées, souvent en perte d'autonomie, alors que l'insertion socioprofessionnelle concerne plutôt les jeunes.

3.3 Les critiques formulées au sujet des services d'aide existants

Si peu de chercheurs se sont intéressés aux objectifs visés par les ressources d'aide, plusieurs articles publiés font état de critiques à l'endroit des services offerts à la population itinérante. Nous pouvons regrouper ces critiques sous deux grands thèmes: les critiques de l'organisation des ressources et le renforcement possible des caractéristiques des jeunes de la rue par l'organisation même des services.

3.3.1 Les critiques envers les services offerts par les ressources d'aide aux itinérants

En premier lieu, les ressources d'aide aux itinérants ont fait l'objet de diverses critiques autant par les chercheurs que par des ministères chargés d'évaluer les programmes. La critique la plus sévère adressée aux services destinés aux jeunes itinérants émane de Subber et al. (1988) qui affirment qu'aux États-Unis, malgré la mise en place d'un énorme budget pour le développement d'un réseau complexe d'aide aux personnes pauvres et dans le besoin depuis un demi-siècle, les statistiques du nombre de jeunes itinérants ne cessent de grimper et leurs conditions de vie d'empirer. Selon eux, ce serait dû à une bureaucratie importante et monolithique qui ne répond qu'à un seul problème à la fois et qui ne peut concevoir l'itinérance comme un problème complexe demandant une réponse élaborée et globale. D'autres auteurs américains dont Farrow et al. (1992) pousseront cette réflexion et iront jusqu'à dire que les services sont non seulement fragmentés et sans coordination, mais qu'ils sont même souvent en compétition les uns avec les autres ou répondent à des mandats contradictoires.

Ces conclusions rejoignent celles du ministère de la Main-d'œuvre et de la Sécurité du Revenu du Québec (MMRS, 1988) qui prétend, toutefois avec nuance, qu'une certaine coordination existe au Québec entre différentes organisations grâce à des initiatives locales, or, cela ne correspond pas à une volonté claire et affichée de l'État. Par ailleurs, au Québec, les problèmes de fragmentation de l'aide sont amplifiés par la division du réseau d'aide entre l'état, le communautaire, le caritatif, le privé, les services d'hébergement, les hôpitaux, etc. Fortier et Roy (1996) diront à ce sujet :

Le problème inhérent à ce manque de coordination est certes la discontinuité dans l'intervention et le peu de suivi assuré aux jeunes aussi bien dans l'aide directe que dans l'orientation à travers les ressources disponibles (p.137).

Dans le même ordre d'idées, les Américains dont Robertson (1991) et les Québécois dont le MMSR (1988) s'entendent pour dénoncer un manque de ressources adaptées aux jeunes itinérants. Ils diront que certaines ressources basent leurs critères d'admission en fonction de problématiques précises comme l'alcoolisme, la toxicomanie et la santé mentale et offrent des services trop spécialisés ce qui peut exclure un bon nombre de jeunes. Tandis qu'à l'opposé, d'autres ressources présentent une trop grande polyvalence avec une absence de

personnel qualifié au nom de la réalité multiproblématique de l'itinérance. Malheureusement, selon certains auteurs, entre spécialisation et trop grande polyvalence, peu de ressources se situent à la jonction des deux pôles (Colby, 1990; Farrow et al., 1992; Fortier & Roy, 1996).

Une dernière critique majeure adressée aux ressources d'aide destinées aux jeunes de la rue concerne l'accessibilité limitée aux services pour diverses raisons. Certains chercheurs américains dont Farrow et al. (1992), Brooks et al. (2004), Aviles et Helfrich (2004) et québécois dont Fournier et Mercier (1996) s'entendent pour dire que la méconnaissance de la part des jeunes des services offerts, leur méfiance à l'égard des professionnels (suite à des expériences négatives ou la peur de la non-confidentialité), leur crainte de se voir imposer des projets de réinsertion et la loi obligeant le signalement de fugue constitueraient les premiers obstacles à l'utilisation des services offerts. Ces auteurs ajoutent que les frais associés à l'utilisation de certains services et ce, particulièrement aux États-Unis où tout service de santé doit être payé, mais au Québec également pour des services spécialisés comme le psychologue ou le dentiste, freinent la demande d'aide des jeunes itinérants. Aux États-Unis, d'autres chercheurs dont Robertson (1991) mentionnent également que la permission obligatoire des parents pour des jeunes à recevoir des soins de santé ajoute un autre obstacle à l'accessibilité des services. Enfin, Abbott et Blake (1988) et Stronge (1993) soulignent aussi l'exigence de la présentation de papiers d'identité pour l'obtention de services de santé comme frein à l'accessibilité des soins pour des jeunes de la rue qui en sont souvent dépourvus. Au Québec, par contre, le système de santé a évolué et permet dès lors une dérogation de la loi obligeant une permission parentale pour des jeunes au statut d'itinérant qui désirent consulter un médecin.

3.3.2 Le danger de renforcer les caractéristiques des jeunes par l'organisation même des services

Le deuxième grand thème au chapitre des critiques adressées aux différents services d'aide concerne le danger de renforcer les caractéristiques des jeunes de la rue par l'organisation même des services. En effet, un premier aspect de cette question a été soulevé aux États-Unis par Abbott et Blake (1988) et Pennbridge et al. (1990) par rapport à la reproduction de l'instabilité que vivent ces jeunes par l'offre d'une aide à court terme et de

propositions de solutions temporaires. Ces jeunes doivent voyager entre différentes ressources que ce soit par l'absence de l'offre d'une aide globale dans une ressource (lit, nourriture, écoute, etc.) que par la limite de la durée du séjour et doivent donc constamment s'adapter à de nouveaux lieux et intervenants. On leur propose la stabilité comme objectif, mais on ne leur offre pas en contre-partie des points d'ancrage ou des lieux d'investissement. Comme l'expriment deux auteurs québécois, Fortier et Roy (1996) :

Comment consacrer son temps à chercher un emploi ou un appartement quand on ne sait pas où on dormira dans quelques jours ou quand on tente de résoudre des problèmes élémentaires de la vie quotidienne, comme les repas à prendre, les vêtements à trouver, etc. (p.139).

Dans la même veine, d'autres chercheurs québécois dénoncent la reproduction des ruptures au moindre problème ou conflit ayant des incidences sur la construction identitaire des jeunes (Morrisette & McIntyre, 1989; Roy, 1996). En effet, ces auteurs diront que l'on reproche aux jeunes de fuir les problèmes en quittant le milieu familial ou de changer de lieu d'hébergement à chaque fois qu'un problème survient, alors que les services sociaux adoptent cette attitude en retirant les enfants de leur famille au moindre conflit pour les placer en centre d'accueil et les redéplacer ensuite dans des centres d'accueil si d'autres incidents se produisent. Ceci ne renforce en rien le développement d'un sentiment d'appartenance essentiel à toute démarche de réinsertion et produit une discontinuité dans les relations interpersonnelles et les lieux d'investissement symbolique.

Un autre auteur, Declerck (2001), renforce cette idée de répétition du traumatisme d'abandon et de rejet par le système d'aide aux itinérants, en exigeant à la fois une demande précise d'aide de la part des bénéficiaires et une signature de contrat obligeant chaque membre à respecter leurs ententes, or du même coup, du moment que le jeune s'investit dans ce contrat et présente des signes d'amélioration, on croit que l'aide ne s'adresse plus à lui. Declerck dira que l'itinérant se retrouve en quelque sorte « abandonné à son amélioration ». Or cette amélioration étant d'une grande fragilité, l'itinérant se trouve incapable de l'exploiter, et régresse très rapidement à son état antérieur. Il redevient alors à nouveau bénéficiaire légitime de l'aide. Et le processus se répète et l'expérience d'abandon se rejoue. La question de la demande d'aide et des désirs de l'intervenant versus ceux de l'itinérant sont au cœur de cette réflexion.

3.4 Nouvelles propositions en matière d'intervention

Si certains auteurs critiquent les services offerts aux jeunes itinérants, d'autres s'attardent à réfléchir sur de nouvelles propositions en matière d'intervention et de nouvelles stratégies d'aide. Les nouvelles propositions d'intervention touchent deux aspects de l'aide: celui de la relation d'aide et celui de l'aide matérielle.

La création d'un lien

Au terme de la relation d'aide, divers chercheurs comme Kidd et al. (2006), Ray et Roloff (1993) et Stefanidis et al. (1992) ont étudié le bien fondé de l'intervention de crise et de la réponse aux demandes de base afin de capter l'attention des jeunes, de les attirer, de créer un lien et une confiance dans l'espoir futur de pouvoir les soutenir dans d'autres demandes plus personnelles et senties. Il s'agit donc de la création d'une relation d'aide de façon graduelle, au fil de petits succès d'aide et de la connaissance du jeune. Le RAPSIM (2003) s'est également penché sur la question de la création d'un lien thérapeutique par le caractère informel des interactions et des échanges avec les jeunes itinérants. Ce caractère informel permet de réduire, selon eux, les « barrières » entre les intervenants et les jeunes et « permet la construction graduelle d'une relation de confiance » (p.165). Ils ajoutent que le facteur temps est crucial alors dans la création d'une relation d'aide; c'est au fil des échanges informels avec des intervenants stables, sur une longue durée, qu'une relation de confiance et thérapeutique peut s'installer.

Cette proposition nous renvoie toutefois à une mise en garde de Declerck (2001) contre une collusion entre le désir normalisant de l'intervenant de voir l'itinérant se réinsérer et la demande normalisante de l'itinérant comme preuve de son pseudo-désir à se réinsérer. Ainsi, s'attarder à la demande manifeste et opérationnalisée occulte la demande latente et inconsciente et du coup crée une dissonance entre les désirs de l'intervenant (participer à une guérison) et ceux réels (affectifs, inconscients et symboliques) de l'itinérant. En somme, désirer capter l'attention du jeune en répondant à la demande manifeste comme le proposent Ray et Roloff (1993) et Stefanidis et al. (1992) peut s'avérer une tactique intéressante si les intervenants en comprennent les enjeux relationnels et analysent la demande latente sous-jacente à la demande manifeste.

Des propositions concrètes

En termes de propositions concrètes, certains auteurs comme Ray et Roloff (1993) et Robertson (1992), proposent d'augmenter le nombre de lits disponibles en refuge d'urgence, de rendre plus flexible la durée des séjours, d'assurer une formation adéquate au personnel afin d'être en mesure de mieux intervenir, d'offrir du tutorat pour les jeunes qui retournent à l'école de même que des services d'orientation personnelle ou enfin d'offrir des services juridiques. Malgré la disparité des propositions et l'absence du raisonnement derrière ces suggestions, un élément fait certes consensus chez ces auteurs: l'importance d'assurer un continuum entre tous les services que ce soit de base, de soutien, de consultation, de soins de santé, etc. afin de permettre au jeune de se sortir de la rue et leur offrir un environnement stable.

De nouvelles stratégies d'intervention

Enfin, devant la pandémie d'articles au sujet de nouvelles stratégies d'intervention, quatre seront étudiées en raison de leur originalité et de leur succès relatif: le *outreach*, le pair aidant, le *case management* et *l'empowerment*. Ce sont toutes des initiatives intéressantes, mais discutables, développées afin de répondre à diverses critiques envers les services d'aide. Sommairement, le *outreach*, exploré par certains chercheurs comme Charest et Lamarre (2000), Farrow et al. (1992), McKeown et Plante (2000), Subber et al. (1988), consiste à aller rejoindre les jeunes là où ils sont, donc dans la rue et vise ainsi à éliminer les problèmes de méconnaissance et d'accessibilité des services disponibles en diffusant l'information. Les travailleurs de rue deviennent dès lors, le pont entre les jeunes de la rue et les services offerts.

Une variante de cette stratégie est ce que certains auteurs (Cassel, 1992; Feldman et al., 1983; Mercier et al., 1993) ont nommé le pair aidant. Cette démarche vise à rejoindre des jeunes plus méfiants par l'entremise d'autres jeunes de la rue formés à l'intervention. Cette homogénéité entre deux jeunes, partageant les mêmes valeurs, permet d'établir un lien de confiance très important surtout lorsqu'il s'agit de parler de questions relatives aux pratiques sexuelles et à la consommation de drogues illicites. Une étude franco-américaine (Girard et al., 2006) auprès des pairs aidants de la ville de New Haven aux États-unis, confirme l'efficacité de cette pratique tant au niveau thérapeutique (consommation de substances,

symptômes et hospitalisations), qu'au niveau social (revenu et logement) qu'au niveau plus global de la qualité de vie auprès des populations sans-abri. Le succès de cette stratégie d'intervention résiderait, selon ces auteurs, dans l'identification entre le pair aidant et le jeune de la rue. Le pair aidant « construit un pont entre le monde de la rue et le monde médico-social et modifie les pratiques relationnelles et les représentations qui leur sont liées ». Les pairs aidants comprendraient plus aisément les besoins des personnes, accepteraient d'avoir de longs entretiens avec des personnes malades et fortement intoxiquées, ce que le système médical et thérapeutique classique refuse. Les auteurs de cette recherche concluent en disant que d'intégrer les pairs aidants aux équipes traitantes médicales permet de modifier la réflexion sur les modes d'intervention traditionnels et bouscule les valeurs des professionnels et permet du même coup aux pairs aidants de prendre une distance avec les jeunes qu'ils côtoient sur la rue, distance nécessaire à la poursuite de leur travail (afin d'éviter une collusion psychique).

Une troisième stratégie d'intervention préconisée par certains chercheurs (Bassuk, 1986; Lamb & Lamb, 1990), se nomme le *case management*. Ce projet d'intervention part du principe que l'intervention ponctuelle et spécialisée ne convient pas aux jeunes de la rue et que ceux-ci ont besoin d'un encadrement soutenu et d'un suivi individuel et efficace compte tenu de la constellation de problèmes qu'ils présentent. Selon Fortier et Roy (1996), il s'agirait donc d'offrir un suivi continu et bien structuré aux jeunes qui n'ont pas de problèmes précis, mais bien une difficulté générale à s'organiser et à gérer leurs différentes problématiques émotionnelles ou sociales.

Enfin, une dernière stratégie, l'*empowerment*, se situe à l'opposé de celle du *case management*, par l'idée que le jeune doit se responsabiliser et s'organiser par lui-même, avec l'aide d'une ressource, dans l'atteinte de différents objectifs fixés par un contrat de départ entre le jeune et l'intervenant. Cette stratégie a été proposée par les Américains Petry et Avent en 1992 (dans Fortier et Roy, 1996) et vise essentiellement à redonner du pouvoir d'action au jeune en lui confiant la responsabilité de se sortir de la rue.

En somme, au fil de la recherche bibliographique sur l'évaluation de l'aide apportée aux jeunes itinérants, nous constatons que la réflexion porte essentiellement sur le support

organisationnel des services d'aide, sur les critiques en termes de l'environnement des ressources, sur les différents manques à combler, sur les modèles spécifiques d'intervention et enfin sur les nouvelles initiatives d'intervention. Or, comme les subventions gouvernementales appuient depuis 1998 les recherches sur la santé et le logement social (Canada, ministère des affaires politiques et sociales, 1999), peu de recherches se sont penchées sur le sens des différentes limites de l'aide offerte, sur la complexité de la relation d'aide avec des jeunes en rupture à différents niveaux, etc. Par exemple, une étude effectuée en 1996 à Ottawa a révélé que les jeunes itinérants utilisent très peu les soupes populaires, les refuges ou les centres de traitement de toxicomanie (Canada, ministère des affaires politiques et sociales, 1999). Quelle est la raison de cette résistance à utiliser les services d'aide offerts? Cherchent-ils autre chose que de combler leurs besoins primaires? Si oui, que veulent-ils, comment aller les chercher, les motiver? Donc, beaucoup de recherches ont misé sur l'aspect structurel et idéologique de l'aide en occultant tout l'aspect relationnel et émotionnel de l'aide aux jeunes itinérants. La prochaine section nous ouvre la voie à cette dimension personnelle de l'aide, dimension dans laquelle cette étude s'inscrit.

3.5 La relation d'aide : son sens et ses limites

Certes, les ressources peuvent combler les besoins immédiats (nourriture, lit et vêtement) et offrir des programmes de réinsertion bien intentionnés aux jeunes itinérants, or ne risquent-elles pas de rejouer des scènes de l'enfance, c'est-à-dire l'abandon relationnel en omettant parfois d'écouter leurs souffrances, de connaître leur parcours et leur histoire individuelle? Dans un effort d'inscrire l'aide dans une relation interpersonnelle, il est nécessaire de réfléchir aux représentations de celle-ci autant pour le jeune qui a pu vivre différentes ruptures relationnelles dans le passé que pour l'intervenant qui le côtoie (Crystal, 1986; Farrow et al., 1992; Kidd et al., 2006; Poirier, 1996).

Du point de vue des intervenants : une réflexion sur leur rôle auprès des itinérants

Une étude récente menée aux États-unis par Kidd et al. (2006) auprès de 15 intervenants de ressources d'hébergement et d'aide aux itinérants souligne l'importance de la création d'un lien auprès des jeunes itinérants en rupture de leur milieu familial. Les intervenants interviewés préconisent la relation d'aide par le respect des valeurs et des choix

des jeunes et par le développement d'un lien de confiance durable, avant toute élaboration de plans d'intervention. La relation thérapeutique se crée en donnant un espace relationnel où chaque membre est libre d'écouter l'autre et de comprendre la réalité de l'autre. Ils soulignent également l'importance d'être à l'écoute des jeunes itinérants qu'ils rencontrent et de comprendre leurs besoins et leurs désirs en fonction de leur vie passée et d'éviter de leur imposer leurs propres désirs de guérison. Ces intervenants précisent que ce mode d'intervention assure une relation thérapeutique durable auprès du jeune qui souvent se méfie de l'autre et du rejet possible et assure à l'intervenant une satisfaction de son travail et évite une déception, puisqu'il est basé sur le besoin des jeunes et non pas sur ses propres désirs.

Une seconde étude, celle-ci menée par Gilbert et Lussier en 2005 s'est penchée sur la question de la représentation de l'aide chez 15 intervenants de ressources d'hébergement et d'aide pour itinérants de Montréal. L'analyse du discours montre une souffrance psychique chez les intervenants de par la nature de leur travail et de la souffrance importante des jeunes itinérants qu'ils côtoient. Les auteures nomment trois lieux de la souffrance chez l'aidant : « la proximité et la confrontation de l'autre »; « l'identification ou la différenciation »; « les enjeux narcissiques et les limites de l'intervention ». La proximité et la confrontation de l'autre renvoie à l'ampleur de l'implication des aidants et de la « brutalité du contact avec la souffrance de l'autre dans ses manifestations les plus intenses (p.132) ». L'aidant se dit confronté à la grande charge émotive que porte les jeunes itinérants et qui l'expriment sous forme parfois de violence et d'agressivité; ils doivent donc composer avec l'agir et tenter d'en dégager un sens sous-jacent ou un désir masqué. L'identification ou la différenciation renvoie à l'idée de la « résonance » de la difficulté des aidés à celle des aidants. Cette capacité à s'identifier, soit au cheminement similaire vers la rue, à la consommation, à l'histoire infantile des jeunes rencontrés, permet, selon les intervenants, de comprendre les résistances des jeunes, de créer un lien thérapeutique, mais peut également « s'ériger en obstacle à l'intervention, de par l'intensité des réactions qu'il faut réfréner, et le recours à des stratégies de contrôle de soi de l'aidant (p.134) ». Les auteures rappellent la « fragilité de la frontière entre le rapprochement identificatoire dans la relation d'aide et l'identification plus massive, confrontante et potentiellement douloureuse (p. 134) ». Les enjeux narcissiques dégagés du discours des intervenants sont l'implication importante de ces derniers dans la relation d'aide,

qui frôle le « don de soi »; le risque de servir de relais à la défaillance de l'appareil à désirer des aidés et le risque d'arborer la position du sauveur que les jeunes tentent de vouloir leur donner. Enfin, les auteurs dégagent quatre aspects de la relation d'aide à travailler afin d'atteindre un équilibre entre le soulagement de la souffrance de l'autre et celui de la souffrance des aidants : « la distance aidant-aidé », « la désignation : mettre un terme à la souffrance », « le court terme » et « la tolérance et l'encadrement ». En somme, cette étude permet de concevoir « la souffrance intrinsèque à la rencontre aidant-aidé selon deux enjeux-identificateur et narcissique- et permet d'entrevoir la complexité de la position d'aidant », particulièrement dans la rencontre avec des jeunes souffrants, tels que les itinérants. Le rôle de l'intervenant auprès des jeunes itinérants exige une réflexion approfondie sur les motivations à poursuivre le travail et sur les souffrances propres ravivées au contact de la souffrance brute des jeunes itinérants.

Les difficultés inhérentes à la relation d'aide : la limite des intervenants et la limite des itinérants

Dans la littérature, la réflexion sur le sens de la relation d'aide⁸ et ses difficultés inhérentes comporte deux volets : le premier se rapporte à l'aidant et le second, à l'aidé. La première difficulté tient à la réaction des intervenants face à une personne itinérante qui, en général, ne correspond pas aux critères socio-esthétiques. Poirier (1996) et Szasz (1990), entre autres, soutiennent qu'il est très difficile pour un aidant d'établir une relation avec quelqu'un qu'on juge, involontairement ou inconsciemment, indésirable et repoussant. Poirier avance que beaucoup d'aidants ne réussissent pas à établir une relation avec le jeune de la rue et le dirige alors ailleurs, le « réfèrent », ce qui questionne dans la foulée l'accessibilité aux services pour itinérants. D'autres aidants pourront par contre dépasser l'idéal du bon client (Poirier), l'accepter tel qu'il est ou plutôt pour ce qu'il pourrait devenir et seront capables d'établir une relation d'aide, mais cela ne garantit pas l'investissement de l'itinérant.

⁸ Nous distinguons relation d'aide de psychothérapie par leur objectif distinct et la nature différente de la relation entre l'aidant et l'aidé. Dans la relation d'aide, l'aide offerte ou demandée est souvent ponctuelle, découlant parfois du hasard de la présence de l'autre. Il s'agit aussi davantage d'une relation de soutien ou de recherche de solutions psychosociales à un problème précis. Alors que dans la psychothérapie, la nature de l'offre et de la demande d'aide est souvent floue et elle vise principalement à un mieux-être par la quête de sens d'un comportement ou d'une situation. Elle est moins caractérisée par un soutien émotionnel ou psychosocial que par une recherche de sens à deux.

Outre cette difficulté liée aux critères socio-esthétiques, Declerck (2001), parle de la difficulté des aidants à s'accorder à la définition du mieux-être des itinérants qu'ils côtoient. Il évoque même l'idée d'une « confusion identificatoire et projective », où l'un se met à la place de l'autre et suppose ses besoins et ses désirs. Dans ce contexte, il y a une grande disparité entre le désir de guérison d'un aidant et le désir d'un aménagement dans la situation de l'itinérant. Le contre-transfert de l'aidant peut ainsi influencer grandement la relation thérapeutique, créant une pression chez l'itinérant à se conformer aux désirs de ce dernier au risque d'un abandon. Ce contrat thérapeutique réel ou psychique crée alors un paradoxe important, celui « d'accepter de soigner un sujet malade à condition qu'il commence d'abord à guérir (p. 339) », c'est-à-dire qu'il s'investisse dans une relation d'aide et se conforme aux désirs de l'aidant ou de la ressource d'aide. Ne s'agit-il pas au contraire de créer graduellement un lien à l'autre avant de pouvoir penser une stratégie d'intervention ou de formuler des projets communs?

Le second obstacle majeur à la relation d'aide, tient parfois à la résistance du jeune au lien. En effet, la relation d'aide demande un certain investissement affectif, une confiance, « une capacité de créer et de maintenir un lien stable et prévisible avec l'autre » (Poirier, 1996, p.91), qui peut parfois être difficile à assumer pour certains. La réflexion (Declerck, 2001; Mounier et Andujo, 2003; Pichon, 1998; Poirier, 1996; Gilbert, 2004; Poirier, Lussier et al., 1999; Stefanidis et al., 1992; Szasz, 1990; Thompsona et al., 2006; Winnicott, 1975) abonde effectivement dans le sens que la majorité des itinérants ont vécu des relations très difficiles avec des proches ou des traumatismes multiples comme de la violence familiale, des abus sexuels, le deuil, l'abandon et des placements souvent répétés. Dans un tel contexte, il est parfois presque impossible, selon ces auteurs, de s'investir dans un lien et de faire confiance à une autre personne, intervenante, professionnelle ou autre. Selon Poirier (1996), la relation d'aide peut aussi être marquée par l'angoisse face à l'abandon et au rejet possible de l'intervenant, d'où la tentation fréquente des jeunes à fuir les gens et à s'isoler.

La recherche du GRIJA (Poirier, Lussier et al., 1999) sur la représentation des relations interpersonnelles des jeunes adultes itinérants, s'est attardée sur la question de la méfiance des jeunes envers l'aide des ressources :

Pour les répondants, la fréquentation des ressources correspond à une période de dénuement affectif et social particulièrement aigue. Malgré ce point commun, l'appréciation de la main qui leur est tendue peut être très divergente, revêtir des connotations opposées ou susciter un fort sentiment d'ambivalence chez les jeunes. (p. 91)

Ainsi, le recours à l'aide implique pour le jeune itinérant une démarche qui le replonge dans un paradoxe douloureux, celui du lien nécessaire, mais qui peut être également nuisible ou dangereux. Les problématiques de rejet, d'abandon et de méfiance se jouent par rapport aux ressources et aux intervenants d'où la résistance parfois des jeunes à demander de l'aide et de s'impliquer dans une relation d'aide offerte.

À la lumière de ces données, la relation d'aide ne devrait-elle pas viser, avant une réinsertion, un approvisionnement des liens pour l'itinérant, par le biais du lien nourricier avec l'aidant (Declerck, 2001)? Une réflexion s'impose sur le sens de la relation d'aide et sur ses objectifs, or peu de chercheurs s'y sont intéressés. La porte est donc ouverte à l'étude de la relation d'aide en regard du parcours, de l'histoire relationnelle des jeunes itinérants, d'où la pertinence de cette étude sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide.

3.6 Conclusion

Ce chapitre nous a permis de dresser un portrait de la recherche sur l'aide et sur ses limites. Plusieurs critiques ont été formulées par les chercheurs notamment sur l'environnement des ressources, sur leur philosophie de l'aide, sur la nature de leurs services à court ou à moyen terme et sur les objectifs visés par les ressources et autres services d'aide aux itinérants. Ce qui nous intéresse plus particulièrement, étant donné nos propres objectifs de recherche, c'est la dimension relationnelle de l'aide étudiée par quelques équipes de recherche. Il en ressort une limitation importante de la relation d'aide en lien avec l'histoire émotionnelle et relationnelle en rupture des itinérants rencontrés; les quelques recherches répertoriées nous invitent à poursuivre l'étude de la dimension relationnelle de l'aide en fonction du parcours des jeunes itinérants.

CHAPITRE IV

LES NOTIONS PSYCHODYNAMIQUES PERTINENTES À UNE COMPRÉHENSION INTRAPSYCHIQUE ET INTERSUBJECTIVE DE L'ITINÉRANCE

4.1 La psychanalyse en recherche?

Comme cette thèse souhaite s'inspirer de la théorie psychanalytique afin de développer une théorisation sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide, inspirée de la théorie sur la transmission, chez les jeunes adultes itinérants, il importe de dégager les notions de base pertinentes qui nous aideront à faire le pont entre les composantes intersubjectives et les composantes intrapsychiques de l'itinérance. Il importe également de spécifier la pertinence de l'utilisation de la psychanalyse comme théorie de référence et d'analyse de cette thèse. À ce stade-ci de notre étude il serait trop prématuré d'arrimer la théorie psychanalytique au phénomène de l'itinérance et de la résistance au changement. Pour cette raison, cette section peut sembler en parallèle, en marge de notre revue de littérature; les concepts décrits ici s'imbriqueront dans notre théorisation de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement dans la partie de la discussion de cette thèse.

Le rôle de la psychanalyse en recherche qualitative

La psychanalyse est avant tout une méthode de traitement pour des désordres multiples, or elle est également une discipline scientifique formée de diverses conceptions psychologiques nécessaires à l'investigation des processus mentaux à peu près inaccessibles autrement (Laplanche et Pontalis, 1967), d'où sa légitimité et sa pertinence pour cette étude sur l'itinérance des jeunes adultes. En effet, si la sociologie peut nous apporter une compréhension fine des processus d'exclusion d'une société normative, une compréhension de

la place de la marginalité dans un ordre social, elle ne peut cependant répondre à la question du sens psychique (conscient ou inconscient) de l'itinérance chez ces jeunes, de l'impact des divers traumatismes ou ruptures dans un parcours vers la marginalisation.

C'est spécialement ce rôle que veut accorder cette thèse à la psychanalyse, celui de l'analyse du discours des sujets, de l'extraction du sens sous-jacent à une parole, à un acte, à un pattern ou mouvement. De Mijolla (1996) parle de l'interprétation psychanalytique comme d'un processus de construction de sens, c'est-à-dire comme d'une transition entre la remémoration de l'incident par le sujet et le sens que l'interlocuteur peut y dégager. De Mijolla spécifie cette notion:

À la limite, on pourrait dire que l'analysant produit la matière première (fragments de souvenirs déformés dans les rêves, idées incidentes lors des associations libres, indices de répétition, etc.), tandis que l'analyste extrait les éléments significatifs de ce minerai et les met en forme dans une construction interprétative (p.215).

Il ne faut certes pas confondre analysant et sujet de recherche puisque la nature de la rencontre et de la demande sont distincts. Aussi, une interprétation dans le cadre d'une cure analytique est basée sur de longues heures d'écoute et d'analyse des paroles de l'analysant et du transfert et contre-transfert. En recherche, nous pouvons proposer une construction de sens à partir strictement du discours des sujets et de certaines réactions transférentielles et contre-transférentielles. En ce sens nous distinguons l'interprétation dans le cadre d'une thérapie d'orientation analytique, d'une proposition de sens ancrée dans le discours des sujets dans un cadre de recherche. Or, nous pouvons nous inspirer du processus de l'analyse pour la recherche de sens d'un discours en recherche; nous souhaitons nous inspirer du processus analytique dans l'écoute et la recherche de sens et se référer à la métapsychologie pour développer en après-coup de l'analyse (dans la phase de construction du sens) une théorisation des enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide, en lien avec le concept de la transmission.

La répétition comme outil de recherche

La théorie psychanalytique en recherche nous permet de repérer les éléments de répétition chez le sujet et d'en faire sens en fonction du parcours de l'individu et du lien à sa

biographie. Comme le sujet n'a souvent aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé, il le traduira souvent sous forme d'actions (De Mijolla, 1996). Le sujet répète évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition. Comme il répète en acte des émotions, des affects ou des fantasmes du passé non résolus, il est intéressant de dégager le sens de l'acte actuel en fonction des données du passé et de l'héritage relationnel et identificatoire. Certes en analyse, il est plus aisé d'observer les répétitions et les actes de l'analysant, de les interpréter et de valider ces interprétations au fil des séances. En recherche qualitative, il est possible de repérer à travers le discours des sujets les répétitions et les *acting out* et d'en dégager un sens à travers le lien à leur biographie. La validité de l'interprétation se construit alors par sa répétition au fil des entrevues et par l'analyse comparative. On voit donc la pertinence d'utiliser la psychanalyse comme théorie de référence pour cette thèse puisque cette dernière vise l'étude des différents mouvements psychiques constatés chez les jeunes itinérants (et surtout la répétition de ces mouvements ou actes dans leur parcours) et les limites de l'aide en fonction du cheminement et de la biographie des sujets.

Nous développerons davantage sur la place que tient la psychanalyse dans notre étude à la troisième partie de cette thèse sur la méthodologie utilisée.

Le postulat de l'inconscient

Choisir la psychanalyse comme approche théorique en recherche, pose le postulat de l'inconscient et donc de contenus psychiques non accessibles par la simple voie de la parole et de la remémoration. Admettre l'existence de l'inconscient, c'est également accepter que le contenu manifeste, c'est-à-dire ce qui est formulé et symbolisé, camoufle derrière lui un contenu latent en fonction des divers traumatismes vécus, refoulés et non résolus (Widlöcher, 1996). Cette thèse postule donc que le sujet formule sa pensée, s'exprime sur des événements vécus, des souvenirs et fournit au chercheur un contenu manifeste duquel peut être interprété un contenu latent à partir de l'analyse de la biographie, des répétitions, des lacunes dans le discours et des contradictions.

Au-delà d'une définition descriptive de l'inconscient (une représentation qui n'est pas actuellement présente à la conscience, qui est latente) et topique (un système inconscient comparativement au conscient et pré-conscient), l'inconscient désigne également un

processus dynamique défensif, qui repousse, qui met à distance de la conscience des contenus non symbolisables ou menaçants pour l'équilibre psychique (De Mijolla, 1996; Freud, 1916). Cette dernière définition dynamique de l'inconscient suppose alors une force conflictuelle entre deux pôles divergents. Ceci nous amène à la notion psychodynamique de la conflictualité psychique.

4.2 Les conflits psychiques inconscients

En 1920, dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud introduit dans l'édifice analytique, une nouvelle force conflictuelle au-delà de celle entre le conscient et l'inconscient et donc entre le principe de plaisir tenu par le ça et le principe de réalité assuré par un Moi soumis au Surmoi, c'est-à-dire à la loi et à la culpabilité, afin de diminuer la sensation de déplaisir et de formuler un compromis de plaisir: le conflit entre la pulsion de vie (Eros) et la pulsion de mort (Thanatos). Ainsi, en proposant la dyade pulsion de vie et pulsion de mort, Freud marque la tendance de la pulsion de mort à retourner à un point de réduction complète de la tension, à un état en quelque sorte anorganique, contre-carrée par la pulsion de vie ou sexuelle. Freud procède alors à une véritable réforme pulsionnelle en laissant tomber le conflit entre les pulsions sexuelles et les pulsions d'autoconservation, pour jumeler ces deux pulsions sous l'égide de la pulsion de vie (fonction de liaison et d'unification) confrontée à la pulsion de mort (fonction de déliaison). Freud (1920) introduit également au sein de la pulsion de mort, le phénomène de la compulsion de répétition, soit le processus de répétition d'une situation pénible. Freud observera dans sa clinique ce plaisir compulsionnel à répéter de ses patients, répétition qui serait l'œuvre de la pulsion de mort et ce au-delà d'un simple jeu de plaisir et déplaisir. Somme toute, le principe de plaisir reste donc la tendance fondamentale de la psyché inconsciente, mais celle-ci se trouve au service d'une fonction qui est de maintenir l'appareil psychique au plus bas niveau d'excitation (De Mijolla, 1996; Roussillon, 2001).

Ce dualisme pulsionnel introduit par Freud en 1920 permet aujourd'hui d'éclairer certains comportements observés ou décrits dans la littérature chez les itinérants comme les différentes répétitions de ruptures, de rechutes addictives, les mouvements de galère, de vitesse et la déchéance qui décrivent souvent la vie de rue. En effet, derrière ces symptômes

et ces répétitions, se cache probablement un sens latent, en fonction de contenus refoulés; sens que cette étude cherche à comprendre et à théoriser. En admettant l'hypothèse de l'inconscient et des conflits psychiques, la psychanalyse conçoit que chaque symptôme recèle un sens qui se rattache à la vie psychique du sujet et qui peut être interprété en le reliant à l'histoire du sujet souffrant. (De Mijolla, 1996). C'est l'inconscient qui s'exprime par la voie du symptôme, ce dernier étant l'expression d'un conflit psychique difficilement résolu; si le conflit psychique n'est jamais mis à jour, l'inconscient se manifestera par un autre symptôme (il y a déplacement du symptôme). Le symptôme possède ainsi une double fonction et double contrainte: lieu de satisfaction substitutive (le gain primaire) et de refoulement et lieu d'expression du besoin de satisfaction et donc de punition.

Cette recherche se base sur ces prémisses pour tenter d'élucider le sens derrière les différentes manifestations de la conflictualité psychique. Quel sens revêt le parcours d'itinérance pour ces jeunes? Que signifient ces différents mouvements psychiques observés? Que traduisent les différents symptômes qui les font souffrir et qu'ils répètent? Pourquoi la demande d'aide achoppe-t-elle, alors que les jeunes crient leur souffrance et leur besoin d'aide? Cette thèse poursuit le dessein d'expliquer le mouvement d'itinérance et l'achoppement de l'aide par la compréhension des lieux de la conflictualité psychique des sujets et par la théorie de la transmission psychique que nous développerons dans les prochains paragraphes. Avant tout, étudions quelques manifestations de la conflictualité psychique fréquemment associées à l'itinérance, soit la toxicomanie et l'alcoolisme, les agirs et la violence.

4.2.1 La toxicomanie et l'alcoolisme comme manifestations de la conflictualité psychique

Nous pouvons repérer une diversité de théorisations au sujet de la toxicomanie et de l'alcoolisme dans la littérature. Certaines font état de carences affectives pendant l'enfance, de problèmes au niveau de l'attachement, d'autres font leur lien avec des problèmes de la personnalité ou autres problèmes de santé mentale, d'autres encore les considèrent comme des manifestations comportementales déviantes au même titre que la prostitution, la violence et le vol. Pour les fins de notre étude, nous nous attarderons sur quelques théories psychanalytiques de l'alcoolisme et de la toxicomanie, soit leur lien avec l'histoire

relationnelle et identificatoire des consommateurs, leur mécanisme de court-circuit de la souffrance et des contenus psychiques non symbolisés et leur rapport à l'autorité et à la loi en lien avec des difficultés identificatoires.

Plusieurs auteurs se sont penchés sur le lien entre l'alcoolisme et la toxicomanie et les événements traumatiques de l'enfance, les manques affectifs, les comportements transgressifs des parents et les ruptures importantes. Certains auteurs supposent que l'objet primaire, la mère, était, pour ces consommateurs, à la fois pare-excitante et séductrice, se situant ainsi dans un double langage (Ferenczi, 1932; Laplanche, 1967). Les signifiants confus par la mère étaient trop difficiles à élaborer en après-coup, procédant à une trop grande violence interprétative du fait de sa propre organisation psychique (Aulagnier, 1975, dans de Mijolla, 1996). Aussi, les carences ou les excès dans la fonction de « *holding* » de la mère et de soins qui risquent de distordre le « développement affectif primaire » de l'enfant (Winnicott, 1975), de créer une difficile ou impossible étape d'individuation et de séparation, de créer un vide affectif important à combler par une dépendance à un objet primaire, et d'organiser de véritables néo-besoins (Braunschweig et Fain, 1975, dans de Mijolla, 1996), sont des préludes de la dépendance à l'alcool ou la drogue.

Par ailleurs, selon de Mijolla (1996), le « phénomène addictif » peut être envisagé dans ses rapports avec la dépression, la perte et le manque. Faute d'accompagnement maternel dans le développement d'objets internes sains et différenciés, le consommateur vivrait une discontinuité du sentiment d'être et tenterait d'y faire face par la quête répétitive d'une satisfaction qui n'a d'effet que provisoire et qui relance l'insatisfaction et l'éprouvé de manque, d'où la compulsion à répéter la consommation de l'objet toxique. De Mijolla (1996) souligne que les traumatismes très précoces sont entretenus, répétés et colmatés par la consommation d'alcool ou de drogues; c'est là une hypothèse importante des destins possibles des traumatismes non élaborés psychiquement. Ces traumatismes, archaïques agiraient comme des « marquages corporels », n'ayant peut-être jamais réussi à se lier à des représentations visuelles ou à des représentations de mots, donc n'ayant jamais réussi à faire sens; la quantité d'excitation en suspens et les contenus psychiques non symbolisés confèreraient en après-coup une valeur à la rencontre avec l'alcool ou la drogue. Olievenstein (dans Bergeret et Leblanc, 1988) abonde en ce sens et dit que chez l'alcoolique ou le

toxicomane, les conflits non résolus, car non solvables, s'accumulent créant une oscillation entre une agressivité et une violence dirigée vers autrui puis retournées contre soi-même par la consommation et la dépendance. La toxicomanie et l'alcoolisme serviraient à court-circuiter le sentiment d'être un « objet indigne d'être aimé puisque n'étant pas » (Olivenstein, 1988). Ceci nous amène à aborder la question de l'alcoolisme et de la toxicomanie sous sa fonction de court-circuit de la souffrance et de la pensée.

Freud (1929) dans *Malaise dans la civilisation*, parle de la fonction de repli de soi et de court-circuit de la pensée et de la souffrance de la consommation d'alcool et de drogues :

La plus brutale mais aussi la plus efficace des méthodes destinées à exercer pareille influence corporelle est la méthode chimique, l'intoxication. Je crois que personne n'en pénètre le mécanisme, mais c'est un fait que, par leur présence dans le sang et les tissus, certaines substances étrangères au corps nous procurent des sensations agréables immédiates; et qu'elles modifient aussi les conditions de notre sensibilité au point de nous rendre inaptés à toute sensation désagréable. (p.87)

Ainsi, toute souffrance, quelle que soit sa source, le lieu dont elle s'origine, qu'elle soit par ailleurs physique ou morale, ne prend consistance, qu'en tant que sensation, c'est-à-dire que comme éprouvée et éprouvé corporel. Pour autant qu'en dernière instance c'est le corps qui souffre, ce dernier devient le lieu privilégié où cette souffrance, comme en court-circuit, peut être combattue (Askofaré & Sauret, 1998).

Joyce McDougall (1982) s'est aussi longuement penchée sur l'addiction. Elle présente une notion, « l'acte-symptôme », qui fait partie de « l'artillerie défensive de tout individu », mais qui est prépondérant dans le comportement addictif. Cet agir serait un concept économique consistant essentiellement en une traduction en acte immédiate, d'impulsions, de fantasmes et de désirs, afin d'éviter les idées et les émotions conflictuelles ou pénibles qui risquent d'émerger. Il s'agit donc, selon McDougall, d'un « court-circuitage du psychique, d'un défaut de défense mentale, mais aussi d'une technique de survie ». Il s'agirait alors de défenses massives contre les angoisses narcissiques et psychotiques. Enfin, cette auteure suggère une mauvaise construction de l'espace et de l'objet transitionnel, théorisés par Winnicott. L'enfant, n'ayant pu se créer un objet transitionnel réparateur et réconfortant, se crée un objet transitoire extérieur, en dehors, l'objet d'addiction, qui est constamment à recréer, d'où la compulsion de répétition dans la consommation d'alcool et de drogues. En

somme, selon ces auteurs, la consommation d'objets toxiques permettrait de combler un vide intérieur et d'éviter cette sensation pénible, voire même insupportable de vide ou de manque et de confusion (non sens des éléments psychiques non élaborés).

Nous terminons notre étude sur l'alcoolisme et la toxicomanie par le rapport du consommateur à la loi et son lien avec des conflits identificatoires. Olievenstein (dans Bergeret et Leblanc, 1988) évoque deux conditions au devenir toxicomane : rencontrer la drogue et son rapport avec la transgression de la loi. Il s'agit aussi bien de la loi imaginaire que de la loi réelle. Selon cet auteur, le rapport du toxicomane avec la loi est modifié, soit par la nécessité absolue d'organiser autrement le narcissisme brisé, soit parce que la contrainte du plaisir pour exister, se sentir vivant est plus impérative que la contrainte légale, soit que la loi est vécue comme inopérante, parce que ceux chargés de l'incarner sont eux-mêmes aux prises avec un rapport distordu à la loi et la transgressent donc, soit que le « seul mode d'être au monde primaire et biologique soit le masochisme comme tentative d'organisation de l'image de soi » (Olievenstein, 1988, dans Bergeret et Leblanc, 1998, p. 54). Le rapport à la loi et la question identitaire vont donc de pair dans la compréhension de la consommation et de la dépendance à l'alcool et à la drogue.

Enfin, Bergeret (1988) parle des carences identificatoires repérables chez les toxicomanes. Il parle de modèles parentaux solides ayant fait défaut (le modèle paternel en particulier); de parents peu présents et peu représentatifs ou l'absence complète d'au moins un des deux parents ou de l'absence affective. En conséquence, on retrouve des jeunes mal structurés, enclins à l'imitation beaucoup plus qu'à l'identification à proprement dite. Bergeret (1988) constate également une incapacité d'intégrer les qualités des parents, de prendre ces qualités en soi, pour soi, de s'affronter aux parents, de se mettre finalement à leur place, ce qui aboutit à une véritable carence identificatoire, à des idéaux personnels flous, démesurés ou irréalistes et en après-coup à une difficulté à être en relation avec l'autre, une déception et la dépression. Les instances morales demeurent extérieures et sont vécues comme étant sadiques, puisqu'il y a eu absence de constitution des instances morales intériorisées, ce qui conduit à la révolte et au repli dans la toxicomanie ou l'alcoolisme.

Passons à présent à l'étude théorique des agirs, deuxième manifestation de la conflictualité psychique.

4.2.2 Les agirs comme manifestations de la conflictualité psychique

Le modèle psychanalytique du fonctionnement psychique ne se base pas sur des actes, des comportements ou des symptômes, mais tente de comprendre la dynamique qui sous-tend ces actes, comprendre le jeu dynamique interne des compromis inconscients pour composer avec les forces pulsionnelles qui habitent l'individu et les exigences de la réalité que la vie en société lui impose. Le modèle psychanalytique s'attarde donc à repérer le mode intériorisé des relations interpersonnelles de l'individu, le type d'angoisse suscité par ses conflits psychiques et les mécanismes de défense résultant de sa structure psychique afin d'évaluer le sens des actes perpétrés par l'individu.

De plus, l'agir, de quelque nature qu'il soit, n'appartient pas à une structure psychique en particulier, mais traverse, *a contrario*, plusieurs structurations de la personnalité (Freud, 1926, Casoni et Brunet, 2003). L'analyse du sens inconscient des agirs permet de constater que les actes peuvent s'inscrire dans des modes relationnels très distincts et être caractéristiques d'une organisation psychique spécifique comme ils peuvent être motivés par des conflits psychiques différents. Ainsi, pour certains individus, la décharge pulsionnelle passant par l'acte moteur est une modalité privilégiée de fonctionnement psychique, alors que chez d'autres, il s'agit d'une solution circonstancielle qui découle d'un débordement de l'appareil psychique (Casoni et Brunet, 2003). L'analyse du sens des agirs pour un individu, en fonction de son histoire, des événements de vie marquants, permet donc de comprendre, notamment, à quels impératifs psychiques ses actes répondent. L'acte prend sens dans le langage que dans l'après-coup (Chasseguet-Smirgel, 1987).

La fonction économique et la fonction symbolique de l'agir

Il est utile de partir de la définition la plus simple de l'acte, en tant qu'acte moteur pour la compréhension psychodynamique de l'*acting out*. C'est sa fonction économique qui est ainsi mise au premier plan : l'acte est par nature décharge pulsionnelle, au service du principe de plaisir, aboutissement ultime de la satisfaction libidinale. Mais le problème se

complique singulièrement si l'on prend en compte la deuxième théorie des pulsions de Freud. Car on voit alors que l'acte peut aussi se mettre au service de la compulsion de répétition, du masochisme primaire, de l'instinct de mort (Perron, 1987). Que ce soit au service du principe de plaisir ou de la pulsion de mort, la fonction économique jouée par l'acte permet au Moi de gérer, au plan quantitatif, le caractère excessif des affects en cause et aussi d'éviter de ressentir l'angoisse que l'intensité des affects est susceptible d'éveiller (Casoni & Brunet, 2003).

Outre la fonction économique de l'agir, moins pertinente à notre étude sur l'itinérance, plusieurs auteurs psychanalytiques se sont penchés sur le sens symbolique de l'*acting out* et du passage à l'acte. Nous survolerons trois modèles théoriques importants qui sont relatés à plusieurs reprises dans la littérature sur l'*acting out*: la théorie du traumatisme perdu (Roussillon, 1991), la théorie de la protection narcissique (Jeammet, 1989) et la théorie de la carence d'élaboration psychique et du défaut de mentalisation de Chasseguet-Smirgel (1987).

Le traumatisme perdu: la théorisation de Roussillon

Devant certains constats cliniques, Roussillon (1991) développe l'hypothèse selon laquelle l'angoisse mobilisée par une profonde blessure narcissique ne peut être jugulée par certains individus que dans une hyperactivité qui entretient et évacue en même temps l'excitation non liable. L'hyperactivité, les conduites autodestructrices ou les *acting out*⁹ ont la même fonction selon cet auteur: permettre qu'une certaine représentation fantasmatique émerge. Ainsi l'acte sert « d'écran de prothèse » qui permet d'un côté la sauvegarde d'une certaine activité psychique (tentative d'équilibration psychique des tensions), mais de l'autre maintient en permanence une hypervigilance, elle-même en référence à des traumatismes antérieurs, pour éviter au Moi de se laisser surprendre.

C'est autour de la dialectique du traumatisme reconnu et du traumatisme qui n'arrive pas à se faire reconnaître que Roussillon développe sa théorie du traumatisme perdu pour

⁹ Roussillon ne semble pas faire de distinction notable entre les termes acte et *acting out* et n'emploie pas le terme passage à l'acte. Est donc englobée sous l'appellation acte, une action commise par l'individu pour évacuer un traumatisme non reconnu.

comprendre de façon dynamique l'*acting out*. Dans le cas du traumatisme reconnu, « l'étiologie traumatique » permet de donner à la souffrance la valeur d'une forme de réminiscence d'un événement ou d'un fragment d'histoire ayant pris valeur causale. Dans l'autre cas, le traumatisme échouerait à se faire reconnaître comme tel dans sa dimension étiologique, c'est-à-dire dans la dimension d'une origine causale, cernable et appréhendable. La « souffrance sans cause » est alors vécue comme un mauvais destin et si elle devient insoutenable, elle est évacuée soit par le corps qui donne lieu alors à des problèmes d'ordre somatique, soit par des *acting out*. Puisque dans ce dernier cas la souffrance n'est pas représentable, symbolisable, elle ne peut être verbalisée et adressée et prend donc d'autres détours pour être évacuée de la psyché.

Dans sa théorisation du traumatisme, Roussillon (1991) déplace la question de la source du traumatisme (les théories sexuelles infantiles de Freud ou la séduction par des signifiants énigmatiques de la sexualité parentale de Ferenczi) à la question de ses modes de représentation. Le traumatisme est « absence de représentation » et l'individu se construit une représentation de l'absence de représentation afin de maintenir un équilibre psychique. Ainsi, certains auront recours à une forme de névrose pour se représenter le traumatisme. Deux formes de représentation sont alors possibles: la représentation-chose et la représentation-mot. Les représentations-choses du traumatisme vont du vécu du vide interne, du vécu d'effraction jusqu'aux vécus de castration. Contre ceci se mobilise alors tout le cortège des défenses du Moi. Aussi, les représentations-mots peuvent advenir lorsque l'individu à un moment ou à un autre de son histoire se représente que quelque chose échappait à sa capacité de symbolisation: la représentation-chose pré-consciente advient en représentation-mot, consciente.

Or, la problématique que Roussillon appelle « le traumatisme perdu » se situe dans une dialectique psychique/prépsychique et va donc au-delà du traumatisme reconnu naviguant entre le préconscient ou l'inconscient et le conscient. Le traumatisme perdu est psychique dans la mesure où il a des effets psychiques sur la structuration du psychisme. Il est prépsychique dans la mesure où le psychisme n'a pas pu organiser une représentation psychique de son impact. Autrement dit, Roussillon (1991) dira: « il n'y a pas de représentation de l'absence de représentation, pas de représentation du trauma. Du point de

vue du psychisme, le trauma est perdu » (p. 196). Si certains traumatismes n'ont pas laissé de « trace représentative », ils ont laissé d'autres « traces non représentatives ».

Ainsi, certains symptômes psychosomatiques, *acting out*, pathologies du narcissisme, symptômes psychotiques, clivages du Moi qui ne sont pas représentables pour le sujet ou certaines perceptions peuvent être considérées comme des « représentants non psychiques » du traumatisme. En résumé, selon Roussillon, l'*acting out* est une tentative de représentation d'un traumatisme qui échoue puisque le traumatisme est perdu et donc non symbolisable. Du point de vue de l'aide et de l'intervention, Roussillon propose un travail de reconstruction du traumatisme perdu afin que l'individu puisse se représenter que quelque chose en lui échappe et qu'il doit retrouver. Il fera alors un passage de la représentation-chose à la représentation-mot et donc vers un traumatisme reconnu.

La protection narcissique: la théorisation de Jeammet

Selon Jeammet (1989), le passage à l'acte¹⁰ est une décharge pulsionnelle ayant pour fonction immédiate la protection narcissique (établir les frontières nettes entre dedans et dehors). Le passage à l'acte a une fonction défensive, la défense se fait par l'acte au lieu de la parole, mais s'inscrit tout de même dans une perspective relationnelle (Millaud, 1991). Le passage à l'acte est préférentiellement déclenché par toute situation qui signifie pour l'individu un rapproché relationnel.

Plus précisément, Jeammet conçoit l'agir comme une des réponses possibles à un antagonisme entre le besoin objectal et l'intégrité de l'individu. L'agir redonne à la personne la maîtrise sur l'objet. Il rétablit les limites différenciantes d'avec l'objet et « dans son mouvement d'extériorisation, il repousse en dehors ce qui menaçait le sujet du dedans, à savoir son appétence pour l'objet » (p. 1707). Jeammet (1989) dira que l'agir peut être regardé comme une « pré-forme de symbolisation » puisqu'il est tentative de figuration. Or, principalement, l'agir a une fonction « anti-introjective » et « anti-représentative » et donc anti-symbolisante. L'activité symbolique suppose des assises narcissiques suffisamment

¹⁰ Jeammet emploie indistinctement les termes agir et passage à l'acte pour désigner les actes impulsifs commis autant dans une relation d'aide que de façon solitaire. Il n'emploie pas le terme d'*acting out*, qui est selon lui, réservé à la relation transférentielle en situation d'analyse.

solides pour que l'individu puisse s'engager dans un processus différenciateur d'avec l'objet sans que son identité en soit menacée (Jeammet, 1989). L'agir permet à l'individu de se récupérer face à l'objet, d'affirmer son être et de sauvegarder son identité et ses limites, mais au prix élevé de l'effacement et de ce qui le relie à l'objet et à ses désirs pour l'objet.

Dans sa théorisation de l'agir, Jeammet (1989) s'inspire de la théorie de l'après-coup et de l'archaïque de Green (1982):

L'agir peut être vu dans ce contexte comme une défense contre l'émergence de ce que j'appellerai l'archaïque, c'est-à-dire cet état où le désir, son objet et le Moi se confondent, menaçant le sujet d'indifférenciation (p. 1709).

Ainsi l'effacement des limites a pour conséquence que l'émergence du désir pour l'objet est ressentie non pas comme un plaisir à éprouver, mais comme une intrusion menaçante de l'objet au sein du Moi. La liberté du Moi ne peut que se retrouver lors de l'écrasement du désir et du passage à l'acte libérateur. Dans un tel cadre, l'agir s'oppose au travail de symbolisation puisqu'il tente de sauvegarder la différence entre lui et l'objet mais ce, au prix du déni de ce qui peut faire lien entre le symbole et l'objet. L'agir, par sa fonction économique de décharge, entraîne une déperdition du sens et tente même à le faire disparaître.

La capacité de symbolisation disparaît alors, selon Jeammet (1989), globalement ou partiellement, quand l'affect prend le pas sur l'activité de représentation. Ce sera d'autant plus vrai lorsque l'individu se percevra menacé dans ses limites et son autonomie: menacé de l'extérieur par un excès de rapproché de l'objet, mais aussi menacé de l'intérieur par l'affect, par la sensation d'intrusion de l'objet à l'intérieur du sujet. La défense narcissique par l'agir efface l'objet en l'excluant. Ainsi, à l'inverse, l'activité de symbolisation réapparaît en fonction de la capacité à renouer des relations différenciées avec les objets.

En somme, selon Jeammet, pour qu'il y ait symbolisation, il est primordial qu'il existe au sein de l'individu une organisation suffisamment différenciée: différenciation entre les instances psychiques, entre les Imagos, entre le dedans et le dehors, entre le conscient et l'inconscient et entre les différentes modalités de fonctionnement (Jeammet, 1989). La symbolisation va donc de pair avec la notion de frontière. Or, pour que la différence soit

tolérable sans être désorganisante, il faut que l'unité de l'ensemble soit garantie au préalable. Pour que cette unité soit possible, il faut que l'individu ait été confronté dans son jeune âge à cette différenciation entre soi et l'autre, entre l'objet et le sujet. En cas de cassure trop précoce de cette unité, et de l'émergence trop rapide et trop traumatique pour l'individu, l'antagonisme sujet ayant besoin de l'objet et sujet menacé par l'objet se fait d'autant plus ressentir.

La carence d'élaboration psychique ou le défaut de mentalisation: la théorisation de Chasseguet-Smirgel

La position de Chasseguet-Smirgel fait référence aux manifestations d'une structure précoce, ce qu'elle appelle « la matrice archaïque du complexe d'Oedipe » pour expliquer le recours à une voie courte de décharge, applicable aux *acting out*, à la perversion, à l'idéologie de toute-puissance (l'activisme politique par exemple), et à la délinquance, plutôt qu'à un simple défaut d'élaboration (Chasseguet-Smirgel, 1987).

Ainsi, Chasseguet-Smirgel caractérise *a priori* l'*acting out* par un trouble de la pensée et par une certaine absence d'élaboration psychique et de mentalisation¹¹. La notion de carence d'élaboration psychique se réfère à une conception évolutive de l'appareil mental, du processus primaire au processus secondaire. La première phase est associée à des troubles d'excitation et de décharge alors que la phase suivante est reliée au conflit psychique et à sa signification (Tardif, 1998). Ainsi, les réactions psychosomatiques et certains *acting out* correspondent aux processus primaires, alors que la formation de symptômes névrotiques est associée aux processus secondaires.

Toutefois, Chasseguet-Smirgel (1987) va au-delà de la carence d'élaboration psychique pour comprendre l'*acting out*, en suggérant que l'*acting out* est toujours sous-tendu par le fantasme fondamental des retrouvailles du corps de la mère débarrassé de ses obstacles qu'elle nomme la « matrice archaïque du complexe d'Oedipe ». La pensée élaborée est donc à l'inverse de ce fantasme, puisqu'elle intègre les obstacles et donc à l'inverse de l'*acting out* qui

¹¹ La mentalisation est une notion utilisée classiquement par les psychanalystes psychosomaticiens et qui recouvre tout le champ de l'élaboration psychique. La mentalisation concerne donc principalement l'activité représentative et fantasmatique de l'individu. Dans la mesure où le travail de liaison des représentations s'opère dans le système préconscient, l'évaluation de la qualité de la mentalisation et celle de la qualité du préconscient sont quasi équivalentes (Marty, 1990).

cherche la destruction des obstacles venant empêcher sa réalisation (Chasseguet-Smirgel, 1987). L'*acting out* semble du coup comme toujours sous-tendu par un fantasme fondamentalement agressif, même si celui-ci reste indécélable (Chasseguet-Smirgel, 1987). L'auteure dira ainsi que la toxicomanie, la perversion, l'activisme politique, la délinquance ou tout autre *acting out* ont un point en commun, celui de la quête d'un accès au paradis. Ce paradis peut se présenter soit sous forme artificielle par le « trip » de drogue, soit par l'orgasme non-génital en court-circuitant les identifications, soit par le militantisme sous l'égide d'une idéologie, soit par le vol où l'individu cherche à atteindre l'abondance absolue et immédiate de l'état intra-utérin, soit en commettant un crime dans un fantasme de supprimer l'autorité. Selon Chasseguet-Smirgel (1987) : « L'*acting out* est alors, paradoxalement, un moyen de retrouver, à travers des accomplissements pulsionnels, l'univers régressif de la matrice maternelle » (p. 1098).

Passons à l'étude de la violence, comme manifestation extrême de la conflictualité psychique.

4.2.3 La violence comme manifestation de la conflictualité psychique

La violence est considérée comme un passage à l'acte extrême qui pose un problème quantitatif d'excès et qualitatif de sens. Le non-sens de la destructivité résulte sans doute de l'abolition de tout travail psychique ou d'un fonctionnement archaïque du travail psychique. Nous affrontons ainsi l'insensé, le sens mal élaboré ou latent (Lavoie, 1998). Alors que la pulsion de mort a un sens lorsque liée à la pulsion de vie, la violence de par sa visée destructive est une forme brute de déliaison: on ne peut lui attribuer de sens. Dans la violence, la désintringation pulsionnelle est totale et le seul résultat poursuivi semble être l'annihilation pure et simple de l'objet (Lavoie, 1998).

Face à la violence d'un individu, il faut chercher dans son histoire personnelle la motivation d'un tel acte. Les racines de la violence ne peuvent être que très archaïques. Il faut postuler dans la vie intrapsychique du sujet violent des charges affectives si intenses qu'elles n'ont pas pu être élaborées ou symbolisées par un appareil psychique encore peu efficace au début de son développement (Lavoie, 1998). Ces expériences archaïques ont laissé des traces clivées et profondément enfouies qui ne peuvent être accessibles que par la voie de la

répétition dans l'agir (Roussillon, 1991). Lorsque ces blessures ont été excessives et répétées, le seuil de tolérance de l'individu est très bas. Il devient alors presque impossible pour l'individu de vivre les liens aux autres sans éprouver des angoisses massives, tantôt d'abandon, tantôt d'intrusion. « La perte de l'objet narcissique ou la perte de l'identité menacent continuellement » (Lavoie, 1998, p.43). L'objet doit donc être contrôlé et s'il est trop angoissant il doit être détruit.

La théorie psychanalytique fait ressortir certains mécanismes ou processus psychiques à l'œuvre dans la violence et l'agressivité, tels que la déliaison, la désintrication pulsionnelle, les contenus archaïques non symbolisés, une angoisse d'abandon jumelée à une angoisse de perte d'identité ou d'intrusion et une indifférenciation entre objet et sujet. Certains auteurs s'attardent davantage à l'un ou l'autre de ces aspects et proposent une compréhension psychanalytique de la violence : nous étudierons la théorisation de Jeammet (pour la réputation de sa théorie sur l'adolescence et la violence) et celle de Casoni et Brunet (pour leur innovation théorique sur la délinquance et les comportements violents) sur la violence.

La théorisation de Jeammet sur les comportements violents: une menace sur l'identité

Grâce à son travail en institution auprès d'adolescents et d'adultes agressifs et/ou violents, Jeammet nous livre deux constats majeurs: 1) la personne violente ne semble plus maître de chez elle et vit un sentiment de dépossession; 2) le passage à l'acte violent fait régulièrement suite à un « mouvement de rapprocher » avec les thérapeutes ou d'autres personnes de l'entourage. Afin de rendre compte de ce mouvement apparemment paradoxal du passage à l'acte faisant suite à un rapprochement relationnel, Jeammet (1998) propose de remonter au développement initial de l'enfant: le point déterminant est l'antagonisme entre narcissisme et investissement objectal. En effet, il faut se référer aux assises narcissiques qui se nourrissent de la qualité de la relation aux objets (Jeammet, 1989) d'une telle façon que la question de l'opposition sujet/objet n'a pas eu à se poser comme telle. C'est sur la base a-conflictuelle des relations aux objets et des acquis intériorisés par identification primaire que se développeront par la suite des identifications secondaires harmonieuses et narcissisantes pour le sujet (Jeammet, 1998).

Toutefois, si l'enfant ressent prématurément le « poids de l'objet » et son impuissance à l'égard de celui-ci, que ce soit par défaut ou excès de présence, ceci est susceptible de provoquer un antagonisme entre le sujet et ses objets d'investissement. Les assises narcissiques ne se constituent plus avec et par identification à l'objet, mais contre l'objet. La violence et la destructivité seraient proportionnelles à la perte de la qualité relationnelle. Jeammet (1997) ajoute :

Plus le sujet dispose d'Imagos différenciées à l'intérieur de lui, plus s'individualisent un Surmoi, un Idéal du Moi, moins l'investissement des objets sera massif, totalitaire, donc moins il sera menaçant pour le narcissisme. À l'inverse plus il est dans une attente importante, plus les réponses de l'environnement sont ressenties comme menaçantes potentiellement, violentes et susceptible de générer à leur tour des violences (p.14).

Il existe ainsi une relation dialectique entre l'équilibre narcissique et l'investissement objectal. Une relation objectale défailante jette les bases d'une indifférenciation entre le sujet et l'objet; l'objet devenant menace puisque indispensable à la survie du sujet. « Le plaisir de désirer se transforme alors en la crainte de donner du pouvoir à l'objet sur le Moi » (p.15).

À la lumière de la proposition de Jeammet sur la psychogenèse de la violence (désir de l'objet vécu comme une menace identitaire et des structures intrapsychiques indifférenciées), nous pouvons comprendre l'acte violent comme étant une tentative de maîtrise sur la sensation de perdre son identité. C'est également un moyen de projeter à l'externe ses propres craintes d'emprise de l'objet et par là de contrôler la distance relationnelle. Le besoin de l'objet devient un envahissement par l'objet ce qui crée une angoisse intolérable et un débordement. Jeammet (1997) dira que ce débordement entraîne une situation de dédifférenciation: perte des différences entre dedans et dehors, entre le sujet et l'objet d'investissement et en lui-même entre les différentes instances de son appareil psychique. L'individu est alors « possédé et habité par ses émois » et doit expulser l'angoisse et ce, en exerçant un contrôle tout-puissant sur l'objet.

En somme, Jeammet (1997) croit que la violence comporte une dimension d'emprise sur autrui et d'effraction de limites perçues comme contraignantes. La violence instaure brutalement un processus de séparation, de coupure, de différenciation abrupte avec l'autre. Ainsi, à partir du moment où l'image de soi et l'identité sont vécues comme menacées et où le

narcissisme subit une intrusion, une effraction, la réponse violente « apparaît en miroir de la menace ressentie par le sujet » (Jeammet, 1997, p. 19). Jeammet conclut sur la violence de cette façon:

C'est la qualité du lien aux objets qui contribue au maintien de la vie. Chaque fois que l'extérieur fait effraction dans l'espace psychique interne, qu'il humilie le sujet et attaque son narcissisme; ou que, dans un mouvement contraire, l'appétence pour l'objet est telle qu'elle est ressentie comme une blessure narcissique, comme une sorte d'intrusion de l'objet, on peut comprendre que l'émergence de la violence puisse être une réponse qui rétablisse l'emprise sur un objet menaçant, et restaure l'équilibre narcissique (p.20).

La théorisation de Casoni et Brunet: désidentification et violence

Casoni et Brunet (2003) centrent leur conception théorique de la violence sur la tendance des individus violents à la désidentification. Ils diront que si l'investissement narcissique peut être pathologique par une volonté de se passer de l'objet, un investissement libidinal de soi demeure néanmoins une condition de santé mentale. Ce narcissisme sain n'est pas constitué que d'un investissement libidinal de soi, il est forgé par un va-et-vient entre investissement de soi et investissement de l'objet par identification¹², ce qui enrichit le Moi. De fait, l'enfant a besoin d'un bon objet afin que, en l'intériorisant par identification, il puisse arriver à se sentir bon à son tour. De même, pour développer la capacité de reconnaître la bonté chez l'autre, l'individu doit être en mesure de projeter ses objets bons sur autrui. Ainsi, ces deux auteurs diront que la relation aux autres est une relation de va-et-vient entre les projections et les identifications. L'objet n'est jamais que l'autre, il est également projection de soi.

Casoni et Brunet (2003), à la lumière de cette théorisation sur l'identification, émettent l'hypothèse que les individus violents et les délinquants semblent avoir eu très peu d'expériences affectives permettant l'identification d'objets bons, tolérants et aimants. En conséquence, « l'identification inconsciente, qui est à la base de toute relation à l'autre, en est perturbée et, surtout, ne permet pas de réguler adéquatement le rapport agressif à l'autre » (p.

¹² Laplanche et Pontalis (1967) proposent une définition de l'identification: « processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications ».

151). De plus, un processus défensif contre l'identification et la désidentification vient perturber encore davantage le rapport à l'autre chez les individus violents.

Casoni et Brunet (2003) précisent le concept de désidentification en rapport avec la violence:

La désidentification ne constitue pas tant une incapacité d'identification à l'autre qu'une défense contre l'identification et contre la sollicitude envers l'objet, ce que l'identification rend possible. Lorsque ceci se produit, le Moi peut se permettre des gestes d'agression puisque le sentiment de communauté avec l'autre est rendu inefficace, comme si le lien d'identité avec autrui était brisé. Outre une négation de la sollicitude, le processus de désidentification repose sur la projection massive de l'hostilité ainsi que sur le repli narcissique associé à la prédominance du Moi idéal (p. 151).

Ainsi, l'enfant qui ne peut intérioriser un objet bon, un objet contenant, arrive difficilement à développer le sentiment de contrôle sur ses pulsions, sur les affects puissants et sur l'angoisse désorganisante. S'ensuit alors la conviction que les tensions internes dangereuses doivent impérativement être expulsées afin d'éviter tout débordement. L'individu privilégie alors l'agir comme moyen d'expulser toute tension interne. Le mode d'expulsion sous forme d'agir nuira cependant au développement des capacités psychiques, telles que la symbolisation, la mentalisation et le refoulement.

Enfin, Casoni et Brunet (2003) diront qu'en l'absence d'une fonction contenante jouée par l'environnement, le Moi de la personne violente s'allie de plus en plus au Moi idéal¹³ en recourant à l'agir de façon systématique comme moyen d'équilibration des tensions. Comme l'individu développe de plus en plus des stratégies défensives basées sur le « déni de la dépendance à l'objet », il construit un mode de relation à l'autre fortement conflictuel et méfiant. Aussi, se développe un Surmoi très sévère chez cette personne, mais qui est projeté à l'extérieur, sur les parents, les figures d'autorité, la société en général afin de protéger le Moi de son excès. Balier (1985) remarquera également, dans son travail auprès de délinquants violents, cette même tentative de maîtrise sous forme « de revendications à l'égard de la société, de provocations, d'exigences, de mythomanie, de mépris des autres » (p.635). En

¹³ Laplanche et Pontalis (1967) définissent le Moi idéal: « Formation intrapsychique que certains auteurs, la différenciant de l'idéal du Moi, définissent comme un idéal de toute-puissance narcissique forgé sur le modèle du narcissisme infantile ».

somme, c'est par cette projection à l'extérieur de soi du Surmoi sévère et de l'hostilité que l'individu violent est amené à se méfier des autres et à leur attribuer un désir de contrôle sur ses désirs. Casoni et Brunet ajoutent que c'est sur ce plan que l'envie et le recours au mépris et au contrôle jouent un rôle dans la désidentification qui ouvre la porte à la violence.

Ceci conclut notre étude théorique sur les manifestations de la conflictualité psychique associées à la vie d'itinérance. Passons à l'étude de la transmission psychique; notion psychodynamique au coeur de notre théorisation sur l'itinérance et sur la résistance au changement.

4.3 La transmission psychique

Freud (1913) dans *Totem et Tabou*, parle de la transmission en terme d'héritage. Il dira que le sujet de l'héritage est divisé, comme le sujet de l'inconscient entre la double nécessité « d'être à soi-même sa propre fin et d'être le maillon d'une chaîne à laquelle il est assujetti sans la participation de sa volonté ». Ce thème de l'héritage ouvre la voie à l'étude chez Freud du narcissisme ; comme si opposant le statut narcissique du sujet à celui du sujet de l'intersubjectivité, il les liait ensemble en les articulant au point précis, de l'étayage du narcissisme sur celui de la génération qui précède, sur cet enjeu de la transmission à l'enfant des désirs non réalisés des parents. Ainsi, Freud fait du sujet singulier le maillon, le serviteur, l'héritier de la chaîne intersubjective dont il procède. La construction identitaire et narcissique se fait donc à partir des éléments psychiques transmis *a priori* par les parents et par le groupe ou les groupes entourant l'individu.

Ainsi, dans le réseau de l'individu, circulent, se transmettent et se nouent des contenus psychiques communs à l'ensemble du groupe. Kaës (1993) dira que « le sujet du groupe n'est pas le sujet d'un seul groupe » : en lui coexistent plusieurs espaces psychiques intersubjectifs, dont la formation et les processus lui sont transmis par la voie psychique et dont il hérite de diverses façons : par étayage, identification, incorporation, avec leurs exigences propres et leurs contraintes de refoulement. « C'est par la médiation de ces groupes que sont transmis et remaniés les formations de l'idéal, les repères identificatoires, les énoncés mythiques et idéologiques, les mécanismes de défense, une partie de la fonction

refoulante, les rites » (Kaës). Étudier l'héritage et la transmission, nous amène dans des espaces psychiques individuels, collectifs et sociaux.

Poursuivons notre étude de la transmission par les failles et les processus de la transmission.

4.3.1 Les processus et les failles de la transmission

Legendre (1985) précise que « le fond même de la transmission de l'humanité, marquée selon les cultures les plus diversement stylisées, c'est l'acte de transmettre ; une transmission ne se fonde pas sur un contenu, mais avant tout sur l'acte de transmettre ». Cette perspective de la transmission permet de constater et d'étudier les formes et les modalités mortifères de la transmission : la non-transmission, les transmissions du négatif (Granjon, 1987; Kaës, 1993), de l'objet mort, des enkystements et des fossilisations psychiques (Abraham & Torok, 1978). Étudions donc les failles de la transmission et les processus de transformation et de non-transformation dans l'héritage du transmis.

La transmission du négatif

Un certain nombre de travaux concernant la transmission psychique étudient les processus de filiation et d'affiliation plus particulièrement sous l'angle de la transmission du négatif. Entre autres, Kaës (1993) élabore sur la transmission autour de l'idée centrale selon laquelle « toute affiliation se fait sur les failles de la filiation ». Ainsi les liens de groupement se tissent essentiellement sur l'héritage négatif, c'est-à-dire sur ce qui « dans la transmission actuelle et/ou les transmissions antérieures n'a pas pu être transformé, intégré psychiquement, symbolisé » (p.23). Ce qui se transmet dans la transmission inter et transgénérationnelle, ce n'est pas seulement le positif (histoires, romans, mythes familiaux), mais aussi et surtout le négatif, c'est-à-dire ce qui manque, ce qui fait défaut, ce qui n'a pas été inscrit, ce qui a été dénié, refoulé ou projeté, ce qui est caché, tu, non-dit, etc. La transmission négative selon Kaës concerne la transmission du manque et la transmission du caché, du secret, du fantôme sous l'effet de l'interdit, de la honte, du tabou, de la culpabilité. Cet auteur dira que c'est à partir de ce qui est non seulement faille et manque que s'organise la transmission, mais « à

partir de ce qui n'est pas advenu, ce qui est absence d'inscription et de représentation, ou de ce qui, sur le mode de l'encryptage, est en stase, sans être inscrit ».

Une autre auteure, Granjon (1987), étudie la transmission du négatif selon l'hypothèse de Kaës dans l'étude de l'espace familial. Pour sa part, elle différencie la transmission psychique intergénérationnelle de la transmission psychique transgénérationnelle. La transmission intergénérationnelle concerne les objets, les fantasmes, les histoires, les romans, les mythes familiaux qui apportent au sujet « des éléments psychiquement intégrables et favorisent les processus d'identification lui permettant de constituer son propre appareil psychique ». Cette transmission s'accompagne d'un processus de transformation, le préfixe *inter* exprimant l'écart que nécessite un tel processus d'intégration. Alors que la transmission transgénérationnelle concerne la transmission du négatif dont les secrets, les non-dits, les fantômes et d'autres objets *irreprésentables*. Ceux-ci sont transmis tels quels, sans transformation; le préfixe *trans* rendant compte de ce transfert entre les générations sans processus de symbolisation.

Granjon (1987) affirme que la transmission intergénérationnelle favorise les identifications projectives puisqu'elle permet de transformer les éléments transmis par l'introjection. Par contre la transmission transgénérationnelle se réalise par des mécanismes projectifs, de parcellisation et de clivage; les objets bruts inconscients de la transmission du négatif sont des objets en souffrance de symbolisation et aussi en attente de symbolisation; ces objets sont constitués et transmis par incorporation. Ceci nous amène sur la piste de réflexion sur les objets transformables ou non transformables de la transmission psychique.

La nature des objets transmis

Plusieurs recherches et théorisations ont été produites sur la nature de l'objet transmis par la voie psychique. Certains parlent de la transmission d'objets transformables ou non transformables (Bion, 1965), d'autres parlent de traces représentatives ou non représentatives (Aulagnier, 1986) ou de représentation de chose ou représentation de mots pour la trace laissée par le traumatisme (Freud, 1917), ou « d'objets autistisés, incorporés ou introjectés » (Ciccone, 1999). Tous s'entendent pour dire qu'il y a une partie des objets psychiques transmis qui n'ont pu être élaborés, mis en mots, mis en sens au moment de la transmission et

qui ont été refoulés, déniés; ces contenus psychiques non transformables ou sans traces représentatives resurgissent dès lors sous forme de sensations et d'actes. Pour les fins de notre recherche, nous exposerons la pensée de Bion et de Ciccone sur la nature des objets transmis et sur les processus de transmission.

Bion (1965) établit donc une distinction entre la transmission d'objets transformables et la transmission d'objets non transformables. Les objets psychiques inconscients transformables auraient la structure du symptôme ou du lapsus. Ces objets se transformeraient naturellement, selon Bion, au sein des familles : ils forment la base et la matière psychique de l'histoire que les familles transmettent à leurs descendants de génération en génération. À ces objets transformables s'opposent des objets non transformables, dont il est possible de repérer les effets dans les objets bruts, tels que l'attaque des liens, de tout ce qui fait liaison. De tels objets demeurent enkystés, incorporés ou inertes. Bion se réfère à Winnicott (1975) pour parler des objets non transformables comme étant des objets non-inscrits. La non-inscription se ferait ressentir chez le sujet par le sentiment du « vécu non-vécu et toujours à revivre » et par la crainte de l'effondrement qui aurait déjà eu lieu, mais que le Moi n'a pas réussi à élaborer, à mettre en mots à ce moment. Ceci soutient l'hypothèse de Freud (1917) selon laquelle la pathologie de la transmission, si elle affecte un sujet dans son individualité, tient sa source dans une double économie psychique : elle est tenue et vécue dans le processus psychique du sujet singulier et dans le processus psychique de l'ensemble intersubjectif, particulièrement des parents.

Selon Ciccone (1999), nous ne pouvons parler de la nature des objets transmis sans parler du processus d'identification qui produit des objets psychiques, à partir des relations aux objets d'investissement relationnel. Les modalités identificatoires, constitutives des objets psychiques, sont donc des modalités de transmission des objets pour cet auteur. Les objets psychiques, objets de la transmission, sont formés par les processus identificatoires, et l'étude de la transmission suppose ainsi l'étude des processus identificatoires, des processus d'intériorisation des objets. Les processus identificatoires que cet auteur décrit en lien avec la transmission sont l'identification projective, l'identification adhésive et l'identification introjective. De ces processus identificatoires, trois types d'objets psychiques sont retenus : les objets « autistisés », constitués par identification adhésive, les objets « incorporés »,

constitués par identification projective, et les objets « introjectés », constitués par identification introjective.

Les objets « autistisés » sont des objets, en périphérie de l'espace psychique, sans affect, sans pensée. L'objet autistisé irait de l'hallucination, à une sensation, à une représentation chose. Ce type d'objet ne se transmet pas directement comme tel; il est divisé, réduit à une qualité sensorielle, sans sens élaborable. Les objets constitués par identification projective, les objets incorporés, se trouvent dans l'espace psychique sous forme également de représentation-chose, mais ayant ses effets dans l'inconscient du sujet. Ces objets sont transmis tels quels sans transformation et le sujet les incorpore et tisse son identité à partir d'eux. On retrouve ces objets incorporés sous forme de faux-self, d'états pseudo, de crypte et de fantômes (Abraham & Torok, 1987). Enfin, on peut dire de l'objet incorporé qu'il n'est peu ou pas transformé par la transmission, mais qu'il transforme le sujet, alors que le dernier objet, l'objet introjecté est transformé par le sujet. L'objet interne constitué par identification introjective est constitutif de l'identité du sujet, de son sentiment d'être un « Je » différencié et diversifié. Il est intégré à sa structure psychique et il est non aliénant.

Ainsi, selon Ciccone (1999), les modalités identificatoires constituent des objets psychiques particuliers, elles représentent des modalités de transmission psychique également. On peut dire alors que la nature de l'objet renseigne sur son mode de transmission, alors que la nature de l'objet à transmettre va déterminer son mode de transmission. Par exemple, un objet introjecté, intégré, se transmettra par identification projective, et un objet incorporé se transmettra par identification projective. Les transmissions d'objets traumatiques, aliénants, comme nous pourrions le voir chez certains jeunes itinérants rencontrés, sont des objets incorporés et qui se transmettent d'une façon traumatique et aliénante. C'est le travail psychique du sujet héritier qui pourra éventuellement modifier ou infléchir la chaîne répétitive des transmissions en échec, des transmissions traumatiques et des transmissions d'objets non intégrés, d'objets incorporés.

Si l'on transmet des objets, on transmet donc également des processus : les processus de constitution des objets en tant qu'objets psychiques. On transmet des objets, des processus et l'on transmet aussi des fantasmes qui organisent, contextualisent, tentent de symboliser des

objets; on transmet donc le sens des situations, ce sens pouvant être négatif, dans le manque de sens, ou un sens énigmatique, dénié, refoulé, projeté et non intégré. Il nous faut donc étudier la nature de l'objet transmis et les modes de transmission pour bien comprendre ses effets chez un individu et le sens d'un parcours de vie.

Étudions à présent les notions de filiation et de fantasmes de transmission telles que proposées par Ciccone (1999).

La filiation et les fantasmes de transmission

Ciccone (1999) propose d'analyser le lien de filiation selon deux axes : la dimension instituée et la dimension imaginaire ou narcissique. Le lien de filiation institué se définit par cet aspect du lien qui découle du fait qu'un sujet est dit par le groupe en relation de parenté avec un autre. Certains événements fondamentaux dont les alliances, les naissances, les morts, etc., structurent le système de filiation. Alors que d'autres événements dont la mésalliance, le métissage, le doute de paternité, l'abandon, l'adoption, etc., fonctionnent comme des blessures institutionnelles plus ou moins élaborables par les sujets d'une lignée. Ces événements traumatiques peuvent alors accentuer la dimension narcissique du lien de filiation.

Selon Ciccone, cette dimension narcissique ou imaginaire prend la forme par exemple, de fantasmes de reproduction du même (retrouver la ressemblance chez un parent), de fantasmes parthénogénétiques (éloigne l'image de reproduction sexuée en ignorant les différences des sexes) ou d'une croyance en la « captation de la toute-puissance originare ancestrale » (les délires mystiques par exemple qui témoignent d'un intense désir de rapprochement avec le point d'origine). Ainsi, le lien de filiation représente pour Ciccone, un véritable appareil généalogique de transmission, le lien de filiation narcissique transmettant des objets imaginaires.

Par ailleurs, on peut considérer que c'est à partir de la dimension imaginaire, narcissique, du lien de filiation que se construisent les fantasmes de transmission. Ces fantasmes ressaisissent l'organisation des liens institués, les places des sujets dans la filiation et dans les générations, pour les rendre intégrables, assimilables, symbolisables. Les

blessures, les événements traumatiques qui accentuent la dimension narcissique du lien de filiation pourront générer des fantasmes de transmission dont la fonction essentielle sera une fonction défensive, consistant à répondre au traumatisme et à tenter de le réparer. Les systèmes de filiation narcissique que décrit Ciccone (1999), reposent sur des fantasmes de transmission omnipotents à partir desquels se déploient les conceptions magiques et parfois même délirantes. Le fantasme de transmission indique ainsi ou révèle une transmission traumatique, et tente de réduire le traumatisme de la transmission ou l'élément traumatique dans la transmission par un travail de transformation. Le fantasme de transmission tente de reconstruire la transmission en rétablissant la continuité du lien (intersubjectif et filial) menacé par la transmission traumatique. La construction d'un fantasme de transmission participe donc d'un processus d'appropriation, de subjectivation d'une histoire étrangère, dans le même mouvement qui conduit le sujet à s'en défaire. Kaës (1993) confirme la double fonction du fantasme de transmission : celle de défendre le sujet contre l'angoisse de devenir sujet de son inconscient, et celle de représenter chez le sujet sa propre position de sujet de la génération. Kaës distingue également la transmission avec fantasme de transmission où le sujet s'approprie sa propre histoire, réinventant ou recréant les éléments qu'il reçoit à son insu, et la transmission sans fantasme de transmission qui correspond à une transmission-répétition, une transmission brute, une transmission traumatique. Ceci nous amène à parler de la répétition et de la réparation en lien avec la transmission.

4.3.2 Répétition, réparation et transmission

L'un des contextes dans lesquels la problématique de la transmission est au cœur des enjeux de la subjectivation concerne la conjonction de la répétition ou de la réparation dont la caractéristique est d'organiser et d'être organisée par le manque et le traumatique. La question de la répétition et de la réparation est centrale dans cette thèse qui traite des enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques de l'itinérance et de l'aide en lien avec la question de la transmission; nous observons chez les sujets rencontrés de nombreuses répétitions et tentatives de réparation à plusieurs niveaux. À cette étape-ci nous présenterons différents aspects des processus de répétition, plus particulièrement, et de réparation : la répétition du sujet de ses propres symptômes, répétition par le sujet des symptômes d'un autre, d'un parent, ce qui engage la question de la transmission, répétition transgénérationnelle du manque,

répétition d'attitudes parentales traumatogènes et réparation symbolique ou ancrée dans la réalité.

Plusieurs fonctions peuvent être attribuées à la répétition. Elle peut venir à la place du souvenir (Freud, 1914): elle est la traduction en actes de ce qui a été oublié et refoulé et dont le sujet n'a aucun souvenir. Mais si la répétition évite le souvenir, elle est aussi une manière de se souvenir; c'est un acte de commémoration. Cette fonction de la répétition témoigne toutefois de la résistance aux processus de symbolisation et de l'échec donc de la symbolisation. La répétition est également une fixation au moment du traumatisme, dira Freud (1914). La répétition représente dans ce modèle à la fois un échec de la symbolisation et une tentative de symbolisation. Elle a une fonction paradoxalement commémorative de l'événement traumatique dont elle évite du même coup le souvenir. Enfin, la répétition peut être une expérience de maîtrise d'une situation de déplaisir, et d'autre part une modalité d'identification à l'agresseur. C'est la maîtrise qui est recherchée avant tout, lorsqu'il y a eu traumatisme, lorsqu'il y a eu effraction du pare-excitation. La compulsion de répétition est ainsi rattachée au traumatisme dans une tentative de maîtriser l'événement en répétant ses modalités et de maîtriser l'angoisse associée. Aussi, la maîtrise peut se faire en s'identifiant à l'agresseur; l'individu qui répète une expérience qu'il a vécue ou subie s'identifie projectivement à l'abuseur dont il joue le rôle, dont il s'empare de l'identité, afin de retrouver l'expérience et de tenter de la psychiser, de l'intérioriser.

La notion de réparation quant à elle a été développée principalement par Klein (1968) et elle représente le mécanisme par lequel le sujet cherche à réparer les effets sur son objet d'amour de ses fantasmes destructeurs. Ce mécanisme est lié à l'angoisse et à la culpabilité dépressive. En rendant ainsi à l'objet d'amour son intégrité et en supprimant tout le mal qu'il lui a fait (fantasmatiquement), l'enfant s'assure la possession d'un objet pleinement bon et stable dont l'introjection renforce son moi. Les fantasmes de réparation ont ainsi un rôle structurant dans le développement du moi. Toutefois, si les mécanismes de réparation sont mal assurés, ils peuvent s'apparenter à des défenses maniaques (sentiment d'omnipotence) ou à des défenses obsessionnelles (répétition compulsive des actions de réparation). Enfin, Klein distingue la réparation fantasmatique ou symbolique liée à l'angoisse et la culpabilité de la

réparation ancrée dans la réalité, où l'individu tente d'agir de façon à réparer des relations conflictuelles.

L'acte de répétition ou de réparation se complique toutefois lorsqu'il y a transmission d'un objet traumatique à l'insu du sujet (transmission transgénérationnelle) ou lorsqu'il y a transmission d'objets violents, qui font effraction ou transmission du manque. Devant ces situations, l'individu garde souvent un sentiment d'étrangeté face à sa propre histoire qu'il ne peut s'approprier et répète sans qu'il y ait possibilité de symbolisation (Ciccone, 1999) ou tente de réparer afin de maîtriser une angoisse sans mots, sans représentation (Klein, 1968). Ainsi, la nature des objets transmis (transformables ou non transformables (Bion, 1965)) et la manière dont ils ont été transmis (violence, défaillance) déterminent en partie la manière dont le sujet pourra s'approprier le contenu et la forme de la transmission. Dans une transmission du manque, transgénérationnelle ou traumatique, le sujet est convié à agir (répéter, réparer), faute de pouvoir symboliser des contenus qui lui échappent.

Terminons ce chapitre sur les notions psychodynamiques pertinentes à notre étude par les concepts de désir et de demande.

4.4 Le désir et la demande

Étant donné la place accordée par cette thèse aux notions de désir et de demande, il importe de terminer notre revue de la littérature en situant ces deux concepts dans la théorie psychanalytique et en précisant le sens pour chacun. À notre sens, une étude sur l'aide et la résistance au changement transporte avec elle toute la charge des désirs et des besoins non satisfaits dans l'histoire du sujet et qui se réaffirment dans la relation d'aide ou dans le refus de celle-ci. Ainsi, étudier l'aide, de notre point de vue, ne signifie pas évaluer les services offerts et la philosophie qui la sous-tend, mais bien d'analyser le sens, la symbolique de la relation d'aide, des demandes verbalisées ou non en fonction du parcours et de la biographie des sujets.

Le désir

Laplanche et Pontalis (1967) dans le *Vocabulaire de la psychanalyse*, définissent le désir dans la conception dynamique freudienne comme suit :

Le désir est un des pôles du conflit défensif : le désir inconscient tend à s'accomplir en rétablissant, selon les lois du processus primaire, les signes liés aux premières expériences de satisfaction. La psychanalyse a montré sur le modèle du rêve comment le désir se retrouve dans les symptômes sous la forme de compromis. (p.120)

Le désir au singulier comme souhait ou vœu inconscient ne s'est pas imposé immédiatement chez Freud; dans ses premiers articles il s'agissait plutôt des désirs ou d'un désir particularisé par un objet spécifique (Roussillon, 2001). Ce terme, au singulier, s'est imposé peu à peu dans l'histoire de la pensée freudienne, surtout dans une réflexion sur la sexualité qui le faisait apparaître moins comme un assouvissement que comme un appel vers un objet en fonction des traces de l'objet primaire, la mère (De Mijolla, 1996).

C'est donc par rapport à l'expérience de satisfaction, que, dans la théorie du rêve, Freud cerne ce qu'il entend par désir : dans cette théorisation, il parle du désir comme d'un mouvement entre le désir et la tentative d'accomplissement du désir soit hallucinatoire dans le rêve, soit dans la formation des symptômes, soit dans l'amour (De Mijolla, 1996). C'est pourquoi Dor (1985) conclut qu'il n'existe pas, à proprement parler, de satisfaction de désir dans la réalité (seulement dans son substitut) et que le désir n'a d'autre réalité qu'une réalité psychique. Dolto (1981) dira de son côté que « s'il revient au besoin d'être satisfait, le désir, lui doit être reconnu ». Le désir équivaut alors à son accomplissement pour Freud, ce qui en va autrement pour Lacan.

En effet, Lacan (1964) part de l'idée que « le désir de l'homme est le désir de l'Autre », ce qui positionne la place directe de l'enfant dans le désir de la mère. L'homme désire car la satisfaction de ses besoins passe par l'appel adressé à un autre; cet appel se fait demande et surtout demande d'amour. Ainsi, pour Lacan, la dimension du désir apparaît comme intrinsèquement liée à un manque qui ne peut être comblé par aucun objet réel, le désir n'a pas d'objet dans la réalité, le désir se produit dans l'imaginaire (De Mijolla, 1996). Plus spécifiquement, les manifestations corporelles de l'enfant prennent une valeur de signes

pour l'autre, ce qui implique un univers de communication où l'intervention de l'autre devient réponse à quelque chose qui a déjà été demandé (Dor, 1985). C'est par ce référent relationnel, que Lacan démontre que besoin, désir et demande sont étroitement intriqués et que le manque de l'un ou l'autre devient besoin, désir ou demande (s'il y a appel à l'autre). En somme, Freud conçoit le désir dans ses tentatives de satisfaction, alors que Lacan le conçoit dans un manque qui fait appel à l'autre.

Dolto (1981) va dans le même sens que Lacan en affirmant que « le désir c'est l'appel de la communication interhumaine ». Ainsi, le désir de communication émotionnelle subtile précède le besoin de communication d'assistance substantielle puisque comme chez le nourrisson, les besoins essentiels de sommeil et d'alimentation chez l'adulte s'organisent en régulation aux échanges avec l'entourage. Ainsi, selon Dolto, comme Freud, le désir, à l'origine est toujours inconscient et sa caractéristique qui le distingue du besoin est de supporter le non-accomplissement immédiat et de pouvoir de ce fait subir des avatars jusqu'à ce qu'il se satisfasse d'une façon ou d'une autre. Dolto dira enfin que chacun de nous devient ainsi capable d'inventer et de créer inconsciemment des moyens de jouer avec son désir et d'y apporter apaisement, lorsqu'il n'y a pas de réponse dans l'entourage. Cette création peut être porteuse du désir et satisfaire tout en permettant une évolution de la personne, comme elle peut être destructrice et répondre plutôt à une pulsion de mort. Sous cette perspective, l'aide ne devrait-elle pas viser, particulièrement chez ces jeunes itinérants souvent engagés dans un mouvement de déchéance, le développement de nouvelles créations psychiques plus saines satisfaisant avec moins de compromis destructeurs les désirs inconscients?

La demande

Pour sa part, la demande n'est pas un terme utilisé par Freud mais par Lacan et son école; elle s'insère dans l'épistémologie du manque et s'articule conjointement avec le désir et le besoin. Ainsi, comme il a été mentionné plus haut, l'homme désire car la satisfaction de ses besoins vitaux passe par l'autre, par l'appel adressé à l'autre et donc par la demande (De Mijolla, 1996). Pour Lacan, si la demande porte encore sur un objet, celui-ci n'est pas important, la demande articulée, étant dans son fond, demande d'amour, puisque formulée et adressée à autrui. En d'autres termes, ce désir du désir de l'autre s'incarne dans le désir de

retrouver une satisfaction entière, originaire, où l'enfant a été comblé sans l'avoir ni demandé, ni attendu (Dor, 1985). Or, dans la seconde expérience de satisfaction, l'enfant est mis en demeure de demander pour faire entendre son désir et est donc amené à signifier ce qu'il désire.

Si Freud n'est pas l'instigateur de la notion de la demande, il est quand même venu affirmer et démontrer que la psyché ne connaît ni la faim, ni l'aliment, ni le besoin, mais qu'elle se sert de ces entités pour formuler sa demande qui est, dès l'origine, une demande de libido, une demande de désir (Aulagnier, 1986). La demande consisterait donc à mettre un mot sur la recherche de l'objet archaïque, lui demeuré inconscient, innommable. Encore faut-il que la personne ait ou ait eu accès à cette première expérience de plaisir pour que la demande soit issue du désir. Encore faut-il également que le sujet veuille avoir accès à la partie désirante de cette personne... Nous pouvons comprendre dès lors la difficulté que peut poser la relation d'aide, lorsqu'elle porte en elle toutes les reliques relationnelles, les traumatismes du passé (Poirier, Lussier et al., 1999).

Ces conditions de la demande sont effectivement pertinentes lorsque la population visée concerne les jeunes itinérants en rupture. En effet, la question qui s'impose en intervention auprès de ces jeunes est comment faire pour comprendre le sens ou l'origine de la demande ou comment transformer une demande issue du besoin en une demande basée sur le désir? C'est ce à quoi les intervenants sont souvent confrontés dans leur travail auprès des jeunes itinérants, d'où l'importance d'étudier le sens de la demande des jeunes en fonction de leur histoire relationnelle et identificatoire. Ainsi, comme le dit Aulagnier (1986) : « La demande, par la médiation d'un objet, définit les positions respectives reliant entre eux deux sujets ». La demande exige donc au demandeur de prendre position, de devenir sujet qui demande et par le fait même sujet ayant des besoins, des désirs ou un manque à combler, ce qui n'est pas facile pour des jeunes en rupture puisqu'elle implique un risque de refus ou de rejet. Comme l'exprime également Aulagnier (1986), « toute demande est, en dernier lieu, demande d'identification ».

Une autre question qui importe dans l'intervention auprès des jeunes itinérants est celle à savoir s'il faut répondre aux demandes issues du besoin ou seulement celles de l'ordre

d'un désir? Aulagnier (1986) dira que répondre à la demande issue du besoin fait coïncider, de façon illusoire et de courte durée, l'objet de plaisir et l'objet de désir, ce qui stimule la répétition de cette demande. La répétition de la demande chez les jeunes itinérants peut justement devenir une façon de les accrocher, de créer des liens avec eux et d'accéder, si possible, à la demande latente. De plus, répondre à la demande issue du désir c'est inscrire le demandeur dans un référent symbolique (Aulagnier). Cette notion prend tout son sens dans le travail avec les jeunes itinérants qui seraient à la recherche de leur *sujet* et donc à la recherche de l'autre pouvant reconnaître leurs désirs. D'ailleurs, le désir premier derrière toute demande n'est-il pas justement la reconnaissance de son existence par l'Autre ou désir d'amour et de tolérance?

4.5 Conclusion

Ce dernier chapitre de la recension des écrits, nous a permis d'exposer différents concepts psychanalytiques pertinents à notre étude sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide, dont la conflictualité psychique et ses différentes manifestations (alcoolisme, toxicomanie, agirs et violence), la transmission psychique, la réparation et la répétition et les désirs et la demande. Nous aurons l'occasion de croiser ces différentes notions au cours de l'analyse des résultats de cette thèse et de la discussion.

À la lumière des objectifs visés par cette étude et de la recension des écrits qui permet de situer cette recherche à l'intérieur du savoir sur l'itinérance, sur l'aide et certains concepts psychanalytiques pertinents, analysons maintenant la pertinence de cette thèse et ses retombées possibles.

CHAPITRE V

LA PERTINENCE ET LES RETOMBÉES DE CETTE ÉTUDE

5.1 La pertinence de cette étude

Cette étude vise à rendre compte de la complexité de l'itinérance et de l'expérience de l'aide par une analyse dynamique des phénomènes psychiques à l'œuvre chez de jeunes adultes itinérants et par l'analyse de l'influence de leur histoire relationnelle et identificatoire et de la transmission psychique sur leur situation actuelle, tel que narré par le sujet. Comme cette étude s'inspire de la construction partagée du sens pour sa méthodologie et s'inspire également de la psychanalyse pour l'analyse et la théorisation de l'expérience des jeunes itinérants, elle pourra proposer une construction de sens sur le processus psychique à l'œuvre dans le parcours menant vers l'itinérance et dans l'expérience de l'aide. Les résultats seront donc « ancrés » dans la réalité de ces jeunes telle qu'ils se la représentent et la communiquent et seront approfondis par une théorisation inspirée de concepts psychanalytiques.

5.1.1 Les limites des recherches antérieures

Le phénomène de l'itinérance suscite l'intérêt de beaucoup de chercheurs de disciplines diverses tant par l'ampleur du problème, surtout chez les jeunes, que par ses multiples causes autant sociales qu'individuelles. Cette abondance d'informations au sujet de l'itinérance permet certainement l'éclairage de la problématique, or elle peut par ailleurs surdiviser le phénomène en de multiples facteurs et causes explicatives au point de perdre de vue la cohérence du phénomène et l'articulation des causes de la vie de rue. Par ailleurs, selon Poirier (1997), dans la recherche actuelle et antérieure sur l'itinérance, l'information épidémiologique est davantage recherchée que la compréhension du phénomène. Certes ces études épidémiologiques et les études sociologiques fournissent un portrait éloquent de la

situation, mais ne permettent pas, de par leur nature, la compréhension psychique de la problématique. Cette dimension psychique du phénomène sera au coeur de notre étude afin de proposer une construction sur le parcours singulier menant vers l'itinérance, sur la représentation de l'aide en fonction de l'histoire relationnelle de ces jeunes et sur la notion de la transmission psychique.

Aussi, comme très peu de recherches se sont attardées sur le sens de la relation d'aide et de la demande pour des jeunes en rupture et sur le mouvement d'itinérance en lien avec leur biographie et le concept de la transmission psychique, notre étude ajoute donc une autre dimension très peu connue à la compréhension du phénomène de l'itinérance. Notre étude ne souhaite pas confirmer ou infirmer certaines hypothèses déjà émises par d'autres chercheurs, elle vise à répondre à des questions qui émanent de nos observations sur le terrain ou de réflexions du milieu de l'intervention. Ainsi, elle devient pertinente scientifiquement, puisqu'elle perfectionne la compréhension intrapsychique et intersubjective du phénomène, mais elle est également pertinente au niveau social puisqu'elle provient de la préoccupation même des acteurs impliqués dans l'étude.

5.1.2 La pertinence scientifique et la pertinence sociale

S'il fallait qualifier la pertinence de cette étude, deux niveaux s'imposeraient : la pertinence scientifique et la pertinence sociale. Chevrier (1997) définit la pertinence scientifique comme étant la préoccupation du chercheur de contribuer à l'avancement des connaissances et ainsi d'établir un rapport solide entre le déjà connu et ce qui était jusqu'alors inconnu. Dans le cas de notre étude sur les jeunes adultes itinérants, la pertinence scientifique se défend par son objectif original de développer une théorisation sur le sens des mouvements psychiques inférés chez cette population et de situer l'aide et la résistance au changement en lien avec la biographie et la transmission psychique et ce, en s'inspirant de la théorie psychanalytique.

Comme nous avons pu le constater dans la revue de littérature, plusieurs recherches en sociologie ont permis de catégoriser le phénomène en fonction des différents symptômes sociaux ou individuels et à créer des typologies. Or, leur critique est unanime : la problématique est complexe et multifactorielle et ne peut donc être découpée en facteurs

individuels et sociaux. C'est pour cette raison que cette recherche propose d'étudier l'itinérance et l'expérience de l'aide en termes d'un processus, d'un parcours et de mouvements. Cette étude vise à recréer le pont entre la situation actuelle de ces jeunes et leur histoire, leur biographie. Declerck (2001) parle du vide identitaire que vivent les itinérants par le fil coupé entre le présent et leur passé. Comme intervention, il propose de travailler à développer avec eux leur historicité, à leur donner un sens à ce qu'ils vivent en regard de leur passé. Notre étude se propose de comprendre l'itinérance à travers l'étude de leur histoire, de leur parcours et ce, au moyen d'une construction partagée du sens (l'entretien de recherche) et de l'analyse qualitative de leur parole.

Enfin, si plusieurs recherches ont été réalisées sur l'itinérance ou sur l'expérience de l'aide, peu d'études ont mis une théorisation psychanalytique au service de la compréhension en profondeur de ce phénomène social où la composante psychique, méconnue, mais fort importante, reste à expliciter. L'originalité de notre étude, par rapport aux recherches antérieures, est donc de s'attarder à la dimension intrapsychique et intersubjective de l'itinérance et de l'expérience de l'aide, par le biais de l'histoire relationnelle, identificatoire et narcissique et de la transmission psychique et de l'impact de certains événements passés.

En second lieu, la pertinence sociale, selon Chevrier (1997), signifie que la recherche tente d'apporter une réponse à certains problèmes des praticiens et des intervenants. Dans le cas de notre étude, la thématique est directement liée aux préoccupations des sujets de recherche ou aux questions formulées par le milieu de l'intervention. En effet, comme le choix de la thématique découle d'une première analyse des entrevues, elle se situe au cœur du questionnement des sujets : en regard du grand nombre de désirs énoncés par les sujets envers les acteurs d'aide, comment se fait-il que si peu de demandes soient verbalisées et adressées? Plus précisément, quel sens revêt la relation d'aide et la demande pour des jeunes en rupture? Comme très peu de recherches se sont intéressées au sens de la résistance au changement chez les jeunes itinérants en fonction de leur parcours relationnel et identificatoire, de leur héritage et de événements de vie, cette étude tient son importance par son éclairage psychique et par son originalité.

5.2 Les retombées de cette étude

Une étude comme celle-ci sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide chez les jeunes adultes itinérants, pourrait générer deux types de retombées importantes. La première pourrait être un apport théorique intéressant et innovateur en psychanalyse par le lien entre la dynamique psychique des sujets et le milieu social dans lequel ils s'inscrivent. Très peu de recherches ont été effectuées en utilisant les concepts psychanalytiques pour comprendre le sens de certains comportements dits marginaux et la souffrance vécue par les acteurs d'un phénomène social comme celui de l'itinérance et inversement pour alimenter la théorie analytique par des observations directement issues du milieu social comme celui des ressources d'hébergement et d'aide en itinérance.

De plus, développer une théorisation sur la dynamique psychique qui sous-tend la relation d'aide et le mouvement d'itinérance en s'inspirant de la théorie psychanalytique permettra une seconde retombée toute aussi importante: celle sur les pratiques d'intervention auprès de cette clientèle. En effet, étant donné que cette recherche porte directement sur le sens de l'expérience de l'itinérance chez ces jeunes et sur la problématique de l'aide, la seconde retombée de cette étude pourrait être la proposition d'ajustement des plans d'intervention adaptés à la souffrance véhiculée par l'itinéraire des jeunes, par leur vie de rue et par les demandes d'aide adressées ou non. Comme le discours ambiant dans les ressources est empreint d'une incompréhension sur la quasi absence de demandes d'aide, il apparaît important de fournir des pistes de réflexions sur l'aide et ses limites. Comme les résultats de recherche proviendront directement du discours de ces jeunes, cette réflexion sera ancrée dans l'expérience de ces jeunes et donc pertinente pour l'intervention. Il paraît donc essentiel de comprendre quel est le sens derrière le mouvement d'itinérance et de faire le lien avec la demande d'aide et ses achoppements et leur histoire de vie, leur héritage, pour pouvoir intervenir de façon adéquate et appropriée.

Par ailleurs, la « portée clinique de cette recherche » (Biro & Boizou, 1995) pourrait être une modification de notre façon de concevoir l'itinérance et les symptômes présentés par les jeunes itinérants (les itinérants ne font pas qu'errer dans la rue sans attente de changement,

ils mettent en place certaines solutions, efficaces ou non, à leur souffrance) et du même coup une révision des attentes de changement des intervenants envers les jeunes itinérants (ces attentes sont-elles adaptées aux désirs des jeunes? sont-elles réalistes? etc.). Enfin, cette étude pourrait souligner l'importance de jumeler une intervention individuelle (tenir compte du caractère unique de chaque histoire derrière l'itinérance) à une intervention sociétale (l'individu est toujours influencé par son environnement) afin de répondre adéquatement à une problématique multifactorielle.

5.3 Conclusion

Nous avons présenté, dans ce chapitre, la pertinence sociale et scientifique de cette thèse, les limitations des recherches antérieures, ainsi que les retombées possibles des résultats de notre étude.

Voyons dans la prochaine partie sur la méthodologie qualitative, comment cette recherche se propose d'étudier la problématique de la résistance au changement et du mouvement d'itinérance en fonction de l'histoire relationnelle, identificatoire et narcissique et de la transmission psychique chez les jeunes adultes itinérants.

TROISIÈME PARTIE

LA MÉTHODOLOGIE

INTRODUCTION

Dans les chapitres suivants, nous aborderons la méthodologie employée pour les fins de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005) et des objectifs spécifiques de notre étude. Nous détaillerons ainsi la procédure d'échantillonnage, le processus de construction partagée du sens, soit l'entretien de recherche et la méthode complète d'analyse qualitative du discours des jeunes rencontrés. Cette méthodologie d'analyse qualitative nous a permis de cerner et de retransmettre, dans un premier temps, la représentation de l'aide chez les jeunes adultes itinérants (objectifs de la recherche du GRIJA) ainsi que, dans un deuxième temps, de répondre au questionnement plus spécifique de notre étude, soit les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide.

Il est à noter que la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005) sur la représentation de l'aide comporte deux volets (la vision des intervenants des ressources d'hébergement et d'aide aux itinérants et la vision des jeunes adultes itinérants), chacun investigué par des chercheurs différents pour des raisons de logistique et de rigueur au niveau de l'analyse. Dans cette présente section, seule la méthodologie employée par l'auteure pour l'investigation des représentations des jeunes adultes itinérants sera exposée. La méthodologie utilisée pour l'étude des représentations des intervenants est toutefois similaire et comparable.

CHAPITRE I

CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES

1.1 L'approche qualitative en fonction des objectifs de la recherche du GRIJA

L'intérêt premier de la recherche du GRIJA, intitulée « *La représentation des facteurs aidants chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants des ressources en itinérance* », réside dans l'établissement de portraits-types de l'interaction subjective des représentations de l'aide chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants qui les côtoient. Il s'agit d'interroger la nature et la qualité des relations que les jeunes itinérants établissent avec les figures aidantes disponibles et d'en identifier le processus, les limites et les éléments facilitants. Dans une perspective relationnelle, les points de vue des deux échantillons peuvent être confrontés afin d'étudier leur correspondance, les influences mutuelles et de rendre explicite la dynamique complexe du recours à l'aide ainsi que des conditions de réussite.

Il ne s'agit donc pas d'une étude d'évaluation de l'aide ou d'une simple mesure du soutien social des intervenants en fonction des besoins et désirs des itinérants. La perspective épistémologique du groupe de recherche étant :

(...) d'approcher le phénomène de l'aide selon son processus constitutif subjectif, tout en prenant en compte la complexité et la dynamique multifactorielle de l'expérience d'aide des itinérants (Gilbert et Lussier, 2005).

Il s'agit d'une approche qualitative qui place au premier plan la parole des itinérants et des intervenants par rapport au thème de l'aide. L'accent mis sur les représentations et non simplement sur les comportements permet d'aller au-delà des théories préconçues sur l'aide et sur l'itinérance pour interroger en profondeur et de façon nouvelle cet aspect essentiel de

l'intervention en itinérance et de questionner tout nouvel élément qui surprend et qui déstabilise les préjugés ou les acquis. Ainsi, notre approche qualitative, flexible et mouvante est en quelque sorte « isomorphe du phénomène même à l'étude, l'itinérance, par la difficulté à les définir, à les saisir, à les nommer ». (Poirier, Lussier et al, 1999, p.15).

1.2 L'approche qualitative en fonction des objectifs spécifiques de notre étude

Notre étude spécifique sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide vise à clarifier un élément nouveau ou non soupçonné de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005), c'est-à-dire le constat de l'achoppement de l'aide, de la résistance au changement et l'observation de différents mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques dans l'itinérance. Cette étude vise donc à mieux comprendre l'enjeu de l'aide en regard des différents mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques à l'oeuvre. Elle vise ainsi à dégager un sens au mouvement d'itinérance et d'errance par le biais de leur histoire relationnelle et de leur héritage identificatoire.

Ainsi, notre approche qualitative, de par ses bases épistémologiques, invite les itinérants à parler de leur parcours, de leur vision de l'aide et de l'expérience de l'aide. C'est en quelque sorte une invitation à co-construire (Poupart, 1993) avec eux leur histoire, à réfléchir à deux sur les enjeux de la demande d'aide, sur leurs attentes d'aide et sur leur histoire relationnelle et identificatoire, par l'influence mutuelle du discours du sujet sur l'interviewer et des questions ou réflexions du chercheur sur le sujet.

Plus encore, nous adhérons à l'idée de la co-pensée développée par Widlöcher (1996) pour exprimer le processus intersubjectif de l'entretien :

L'esprit de la co-pensée ne conduit pas à une réciprocité des interprétations mais à l'existence d'une construction commune du sens à partir d'une expérience psychique partagée; partage du travail interprétatif et non réciprocité (p. 169).

Donc plus qu'un échange de connaissances, l'entretien de recherche qualitatif devient un lieu de « communication d'inconscient à inconscient » (Widlöcher, 1996) ou du moins de pré-conscient à pré-conscient par l'influence mutuelle du bagage psychique. La rencontre ne

laisse personne indifférent, au contraire elle éveille des enjeux psychiques chez chaque membre de la relation et la nature de l'intrication de ces derniers détermine la richesse de l'entrevue. D'où l'importance que nous accordons à l'entretien dans une recherche de nature qualitative et que nous avons décidé de nommer, pour la présente étude, la construction partagée du sens, inspirée des idées de la co-construction de Poupard (1993), de la co-pensée de Widlöcher (1996) et de la production de sens à deux de Paillé et Mucchielli (2003). Cette idée sera développée au chapitre III de cette présente partie sur la méthodologie.

Enfin, notre approche qualitative donne lieu à une ouverture sur l'expérience subjective des jeunes itinérants qui serait impossible à saisir dans ses nuances, ses paradoxes et sa profondeur par une approche de recherche quantitative. D'ailleurs, la thématique du mouvement, par sa nature et sa fluidité, requiert un terrain d'expansion et d'expression qu'offre l'entretien qualitatif. En effet, l'approche qualitative, contrairement à une approche quantitative dans ce type de recherche sur le sens psychique d'un parcours de vie en rupture, permet *a priori* de recueillir un discours par la rencontre du sujet et de l'interviewer et de dégager *a posteriori*, par l'analyse, un sens latent ou préconscient. Par ailleurs, l'analyse qualitative peut permettre de faire un lien entre les expériences passées et les situations présentes tout en y dégageant le sens général et transversal du phénomène et ce, en conservant une rigueur et une validité par une analyse comparative. L'analyse qualitative de l'expérience des jeunes itinérants devrait permettre ultimement le développement d'une théorisation de la problématique ancrée dans le discours des sujets.

1.3 Conclusion

Nous avons présenté, dans ce premier chapitre de la méthodologie, la pertinence d'une approche qualitative dans l'étude d'une problématique psychique et sociale aussi complexe que l'itinérance. Poursuivons notre présentation de la méthodologie par le processus d'échantillonnage.

CHAPITRE II

L'ÉCHANTILLONNAGE

2.1 Le type d'échantillon

Il va sans dire que la sélection d'un échantillon de jeunes adultes itinérants se heurte à l'absence d'une définition claire et opérationnelle de cette population (Laberge & Roy, 1994) autant par son flou conceptuel (manque d'information systématique et de dénombrement), par ses multiples causalités que par une difficulté de logistique (mobilité des sujets, méfiance envers la recherche, quasi-impossibilité de fixer des rendez-vous à l'avance). Ces différentes contraintes et l'absence d'une théorie générale de l'itinérance, rendent problématique l'obtention d'un échantillon représentatif de la population à l'étude.

Afin de pallier cette difficulté d'obtenir une diversification externe¹⁴ de l'échantillon à l'étude, nous nous sommes concentrés sur la diversification interne. Selon Pires (1997), la diversification interne permet de cerner un portrait global de la population mais seulement à l'intérieur d'un groupe restreint et homogène d'individus. Il s'agit alors d'une étude exhaustive ou en profondeur d'un groupe restreint plutôt que d'une vision globale d'un groupe hétérogène. Cette démarche rend possible alors la représentativité de notre échantillon selon une définition opératoire donnée et des critères de sélection précis de la population visée d'où l'importance d'une transparence dans le rapport final de la méthodologie employée, des critères de sélection de l'échantillon et des références théoriques (Boudreau & Arsenault, 1994).

Dans cette présente étude, la fréquentation d'une ressource d'hébergement et d'aide pour itinérants constitue notre paramètre principal; la diversité sera obtenue par le choix d'une variété d'institutions en fonction du type de services offerts, de leur vocation et du type de

¹⁴ Selon Pires (1997), la diversification externe permet de dresser le portrait global d'une question et de contraster un large éventail de cas variés.

population visé. Il est certain que par ces choix d'échantillonnage, nous écartons la population itinérante qui ne fréquente pas ce type de ressource, or selon Fournier et Mercier (1996), le pourcentage d'itinérants montréalais n'ayant aucun recours à une ressource d'hébergement sur une période d'un an est minimal.

Enfin, étant donné l'impossibilité d'obtenir un échantillon probabiliste de jeunes itinérants (Laberge & Roy, 1994), l'échantillon retenu pourrait être qualifié à la fois d'accidentel, de volontaire et découlant d'un « choix raisonné » (Beaud, 1984). Le terme d'accidentel découle du hasard qu'impose notre sélection d'un sujet qui se trouve dans une ressource à un moment précis. Le terme de volontaire décrit la libre participation des sujets à la recherche. Enfin, le choix raisonné est celui des ressources comme lieu de recrutement; la diversification interne étant obtenue alors par la variété des partenariats des ressources pour le déroulement de la recherche.

2.2 La procédure d'échantillonnage

2.2.1 La taille

L'échantillon retenu par le groupe de recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005) est de 30 sujets: 15 jeunes hommes itinérants et 15 intervenants (es) en ressource d'hébergement et d'aide pour itinérants. Le nombre de sujets a été établi en fonction des contraintes temporelles (durée et montant de la subvention) et du désir des chercheurs d'approfondir le matériel obtenu par entrevues et ainsi de permettre de compenser l'impossibilité de rencontrer les sujets plus d'une fois compte tenu de leur instabilité résidentielle et personnelle. Or, pour ce type de recherche qualitative qui nécessite de nombreuses heures d'analyse (environ 100 heures par entrevue, ce de la première lecture du verbatim à la version finale de l'analyse après discussion avec un tiers) le nombre de 15 est satisfaisant voire même élevé en comparaison d'études similaires.

Pour cette thèse, seul l'échantillon des 15 jeunes hommes itinérants a été retenu, soient les sujets rencontrés par l'auteure. Ce choix méthodologique est justifié par le souhait de l'auteure d'approfondir chacune des analyses du matériel d'entrevue. Aussi, étant donné notre conception d'un matériel de recherche obtenu par la co-construction du discours des

sujets avec la présence et les réflexions du chercheur (Poupart, 1993), l'auteur des entretiens pourra davantage exploiter le travail de l'intersubjectivité dans l'analyse des entretiens, dans les interprétations et inférences et dans la compréhension dynamique des sujets jusqu'à la construction d'une « théorie ancrée » finale (Paillé, 1996). Par ailleurs, cette thèse se veut une réflexion approfondie sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide et non une étude comparative entre les jeunes itinérants et les intervenants. Certes le matériel obtenu par entrevue chez les intervenants pourra fournir des pistes de réflexion pour les analyses des entretiens des itinérants, mais il ne sera pas utilisé systématiquement pour cette thèse.

2.2.2 La saturation empirique et théorique

Malgré ce nombre qui peut sembler restreint de sujets retenus nous expérimentons une saturation empirique des données, concept méthodologique développé par Glaser et Strauss (1967) et repris par Bertaux (1980). Selon Bertaux, la saturation empirique désigne le phénomène par lequel « les dernières entrevues n'apportent plus d'informations suffisamment nouvelles ou différentes pour justifier une augmentation du matériel empirique ». Soulignons alors qu'en règle générale, le processus de saturation empirique exige que l'on ait essayé pendant la collecte de l'information de maximiser la diversification interne (Laperrière, 1997), ce que nous avons fait en diversifiant les lieux de recrutement des jeunes adultes itinérants. Nous ne prétendons pas cependant de rendre compte du réel dans sa totalité en atteignant une saturation empirique, mais nous croyons avoir atteint une diversification interne (Pires, 1997) assez suffisante pour rendre compte de façon rigoureuse de la complexité du phénomène de l'itinérance (Letendre, 2007).

Par ailleurs, par notre souci de rigueur dans notre processus de recherche et ce, principalement dû à notre méthode d'analyse comparative systématique des entrevues (voir chapitre IV, section 4.1.1) nous avons atteint également une saturation théorique (Glaser & Strauss, 1967; Laperrière, 1997). La saturation théorique s'applique aux différentes catégories émergentes des entrevues et non au matériel de l'entrevue comme dans la saturation empirique. Elle est obtenue lorsque l'analyse des entrevues n'apporte plus d'éléments nouveaux à la catégorie ou lorsque la pertinence théorique de cette catégorie n'est plus à

valider. La saturation théorique concerne donc davantage la conceptualisation du discours, la construction théorique que les données comme telles. Ainsi, en procédant à l'analyse comparative de chaque entrevue, de chaque thème et de chaque catégorie, nous avons pu observer et ne préserver que les catégories conceptualisantes centrales et pertinentes pour en arriver à une théorisation éprouvée. Cette saturation théorique nous permettra en dernier lieu de proposer une théorisation qui rend compte de la complexité de l'expérience de l'itinérance.

2.3 La sélection

En l'absence d'une définition conceptuelle et consensuelle de l'itinérance par les chercheurs dans ce domaine, il nous a été essentiel de regrouper les critères de sélection des sujets visés dans une définition opératoire :

Une personne entre 18 et 35 ans ayant fréquenté pour un mois consécutif une ressource d'hébergement ou d'aide recevant la clientèle des itinérants, ou ayant recouru plus d'une fois dans les derniers six mois à une telle ressource.

Comme dans le milieu de l'itinérance nous retrouvons plusieurs définitions différentes, une telle définition précise a l'avantage de donner des repères concis pour l'échantillonnage. Elle permet également d'exclure de l'échantillon les gens de passage dans le monde de l'itinérance et donc n'ayant recours que de façon ponctuelle ou accidentelle (une seule nuit) à une ressource d'hébergement et d'aide (Poirier, Lussier et al., 1999). De plus, l'exigence de fréquenter une ressource à moyen ou long terme évite d'inclure des présumés quant aux motifs de leur itinérance (Beauchemin, 1996). Ce qui suit, détaille les critères de sélection de notre échantillon.

2.3.1 L'âge

Afin de distinguer légalement les jeunes fugueurs des jeunes itinérants, chez qui nous retrouvons plusieurs recoupements, nous avons fait le choix de recruter des jeunes hommes entre 18 et 35 ans. La limite inférieure de 18 ans correspond à l'âge légal de la majorité au Québec et exclut donc la catégorie des jeunes de la rue en fugue, alors que la limite supérieure de 35 ans suit le mouvement de la recherche canadienne qui tend à élargir la catégorie des jeunes adultes (Beauchemin, 1996). Aussi, un espace temporel plus grand

permet de vérifier l'ampleur de l'ancrage dans l'itinérance, de repérer les éléments de répétition et de chronicisation et ainsi d'obtenir une réflexion ou une compréhension plus précise du mode de vie sur la rue et un portrait plus juste du parcours qui mène vers l'itinérance.

Par ailleurs, nous observons dans notre société un allongement considérable du temps de l'adolescence, qui autrefois n'était qu'un rite de passage dans la vie sociale. Lebrun (1997) dira que de nos jours, pour passer de l'état d'enfant à celui d'adulte, une longue période d'entre-deux s'étale qui « va jusqu'à laisser planer l'ambiguïté d'un retour en arrière toujours possible » (p.170). Gauthier (1994) va dans le même sens en précisant que l'âge de 20 à 24 ans représente le moment d'insertion professionnelle des jeunes, période qui peut même se prolonger aujourd'hui jusqu'à la trentaine. Notre échantillon cible donc ces jeunes adultes au moment de leur exclusion par rapport à la norme d'insertion sociale.

Enfin, le choix de sélectionner des jeunes itinérants et non une population plus âgée, tient de l'intérêt du chercheur pour la thématique de la jeunesse, de la dynamique de l'adolescence, conjuguée à une problématique de désaffiliation sociale, telle que l'itinérance.

2.3.2 Le sexe

Plusieurs études indiquent que les hommes et les femmes vivent l'itinérance de façon différente et que leur parcours est très distinct (Ouellette, 1989; Stovall & Flaherty, 1994; Roth, Toomey & First, 1992). Étant donné le nombre restreint de sujets interviewés, nous avons décidé de nous concentrer sur l'étude d'un genre seulement afin de bien cerner la problématique de l'aide pour une population précise et afin de pouvoir comparer les résultats entre des sujets semblables (sexe, parcours, ressources fréquentées, etc.). Par ailleurs, le choix de l'étude des jeunes hommes tient de leur proportion plus grande dans la population itinérante (Desrochers, 2002) et de l'intérêt des chercheurs.

2.3.3 Le recrutement

Les entrevues ont été réalisées dans des ressources d'hébergement et d'aide pour itinérants de Montréal : l'Accueil Bonneau, Chez Pops, Le Refuge, Les appartements du

Refuge, La maison du Père, l'Auberge communautaire sud-ouest et le Café rencontre Saint-Louis-de-Gonzague. Le choix des ressources a été limité par leur disponibilité et par le type de population desservie (âge et sexe). Or, la sélection des ressources reflète la variété des institutions et services spécialisés en itinérance offerts à Montréal : une diversité de leurs vocations, de leur philosophie de l'itinérance et de l'aide nécessaire, de l'âge de la population, du type d'achalandage, du cadre disciplinaire imposé et de la présence ou de l'absence d'un encadrement psychosocial.

En plus de diversifier la nature des lieux de recrutement, nous avons effectué les entrevues à différentes heures du jour, différents moments du mois et de l'année et sur une période de 30 mois, de façon à contourner les facteurs saisonniers et temporels (Laberge & Roy, 1994). Comme il était mentionné plus haut dans notre définition opératoire de l'itinérance, la fréquentation d'une ressource d'hébergement était un pré-requis et donc le lieu de notre recrutement. Bien que l'itinérance ne puisse se définir que par une fréquentation des ressources pour sans-abri, cette caractéristique démontre certainement une précarité de la situation socioéconomique de ces jeunes et une exclusion visible des critères de normativité et d'insertion sociale.

En termes de méthode de recrutement, nous avons tenu à préserver une bonne collaboration et un partenariat avec les ressources du milieu et à contrer la méfiance à l'égard des chercheurs (Laberge & Roy, 1994), en invitant les intervenants à nous servir d'intermédiaires au recrutement des sujets en fonction de nos critères pré-établis (âge et durée de fréquentation). Cette stratégie a permis d'informer les intervenants de nos objectifs de recherche et des retombées possibles et de répondre aux exigences de certaines ressources quant à la protection des intérêts de leurs bénéficiaires (libre participation, confidentialité, etc.). De plus, même si l'intérêt de parler de soi, d'être écouté et de créer un contact (Laberge & Roy, 1994; Poirier, Lussier et al., 1999) était manifeste chez les sujets recrutés, une rétribution financière de 10\$ leur a été remise afin de les remercier pour le partage de leur expertise, pour leur participation à une co-construction (Lepage & Letendre, 1998) d'une théorisation de leur expérience.

2.4 Conclusion

Toutes les facettes de l'échantillonnage ont été présentées dans ce deuxième chapitre sur la méthodologie de cette thèse. On y a décrit la taille, le processus de sélection des sujets, l'âge des sujets, le sexe des candidats et la méthode de recrutement. Nous avons également présenté la démarche de saturation empirique et théorique que cette thèse vise à atteindre.

Le chapitre qui suit détaille la méthode employée pour le processus de construction partagée du sens (l'entretien de recherche).

CHAPITRE III

LE PROCESSUS DE CONSTRUCTION PARTAGÉE DU SENS

3.1 La méthode d'exploration choisie

La méthode d'exploration de la problématique de l'itinérance par entrevue, que nous appelons le processus de construction partagée du sens, et par analyse qualitative du discours a été choisie en fonction des objectifs de la recherche et du souci du chercheur de rendre compte d'une expérience vécue exprimée par la parole. La première recherche du GRIJA (Poirier, Lussier et al., 1999) qui porte sur *Les relations et représentations interpersonnelles des jeunes adultes itinérants*, a permis de corroborer l'adéquation entre les objectifs d'un tel type de recherche qualitative, les caractéristiques des sujets et la méthode de construction de sens par entrevue.

Le processus de construction partagée du sens comporte trois étapes : 1) l'entretien entre le chercheur et le sujet ou la construction partagée du sens; 2) la passation d'un questionnaire sociodémographique afin de recueillir des données démographiques sur la population à l'étude et 3) le partage de la construction du sens avec un tiers après chaque entretien.

3.2 La passation et l'éthique

3.2.1 Le nombre de rencontre

A priori, les chercheurs ont fait le choix de rencontrer les sujets une fois due à leur mobilité et à la difficulté que pose la vie de rue à la prise de rendez-vous. Or, comme ces jeunes éprouvaient des difficultés relationnelles et vivaient une méfiance envers l'autre et que notre dispositif de recherche les invitait à livrer une partie de leur vie personnelle et à exprimer leurs souffrances, nous croyions que la perspective pour le sujet de deux rencontres

avec le même chercheur aurait pu sembler intrusif, n'ajoutant dès lors qu'une plus grande résistance à se dévoiler. Ainsi, peut-être est-il plus profitable de se concentrer sur une seule rencontre intense, anonyme et sans conséquence ou suite que de réaliser deux rencontres partielles? Toujours est-il que notre expérience nous confirme notre choix. En effet, certains jeunes ont préféré nous éviter après l'entretien lors de nos passages subséquents dans la ressource; la gêne, le regret de s'être dévoilé ou le poids de la confiance peuvent être parfois intolérables pour ces jeunes.

3.2.2 La procédure d'échantillonnage et ses biais

Les rencontres avec les sujets ont toutes eu lieu dans les ressources d'hébergement avec lesquelles nous avons établi un partenariat de travail, dans les locaux mis à la disposition du chercheur. À l'arrivée du chercheur dans la ressource, les intervenants sur place servaient d'intermédiaires avec les jeunes itinérants. Cette procédure permettait de diminuer autant la méfiance des intervenants (souci du bien-être et de la protection des bénéficiaires) que des jeunes envers les chercheurs. Ainsi, les intervenants communiquaient avec les sujets qui répondaient aux critères prédéfinis de sélection (âge, durée de la fréquentation à la ressource) et leur communiquaient la nature de la recherche et le thème sur la représentation de l'aide. Les sujets intéressés étaient présentés au chercheur et étaient invités à le rencontrer sur-le-champ. Les 15 rencontres ont été enregistrées sur magnétophone et ont duré en moyenne une heure trente chacune.

Il est important de noter au passage que cette procédure d'échantillonnage adaptée aux exigences des ressources, a pu induire des biais dans l'échantillonnage. Ces biais peuvent être regroupés sous deux rubriques : les biais liés à l'échantillonnage (Gilbert, 1998) et les biais ou réajustements nécessaires lors de la construction partagée du sens. Comme les intervenants nous servaient d'intermédiaires dans la rencontre des jeunes, leur sélection a pu être teintée de leur désir de nous « trouver le sujet idéal ». Ainsi, les jeunes plus volubiles, plus connus par le personnel de la ressource et les plus interactifs ont pu être choisis, excluant du coup les sujets timides, plus caractériels, moins investis par les ressources ou les nouveaux jeunes dans le milieu de l'itinérance. Afin de minimiser ce biais et de diversifier l'échantillonnage, le chercheur a tenté de créer des contacts, lorsqu'il lui était permis par

certaines ressources, avec des jeunes plus en marge ou plus isolés. Or, comme Gilbert (1998) le mentionne, la sélection des sujets est rarement produite au hasard et ses biais ne peuvent pas être totalement contournés; soit les sujets sont volontaires, ce qui pose un biais de représentativité dans la recherche, soit ils sont choisis en fonction d'attributs spécifiques, ce qui exclut encore une autre partie de la population.

La seconde rubrique concerne les réajustements qui ont été nécessaires avec certains sujets au niveau de la place du chercheur en regard de la ressource et de leur motivation à participer à la recherche. En effet, comme les intervenants choisissaient les jeunes et expliquaient de leurs propres mots la nature et le déroulement de la recherche, certains sujets se sont vus contraints de participer par peur d'être exclus de la ressource en cas de refus ou tout simplement pour faire plaisir à l'intervenant en poste. Leur motivation a donc dû être vérifiée et discutée par le chercheur; si certains nous ont fait part de leurs craintes envers la recherche, tous ont consenti à participer. Aussi, comme les jeunes nous étaient présentés par les intervenants, certains ont pu croire que nous étions affiliés à la ressource et que la confidentialité pouvait donc être mise en péril. Ainsi, afin de minimiser l'impact de ce biais (une résistance à se livrer et à pleinement participer à la construction partagée du sens) le chercheur s'est attardé systématiquement à expliquer sa place et sa fonction en regard de la ressource (nous ne travaillons pas avec la ressource et aucune information ne sera divulguée) et son obligation de confidentialité, en début d'entretien.

3.2.3 Le déroulement des entretiens

La première partie de la rencontre consistait à expliquer le but de la recherche, la nature des thèmes abordés (les situations d'aide, le réseau social, le parcours, etc.), les étapes et la durée de l'entrevue et les renseignements importants en matière de déontologie et à obtenir leur collaboration. La permission d'enregistrer l'entrevue leur a été demandée tout en leur expliquant le but (être au plus près de ce qu'ils disent) et les mesures prises pour assurer la confidentialité de leur discours. La compréhension des sujets et leur collaboration éclairée étaient ensuite vérifiées avec la lecture et la signature du formulaire de consentement rédigé par l'équipe de recherche (voir appendice A).

Dans la seconde partie de la rencontre, le sujet était invité à s'exprimer dans un entretien et donc à partager une construction du sens de leur expérience avec le chercheur (Paillé & Mucchielli, 2003). Puis, compte tenu de la nature des confidences exprimées et du risque de raviver certaines souffrances, la dernière partie de l'entretien était consacrée à un retour sur l'entrevue, à obtenir leurs réactions à la rencontre et leurs motifs de leur participation. Il est à noter que la majorité des sujets se disaient satisfaits de la rencontre et appréciaient l'espace proposé pour s'exprimer et être écoutés. Enfin, le questionnaire sociodémographique était complété avec le chercheur.

3.3 L'entretien de recherche ou la construction partagée du sens

Le choix d'instrument de recherche se fonde sur le questionnement théorique et épistémologique sous-jacent à la présente étude, soit la dimension de l'aide en regard de l'histoire relationnelle et identificatoire chez les jeunes adultes itinérants. L'entretien de recherche est particulièrement approprié dans l'étude approfondie des expériences d'aide des jeunes itinérants, dans la réflexion sur les limites de l'aide et sur le passé relationnel et identificatoire de ces jeunes, puisqu'il s'agit d'un domaine de recherche encore peu balisé et peu connu que nous souhaitons éclairer. Ce type d'entrevue permet alors de capturer les perspectives individuelles à propos d'un phénomène donné et ainsi d'enrichir la compréhension de cet objet d'étude (Savoie-Zajc, 1997).

Par ailleurs, cette méthode fait place à l'émergence de thèmes imprévus et permet de minimiser l'influence des préconceptions et des préjugés du chercheur. En effet, cette approche attribue un rôle actif aux sujets (Poirier, 1997), leur offre une tribune d'expression (leur expertise est ainsi reconnue) et leur permet de s'exprimer librement, de nuancer leurs propos et de faire leurs propres liens entre différents sujets. Le rôle du chercheur consiste à organiser, à structurer la pensée du sujet au cours de l'entrevue et à bien comprendre le point de vue du sujet. En recueillant ainsi des informations directes et nuancées auprès des sujets, il devient alors possible de rendre compte le plus fidèlement possible de leurs expériences d'aide, de leur point de vue sur l'aide et ses limites et sur la complexité de leur histoire (Laberge & Roy, 1994).

Plus spécifiquement, par la liberté d'expression laissée au sujet et par le travail préalable d'introspection du chercheur, une véritable négociation à propos du sens entre les deux personnes est possible lors de l'entretien de recherche: l'une tentant de révéler sa pensée, l'autre voulant mieux la comprendre (Savoie-Zajc, 1997). Certains auteurs ont nommé cette recherche de sens à deux, où les perspectives de l'un influencent la compréhension de l'autre qui formule à son tour une nouvelle explication et la propose au sujet, une co-construction (Poupart, 1993), un travail de co-pensée (Widlöcher, 1996) ou une production de sens à deux (Paillé & Mucchielli, 2003).

Pour qualifier notre méthode d'exploration de la problématique de l'aide et de l'itinérance, nous suivons les traces de Paillé et Mucchielli (2003) et nous la nommons la construction partagée du sens. Cette appellation rend compte, à notre sens, du processus intellectuel et émotionnel à l'oeuvre dans un entretien, c'est-à-dire la construction du sens que se fait le chercheur de la problématique à l'étude et du discours du sujet, partagée ou confrontée à la construction de sens que le sujet lui-même se fait de son expérience et qu'il livre au chercheur. C'est donc un véritable échange de sens construit individuellement et mis ensemble pour former une nouvelle construction partagée. Donc, plus qu'une entrevue formelle de recherche sous forme de questions et réponses, notre entretien de recherche consiste en une quête du sens de l'expérience humaine de ces jeunes itinérants, à travers leur parole (Paillé & Mucchielli, 2003). Si l'entretien livre la parole, l'analyse qualitative devient dans ce contexte l'un des actes privilégiés par lequel se réalise le travail de sens. La méthode d'analyse du matériau des entretiens sera détaillée au chapitre suivant.

3.3.1 L'entretien semi-directif

Plus techniquement, nous qualifions notre type d'entretien de semi-directif car nous avons privilégié certains thèmes centraux, ce qui permet d'éviter la dispersion dans le discours des sujets, tout en favorisant une certaine homogénéité entre eux qui rend possible la comparaison (Poirier, Clapier-Valladon & Raybaut, 1983). L'entretien semi-directif ne nuit pas au processus de construction partagée du sens, mais le guide plutôt afin d'éviter l'éparpillement. Les thèmes à couvrir furent donc préalablement déterminés à partir tant des résultats et questionnements de la première recherche du GRIJA (Poirier, Lussier et al., 1999)

sur l'histoire relationnelle des jeunes adultes itinérants que des questions demeurées en suspens et de nos lectures, puis consignés dans un guide d'entretien (voir appendice C). Ces thèmes recoupent les expériences d'aide passées et présentes des itinérants, leurs attentes et leurs demandes envers le réseau d'aide ou leur entourage, leur histoire actuelle et passée et les liens ou ruptures de liens marquants.

Le schéma d'entrevue préparé est vu comme un outil souple et flexible. C'est un aide-mémoire que le chercheur utilise afin de s'assurer que les thèmes prévus sont abordés. Les questions ouvertes ou les relances formulées par le chercheur s'y greffent au fil de l'entrevue afin de stimuler le sujet à organiser son discours. De ce fait, les sujets conservent la maîtrise de leur récit, ce qui permet non seulement d'accéder à l'expérience et au fonctionnement psychique du sujet, mais aussi de respecter leur subjectivité dans toute sa spontanéité, ses contradictions et ses paradoxes (Biro & Boizou, 1995).

3.3.2 Un entretien semi-directif jumelé à une attitude non directive

Plus précisément encore, nous pouvons considérer notre type d'entrevue comme semi-directive, mais avec une attitude non-directive du chercheur, laissant place à l'élaboration au sein des thèmes prédéfinis (D'Unrug, 1974). Ainsi, dans notre recherche, seule une question uniforme d'un sujet à l'autre a été posée: « Que veut dire pour toi aider? », puis s'enchaînaient les interventions du chercheur au rythme des associations libres du sujet, des récits et des opinions. Grâce à la souplesse du cadre de l'entrevue, le sujet était invité à établir des liens qu'il jugeait utiles entre les diverses composantes de sa vie; un approfondissement de l'expérience du sujet par l'exploration des différentes facettes a de cette façon pu être atteint. Ainsi, les informations nécessaires à l'atteinte des objectifs de la recherche furent obtenues en suivant le fil conducteur du discours, c'est-à-dire les liens spontanés des sujets (Daunais, 1984), le chercheur demeurant à l'affût de l'émergence de dimensions nouvelles non présentes au départ mais pouvant être déterminantes pour la compréhension de l'univers du sujet et de l'objet étudié (Poupart, 1997).

En somme, le rôle du chercheur dans l'entretien fut principalement de guider les sujets vers les différents thèmes par des questions ouvertes et de demander à l'occasion des précisions ou de relever des contradictions et des paradoxes dans le discours des sujets. Les

questions ouvertes, la confrontation et les quelques interprétations livrées au sujet permirent de contourner en partie le biais de la désirabilité sociale (Letendre, Monast & Picotte, 1988). Enfin, dans ce type d'entretien où l'écoute et la compréhension du récit des sujets sont primordiales, une attention particulière au non-verbal, aux réactions affectives, aux hésitations, aux silences, aux ratés du langage ont permis d'élaborer ultérieurement certaines inférences, ajoutant à la richesse du matériel (Daunais, 1984).

3.3.3 La réaction transférentielle et contre-transférentielle dans une recherche de type qualitatif¹⁵

L'entretien n'est nullement une simple entreprise de collecte d'informations mais dans tous les cas, une situation d'interaction ou même d'influence entre deux individus; les informations données peuvent donc être profondément affectées par la nature de la relation entre le sujet et le chercheur, d'où notre choix de nommer l'entretien la construction partagée du sens (Kandel, 1972; Paillé et Mucchielli, 2003; Widlöcher, 1996). Ainsi, les qualités individuelles du chercheur, c'est-à-dire ses ressources personnelles subjectives, sont davantage exploitées avec cet instrument de recherche (Poupart, 1993). La personnalité du chercheur influence ses conceptions scientifiques et son mode d'observation et de travail, à la fois réflexif et pragmatique (Bourguignon & Bydlowski, 1995). Plus précisément, l'entretien, comme toutes les situations humaines d'interaction, est une situation qui peut susciter des réactions transférentielles; plus qu'une autre puisque le dispositif relationnel, duel, décentre de la vie courante et favorise les phénomènes transférentiels.

En effet, les réactions transférentielles des sujets, comme les réactions contre-transférentielles du chercheur qui ne se jouent pas seulement dans l'expérience vécue ici et maintenant de la relation à l'autre, mais à travers son statut de chercheur, de l'idéologie de la recherche scientifique et de l'attachement à son objet de recherche (Blanchet, 1985; Paillé & Mucchielli, 2003) peuvent autant prédisposer les sujets à se confier par la diminution du

¹⁵ Nous avons choisis de parler en terme de réactions transférentielles ou contre-transférentielles dans le but de faire une distinction avec le transfert et contre-transfert qui se déploie pendant une thérapie analytique. Le transfert est une mise en scène de la vie passée ou présente du patient jouée avec le thérapeute; le contexte d'un entretien de recherche ne permet pas ce déploiement psychique (trop court, une seule rencontre) mais suscite certaines réactions transférentielles et contre-transférentielles.

« seuil de la censure morale » (Chauchat, 1985) qu'introduire des biais dans la recherche. Ceci appuie l'importance de la transparence de la méthodologie et d'une bonne connaissance de soi du chercheur et une capacité de décentrement de son intérieur (Lepage & Letendre, 1998) afin d'évaluer l'impact des réactions transférentielles et contre-transférentielles sur l'entretien. Bourguignon (1995) dira par exemple que le plaisir, l'angoisse, l'envie ou le désir de réparation, tous identifiés comme phénomènes contre-transférentiels peuvent modifier le traitement de l'objet de recherche par le chercheur et également fournir des informations sur la nature de cet objet par ce qu'il provoque chez le chercheur. L'analyse des relations transférentielles et contre-transférentielles est donc méthodologiquement pertinente. La subjectivité du chercheur devient alors un instrument de travail essentiel en autant que ce dernier puisse « être capable de se laisser interpellé par les communications de l'autre et surtout de tolérer ce qu'elles éveillent en lui » (Lepage & Letendre).

3.4 Le partage de la construction de sens avec un tiers

Afin de travailler avec ces réactions transférentielles et contre-transférentielles et donc avec la subjectivité à l'oeuvre dans la recherche qualitative, nous avons mis en place un dispositif de discussion systématique avec un tiers après chaque entretien. Pour quiconque postule la thèse de l'inconscient¹⁶, il apparaît évident de reconnaître l'existence de points aveugles, autant chez le chercheur que chez le sujet (Drapeau & Letendre, 2001). Cependant, il ne suffit pas de se questionner sur notre sentiment envers le sujet et la rencontre pour comprendre la portée de nos réactions contre-transférentielles sur le déroulement de l'entretien et sur l'analyse. Il importe également de mettre en place un lieu de discussion avec un tiers, bien différente d'une réunion d'équipe. La rencontre avec un tiers devrait s'apparenter à des discussions de cas avec un superviseur clinique et devrait permettre « de décortiquer les propos du sujet [et] les réactions subjectives du chercheur en ce qu'elles peuvent, elles aussi, informer sur le sujet tout autant que sur le chercheur » (Drapeau & Letendre, p. 83).

L'idée d'un tiers s'inscrit dans une recherche qualitative comme la nécessité d'installer des balises, des repères pour le chercheur investi de son sujet de recherche et de la rencontre

¹⁶ La théorie de l'inconscient nous invite à aller au-delà des mots, à dépasser le concret des paroles d'un sujet, en postulant que certaines informations et nuances lui échappent (Widlöcher, 1996).

avec le sujet. Un tiers devrait ainsi permettre au chercheur d'associer librement sur ses réactions face au sujet et à la construction partagée du sens avec ce dernier et sur sa représentation affective de son sujet d'étude. Ce dispositif, qui peut s'apparenter à une séance d'analyse, permet également au chercheur de se distinguer de son sujet de recherche, de prendre une distance nécessaire de son sujet pour une analyse subjective et non subjectiviste du matériau de l'entretien (Laughlin, 1995). C'est pour ces raisons que nous avons décidé de nommer cette étape de notre étude le partage de la construction du sens avec un tiers. C'est véritablement une entreprise de déconstruction avec un tiers du sens produit entre le sujet et le chercheur afin de mettre une distance nécessaire à l'analyse et pour en faire une nouvelle construction donc plus nuancée et informée des enjeux psychiques inconscients sous-jacents.

Plus concrètement, pour notre étude, le représentant du tiers était la coordonnatrice de recherche. Comme elle travaillait de son côté sur la représentation des intervenants, elle était plus détachée du sujet des jeunes itinérants et donc disponible à superviser cette partie de la recherche. Le déroulement en était simple : une rencontre était prévue immédiatement après l'entretien de recherche afin de permettre au chercheur de s'exprimer sur le sujet, sur la ressource et sur ses sentiments et ce « à chaud », sur le moment et donc de façon spontanée. Une période de prise de notes était ensuite prévue pour le chercheur afin de se servir du contenu de la discussion avec un tiers pour l'analyse qualitative du discours. Ceci permettait donc au chercheur de repartir pour l'analyse avec une image plus nuancée du sujet et ainsi de travailler avec les paroles du sujet et non avec son interprétation sensible et émotionnelle.

En somme, la rencontre avec un tiers, qui se veut intime et intense, devrait éviter la dispersion du chercheur lors de l'analyse des résultats, lui permettre de rendre compte ainsi le plus fidèlement possible de la représentation que se font les sujets de leur expérience et donc d'augmenter la rigueur de la recherche. En effet, comme la recherche qualitative se voit critiquer très sévèrement par rapport à sa subjectivité, le chercheur qualitatif se doit de développer des dispositifs de recherche lui permettant d'éviter la dispersion personnelle et ainsi d'augmenter la validité de la recherche. L'outil que représente le tiers permet de respecter, comme les nomment Paillé et Mucchielli (2003), les impératifs « d'exhaustivité », « d'enracinement », « de complétude », « de justesse », « de communicabilité » et « de

conservation »¹⁷ de la recherche qualitative. S'il est vrai que certaines recherches qualitatives peuvent donner l'apparence de subjectivisme, il impose au chercheur qualitatif de rehausser la cote de cette méthode d'analyse par des critères rigoureux de recherche, telle que l'idée du tiers.

Nous verrons, au chapitre suivant, l'utilisation que nous avons fait du tiers dans les étapes ultérieures de l'analyse qualitative pour augmenter la validité et la rigueur de la recherche.

3.5 Le questionnaire sociodémographique

Le questionnaire sociodémographique (voir appendice B) est conçu de sorte à obtenir un tableau descriptif de l'échantillon retenu. Il recueille des données sur l'âge, l'état civil, la scolarité, les ressources d'hébergement et d'aide fréquentées ou ayant été fréquentées antérieurement, les recours thérapeutiques ou médicaux et enfin sur la nature de leur consommation d'alcool ou de drogues antérieure et actuelle.

3.6 Conclusion

Nous avons exploré les multiples facettes de la construction partagée du sens, soit l'entretien de recherche, dans une recherche qui s'inspire de la psychanalyse et tente de comprendre le sens intrapsychique et intersubjectif de la problématique d'itinérance et de l'expérience de l'aide. À cet effet, nous avons évoqué les biais possibles de l'échantillonnage, le déroulement des entretiens, notre attitude non directive dans une forme d'entretien de

¹⁷ Paillé et Mucchielli (2003) regroupent ces impératifs pour la recherche qualitative sous le nom de « l'ensemble de contraintes ». L'impératif d'enracinement signifie la volonté de regard authentique de la logique propre des acteurs, en vue d'en arriver à une imprégnation significative du discours. L'impératif d'exhaustivité impose le chercheur de rendre disponible sur support papier le contenu de l'entretien et les réflexions menées par la suite avec un tiers. L'impératif de complétude consiste à rapporter, le plus complètement possible, le jeu complexe de la pensée, des actions et des interactions sur lesquels se fonde l'expérience humaine. L'impératif de justesse exige au chercheur de pouvoir revenir en arrière sur son analyse, à réexaminer son processus d'interprétation pour en arriver à l'analyse la plus juste possible. L'impératif de communicabilité suggère de transmettre les informations et l'analyse finale afin de contribuer au renouvellement du regard qu'une collectivité porte sur elle-même. Enfin, l'impératif de conservation propose au chercheur de rendre disponible l'analyse des entrevues et le protocole de recherche en vue d'une validation de la recherche, de vérifications ultérieures.

recherche semi-directive, l'analyse des réactions transférentielles et contre-transférentielles et le rôle du tiers à cette étape de la recherche. Poursuivons notre présentation de la méthodologie par la méthode d'analyse des résultats.

CHAPITRE IV

L'ANALYSE DES RÉSULTATS

4.1 L'analyse des entretiens

Comme il a été mentionné au chapitre précédent, avant toute procédure d'analyse, chaque entrevue a fait l'objet d'une discussion avec un tiers afin de faire ressortir les points saillants et de dresser sommairement un portrait dynamique du sujet. Cette démarche amorçait une première confrontation des entretiens et une première étape de validation de l'analyse (la discussion avec un tiers permettant au chercheur de travailler avec sa subjectivité et de départager ce qui appartient aux réactions transférentielles et contre-transférentielles de la représentation que se fait le sujet de son expérience). C'est par la suite que l'information qualitative des entrevues enregistrée et retranscrite sous forme de verbatim a été soumise à l'analyse du discours.

La méthode d'analyse du discours est sensiblement la même pour la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005) et pour cette thèse; ce qui l'en différencie est l'analyse thématique et dynamique, soit la création des thèmes et des catégories conceptualisantes pour chacune de ces recherches. Nous verrons donc à les distinguer aux paragraphes traitant de l'analyse thématique et dynamique. Aussi, cette thèse franchira l'étape de construction du sens à l'aide de la théorie psychanalytique; elle confrontera dès lors l'analyse thématique et dynamique à cette théorie de référence pour en dégager une théorisation complexe sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et sur l'aide. Cette dernière étape méthodologique sera explicitée au chapitre V.

4.1.1 L'analyse comparative constante

La méthode d'analyse utilisée s'inspire de l'analyse comparative constante (Laperrière, 1997a) ce qui signifie que les entretiens ont été analysés au fur et à mesure de la passation jusqu'à atteinte de la saturation empirique et théorique (voir chapitre II, section 2.2.2 de cette présente section sur la méthodologie), c'est-à-dire jusqu'à ce qu'une nouvelle entrevue n'apporte pas de nouveaux éléments à la théorie développée ou ne la contredise pas. Chaque nouvel entretien analysé accroît davantage la précision du questionnement et la délimitation du champs d'étude, tout en permettant la réarticulation des hypothèses initiales de la recherche (Laperrière). Ce processus d'analyse maximise la rigueur de la recherche par un échange dynamique entre les données et le cadre méthodologique et d'analyse de la recherche (Gingras, 1984).

L'analyse comparative constante s'inscrit dans une approche méthodologique en sociologie dite la « théorisation ancrée » développée en 1967 par Glaser et Strauss et reprise entre autres par Laperrière (1997) et Paillé qui lui la nomme « le processus de théorisation » (1996; 2003). La théorisation ancrée se donne pour objectif « la construction de théories empiriquement fondées à partir de phénomènes sociaux à propos desquels peu d'analyses ont été articulées » (Laperrière, 1997, voir Poupart et al., 1997, p.310).¹⁸ Paillé et Mucchielli (2003) parlent du processus de théorisation comme de la recherche du sens de l'expérience globale des sujets à travers la construction graduelle de thématiques pertinentes, puis de catégories conceptualisantes pour en arriver à une théorisation arrimée dans la parole des sujets, « ancrée » au cœur de la représentation de leur expérience. Cette méthode de recherche et d'analyse vise donc l'élaboration d'une théorie enracinée dans la réalité empirique et possède l'avantage d'offrir, dans le cas de notre étude sur l'itinérance, des composantes dynamiques et comparatives, ce qui permet de construire progressivement un modèle d'organisation de l'expérience d'itinérance et d'aide chez cette population.

¹⁸ Comme nous nous inspirons d'emblée de la théorie psychanalytique dans la forme et le contenu de notre recherche, nous devons nous distinguer de la théorisation ancrée qui suggère au chercheur une démarche de recherche sans a priori théorique. Nous retenons toutefois l'idée de l'analyse comparative constante qui permet d'enraciner la construction théorique dans le discours des sujets.

En somme, l'analyse comparative constante permet de dépasser le niveau exploratoire pour arriver à une généralisation des catégories développées et à une théorisation de la problématique à l'étude; chaque sujet étant considéré comme une instance du phénomène social ou psychologique observé (Laperrière, 1997, voir Poupart et al., 1997). Cette méthode d'analyse qualitative se dote de trois caractéristiques fondamentales qui justifient sa rigueur et qui tentent d'optimiser sa validité : elle est inductive, systématique et fondée empiriquement. En effet, l'analyse comparative constante des entretiens s'inscrit dans une démarche de systématisation de la théorie par la possibilité qu'offre ce cadre d'analyse de réarticuler tout au long de la recherche les thématiques, les catégories conceptualisantes (Paillé & Mucchielli, 2003) et les hypothèses émergeant du discours (Laperrière, 1982). Si cette méthode d'analyse qualitative constante permet effectivement une souplesse et une flexibilité tout au long du processus de théorisation par le réaménagement possible des catégories, elle exige également beaucoup de rigueur dans chacune de ses étapes, afin d'arriver à une théorisation arrimée dans la réalité des sujets et fondée par une analyse fine et rigoureuse. Les principales étapes de l'analyse sont l'organisation thématique, l'analyse thématique, l'analyse dynamique et la construction du sens de l'expérience en fonction d'une théorisation; la place du tiers étant également abordée pour chacune des étapes.

4.1.2 L'organisation thématique

Après une lecture flottante ou préliminaire des verbatim et un échange avec un tiers sur la dynamique des sujets et les thématiques importantes, la première partie de l'analyse de chaque entrevue a été consacrée à l'organisation thématique du discours, soit au découpage de l'entretien selon les thèmes émergeants de leur contenu. Une lecture en vue d'une thématisation fait intervenir les questions suivantes: de quoi est-il question dans l'extrait analysé? Quel thème précis est soulevé? (Paillé & Mucchielli, 2003). L'organisation thématique consiste donc à étiqueter et à dénoter un extrait à l'aide d'un thème et permet ainsi de cerner à un premier niveau les éléments importants du matériau de l'entretien (Paillé et Mucchielli).

De plus, la caractéristique progressive et évolutive de l'analyse comparative constante, dont s'inspire cette recherche, permet de rectifier le schéma d'entrevue au fil des

entretiens en fonction des nouveaux thèmes imprévus émergeant des analyses et permet d'affiner l'arbre thématique au fur et à mesure de l'organisation thématique des verbatim, par la précision, la subdivision et le jumelage des thèmes similaires jusqu'à l'obtention d'un éventail thématique final. L'organisation thématique s'affine donc au fil du processus d'analyse des entretiens.

Enfin, à cette étape-ci de l'analyse, le chercheur a pu également faire certaines annotations dans la marge du verbatim sur un sens plus profond ou caché de certains extraits et ce, en prévision d'une éventuelle interprétation du sens de l'expérience prévue à l'étape de l'analyse dynamique.

La place du tiers dans l'organisation thématique

Dans un souci de rigueur et de validité de la recherche, l'organisation thématique a été faite de façon simultanée par l'interviewer et un tiers pour 80 % des verbatim. La démarche est simple, celle d'organiser le matériau des entretiens séparément et d'en discuter par la suite jusqu'à un consensus total. Le rôle du tiers dans cette étape d'extraction du sens manifeste (de ce qui est dit et non sous-entendu) est de guider le chercheur dans la construction de l'arbre thématique.

Après l'organisation thématique, chaque entrevue fut soumise à une analyse en deux temps tout en effectuant une comparaison simultanée avec les autres sujets : l'analyse thématique et l'analyse dynamique.

4.1.3 L'analyse thématique

Avec l'analyse thématique est abordé le travail d'analyse qualitative faisant intervenir des procédés de réduction du verbatim afin de cerner plus spécifiquement les divers thèmes exprimés par le sujet (Paillé & Mucchielli, 2003). L'analyse thématique consiste donc en une construction de l'arbre thématique par le cumul de toute l'information relative à un même thème, puis le regroupement et le fusionnement au besoin de certains thèmes et finalement la hiérarchisation sous la forme de thèmes centraux et regroupement des thèmes associés.

Plus précisément, selon Paillé et Mucchielli (2003), l'analyse thématique a deux fonctions principales: une fonction de repérage et une fonction de documentation. La première fonction concerne le travail de saisie de l'ensemble des thèmes du verbatim. La tâche est de relever tous les thèmes pertinents, en lien avec les objectifs de la recherche, à l'intérieur du matériau de l'entretien. La seconde fonction va plus loin, elle concerne la capacité de documenter l'importance de certains thèmes en relevant les récurrences et les répétitions dans chacune des entrevues et par comparaison avec les autres sujets (analyse comparative constante).

Ainsi, comme l'exige la méthode d'analyse comparative constante, chaque analyse thématique individuelle a été comparée systématiquement aux dernières analyses d'entretien. Ce processus de comparaison à l'étape de l'analyse thématique a permis de déceler dès le début de la recherche les ressemblances et les différences entre les sujets et de repérer les thèmes centraux qui revêtaient une plus grande importance pour cette population au niveau de l'aide et de leur histoire relationnelle et identificatoire.

Plus spécifiquement, cette étape de l'analyse qualitative a été effectuée avec l'aide d'un logiciel d'analyse de contenu par ordinateur : *Nud. ist.* Bien que la plupart des logiciels d'analyse de contenu par ordinateur soient conçus pour accomplir plus d'une seule fonction, nous avons décidé d'en faire un usage modéré, mais pratique, soit celui du découpage du verbatim selon l'organisation thématique faite au préalable. Ainsi, chaque verbatim d'entrevue a été soumis à un découpage par ordinateur en différents thèmes au préalable enregistrés dans le logiciel dans un arbre de catégories thématiques. Le logiciel nous a permis par la suite de regrouper les unités de sens pour chaque thème et ainsi d'obtenir un portrait global de la vision du sujet pour le thème en question. Cette démarche informatique nous a permis enfin de développer une méthode de codage et d'analyse thématique rigoureuse et systématique pour chaque entretien et de regrouper les informations de tous les sujets par thèmes, augmentant dès lors la précision des comparaisons entre sujets et donc la rigueur de la recherche (Voir annexe 4).

Enfin, toute l'information additionnelle pertinente sur la façon dont sont abordés les thèmes, sur les répétitions, les contradictions, les paradoxes, les enchaînements, ou les émotions associées a été consignée à part en vue de l'étape suivante de l'analyse dynamique.

La place du tiers dans l'analyse thématique

Un tiers, dans cette étape de l'analyse thématique, tenait place d'interlocuteur dans la construction de l'arbre thématique en fonction des objectifs de la recherche. Ainsi, étaient discutés entre le chercheur et un tiers, l'importance de certains thèmes, le regroupement nécessaire d'autres thèmes ou la non pertinence de certains thèmes. Aussi, le tiers servait de balise au chercheur afin d'éviter le dispersement dans la construction thématique et la sur-division du corpus de l'entrevue qui pourrait nuire à la compréhension globale de la situation. Enfin, le tiers s'assurait de limiter l'interprétation personnelle du chercheur de certains extraits du verbatim.

La liste et la définition des thèmes dégagés pour la recherche du GRIJA

Dans le cadre de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005) sur la représentation de l'aide chez les jeunes adultes itinérants, nous avons dégagé 20 thèmes descriptifs principaux qui nous permettaient de bien cerner le discours de l'ensemble des sujets et de repérer les éléments essentiels qui rejoignaient la majorité des sujets. Plus spécifiquement, nous avons dégagé six thèmes qui touchent la question de l'aide sous toutes ses formes (le sujet comme aidant, les limites de l'aide, la demande d'aide, les attentes du sujet, l'aide reçue, l'aide reçue dans les ressources); cinq thèmes qui abordent les enjeux narcissiques et identificatoires des jeunes dans leur histoire ou leur vie actuelle (le futur, l'autodescription, le regard sur l'itinérance, la position, les modèles); et enfin sept thèmes qui étudient l'aspect relationnel des jeunes dans leur histoire et leur vie actuelle (la façon de se relier, les balises, le regard sur l'autre, la relation au père, la relation à la mère, le réseau significatif, les ruptures de liens et les conflits). Enfin, un thème capte la définition de l'aide selon les jeunes au tout début de l'entretien et un autre aborde la question de leur cheminement. Regardons chacune des définitions des thèmes énumérés ci-haut.

1- La définition de l'aide:

Première réponse en début d'entretien à la question uniforme de départ: « Que veut dire pour toi aider? ».

2- Le cheminement

L'histoire du jeune, son parcours, en particulier les éléments qui l'ont amené à la situation actuelle. Il s'agit ici de dresser des éléments biographiques de ces jeunes, soit leur parcours scolaire, leur accès dans la criminalité ou la toxicomanie, leurs expériences en appartement ou leur expérience de travail.

3- Le sujet comme aidant

Description de la position du sujet dans le rapport à l'autre comme aidant, mais aussi du type d'aide apportée.

4- Les limites de l'aide

Tout ce qui s'oppose à l'aide, du côté des jeunes, des intervenants ou des ressources. Ce thème se divise en quatre sous-thèmes :

A- Les limites de l'aide des intervenants

La représentation des jeunes sur les limites de l'aide des intervenants : ses qualifications, son apparence, son style thérapeutique, son attitude, les valeurs et les jugements, les lacunes, le manque de confidentialité.

B- Les limites de l'aide des jeunes

La représentation des jeunes sur leurs propres limites à l'aide offerte.

C- Les limites de l'aide des ressources

La représentation des jeunes sur les limites de l'aide des ressources d'hébergement.

D- Les limites de la demande

Ce qui limite ou s'oppose à la demande d'aide des jeunes : les limites provenant du jeune, les limites provenant d'un conflit, les limites provenant des intervenants, la formulation de la demande qui limite l'offre d'aide.

5- La demande

La demande d'aide verbalisée par les jeunes et adressée soit aux intervenants ou à l'entourage. Ce thème se divise en trois sous-thèmes :

A- Demande-formulation

Il s'agit de répertorier les différentes façons pour les jeunes de formuler une demande d'aide, soit verbale et adressée, en acte, par les émotions, etc.

B- Demande-moment

Ce sous-thème vise à étudier les différents moments choisis par les jeunes pour formuler une demande d'aide dans son parcours : la demande d'aide en dernier recours, l'idée de relais dans la demande d'aide, le rythme personnel dans la demande d'aide.

C- Demande-type

Il s'agit de répertorier le contenu de la demande d'aide formulée par les jeunes, qu'elle soit spécifique ou vague.

6- Les attentes

En vue d'une comparaison avec les différentes demandes formulées et adressées par les jeunes, il s'agit de circonscrire les différentes attentes relationnelles, émotives ou d'aide, envers les acteurs d'aide, formulées par les jeunes, en entretien de recherche. Nous divisons ces attentes en besoins (au niveau de la parole et de l'écoute, au niveau affectif, au niveau monétaire et matériel, en termes de ressources d'aide, de besoins de base, au niveau de

l'insertion sociale, le besoin d'aide (non ciblé) justifié par la simple position sociale, la thérapie en termes d'un besoin, le besoin d'un lieu) et en désirs (désir de réinsertion sur un mode passif et sur un mode actif et l'itinérance comme passage, désir d'attention et de reconnaissance, désir d'un reflet par l'autre, désir de justice et de réciprocité, désir d'autonomie, attente relationnelle et proximité, les moteurs du désir et de l'action (volonté, espoir, croyances), le désir pouvant être provoqué par des limites et balises extérieures, les désirs d'amour, les attentes envers la nature de l'intervenant et le désir d'une place).

7- L'aide reçue

Les caractéristiques de l'aide reçue de façon générale (la nature de l'aide offerte et les conditions de ces offres), de l'aidant et du lien établi.

8- L'aide reçue dans les ressources

Les caractéristiques de l'aide reçue dans les ressources, des interventions et du lien à la ressource et son personnel.

9- Le futur

Projection de soi dans le futur, incluant le rôle de la ressource, de l'aide reçue, des intervenants et de son entourage. Nous y abordons la question de l'inscription sociale, de leur perception du futur, des difficultés liées à la réinsertion et des critères de mobilisation pour le futur.

10- L'autodescription

La façon dont le jeune se décrit, en termes de personnalité et de caractéristiques ayant une certaine stabilité dans le temps. L'autodescription est fonction du passé, des influences sociales et familiales, de l'image de soi et du regard de l'autre. On y aborde l'idéal de soi, l'inscription sociale, les liens sociaux, l'image de soi, les traits de personnalité, la dépendance, les valeurs et l'identité.

11- Le regard sur l'itinérance

Le regard des jeunes sur le phénomène dans son ensemble, incluant le regard sur les pairs, sur les acteurs sociaux et sur le monde de l'intervention. On y aborde les liens entre itinérants, la capacité de s'en sortir, le positionnement des jeunes dans ce monde hétéroclite, leurs explications de l'itinérance, les délits, la toxicomanie, l'absence de mouvement et de motivation, le regard social, la diversité et la guérison.

12- La position

La place ou la position du sujet dans son rapport à l'autre ou à la société; dans la situation actuelle d'itinérance comme dans son histoire. Ce thème vise à étudier l'adaptation narcissique des jeunes à leur histoire relationnelle et identificatoire et à leur vie en marge de la société.

13- Les modèles

Dans les relations significatives ou fictives, la question de l'image projetée par ceux-ci, de la transmission des valeurs ou des problématiques au sujet et de la capacité de s'identifier ou non à ces modèles. La question des modèles sert à dresser un portrait de l'histoire relationnelle, identificatoire et narcissique de ces jeunes.

14- La façon de se relier

Le style de lien établi avec non seulement les intervenants, mais également son entourage, sa famille, ses amis et avec l'interviewer.

15- Les balises

En lien avec la question des modèles identificatoires et de la transmission psychique, il s'agit ici d'étudier la question des limites et des repères dans les rapports aux figures d'autorité (lien personnalisé ou figures sociales d'autorité) et la réaction du sujet face aux balises.

16- Le regard sur l'autre

Regard sur l'autre ou regard de l'autre dans les rapports personnalisés ou par rapport à la société dans son ensemble. Vision du système de valeurs social et des modèles sociaux.

17- La relation au père

Éléments de l'histoire et de la situation actuelle et caractéristiques du lien avec le père dans le passé et le présent.

18- La relation à la mère

Éléments de l'histoire et de la situation actuelle et caractéristiques du lien avec la mère dans le passé et le présent.

19- Le réseau significatif

Description des relations entretenues actuellement, des relations significatives dans le passé et des relations d'aide.

20- Les ruptures de liens et conflits

Les coupures et les conflits dans les relations actuelles et antérieures. Qui sont les acteurs et quel est le sens des ruptures et des conflits?

La liste et la définition des thèmes dans le cadre de notre étude

Afin de répondre aux objectifs de notre présente étude, nous avons dû revoir la liste des thèmes descriptifs de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005); nous avons conservé certains thèmes qui étaient pertinents à l'analyse des enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide et nous avons dégagé d'autres thèmes plus spécifiques à notre sujet d'étude. En voici la liste (19 thèmes) et la définition de chacun de ces thèmes. Cette nouvelle liste de thèmes consiste en une adaptation personnelle du chercheur dans le but de répondre à ses propres objectifs; il s'agit donc de

deux moutures thématiques dégagées du matériau des entretiens communs, afin de répondre à des questionnements différents.

1- Les événements de vie marquants

Ce thème vise à faire ressortir les différents événements importants dans le parcours de ces jeunes, dont le décès d'un parent, l'emprisonnement d'un parent, un placement, un abandon, une immigration, etc. Ceci nous permet, dans l'analyse des enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques de l'itinérance et de l'aide, de proposer un lien possible entre l'histoire de ces jeunes et leur mouvement actuel d'itinérance.

2- Le parcours vers la rue

Il s'agit de retracer le cheminement de ces jeunes vers le milieu de la rue : leur première expérience sur la rue et les circonstances de cette extraction de leur milieu familial et de la vie normative.

3- Les ruptures

Les coupures et les conflits dans les relations actuelles et antérieures, instiguées par l'entourage ou par les sujets eux-mêmes. Nous retraçons ici les différents conflits avec les parents et la famille immédiate, les abandons parentaux, les différents placements de ces jeunes et le contexte de ces différentes ruptures.

4- L'état de dépendance

Les différentes dépendances, soit à l'alcool, aux drogues ou au jeu y sont décrites, ainsi que la perception de ces jeunes sur leur propre dépendance et sur le sens de celle-ci dans leur vie.

5- Les agirs

Les différents agirs des jeunes, soit dans leur milieu familial, dans le milieu de la rue ou des ressources d'hébergement et d'aide aux itinérants. On y décrit la forme de ces agirs, le sens que les jeunes leur attribuent et le contexte dans lequel surviennent ces agirs.

6- Les limites de l'aide

Tout ce qui s'oppose à l'aide, du côté des jeunes, des intervenants ou des ressources. Ce thème se divise en quatre sous-thèmes :

A- Les limites de l'aide des intervenants

La représentation des jeunes sur les limites de l'aide des intervenants : ses qualifications, son apparence, son style thérapeutique, son attitude, les valeurs et les jugements, les lacunes, le manque de confidentialité.

B- Les limites de l'aide des jeunes

La représentation des jeunes sur leurs propres limites à l'aide offerte.

C- Les limites de l'aide des ressources

La représentation des jeunes sur les limites de l'aide des ressources d'hébergement.

D- Les limites de la demande

Ce qui limite ou s'oppose à la demande d'aide des jeunes : les limites provenant du jeune, les limites provenant d'un conflit, les limites provenant des intervenants, la formulation de la demande qui limite l'offre d'aide.

7- La demande

Nous regroupons sous le thème de la demande, la demande manifeste, soit celle formulée par les jeunes et adressée aux intervenants ou à l'entourage et la demande latente, soit celle qui peut être inférée ou interprétée à partir de certains actes ou paroles du sujet. Outre l'analyse de la nature de la demande, nous étudions également le moment choisi par les jeunes pour formuler leur demande (la demande d'aide en dernier recours, l'idée de relais dans la demande d'aide, le rythme personnel dans la demande d'aide).

8- L'aide reçue ou offerte

Ce thème général traite de trois aspects particuliers de l'aide, soit une description des formes d'aide acceptées par les jeunes (une aide avec lien ou une aide sans lien), la perception des jeunes des formes d'aide offertes ou reçues et les modes d'utilisation par les jeunes de l'aide offerte.

9- Les désirs

On y décrit les différents désirs exprimés par les jeunes en entretien de recherche, soit des projets de réinsertion, des désirs relationnels, des désirs en termes d'aide.

10- L'échange et le don de soi

Les caractéristiques de l'échange d'aide décrit par les jeunes dans le milieu de la rue, ainsi qu'une description de leur position dans le rapport à l'autre comme aidant et le type d'aide apportée.

11- Le regard sur l'itinérance

Le regard des jeunes sur le phénomène dans son ensemble, incluant le regard sur les pairs, sur les acteurs sociaux et sur le monde de l'intervention. On y aborde les liens entre itinérants, la demande d'aide, la capacité de s'en sortir, le positionnement des jeunes dans ce monde hétéroclite, leurs explications de l'itinérance, les délits, la toxicomanie, l'absence de mouvement et de motivation, le regard social, la diversité et la guérison.

12- La position ou l'adaptation narcissique

La place ou la position du sujet dans son rapport à l'autre ou à la société; dans la situation actuelle d'itinérance comme dans son histoire. Ce thème vise à étudier l'adaptation narcissique des jeunes à leur histoire relationnelle et identificatoire et à leur vie en marge de la société.

13- Les modèles identificatoires

Dans les relations significatives ou fictives, la question de l'image projetée par ceux-ci, de la transmission des valeurs ou des problématiques au sujet et de la capacité de s'identifier ou non à ces modèles. La question des modèles sert à dresser un portrait de l'histoire relationnelle, identificatoire et narcissique de ces jeunes.

14- La façon de se relier

Le style de lien établi avec non seulement les intervenants, mais également son entourage, sa famille, ses amis et avec l'interviewer.

15- Les balises

En lien avec la question des modèles identificatoires et de la transmission psychique, il s'agit ici d'étudier la question des limites et des repères dans les rapports aux figures d'autorité (lien personnalisé ou figures sociales d'autorité) et la réaction du sujet face aux balises.

16- Le regard sur l'autre

Regard sur l'autre ou regard de l'autre dans les rapports personnalisés ou par rapport à la société dans son ensemble. Vision du système de valeurs social et des modèles sociaux.

17- La relation au père

Éléments de l'histoire et de la situation actuelle et caractéristiques du lien avec le père dans le passé et le présent.

18- La relation à la mère

Éléments de l'histoire et de la situation actuelle et caractéristiques du lien avec la mère dans le passé et le présent.

19- Le réseau significatif

Description des relations entretenues actuellement, des relations significatives dans le passé et des relations d'aide.

4.1.4 L'analyse dynamique ou par catégories conceptualisantes

L'analyse dynamique ou inférentielle comporte deux volets (une analyse dynamique individuelle et une analyse dynamique comparative) jumelés par notre équipe de recherche afin de respecter la règle de l'analyse comparative constante et ainsi de développer une théorisation progressive liée à la théorie psychanalytique. L'analyse dynamique permet de faire des liens, des interprétations à la lumière du discours dans sa globalité et sur la dynamique psychique du sujet. Cette étape de la recherche consiste également à approfondir l'objet de la recherche (Kelly, 1984; Paillé & Mucchielli, 2003) et sollicite en grande partie la subjectivité des chercheurs: liens entre différents thèmes, interprétations par rapport aux affects et au non-verbal du sujet à l'abord de ce thème et liens avec des concepts théoriques. Nous verrons plus loin que la subjectivité du chercheur a été balisée par un tiers.

Plus spécifiquement, l'analyse dynamique est une démarche importante de mise à distance du matériau brut, de la parole directe ou manifeste des sujets pour en déceler un sens plus profond ou pour en extraire l'essence. Paillé et Mucchielli (2003) diront que cette étape de l'analyse qualitative tente « de conceptualiser l'essence, d'en extraire le sens, d'en proposer une théorisation » (p.147) et ce, à l'aide de la catégorie conceptualisante. Selon ces derniers auteurs, la catégorie se situe dans son fondement, bien au-delà de la simple annotation descriptive, de la thématisation pour incarner l'attribution même du sens de l'expérience ou de la parole exprimée. « Elle est l'analyse, la conceptualisation mise en forme, la théorisation en progression ». (Paillé et Mucchielli). Ainsi, dans la création d'une catégorie, les mots employés vont au-delà d'une simple retranscription des paroles du sujet (ils ont dit que), elle donne à voir la forme d'une expérience et le motif d'une interaction. Pour reprendre les paroles de Paillé et Mucchielli:

Ce n'est pas tant la parole de l'acteur qui est consignée par la catégorie que son sens dans un ensemble en voie de compréhension, ou, plus encore, la pratique ou le phénomène que révèle cette parole. (p. 150)

Depuis notamment les travaux de Glaser et Strauss dans les années 60 sur la théorisation ancrée, la catégorie est devenue l'outil analytique par excellence de l'activité de conceptualisation et de théorisation. Créer une catégorie, c'est mettre en marche l'articulation du sens des représentations et des événements racontés. La catégorie est porteuse de sens et ce sens est en relation avec le contexte de l'extrait ou du sujet même. Et c'est pourquoi on dit que l'analyse par catégorie conceptualisante est « ancrée » dans la réalité des sujets. Si la catégorie est au coeur même d'une démarche de théorisation, le travail d'explicitation de la catégorie devient par ailleurs primordial. La catégorie devient alors un objet d'analyse en soi : est-elle pertinente? (permet-elle d'avancer la compréhension ou la théorisation du phénomène?), est-elle juste et claire (spécification de ses propriétés)? Ce travail de perfectionnement de la catégorie donne lieu à des catégories plus riches, plus justes et plus ancrées dans le matériau d'ensemble ce qui permet en bout de ligne une théorisation rigoureuse du phénomène (Paillé & Mucchielli, 2003).

Essentiellement, l'analyse thématique individuelle et comparative, effectuée dans le cadre de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005), sera utilisée telle quelle, en tant que première division du contenu des entrevues. C'est au niveau de l'analyse dynamique qu'il y aura un remaniement et une épuration des informations pour n'en conserver que les catégories conceptuelles pertinentes à notre étude. Les catégories délaissées nous serviront toutefois de pistes de réflexion pour le thème de notre étude.

Plus spécifiquement, dans le cadre de l'analyse dynamique, nous avons formé de nouvelles catégories conceptuelles, élaborées en référence à nos objectifs spécifiques et nous avons également conservé des catégories déjà élaborées dans la première recherche sur l'aide. L'analyse dynamique nous permet de nous éloigner progressivement des dires du sujet afin d'arriver à proposer un sens sous-jacent ou une construction du pré-conscient des conduites comme le propose Jeammet (1995). L'analyse dynamique comparative nous permet également de créer un lien entre les inférences par rapport au discours des sujets et la dynamique psychique. Comme l'expriment Paillé et Mucchielli (2003), l'analyse des entretiens repose sur l'hypothèse que « chaque singularité est porteuse d'un processus soit psychologique, soit sociologique que l'on veut analyser et exposer sous forme de théorie ».

Enfin, l'analyse qualitative du discours pourrait facilement s'arrêter à cette étape-ci et donner lieu à un travail rigoureux de compréhension empirique du phénomène. L'analyse dynamique ou le processus de catégorisation conceptualisante pourrait ainsi permettre de cerner certains enjeux d'une problématique, ou décrire un phénomène, ou répondre à certains objectifs de recherche. Or, ce processus d'analyse dynamique peut représenter pour d'autres chercheurs, qu'une étape d'organisation des sens possibles de l'expérience en vue de la mise en place d'une théorisation par mise en relation d'une théorie pré-existante (dans le cas de notre étude, nous nous sommes inspirés de la psychanalyse) et des catégories conceptualisantes. Nous touchons ici au travail d'élaboration et de développement de la catégorie et à la mise en relation des différentes entités conceptuelles. Nous nommons cette ultime étape de l'analyse qualitative, la construction du sens de l'expérience en fonction d'une théorisation. Cette étape fera l'objet du chapitre V de cette présente section et de la discussion dans la cinquième partie de cette thèse. L'analyse dynamique dans le cadre de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005) servira de support pour sa théorisation sur la représentation de l'aide et servira également de support, à un autre niveau, à la théorisation (inspirée du courant psychanalytique) des enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide. Ce niveau de théorisation permettra donc, dans un dernier temps, d'élaborer une conceptualisation théorique du mouvement d'itinérance et de l'achoppement de l'aide, à même le discours des répondants.

La place du tiers dans l'analyse dynamique

Afin d'éviter la dispersion et l'analyse en fonction des préjugés et préconceptions du chercheur, d'augmenter la rigueur et la validité de la recherche et également d'enrichir les analyses inférentielles, les analyses dynamiques autant individuelles que comparatives ont fait l'objet de discussions et de débats avec un tiers pour tout l'échantillon. En effet, un travail laborieux de réflexion, de comparaison entre sujets et d'ajustement des catégories a été fait avec un tiers à la fin de chaque analyse complétée. Ce fût de véritables échanges sur le sens de l'expérience, de véritables reconstructions du sens des paroles et des représentations des sujets à deux. Cette démarche a permis de créer, au fur et à mesure, des catégories conceptualisantes pertinentes, rigoureuses, justes, claires et bien ancrées dans la réalité du vécu des sujets.

La liste des catégories conceptualisantes dans le cadre de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005)

Dans le cadre de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005), sept catégories conceptualisantes ont été créées afin de rendre compte à la fois du discours des sujets sur leur représentation de l'aide et de l'interprétation des chercheurs en fonction de leur théorie de référence, soit la psychanalyse. Ces catégories visent à transmettre une compréhension des mécanismes de l'aide chez les jeunes adultes itinérants rencontrés et ainsi de retracer des processus communs aux sujets en vue d'une généralisation future pour une population semblable. Voici la liste des catégories conceptualisantes ainsi que leur définition respective.

1- Le non-dit

L'oubli, le refoulé, le secret... tout ce qui échappe au sujet, volontairement ou non. On y étudie l'impact de ce non-dit sur leur histoire, sur leur situation actuelle et sur leurs relations. Quatre aspects du non-dit sont répertoriés, soit le contenu de ce non-dit (événements et émotions); la forme du non-dit (psychique, au niveau relationnel, l'objet extérieur); le sens du non-dit (pour soi, pour l'autre, apparaît lié au désinvestissement) et la réaction des sujets au non-dit.

2- La parole et l'écoute

La nature de la parole et de l'écoute selon le lieu, l'interlocuteur et ses objectifs. On y étudie le style de la parole en fonction du lieu, les conditions de la parole, les objectifs de la parole et de l'écoute dans l'aide, les formes de la parole et les limites de l'utilisation de la parole et de l'écoute.

3- Le mouvement

Cette catégorie conceptualisante est la pierre angulaire de cette recherche, soit l'étude des mouvements physiques et psychiques des sujets de leur vie infantile et familiale à leur vie d'itinérance, de leurs émotions, de leurs relations passées et présentes. L'étude du mouvement capte la dynamique (relationnelle, identificatoire, émotionnelle ou narcissique) qui sous-tend

l'acte d'itinérance et le processus de l'aide et permet donc une compréhension complexe d'un phénomène individuel et social, où les dimensions psychiques, identificatoires, relationnelles et sociales sont en jeu et s'entrecroisent.

4- Le changement

Le changement en termes de désir et/ou de réalité et le lien avec la perception de l'aide et de la guérison. On y étudie les craintes liées au changement et donc ce qui fait limite au changement, ainsi que le changement dans le rapport à l'aide et à l'autre et l'apport de l'expérience de l'autre ou de soi dans le changement. La catégorie du changement explore le sens psychique de l'achoppement de l'aide constaté pour ces jeunes et fait le lien entre les difficultés liées à l'aide actuelle et leur histoire relationnelle et identificatoire.

5- La souffrance

La souffrance exprimée par le sujet en lien avec des événements présents ou passés et les moyens de la contrer. L'étude de la souffrance vise à comprendre l'impact psychique des différents événements jugés difficiles ou traumatiques de leur passé, ainsi que de leur style de vie actuel (itinérance, dépendance).

6- L'échange

Dans le cadre de la relation d'aide (quelle qu'elle soit), les notions d'égalité, de partage, ainsi que l'échange entre les pairs.

7- La compréhension

La question de la compréhension dans la conception de l'aide, du rôle de l'aidant et du désir de l'aidé. Cette catégorie fait le lien avec la question de l'élaboration, du changement et de leur histoire relationnelle et identificatoire. Plus spécifiquement, on vise à faire surgir les différents modes de compréhension des jeunes rencontrés (compréhension extérieure au sujet, recherche dynamique d'une compréhension, compréhension statique, compréhension empirique) et les impacts de ces modes de compréhension sur la relation thérapeutique et sur les plans d'intervention établis par les ressources d'hébergement et d'aide.

Les catégories conceptualisantes dans le cadre de notre étude

Les catégories conceptualisantes développées dans le cadre de notre étude captent les différents mouvements à l'œuvre dans l'acte d'itinérance et dans l'aide, soit le mouvement relationnel, le mouvement identificatoire et le mouvement narcissique. Afin de répondre aux objectifs de notre étude, nous avons choisi de désenclaver le mouvement d'une catégorie conceptualisante et de l'utiliser en tant que concept phare qui traverse les différents enjeux à l'étude de l'acte d'itinérance et de l'aide. Ce choix conceptuel traduit notre vision de l'itinérance, soit un mouvement relationnel, identificatoire et narcissique et non une identité acquise et permanente. Voici la liste des 10 catégories conceptualisantes et leur définition respective. Cette nouvelle liste de catégories conceptualisantes consiste en un travail de création par rapport à la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005); elle permet de répondre aux questionnements personnels du chercheur.

1- La dynamique relationnelle parentale

Il s'agit ici de mettre en lumière les différents mouvements relationnels avec les parents, de l'enfance à aujourd'hui. On y dépeint la nature des relations passées et actuelles, ainsi que la forme d'investissement relationnel actuelle du jeune avec ses parents.

2- Le mouvement de désaffiliation

La manière dont le jeune s'est extrait du monde normatif et de son milieu d'origine, pour vivre dans le milieu de la rue et des ressources d'hébergement et d'aide pour itinérants. Les modes de désinvestissement de leur histoire et d'investissement du milieu de la rue sont étudiés ainsi que leur mouvement actuel entre le milieu normatif et le milieu de la rue.

3- La transmission psychique

Le contenu de la transmission psychique parentale (les valeurs, les interdits, la loi, la dépendance, la criminalité, etc.), les modes de transmission (défaillante, contraignante, transgénérationnelle) et la forme de la transmission (sur le mode du trop ou du manque) sont étudiés. Les notions de désir maternel et de filiation paternelle sont également intégrées dans cette catégorie; ces notions nous permettent de saisir, en après-coup, leur mode d'affiliation

au monde de la rue. C'est une catégorie conceptualisante clé de notre étude puisqu'elle met en lumière la transaction avec les parents des dimensions relationnelles, identificatoires et narcissiques et permet donc de mieux comprendre le mouvement d'itinérance actuel des jeunes et leur rapport à l'aide. L'étude de la transmission nous amène au cœur de la compréhension de la transaction psychique interne, c'est-à-dire comment le jeune transige avec son histoire relationnelle et son héritage identificatoire et du même coup nous permet de comprendre comment il transige avec les différentes institutions sociales et les différents représentants de la loi (la transaction psychique externe).

4- La répétition

Nous repérons à l'intérieur de l'histoire de ces jeunes et de leur discours sur leur vie actuelle, différentes formes de répétition : une répétition d'une caractéristique d'un modèle parental, une répétition d'un élément de la transmission parentale, une répétition d'un acte, d'un comportement, ou d'un agir. Ces éléments de répétition nous permettent de mieux comprendre ce qui limite l'aide et sa demande, ou ce qui fait résistance au changement. Le concept de la répétition permet également de faire le lien entre l'histoire relationnelle et identificatoire, l'acte d'itinérance actuel et les enjeux narcissiques de l'aide.

5- Le mouvement de réparation

Comment le jeune tente de réparer concrètement ou psychiquement la relation aux parents et les conséquences de cette entreprise sur sa vie relationnelle actuelle et plus spécifiquement sur la relation thérapeutique avec les intervenants des ressources d'hébergement et d'aide. Les conséquences (violence, toxicomanie, alcoolisme, agirs divers) d'un fantasme de réparation ne pouvant trouver de solution de compromis ou un interlocuteur sont également étudiées.

6- La souffrance

La souffrance exprimée par le sujet en lien avec des événements présents ou passés et les moyens de la contrer. L'étude de la souffrance vise à comprendre l'impact psychique des différents événements jugés difficiles ou traumatiques de leur passé, ainsi que de leur style de vie actuel (itinérance, dépendance).

7- Le changement

Le changement en termes de désir et/ou de réalité et le lien avec la perception de l'aide et de la guérison. On y étudie les craintes liées au changement et donc ce qui fait limite au changement, ainsi que le changement dans le rapport à l'aide et à l'autre et l'apport de l'expérience de l'autre ou de soi dans le changement. La catégorie du changement explore le sens psychique de l'achoppement de l'aide constaté pour ces jeunes et fait le lien entre les difficultés liées à l'aide actuelle et leur histoire relationnelle et identificatoire.

8- L'investissement libidinal et objectal

Il s'agit de repérer et de mettre en lumière les modes d'investissement relationnel (investissement de l'autre) et libidinal (investissement de soi) dans la vie actuelle d'itinérance de ces jeunes. Cette catégorie conceptualisante nous permet de comprendre les résistances au changement constatées, les limites de l'aide et de sa demande ainsi que de cerner la forme d'itinérance de ces jeunes, soit une forme davantage dans la liaison et une autre davantage dans la déliaison. Il s'agit d'un concept clé puisqu'il ouvre la voie à la théorisation sur le mouvement d'itinérance et sur l'achoppement de l'aide.

9- Les processus d'identification

Cette catégorie conceptualisante traite essentiellement de la dimension identificatoire du mouvement d'itinérance et de l'aide, en explorant les modes d'identification passés aux modèles offerts pendant l'enfance et les modes actuels d'identification. Ceci permet de vérifier s'il y a stabilité des processus identificatoires, ou s'ils varient en fonction du contexte social et du parcours de vie.

10- L'image de soi

Cette catégorie conceptualisante traite essentiellement de la dimension narcissique du mouvement d'itinérance et de l'aide, en explorant la perception que les sujets ont d'eux-mêmes et ce, de l'enfance à aujourd'hui. L'image de soi regroupe les notions de la transmission psychique, de la souffrance et du mouvement de réparation en intégrant donc les éléments identificatoires et narcissiques transmis par les parents et leur mode de transaction

actuel avec les institutions sociales, avec les pairs, les intervenants. La perception de leur valeur et du même coup de leurs blessures narcissiques s'explique à même leur héritage relationnel et identificatoire et leur façon actuelle de transiger avec le monde social.

4.2 L'analyse du questionnaire sociodémographique

Les informations de chaque questionnaire ont été colligées et traitées afin de décrire l'échantillon sous différents aspects (l'âge, la nationalité, la filiation, les antécédents médicaux ou thérapeutiques, la toxicomanie et l'alcoolisme). Ce questionnaire a donc été utile pour définir l'échantillon.

4.3 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons présenté les différentes étapes de l'analyse des résultats de notre recherche de type qualitatif. Nous avons parlé de l'analyse comparative constante à laquelle cette étude s'est soumise du début à la fin de la passation des entretiens; de la méthode d'organisation thématique; de l'analyse thématique et dynamique en lien avec les objectifs de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005) ou de cette présente étude, ainsi que la liste et la description des thèmes et des catégories conceptualisantes. À chacune de ces étapes, nous avons tenu à placer le rôle du tiers qui nous assure rigueur et validité des résultats de recherche et des interprétations du sens des paroles des sujets par le chercheur. Passons à l'étape de la méthodologie de la construction du sens en fonction d'une théorie psychanalytique de référence.

CHAPITRE V

LA CONSTRUCTION DU SENS ET LA PLACE DE LA PSYCHANALYSE

5.1 L'adéquation entre le matériel obtenu par la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005) et cette présente étude

Il apparaît important de justifier l'utilisation du matériel recueilli dans le cadre d'une première recherche sur l'aide pour y effectuer une seconde analyse plus spécifique et élaborée sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et d'aide chez les jeunes adultes itinérants. Les méthodes d'analyse utilisées dans la première recherche ont permis de bâtir une assise importante de compréhension de l'expérience de l'aide chez les jeunes adultes itinérants et de faire ressurgir certains imprévus par rapport aux thèmes pré-déterminés et des questions importantes sur des constatations étonnantes. Le thème de notre étude provient donc essentiellement des observations émergentes de la première recherche c'est-à-dire sur le peu de demandes d'aide adressées aux intervenants et professionnels de la santé et l'impact de l'histoire relationnelle et de l'héritage identificatoire sur leur parcours de vie. Le choix de notre thématique a l'avantage de surgir directement des entrevues et donc de se situer au cœur de la problématique de l'aide et de l'expérience des sujets. Une analyse dynamique plus spécifique à notre objet d'étude et une étape de construction du sens de l'expérience en fonction de notre théorie de référence, soit la psychanalyse, sur ce matériel d'entrevue nous permettra alors de faire le lien souhaité entre l'histoire relationnelle et identificatoire de ces jeunes, la question de l'aide et les concepts psychanalytiques pertinents. Ces dernières étapes de l'analyse qualitative serviront à développer une théorisation du phénomène arrimée au discours des sujets et appuyée par des concepts théoriques psychanalytiques.

5.2 La construction du sens en fonction d'une théorie de référence

Inspirée de la méthode d'analyse qualitative de Paillé et Mucchielli (2003), cette étude se propose d'approfondir la compréhension du phénomène de l'itinérance et de la problématique de l'aide en fonction du parcours relationnel et identificatoire des jeunes et ce en créant un lien entre les catégories conceptuelles issues de l'analyse dynamique et une théorie de référence, soit la psychanalyse. Pour reprendre les mots de ces deux auteurs pour expliquer l'objet de cette étape de l'analyse :

Le travail d'analyse à l'aide de catégories a d'abord consisté à cerner les phénomènes au milieu des événements, des expériences et des parcours, le travail de mise en relation va viser, à partir de maintenant, à documenter des liens, à compléter l'examen vertical du corpus par une analyse transversale, à déceler, dégager, expliciter le motif derrière la forme, bref à reconstruire l'événement, l'expérience, la trajectoire (p. 184).

Cette dernière tâche de l'analyse qualitative vient interpeller une autre fois le verbatim mais de façon différente : on pose en fait la question de son rapport dans la structuration de l'expérience humaine et sociale. En effet, on propose un lien entre des théories pré-existantes du psychisme humain et une problématique spécifique, étudiée empiriquement, pour arriver en bout de ligne à développer une théorisation du phénomène à l'étude. Donc à cette étape-ci on livre davantage qu'un sens aux comportements comme la ferait l'analyse dynamique, on propose un sens théorique, une compréhension supra-empirique.

5.2.1 La pertinence d'une construction du sens de l'expérience inspirée de la théorie psychanalytique pour la présente étude

Il apparaît important de situer notre étude comme étant une recherche qualitative, mais également une recherche inspirée de la théorie psychanalytique. Comme il a été mentionné dans la section sur les considérations méthodologiques de notre étude (troisième partie, chapitre I), la méthode de recherche qualitative nous semble la plus appropriée pour investiguer les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide et le lien probable avec des éléments de leur histoire puisqu'elle permet par la parole et l'écoute de cerner l'expérience des sujets dans toutes ses nuances et d'explorer

plusieurs avenues de compréhension du phénomène. Comprendre l'expérience subjective des itinérants, leur propre perception de leur expérience a l'avantage de faire émerger un sens à leur comportement présent et plus précisément dans notre étude du mouvement d'itinérance et de l'expérience de l'aide (Milburne & D'Ercole, 1991).

Par ailleurs, l'orientation psychanalytique donnée à notre recherche a le double avantage de fournir une compréhension théorique de l'expérience des sujets, mais également d'en éclairer le sens derrière les mots exprimés, derrière le choix des thématiques ou des situations décrites. En effet, nous croyons que dans un processus de co-construction du sens, il n'y a pas de faits bruts rapportés; une histoire est toujours une construction à partir de représentations de désirs marquées par des faits contingents qui ont organisé des fantasmes et très rapidement le discours devient un miroir réfléchissant entre la structure psychique et l'histoire du sujet (Jeammet, 1995). Une écoute et une analyse du corpus inspirées de la psychanalyse peuvent permettre dès lors de cerner le sens du choix des événements racontés et surtout la manière de les raconter. L'histoire racontée dans un entretien de recherche, laissant une place aux associations du sujet, ouvre la voie à la reconstruction de la genèse d'un comportement ou d'un parcours et permet d'une part, de mesurer l'impact qualitatif éventuel d'un événement et, d'autre part, de lier entre eux plusieurs événements racontés ou un événement passé à une conduite ou une situation actuelle. Ainsi, tout le travail de décryptage se doit sans cesse de croiser des axes conscient et inconscient, ce qui implique également une résistance, une lutte entre la pulsion épistémologique et le refoulement, dans l'exigence d'une analyse dialectique et profonde des processus psychiques à l'œuvre (Jeammet).

Cela veut donc dire que pour analyser un entretien, il faut se situer à un point de croisement constant et dans un va-et-vient entre trois pôles, soit l'histoire racontée et ce qu'on peut en inférer, la problématique sous-jacente liée aux différents mouvements repérés chez le sujet et ceci bien évidemment dans une référence permanente au corpus théorique, soit pour nous la psychanalyse, qui permet de lier entre eux les différents éléments, dans une organisation explicative signifiante (Jeammet, 1995).

Cette perspective rejoint l'optique de Lagache (1947) qui considère que toute conduite a un sens par rapport à une situation conflictuelle du passé ou se réfère à des attitudes héritées de l'histoire infantile. La recherche d'orientation psychanalytique pose donc le postulat de l'inconscient; les situations et conduites actuelles peuvent être interprétées en fonction du passé ou des conflits psychiques inconscients non résolus (Widlöcher, 1996). Cette étude se propose ainsi d'offrir une compréhension théorique, dans l'étape de construction du sens, à la problématique du mouvement d'itinérance et des enjeux de l'aide chez les jeunes itinérants, étudiée empiriquement. Elle se propose également de dégager un sens latent à leur discours et plus spécifiquement à leur histoire relationnelle et identificatoire et à l'achoppement de l'aide constaté et ce, par le biais des liens à leur histoire passée, à leur parcours.

En somme, s'inspirer de la psychanalyse signifie la prise en compte de la dynamique inconsciente et d'un sens latent à des paroles et à des comportements. S'inspirer de la psychanalyse signifie également la mise en oeuvre d'un processus de recherche qui laisse émerger un sens latent soit par la nature de la rencontre (une construction partagée du sens), soit par la qualité d'écoute et d'analyse du chercheur (une introspection antérieure ouvre les yeux sur les enjeux du transfert et contre-transfert et permet de mettre cette subjectivité au service de la recherche), soit par un processus de libre discussion avec un tiers afin d'éviter une dispersion et favoriser une analyse éclairée et nuancée.

5.3 La place de la psychanalyse dans cette étude

Il nous apparaît important, avant de clore le sujet de la méthodologie, de préciser la nature de notre recherche ainsi que la place que tient la psychanalyse dans notre étude sur le mouvement d'itinérance et sur les enjeux de l'aide en fonction du parcours de vie de ces jeunes adultes itinérants. Cette précision est d'autant plus importante, que la recherche d'orientation psychanalytique est souvent critiquée pour son manque de rigueur et de validité et pour son transfert massif, sans nuance, de l'étude de cas psychanalytique et de la cure-type à la recherche d'orientation psychanalytique. Il est de fait nécessaire de distinguer l'étude de cas, de la clinique, de la recherche (traditionnelle ou clinique).

5.3.1 La nature de notre étude

Notre étude se situe à la jonction de la recherche et de la clinique : de la recherche puisqu'elle fait des verbatim des sujets un objet de recherche et de la clinique puisqu'elle s'intéresse aux mouvements psychiques des sujets et laisse émerger l'individualité par la nature de ses entretiens de recherche qualitative semi-directifs. Ainsi, le volet recherche est sous-tendu par la volonté du chercheur de transmettre aux lecteurs une compréhension psychique dynamique des enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques de l'itinérance et de l'aide basée sur des entretiens de recherche, une méthode d'analyse thématique et dynamique rigoureuse et une construction du sens en fonction de concepts théoriques psychanalytiques. Devereux (1998) dit :

Un fait n'acquiert de portée scientifique que s'il est pris dans le cadre d'une théorie, qui lui attribue un sens, qui transforme un fait, scientifiquement neutre jusque-là (au moment de l'entretien), en une donnée que pourra utiliser telle discipline, telle science nettement définie (p.32).

Notre méthode d'entretien de recherche semi-directif s'inspire de la clinique analytique en laissant l'individu libre d'associer entre diverses lignes de pensée et de reconstruire son histoire et sa réalité actuelle à l'aide des relances, des questions et de certaines interprétations du chercheur. Le sujet n'est pas simplement invité à s'exprimer sur un sujet et à émettre une opinion, il est invité à échanger sur une partie de son histoire et de sa réalité et à co-construire son histoire avec le chercheur, à la manière d'un entretien à visée thérapeutique. Nous affirmons donc sur cette base que notre étude est une recherche d'orientation psychanalytique qui se situe à la jonction de la recherche et de la clinique. Mais où se situe précisément la psychanalyse dans notre recherche?

5.3.2 La psychanalyse et la recherche : son utilité et ses distinctions avec d'autres théories de référence

Devereux (1998) prétend qu'une théorie de référence dans la recherche n'est avant tout qu'un système de triage ou de catégorisation, c'est-à-dire un moyen d'attirer l'attention du chercheur sur une certaine série de faits qu'on serait tenté de négliger, faute de voir qu'il s'agit d'une catégorie, d'une classe de faits. Selon nous, la psychanalyse se distingue des

autres théories de référence, en ce sens qu'elle est davantage qu'un système de triage, puisqu'elle transcende la recherche depuis la nature même du chercheur jusqu'à la méthode d'échantillonnage, la méthode d'analyse qualitative et l'issue finale de la construction du sens. La théorie psychanalytique sert effectivement de méthode de triage par la découverte et la création de catégories conceptualisantes, or elle offre davantage, soit une analyse des ressorts intrapsychiques et des fantasmes qui animent le comportement, tant personnel que social, des individus à l'étude, ce qui la distingue nettement des autres théories de référence. La théorie psychanalytique permet de reconstituer l'histoire du sujet et le sens des comportements actuels dans un après-coup (après l'événement ou l'acte et après l'entretien de recherche via le verbatim) et d'interpréter le sens latent derrière le discours manifeste par son intérêt pour la dynamique psychique consciente et inconsciente et par l'exigence d'analyse des réactions transférentielles et contre-transférentielles pour le chercheur. L'échange qu'offre l'entretien n'est donc pas une simple conversation, elle est une première construction du sens intrapsychique des actes et de l'histoire du sujet; l'analyse qualitative inspirée de la psychanalyse offre une interprétation de la dynamique psychique des sujets basée sur le discours des sujets. Levallois (1998) parle de la recherche inspirée de la psychanalyse :

Les pistes ouvertes par la psychanalyse ne contraignent pas la recherche à s'enfermer dans une systématisation de l'appareil psychique. Elles permettent, en revanche, d'affiner l'approche historique d'un individu en tenant compte du jeu complexe d'interrelations qui existe entre ses déterminants et lui-même, à la fois membre d'une communauté humaine avec ses règles et ses institutions et espace subjectif d'appropriation. (p.92)

La psychanalyse offre enfin, selon cette auteure, une analyse des divers enjeux individuels et sociaux interreliés dans une expérience humaine particulière. Dans le cas de notre étude, la psychanalyse nous offre la possibilité d'étudier différents aspects de l'itinérance et de l'aide et d'offrir une construction du sens complexe qui tient compte à la fois de la dynamique psychique des sujets, de la transmission psychique entre les générations et de l'adaptation des individus à leur héritage et à l'institution sociale. Cette recherche d'orientation psychanalytique offre la possibilité de reconstituer dans l'après-coup d'une vie ou d'un événement comment le sujet a joué sa donne familiale de départ dans les différentes situations qui ont jalonné son existence et à travers lesquelles il est devenu ce qu'il a été. Le regard porté sur plusieurs sujets qui vivent une situation sociale et individuelle similaire peut

permettre de dégager des cohérences, des dynamiques psychiques communes, des parcours de vie semblables; c'est donc la répétition qui permet de ressortir les éléments déterminants et de généraliser une construction du sens basée sur le discours des sujets et sur la théorie psychanalytique.

5.3.3 Les points d'ancrage de la psychanalyse dans notre étude

La psychanalyse traverse cette thèse et s'ancre en quatre points plus précisément : dans la nature du chercheur, dans la méthode d'entretien de recherche, dans la méthode d'analyse thématique et dynamique et dans la construction du sens. La recherche d'orientation psychanalytique exige du chercheur une compréhension de ses propres enjeux psychiques et de son histoire relationnelle et identificatoire par une démarche de thérapie psychanalytique. Cette exigence assure au chercheur une écoute et une interprétation du sens moins teintées de son propre bagage personnel et intrapsychique et favorise donc une rigueur à la recherche. Le travail avec un tiers, comme il a été mentionné plus tôt, offre au chercheur un espace psychique de travail pour départager ses enjeux personnels de ceux des sujets et favorise donc des interprétations du sens plus neutralisées (et non neutres, puisque le matériau des entretiens se situe à la jonction du sujet et du chercheur). Aussi, une démarche de thérapie analytique met le chercheur au parfum des différents conflits psychiques possibles, des mécanismes de défense, des agirs qui dévoilent une partie de l'inconscient ou du moins du sens latent derrière le discours manifeste.

La psychanalyse se situe également dans la méthode d'entretien de recherche et dans la méthode d'analyse thématique et dynamique. L'entretien de recherche inspiré de la méthode psychanalytique laisse le sujet libre de s'exprimer sur une thématique déterminée par le chercheur; il associe donc librement entre ses diverses pensées et il reconstitue son histoire à l'aide des relances et des interprétations du chercheur. Le sujet n'est donc pas contraint à répondre à une série de questions pré-déterminées, il est libre de faire ressortir les éléments qu'il juge importants ou pertinents à la question de départ. L'analyse thématique et dynamique se charge par la suite de trier le discours des sujets par thèmes récurrents d'un sujet à un autre et par catégories conceptualisantes; le système de triage est dès lors inspiré directement de la métapsychologie. Puis, c'est la répétition et la comparaison entre les sujets et le travail avec

un tiers qui permet de proposer des interprétations pertinentes pour notre recherche. À cette étape de la recherche, la psychanalyse inspire la forme des entretiens de recherche et sert de système de triage et de catégorisation.

Enfin, la psychanalyse sert également de théorie de référence dans la construction du sens du mouvement d'itinérance et de l'expérience de l'aide chez les jeunes adultes itinérants rencontrés. Les concepts théoriques qu'elle offre servent à rendre accessibles certains éléments de la dynamique psychique sous-jacente au discours manifeste des sujets et à transmettre une théorisation à partir de cette analyse des comportements humains, de la dynamique psychique, de l'histoire des sujets et de la théorie psychanalytique.

La psychanalyse permet donc de reconstruire l'histoire passée des sujets dans un entretien de recherche non-directif; de lire au présent cette construction et de la trier, la catégoriser et l'analyser; d'inscrire cette analyse dans l'avenir en proposant une construction du sens, une théorisation nouvelle du mouvement de l'itinérance et de l'expérience de l'aide.

5.4 Conclusion

Dans ce dernier chapitre sur la méthodologie, nous avons présenté l'étape finale de la construction du sens en fonction de la théorie psychanalytique. Pour ce faire, nous avons tenu à aborder la pertinence de la psychanalyse dans notre étude sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques du mouvement d'itinérance et de l'aide, son utilité et ses différents points d'ancrage dans notre processus de recherche et d'analyse. Nous retiendrons que la psychanalyse dans cette étude ne sert pas uniquement de théorie de référence dans la construction du sens, mais elle traverse la thèse en inspirant sa démarche d'échantillonnage, la nature des entretiens de recherche et la méthode d'analyse des résultats. Passons, à présent, à l'étape de l'analyse des résultats de cette thèse.

QUATRIÈME PARTIE

L'ANALYSE DES RÉSULTATS

INTRODUCTION

Dans cette partie de la thèse, nous présenterons les résultats de notre analyse thématique et dynamique des 15 entretiens de recherche qualitative. C'est à travers les différentes thématiques abordées en entretien de recherche que pourront être comparés les sujets mettant en évidence leurs différences, ainsi que leurs expériences communes. L'analyse thématique et dynamique nous permet de dégager certains processus psychiques communs à l'œuvre dans le mouvement d'itinérance et dans les difficultés liées à l'aide et à sa demande.

Plus spécifiquement, cette quatrième partie de notre étude se divise en quatre chapitres d'analyse. Les trois premiers chapitres mettent en lumière l'analyse thématique et dynamique du discours des sujets, alors que le quatrième chapitre présente davantage une analyse conceptuelle de la conflictualité psychique et propose certaines pistes de réflexion théorique. La structure de l'analyse des résultats procède d'une analyse plus empirique, c'est-à-dire plus proche du discours des sujets (analyse thématique et dynamique) à une analyse plus conceptuelle où certains processus psychologiques communs aux sujets sont dégagés. Cette dernière portion conceptuelle de l'analyse du discours nous ouvrira la voie vers la discussion de cette thèse, soit une construction théorique sur le mouvement d'itinérance et la résistance au changement à la lumière de la théorie sur la transmission psychique.

Plus précisément, le premier chapitre intitulé *Le mouvement relationnel : de la rupture familiale à la rupture sociale*, étudie le parcours relationnel de ces jeunes, de leur enfance à l'âge adulte, dans leur milieu de vie sur la rue. Ce chapitre retrace les grandes ruptures avec la famille d'origine, la dynamique relationnelle avec les parents et les substituts parentaux, la rupture sociale et le mouvement de désaffiliation sociale. Le deuxième chapitre intitulé *Le mouvement identificatoire et narcissique : une transmission psychique à négocier*, aborde la question de la transmission psychique inconsciente, des modèles identificatoires primaires et des modes de transmission des valeurs et de la loi, des processus d'identification des jeunes et de leur adaptation narcissique à leur héritage identificatoire. Le troisième

chapitre intitulé *La représentation de l'aide chez les jeunes adultes itinérants : les enjeux relationnels et narcissiques*, questionne plus particulièrement les limites de l'aide perçues par les jeunes, l'état de la demande d'aide et des désirs exprimés par les jeunes, ainsi que les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide. Les deux premiers chapitres ont fourni le matériau nécessaire à cette réflexion sur les enjeux de l'aide. Enfin, le dernier chapitre d'analyse intitulé *Les lieux et les formes de la conflictualité psychique : une analyse plus conceptuelle du discours des sujets*, approfondit la compréhension psychique de l'itinérance et la question de la conflictualité psychique en étudiant le vécu de la souffrance dans le corps et dans l'acte et les modes d'investissement libidinal et objectal sur la rue. Ces quatre chapitres nous permettront d'étudier les différents mouvements de l'itinérance et de l'aide, leurs enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques et leur lien à la transmission psychique.

Avant de débiter l'analyse des résultats de recherche, un bref portrait de notre échantillon sera présenté à la lumière de l'analyse des questionnaires sociodémographiques, ainsi qu'un mode d'emploi de l'analyse du discours.

UN PORTRAIT DE L'ÉCHANTILLON

Un questionnaire sociodémographique a été complété par chacun des sujets à la fin de l'entretien de recherche. Les réponses colligées servent à dresser un portrait de notre échantillon.

Nombre de sujets: 15 hommes de 18 à 35 ans

Âge

Moyen : 27,46

Inférieur : 20

Supérieur : 35

État civil

Célibataires : 7

En couple au moment de l'entretien: 3

Séparés (d'une union de fait) ou divorcés: 5

Source de revenu (plus d'une source de revenu possible)

Aide sociale: 8

Travail stable: 1 (temps plein)

Programme de réinsertion: 3

Travail occasionnel: 4

Vente de drogues: 4

Quête: 5

Squeegee: 4

Aucune, en attente d'aide sociale: 1

Consommation

Drogues seulement: 2

Alcool seulement: 3

Alcool et drogues: 5

Sur la méthadone au moment de l'entretien: 1

Aucune (depuis plus de 3 mois): 4

L'information sur la consommation de drogues ou d'alcool est dérivée du discours des sujets. Les jeunes qui jugeaient leur consommation comme importante ou omniprésente dans leur vie étaient considérés comme étant des consommateurs.

Lieu de naissance

La majorité des jeunes rencontrés, soit 13 sujets sur 15 sont nés au Québec. De ces 13 sujets, deux sont nés de parents amérindiens ou antillais. Aussi, deux des sujets rencontrés sont nés à l'extérieur du Canada et ont immigré au moment de leur adolescence : un premier est né en Amérique du Sud et un autre en Afrique du Nord.

Scolarité ou formation professionnelle

La majorité des jeunes rencontrés n'ont pas complété leurs études secondaires (10/15), mais plusieurs aspirent, dans un futur rapproché, à terminer leurs études et à obtenir leur diplôme d'études secondaires (5/10). Un autre jeune rencontré ne détient pas son certificat d'études secondaires, mais a complété un diplôme d'études professionnelles (DEP).

Enfin, cinq sujets sur 15 ont obtenu leur diplôme d'études secondaires (DES) et ont poursuivi leurs études au cégep et à l'université, ou ont entrepris une formation professionnelle: un sujet a obtenu un certificat collégial de technique en informatique, un autre a étudié deux ans au cégep en musique, puis a suivi une formation professionnelle, un autre a débuté une formation collégiale en électricité mais ne l'a pas complétée, un autre a complété une année universitaire en psychologie et un dernier possède une attestation de spécialisation professionnelle en cuisine. Ces cinq sujets ne travaillent pas pour le moment dans leur domaine d'étude.

Recours aux ressources d'hébergement

Six ressources d'hébergement pour itinérants nous ont permis de rencontrer des jeunes usagers dans leurs locaux. La répartition du lieu des entretiens est comme suit: quatre sujets rencontrés au Refuge des jeunes, quatre à La Maison du Père, un à l'Accueil Bonneau, quatre Dans la Rue, un à l'Auberge communautaire sud-ouest et un dernier aux Dîners-rencontre Saint-Louis de Gonzague.

Des 15 jeunes itinérants rencontrés, sept fréquentaient exclusivement, au moment de notre entretien, la ressource d'hébergement où avait lieu l'entretien. Les huit autres jeunes naviguent d'une ressource à une autre (de deux à trois ressources d'hébergement ou de réinsertion sociale) en fonction des besoins et de la disponibilité de la ressource.

Aussi, 14 sujets sur 15 ont déjà fréquenté des ressources d'hébergement (au moins deux ressources), d'aide et de désintoxication soit dans l'enfance ou à d'autres périodes d'itinérance dans leur vie. De ces 14 sujets, neuf ont été placés par les centres jeunesse en famille d'accueil ou en centres d'accueil, pendant leur enfance et deux autres ont été confiés à des substituts parentaux par les parents.

Recours thérapeutiques

Quelques jeunes rencontrés, soit quatre sur 15, ont déjà eu recours ou ont recours, au moment de l'entretien, à des services en psychologie. Aussi, neuf sujets sur 15 ont déjà

intégré ou intègrent au moment de notre entretien, des groupes d'entraide aux Alcooliques Anonymes.

Médication psychiatrique

Dans notre échantillon, cinq sujets sur 15 reçoivent une médication psychiatrique prescrite par un médecin (médication anti-dépressive ou stabilisateur de l'humeur). De ces cinq sujets, seulement un jeune prend sa médication telle que prescrite, les quatre autres refusent de la prendre ou ne possèdent pas l'argent nécessaire pour se la procurer.

MODE D'EMPLOI DE L'ANALYSE DES RÉSULTATS

Afin de permettre au lecteur de bien suivre le raisonnement de l'analyse des résultats, voici un mode d'emploi sur la structure des chapitres, sur l'organisation des idées et sur la mise en forme des verbatims.

Nous avons choisi de présenter les analyses des entretiens de recherche sous la forme d'un entonnoir. Ainsi, chaque chapitre traite d'une problématique générale qui est développée en différentes catégories. Les catégories comportent un certain nombre de thèmes principaux qui sont ensuite subdivisés en sous-thèmes. Les sous-thèmes sont enfin illustrés par des extraits du discours des sujets. Les verbatims permettent alors d'appuyer l'analyse ou parfois l'interprétation du chercheur. Ainsi, la construction de sens (le processus d'analyse de chaque chapitre), se fait progressivement, de la lecture du verbatim, à l'analyse thématique puis dynamique/inférentielle, aux catégories conceptuelles, en ayant recours à chaque étape à l'illustration de l'analyse par le verbatim. Ceci permet de maximiser la rigueur de notre recherche.

Voici un exemple de structure d'une portion d'un chapitre. Dans cet exemple, la catégorie conceptuelle est « la rupture sous toutes ses formes », alors que le thème général est

« les ruptures qui échappent au contrôle des sujets ». Ce thème général est divisé en plusieurs sous-thèmes qui sont à leur tour illustrés par du verbatim.

1.2 Un monde relationnel en rupture : la rupture sous toutes ses formes

1.2.1 Les ruptures qui échappent au contrôle des sujets

1.2.1.1 Les décès, ces ruptures définitives

Décès de la mère

-Verbatim

1.2.2 Les ruptures nécessaires instiguées par les sujets

Nous avons également choisi de présenter le verbatim, ou le mots-à-mots du discours des sujets afin d'illustrer le plus fidèlement possible la représentation des sujets sur les différents thèmes abordés. Or, afin de faciliter la lecture des verbatims, nous avons enlevé les hésitations et les mots liés à des défauts de langage tels que les « t'sais » et « men » qui n'apportent rien de plus à la compréhension et à l'analyse du discours et qui ne font que parasiter la lecture. Aussi, l'auteure a pu faire quelques ajouts entre parenthèses afin d'aider à situer le contexte du verbatim. Par exemple: « elle m'aime pas (la mère)... ».

Voici deux exemples d'extraits d'entretien modifiés:

T'sais c'est un autre monde qui embarque, pis là ben paf, à un moment donné tu vois un dealer de poudre, hostie, qui est en train de se péter un hit pis tu dis ah ben oui j'aimerais ça essayer ça, tant qu'à faire de la mesc pis me péter les cellules, je vas me les péter comme du monde t'sais.

C'est un autre monde qui embarque, pis là ben paf, à un moment donné tu vois un dealer de poudre, hostie, qui est en train de se péter un hit pis tu dis ah ben oui j'aimerais ça essayer ça, tant qu'à faire de la mesc pis me péter les cellules, je vas me les péter comme du monde.

Alors que cet extrait serait modifié comme suit:

Mais t'sais si... si j'aurais pas... si je m'étais pas cherché une job c'est sûr qu'elle m'aurait pas, elle m'aurait jamais réouvert la porte là pour dire ... t'sais là.

Mais si je m'étais pas cherché une job c'est sûr qu'elle m'aurait pas, elle m'aurait jamais réouvert la porte là pour dire...

Ainsi, dans ces deux extraits, nous avons redonné une fluidité au discours en enlevant des défauts de langage et des hésitations, sans modifier le sens du discours et sans perturber l'analyse et la construction de sens de l'extrait de l'entretien.

Enfin, les chiffres entre parenthèses, qui accompagnent les interprétations et l'analyse du chercheur, indiquent le nombre de sujets concernés. Par exemple, (5/15) indique que cinq sujets sur les 15 interviewés sont concernés directement par la thématique.

Bonne lecture...

CHAPITRE I

LE MOUVEMENT RELATIONNEL : DE LA RUPTURE FAMILIALE

À LA RUPTURE SOCIALE

1.1 Introduction

Le tissu relationnel et événementiel nous est livré d'emblée par les jeunes itinérants rencontrés et ce, malgré la question initiale sur leur représentation de l'aide. À l'écoute des entretiens et à l'analyse du discours, se dessine leur histoire marquée souvent d'événements qu'ils jugent traumatisants, de ruptures et de conflits qui les hantent encore aujourd'hui, de relations parentales défaillantes et de substituts parentaux parfois inexistants, parfois décevants à leur tour. Pour la majorité de ces jeunes, c'est, selon eux, leur biographie marquée de ruptures répétitives qui les a menés à la vie d'itinérance actuelle. Suggérer un lien direct de cause à effet serait trop simpliste. Or, nous ne pouvons ignorer ce parcours relationnel en rupture, chez l'ensemble des jeunes rencontrés, dans la compréhension psychique du phénomène de l'itinérance. Selon nous, le monde relationnel actuel de tout être humain se construit à partir des relations infantiles et de l'intériorisation de ces différentes relations d'objet¹⁹.

Ce premier chapitre sur la dimension relationnelle de l'itinérance suit un certain ordre chronologique, de l'étude de la rupture avec la famille à l'étude de la rupture avec la vie sociale normative. Ce chapitre capte le mouvement relationnel du vécu infantile au vécu relationnel actuel sur la rue. Afin de remplir ce premier objectif de la thèse, soit l'étude du

¹⁹ Selon Laplanche et Pontalis (1967), la relation d'objet est « un terme très couramment employé dans la psychanalyse contemporaine pour désigner le mode de relation du sujet avec son monde, relation qui est le résultat complexe et total d'une certaine organisation de la personnalité, d'une appréhension plus ou moins fantasmatique des objets et de tels types privilégiés de défense ».

mouvement relationnel de l'itinérance, nous avons exploré les thématiques des ruptures parentales importantes, de la dynamique relationnelle avec les parents et le tissu relationnel auxiliaire et substitutif, la rupture sociale et le mouvement de désaffiliation sociale.

L'HISTOIRE RELATIONNELLE ET LA RUPTURE FAMILIALE

Les prochaines sections viseront à étudier l'histoire relationnelle de ces jeunes avec leurs parents et le réseau social parallèle. Nous étudierons ainsi les ruptures importantes, les thématiques et la dynamique relationnelles avec les parents et la nature du tissu relationnel substitutif et auxiliaire.

1.2 Un monde relationnel en rupture : la rupture sous toutes ses formes

Les jeunes itinérants rencontrés décrivent leur parcours de vie à partir d'événements importants, de points de rupture jugés difficiles, voire même « traumatisants ». Ces ruptures sont pour eux des points de fixation dans leur développement psychique, ce sont des moments charnière qu'ils ne peuvent oublier et auxquels ils ne peuvent échapper. Ces ruptures hantent certains jeunes qui y reviennent sans cesse, comme pour tenter de conjurer le sort ou tenter de renouer, de relier le sens à l'expérience. Pour d'autres, ces ruptures servent d'appui pour expliquer leur mode de vie actuel. Les sujets rencontrés nous parlent de deux types de ruptures: les ruptures qui échappent au contrôle des sujets et les ruptures dites nécessaires, instiguées par les sujets.

1.2.1 Les ruptures qui échappent au contrôle des sujets

Il s'agit ici de ruptures causées par des décès, des abandons et des placements. Les sujets disent avoir « subi » ces événements, sans possibilité de se défendre, d'agir et de devenir acteurs de leur vie.

Les décès, ces ruptures définitives

Dans notre échantillon, neuf sujets ont vécu le décès d'un parent comme une rupture définitive, irréparable dans leur parcours de vie. La plupart de ces sujets abordent ces décès d'emblée, comme des marques indélébiles dans leur parcours, comme des événements qui expliquent leur vie d'itinérance actuelle. Dans notre échantillon, trois sujets ont vécu le décès de leur mère, trois sujets le décès de leur père et trois autres sujets ont vécu des pertes multiples de personnes significatives.

« ... ça fait quatre ans ma mère est décédée (d'un accident de voiture). Pis c'est comme pas mal à partir de delà que... moi avec mon père ça allait plus bien (...). Ça fait que là je me suis retrouvé à plus avoir personne pour parler. (J01)»

« Pis moi c'est de me refaire une vie, parce que j'ai plus rien dans le fond là. Ma mère pis mes trois frères sont morts dans un accident de char voilà cinq ans. (J08) »

« Mon père s'est pendu en prison quand j'avais 8 ans, pis j'ai jamais compris pourquoi. (J07)»

«... ça avait été un accident, il y avait eu quatre morts là-dedans. Ma sœur, ma tante, mon cousin pis ma petite nièce. Pis l'histoire là-dedans c'est qu'ils s'en allaient voir ma mère à l'hôpital. (J12)»

Les conséquences du décès: l'écroulement d'un monde relationnel, l'identification au parent décédé et l'acting out.

Nous constatons que ces décès ont eu des répercussions importantes sur leur monde relationnel et identificatoire. Pour certains sujets (2/15), le décès d'un parent signifie la perte d'un confident ou d'une figure de protection, et en quelque sorte, un écroulement de leur monde relationnel.

«Pis ma mère était tout le temps à la maison là, ça fait que c'est avec elle que je parlais si j'avais un problème avec ma blonde ou n'importe quoi là quand j'étais jeune, c'est avec elle que je parlais. Ça fait que je me suis retrouvé à plus avoir

personne pour parler. Tout le monde voulait me donner de l'aide, mais moi je ne la prenais pas. (J01)»

«Elle le savait (abus sexuels du père) pis ils ont divorcé quand qu'elle a su ça. Elle l'a crissé dehors, mon père il a fait du temps un bout en dedans pis toute. Maintenant j'ai pu personne... (J08)»

Nous constatons également, à la suite de ces décès, que trois sujets s'identifient au parent décédé, soit en adhérant aux valeurs du parent dans un souci peut-être de maintenir la filiation, soit en s'identifiant à la part destructrice du parent (criminalité, toxicomanie et suicide) dans un désir probable de conserver l'amour, ou même, de retrouver un amour toujours désiré mais jamais reçu.

«Ma mère était clairvoyante en plus, dans ma famille on a gros fait de la magie blanche, des affaires là, les dons sont transmis de mère en fils. Je suis le seul qui reste de vivant, ça fait que oui je suis chaman, je suis sorcier dans la vie, christ, je guéris du monde pis je prédis l'avenir... (J08)»

«... elle (la mère) a tout le temps aidé tout le monde dans la vie pis elle était malade là, elle rushait là, elle rushait dans la vie pour gagner son pain pis d'être capable de..... de réussir à faire quelque chose. C'est quoi que ça y a donné? Ça y a donné moi. Moi aujourd'hui elle doit être fière de me voir pis de m'entendre là. Elle le sait, men, que c'est du bien que je fais dans la vie pis que j'ai compris là pis que mon but c'est pas de détruire le monde. (J08)»

« Moi je me souviens, à un moment donné j'avais 15 ans pis je me disais que je dépasserai pas 30 ans. Je disais ça parce que ... moi mon père est mort (à 33 ans). Pis il est mort sur une overdose de morphine. Pis bon j'ai jamais resté avec mais on se ressemble, c'est drôle hein, on a jamais vécu ensemble mais on se ressemble, j'ai peut-être des choses à aller voir là-dedans, c'est peut-être des blessures là que j'ose pas encore aller voir. (J06)»

Enfin, chez un sujet, les décès provoquent irrémédiablement des agirs ou une consommation excessive d'alcool ou de drogues.

« Pis j'ai replanté (rechute de consommation de drogue) quand j'ai ressorti de la maison de désintox en 98 (...). La mort de mon parrain ça m'a pas aidé (...). Moi à six ans j'ai trouvé mon arrière-grand-mère morte. Dans son lit. J'ai vidé une bouteille de vin, une cruche avec mes deux petits cousins. Soûls morts tous les trois (...). Pis j'ai perdu deux de mes meilleurs cousins. Deux en bicycle à pédales. J'ai redescendu avec mon chum, pis ça prend dix heures de route, moi je l'ai fait en six heures et demie, une Mustang 5 litres turbo, t'embarques, oui, parfait, je mets ça sur le turbo tout le long au fond, on peut se tuer. Pis là je me gelais en... en full pine, pis lui roulait, faisait des sacs (rire), sniffait, buvait, débouche les bouteilles je vas la boire, il fallait que je me rende au plus christ pour le voir. (J11) »

Les abandons

Il est à noter que nous nous référons ici au sens strict du terme abandon, c'est-à-dire, au renoncement définitif ou temporaire du rôle parental. Nous aborderons les abandons relationnels à la section 1.3 sous le vocable d'abandon relationnel ou de désinvestissement parental.

Plusieurs sujets (6/15) ont vécu un abandon par l'un ou l'autre des parents. Un seul de ces sujets a vécu un abandon par ses deux parents. Nous constatons que l'abandon par le père est trois fois plus élevé (6/15) que par la mère (2/15) dans notre échantillon.

«... c'était la guerre dans mon pays. Ça fait que ma mère est partie, elle m'a laissé dans une ferme avec ma grand-mère pis sa tante à elle. (J03)»

«Mon père la première fois que je l'ai vu c'est quand j'avais 12 ans. La première fois depuis que j'étais né. (J03)»

«Je l'ai jamais vu vraiment là. Pas un contact là, mais il s'en foutait. (J09)»

«Moi j'ai cherché mon père à partir de 16 ans. Moi je l'ai vu la première fois j'avais 26 ans. Pis je voulais le tirer. Il m'a même pas demandé mon nom. (J11)»

«Mon père il est parti ma mère était enceinte de moi (J14)»

Les réactions des sujets à l'événement d'abandon ou au parent abandonnant sont multiples :

Devant un abandon, quelques sujets (2/15) tentent de maintenir un lien psychique avec le parent perdu ou de réhabiliter l'image du parent abandonnant.

«Moi j'aime beaucoup ma mère, même si je la connais pas je l'aime quand même. Pis j'ai... je demanderais pas si un jour je la connais, je vais pas lui demander pourquoi elle m'a laissé, c'est sûr qu'elle a eu ses raisons. C'est pas à moi de demander ça. (J03)»

«... mon père il m'a appris que lui il voulait pas d'enfant, quand lui et ma mère m'ont eu pis que c'est ma mère qui a comme malgré lui, a décidé de pas prendre une pilule... parce que lui il se sentait vraiment pas prêt. Pis ça m'a vraiment bouleversé parce que toute ma jeunesse j'ai toujours cru que... ma mère m'a toujours raconté que mon père il est parti parce que... pis elle le détestait pis toute pis en fin de compte... je peux comme pas lui en vouloir à mon père. Pis ça explique bien des choses mais ça justifie pas. (J13)»

Pour les trois sujets de notre échantillon qui ont renoué avec le parent abandonnant, nous remarquons que le lien est conflictuel et que l'autorité parentale ne passe plus. Pour un sujet, c'est la révolte, le dénigrement et l'opposition massive au parent, alors que pour les deux autres, c'est le refus de la transmission des valeurs et de l'autorité parentale.

«J'ai dit ça à ma mère, t'es pas ma mère c'est ça le pire, t'es ma mère biologique mais c'est pas toi qui m'as élevé. Quand ma mère est revenue me chercher à 7 ans, j'étais révolté, pis j'ai commencé à consommer à cet âge-là. (J11)»

«C'est parce que jamais j'ai habité avec mon père, pis il m'a amené ici (au Canada), il voulait que je fasse comme il veut, pis j'avais jamais eu quelqu'un qui me dise quoi

faire. Fait que quand il me disait fais ça, fais ça, moi je faisais le contraire. Je faisais qu'est-ce que moi je voulais faire. Pis c'est ça, j'ai dit en fin de compte je m'en vais là. (J03)»

«... ma mère était plus capable avec moi, je suis allé vivre chez mon père pendant deux ans. Ça allait mal. Un étranger qui arrive de nulle part là, pour me rééduquer (...) je pense qu'il sentait un devoir envers moi, qui est arrivé après, monsieur arrive... non ça me faisait chier. (J13)»

Les placements

Plusieurs sujets, 9/15, qui ont été placés et parfois même déplacés de façon répétitive au cours de leur enfance. Certains parlent alors de «rejet», du «sentiment d'être garroché», d'abandon relationnel, etc. Nous recensons quatre contextes de placement différents chez les sujets rencontrés : suite à des événements majeurs dans la vie du sujet (3/15), par l'impossibilité pour les parents d'assumer davantage le rôle parental (4/15), par protection devant un parent abuseur (2/15), ou à la suite de comportements déviants du sujet (4/15).

Le placement comme faisant suite à des événements majeurs dans la vie des sujets

«Moi j'avais pas l'intention de venir, j'étais bien dans mon pays. Et tout d'un coup, paf, c'est le Canada. Dès que je suis arrivé ici, j'avais 16 ans, ben j'ai essayé d'aller à l'école suivre le plan que mon père avait fait. Après une semaine j'ai lâché, j'ai arrêté l'école, j'ai dit à mon père je veux aller travailler et je m'en vas en appartement. Il a porté plainte comme quoi c'était une fugue, la police est arrivée, j'ai dit non je veux pas vivre avec lui, on est huit dans un quatre et demi, je veux mon espace, je veux mon intimité (...). Ils m'ont mis dans un foyer de groupe. (J15)»

«Un couple de semaines après le suicide de mon père, j'ai fait ma propre tentative de pendaison (à 8 ans). Je voulais connaître ce que mon père avait vécu, pis je voulais aussi le rejoindre. J'ai aussitôt été envoyé en psychiatrie pis après on m'a placé en famille d'accueil après plusieurs refus de coopérer. Pis ma mère elle était trop malade pour s'occuper de moi. C'est un sentiment de rejet. Toute qu'est-ce qui m'amène à du

rejet me fait vivre beaucoup de choses là, ça me ramène à quand j'étais petit, le rejet de ma mère pis de mon père. (J07)»

L'impossibilité pour les parents d'assumer davantage le rôle parental entraîne un placement du sujet

Quatre sujets de notre échantillon ont été placés suite à une incapacité du parent à en prendre soin. Nous remarquons que chez trois sujets, le placement est dû à des problèmes de santé mentale ou à une dépendance de la mère.

«... moi j'ai toujours été garroché d'un bord pis de l'autre quand j'étais jeune. La routine je connais pas ça moi. La stabilité. Ma mère a tout le temps été malade, elle a jamais été capable de prendre soin de moi, pis c'est une toxicomane, pis c'est une femme qui est beaucoup malade physiquement mais qui en met plus qu'il y en a. (J07) »

« ... ça allait pas ben dans ma famille, j'étais écoeuré d'être garroché d'une famille d'accueil pis d'un centre d'accueil pis de pas avoir ma famille (...) parce que ma mère était malade à cause de mon père, qui la rendait folle. Ma mère était plus capable de nous faire vivre, elle était sur le BS, était maniaco-dépressive, était schizophrène, pis elle était déjà malade physiquement. (J08) »

« Ma mère fait une dépression, pharmaco-dépendance, blablabla, mon père a eu la garde, il s'occupait pas de nous, il faisait que travailler (...). La crise a commencé quand j'y ai dit que je voulais pas faire du droit. Ça fait que là il m'a dit que je te coupais les vivres, pis je suis parti. J'avais un appartement, après ça il m'a pogné et m'a dit tu viens à la maison et il m'a dit tu fais ce que je veux sinon tu vas en centre d'accueil, fait que là j'ai été en centre d'accueil in et out. (J10) »

Placement par mesure de protection devant un parent abuseur

«... je suis parti de chez ma mère j'avais 11 ans. Je suis allé dans les centres d'accueil, pis dans les foyers de groupe là. Ma mère était très autoritaire (...) quand ça marchait pas elle me battait à coups de bâton, tout qu'est ce qui lui tombait par la main. Jusqu'à

temps qu'à un moment donné je me réveille pis je... je lui ai foutu un coup de poing sur la gueule (...) elle a appelé la police pis là après ils m'ont sorti là. (J14)»

« Mon père lui m'a battu quand j'étais jeune, j'ai été abusé sexuellement par lui (...) pis j'ai fait les centres d'accueil à cause de ça... (J08) »

Placement suite à des comportements déviants du sujet

«Elle (conjointe du père) est allée dire à mon père que j'avais fait des menaces à ma grand-mère. Mon père il a tout de suite appelé la police pis je me suis ramassé à Cartier. Je me suis ramassé à Cartier pis à Bois-des-Filions tout l'été. A Cartier c'est.... ben si tu veux c'est une prison pour enfants mais c'est comme dans le fond c'est pas comme une vraie prison là. (J02)»

« J'ai fait des centres d'accueil quand j'avais 13, 14 ans. Ben des centres d'accueil, des prisons pour jeunes dans le fond là. J'ai fait Cité des Prairies, Cartier, j'ai fait Bosco (...) parce que j'avais fait des vols par effraction. Pis je m'avais fait arrêter pis j'avais eu une sentence de un an en centre d'accueil ouvert. (J06) »

« J'ai comme tout cassé dans le foyer, coups de pieds, coups de coude dans les murs pis une fenêtre que j'avais brisée, pis ça l'a explosé là. Je suis allé en centre d'accueil un petit peu, suite au carnage (...). Je volais souvent aussi, la police me ramenait chez nous pis ma mère était plus capable de dealer avec ça, fait que c'est pour ça que j'ai été en foyer appartements au début. (J13) »

« J'ai commencé à faire des vols, à me battre aussi. Pis un moment donné j'ai volé un char, pis je me suis aperçu après que c'était un char de police. Conséquence, je me suis ramassé en centre d'accueil fermé de 14 à 18 ans. (J14) »

Les jeunes rencontrés parlent de ces placements avec amertume, ce sont des formes de rejet pour la plupart, des moments de rupture importants autant avec leurs parents qu'avec un lieu stable d'inscription filiale. Pour trois jeunes en particulier, l'expérience des centres d'accueil en est une de perte de repères identitaires ou même d'entrée dans la criminalité, la toxicomanie et la marginalité.

«... j'ai fait des centres d'accueil pis je sais pas, men, ça m'a fucké un peu l'esprit, c'est ça qui m'a fucké l'esprit dans le fond les centres d'accueil. Je vois mon père d'un bord, je vois ma grand-mère de l'autre pis je vois ma mère d'un autre. (J02)»

«Donc souvent ce que ça fait, de un ça amène les autres à aller vers la criminalité, moi j'ai fait des vols de voiture, j'ai essayé la cocaïne dans le centre d'accueil, chose que j'étais pas exposé autrement que par ça. (J10)»

«Je suis allé dans les centres d'accueil pis dans les foyers, les foyers de groupe là. C'est là que j'ai commencé à fumer. A prendre de la drogue, à boire, à faire des vols, j'ai commencé à me battre aussi. (J14)»

1.2.2 Les ruptures nécessaires instiguées par les sujets

Plusieurs sujets (8/15) nous parlent de ruptures temporaires ou définitives jugées nécessaires avec le milieu familial ou avec les amis afin de se protéger physiquement, ou d'éviter une blessure narcissique, afin d'éviter le risque d'un rejet ou d'un abandon, ou afin de protéger une autre personne.

Les ruptures sont, par moments, évoquées comme un moyen de se donner de l'espace afin de changer, de devenir plus autonome et d'évaluer ses propres besoins en dehors d'un lien parental jugé parfois difficile (2/15).

«J'y parle presque plus à ma mère, je l'ai barrée pendant cinq ans de temps. Je l'ai tassée un peu ma mère, soit pour le bien là de moi, le bien de elle, c'est mieux pour moi, parce que j'y ai posé souvent des questions pis elle m'a jamais répondu. (J11)»

«J'ai coupé les ponts avec ma mère, je dirais depuis un an à peu près là. Mais j'ai commencé il y a à peu près trois ans, mais depuis un an que... j'ai vraiment coupé tout lien (...) parce que je pourrai jamais voir de la fierté dans ses yeux tant qu'elle elle en aura pas pour elle-même. (J13)»

«Je l'ai connu (le père) j'étais adolescent pis dans le fond depuis que je le connais que ça va mal pis que... je l'ai appelé à l'aide plusieurs fois pour m'aider surtout... je me

suis un peu tanné de ça peut-être par orgueil un peu, j'ai envie d'être indépendant. C'est parce que... parce que mon père il a refait sa vie en quelque sorte, lui il vit avec une femme, il a un enfant pis ils vivent plutôt bien pis... je pense que... oui, j'ai du chemin à faire là. Je veux comme plus me sentir redevant... (J13)»

La rupture avec le milieu familial et l'entourage peut être un moyen d'éviter ou de fuir la confrontation à autrui et parfois même l'agressivité engendrée et d'éviter le sentiment de honte sociale (plus consciente) après un échec personnel (2/15).

«Pis là c'est quand ma copine elle m'a flushé, elle m'a dit que gelé j'ai fini de t'endurer là. Pis c'est là, quand qu'elle m'a flushé je suis parti. Parce que là elle va se faire un autre chum, pis là je va la rencontrer à la taverne pis là ça va faire de la merde, en tout cas je suis parti de delà pis je me suis en venu à Montréal. (J04)»

«J'ai pas quitté en mauvais termes, j'ai quitté... comment je pourrais dire, peut-être pour être en paix avec moi-même ou je sais pas comment je pourrais expliquer ça là. Pis comme je t'ai dit, je me sentais mal à l'aise face à ça (perte de sa maison pour cause de jeu pathologique), que je me suis éclipsé. Ben besoin de faire le vide, pis c'est ça, de penser à mes affaires (...) pour fuir peut-être un peu là. C'était surtout pour que ça se calme un petit peu, pis après ça j'ai dit bon je vas revenir. (J12)»

Lorsque l'intégrité physique et psychique est menacée, la rupture est jugée parfois essentielle et souvent irrévocable (5/15).

«Pis ma mère... c'est ça... Là j'ai appris qu'il va falloir que je la tasse de ma vie parce que à chaque fois que j'y parle, je suis à l'envers. Ah il y a de la colère pis.... (J07)»

«Ça c'est quand ma mère est morte, ça fait trois ans qu'on se parle plus moi pis mon père (...). Il m'a tellement fait mal dans la vie (violence physique et inceste), ça a tellement détruit moi pis ma famille là (...) en plus j'ai voulu me rapprocher de lui pis qu'il me rejette encore une christ de fois pour me faire encore mal. Jamais je vas y pardonner ça à mon père là. Mon père mais que je le voye je vas cracher dessus. (J08)»

«... quand j'ai pas d'amour là, je crie, j'en ai pas. Pis quand j'en ai je fais toute pour pas que ça marche (...). C'est plus facile partir en mauvais termes, hein, que quand tu t'attaches à du monde là. Mais là cette famille-là est partie pis... hostile que ça a fait mal, je m'en rappelle. Pis là quand tu te chicanes au moins tu fais le tannant mais toi t'es fâché pis eux autres aussi pis c'est ça, mangez de la merde, d'une façon c'est plus facile. (J07)»

Les ruptures sont parfois nécessaires afin d'éviter l'influence négative des pairs en période de changement (3/15).

«... au foyer de groupe j'ai décidé que le seul moyen peut-être qui m'aiderait le plus à arrêter ce serait carrément d'arrêter de les voir (les amis), parce que c'est pas évident non plus de décider que mettons j'arrête de fumer quand tu te tiens avec du monde que c'est tout ce qu'ils font (...) c'est là que j'ai tout perdu mes amis, pis là j'en ai juste gardé quelques-uns là. (J01)»

Les ruptures servent parfois à protéger une autre personne ou bien une relation jugée précaire (3/15).

«C'est pour ça je veux attendre un petit peu, mais il faut que je l'appelle bientôt (le père) là parce que des fois tu sais jamais là, mais je veux attendre avant de l'appeler, bon là je suis rendu à telle place, là ça va je veux pas l'appeler parce que je veux pas qu'il s'inquiète. (J12)»

«... j'ai resté chez ma mère jusqu'à 18 ans là, pis elle m'a mis dehors, parce qu'on a pas les mêmes.... on a pas les mêmes idées pantoute. Elle dit qu'elle en a eu assez de m'endurer quand j'étais jeune (...). Ben la relation est bonne quand qu'on se voit pas souvent là. Quand qu'on va pas trop trop trop personnel, on va pas trop profond dans des... des idées là contradictoires là. (J09)»

Des contacts trop fréquents amènent des ruptures: « Du moins j'essaye d'y aller une fois par trois, quatre mois, elle est ben contente, je suis ben content de la voir mais sauf que c'est pas... c'est pas ma confidente non plus. (J14) »

Cette première partie de notre étude témoigne d'un parcours de vie en rupture pour la plupart des jeunes rencontrés. Selon l'analyse du discours des sujets, certaines ruptures ont été soudaines, inattendues et hors de leur contrôle, d'autres ont été jugées nécessaires par ces jeunes afin de se protéger contre des relations abusives ou bien afin de protéger une relation précaire. Poursuivons notre étude à présent avec l'analyse de l'histoire relationnelle de ces jeunes itinérants.

1.3 Le tissu relationnel primaire²⁰ : les thématiques relationnelles liées aux figures parentales et l'analyse de la dynamique relationnelle avec les parents

Nous constatons à la lumière de l'analyse des entretiens de recherche, que le lieu de la souffrance ne réside pas uniquement dans les ruptures définitives ou temporaires telles que décrites plus haut, mais également dans les liens aux parents que les jeunes jugent soit « toxiques », soit « rejetants », soit « défaillants », soit « envahissants », etc. Certains jeunes rencontrés identifient clairement le lien conflictuel aux parents comme cause de leur itinérance.

«... c'est pourquoi on se ramasse dans la rue, moi en tout cas le pourquoi je me suis ramassé dans la rue... c'est parce que je m'entendais pas avec mes parents. (J02) »

D'autres sujets semblent hantés par des relations jugées insatisfaisantes ou malsaines, ou encore par des ruptures temporaires ou définitives.

« ... j'ai des crottes sur le cœur pis il faut qu'elle entende (la mère), pis il faut qu'elle ait mal elle aussi. (J07) »

Bien évidemment, chaque histoire relationnelle est unique, or ce qui les rejoint tous, c'est l'impossibilité « de passer à autre chose », d'oublier ou de créer d'autres liens réparateurs, c'est la fixation sur le lieu du traumatisme. Les sujets rencontrés semblent hantés par ces relations défaillantes. Nous le constatons en entretien de recherche : la plupart des jeunes rencontrés reviennent à plusieurs reprises dans l'entrevue sur une relation jugée

²⁰ Le mot primaire fait référence à la notion freudienne d'identification primaire qui est « la forme d'identification la plus originaire du lien affectif à un objet » (Laplanche & Pontalis, 1967).

malsaine, en donnant plusieurs exemples afin d'appuyer leur discours. D'autres jeunes évoquent des relations parentales difficiles à la toute fin de l'entretien, au moment où le chercheur leur demande s'ils ont quelque chose à ajouter ; ils ajoutent alors ce qui les hante ou les perturbe, ce qui aurait sans doute voulu être dit dès le début, mais qui ne trouvait pas de mots pour être exprimé.

Étudions à présent les thématiques relationnelles abordées par les jeunes rencontrés au sujet des deux figures parentales.

1.3.1 Les thématiques relationnelles liées aux figures parentales

Cette section sur l'histoire relationnelle d'origine veut rendre compte du discours des jeunes itinérants rencontrés au sujet de la relation à la mère et au père et de leur représentation de la dynamique relationnelle à leurs parents.

Les jeunes itinérants rencontrés nous parlent abondamment de leur lien à leurs parents, de la dynamique relationnelle familiale pendant l'enfance et l'adolescence. Ils évoquent des événements qui témoignent d'une dynamique familiale jugée souvent malsaine ou conflictuelle. En fait, ce qui en ressort principalement, c'est la défaillance parentale, c'est le manque (d'affection, d'amour, de reconnaissance, de place), ce sont les conflits qui ne se résolvent pas, c'est la transgression intergénérationnelle, c'est le désinvestissement parental. Très peu de sujets évoquent des relations parentales satisfaisantes, et si elles sont évoquées, elles sont bien souvent idéalisées.

« Ma mère, elle, hostie, j'ai rien à lui reprocher dans la vie. Ma mère elle fumait son joint, elle buvait sa bière tranquille pis elle me faisait à manger, elle torchait dans la maison... Ma mère était très humaniste, elle était... malgré sa maladie pis toute, ma mère premièrement, c'est une vieille peace and love qui... elle était peace and love traditionnelle (...). Et christ elle a tout le temps aidé tout le monde dans la vie pis elle était malade là, elle rushait là, elle rushait dans la vie pour gagner son pain pis d'être capable de... de réussir à faire quelque chose. (J08) »

Aussi, nous remarquons que la dynamique relationnelle est bien différente avec la mère et le père ; ce ne sont pas les mêmes enjeux, les mêmes désirs et bien évidemment les mêmes modèles identificatoires. Quelques thèmes principaux se dégagent de la relation à la mère et de la relation au père.

Les thématiques relationnelles liées à la figure maternelle qui reviennent le plus fréquemment chez nos sujets sont: l'incapacité à prendre soin, l'abandon et le désinvestissement relationnel, l'emprise, le rejet, la transgression, et les problèmes de communication.

L'incapacité à prendre soin

Trois sujets nous parlent clairement de l'incapacité de la mère à prendre soin de ses enfants à cause de problèmes de santé mentale et/ou physiques. Les familles d'accueil et les centres jeunesse sont venus pallier l'incapacité de la mère à prendre soin.

«... elle a jamais été capable de prendre soin de moi, pis c'est une toxicomane, pis c'est une femme qui est beaucoup malade physiquement mais qui en met plus qu'il y en a. (J07) »

« Ma mère était sur le B.S., était maniaco-dépressive, était schizophrène, pis elle était déjà malade physiquement, elle était déjà malade mentalement pis tout ça et pis elle avait ses problèmes, elle avait moi pis mes frères qu'il fallait qu'elle élève (...) pis ma mère à un moment donné elle s'est retrouvée que là elle était plus capable de nous faire vivre. (J08) »

L'abandon et le désinvestissement relationnel

À la section 1.2 nous avons abordé les abandons définitifs (à la naissance) et temporaires par le père ou par la mère. Dans cette section, nous traitons des abandons relationnels ou de la démission parentale de la mère inférés à partir du discours explicite des sujets, ou du sentiment d'abandon que les sujets disent ressentir envers la mère. L'abandon relationnel peut se traduire par des attitudes de froideur de la mère, par le manque d'affection ou d'attention ou enfin par une indisponibilité physique ou psychique (ne s'occupe pas du

sujet, n'est pas en mesure de lui transmettre des valeurs). Six sujets sur 15 nous parlent d'abandon ou de désinvestissement relationnel par la mère.

«... ce qui fait que j'ai cette misère là entre moi pis ma mère c'est le fait qu'on a pas grandi, que j'ai pas grandi avec ma mère (la mère était prostituée à ce moment), mais j'ai plus grandi avec mon père pis avec les centres d'accueil... (J02) »

« ... elle a juste été maman, elle a pas joué le rôle de mère. Elle m'a juste porté, c'est juste ça qu'elle a fait. (J07) »

«... j'étais écoeuré d'être garroché d'une famille d'accueil pis d'un centre d'accueil pis de pas avoir ma famille, de me rendre compte que, bon, tous les petits culs quand j'étais en centre d'accueil, ils partaient pour leur sortie de fin de semaine, pis moi ben j'avais pas tout le temps ma mère pour venir me chercher pis dire bon ben viens-t-en mon gars, on s'en va glisser en fin de semaine ou ben on s'en va à la plage. (J08) »

« Pis ma mère elle m'a jamais rien appris. Parce que ma mère était pas là, parce que ma mère travaillait. Parce que ma mère avait pas le temps de me garder (...). Je me débrouillais seul, j'arrivais chez-nous il y a jamais personne. (J11) »

« Oui, je l'ai appelé (le père), j'y ai demandé qu'il vienne me chercher là. Ma mère était plus capable, je suis allé vivre chez mon père pendant deux années. (J13) »

Le rejet

Trois sujets nous parlent de rejet maternel ouvert (hostilité, intolérance à sa différence et expulsion de la maison familiale) ou indirect via l'abandon relationnel ressenti. Ce sentiment de rejet aura des répercussions majeures sur la négociation identitaire du jeune et sur la perception de son image projetée (ces thématiques seront abordées au chapitre suivant).

« Elle me calait tout le temps. Tu feras rien de bon dans ta vie. Plus qu'elle disait ça, plus que je calais, plus qu'elle me disait une affaire plus je calais, voyons donc là. (J11) »

« Pis là, après ça elle m'a mis dehors, parce qu'on a pas les mêmes.... on a pas les mêmes idées pantoute (...). Je me sentais jamais ben là, c'était comme il fallait toute que... je pisse assis, il fallait que je sois toute propre pis toute pis ci pis ça (...). En tout cas ben des habitudes de gars pis des habitudes de filles, ça fait que moi dans le fond comme ça me faisait bad triper là. Ben je me sentais pas accepté. (J09) »

La transgression

Il peut s'agir ici de violence physique ou verbale, d'un lien jugé destructeur ou malsain par le sujet, de transgression de la différence des générations (violation des interdits, anéantissement de la différence générationnelle) ou de transgression de la loi. Chez quatre des cinq sujets concernés, on observe une grande colère dirigée vers la mère et des ruptures temporaires ou définitives nécessaires afin de se protéger (voir paragraphe 1.2.3).

« Quand j'allais sur mes oncles (en compagnie de la mère) il en restait sur le coin de la table ou toute ça (de la cocaïne). Moi je m'en allais avec ça. Des fois ils sontaient là, ils m'appelaient aïe t'as-tu pris quelque chose blanc? Non. Ah ben on doit l'avoir perdu. J'ai grandi dans ça là. J'ai grandi dans la boisson. (J11) »

«... elle s'est gelée avec moi ma mère. Quand je travaillais elle pesait mon stock pis elle sniffait avec moi ma mère là. Ça fait que elle est pas ben ben.... elle est bizarre. (J07) »

Ce sujet semble réhabiliter l'image de la mère suite à la culpabilité ressentie : « ... à un moment donné elle a pogné les nerfs après moi, elle m'a crissé une couple de claques, elle y allait pas mal fort, mais moi je vais fermer ma gueule, c'est comme astheure je les prends, quand j'étais petit j'aurais chialé pis gnan, pis gnan... je me rends compte que oui mais christ, c'est comme d'un autre côté j'avais juste à pas le faire... (J02) »

Lien destructeur ou malsain lié aux propres enjeux de la mère : Chez un sujet, les enjeux de la mère, soit son alcoolisme, ses comportements suicidaires et sa tendance sado-masochiste créent un lien que l'on peut qualifier de destructeur avec la mère.

Ce sujet parle abondamment de son ressentiment envers sa mère et de son incapacité à oublier ces différents événements.

« Ben je rentrais chez-nous, elle se coupait les veines, ça sentait le sang dans la maison, là du sang partout sur les murs, elle piochait des coups de couteaux dans le comptoir. Elle se coupait les veines pis elle courait après moi, là c'était ma faute que mon père il était mort pis... pis si je regardais pas ben elle se les coupait encore plus fort. J'étais obligé de le regarder pour qu'elle se les coupe pas fort. Moi je pense que c'est pas ben ben bright de faire des affaires de même, après... après ben elle dit à moi c'est du passé quand je reviens avec ça, mais c'est du passé, moi j'ai quand même payé pour ça... (J07) »

« Comme je rentrais chez-nous pis on... elle cachait ses bouteilles de boisson partout, dans la sècheuse, partout, là je les trouvais pis je les vidais toutes. (J07) »

L'emprise

Cinq sujets nous parlent d'un sentiment d'emprise ou d'envahissement par les comportements de contrôle (imposer des façons de vivre sans tenir compte de la différence et des besoins de chacun, s'interposer dans d'autres relations afin de se garantir l'exclusivité) et de surprotection de la mère. Quatre de ces sujets ont créé des ruptures avec leur mère afin de retrouver un espace personnel.

« C'est parce que en fait c'est... c'est pas tant elle, c'est plus ce qu'elle fait, qu'elle tente de changer ma vie, c'est comme j'ai l'impression d'être un objet pour elle, un jouet pour... pour revivre sa propre vie qu'elle ose pas vivre (...) moi j'ai jamais eu d'espace pour moi, je me taisais pis je vivais dans... dans la cour en arrière. (J13) »

«... elle voulait que je marche à sa manière pis tandis que moi je trouvais ça complètement ridicule là (...). Ben il fallait que tu ailles à l'église à tous les dimanches, il fallait que tu ailles.... ces affaires-là. Elle était très autoritaire, ça fait que c'est ça. (J14) »

« Sur-protectrice, oui. Contrôlante beaucoup, elle aimait ça que les choses soient faites là à sa façon. (J06) »

«... elle s'occupait pas de moi mais elle a tout le temps détruit quelque chose, elle s'occupait plus de moi là mais elle pouvait téléphoner (à la famille d'accueil) pour prendre des nouvelles de moi, mais elle leur disait quoi faire quasiment pour moi, pis eux autres leur faisaient comprendre viens pas nous montrer comment élever B., vous avez jamais pris... vous avez jamais été là pour B., si vous êtes si smart que ça prenez-le donc. Eux autres ils pompaient à un moment donné là, arrête d'appeler pis lui dire quoi faire, hein. (J07)»

Les problèmes de communication

Les problèmes de communication avec la mère sont le fait de sept sujets de notre échantillon. Certains parlent de divergences de points de vue qui mènent à des conflits, d'autres évoquent des problèmes d'accessibilité de la mère ou le besoin de parler qui n'est pas entendu ou respecté, ou le silence afin de protéger la mère et parfois, les paroles de la mère qui peuvent blesser.

« Ben elle est bonne (relation) quand qu'on se voit pas souvent là. Quand qu'on va pas trop trop trop personnel, on va pas trop profond dans des... des idées là contradictoires là. (...) après ma tentative de suicide là on a commencé à plus parler parce que là ma mère a dit qu'il y avait peut-être des choses qu'il fallait se dire. Pis là à partir de ce jour-là on a commencé à se parler en adultes, pas genre là la mère qui parle à son petit gars là, ça fait que même on a mis des choses au clair, ça l'a fait du bien. (J09) »

«... il y avait trop de chicanes pis aussitôt qu'on se parlait moi pis ma mère même ça on s'engueulait, ça fait que c'est pour ça (a été placé) (...). À un moment donné elle a dit il va falloir qu'on se parle là, ça fait trois ans qu'elle me dit ça mais on.... parce que... ça fait qu'on a jamais parlé de ça, de ça là. (J14) »

« Parce que j'y ai posé souvent des questions pis elle m'a jamais répondu (...). Comme ma mère est bornée carré, elle, elle comprend rien, ni du cul ni de la tête... (J11) »

« C'est ça, moi j'y posais beaucoup de questions là jusqu'à ce que en fin de compte j'arrête d'en poser parce que j'ai jamais eu de réponse (concernant l'abandon du père). (J13) »

«... il faut même pas que j'y en parle.... Pis des fois elle me dit.... dans le temps des fêtes c'est nostalgique, c'est la famille pis toute, pis moi j'en ai pas, pis elle m'a dit à moi que mon père il méritait juste qu'il se soit pendu, pis entendre des choses de même mais ça fait mal. (J07) »

«... ben on sympathise des fois, c'est vrai, on peut pas aller... je peux pas aller plus loin. Ma mère elle a tendance à piquer, à aller chercher.... avant je paniquais, mais maintenant elle me dit une affaire désagréable, alors moi je dis maman moi aussi je t'aime, alors quand tu sors ça l'a... (J15) »

« Ma mère elle le sait pas que je suis dans la rue là ça fait que... c'est pas des choses assez... heavy metal. Procurer ma consommation de drogue, si elle savait ça elle ferait une crise de cœur, c'est clair. (J04) »

Nous avons étudié les thématiques relationnelles liées à la figure maternelle. Analysons à présent les thématiques relationnelles liées à la figure paternelle qui ressortent du discours des jeunes rencontrés. Les thèmes les plus fréquents sont : l'abandon relationnel et l'indifférence, le rejet, la transgression, les enjeux d'autorité, et les problèmes de communication.

L'abandon relationnel et l'indifférence

Il s'agit ici du sentiment d'abandon relationnel ou de la démission parentale du père inférés à partir du discours des sujets, ou du sentiment d'abandon que les sujets disent ressentir envers le père. Le sentiment d'abandon relationnel peut faire suite à une indisponibilité physique ou psychique (ne s'occupe pas du sujet, absence de transmission), à

l'indifférence et au manque d'intérêt. Quatre sujets nous parlent d'un sentiment d'abandon ou de désinvestissement par le père. Le nombre de sujets augmente à huit, lorsque nous incluons les abandons temporaires ou définitifs par le père.

«... mon père était pas là, il travaillait tout le temps. (J01)»

Le matériel en guise de présence paternelle : « Moi quand je voyais mon papa, c'était cadeau. C'était il est ben présent avec des cadeaux. Mais il était jamais là, il était tout le temps au club. (J07) »

«Depuis que j'avais... depuis que j'étais né je l'ai pas vu, jusqu'à temps que j'étais arrivé à 12 ans, je suis arrivé icitte. Mais c'est la deuxième fois que je l'avais vu. (J03)»

Le rejet

Plusieurs sujets (5/15) vivent un sentiment de rejet de la part du père étant donné son absence ou son indifférence, ou une expulsion de la maison familiale. Nous remarquons que le sentiment de rejet est vécu différemment avec la mère et le père; le rejet par la mère est vécu dans la nature de la relation (froideur, hostilité, intolérance à la différence), alors qu'avec le père le rejet est vécu dans l'absence ou la rupture.

«... je me sentais pas accepté. Mon père il a jamais été là (...) je l'ai jamais vu vraiment là. C'est pas un contact là, mais il s'en foutait. (J09) »

« Mon père il m'a renié de sa vie parce que lui ai refusé 35 000 piastres quand ma mère est morte. Il a eu 100 quelques milles pis il voulait avoir 35 000 de plus, pis ce 35 000 là il me revenait de droit, aux yeux de la cour il me revenait, aux yeux du notaire il me revenait, aux yeux de l'assureur il me revenait. Pis il m'a renié à cause de ça, pis en plus que je lui avais pardonné moi (l'inceste), j'y avais pardonné parce que bon, c'est ma mère, mes trois frères sont morts, mais je suis seul, bon ben il me reste quoi, il me reste mon père. (J08) »

«Il m'a crissé dehors, c'était dans le mois de juin... (J02)»

«... il m'a dit il faut que tu partes de la maison, il m'a poussé (à cause de ses problèmes d'alcoolisme). (J03)»

La transgression

Il peut s'agir ici de violence physique comme mode relationnel (2/15), d'inceste (2/15) ou de transgression de la différence des générations via la consommation (1/15).

« Quand on se tirailait, il tournait le linge de vaisselle pis il me tapait ça sur le nez, ça me faisait mal, moi j'avais mal pour vrai, je braillais là. (J07) »

«... mon père m'a pété les pouces quand j'étais jeune, il me crissait des coups de pieds, je me suis protégé, à un moment donné le pouce là l'os m'a sorti de la peau carré (...) mon père m'a battu quand j'étais jeune, j'ai été abusé sexuellement par lui pis par un de mes oncles itou. (J08) »

«... il m'a dit il faut que tu partes de la maison, il m'a poussé, et moi quand quelqu'un me pousse ça monte, je l'ai poussé et pis j'ai presque donné un coup. (J03)»

Les problèmes de communication

Nous observons différentes difficultés de communication avec le père, dont la communication brimée par la personnalité (3/15), le matériel qui vient remplacer la communication et taire les contenus souffrants (2/15), les secrets et les non-dits afin de se protéger ou de protéger le père (2/15), et enfin la communication impersonnelle, réduite à sa plus simple expression (1/15).

«Mon père est très rationnel, c'est un scientifique, donc lui il croit pas à la psychologie, à la psycha.... à la psychiatrie, il y croit pas, bon. En parler avec lui (de sa dépression), c'est pas un ami là. (J15)»

«... pis j'y ai parlé genre, je sais pas, 15 minutes, pis juste à parler avec juste par son ton, sa façon de présenter les choses là, je me rappelais très bien pourquoi je voulais

plus y parler pis ça... ça fait que c'est ça, ça fait qu'il va dire les choses mais... pour t'amener à penser que, te raisonner. (J10)»

«Quand il venait nous parler pis nous demander qu'est-ce qui va pas pis essayer de nous consoler, il disait à chaque fois que je vous donnais quelque chose comme ça on dirait que vous oubliez toute pis vous étiez tous contents (...). Au lieu de donner toute qu'est-ce qu'on voudrait, peut-être juste le fait de parler c'est ça qui nous aurait aidés, au lieu d'essayer de nous faire oublier. (J01)»

«... moi même s'il m'aurait pas dit je t'aime, c'est pas grave, je le sais que lui c'est ça que ça veut dire (il reçoit des cadeaux volés par le père), ça revient à la même affaire dans le fond. (J07)»

Ambivalence quant à la communication avec le père: «J'ai pas de cachette à y faire. Nous autres blanc c'est blanc, pis noir c'est noir là (...) je veux pas l'appeler parce que je veux pas qu'il s'inquiète. (J12)»

«Mais depuis que je suis parti de delà je suis dans la rue pis je leur ai envoyé une couple de... une couple de messages là, une couple de... parce que je communique avec eux par internet, ça va plus vite là. (J04)»

Les enjeux d'autorité

Nous constatons que la relation paternelle comporte plusieurs enjeux autour de l'autorité et de loi qui auront des répercussions plus tard sur l'intériorisation de la loi morale générale et de la justice, et sur les repères identificatoires masculins. Nous repérons cinq sous-thèmes reliés aux enjeux d'autorité dans notre échantillon: l'autorité qui ne sait pas se faire respecter (2/15), une autorité massive, imposée qui mène à une rupture (2/15), une absence d'autorité (1/15), une autorité qui ne passe plus après un abandon (2/15) et enfin une figure d'autorité qui sécurise (1/15).

L'autorité qui ne sait pas se faire respecter: «... moi pis mon père on s'entendait pas, je faisais ce que je voulais pis lui même s'il me disait n'importe quoi je faisais le contraire. (J01)»

Défi de l'autorité paternelle: «Parce que dans le fond je voulais pas l'écouter mon père, c'est comme je venais de lâcher l'école pis je voulais rien savoir d'y retourner. (J02)»

Une autorité massive, imposée: «Il fallait absolument que ça marche comme il veut (...) comme il est autoritaire là. (J01)»

«Mais c'est-à-dire à un moment donné il voulait que je sois avocat comme lui pis moi j'étais en complet désaccord avec ça, cette mentalité là (...). Il m'a foutu à la porte pour ça... (J10)»

Une absence d'autorité: Le père perd le contrôle après le décès de la mère et cède son autorité paternelle aux enfants: «... après ça aussi on a déménagé souvent parce que... lui il m'a exprimé ça de façon à ce que quand ma mère était là il prenait tout le temps des décisions avec elle. Pis là maintenant, c'est sûr que les décisions de ma mère qui avait 33 ans ou de nous autres, trois enfants, 15, 12 pis 10 ans c'est pas pareil ... on a changé l'auto, on a tout fait parce qu'il...il suivait plus qu'est-ce que nous autres on voulait parce qu'il dit que tout seul il était peut-être pas capable de prendre des décisions. (J01)»

L'autorité du père ne passe pas après un abandon: «C'est parce que jamais j'ai habité avec mon père, pis il m'a amené icitte, il voulait que je fasse comme il veut, pis jamais... jamais j'avais eu quelqu'un qui me dise quoi faire. (J03)»

«Ma mère était plus capable, je suis allé vivre chez mon père pendant deux années. Ah! ça allait mal. Un étranger qui arrive de nulle part là, pour me rééduquer là, c'est comme ça que je le (...) monsieur arrive t'sais non ça me faisait... (J13) »

Une figure d'autorité qui sécurise et qui met une limite: «... si mon père il aurait été un peu innocent si je... si je peux m'exprimer ainsi là, pis sûrement que là c'est... vu que mon père il dit si tu t'aides pas moi je t'aide pas, appelle-moi même pas, je veux pas t'aider. Je veux dire dans ce sens-là je pense que ça m'a évité ben de la merde. Parce que si mon père m'aurait ouvert une porte pis me dire ouais je vais te prêter un

20 icitte, un 20 là, qu'il aurait commencé à me prêter du cash, j'aurais peut-être commencé à manipuler pour en avoir plus. (J04)»

Voici en résumé, sous forme de tableau, les différentes thématiques relationnelles abordées avec la mère et avec le père:

Tableau 1.1 Les thématiques relationnelles avec les parents

Thématiques relationnelles avec la mère	Thématiques relationnelles avec le père
-L'incapacité à prendre soin	-L'abandon relationnel et l'indifférence
-L'abandon et le désinvestissement relationnel	-Le rejet
-L'emprise	-La transgression
-Le rejet	-Les enjeux d'autorité
-La transgression	-Les problèmes de communication
-Les problèmes de communication	

1.3.2 La dynamique relationnelle

Nous avons abordé à la section 1.3.1 les différentes thématiques relationnelles liées aux deux figures parentales. Les thèmes de la transgression, de l'indifférence, de l'abandon relationnel et les problèmes de communication y ressortent particulièrement et ce, au sujet des deux parents. Dans cette section, nous analyserons plus en profondeur, à la lumière de la théorie psychanalytique, les mouvements relationnels, la dynamique relationnelle actuelle telle que perçue par les itinérants rencontrés, en lien avec la nature des relations vécues pendant l'enfance. Ultérieurement, nous pourrions questionner leur mode relationnel sur la rue, leur regard sur la société et le thème de l'aide en fonction de la dynamique relationnelle parentale.

À l'analyse du discours des sujets, nous dégagons deux dynamiques relationnelles parentales principales: une relation figée (investie ou non investie), une relation en mouvement. Il est à noter que ces deux dynamiques ne sont pas mutuellement exclusives : l'investissement psychique que nous incluons dans la relation figée mais investie constitue un mouvement psychique et peut se retrouver du coup dans la catégorie de la relation en mouvement (mouvement physique ou psychique).

Une relation figée

Lorsqu'il y a peu de contacts avec les parents, ou des contacts impersonnels, lorsque la distance imposée de part et d'autre n'est pas conflictuelle en apparence ou ne suscite pas de tentatives de réconciliation, ou enfin, lorsque les sujets parlent des parents de façon indistincte sans spécifier la nature des relations avec l'un et avec l'autre, nous considérons ces relations comme étant figées. Le terme « figé » suppose des conflits latents, ou du ressentiment nié ou refoulé par le sujet, sous-jacent à la distance avec les parents ou à l'indifférence projetée. Ce type de relation laisse toutefois une place à des changements ou à des mouvements relationnels futurs. Chez les sujets rencontrés, la relation que l'on nomme figée, peut être investie ou non investie psychiquement.

Une relation figée et non investie

Dans ce cas de figure, ni la relation, ni la distance ou la rupture ne paraît investie psychiquement; la relation est donc figée et non investie.

Dans notre échantillon, deux sujets n'investissent pas la relation aux parents ni la distance ; ils ont une relation figée et non investie avec l'une ou l'autre des figures parentales. Désinvestir la relation aux parents suite à une rupture ou une distance peut être interprété comme un mécanisme de défense contre leur propre sentiment d'abandon parental ou contre des symptômes dépressifs liés à la dynamique relationnelle entre parents et enfants pendant l'enfance. Ces sujets ont des problèmes importants de toxicomanie et d'alcoolisme et en parlent comme étant des moyens « d'oublier un mal-être diffus », ou « de se faire des amis » et de briser la solitude. Nous investiguerons davantage, au chapitre IV de l'analyse

thématique et dynamique, les liens possibles entre d'une part, la relation aux objets tels que l'alcool, la drogue et le jeu pathologique et d'autre part, la dynamique relationnelle parentale.

« Mais depuis que je suis parti de delà je suis dans la rue pis je leur ai envoyé une couple de... une couple de messages là, une couple de... parce que je communique avec eux par internet, ça va plus vite là... pas besoin de timbre, rien là, j'ai envoyé un e-mail, mais des adresses sur internet il y en a tout le temps, Hotmail ça c'est gratuit. (J04) »

« La dernière fois que moi je l'avais vue, elle était sur une drogue qui s'appelle Florozépam ou la... en tout cas peu importe là, pis pendant 24 heures elle me reconnaissait pas, elle faisait ses besoins sur elle pis toute. Pis là je suis allé voir son psychiatre, j'ai dit c'est tu un traitement ça? Pis là mais oui ça fait du bien là. J'ai dit bon mais toi ça te fait du bien parce qu'elle t'appelle plus pour avoir de l'aide. Pis là j'ai porté plainte au Collège des médecins, eux autres ils ont procédé avec la plainte, ça fait qu'ils ont décidé comme arrangement qu'elle changerait peut-être de psychiatre là, pis l'autre psychiatre a donné la même prescription. Pis j'ai dit okay fuck off. Pis je l'ai jamais revue depuis ce temps là (...). Moi... ben étant donné comme je te parle tantôt là les relations de ma mère, qu'est-ce qu'elle a pris, là je suis beaucoup détaché de ça... (J10) »

Relation figée, mais investie

D'autres sujets (9/15) ont peu ou pas de contacts avec l'une ou l'autre des figures parentales, soit à la suite de conflits qui ne se résolvent pas, soit à la suite d'un abandon, d'une rupture ou d'un décès, mais ils investissent psychiquement ces relations ou ces ruptures. Nous verrons, au chapitre III de l'analyse thématique et dynamique de la thèse, que ces sujets ont pour la plupart une difficulté à s'investir dans une relation d'aide, étant alors investis psychiquement dans les relations passées. L'investissement de la relation parentale et de la rupture peut transparaître sous le ressentiment et le besoin de vengeance, sous forme de recherche de sens, d'idéalisation ou d'identification, ou sous forme de désir de rapprochement. Illustrons chacun de ces modes d'investissement.

L'investissement de la relation parentale ou de la rupture peut transparaitre sous le ressentiment et le besoin de vengeance : trois sujets investissent la relation au parent ou la rupture par la colère, le ressentiment et le besoin de se venger. Malgré leur désir de couper les liens réels et affectifs, le lien demeure très présent dans leur discours et ils semblent hantés par ces relations.

«Là peut-être qu'il en a aujourd'hui (des remords pour sa violence et les abus sexuels) parce que son gars il est pas là, son gars a fait sa vie pis toute, pis qu'on se parle plus là (...) si vous le voyez sur la rue pis que vous le battez je m'en calice moi parce que c'est rien que ça qu'il mérite. Jamais je vas y pardonner ça à mon père là. Mon père mais que je le voye je vas cracher dessus pis... (J08)»

«Déjà il se trouvait fin (le père), lui il est docteur en philo aussi. Les gens se croient ben intelligents, ben fins, ils sont plus des animaux mais c'est pas vrai, pis le fait de se mentir comme ça pis de se faire des accroires ça fait partie de l'idée d'une bulle... ça fait que les gens ben ils voyent pas leurs pulsions, ils voyent pas comment ils sont. Là j'ai coupé le lien définitivement. Je l'ai rappelé l'année passée parce que lui il est dans l'immobilier là, moi je participais aux activités du squat Préfontaine. (J10)»

«Mon vrai père, pftt, qu'il meure, je m'en crisse, ça me dérangerait pas. Quand je le cherchais là de 10 ans à 16 ans, personne me le disait. Mais quand j'ai su..., de 16 ans jusqu'à 26 ans là je l'ai cherché dans des clubs moi là, là. Quand.... mais je l'ai vu la première fois à 26 ans là, je voulais vraiment... j'étais sincère de le tirer là. (J11)»

«Je savais qu'il y avait... il y avait Old Brewery Mission, il y avait le Toit Rouge qui pouvait m'aider, l'Accueil Bonneau qui aurait pu me donner des places (quand il est parti de la maison à 15 ans). Sauf que ça me tentait pas, ça me tentait pas (d'être aidé), je me crissais du monde. Pourquoi? Juste pour faire chier ma mère peut-être. (J11)»

L'investissement de la relation ou de la rupture sous la forme de recherche de sens, d'idéalisation et/ou d'identification. Nous constatons que certains sujets (3/8) ayant vécu le décès ou l'abandon d'un parent, investissent le lien sous la forme d'une recherche de sens (il

doit y avoir une raison valable à l'abandon de la mère ou au suicide du père) ou bien sous forme d'idéalisation de la relation passée et de l'identification.

« ... à un moment donné j'avais 15 ans pis je me disais je dépasserai pas 30 ans. Mon père il est mort sur une overdose de morphine à 33 ans. Pis bon j'ai jamais resté avec mais... on se ressemble... (J06) »

«Moi j'aime beaucoup ma mère, même si je la connais pas je l'aime quand même. Pis j'ai... je demanderais pas si un jour je la connais, je vais pas le demander pourquoi elle m'a laissé, c'est sûr qu'elle a eu sa raison. (J03)»

«Mon père s'est pendu quand j'avais huit ans... je comprenais pas pourquoi fait que j'ai décidé d'aller le rejoindre en faisant pareil comme lui... (J07)»

L'investissement sous la forme d'un désir de rapprochement : trois sujets évoquent leur désir de se rapprocher d'un parent. Pour l'un, c'est une tentative de rapprochement soldée par un échec ou une nouvelle expérience de rejet, alors que pour les autres ça demeure au stade d'un projet ou d'un désir.

«... j'ai voulu me rapprocher de lui pis il me rejette encore une fois pour me faire encore mal. (J08) »

«Oui, c'est froid parce que il y a ben des fois où est-ce que c'est que j'aimerais ça pouvoir en passer des soirées où est-ce que je sais pas, on va prendre un verre à quelque part, on jase, pis genre j'ai un avis à y demander, mais c'est pas à lui que je vas aller demander mon avis, son avis, c'est plus à ma mère. (J02)»

«À un moment donné elle a dit il va falloir qu'on se parle là, ça fait trois ans qu'elle me dit ça mais on.... parce que... ça fait qu'on a jamais parlé de ça, de ça là. Parce qu'à un moment donné je sais qu'il faut que je le fasse pour... comme elle est rendue à 62 ans, à un moment donné il va falloir... il va falloir que ça se règle. (J14)»

Relation en mouvement

Nous observons quatre types de mouvements relationnels avec l'une ou l'autre des figures parentales : une succession de distances et de rapprochements (4/15), un mouvement de réparation à la suite d'une distance imposée par l'autre figure parentale (2/15), une instabilité relationnelle imposée par le parent (2/15) et une relation conflictuelle qui perdure (2/15). Sur les 11 sujets concernés, seulement deux ont coupé le contact avec le parent concerné de façon définitive ou temporaire, les autres étant toujours soit dans des mouvements d'aller-retour avec le parent, soit dans des mouvements de réparation et/ou de recherche de la bonne distance relationnelle afin de préserver un lien parfois précaire. Au chapitre III de l'analyse thématique et dynamique de cette recherche, nous analyserons l'impact de ces mouvements relationnels sur leur mode relationnel général et sur la relation d'aide plus spécifiquement.

Une succession de distances et de rapprochements : cinq sujets évoquent une relation parentale conflictuelle, mais avec certains mouvements de réconciliation ou de réparation. Quelques sujets sont toujours dans ce mouvement de va-et-vient avec le parent, alors que pour d'autres, la relation s'est stabilisée et se maintient par des contacts peu fréquents qui permettent de protéger un lien jugé précaire.

« ... je suis parti de chez-eux, pis on s'entendait pas (...) il m'a dit il faut que tu partes de la maison, il m'a poussé, et moi quand quelqu'un me pousse ça monte, je l'ai poussé et pis j'ai presque donné un coup (...) j'avais retourné voir mon père pis j'ai dit peux-tu m'aider. Il a dit okay on va t'aider, mais là c'est la dernière fois. Après je suis allé en taule... Pis il m'a dit là il faut que tu retrouves la confiance que j'ai perdu, tu vas la reprendre un jour. Si ça va bien on va... tu vas revenir icitte, tu vas... il faut démontrer qu'on veut faire quelque chose. (J03) »

«Pis c'est drôle à chaque fois...à chaque fois que je suis dans... je suis dans le trouble là, je retourne voir ma mère. (J06)»

«Actuellement, ben actuellement ça se passe que j'y vas à peu près une fois par trois, quatre mois. Du moins j'essaye d'y aller une fois par trois, quatre mois, elle est ben

contente, je suis ben content de la voir mais sauf que c'est pas... c'est pas ma confidente non plus (...). Parce que j'ai essayé pendant trois ans, mais j'ai resté encore dans le même village qu'elle là parce que j'étais parti en dehors de la ville là, dans un petit village de campagne ça fait que c'est pas évident non plus. Pour commencer elle s'entendait pas avec ma femme, ma femme là. Pis... c'est ça. Pis astheure, bon, la dernière fois que je suis allé c'était à Noël, je suis allé le... je suis arrivé le 24, je suis reparti le 26. Ça fait que pour moi c'était assez là. (J14)»

« ... ma mère... on a été coupé un bout mais avec ma mère je peux discuter. Le seul froid qu'il y a entre moi pis elle c'est peut-être juste le fait que, bon je peux pas... j'en pleure pas non plus de pas pouvoir la prendre dans mes bras (il vit un inconfort devant l'affection maternelle) parce que c'est pas elle qui me l'interdit. Mais c'est à cause du froid qu'il y a eu (...) mais je le sais qu'elle m'aime parce que malgré tout ça là, ma mère elle m'a vu dans la rue l'année passée, elle m'a sorti de la rue, je suis resté avec elle une couple de mois, je suis retourné en chambre. Pis elle me revoit dans la rue dans le mois de décembre, elle me reprend encore. (J02) »

« ... j'avais déjà dit à mon père que j'aurais mieux aimé le voir mort pis telle affaire, mais j'ai réalisé que tout au fond de moi c'est pas ça que je pensais (...) de sorte que maintenant je peux reparler à mon père, j'ai repris contact avec lui (après des conflits qui ont mené à une rupture). Ben ça fait... je suis jamais retourné par exemple chez mon père par après (...) il a même essayé que moi je vois un psychologue, pis lui en voyait un autre, pis après ça juste les deux psychologues ils se parlaient ensemble, pis après on avait fait une rencontre à quatre là ça a pas marché. Pis là mon père a décidé qu'il voulait plus faire ça, il a dit si tu veux qu'on règle ça on va régler ça juste nous deux. (J01) »

Un mouvement de réparation à la suite d'une distance imposée par l'autre figure parentale : deux sujets sont, au moment de l'entretien, dans un mouvement de réparation après une rupture prolongée imposée par l'autre parent. Ce mouvement de réparation implique une réhabilitation de l'image du parent et un travail sur le rôle de chacun et sur la redéfinition de la relation.

« ... mon père il m'a toujours mis de côté par rapport à ma mère, mon père il m'a toujours dit fais attention à ta mère, c'est ci, c'est ça, c'est comme on dirait qu'il a toujours tout fait pour que j'en aie peur (...). Ma mère, elle c'est le contraire, elle a pas pu m'élever parce que je la prenais pour une vraie salope quand qu'au fond c'est pas vrai, hostie, elle est en train de se... je la vois, elle est en train de se tuer pour mes frères tabarnacle. Pis elle le ferait pour moi aussi. (J02) »

L'instabilité relationnelle imposée : deux sujets évoquent l'instabilité relationnelle imposée par le parent. Un sujet a coupé le contact de façon définitive ou temporaire (le temps d'une démarche thérapeutique), alors que l'autre est encore dans ce mouvement de va-et-vient avec le père (voir désir de rapprochement 1.3.2).

«Pis mon père à un moment donné il a pas pu me prendre, c'est comme je me suis ramassé dans un centre d'accueil. Mais quand je te dis ou ben non c'est qu'il y a un bout où est-ce que j'ai grandi dans les centres d'accueil pis il y a un bout où est-ce que mon père il est revenu me chercher. (J02)»

« Mais c'est parce que ma mère est venue me chercher en dehors, je restais en Gaspésie avant sur mes grands-parents. Ma mère est venue m'enlever de delà (...). Au lieu de fucker le chien, au lieu de me pitcher d'un bord pis sur l'autre... parce que moi quand j'arrivais icitte à sept ans à Montréal là c'est toutes les sœurs de ma mère qui me gardaient (...) ma mère elle était jamais là. (J11) »

Relation conflictuelle qui perdure : Chez deux sujets, la relation à la mère demeure toujours conflictuelle, malgré quelques tentatives de réconciliation ou de dialogue. Ces sujets tentent, au moment de notre entretien, de mettre une distance avec la mère afin de se protéger et de pouvoir investir d'autres relations plus positives et bénéfiques pour eux, mais ce mouvement semble difficile. Cette dynamique relationnelle se répercutera sur leur mode relationnel général et sur la demande d'aide plus spécifiquement ; entre autres une difficulté à se lier aux autres, à faire confiance. Les conflits sont liés au ressentiment des sujets envers une mère dite « contrôlante », « fusionnelle », « instable émotionnellement », « dénigrante » ou « rejetante ».

«Moi je pense que... elle a 40 ans pis elle va tout le temps rester comme ça (dans la transgression) , c'est plate à dire là, ça changera pas. Pis ma mère... c'est ça, c'est... Là j'ai appris qu'il va falloir que je la tasse de ma vie parce que à chaque fois que j'y parle, je suis à l'envers. Ah il y a de la colère pis.... Je le sais pas, qu'elle a juste été maman, qu'elle a pas joué le rôle de mère. (J07)»

« J'y parle presque plus à ma mère, je l'ai barrée pendant cinq ans de temps (...). Je l'ai tassée un peu ma mère, soit pour le bien là de moi, le bien de elle, c'est mieux pour moi parce que j'y ai posé souvent des questions pis elle m'a jamais répondu (...) elle me calait tout le temps. Tu feras rien de bon dans ta vie. Plus elle disait ça, plus je calais (...). Ça fait que ma mère je suis aussi ben de la tasser pour un bout... tu peux pas dire moi que je l'aime ma mère. (J11) »

Nous avons étudié l'histoire relationnelle primaire via les thématiques relationnelles abordées par les jeunes rencontrés au sujet de leurs parents, et via l'analyse de la dynamique relationnelle. Étudions à présent le tissu relationnel substitutif et auxiliaire.

1.4 Le tissu relationnel substitutif²¹ et auxiliaire²²

Comme les relations parentales sont décrites comme étant pour la plupart, soit décevantes, soit rejetantes, soit défaillantes, nous avons analysé la nature des liens avec la famille élargie, la fratrie, les substituts parentaux imposés tels que les beaux-parents, les familles d'accueil ou les intervenants en centre d'accueil. Ainsi, devant un dysfonctionnement précoce, nous nous sommes demandés s'ils avaient pu créer un lien qui puisse faire contrepoids à l'insuffisance des parents ou qui puisse compenser une rupture, un abandon, une transgression parentale (tissu relationnel substitutif) ? Ou bien s'ils ont pu obtenir du soutien de la part d'un pair ou vivre une situation d'entraide avec des amis ou la fratrie (tissu relationnel auxiliaire) ?

²¹ Selon le Larousse illustré 2006, le mot substitutif désigne « ce remplace une chose ou une personne en jouant le même rôle ».

²² Selon le Larousse illustré 2006, un auxiliaire est « une personne qui fournit une aide, momentanément ou accessoirement ».

Le premier constat à l'analyse du discours des jeunes rencontrés, c'est la pauvreté du réseau relationnel parallèle. En effet, plusieurs parlent de solitude ou disent avoir dû « se démerder tout seul ». D'autres ont entretenu des espoirs de lien envers des membres de la famille, or la plupart se disent « déçus », « abandonnés » ou « oubliés ». D'autres sujets ont pu toutefois trouver une personne substitutive fiable ou bien un réseau d'amis sécurisant, mais en dehors des liens familiaux ou parentaux.

Étudions à présent le tissu relationnel substitutif composé des beaux-parents, de la famille élargie, des intervenants, des familles ou des centres d'accueil, et le tissu relationnel auxiliaire composé de la fratrie et des amis.

1.4.1 Le tissu relationnel substitutif

À l'analyse du discours des jeunes rencontrés au sujet de leur réseau relationnel substitutif, nous dégageons quatre thématiques ou dynamiques relationnelles principales : la défaillance des substituts parentaux, les liens superficiels, des figures de soutien investies mais précaires et des modèles identificatoires alternatifs.

La défaillance des substituts parentaux

Qu'il s'agisse de liens conflictuels et de ruptures avec les figures substitutives, de transgression et de déceptions, ou de la vulnérabilité des substituts parentaux possibles, la majorité des jeunes rencontrés (10/15) évoquent la défaillance des substituts parentaux. L'échec alors des diverses formes possibles de réparation, de protection ou de réhabilitation de l'aptitude relationnelle ne vient que conforter les sujets dans leur position de victime et dans leur besoin de se protéger en s'extrayant du monde social.

La transgression : « ... j'ai été abusé sexuellement par mon père pis mon oncle... (J08) »

« Quand j'allais sur mes oncles, il en restait sur le coin de la table ou toute ça (de la cocaïne). Moi je m'en allais avec ça... (J11) »

Les conflits : « La blonde de mon père pour moi c'est une méch... méchante emmerdeuse, c'est genre au lieu de venir me dire à moi c'est le temps de faire tes devoirs, va ramasser ta chambre, elle attendait que mon père il revienne, vas donc dire à ton gars de se ramasser là, vas donc dire à ton gars de faire ses devoirs-là. Elle était pas capable de faire, c'est comme elle était pas capable de me le dire d'elle-même là, c'est comme elle faisait la bonne femme là que non je m'occupe pas de lui, c'est pas mon enfant genre là. En tout cas moi c'est ce que je pense d'elle là, pis le pire c'est qu'elle avait sa fille qui était un peu plus vieille que moi pis sa fille elle était bien traitée là. (J02) »

« ... mon père avait une blonde qui... qui avait un peu les mêmes principes que ma mère sauf que... qu'en plus elle était richarde un peu. Juste te dire qu'elle aimait ça faire chier le monde entier (...) elle me faisait ressentir comme tout le temps... le jeune qui arrive d'une femme pauvre là, qui elle étant donné qu'elle était pauvre mais ça a donné un enfant pauvre à tous points de vue là, ça fait que moi j'avais rectifié la chose là. (J13) »

La déception et le sentiment de rejet : « Il a été dans ma vie depuis l'âge de quatre, cinq ans. Mais c'était clair, c'était clair dès le début que c'était pas mon père (...) pis je me souviens, il côtoyait ma mère pis je l'appelais papa, pis c'est drôle, j'y disais ça pis ça sortait drôle dans ma bouche, mais je le testais pour savoir c'était quoi la relation entre lui pis moi. Pis un jour, bon, ça a pas pris de temps qu'il me l'a dit, il dit écoute je suis pas ton père (...) je suis pas ton père mais t'es quoi si t'es pas mon père (...) ça fait que je le cherchais c'est quoi son rôle. (J06) »

« Mais du côté de mon père c'est ça que je voudrais amener, c'est comme mon parrain, un parrain c'est supposé d'être lui qui s'occupe de toi quand qu'on... il s'est pas occupé de moi, ils ont tous refait leur vie, ça fait que j'ai pu de contacts avec eux. J'ai vu mon oncle dans le métro pis lui il m'a proposé... il travaille dans le métro ça fait 15 ans, il m'a proposé de, si je finissais mon secondaire cinq, à un moment donné il me placerait. Je m'attendais à le revoir, je l'ai pas revu. (J07) »

« Ben je trouve ça plate là, comme je regarde encore comme moi j'étais plus proche mettons de mon oncle, mais c'est juste qu'il était marié avec la sœur de ma mère. Pis quand ils se sont séparés ben lui il est comme... carrément disparu, il y a plus personne qui a des nouvelles. Mais je le sais pas, juste le fait que... on dirait que c'est juste parce que il était uni avec elle que il parlait au reste ou là qu'il est séparé ben il a plus pensé que il y a personne d'autre qui s'ennuierait non plus... il est parti comme ça. (J01) »

La vulnérabilité des substituts parentaux : « ... j'ai un père aussi que je connais là, des oncles, des... oui, il y a un de mes oncles, ben ils rushent pas mal toute, j'ai un oncle qui est alcoolique, un autre qui... qui a décroché il y a longtemps. J'ai des tantes aussi qui sont très malades. Il y a beaucoup de maladies dans la famille. (J13) »

Les liens superficiels

Plusieurs jeunes rencontrés, soit 9/15, disent entretenir majoritairement des liens superficiels, sans importance avec des membres de la famille élargie ou avec leurs beaux-parents.

« Mon beau-père pas grand chose, il travaillait. Il travaillait de soir, ça fait que on allait à l'école dans le jour ça fait qu'il était jamais là le soir. Ben les seules conversations que j'ai eues avec lui c'était on parlait de sport. Parce que c'est un gros amateur de sport pis moi aussi, ça fait que là c'est la seule affaire qu'on avait comme conversation. Pis même encore aujourd'hui. (J14) »

« J'ai gardé un peu le contact avec mes grands-parents. (J06) »

Des figures de soutien investies, mais précaires

Malgré une grande proportion de sujets qui jugent leurs liens aux substituts parentaux décevants, conflictuels ou superficiels, quelques sujets évoquent un investissement positif de certains membres du réseau relationnel parallèle. Ces figures de lien leur ont apporté un soutien moral dans des moments difficiles de leur vie, une écoute, de la protection devant des parents dits « abuseurs » et parfois même une prise en charge devant l'incapacité des parents

à prendre soin d'eux. Ces relations sont donc positives, or elles sont ou ont été bien souvent limitées dans le temps : les liens à des intervenants importants qui se brisent lorsque leur mandat est terminé, une rupture entre un parent et le beau-parent implique une rupture imposée avec ce beau-parent, etc. Ces ruptures avec les figures de soutien ne font qu'ajouter au sentiment de menace des liens, au sentiment de rejet et à la perception qu'ils sont seuls et que le monde qui les entoure est peu fiable. Alors quand les relations sont pour la plupart négatives, ou bien que les relations positives sont précaires et parfois mènent à des ruptures, la solution bien souvent réside dans l'évitement des liens, dans l'extraction d'un processus de socialisation qui leur échappe ou leur fait défaut.

Plus précisément, dans notre échantillon, six sujets ont trouvé des figures de soutien et investissent ces liens momentanément. Aussi, quelques sujets ont créé des liens avec des intervenants et éducateurs, alors que d'autres ont pu créer des liens au sein de leur famille soit avec des oncles, des cousins ou majoritairement des grands-parents. Quatre des six sujets ont vécu des ruptures avec ces figures de soutien, alors que les deux autres fréquentent toujours, de façon ponctuelle, cette figure de lien.

« Pis ma grand-mère du temps qu'elle a vécu elle a été bonne comme ça se peut pas pour moi, elle a toujours tout fait pour me gêner. J'allais là, quand mon père est venu me ramasser à mes neuf ans là j'allais chez ma grand-mère à toutes les fois de fin de semaine (...). Ma grand-mère là c'est comme c'était un peu... c'était un peu comme ma déesse. Façon de parler. Ma déesse dans le sens que ma sauveuse. C'est comme c'est à elle que j'ai eu le plus de respect à date dans ma vie. (J02) »

« ... à chaque fois qu'il travaillait on se prenait une heure ensemble. Donc ils étaient juste deux éducateurs, il dit l'autre il s'arrangera tout seul, s'il y a quelque chose il viendra me déranger (...) pis après c'est juste avec lui presque que j'en parlais (du décès de la mère) (...). J'avais besoin de parler, j'avais besoin de quelqu'un, ça fait qu'il a su pis il a pris le temps qu'il avait (...). Pis lui ben j'avais gardé contact avec lui (après sa sortie du centre d'accueil), j'ai su qu'il habitait pas loin de chez nous, des fois on est allé prendre un café, on se reparle, il me donne des conseils des fois. (J01) »

« ... c'était le gars qui avait remplacé mon père, il a été six ans plein avec ma mère, il a tout fait pour qu'elle arrête de boire (...) pour un gars qui travaille pis qui me nourrit, qui me garde pis qui me nourrit pis que... qui me gâte, à Noël il m'amenait au Toy's R Us, pis il dit tu choisis qu'est-ce que tu veux dans le magasin... Moi je trouve que c'est pas grand monsieur qui aurait fait... il faut qui aime vraiment la madame. Il y a pas grand papa astheure, je sais pas comment, il y a pas grand monde astheure qui sont prêts d'accepter des enfants des autres comme les siens (...). Maintenant je le vois pas à cause que ma mère est pu avec... (J07) »

« Mais c'est parce que ma mère est venue me chercher en dehors, à sept ans, je restais avec mes grands-parents. Moi à six ans je chassais avec mon grand-père. J'allais à la chasse avec lui, j'allais dans le bois avec lui, j'allais partout. J'étais partout avec lui, j'allais dans le bois, n'importe quoi, je faisais les foin, n'importe quoi, je travaillais sur la terre, j'aimais ça. (J11) »

Des modèles identificatoires alternatifs

Devant la défaillance des relations parentales ou l'incapacité de certains sujets à s'identifier aux modèles parentaux, les jeunes rencontrés se retournent parfois vers des modèles identificatoires alternatifs. Plus précisément, deux sujets s'identifient à un parrain des Alcooliques Anonymes, alors que deux autres s'identifient à un membre de la famille élargie (grands-parents et oncle) et les idéalisent par moments.

Le modèle de la réussite : « Il y a 10 ans, il avait rien. Maintenant il a un duplex, il a quatre autos, il a des maisons dans le centre-ville, il est vraiment riche. S'il avait arrêté de boire à l'âge que j'ai, il n'aurait pas besoin de travailler. Ça fait qu'on parle beaucoup, des fois là-bas on appelle ça un parrain. Un parrain que tu trouves... c'est une personne à laquelle tu vas lui raconter tes problèmes. Pis ton parrain c'est une personne qui a plus d'expériences, qui a plus d'années dans le programme des AA. Fait que il peut te donner des suggestions... (J03) »

« Que ce soit homme ou femme. Oui, je suis là, tabernacle, comment est-ce qu'il fait, je me gratte souvent la tête, je pense, là je me gratte partout, là je l'écoute, j'écoute le partage, je suis là ouais, il a fait pire que moi cet hostie-là pis il s'en est sorti. (J11) »

La figure de transmission des valeurs éducatives et morales : « J'aime mieux ma grand-mère que ma mère, parce que c'est ma grand-mère qui m'a élevé. De 0 à 7 ans, c'est elle qui m'a appris à parler, c'est elle qui m'a appris à écrire, c'est elle qui m'a appris à lire, c'est elle qui m'a appris à m'habiller, c'est elle qui m'a appris à attacher mes boucles, pis c'est elle qui m'a appris ben des affaires là. Pis ma mère elle m'a jamais rien appris. (J11) »

1.4.2 Le tissu relationnel auxiliaire

À l'analyse du discours des jeunes rencontrés, nous dégagons trois thématiques relationnelles liées aux figures auxiliaires (amis et fratrie) : les liens superficiels, la vulnérabilité et l'entraide, le soutien et le sentiment d'appartenance. Nous constatons que le réseau auxiliaire n'offre pas plus de soutien que le réseau substitutif, ce par la vulnérabilité partagée et par la superficialité des liens. De plus, les liens dits d'entraide et de soutien sont parfois trompeurs puisqu'ils sont tissés bien souvent en réaction au dysfonctionnement relationnel parental et à la transgression. Ces liens servent alors à faire front commun contre cette injustice et contre le manque et ils ne font souvent qu'entretenir le ressentiment au lieu de permettre de nouvelles identifications et de nouer des liens réparateurs.

Les liens superficiels

Il s'agit ici de relations non investies avec la fratrie (5/15), de relations amoureuses passagères (3/15), ou de liens créés dans la dépendance partagée (toxicomanie et alcoolisme) (10/15).

« Pis moi ben je m'entends ben aussi parce que je suis smat avec tout le monde (...). Oui, parce que moi qu'est-ce qui arrive, c'est parce que je paye pas mal la traite aussi. (J05) »

« Ça fait que des amis, des vrais amis j'en ai pas. C'est ridicule à dire mais c'est pour ça que je te dis on peut pas dire que c'est des vrais amis. J'ai rencontré d'autres gens qui consommaient pis eux autres sont devenus mes amis, des bums. (J04) »

« ...il y en a qui ont le même problème que moi là, pis quand tu dis ben là... mettons aujourd'hui j'ai le goût de prendre une bière pis j'ai pas d'argent, pis là... ça fait que là si un autre jour c'est un autre pis il a le goût de prendre une bière pis moi... on se dépanne, on s'arrange. C'est ça des amis. (J05) »

« ... dernièrement j'ai rencontré pas une fille, pas deux, mais au moins quatre filles, mais là moi je commençais à tomber dans le piège (...) c'est pas que j'ai peur de m'engager, je m'engagerai pas, c'est aussi simple que ça là, ça se vit tout seul le grand amour... (J15) »

La vulnérabilité

Les jeunes rencontrés témoignent de plusieurs formes de vulnérabilité partagée avec le réseau auxiliaire, entre autres la vulnérabilité des figures auxiliaires qui demandent aide et soutien de la part des sujets (7/15), et l'influence néfaste mutuelle par la fragilité commune et par une problématique de dépendance partagée (8/15). Cette perception de vulnérabilité des sujets eux-mêmes et des figures auxiliaires possibles consolide alors le sentiment d'impuissance des sujets et les expose à un choix parfois déchirant : créer une rupture avec ces figures auxiliaires afin de se protéger de l'influence négative ou entretenir le lien au risque d'une collusion avec l'autre et une déchéance commune.

« Souvent deux personnes avec les mêmes problématiques on risque plutôt de se primer pis s'alimenter dans nos négatifs que s'aider. (J07) »

« ... dès que ma mère est partie (décès) quand le soir... vu que mon frère avait 10 ans, ma sœur 12 ans, il est pompier (le père) ça fait que des fois il travaillait de jour, des fois le soir. De nuit. Ben la nuit c'était moi qui était là pis qu'il fallait qui prépare à souper, qui fasse à manger, mon frère qui y fasse faire ses devoirs. (J01) »

« ... au foyer de groupe j'ai décidé que le seul moyen qui m'aiderait le plus à arrêter ce serait carrément d'arrêter de les voir, parce que c'est pas évident non plus de décider que mettons j'arrête de fumer quand tu te tiens avec du monde que c'est tout ce qu'ils font. C'est là que j'ai tout perdu mes amis, pis là j'en ai juste gardé quelques-uns. (J01) »

« En habitant avec ma copine pendant deux ans, là c'est à ce moment-là je voyais pas que moi c'était de la dépendance affective, les deux, on était en dépendance affective. (J07) »

L'entraide, le soutien et le sentiment d'appartenance

Un seul sujet dit entretenir un lien égalitaire et d'échange constructif avec une sœur ; les autres ayant investi des relations avec des amis et donc des liens extra-familiaux (6/15). Les réseaux d'amis créent parfois le sentiment d'affiliation et d'appartenance qui leur fait cruellement défaut ; l'amitié sert alors de relais à l'histoire relationnelle en rupture. Aussi, les groupes d'amis peuvent servir d'identification partielle²³ lorsque les modèles identificatoires primaires se sont fait rares ou inacceptables. Enfin, une situation ou un vécu similaire peut rassembler de façon ciblée ou momentanée.

Un relais à l'histoire relationnelle en rupture : « ... on s'est tout le temps aidé là (une amie), mais on s'est tout le temps tenu, pis on se tient un à l'autre, hostie, c'est comme les maillons d'une chaîne, pis si ça pète la chaîne marche plus, il faut pas que ça pète... (J08) »

Le sentiment d'appartenance : « ... me retrouver dans une place où il y a d'autres gens qui vivent à peu près la même situation matérielle que moi, alors que si j'allais voir de la famille, des parents, des amis proches, c'est un peu différent, là il y a le t'aurais dû. (J15) »

²³ Selon Ladame (1999), une identification partielle est une identification sur la base d'un pouvoir ou d'un vouloir en se mettant dans la même situation qu'une personne (communauté).

Le soutien et le besoin partagé : « Moi je me suis tenu deux ans avec une femme là, elle chante la prière de la sérénité, elle consomme pas, pis son mari, pis on faisait de la musique ensemble. Je chantais avec eux-autres pendant que je faisais mon sevrage... (J11) »

« ... moi je me suis rendu compte que quand j'étais dans la rue c'était vraiment comme elle j'avais, c'était juste elle, il y a comme personne d'autre (...) j'ai besoin d'elle, pis comme elle a besoin de moi aussi (...) notre relation est peut-être plus sérieuse là. (J01) »

Des identifications partielles : « ...elle est prête (une amie) à partir avec son enfant pis aller vivre sur une terre dans le bois, à travailler, à faire du jardinage à longueur d'année, pis à élever des animaux (...). Je fais ma vie à moi pis je chemine, hostie, pis j'aide mes chums. Mes chums m'aident, là je sais où est-ce qu'ils sont mes amis. Ma famille astheure pour moi c'est plus mon père. C'est mes amis pis leurs enfants, c'est qu'est-ce qu'on construit ensemble, c'est ce qu'ils appellent des familles reconstituées... (J08) »

L'étude du tissu relationnel substitutif et auxiliaire complète l'analyse de l'histoire relationnelle des jeunes itinérants rencontrés. Étudions à présent leur mouvement relationnel actuel et leur mouvement de désaffiliation sociale.

Tableau 1.2 Les thématiques relationnelles liées au tissu relationnel substitutif et auxiliaire

Le tissu relationnel substitutif	Le tissu relationnel auxiliaire
-La défaillance des substituts parentaux	-Des liens superficiels
-Les liens superficiels	-La vulnérabilité
-Des figures de soutien investies, mais précaires	-L'entraide, le soutien et le sentiment d'appartenance

-Des modèles identificatoires alternatifs	
---	--

LE VÉCU RELATIONNEL ACTUEL ET LA RUPTURE SOCIALE

Les prochaines sections viseront à étudier le mouvement de désaffiliation sociale²⁴ des jeunes rencontrés, ainsi que leur vécu relationnel actuel. Nous pourrons par la suite établir certains parallèles entre l'histoire relationnelle et leur vécu de désaffiliation sociale.

1.5 La rupture sociale : la désinsertion, la déliaison sociale et le mouvement d'itinérance

Nous poursuivons ce chapitre sur le mouvement relationnel avec le thème de la rupture sociale et de l'inscription dans l'itinérance. Nous étudierons plus spécifiquement la représentation de ces jeunes de leur vie d'itinérance, de leur propre expérience de désinsertion sociale, de leur mouvement entre la vie de rue et la vie normative. En somme, nous analysons la rupture sociale en regard de leur histoire relationnelle. Kammerer (2000) fait ce lien entre les difficultés relationnelles avec les parents et le mouvement de déliaison sociale :

Ceux qui se sont déstabilisés le plus durement aujourd'hui lorsque les repères sociaux s'effondrent (quand le travail ou le logement se précarisent ou lorsque le groupe d'appartenance s'effrite ou se ghettoïse), sont ceux qui ont vu, hier, s'effondrer tel ou tel personnage intime à certains moments clés de leur organisation mentale. Au moment où aurait dû se jouer le processus de liaison des pulsions de mort par les pulsions de vie, ou bien lorsque la construction de l'estime de soi-même reposait presque uniquement sur le lien établi avec ce personnage. Au moment clé de l'intériorisation des figures parentales qui font que l'on devient à soi-même sa propre mère et son propre père. Aujourd'hui l'effondrement de son cadre social vient précipiter le sujet dans les mêmes affects anxieux et dépressifs qu'hier et il met en place des mécanismes de défense, un peu équivalents à ceux auxquels il avait recours alors en tant que fantasmes. Mais aujourd'hui, il les met en actes. Pour que ce ne soit pas la dépression qui l'emporte, ce sont des comportements de violence ou les

²⁴ Nous concevons le mouvement de désaffiliation sociale comme étant un mouvement psychique de retrait des investissements relationnels et libidinaux. Nous utilisons indistinctement les termes désaffiliation et désocialisation pour décrire le mouvement psychique de l'itinérance, puisque tous deux font référence à un acte de retrait de toutes formes de liens personnels ou sociaux.

conduites de dépendance qui dominent le tableau : agressivité, toxicomanie, alcoolisme... (p.84-85)

1.5.1 Le rationnel de l'itinérance

En entretien de recherche, plusieurs sujets ont voulu apporter des explications rationnelles à la vie d'itinérance. Ces explications sont souvent multifactorielles et parfois paradoxales pour un même sujet. Nous avons également observé que certains jeunes semblaient se construire un sens de l'itinérance qui diffère de leur propre réalité, c'est-à-dire qu'il y avait un écart entre leur perception de l'itinérance et leur propre expérience d'itinérance. La construction vient peut-être pallier leur difficulté à mettre du sens sur leur propre parcours, sur leur propre expérience de désinsertion sociale et de désaffiliation. Les sujets de notre échantillon évoquent trois facteurs possibles de l'itinérance : les conséquences de problèmes personnels ou relationnels, la malchance sociale et le choix de vie.

Les conséquences de problèmes personnels ou relationnels

Les jeunes rencontrés évoquent plusieurs raisons à la vie d'itinérance, dont les problèmes de santé mentale, la toxicomanie et l'alcoolisme, des problèmes relationnels avec les parents ou une séparation. La rue devient alors une façon d'échapper aux abus des parents (voir 1.2.2 : la fugue nécessaire pour la survie), une conséquence de leurs difficultés relationnelles, ou une manifestation de leur « déchéance personnelle et sociale ». Dans notre échantillon, 10 sujets parlent de la vie d'itinérance comme étant une conséquence de problèmes personnels ou relationnels. Certains sujets parlent de diversité dans le milieu de l'itinérance et donc de l'aspect multifactoriel de la vie de rue, alors que d'autres, au contraire, émettent l'hypothèse et parfois la certitude d'une homogénéité, « on est tous pareils », « on a vécu la même chose ».

« Ben les ressources c'est bien que ça... ça soit là parce que des fois c'est comme... c'est ça qui se passe entre les parents pis leurs enfants souvent, c'est comme les enfants comprennent pas ce que c'est que les parents essayent de leur faire comprendre, ça fait qu'ils se ramassent dans la rue pis ils veulent rien savoir (...). C'est sûr, c'est sûr et certain qu'il y en a que c'est le contraire, que c'est les parents qui ont pas été corrects avec les enfants... (J02) »

« ... je pense que si on élimine demain matin toute la consommation il y a la moitié des gens ici qui sont... qui sont pas là, là en ce moment-là. Ben je pense que c'est la plupart des itinérants. Ben il doit y en avoir là-dedans qui ont des problèmes mentaux là parce qu'il y en a vraiment dans la rue qui ont vraiment des problèmes mentaux là suite peut-être à une trop grande consommation de substances ou t'es né comme ça aussi là, il y en a vraiment qui sont inaptes là à aller dans la société pis qui sont laissés pour compte... (J04) »

« Il y en a qui ont été mariés, avec des enfants, ils ont divorcé, ils ont fait faillite. On retrouve de tout dans ce... Il y a des drogués, des alcooliques aussi, des gamblers (...) il y en a qui sont vraiment malades mentaux, qui sont schizophrènes, maniaco-dépressifs, vraiment des maladies où il faut vraiment qu'il y ait de la médication à chaque jour et tout. (J15) »

« ... toutes des frustrés... qui ont eu des mauvaises expériences (...) ils ont des affaires à régler eux autres... (J07) »

« ... le fait qu'ils soient ici c'est quand même eux qui ont fait en sorte qu'ils soient ici. Tu récoltes ce que tu sèmes. (J06) »

La malchance sociale

Quelques sujets de notre échantillon (4/15) adoptent une position que l'on pourrait en apparence qualifier de passive devant la problématique de l'itinérance : c'est une malchance, c'est une question de destin. Nous constatons que les sujets concernés ont adopté une position de fuite par la toxicomanie devant leurs difficultés émotionnelles et relationnelles à l'adolescence, ce qui laisse supposer une position de protection narcissique et émotionnelle par l'état d'intoxication et par la déresponsabilisation de leur situation sociale.

« ... il y a pas personne qui veut ça, il y a pas personne qui veut se rendre là (...). Mais des fois la vie fait en sorte que bon... il y a pas personne qui est à l'abri d'une malchance. (J06) »

« Moi, c'est tu de ma faute à moi, calice, si mes parents là quand je suis né ils avaient pas un million dans les poches pour me payer des grosses études, ça l'est pas ma faute, je l'ai pas choisi ça. (J08) »

Le choix de vie

Près de la moitié de notre échantillon, soit 7/15, considèrent le mode de vie itinérant comme étant un choix conscient, ou du moins une responsabilité personnelle à l'égard de ce style de vie. Certains semblent mettre de l'avant les aspects de liberté, de voyage, de simplicité, de divertissement, ou de choix politique et social (ne pas accepter les valeurs de la société) du mode de vie itinérant ; quelques-uns semblent avoir un rapport d'idéalisation avec le mode de vie d'itinérance.

« Le monde qui sont dans la rue c'est à 95% c'est parce que on décide de consommer, on décide d'avoir les problèmes, on décide de consommer, on décide... on est conscient de qu'est-ce qu'on fait aussi. C'est un choix qu'on prend là (...) dans le fond c'est soit avoir du fun là pis avoir un toit sûr là. Pis on choisit tout le temps d'avoir du fun là au lieu d'avoir un toit sûr. (J07) »

« C'est comme le monde que moi je dis là qui couchent dehors là même l'hiver ou dans les guichets automatiques là... c'est parce qu'ils veulent ben coucher dehors (...). Il y en a un qui m'a dit que ça faisait 20 ans qu'il était là. Ben pas 20 ans en ligne mais ça fait 20 ans qu'il est dans la rue. Mais quand tu perds ta job tu attends le chômage t'as le droit à un chèque, mais lui rien. Il y en a que c'est l'orgueil aussi (...). Il y en a qui se disent ben je vas aller rester dans les missions. Pis ils disent que leur vie est finie genre là (...). Il y en a qui se foutent de la société... (J05) »

« ... il y en a c'est sûr qui... ils sont ben là-dedans je pense. Un mode de vie, tu te lèves le matin, t'as rien à... t'as pas de loyer à payer, t'as pas de bouffe à payer, t'as pas de compte à rendre à personne, tu vas pas travailler, tu fais ce que tu veux, ta liberté peut-être. (J12) »

« ... il y a des raisons pour lesquelles on est dans la rue, exemple en général, c'est parce qu'on est pas satisfait de... du rapport de la société avec les individus là, souvent c'est ça. Ça fait qu'on veut pas travailler pour des peanuts. (J10) »

Un rapport d'idéalisation avec le monde de la rue : « ... ah c'est le côté voyageur, le côté de la simplicité... je sais pas là, peut-être que j'aimais ça là. (J13) »

Étudions à présent le mouvement de désaffiliation sociale constaté chez les jeunes itinérants rencontrés.

1.5.2 Le mouvement de désaffiliation sociale

La notion de mouvement permet, selon nous, de rendre compte pleinement de l'expérience d'itinérance et de rupture sociale de ces jeunes rencontrés. En effet, nous observons que l'entrée dans la vie itinérante n'est pas statique et suit souvent les mouvements relationnels avec la famille ou des figures d'attachement importantes. Nous établirons des liens entre la dynamique relationnelle parentale, étudiée à la section 1.3.2 et leur mouvement de désaffiliation sociale. Certains jeunes en sont à leur première expérience d'itinérance au moment de l'entretien, d'autres se disent « in and out » sur la rue, d'autres encore parlent d'une coupure nette avec le style de vie normatif et avec leur milieu de vie d'origine. L'expérience de vie itinérante est certes unique et individuelle, or nous pouvons cerner certains processus ou mouvements communs aux sujets de notre échantillon.

Les jeunes itinérants de notre échantillon évoquent deux contextes généraux d'entrée dans la vie d'itinérance, dont les ruptures de liens et les conflits et un état de dépendance soit à l'alcool, à la drogue ou au jeu. Nous décelons également quatre mouvements de vie de rue, soit un mouvement d'aller-retour actuel entre la vie de rue et la vie normative, un mouvement d'aller-retour dans le passé avec un ancrage dans la vie d'itinérance actuelle, une coupure nette sans retour et enfin une première expérience d'itinérance. Il est à noter que le contexte d'entrée dans la vie itinérante diffère généralement du facteur de maintien dans l'itinérance. Ainsi, par exemple, une rupture peut précipiter le sujet dans l'itinérance, alors que la toxicomanie l'y maintient. Un jeune rencontré dira à ce sujet : « ... ça commence par un trip de liberté pis ça finit par une dépendance à la drogue... (J09) ».

Si nous abordons l'entrée dans la vie de rue itinérante sous l'angle du contexte de rupture sociale, nous observons que pour la majorité des sujets de notre échantillon, soit 11/15, une rupture avec un parent ou une copine, ou un contexte de conflits les précipite vers la vie d'itinérance. La rupture survient fréquemment dans un contexte émotionnel et identificateur de séparation-individuation pour le jeune, au moment où il se cherche un espace à soi ou tente de se définir en dehors des liens parentaux. Le contexte de dépendance à l'alcool, à la drogue ou au jeu de hasard est perçu comme un facteur d'entrée dans l'itinérance par sept sujets de notre échantillon. Nous constatons aussi que les ruptures avec la famille ou la copine sont souvent liées à un problème de consommation du sujet d'où le nombre de sujets dans chaque contexte qui dépasse le nombre total de sujets ; ainsi les deux contextes de rupture évoqués sont souvent entremêlés.

Si nous abordons l'expérience de la vie de rue sous l'angle du mouvement, nous observons que cinq sujets sur 15 ont créé une coupure nette avec leur milieu d'origine et la vie normative (appartement, école ou travail) ; cinq sujets sont dans un mouvement actuel d'aller-retour entre la vie de rue et leur milieu d'origine ; trois autres sujets ont été dans un mouvement d'aller-retour par le passé, mais sont ancrés actuellement dans le mode de vie itinérant ; enfin deux sujets en sont à leur première expérience d'itinérance au moment de l'entretien et considèrent alors ce mode de vie comme étant transitoire. Analysons ces différents mouvements d'itinérance énumérés.

Il est à noter que les extraits d'entrevue choisis pourront sembler longs, or la représentation du mouvement et d'ancrage de l'expérience d'itinérance le nécessite.

Une coupure nette avec leur milieu d'origine

Les cinq sujets concernés par ce mouvement de désaffiliation, prétendent qu'ils ont dû créer une rupture définitive avec leur milieu d'origine, ou avec leurs parents afin de survivre ou de changer (voir chapitre I, section 1.2.2). Le milieu de la rue est investi alors comme un milieu familial substitutif, « on s'est recréé une famille hostie sur la rue (J08) », ou comme un lieu de désaffiliation sécurisant (l'absence de liens diminue les risques de rejet). Aussi, nous observons que ces sujets entretiennent une dynamique relationnelle avec les parents qui est soit figée mais investie, soit toujours conflictuelle (voir chapitre I, section

1.3.2). Ainsi, la coupure physique, ou le changement de mode de vie peut paraître radical et sans retour possible, or, les relations infantiles d'importance sont toujours investies ne serait-ce que dans le ressentiment, le besoin de vengeance et dans le désir de rapprochement qui est souvent impossible selon eux. Enfin, nous constatons que tous ces sujets concernés sont dans un mouvement de déchéance sur la rue par le fait d'un ancrage dans le style de vie d'itinérance et dans la toxicomanie.

Exemple 1 :

La rupture : « ... le petit cul de 12 ans là qui est en fugue de chez ses parents pis que il est pogné pour se trouver à manger parce qu'il est pas bien chez ses parents pis parce que calice il est tanné de ça qu'il s'en va. J'ai jamais vu personne moi qui a fait une fugue parce que ah bon moi je me lève un matin, j'ai rien à faire, je fais une fugue. Non, j'ai fait une fugue pour me sauver d'une situation, pour être capable de prendre du recul pis de dire bon moi j'ai besoin de faire ma vie... peut-être que le petit-cul qui fait sa fugue à 12 ans mais peut-être que ça y a sauvé la peau, peut-être que son père il est en train de l'agresser pis que le jeune il était écoeuré de ça pis qu'il voyait pas le moyen de le dire à quelqu'un, de se faire aider... (J08) »

L'ancrage dans le mode de vie itinérant : « ... ça va faire la neuvième année, c'est loin là, j'ai grandi là-dedans, j'ai passé toute ma préadolescence pis mon adolescence là-dedans. J'étais encore un enfant dans un sens parce que bon la préadolescence c'est la transition pis j'avais encore des côtés d'enfant, il y a même des trips de jeunesse que tous les autres petits enfants qui ont tout le temps eu un foyer stable à rester ils ont eu que moi j'ai pas pu avoir parce que pendant ce temps-là ben j'apprenais à me servir des plantes pour me guérir pis pour me nourrir pis j'apprenais à me trouver ma bouffe dans les poubelles pis dans les organismes communautaires... (J08) »

Exemple 2 :

La rupture : « En sortant des centres d'accueil (suite à des conflits et une rupture avec la mère) je suis... je me suis promené un peu de maisons d'hébergement en maisons d'hébergement, c'est pas vraiment ma place, pis c'est ça, ça fait que... moi je dirais

que pendant trois ans, j'ai été dans la rue trois, quatre ans. Dans la rue, j'ai été... entre-temps j'ai été deux ou trois mois chez un ami là, j'ai été chez-moi, pis j'ai retourné à la rue. Mais je pense que j'avais plus de place à aller et pis... j'avais pas d'intérêt, je trouvais ça difficile, j'étais encore un peu entre la ... entre la vie pis la mort là, en questionnement, je me disais bon est-ce que je vis ou ben tu crèves là. Pis il y avait la dope aussi, je fumais beaucoup de pot, j'ai goûté un peu à tout ce qui peut se retrouver autour là (...) pis là je vis dans les appartements du Refuge depuis deux ans. (J13) »

Des habitudes de vie sur la rue qui atténuent la souffrance reliée à la rue : « ... les premières années ont été tough finalement, la dernière année que j'ai été dans la rue là j'ai... j'ai pratiquement choisi de l'être là. Pis ça a adonné que je me retrouve sur la rue puis... pis j'avais la possibilité de faire autre chose pis j'ai décidé ah non je vais rester, c'était l'été pis j'avais envie de rester dehors pis je sais pas, j'étais bien (...) je veux dire j'avais mon sac à dos, mes choses de rangées, j'avais quand même une vie... j'étais bien, des beaux vêtements, j'avais des vêtements propres. (J13) »

Exemple 3 :

« Ma blonde m'a laissé, j'ai perdu mon emploi, j'arrêtais pas de brailler, j'étais pas capable d'arrêter de brailler, pis au lieu de me prescrire des médicaments pis j'ai refusé là. Pis après j'ai rentré dans la criminalité, je consommait pas de drogue, mais à un moment donné j'ai cédé à consommer de la drogue dans une soirée où là j'étais trop chaud, je me suis dit... je supportais pas la bière, je commençais là, pis je suis tombé directement dans la cocaïne pis dans l'ecstasy. Mais c'est là que je suis là dessus depuis 1996 pis que... j'ai aimé ça. Ça fait cinq ans que je consomme là, depuis 1996. Pis c'est ça qui m'a amené à la rue. (J07) »

Un mouvement d'aller-retour dans le passé avec un ancrage actuel dans le mode de vie itinérant

Pour quelques sujets de notre échantillon, soit 3/15, le mouvement d'aller-retour entre la vie de rue et la vie normative, ou bien entre le milieu de la rue et le milieu d'origine

marquait leur début de parcours d'itinérance. Aujourd'hui, ils se sont développés des aménagements de vie sur la rue, ils sont bénéficiaires chroniques des ressources d'hébergement, ou ils oeuvrent au sein même de la ressource qui les a accueillis en début de parcours. La vie normative ne leur semble plus, pour la majorité, « accessible », l'espoir de s'en sortir est tombé ou s'effrite de plus en plus. Nous remarquons également que ces sujets ont vécu une dynamique relationnelle en mouvement (voir chapitre I, section 1.3.2) avec les parents, mais qui s'essouffle au moment de l'entretien ; les contacts sont quasi inexistantes et ils semblent se détacher des émotions négatives liées à ces relations infantiles. Pour un sujet, la dynamique relationnelle actuelle avec les parents peut être qualifiée de figée et non investie (voir chapitre I, section 1.3.2).

Exemple 1 :

Le déclencheur d'une consommation excessive et de la vie de rue est la rupture avec la conjointe et du coup la rupture avec son milieu d'origine : « ... je suis resté un bon... une bonne couple d'années chez mes parents là, un bon trois ans steady. Ça allait ben, j'avais une copine, tout ça, sauf que je flambais toute mon argent dans la drogue. Pis là c'est quand ma copine elle m'a ... elle m'a flushé, elle m'a dit... qu'elle me disait là gelé j'ai fini de t'endurer là. Pis c'est là, quand qu'elle m'a flushé je suis parti. Pis là elle va se faire un autre chum là, pis je vas la rencontrer à la taverne pis là ça va faire de la marde, en tout cas je suis parti de delà pis je suis venu à Montréal. Là j'ai fait les réseaux d'hébergement, j'avais encore mon emploi, pis là j'ai commencé à consommer de plus en plus. Pis là quand j'ai perdu ma job pis j'ai commencé un petit peu officiellement tombé dans la rue là ... (J04)»

L'ancrage : « ... je me suis développé un mode de penser qui est à mon besoin, qui est dans mon milieu de vie, qui est adapté à ce que je vis depuis des années (...). Tu deviens là vraiment ancré dans le mode, parce que là... c'est parce que l'itinérance, la toxicomanie c'est tout un mode de vie en soi là (...). Parce que d'après moi, en tout cas mais on devient tellement là enfermé dans notre petit monde qu'on pense qu'il y a plus rien... quand qu'on dit qu'on voit plus la lumière au bout du tunnel là, on dirait qu'il y a plus rien qui est accessible pour nous là. On est rendu tellement loin que

pour nous l'emploi ou l'appartement ou la voiture c'est ... pis la bouffe dans le frigidaire c'est... c'est rendu inaccessible vraiment là. (J04) »

Exemple 2 :

« ... la première fois (sur la rue) c'était après le verglas mais je suis pas resté vraiment, mais je me sentais pas ben icitte (il a fait une première expérience sur la rue après une expulsion de la mère de la maison familiale) (...) je marchais, je marchais, je savais même pas... je savais même pas comment prendre le métro sans payer ou les autobus ça fait je marchais tout le temps pis en plus, c'est ça, je vendais ce qui me restait parce que j'avais rien, j'avais pas d'argent, pis moi je quêtait pas pis toute, je savais pas vraiment ça, je venais d'arriver à Montréal, pis dans l'est je voyais pas de quêteux. » *Il est retourné chez sa mère, puis est revenu sur la rue avec ses connaissances acquises lors de sa première expérience sur la rue* : « ... là c'est ça, ça fait à peu près un peu plus de deux ans que je suis à Montréal. (J09) »

L'ancrage : « ... ça commence par un trip de liberté pis ça finit par une dépendance à la drogue pis là... tu te fais rescaper par un genre d'organisme aidant pis le PQ il t'envoie te trouver une job de réinsertion comme moi, une job de réinsertion. Pis là ben ils essayent de nous remettre sur le droit chemin. Mais c'est parce que souvent c'est parce que le monde ils se sont rendus trop creux pis ils ont perdu leurs valeurs au profit de l'argent ou de la drogue des fois... (J09) »

Exemple 3 :

« ... je suis sur la rue mais je veux dire c'est parce que c'est moi qui veux ben l'être parce que c'est... c'est un pattern ça là, c'est à cause de la boisson qui m'a amené là. Parce qu'en prenant de la boisson ben là j'ai pu d'argent pour prendre une chambre pis... Ben je me suis... à un moment donné je me suis ramassé là j'avais plus de place où rester ça fait que c'est les CLSC qui m'ont dit ben tu peux aller là (les ressources pour itinérants), voilà à peu près quatre, cinq ans là. Mais j'ai resté des périodes dans les chambres pareil. À un moment donné j'ai repris le dessus là oups ça... comme l'année passée j'ai resté quatre mois dans un loyer. Ça c'est un record là.

À la même place là. Ça allait... ça allait ben, mais là à un moment donné oups j'ai recommencé à boire plus pis... j'ai recommencé mon pattern là de boisson... (J05) »

Exemple 4 :

« C'est en 1989 j'arrivais d'un voyage au x. Depuis 87 j'étais parti, ça fait que j'étais revenu à Montréal pis j'avais pas de place nulle part où aller, j'avais plus rien (...). Que c'est que je fais là, où je m'en vas ? Ça fait que c'est là que j'ai trouvé j'ai appelé la... pour commencer je me suis ramassé au poste de police. Je dormais dans les parcs, après j'ai fait des ressources (...). Plus tard je me suis trouvé un appartement ». *Il s'est marié, il a eu un enfant puis* : « C'est quand on s'est séparé, ça fait que en 95 ou en 96, pis après je travaillais pas, j'étais sur l'aide sociale... je pouvais pas avoir de logement, je me suis retrouvé encore sur la rue ». *Il est demeuré sur la rue jusqu'à quelques mois avant l'entretien. Au moment de notre rencontre, il travaillait pour une ressource d'hébergement* : « ... j'avais une entrevue à passer comme chauffeur, pis au mois de février j'ai commencé à travailler icitte. (J14) »

Un mouvement d'aller-retour actuel

Certains sujets de notre échantillon, soit 5/15, vivent leur parcours d'itinérance actuel dans un mouvement d'aller-retour entre la vie de rue et la vie normative et entre le milieu de la rue et le milieu d'origine. Nous remarquons que ces sujets concernés sont, pour la plupart, en démarche de réinsertion sociale, de thérapie ou de désintoxication. Le mouvement actuel d'aller-retour semble incarner une tentative de compréhension ou de réparation de relations conflictuelles avec les parents, ou une tentative de changement qui nécessite un retour en arrière sur des événements et émotions passés. De plus, nous constatons que ces sujets vivent une dynamique relationnelle parentale qualifiée de figée, mais investie (le mouvement d'aller-retour perçu est alors psychique) ou en mouvement (voir chapitre I, section 1.3.2). Ils investissent les relations passées ou les ruptures passées dans la recherche de sens, dans la rationalisation et dans le désir de rapprochement. Le mouvement relationnel avec le milieu d'origine se fait en termes de distances et de rapprochements avec un parent ou bien dans des tentatives de réparation de la relation ou de réhabilitation de l'image d'un parent. En somme, le mouvement d'aller-retour perçu du parcours d'itinérance de certains jeunes rencontrés

semble aller de pair avec une dynamique relationnelle parentale en mouvement ou investie dans la réparation.

Hors la loi et marginal depuis l'âge de 12 ans il a été incarcéré pour vol par effraction, puis dans le milieu de la drogue et de la prostitution à l'âge adulte. La mère le reprend toujours au moment où il perd tout et où il se retrouve à la rue. Au moment de l'entretien, sa conjointe, de longue date, et mère de son enfant le quitte et il se retrouve à la rue devant le refus de la mère de l'aider : «... ça fait 12 ans que je réalise que je sais que j'ai un problème de consommation pis ça fait 12 ans que j'essaye de m'en sortir (...) j'étais plus jeune, j'ai fait des centres d'accueil quand j'avais 13, 14 ans... j'avais fait des vols par effraction (...). Je suis parti de delà, je suis allé chez mes parents (...). J'ai eu 17 ans, je suis allé à l'école, j'ai lâché, une petit job lâché tout ça. Pis là à 18 ans ma mère était tannée là que je sois dans... que je sois dans la maison là, que je foute rien, pis elle a trouvé une façon là... de me sortir de la maison, elle dit je vas te payer ton appartement jusqu'à... elle m'a payé ça pendant un an, c'est ça de 17 à 18 ans... je consommait beaucoup, je faisais de la prostitution (...) là je suis resté avec ma conjointe jusqu'à récemment. Je suis sur la rue depuis notre séparation (...). Pis c'est drôle à chaque fois... à chaque fois que je suis dans... je suis dans le trouble là, je retourne voir ma mère. Pis cette fois-ci la porte était fermée... (J06) »

Les conflits avec le père ou la mère entraînent des périodes de vie dans l'itinérance :
 « Moi je me suis ramassé dans la rue là à mes 17 ans voilà cinq ans. Pis là je suis rendu à 22 ans (...) c'est l'été là il me crissait là (le père) en... en fin juin qu'il me crissait dehors à mes 17 ans à cause de... que j'y ai sauté dessus, j'avais pas d'affaire à y sauter dessus même si lui m'a poussé là (...). J'ai passé du mois de juin, ben la fin de juin aller jusqu'à quelque chose comme août ou septembre d'un bout à l'autre de la ville, entre Québec pis Montréal (...). Pis là après ma mère elle m'a pris chez eux. Je suis allé une couple de fois sur la rue pis ma mère m'a toujours repris (...). Avant les fêtes je me suis ramassé dans la rue parce que je me suis pogné avec un voisin qui m'a fait des menaces... je suis icitte depuis ce temps-là. (J02) »

Mouvement d'aller-retour en fonction de sa consommation de drogue et du coup de sa capacité à maintenir un emploi et un appartement: « ... ben l'itinérance vient de ma consommation... Ben là je sais pas comment dire, le terme d'être sur la rue, ça fait in and out le dernier cinq à six ans là. J'ai tout le temps eu du travail mais ça me dérange pas de laver de la vaisselle pis faire du travail d'entrepôt là, c'est pas dur à trouver pis j'en ai toujours fait. C'est pour ça j'ai tout le temps réussi à avoir une petite chambre ou des maisons d'hébergement qui chargent pas cher. Pis là, plus ça va, plus ma consommation augmentait pis j'étais obligé de... j'ai plus d'argent pour prendre le métro, pour payer mes lunchs pis j'allais travailler pis je mangeais pas, pis je me retrouvais sur la rue... (J04) »

« ... j'ai eu des hauts et des bas pendant à peu près une dizaine d'années (...). Je suis pas maniaque-dépressif mais j'ai été pas mal... genre je poguais un down pendant trois, quatre mois, je voulais rien foutre, mais après quand je ressortais là c'était une semaine pis je reprenais ma place dans la société, la job, l'agenda (...) en général c'était ça. Donc maintenant ça va très bien. L'été passé je l'ai passé dans la rue carrément. Je dormais dans la rue, je dormais dehors, c'était pas juste... j'ai consommé du crack à longueur de journée, c'était 24 sur 24 (...) là j'ai mon appartement et j'ai décidé de retourner à l'école c'est vraiment un bilan que j'ai fait entre moi et... mon passé... là je commençais à avoir un passé, à 26 ans là, j'ai dit écoute t'as un passé, t'as un vécu là... à partir de là je pouvais commencer à me repérer dans mon passé là. (J15) »

« À 13 ans j'ai tombé dans la cocaïne. Pis là j'ai tombé d'aplomb. L'alcool au fond. Je m'ai détruit jeune. Moi à 15 ans et demi ma mère m'a crissé dehors. J'étais dehors. J'avais mon logement, j'avais mes meubles, à 16 ans j'avais un truck payé cash en avant de la porte. Je vendais de la drogue. Je disais jamais je vas me ramasser dans la rue, pis je l'ai fait. Je couchais sur les bancs de parc, je m'ai gelé au fond, je me couchais... ». Il est allé en prison quelques années, puis a fait une cure de désintoxication pendant trois ans. Il s'est retrouvé à nouveau sur la rue après une rechute : « ... j'ai encore de la misère hostie à dealer avec ma rechute. De mon trois ans que j'ai fait, j'ai encore de la misère avec ça... pendant deux ans de temps,

tabernacle, j'ai encore de la misère hostie à dealer avec ma rechute. Parce que ça m'a fait chier d'avoir fait trois ans pis de perdre ça (...). Pis aujourd'hui tu vas me dire là j'ai trois mois... j'ai trois mois et demi de fait là. C'est toujours ben ça. (J11) »

Une première expérience sur la rue

Quelques sujets ressortent de notre échantillon par leur façon d'entretenir un espoir de mieux-être, par leur façon d'aborder l'expérience d'itinérance comme une expérience valorisante ou enrichissante, comme un état transitoire et parfois même comme un tremplin pour mieux repartir. Les deux sujets concernés ont un élément de leur parcours en commun : ils en sont à leur première expérience de vie sur la rue et dans les ressources d'hébergement au moment de notre entretien.


Nous constatons également que ces sujets vivent une dynamique relationnelle parentale en mouvement (une succession de distances et de rapprochements avec un parent), ou investissent la rupture de liens par la recherche de sens ou bien par le sentiment de culpabilité. Les ruptures et les relations conflictuelles sont au cœur de leur première rupture sociale et donc au cœur de leurs préoccupations au moment de l'entretien, d'où la quête de sens et le sentiment de culpabilité toujours présent.

« ... on a déménagé ensemble (lui et sa copine) en appartement avec un co-loc. Mais lui ça a pas fait pantoute, il a pas aimé ça, il a dit qu'il aimait mieux retourner chez ses parents mais on avait un loyer comme de 900 par mois à trois. Pis à deux on a pas été capable de le payer le mois suivant pis on s'est retrouvé dans la rue tous les deux (...) ça fait deux semaines que je suis ici pis je vas sûrement partir d'ici peut-être une ou deux semaines, pis je vas être vite remis sur pieds... (J01) »

« Je faisais qu'est-ce que moi je voulais faire. Pis c'est ça j'ai dit en fin de compte je m'en vas là (rupture avec le père). J'ai habité tout seul. Et pis ça a pas marché. Ça a pas marché parce que j'ai tombé dans la drogue, dans l'alcool (...) des fois je buvais la bière pis je mangeais pas (...). C'est la première fois moi que je suis sur la rue, que je viens aux ressources (...). La rue c'est mon expérience à moi, je vais pouvoir le dire à mes enfants futurs. (J03) »

Dans l'étude du mouvement de désaffiliation de ces jeunes itinérants rencontrés, nous avons pu faire certains liens avec leur dynamique relationnelle parentale. En voici, sous forme de tableau, les liens conceptuels et l'interprétation proposée à partir de la narration du parcours d'itinérance de ces jeunes rencontrés.

Tableau 1.3 Mouvement de désaffiliation et dynamique relationnelle parentale



Type de mouvement de rupture sociale et de désaffiliation	Dynamique relationnelle parentale	Construction proposée
Coupure nette avec le milieu d'origine et ancrage dans le mode de vie itinérant	Relation figée et investie (le ressentiment, la vengeance et le désir de rapprochement) Relation toujours conflictuelle	Il y a une coupure physique, radicale parfois, mais ils semblent hantés par la relation conflictuelle ou transgressante, par leur ressentiment ou bien ils semblent entretenir des relations passées par le conflit tout en s'extrayant du milieu.
Mouvement d'aller-retour dans le passé avec ancrage actuel dans le mode de vie itinérant	Relation en mouvement (une succession de distances et de rapprochements et mouvement de réparation) Relation figée et non investie dans l'actuel d'où l'ancrage	La dynamique relationnelle parentale en mouvement semble s'essouffler avec le temps, les contacts sont peu fréquents et quasi inexistant pour la plupart, ils semblent aussi se détacher des relations infantiles et des émotions négatives associées. Les tentatives de rapprochements et de réparation semblent avoir échoué avec les parents concernés ; ils semblent alors s'extraire de ce mouvement relationnel pour s'ancrer dans un mode de vie d'itinérance.
Mouvement d'aller-retour actuel	Relation figée mais investie (la recherche de sens, la rationalisation et le désir de rapprochement) Relation en mouvement (distances et rapprochements, tentatives de réparation et réhabilitation de l'image du parent)	Le besoin de revisiter les relations passées, le milieu d'origine, ainsi que le désir de vérifier leur place au sein d'une société normative semble expliquer le mouvement d'aller-retour de ces sujets concernés qui sont, pour la plupart, en démarche de réinsertion ou thérapeutique.
Première expérience sur la rue	Relation en mouvement (succession de distances et de rapprochements) Relation figée mais investie (la recherche de sens et la culpabilité)	Ces sujets semblent mus par le désir de se sortir de la rue, de réparer des relations conflictuelles et surtout par le besoin de faire de ce détour sur la rue une expérience valorisante et enrichissante.

1.6 L'étude du mouvement relationnel actuel

Comment se passe la vie sur la rue, le lien entre les jeunes itinérants et entre ces jeunes et les intervenants ? Comment parlent-ils de leur vie actuelle ? Leur mode de vie sur la rue et leur mode relationnel sont des thèmes amenés d'emblée par l'ensemble des jeunes rencontrés. Certains parlent de leur vie d'itinérance avec fierté, celle d'être capable de « se débrouiller tout seul dans la jungle de la rue », d'autres adoptent une position d'expert, « je connais ma rue », alors que d'autres encore en parlent avec amertume, en tentant le plus possible de s'en dissocier ou de dénoncer les injustices sur la rue et dans les ressources. Malgré des points de vue différents sur le monde de la rue et sur leur expérience personnelle, un élément les rejoint tous : la vie de rue signe une souffrance passée et la perpétue ou la répète dans le mode de vie d'itinérance et leur monde relationnel associé. Analysons à présent le vécu relationnel des jeunes rencontrés en regard de leur histoire relationnelle, telle qu'étudiée dans les sections précédentes.

Il s'agit ici d'une analyse, à partir de leur discours, de leur mode relationnel avec les gens (autres jeunes sur la rue, intervenants) liés au monde de l'itinérance dans lequel ils naviguent ainsi que leur lien aux ressources d'hébergement et d'aide pour itinérants qu'ils fréquentent. Nous observons quatre modes relationnels principaux non mutuellement exclusifs (un même sujet peut avoir recours à l'un ou l'autre de ces modes relationnels en fonction du contexte social) : 1) la méfiance, 2) le contrôle, 3) la similarité et l'homogénéité, et 4) la dépendance ou le besoin de l'autre.

La méfiance

Nous observons de la part de 11 sujets, une méfiance d'intensité modérée à élevée envers les autres jeunes sur la rue et les intervenants des ressources fréquentées, ainsi qu'envers diverses figures d'autorité, dont « la société », « le gouvernement », la police, etc. L'instabilité des relations avec les parents, ainsi que le vécu de rejet et de transgression semblent avoir eu comme répercussion une méfiance dans le lien à l'autre. Pour certains, la méfiance participe à un besoin de se protéger, pour d'autres à une façon d'entrer en relation.

« Mais je me sentais que je me faisais tout le temps crosser sur tous les bords pis tous les côtés pis... mais là, là, je suis revenu (sur la rue), mais je suis revenu plus avec... en tout cas là j'ai appris de mes erreurs pis il y a ben du monde justement, du monde de la rue que je veux pas... je veux pas me... je veux pas avoir rien de personnel avec eux autres, c'est du monde que justement qui pourrait vouloir me voler. (J09) »

« Moi je... je me mêle de mes affaires. Pis que s'il y en a un qui jappe trop fort ben je m'en vas pis je le laisse faire. C'est ça que je dis moi, il faut pas que tu te mêles aux autres parce que sinon là... Il y en a qui sont corrects, mais il y en a d'autres là... (J12) »

« Quand t'as de quoi à parler, tu peux en pogner un (intervenant), t'en pognes un, tu peux lui parler ça dépend, que tu fais... à qui tu fais confiance. Il y a du monde que tu peux faire confiance pis il a du monde que tu peux pas faire confiance (...). J'ai eu ben de la misère avec ça aussi, la confiance. Je peux pas avoir confiance à personne, hostie, j'ai jamais eu confiance en ma mère, rien que là, là, tu le vois tout de suite, paf, la seule confiance que j'ai c'est ma grand-mère, ma tante pis mon oncle. (J11) »

Le contrôle

Nous avons observé en cours d'entretien de recherche ainsi qu'à l'analyse du discours des sujets, diverses formes de contrôle de la part des jeunes concernés (9/15) : le contrôle par la mise à niveau avec l'interlocuteur et plus spécialement avec les intervenants des ressources ; le contrôle par la provocation afin d'évaluer la réponse de l'autre et surtout la capacité de survie de l'autre et afin de mettre au défi et de « tester » le lien ; le contrôle par l'agressivité et la violence ; le contrôle par le besoin constant d'annuler un sentiment de dette envers l'autre pour être en lien et enfin le contrôle par les différentes façons d'imposer leur présence à l'autre, entre autres par les graffitis. Plusieurs sujets disent avoir besoin d'un cadre dans les ressources, mais ne peuvent pas supporter de « se faire imposer des choses ». Chacun veille alors à ne pas s'en faire imposer par les figures d'autorité dans les ressources et sur la rue et contrôlent les différentes relations afin notamment de se protéger d'une blessure narcissique, ou du danger d'une rupture, ou de l'emprise de l'autre, ou de la crainte de l'humiliation qui font écho au passé relationnel avec les parents.

Annuler un sentiment de dette : « ... j'ai clairé quelques dettes, j'ai collecté quelques-uns, j'ai pardonné quelques-uns, je suis allé voir quelques personnes, je leur dis okay ce qu'il y a entre nous... ce que tu me dois laisses faire (...). Donc j'ai dit je vas aller voir, peut-être qu'il y a du monde à qui je dois de l'argent. J'aime mieux, moi je suis comme ça, j'aime mieux affronter, confronter la personne là que je sais pas, d'être avec ma blonde, avec ma mère, avec ma sœur pis la personne va venir... c'est un peu gênant. (J15) »

La mise à niveau : « ... qu'est-ce que t'as de spécial toi (adressé à une intervenante) ? Elle m'a dit okay t'es admis (à la ressource) elle dit pour une probation de dix jours, on va voir si ça fonctionne, pis j'ai dit moi aussi ça me donne dix jours pour voir comment... si ça m'aide. (J15) »

La violence : « Moi j'ai 20 ans là pis je me suis déjà battu avec un gun, pis j'ai déjà tiré sur quelqu'un pis il y a déjà quelqu'un qui a voulu me tirer dessus, pis bon, j'ai été chanceux, la balle elle m'a pas pogné, pis on était en arrière de deux chars dans un parking là pis on se tirait dessus comme des caves pour savoir qui qui aurait le plus gros terrain. Pis le gars, ben christ, qu'est-ce que tu veux que je te dise là, mais je me défendais, il a mangé une balle dans la jambe, il a un trou. C'est drôle, c'est mon chum, aujourd'hui on se parle. (J08) »

S'imposer : « T'es en train de jouer de la musique, t'as cent personnes contre une qui te voyent pas pis qui t'entendent pas, pis pour que... t'existes même pas. T'as-tu déjà essayé ça, tu te mets carrément dans leur chemin, ils vont faire le détour. (J02) »

La provocation : « Ben je suis impulsif dans le sens que des fois que les gens vont me... vont me parler pis je vas parler, je vas répondre impulsivement des... des niaiseries, tout ça. Pis j'ai tendance à être délinquant, à briser des règlements, à tout briser les règlements qu'ils vont plier (...). Peut-être qu'inconsciemment je... peut-être qu'inconsciemment oui, je sais pas, moi je suis un gars solitaire, j'aime bien être solitaire, j'aime bien être seul, dans mes affaires tout seul, mais peut-être que oui, peut-être qu'inconsciemment je fais ça pour éloigner les gens. (J04) »

S'imposer et provoquer : « Pis vu que souvent quand je vas écrire de la poésie ben je vas mettre ça dans mes affaires, pis souvent la poésie c'est pas des choses qui intéressent les gens ben ben pis... ça fait que là c'est d'aller garrocher au monde involontairement, je vas écrire sur le mur ou dans les toilettes. J'impose... j'impose mes choses là. (J04) »

La similarité ou l'homogénéité

Pour plusieurs sujets, soit 8/15, la réciprocité des besoins, la similarité de l'expérience les menant à la vie d'itinérance, les projets et les intérêts communs ainsi que le sentiment d'homogénéité, « on est pareil », semblent être des facteurs de liens. Pour certains, la similitude ou l'homogénéité permet de se regrouper et de véritablement s'entraider, alors que pour d'autres elle peut rassembler, sans toutefois permettre la création de liens profonds et peut parfois même créer un effet d'entraînement négatif.

L'homogénéité permet d'être en lien avec d'autres itinérants sur la rue : « On est tout le même... on vient manger icitte là, on va coucher à la Maison du Père ou... Old Brewery Mission, c'est ça, c'est ça que je veux dire le même... Pis on travaille pareil un peu ça fait que... C'est pour ça on est pas mal sur le même... niveau je trouve là. On est pas identique mais pas loin. (J05) »

« Moi, mon projet, c'est ça, là je suis en train de... moi pis mes amis on est en train d'ouvrir un café végétarien icitte à Montréal dans le but d'acheter une terre, c'est ça qu'on soupire là, on va construire nos jardins, on va élever nos animaux, hostie on va faire notre bouffe, on va faire nos affaires pis le gouvernement là qu'il vienne essayer d'embarquer sur mes terres pour le fun, ça va être chez-nous, moi je vas travailler pour me faire vivre pis faire vivre ceux qui travaillent avec moi. Pas contre moi, pas en m'imposant des choses. On va faire ça en s'aidant comme que le supposé justement Évangile, ça dit aimer votre prochain, aimez-vous vous-mêmes, bon ben c'est ça qu'on fait là... (J08) »

« ... j'ai comme dans mes fréquentations qui sont dans le milieu de la rue, c'est toute la même mentalité qu'on a, toutes des frustrés... qui ont eu des mauvaises

expériences. Pis souvent deux personnes avec les mêmes problématiques on risque plutôt de se priver pis s'alimenter dans nos négatifs que s'aider. (J07) »

La dépendance ou le besoin de l'autre

Le besoin de l'autre et l'état de dépendance semblent caractériser le mode relationnel de plusieurs sujets, soit 7/15 et ce, conjointement, pour certains, avec le besoin de contrôler et la méfiance dans le lien. Ceci nous laisse croire que la méfiance et le contrôle ont une fonction de protection contre ce besoin si grand de l'autre et alors contre le risque de rejet et d'abandon associé au lien. Avoir besoin de l'autre semble signifier pour certains sujets un état de vulnérabilité, d'où la méfiance et le contrôle.

Chez nos sujets, la dépendance et le besoin de l'autre se retrouvent sous forme de conformisme et du besoin de plaire à tout prix, sous forme de dépendance du regard de l'autre afin d'évaluer sa propre valeur et parfois même afin de prendre vie. Certains sujets évoquent clairement cet état de dépendance à l'autre et tentent « d'acquérir une indépendance », alors que pour d'autres, c'est une question de survie et ils doivent alors maintenir ce besoin et cette interdépendance.

« Je consomme mon chèque d'aide sociale, dès que j'ai de l'argent dans les poches ça me brûle pour aller consommer ou aller tout simplement aller le dépenser pour acheter des cadeaux pour me faire aimer, plaire, j'ai besoin de beaucoup d'approbation ça fait que (...). À ce moment-là je voyais pas que moi c'était de la dépendance affective, les deux, on était en dépendance affective. Pis on est jeune, on pense qu'on est en amour, mais c'est parce que on... on comble un vide là. C'est ça, un besoin de un et de l'autre là, carrément, elle, elle retirait de moi, pis moi je retirais d'elle là. (J07) »

« Mais on s'est rencontré à un moment donné, à un moment donné sur la rue pis on s'est mis à se parler, on est devenu des chums avec le temps là, pis c'est ça, on s'est tout le temps aidé là, mais on s'est tout le temps tenu, pis on se tient un et l'autre, hostie, c'est comme les maillons d'une chaîne, pis si ça pète la chaîne elle marche plus, il faut pas que ça pète, c'est niaisieux. (J08) »

« ... ben j'ai toujours trouvé ça tough de vivre près des autres, je... je me perds, quand je suis près d'un autre là je perds tout ce que j'ai acquis vivant seul. Quand je suis seul je crée, je crée un autre système d'autonomie là, c'est comme je me suis même découvert un amour pour la perfection, la discipline... je suis plus... je m'écoute pis aussitôt que je suis près des autres, j'ai tendance à laisser de côté mes principes. (J13) »

« ... moi je me suis rendu compte que quand j'étais dans la rue c'était vraiment comme elle que j'avais (sa copine), c'était juste elle, il y a comme personne d'autre. Pis que j'ai be... j'ai besoin d'elle, pis comme elle, elle a besoin de moi aussi (...) je suis capable d'être carrément deux personnes différentes ou trois, je change d'après le genre de monde qui sont là juste pour pouvoir plaire... je veux tellement que le monde, je sais pas, le monde m'aime genre ou que je sois apprécié... (J01) »

« Pis moi je m'entends ben aussi parce que moi je suis smart avec tout le monde ça fait que...parce que qu'est-ce qui arrive, c'est parce que je paye pas mal la traite aussi. Mais ça, c'est pas acheté je veux dire là. (J05) »

Le lien aux ressources fréquentées

Nous terminons notre étude sur le mode relationnel par une analyse du lien aux ressources d'hébergement et d'aide en itinérance fréquentées par les jeunes rencontrés. Cette analyse nous sera utile au chapitre III de l'analyse thématique et dynamique, lors de l'étude des écueils de la demande d'aide. Nous observons chez nos sujets, deux modes relationnels principaux aux ressources : le lien utilitaire et le lien symbolique.

Dans le lien utilitaire aux ressources, les sujets concernés, soit 10/15, perçoivent la ressource comme un lieu qui peut combler les besoins de base, un lieu qui aide à la survie sur la rue, mais ce n'est pas un lieu d'investissement symbolique (pas de liens aux intervenants, ne participent pas aux activités, ne développent pas de sentiment d'appartenance). Les intervenants rencontrés dans le cadre de la recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005), nomment cette façon d'utiliser les ressources et les intervenants sur place, « la porte tournante ».

« C'est comme l'autre jour, c'était pas la journée du vestiaire. J'ai dit, j'ai été voir le superviseur pis j'ai dit je peux-tu avoir, je pourrais-tu avoir un t-shirt. Il dit je vas t'arranger quelque chose. Ça fait que c'est pour ça que je m'entends ben. Quand tu t'entends ben pis que tu fais pas de problème, ça fait que là des fois tu peux avoir des petits... pas passe-droits, mais... (J05) »

« ... j'ai jamais parlé à un intervenant de la Maison du Père, donc je le sais pas vraiment s'ils sont compétents, c'est la perception que j'ai. Je le sais pas pourquoi. Peut-être que le grand chose, il a de l'air ben correct, il a de l'air ben gentil, je sais pas son nom là. (J04) »

« Je viens ici pour mon dîner pis après ça mais il y a le souper au Rock. Avant ça il y avait le service de vétérinaire 24 heures. J'utilise aussi le téléphone. Pis mon groupe d'amis, je veux dire moi je me tenais au centre-ville avec des... du monde, ça fait que à ce moment-là ben mes amis viennent manger ici, ça fait que à un moment donné moi j'avais faim aussi ça fait que... ça fait que là... pis c'est... ici aussi c'est un point de ralliement pour les jeunes durant l'hiver... (J10) »

Les sujets de notre échantillon, soit 5/15, qui entretiennent un lien symbolique à la ressource, considèrent cette dernière comme un lieu d'expérience marquante, ou comme un lieu de passage entre la toxicomanie et la vie normative, comme un lieu qui maintient l'espoir pour le futur, comme un lieu d'appartenance, d'affiliation, un lieu qui permet d'encadrer les désirs de changement pour mieux les concrétiser. Ces sujets semblent s'investir pour la plupart dans un lien aux intervenants et dans un projet proposé par la ressource.

« Je me souviendrai toujours de mon expérience au Refuge. (J03) »

« Ben parce que j'ai fait deux séjours à l'Auberge. La première fois j'ai fait trois semaines. La fameuse roue qui tourne là. Ça fait que j'ai fait une demande à l'Auberge une autre fois après pis eux autres m'ont demandé, je leur ai demandé, j'ai expliqué mon cas, ils m'ont dit oui pas de problème, tu peux, je te donne un séjour ici, j'ai resté deux mois. À un moment donné l'Auberge ils ont parti une coopérative de travail. Ça fait que moi on m'a demandé si je voulais faire partie de la coopérative

de travail, j'ai dit oui il y a pas de problème. Alors on a parti la coopérative, j'étais dans le conseil d'administration de l'Auberge et j'étais dans le conseil d'administration de la Coop. (J14) »

« C'est un bel appartement pour le prix qu'on paye (appartements supervisés), c'est très respectable. Pis c'est ça, il y a le soutien des intervenants aussi je pense qui sont... ils ont comme une place attirée qu'on peut aller quand on s'ennuie, pis il y a des intervenants qui sont là, à peu près toujours disponibles (...). Il y a de quoi que j'aime... j'ai pas tant l'impression de parler à des intervenants parce que étant donné c'est notre milieu de vie, c'est là qu'on vit là, ils sont avec nous, ils regardent la télé avec nous, ça fait que on a plus... on parle plus à quelqu'un... quelqu'un de confiance qu'un intervenant. Moi je me sens plus à l'aise comme ça que de prendre rendez-vous là, là. C'est peut-être plutôt ce que je veux dire c'est plus le fait qu'ils soient dans le milieu de vie tout le temps ben c'est que on vient qu'on se connaît là, ça fait peut-être un an que je vois les mêmes intervenants, ça fait que je viens que... parce qu'il y a un lien qui se bâtit plus facilement. (J13) »

1.7 Les parallèles entre l'histoire relationnelle et le mouvement relationnel actuel

Au terme de l'analyse du mouvement relationnel de ces jeunes itinérants rencontrés, nous pouvons dégager deux parallèles importants entre l'histoire relationnelle et donc la rupture familiale et le mouvement relationnel actuel et donc la rupture sociale : la nature du mouvement de désaffiliation semble être directement liée à la dynamique relationnelle avec les parents et les modes relationnels actuels de ces jeunes sont étroitement liés aux différentes thématiques relationnelles dégagées pour chaque parent (voir section 1.3.1).

1.7.1 Le parallèle entre le mouvement de désaffiliation sociale et la dynamique relationnelle parentale

Le parallèle entre la nature du mouvement de désaffiliation sociale et la dynamique relationnelle avec les parents a déjà été étudié à la section 1.5.2. Ce que nous pouvons toutefois ajouter ou faire ressortir, c'est l'importance de la relation aux parents pour ces jeunes dans leur mouvement d'itinérance. En effet, nous observons que l'ancrage dans le mode de vie

itinérant, ou une coupure nette avec le milieu d'origine ou la vie normative survient lorsque les contacts avec les parents sont inexistants, ou lorsque les tentatives de rapprochements ont échoué. Ainsi, ces jeunes concernés s'extraient de leur milieu familial et du même coup de la vie sociale normative, n'ayant pas ou peu de relations parallèles pouvant les arrimer au monde social ou les aider à restituer leur confiance envers les autres (Poirier, Lussier et al., 1999). Malgré cette extraction du monde social et de leur milieu d'origine et de la coupure nette et radicale décrite par ces jeunes, nous observons un investissement psychique de ces relations parentales par le ressentiment, le désir de vengeance ou de rapprochement. S'extraire du monde social ne permet pas de s'extraire de leur histoire relationnelle ; ils donnent d'ailleurs l'impression d'être hantés par les relations parentales conflictuelles ou transgressantes et par les ruptures.

Pour sa part, le mouvement d'aller-retour entre le milieu d'origine et le milieu de la rue s'explique par des relations aux parents en mouvement également (une série de distances et de rapprochements) ou conflictuelle (relation vivante malgré sa nature conflictuelle) ou par la recherche de sens ou le besoin de réparation des relations passées qui se font conjointement à une démarche de réinsertion sociale ou de désintoxication. Ainsi, le mouvement de désaffiliation sociale semble être lié à la nature de la dynamique parentale et aux enjeux relationnels avec les parents.

1.7.2 Le parallèle entre les modes relationnels actuels et les thématiques relationnelles aux parents

L'étude du vécu relationnel actuel de ces jeunes nous a permis de dégager quatre modes relationnels, soit la méfiance, le contrôle, l'homogénéité et la dépendance. Selon nous, ces quatre modes relationnels se subdivisent en deux modes de défense relationnelle, soit la symbiose (l'homogénéité et la dépendance) ou la mise à distance (méfiance et contrôle). Aussi, nous croyons que ces deux modes de défense sont en réponse ou font écho à leur vécu relationnel avec leurs parents, soit de rejet, d'abandon, d'emprise, de vulnérabilité, d'enjeux d'autorité, de problèmes de communication et de transgression. Ainsi, la symbiose semble se construire en réaction au vécu de rejet et d'abandon plus particulièrement, alors que la mise à

distance relationnelle semble permettre une protection contre le vécu d'emprise, de transgression et d'abus d'autorité.

Le monde relationnel intériorisé par ces jeunes au moment de leur développement semble se répercuter sur leur besoin de s'extraire du monde social, de mettre à distance les autres ou au contraire sur leur besoin de symbiose en guise de protection narcissique. Comment peut-on être en lien avec l'autre, lorsque la crainte d'être rejeté, d'être humilié, contrôlé ou abandonné nous habite ? En effet, le regard sur le monde social de ces jeunes est teinté de leur vécu relationnel aux parents et plus particulièrement de la défaillance du lien ou des ruptures importantes. Ceci explique également un lien majoritairement utilitaire aux ressources et aux intervenants des ressources en itinérance ; le lien symbolique aux ressources semble se construire après un long parcours sur la rue ou en conjonction avec une démarche thérapeutique ou de réinsertion qui permet de prendre une distance de leur histoire relationnelle et de réparer un tant soit peu leur confiance aux autres et leur désir d'être en relation.

1.8 Conclusion

Notre intuition de départ à savoir que cette vie en rupture sociale, désaffiliée, telle que l'itinérance reflète leur monde relationnel intériorisé au cours du développement semble être confirmée. En effet, chez les jeunes itinérants rencontrés, ce monde relationnel infantile est fait, pour la plupart, de ruptures importantes, de difficultés dans le lien aux parents telles que le rejet, l'emprise, l'abandon, les enjeux d'autorité, les problèmes de communication et la transgression. Devant cet héritage relationnel, plusieurs jeunes se sont extraits de leur milieu d'origine, puis du monde social et ont adopté un style de vie itinérant caractérisé par une méfiance dans le lien à l'autre et une pauvreté du réseau de soutien.

De plus, notre étude sur le mouvement relationnel répond à notre interrogation de départ à savoir si ces jeunes avaient pu trouver des liens substitutifs aux parents qui puissent faire contrepoids aux difficultés relationnelles ci-haut mentionnées et aux ruptures afin de réparer, dans une certaine mesure, l'aptitude relationnelle. La pauvreté du réseau parallèle, ou la précarité, ou la vulnérabilité de ces personnes substitutives, nous indique que la majorité de ces jeunes ne semblent pas être soutenus au niveau relationnel et semblent vivre un

mouvement d'extraction du monde social. Certains jeunes toutefois se lient à d'autres jeunes de la rue et présentent une solidarité, un soutien et un échange, or ces liens semblent temporaires ou éphémères. En somme, l'histoire relationnelle de ces jeunes semble avoir des répercussions importantes sur leur mouvement de désaffiliation sociale et leurs modes relationnels actuels ; peu ou pas de figures de lien substitutives ne sont venues réparer le désir d'être en lien ou d'être inséré dans le monde social normatif.

CHAPITRE II

LE MOUVEMENT IDENTIFICATOIRE ET NARCISSIQUE :

UNE TRANSMISSION PSYCHIQUE À NÉGOCIER

2.1 Introduction

Certains parcours de vie sont avant tout marqués par la continuité inter et intra-générationnelle, alors que d'autres sont marqués par des ruptures de toute nature et par des liens toxiques impliquant des remises en cause d'identités antérieurement acquises ou construites (Dubar, 2000). C'est cette remise en cause identitaire lors d'événements ou de liens jugés difficiles ainsi que la position que ces jeunes rencontrés ont adoptée que nous nommons négociation identitaire. La négociation identitaire constitue, selon Dubar un processus communicationnel complexe, irréductible à une étiquette identitaire pré-définie en fonction du parcours des individus. Elle implique de faire de la qualité des relations avec autrui un critère et un enjeu importants de la dynamique des identités.

C'est sous cet angle que nous souhaitons aborder la dynamique identitaire et narcissique²⁵ des jeunes itinérants rencontrés, à deux moments différents de leur parcours. Ainsi, dans le premier chapitre, nous avons étudié l'histoire relationnelle des jeunes itinérants rencontrés, ceci nous permettant à présent d'aborder la négociation identitaire primaire et narcissique pendant leur développement, en tenant compte des liens souvent défailants et de leur parcours de vie majoritairement en rupture. Le terme transaction psychique²⁶ interne fait

²⁵ La dynamique narcissique réfère selon nous à l'image de soi perçue et projetée ainsi qu'à un mode d'investissement libidinal en opposition à l'investissement objectal.

²⁶ Nous nous inspirons de la notion sociologique de la transaction identitaire, développée entre autre par Dubar (2000), qui fait référence à l'influence des événements de vie et des rencontres structurantes dans le développement de l'identité. Nous avons adapté cette notion à un contexte

référence au processus d'identification primaire, aux enjeux relationnels, au processus de séparation entre les parents et le jeune et donc aux réactions et à la position des sujets face aux différents événements et relations de l'enfance. Nous parlons donc de la négociation identitaire primaire au sein de leur historicité par opposition à la transaction externe, qui fera l'objet du paragraphe 2.3, qui concerne la négociation identitaire secondaire entre l'individu et les institutions avec lesquelles il interagit. On analysera alors la négociation identitaire au moment de la rupture sociale et de la marginalisation.

2.2 La transaction psychique interne : la négociation identitaire primaire

L'étude de la transaction psychique interne et de la négociation identitaire primaire se fera via les thèmes de la transmission psychique (description qualitative des modèles identificatoires primaires et du mode de transmission, étude sur le désir maternel et la filiation), des processus d'identification et de l'adaptation narcissique des sujets. Nous cherchons donc à analyser les racines identitaires des jeunes et leurs répercussions sur la construction identitaire actuelle, notamment celle de l'itinérance.

2.2.1 La transmission psychique

La théorisation de la transmission psychique inconsciente abordée par Ciccone (1999), par Granjon (1987) et par Kaës et Faimberg (1993) (voir revue de littérature chapitre IV, section 4.3) nous permet dans une certaine mesure de mettre du sens sur le discours des sujets rencontrés au sujet de leur héritage identificatoire et narcissique. Il est difficile toutefois de départager la transmission intergénérationnelle de la transmission transgénérationnelle, telles que proposées par les auteurs ci-haut nommés, à partir du discours des sujets; les contenus inconscients, bruts étant difficilement accessibles après une seule rencontre avec les sujets. Nous pouvons toutefois faire ressortir les failles de la transmission ou bien des contenus peu symbolisés à travers leurs expériences et leurs paroles. Pour les fins de notre étude, nous regrouperons les deux types de transmission sous le vocable de transmission parentale que nous étudierons sous trois facettes : les modèles identificatoires

psychologique : il y a transaction psychique interne lors de la négociation identitaire avec les figures parentales et transaction psychique externe lors de la négociation identitaire avec les représentants de la loi et de l'institution sociale.

primaires, le mode de transmission parentale des valeurs et de la loi, et le désir maternel articulé à la filiation paternelle. L'aspect transgénérationnel de la transmission sera abordé au paragraphe 2.2.1.2 dans les modes de transmission.

2.2.1.1 Les modèles identificatoires primaires

Le rapport identification/identité est un rapport complexe. La construction de l'identité s'appuie sur les identifications, mais nécessite du même coup de s'en déprendre. L'identification est « la première forme du lien à l'objet » selon Freud (1926), car elle fonde une première identité selon les modèles identificatoires proposés ou imposés par les parents. Puis, plus le développement se poursuit, plus les identifications sont multiples, enrichissant et complexifiant la construction de l'identité personnelle. Les enfants s'appuient dans leur recherche identitaire, d'abord massivement sur une image idéalisée de leurs parents, puis partiellement, sur telle ou telle identification, ou à tel ou tel aspect de leurs parents. Denis (1999) dira que plus le choix des identifications est discriminatif et plus l'identité qui se construit est personnelle. À l'inverse, plus l'identification est massive et contraignante, sans écart possible par rapport au modèle, plus on est proche des mécanismes d'identification à l'agresseur et moins l'identité est variée et intégrée.

À l'écoute et à l'analyse du discours des sujets, nous repérons quatre modèles identificatoires dominants : le modèle de la vulnérabilité, le modèle de l'irresponsabilité, le modèle de la transgression et de la dépendance, et le modèle imposant. Nous aborderons également les images imposées par le parent opposé, qui influencent la relation et questionnent le modèle. Ces modèles ne sont pas mutuellement exclusifs puisque le modèle parental d'un même sujet peut être par exemple vulnérable et irresponsable et donc se retrouver dans deux catégories différentes. Il est à noter que les modèles « vulnérable » et « imposant » ressortent également dans la première recherche du GRIJA (Poirier, Lussier et al., 1999), *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants. Au-delà de la contrainte de la rupture, la contrainte des liens*, ainsi que dans la thèse de Gilbert (2004), *L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond : une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes*, qui approfondit la recherche du GRIJA (Poirier, Lussier et al., 1999).

Le modèle de la vulnérabilité

Le modèle de la vulnérabilité revient fréquemment (9/15) dans le discours des jeunes rencontrés au sujet de leurs parents. Ce modèle est majoritairement attribuable à la figure maternelle dans notre échantillon (7/15) ; deux sujets évoquent la vulnérabilité du père. La perception de vulnérabilité est liée soit à une maladie physique ou mentale (5/15), soit à la biographie du parent (4/15), soit à des problèmes socio-économiques (3/15). Nous verrons plus loin que cette perception de vulnérabilité des figures parentales aura des répercussions dans la négociation identitaire et dans la position des sujets.

« ... ma mère a tout le temps été présente mais plus pour.... elle a tout le temps été malade. (J07) »

«... je vois comment est-ce qu'elle s'en occupe de mes frères pis elle est en train de se tuer pour eux. Elle rushe quand même ma mère c'est du sept sur sept (...) comme elle se sentait sur le bord de déprimer, elle se sentait sur le bord de faire une dépression. (J02) »

« Ma mère était sur le B.S., était maniaco-dépressive, était schizophrène, pis elle était déjà malade physiquement (...) ma mère était malade à cause de mon père, qui la rendait folle. (J08) »

« ... je comprends ma mère aussi parce qu'elle a été élevée beaucoup dans la répression pis toute ça (...) pis ça elle m'a raconté un peu comment elle a été traitée, on discute à coups de bâton. (J13) »

« ... mon père a été le genre que il a vécu dans une famille d'accueil parce que son père était alcoolique, il frappait sa mère pis... pis lui. (J01) »

« Il peut pas m'avoir donné qu'est-ce qu'il a pas eu. Parce que lui... ses deux parents sont morts quand ils sont jeunes pas mal là. Ils sont morts d'une cirrhose du foie des alcooliques. (J07) »

Le modèle de l'irresponsabilité

Chez trois sujets plus spécifiquement, la figure paternelle est perçue comme étant irresponsable de par ses comportements (adultère, dépendance) ou sa personnalité. Par ailleurs, ces sujets, disent avoir vécu un sentiment de rejet ou d'abandon relationnel par le père. Un de ces sujets tente de faire reconnaître à la mère sa responsabilité dans sa condition sociale actuelle.

« Mon père, c'est un alcoolique, c'est un dopé, il a jamais voulu essayer de se trouver une job pour être capable de nous faire vivre (...) en plus il prenait l'argent que ma mère elle recevait pour nous autres. (J08) »

« Parce que je sais que c'est un trou-de-cul (le père). Un... un gars qui est pas responsable de ses affaires. (J11) »

« ...j'ai des crottes sur le cœur pis il faut qu'elle entende, pis il faut qu'elle ait mal aussi. Entendre le mal qu'elle m'a fait, c'est sa responsabilité, c'est ses responsabilités, c'est les conséquences de ses gestes à elle aussi (alcoolisme, toxicomanie, gestes para-suicidaires), mais elle veut pas parler. (J07) »

Le modèle de la transgression et de la dépendance

Plusieurs sujets ont baigné dans le milieu de l'alcoolisme, de la toxicomanie, de la violence et de la criminalité pendant leur enfance. Le modèle de la transgression et de la dépendance est distribué de façon égale dans notre échantillon entre la figure paternelle (cinq sujets) et la figure maternelle (cinq sujets). Les sujets se positionnent différemment devant ces modèles identificatoires ; certains s'identifient à cet aspect de leur parent, d'autres s'y opposent fermement et créent des ruptures avec ce parent, d'autres encore tentent de se différencier mais éprouvent certaines difficultés. Le thème de la position des sujets devant les modèles identificatoires sera approfondi au paragraphe 2.2.2.2 de ce chapitre.

« Il m'a même pas posé mon nom, il m'a même pas demandé mon nom (la première fois qu'il a rencontré le père). Tu prends-tu de la drogue toi ? J'y ai toute sorti, du pot aller jusqu'à l'héroïne... (J11) »

« Ma mère, mais je veux dire là... c'est parce qu'elle est plus capable d'en prendre... c'est la santé qui fait que... qu'elle a pas le choix... une cirrhose du foie je pense là (...). Mes parents se sont séparés un peu à cause de ça aussi, la boisson. (J05) »

« Mon père il me battait, il m'a agressé sexuellement, pis il faisait juste boire... (J08) »

« ... mon père était impliqué quelques années dans la politique (de mon pays), il s'est retiré parce qu'il a trouvé que c'était dangereux, c'est comme les Hell's ici. (J15) »

« ...il est mort d'une overdose de morphine (à 33 ans). (J06) »

« Mon père c'est un voleur, un criminel là. (J07) »

Le modèle imposant

Ce modèle identificatoire est très présent dans notre échantillon. En effet, neuf sujets perçoivent une des figures parentales comme étant imposante par ses qualités personnelles et ses accomplissements, par son inscription sociale ou bien par son autorité. Ce modèle identificatoire est associé majoritairement à la figure paternelle (7/9) ; la figure maternelle est perçue comme étant contraignante et autoritaire pour les deux cas répertoriés. Il est également à noter que la force de l'aspect imposant et autoritaire de ce modèle identificatoire va souvent de pair avec la transgression relationnelle, l'inaccessibilité du parent, le sentiment de rejet et d'emprise, soit des thèmes abordés dans l'histoire relationnelle au chapitre I de l'analyse de cette thèse.

« ... donc mon père il dit pourquoi tu rentres pas faire tes études, tu vas étudier, tu vas avoir une job ici, tu vas te marier, tatata (...) j'ai essayé d'aller à l'école, suivre le plan que mon père avait fait, mais non... (J15) »

« ...il se trouvait fin, lui il est docteur en philo aussi. Les gens se croient ben intelligents, ben fins (...) la crise a commencé quand j'y ai dit que je voulais pas faire du droit comme lui. (J10) »

« ... elle m'a mis dehors, parce qu'on a pas les mêmes idées pantoute (...) je me sentais jamais ben là, c'était comme il fallait toute que... il fallait que je pisse assis, il fallait que je sois toute propre... (J09) »

Image imposée par l'autre parent

Chez trois sujets, c'est un parent qui impose une image négative du parent opposé. Pour un, l'image imposée par le père brime la relation entre sa mère et lui, alors que pour les deux autres, l'image imposée par la mère questionne le modèle masculin critiqué.

« ... elle m'a dit (la mère) à moi que mon père il méritait juste qu'il se soit pendu (...). Ton père c'est un batteur de femmes, mais moi je l'ai pas connu, je l'ai connu mais pas beaucoup. (J07) »

« ... j'ai toujours cru que... ma mère m'a toujours raconté que mon père il est parti parce que... pis elle le détestait pis toute, pis en fin de compte, je peux pas lui en vouloir à mon père (la mère aurait piégé le père pour avoir un enfant). (J13) »

« Ben c'est parce que moi mon père il voulait pas que j'aille dans les bras de ma mère ça fait que il a toujours tout fait pour que je vois ma mère comme une vraie salope. (J02) »

2.2.1.2 Les modes de transmission

Il s'agit ici d'étudier la perception des jeunes rencontrés au sujet du mode de transmission des valeurs morales, de l'éthique et de la loi par les parents. Ainsi, après une description qualitative des modèles identificatoires disponibles, nous cherchons à comprendre et à décrire le mode de transmission de ces modèles. Nous avons repéré trois modes de transmission : la transmission défaillante ou absente, la transmission contraignante et la transmission transgénérationnelle.

La transmission défailante ou absente

Quelques sujets (3/15) évoquent, souvent avec colère et amertume, l'absence et la défailance de la transmission des valeurs et des repères identificatoires, ceci entraînant un questionnement au niveau de l'identité masculine, une difficulté à intérioriser la limite et la loi, et bien souvent, une blessure narcissique profonde. La transmission défailante ou absente va de pair avec le sentiment de rejet, de désinvestissement parental et de transgression des parents, thématiques relationnelles abordées au chapitre I.

« ... je le sais pas où j'ai pris mes valeurs, peut-être dans les films américains. (J07) »

« ... j'avais pas un père qui me faisait faire des affaires là de gars genre là (...). Astheure ça me dérange plus parce que astheure j'ai ma propre identité, sauf que à l'âge où t'as besoin de t'identifier à quelqu'un c'est... c'est un peu plus dur. (J09) »

La transmission contraignante

Plusieurs sujets, soit 9/15, évoquent une méthode éducative ou une transmission des valeurs massive, non nuancée ou non adaptée à leur réalité psychique. Ces figures parentales contraignent les sujets à se mouler à leur mode de pensée, à leur philosophie, à leur loi et souvent, sans écart possible par rapport au modèle imposé. Les sujets ont alors le choix d'y adhérer ou de s'opposer, ce qui bien souvent entraîne une rupture des liens. Le mode de transmission contraignant et massif va de pair chez nos sujets avec le modèle imposant. La figure parentale imposante par sa personnalité ou son autorité, contraint les jeunes rencontrés à adhérer ou à s'identifier à ses valeurs, sans possibilité de nuancer ou de s'en distancier.

« Pis il a toujours été droit, à ses 18 ans il avait... à ses 16 ans il avait fini son secondaire 5, il avait sa première auto, il a tout fait comme droit, il a jamais pris une bière, il a jamais fumé une cigarette (...). Pour lui il y a comme aucune possibilité qu'on dérape un petit peu même dans l'adolescence. Il fallait absolument que ça marche comme il veut. (J01) »

« ... elle voulait que ça marche à sa manière (...) elle était très autoritaire, ça fait que c'est ça. Quand ça marchait pas elle me battait à coups de bâton, toute qu'est-ce qui lui tombait par la main. (J14) »

La transmission transgénérationnelle

Dans la revue de littérature, au chapitre IV, section 4.3, nous avons distingué la transmission intergénérationnelle de la transmission transgénérationnelle. Nous disions à ce moment que la transmission intergénérationnelle concernait les objets, les fantasmes, les histoires familiales qui pouvaient être élaborés ou symbolisés et qui participaient au processus de la négociation identitaire, alors que la transmission transgénérationnelle concernait des éléments négatifs tels que les secrets, les non-dits, les agirs, etc., en attente de symbolisation. L'étude des modèles identificatoires et de la position des sujets ont ouvert les portes sur la transmission intergénérationnelle, par le discours narratif des jeunes sur leur histoire relationnelle. La présente analyse des objets transmis sans représentation, et bien souvent aux dépens des sujets, permettra une brève exploration de la transmission transgénérationnelle. Plus spécifiquement, nous constatons dans notre échantillon des doutes, des non-dits et des secrets qui planent dans l'histoire familiale et dans le psychisme des sujets (5/15), la répétition de la violence (5/15), de la toxicomanie et de l'alcoolisme (6/15), et de la marginalité (3/15) de générations en générations et ce, malgré le souhait conscient chez certains sujets de briser le cycle de la répétition.

« Ma mère je veux dire là c'était un accident, mais moi je me le demande si ma mère elle s'est pas carrément suicidée avec mes frères à un moment donné parce qu'elle était écoeurée de son hostie de calvaire. Eux autres ils disent que c'est pas un suicide parce que bon là il y a eu un pneu qui a éclaté pis ils ont pas été capables de déterminer c'est quand que ça se s'est fait. Ils ont marqué que ma mère a dévié un petit peu, peut-être que ma mère elle s'est gelée ce soir-là pis qu'elle... pis quand elle a vu le truck ben elle a vu qu'elle était pour pogner le champs en même temps elle a dit bon j'ai... ce coup icitte je vas en finir pis qu'elle a dit bon ben là je décide de pogner le truck, pis les enfants on s'en va, on a fini, c'est toute. (J08) »

« Parce que dans le fond là mon... mon père il a été père pour la première fois de moi, okay, j'ai été son premier fils, ben son premier fils, oui, j'ai... il y a tu... il me semble que non, il me semble c'était pas son... c'était pas de lui qu'elle l'avait lui parce que... en tout cas une affaire qui me vient comme ça de quand j'étais petit là, il y a ... il y avait une fille avec qui qu'il avait sorti pis elle avait un enfant, mais ce que c'est que j'ai jamais... ce que c'est que je suis pas sûr c'est que cet enfant-là c'est... ça fait que non ça doit pas être son enfant. (J02) »

« Mon vrai père il me battait tout le temps, il m'a abusé sexuellement avec mon oncle aussi (...) ma mère quand elle pognait les nerfs elle me donnait des taloches (...) elle même a été battue quand elle était jeune pis toute, ses parents c'étaient des hosties de sales, ils l'ont violée pis toute... (J08) »

« Mes parents aussi pis ma parenté pis ça buvait pas mal. Ma mère, mais je veux dire là c'est parce qu'elle est plus capable d'en prendre, c'est pour ça qu'elle a pas le choix... une cirrhose du foie (...). Pis mon père c'est un buveur social (...) il a le contrôle, tandis que moi j'ai pas... quand j'en ai une, c'est trop, pis dix c'est pas assez mettons. (J05) »

« Mon père il descend de sa douche pis là il arrive pour me pogner, il me pogne, il me pousse, il me pousse, je revole genre (...) j'ai pogné les nerfs pis je me suis carré révolté, j'y ai sauté dans face (...). Pis je regarde là, entre gé... d'une génération à l'autre, okay. Dans le temps de... quand mon père il me parle de comment est-ce que c'est que ma grand-mère l'a élevé... Mon père il me l'a dit que c'est comme moi là ta grand-mère elle a été bonne en christ avec toi parce que moi là quand je faisais pas mes affaires ou quand j'y parlais croche là j'en mangeais une tabarnacle pis c'était un bon coup de poing sur la gueule qu'il me disait. (J02) »

« Quand ça marchait pas elle me battait à coups de bâton, toute qu'est-ce qui lui tombait par la main (...) je lui (la mère) ai foutu un coup de poing sur la gueule (...) j'ai commencé à m'apercevoir que j'élevais mon gars comme que j'étais élevé. (J14) »

Ces extraits de verbatim nous illustrent la transmission transgénérationnelle des secrets familiaux et des différentes problématiques de violence, de consommation et de marginalité. Certains sujets amorcent une réflexion sur cette transmission, or le contenu semble plutôt non symbolisé pour le moment d'où l'effet de répétition.

Nous avons décrit les modèles identificatoires des jeunes rencontrés et étudié les modes de transmission des valeurs, de la loi et des repères identificatoires. Analysons à présent le désir maternel et la filiation paternelle tels que questionnés par les jeunes itinérants rencontrés.

Tableau 2.1 Les modèles identificatoires primaires et les modes de transmission

Les modèles identificatoires repérés	Les modes de transmission
<ul style="list-style-type: none"> -La vulnérabilité -L'irresponsabilité -La transgression et la dépendance -Le modèle imposant -L'image imposée par l'autre parent 	<ul style="list-style-type: none"> -La transmission défaillante ou absente -La transmission contraignante -La transmission transgénérationnelle

2.2.1.3 Le désir et la filiation

Dans notre échantillon, plusieurs sujets nous parlent de leur questionnement au niveau identitaire, d'une incapacité à se positionner dans la filiation, par rapport aux origines (12/15). Nous remarquons qu'au sujet de la mère, c'est son désir d'être mère qui est questionné (4/15) et donc leur place au sein du psychisme de la mère, alors que pour le père, les enjeux du lien de filiation de même que la transmission des repères identificatoires et de la masculinité, sont mis en cause (7/15).

Le désir maternel

Le désir maternel est questionné plus spécifiquement par quatre sujets de notre échantillon. Nous constatons que ces sujets se disent « rejetés » par leur mère ou ont vécu une relation jugée malsaine avec cette dernière.

« Moi, je sors d'un trou là, d'un paquet de sperme pis d'un trou, hostie là après... après neuf mois de gestation là, pis christ je suis pogné pour faire face à la vie comme tout le monde. (J08) »

« Elle a juste été maman, elle a pas joué le rôle de mère. Elle m'a juste porté, c'est juste ça qu'elle a fait. (J07) »

Le lien de filiation paternel tel qu'abordé par les jeunes rencontrés

Le lien de filiation tel que décrit par Ciccone (1999) (voir revue de littérature chapitre IV, section 4.3) est questionné par nos sujets dans leur rapport avec leur père. Sept sujets questionnent leur parcours de vie les menant à la rue en fonction de failles dans le lien de filiation paternel. Plus spécifiquement :

L'abandon du père questionne le modèle masculin et la relation aux hommes, et cause des difficultés à arborer l'identité masculine (2/15) :

«... j'avais pas comme d'exemple là, j'avais pas un père qui me faisait faire des affaires de gars genre (...) j'avais pas de personnes plus âgées, moi c'était genre mon voisin que c'était mon idole (...) il était plus grand que moi là, il était plus vieux pis il jouait au hockey pis moi j'aimais ça, pis il avait l'air tough (...) j'avais pas d'autres exemples, j'avais pas de modèle (...) mon père il a jamais été là, c'est pour ça. (J09) »

« Je veux apprendre avec un gars, un gars c'est rare, mais moi je suis pas habitué avec un gars, tu parles tout le temps de femmes, de sexe, de drogue ou d'argent. Mais apprendre à parler des vraies affaires avec un gars c'est pas... je connais pas ça (...) les gars je trouve que c'est con. Tu parles avec un gars pis tu dis que t'es en peine

d'amour, t'as pas le goût d'entendre dire le gars c'est toutes des chiennes, elles sont toutes pareilles, ou fais-toi-en pas la mère des filles est pas morte. (J07) »

L'abandon paternel ou la négation de la figure paternelle par le beau-père engendrent un manque d'ancrage familial, une absence de modèles masculins et un manque de repères identificatoires (2/15) :

« Même si j'ai pas connu mon père mais je veux dire veux, veux pas, en quelque part là il me manque pareil, les racines c'est important quand même. Pis un beau-père c'est pas comme un père (...) il côtoyait ma mère pis je l'appelais papa, j'y disais ça... ça sortait drôle dans ma bouche mais je le testais pour savoir c'était quoi la relation entre moi et lui. Pis un jour il dit écoute je suis pas ton père (...) il m'a dit qu'il était pas mon père mais il m'a pas dit qu'est-ce qu'il était, je suis pas ton père mais t'es quoi si t'es pas mon père. T'es dans ma vie pareil, t'es quoi ? (J06)

«... j'étais révolté comme ça, je cherchais mon père, je voulais le voir. Moi je l'ai vu la première fois j'avais 26 ans. Pis je voulais le tirer. Il m'a même pas posé mon nom, il m'a même pas demandé mon nom. Mais je voulais voir s'il me ressemblait. Voir mon identité, c'est lui cet hostie là... (J11) »

Une perte des repères culturels suite à l'immigration questionne la loyauté aux idéaux du père et du coup le lien de filiation (2/15):

« Mon père il le sait que moi j'ai une responsabilité (reprendre le rôle paternel) que je vais tenir, que... ben là il est en vie pis j'essaye de... ben on sympathise des fois, c'est vrai, on peut pas aller... je peux pas aller plus loin (...). Ah oui, dès que je suis arrivé ici, j'avais 16 ans, j'avais ouvert le journal, ben j'ai essayé d'aller à l'école, suivre le plan que mon père avait fait parce que le Canada quand même je le connaissais pas, je suis né canadien mais j'ai jamais mis les pieds, bon, façon de parler, on était venu, on est resté huit mois, donc je connaissais un peu c'était quoi l'Occident (...). *Le sujet refuse le modèle paternel, mais le recherche également*: Que ce soit suivre les traces de mes parents scientifiques et etc. docteur ou whatever, ça me disait pas non plus

(...) ben je me dis la personne (intervenant) ne devrait pas s'imposer comme modèle à suivre, j'ai mon père moi, t'arriveras jamais à être mon père... (J15) »

Le lien de filiation paternel est bafoué par l'inceste, et la transgression du lien parental et des interdits qui le régissent (1/15):

«... mon père m'a battu quand j'étais jeune, j'ai été abusé sexuellement par lui pis par un de mes oncles itou. Pis j'ai fait les centres d'accueil à cause de ça, je suis devenu full agressif, j'ai été un petit démon quand j'étais jeune à cause de ça parce que mon vrai père il me battait tout le temps (...) j'ai tout le temps été tout seul pour me sortir de la merde, hostie (...). Il m'a tellement fait mal dans la vie, ça a tellement détruit moi pis ma famille là. C'est peut-être à cause de lui parce qu'il nous a tout le temps maltraité, j'ai pu ma famille. Mon père, c'est un alcoolique, c'est un dopé, men, il a jamais voulu essayer de se trouver une job pour être capable de nous faire vivre. (J08) »

Le lien de filiation narcissique tel qu'abordé par les sujets rencontrés

Nous observons que le lien de filiation narcissique tel que décrit par Ciccone (1999) (voir revue de littérature chapitre IV, section 4.3) est abordé par la plupart des sujets qui ont témoigné d'un événement de rupture, tel que décrit plus haut, qu'ils ont jugé bouleversant voire même traumatisant. Nous recensons deux fantasmes dans le lien de filiation narcissique chez les jeunes rencontrés, qui servent à colmater des failles importantes de la filiation maternelle ou paternelle, ou à élaborer et à mettre du sens sur un événement ou un lien traumatique : le fantasme de parthénogenèse et le fantasme de transmission magique.

Le fantasme de parthénogenèse chez un sujet abandonné par le père et rejeté selon lui par la mère est interprété à partir de son questionnement sur le désir d'enfant de la mère:

« Moi j'ai tout le temps dit à ma mère qu'elle m'a fabriqué dans une balle de foin. Pourquoi tu m'as mis au monde ? Parce que j'étais né dans un incubateur. (J11) »

Un fantasme de transmission magique ressort à la suite du décès accidentel de la mère afin de maintenir le lien et la transmission malgré l'absence:

« Ma mère était clairvoyante en plus, dans ma famille on a gros fait de la magie blanche, des affaires là, les dons se sont transmis de mère en fils. Je suis le seul qui reste de vivant, ça fait que oui je suis chaman, je suis sorcier dans la vie, je guéris du monde pis je prédis l'avenir pis.... plein d'affaires, je tire aux cartes là pis le monde me voye parce que j'en ai tiré des amis voilà une couple d'années pis ils voyent que toute ce que j'ai dit ça se passe. Il y a ben des choses que je sais qui vont se passer pis que je peux pas parler parce que bon, c'est pas bon, ça c'est... on a certaines règles à suivre là-dedans... (J08) »

Ces différents fantasmes ou mythes servent à mettre du sens sur un événement difficilement élaborable ou sur une relation parentale défailante, ou servent à colmater une blessure narcissique. Étudions à présent les processus d'identification et l'adaptation narcissique des sujets.

2.2.2 La négociation identitaire primaire : le processus d'identification et l'adaptation narcissique des sujets

Devant leur héritage relationnel primaire, substitutif et auxiliaire, devant la nature des modèles disponibles et les divers événements jugés difficiles et parfois traumatisants, les sujets ont dû se positionner, s'adapter et se composer une identité. Cette composition identitaire peut être personnelle et diversifiée ou elle peut être calquée sur un modèle et procède alors d'une répétition sans nuance du modèle parental.

Nous sommes en accord avec la position de De M'Uzan (1977) selon laquelle la construction de l'identité n'est jamais achevée et que l'identité est un « chantier permanent » d'où la notion de spectre de l'identité. Ainsi, un sujet peut occuper différentes positions identitaires selon les périodes ou les moments de sa vie, ou selon le rôle qu'il est amené à jouer par rapport à telle ou telle personne ou par rapport à tel ou tel groupe. Une circulation identitaire entre les registres personnel, familial et social définit normalement la santé mentale. Qu'en est-il des jeunes rencontrés? Y-a-t-il circulation de l'identité ou placage, projection, transposition directe de la famille au social?

Étudions à présent leur processus d'identification²⁷ et leur position et adaptation narcissique aux modèles parentaux primaires et substitutifs. À la section 2.3, nous étudierons la négociation identitaire secondaire, soit leur processus d'identification secondaire, leur lien à la société et aux ressources d'aide à la lumière de leur parcours relationnel et identificatoire, et de la rupture avec le milieu familial et social. Nous chercherons à comprendre comment le jeune transige avec le milieu de la rue et avec son passé.

2.2.2.1 Les processus d'identification

À l'analyse du discours des sujets, nous dégageons cinq types ou processus d'identification aux modèles parentaux et substituts importants : l'identification massive, l'identification partielle, l'adhésion passive, la différenciation et/ou l'opposition au modèle imposé, et l'incapacité à s'identifier au modèle. À la prochaine section de ce chapitre, nous analyserons les mouvements identificatoires au moment de leur vécu d'itinérance.

L'identification massive

Dans notre échantillon, trois sujets s'identifient de façon massive à un modèle parental ou à un modèle substitutif. Le mot massif suggère soit une identification sans nuance au modèle proposé et donc « calqué » sur le modèle ou bien une identification qui relève de l'idéalisation du modèle et qui se veut une identification en tous points de la personnalité du modèle. C'est donc une identification massive soit dans la forme ou l'intensité. Nous verrons plus loin que leur mode de relation à l'autre est souvent de nature narcissique (il faut être pareils ou identiques pour pouvoir être en lien) ou idyllique. Il est également à noter, qu'une identification massive peut se produire à la suite d'un décès ou d'un abandon comme tentative de réparation narcissique (voir l'extrait de verbatim de J08 ci-dessous).

« Ben lui (un oncle important) il était pas venu me voir là-bas (maison de désintoxication), mais je veux dire il était d'accord... il était d'accord avec ça là, ça fait 17 ans qu'il boit plus. Lui il a pris une brosse v'là trois ans. 400 000 dollars

²⁷ Selon nous, l'identification est un processus en mouvement pendant le développement et au gré des événements de la vie et des rencontres. Les premières identifications peuvent se moduler ou bien se rigidifier au cours de la vie, mais elles demeurent mobiles et dynamiques, d'où le choix du terme processus d'identification et non de l'identification.

qu'elle a coûté sa brosse. Pis lui après ça il a arrêté. On est pas identique mais pas loin. (J05) »

« ... je suis un anti-social ben raide. Moi mon projet, c'est ça, là je suis en train de... moi pis mes amis on est en train d'ouvrir un café végétarien icitte à Montréal dans le but d'acheter une terre, c'est ce qu'on soupire là, on va construire nos jardins, on va élever nos animaux, hostie on va faire notre bouffe (...) ma mère elle faisait des jardins pis l'été on élevait des animaux (...) ma mère était très humaniste, elle était... malgré sa maladie pis toute, ma mère mais premièrement c'est une vieille peace and love qui... elle était peace and love traditionnelle (...) c'est une vieille tripeuse là. Elle était super cool avec tout le monde, elle aimait le monde, pis elle trouvait ça dégueulasse l'hostie de société qu'on vivait (...). (J08) »

Identification massive à un modèle masculin substitutif au père absent : « ... j'avais pas de modèle, pis je m'en cherchais (...) moi je comprenais pas l'anglais mais en tout cas j'écoutais du Nirvana, pis le gars il était pas mort encore, là il s'est suicidé, pis il y avait plein de jeunes qui avaient voulu faire pareil. Mais en tout cas j'ai écouté une tounne là pis après ça je suis parti là pis... pis c'est ridicule parce que je suis allé là, je suis allé faire dix acides... (J09)

L'identification partielle

Dans notre échantillon, les jeunes rencontrés s'identifient à la vulnérabilité des modèles parentaux (6/15), à un aspect spécifique de la personnalité des parents (13/15), malgré la tentative de certains de se différencier, voire même de s'opposer farouchement à ce modèle (9/15).

Identification à la vulnérabilité du parent :

« ... je me tue pour survivre (...) je vois comment est-ce que c'est qu'elle s'occupe de mes frères pis elle est en train de se tuer pour eux autres. Elle rushe quand même, ma mère c'est du sept sur sept... (J02) »

« Ma mère est dépressive beaucoup, elle prend des médicaments, elle est malade (...) j'ai pris des médicaments pendant... des anti-dépresseurs pendant presque, du mois de novembre à maintenant, je viens de lâcher ça dernièrement. Elle m'avait prescrit un autre, mais non, j'ai dit je vas essayer ça rationnellement. (J15) »

Identification à la position ou à un aspect de la personnalité du modèle :

« ... on dirait que je voudrais trop être le sauveur (...). Ma grand-mère c'était ma déesse dans le sens que ma sauveuse... (J02) »

« ... mon père il était impliqué quelques années dans la politique (de mon pays), il s'est retiré parce qu'il a trouvé que c'était dangereux, c'est comme les Hell's ici (...) j'étais un membre actif d'une gang de motard ben comme il faut (...) la guerre des motards a éclaté, bon, elle a commencé à se préparer, pis moi j'étais dans les Rockers, pis les Nomades ont été créés par rapport aux Rockers, mais c'est l'aile militaire mettons des Hell's (....) j'ai dit moi je lâche tout parce que ça devenait dangereux que je reste là... (J15) »

« ... j'ai appris de mes erreurs, je m'améliore dans vie (...) c'est quelqu'un (le père auquel il a de la difficulté à s'identifier compte tenu de l'abandon à l'enfance) qui travaille beaucoup sur lui-même... (J13) »

« ... à un moment donné j'avais 15 ans pis je me disais je dépasserai pas 30 ans. Pis il est mort (le père) sur une overdose de morphine (à 33 ans). Pis bon j'ai jamais resté avec mais... on se ressemble c'est drôle hein, on s'est... on a jamais vécu ensemble mais on se ressemble... il y a peut-être des choses là-dedans que j'ai à aller voir... peut-être des blessures que j'ose pas encore aller voir. (J06) »

La tentative de différenciation du modèle parental échoue et c'est le constat de l'identification au parent :

« Parce que je suis en train de me rendre compte que je veux pas élever mon enfant comme que moi j'ai été élevé (...) j'ai commencé à m'apercevoir que j'élevais mon

gars comme que j'étais élevé (dans la violence). Justement c'est pas pantoute ça que je veux. (J14) »

« C'est pour ça j'avais jamais bu moi, j'avais l'âge de 19 ans pis j'étais contre ça, ça m'avait tellement, j'ai tellement vu que ça me fait mal... quelle merde ça avait fait dans ma famille, que moi j'ai tout le temps dit je vas faire le contraire, je vas être mieux qu'eux autres. Pis quand j'étais petit moi je vas être policier pour les arrêter. C'est pas ça qui est arrivé si... si je suis pas pire. (J07) »

Une identification au parent mais de façon détournée et acceptable pour le sujet :

« Là j'ai coupé le lien définitivement (avec le père). Je l'ai rappelé l'année passée parce que lui il est avocat en droit immobilier là, moi je participais aux activités du squat Préfontaine. (J10) »

Malgré le rejet du modèle paternel et une incapacité à s'identifier à ce modèle, le sujet reproduit un aspect de ce modèle (violence, abandon) :

« Moi j'ai 20 ans là pis je me suis déjà battu avec un gun, pis j'ai déjà tiré sur quelqu'un pis il y a déjà quelqu'un qui a voulu me tirer dessus (...). Pis le gars, ben christ, qu'est-ce que tu veux que je te dise là, mais je me défendais, il a mangé une balle dans la jambe, il a un trou (...). Mais moi le dernier qui m'a dit ça (d'aller se chercher un emploi) je l'ai sorti de son char pis j'y ai crissé la volée, oui (...). Pareil comme moi, mes pouces, mon père m'a pété les pouces, hostie, quand j'étais jeune, il me crissait des coups de pieds, je me suis protégé, à un moment donné le pouce de l'os m'a sorti de la peau carré (...) c'est un violent mon père... (J08) »

« ... il a même pas déboursé une cent pour moi (le père). Pis c'est pas grave, je le sais aujourd'hui. Parce que je sais que c'est un trou-de-cul. Un gars qui est pas responsable de ses affaires (...). J'y ai fait un flot (ex-conjointe) pis elle a décidé de crisser le camp. Il a neuf ans aujourd'hui (son enfant), je le vois pas. À quatre ans j'ai arrêté de le voir. (J11) »

L'adhésion passive

Dans notre échantillon, sept sujets présentent une adhésion à un aspect d'un modèle parental. Sans parler d'une identification qui est un processus essentiellement inconscient, il s'agit ici du partage d'une caractéristique, d'un comportement ou d'une idéologie imposée ou transmise par un modèle sans questionnement préalable, sans prise de position, mais généralement consciente ; c'est suivre les traces de l'autre ou prendre le relais de façon passive.

« Pis pourquoi t'es pas capable de dire non (quand on abuse de lui) ? Je le sais pas. J'ai été élevé de même. (J12) »

Une adhésion passive autant à la loi qu'aux parents. Le sujet prend le relais de façon passive des parents ; tout ce qui reste de la transmission parentale pour ce sujet, c'est l'alcool : « Pis moi j'ai commencé à 18 ans pis j'avais jamais bu avant. J'aurais pu en masse là, à 16 ans et à 15 ans, on peut rentrer en masse dans les bars. Mais non, j'ai commencé là... pour respecter la loi (...). Ma mère, mais je veux dire là... c'est parce qu'elle est plus capable d'en prendre, c'est pour ça que... c'est la santé qui fait que... Qu'elle a pas le choix sinon... une cirrhose du foie je pense là (...). Ben ils aiment (les parents) pas ça que je consomme, ils aiment pas ça là. Mais moi je me dis ils ont fait leur temps dans ça, ça fait que... ils ont eu leur fun ça fait que là c'est moi qui a... qui a mon fun. (J05) »

La différenciation et l'opposition au modèle imposé

La majorité des jeunes rencontrés (11/15) se disent en opposition à l'un ou l'autre des modèles parentaux et tentent de se différencier de ce modèle. Ce besoin de se différencier des modèles jugés négatifs procède généralement d'une tentative de réparation narcissique. La consommation de drogues ou d'alcool, la violence ou le mode d'insertion sociale du parent font généralement l'objet de l'opposition, voire même du rejet du modèle. Or, comme nous avons pu le constater dans l'analyse du processus d'identification partielle, les tentatives de différenciation peuvent parfois échouer et ressort alors l'identification au parent, surtout au

moment de la transmission par les jeunes de leurs propres valeurs et repères identificatoires à leurs enfants; la répétition permet alors de constater l'identification au modèle primaire.

« Il y en a comme moi que j'en ai assez pis je vas en prendre pareil (...) c'est comme consommer en cochon là mettons. Mais lui (le père) il arrête, il a le contrôle, tandis que moi j'ai pas... quand j'en ai une, c'est trop, pis dix c'est pas assez. (J05) »

« ... j'avais quand même mon idée sur le monde, là j'aimais pas vraiment le monde de la façon qu'il était pis... ben c'est sûr que ça correspondait pas aux idées de ma mère, parce que ben souvent les... les parents, les personnes de l'autre génération ils disent ah on a tout fait pour vous autres, on a... on vous a tout donné là, pis là vous autres vous crachez là-dessus. Mais justement s'ils auraient pas pensé à tout nous donner peut-être qu'il en aurait resté pour nous autres nos enfants de nos enfants, mais là il en reste plus (...) le monde ils aiment pas vraiment voir les conséquences de leurs actes. (J09) »

« J'ai pas envie d'y faire ça (à son fils)... il comprendrait pas pis j'ai pas envie de faire ce que mon père a fait (mourir d'une overdose), parce que je... je sais trop que... même si je l'ai pas connu mon père mais je veux dire veux, veux pas, en quelque part là il me manque pareil, les racines c'est important quand même. (J06) »

L'incapacité à s'identifier

L'incapacité à s'identifier participe moins au registre d'un processus identificatoire, mais davantage à celui d'un conflit identificatoire qui entraîne, pour les sujets rencontrés, une confusion en termes d'identité, un sentiment « d'incompétence » ou « d'échec », « un constat de ne pas être capable de faire plaisir » au parent ou de ressentir « un manque de place », etc. Les sujets qui présentent ce conflit identificatoire, affichent souvent une position passive ou une pauvreté en termes d'adaptations narcissiques; ils restent alors sur le sentiment d'échec ou d'incapacité à s'identifier, ou bien se défendent de cette blessure narcissique par la violence, la révolte et la position de rebelle. Nous repérons trois conflits identificatoires, dont l'incapacité à suivre les traces des parents ou à répondre à leurs idéaux, une incapacité à

s'identifier au parent à la suite d'une rupture prolongée, et enfin, une lignée identificatoire irrecevable pour le sujet.

L'incapacité à suivre les traces des parents ou de répondre aux idéaux de ces derniers :

«... il me donnait (le père) des petites jobbines pour... parce que dans le fond il essayait de me mettre dans la tête que c'est pas en étant punk que tu vas arriver quelque part dans la vie, c'est plutôt en travaillant. Ça fait que lui c'est comme c'est ça qu'il a essayé de me montrer. Il a essayé de me montrer la mentalité d'un homme, de quelqu'un de responsable (...). J'étais père à ton âge moi. Aïe christ 16 ans. Il a été capable de prendre ses responsabilités. Moi si j'aurais eu des enfants à 16 ans, christ, l'enfant il aurait fini à la DPJ parce que moi dans le fond j'étais pas prêt pour avoir un enfant, pis je me sens toujours pas prêt pour en avoir un. Ben regarde comment est-ce que je suis placé, je suis dans une maison d'hébergement, j'ai encore tout mon linge à me racheter (...) j'ai pas voulu comprendre ce que mon père a dit ça fait qu'il y a fallu que je vive mes expériences. (J02) »

« Pis il a toujours été droit, à ses 18 ans il avait... à ses 16 ans il avait fini son secondaire 5, il avait sa première auto, il a tout fait comme droit, il a jamais pris une bière, il a jamais fumé une cigarette (...) j'essaye de tout le temps ravoir qu'est-ce que j'avais chez mon père. Toute, toute beau, toute neuf, toute... ça fait que ça se retrouve que je me trouve à dépenser, c'est pas possible, mon père il nous amenait manger au restaurant quatre, cinq fois par semaine, ça fait que moi si je fais ça en appartement ben là ça marche plus non plus. Je me retrouve à trop dépenser comme je faisais chez mon père sans penser que là j'ai un loyer à payer... (J01) »

« ... j'ai essayé de faire des jobbines là, ben quand j'étais jeune pis je me faisais tout le temps crosser là, je pouvais travailler genre 50 heures là pour faire cent piastres parce que j'avais pas l'âge, c'était pas déclaré ci pis ça. Sauf que maman elle me disait ben là si tu veux pas aller à l'école mais il faut que tu travailles, ça fait que là j'essayais autant comme je pouvais mais (...) comme là ma mère pis ma sœur, comme mettons elle reste encore là parce qu'elle travaille. Pis qu'elle va au cégep...

elle fait ce que ma mère a veut qu'elle fasse... ce sera toujours propre, là pis toute beau, ça sent bon là pis... moi c'est le bordel... (J09) »

L'incapacité à s'identifier au père bien inscrit socialement due à une rupture prolongée :

« Depuis que j'avais... depuis que j'étais né je l'ai pas vu, jusqu'à temps que j'étais arrivé à 12 ans (...). C'est parce que jamais j'ai habité avec mon père, pis il m'a amené ici (au Canada), il voulait que je fasse comme il veut, pis j'avais jamais eu quelqu'un qui me dise quoi faire. Fait que quand il me disait fais ça, fais ça, moi je faisais le contraire. Je faisais qu'est-ce que moi je voulais faire. Pis c'est ça, j'ai dit en fin de compte je m'en vais là (...). Mon père il a une compagnie pis toute, une belle maison, une grande télé... (J03) »

La lignée identitaire masculine est non recevable pour le sujet :

« Ben moi mon père est avocat. Donc moi les ministres, les financiers, sont venus manger chez mes parents, pis je les écoutais parler pis moi je le sais que les lois ne sont pas faites pour les individus (...). Déjà il (le père) se trouve fin, lui est docteur en philo aussi. Les gens se croient ben intelligents, ben fins, ils sont plus des animaux mais c'est pas vrai, pis le fait de se mentir comme ça (...) il voulait que je sois avocat comme lui pis moi j'étais en complet désaccord avec ça, cette mentalité là. (J10) »

Nous avons repéré à ce point-ci les différents processus d'identification abordés par les sujets rencontrés ainsi que certains conflits identificatoires avec, majoritairement, le modèle masculin. Abordons à présent les différentes adaptations narcissiques des sujets à leur héritage relationnel et à leurs conflits identificatoires avec les parents.

2.2.2.2 La position des sujets ou l'adaptation narcissique

Devant les divers modèles identificatoires disponibles, devant certains conflits identificatoires, certaines difficultés relationnelles, les sujets ont pris position ou ont adopté une position ou un comportement qui leur permettait de se défendre, de réparer une blessure narcissique, de se créer un sentiment d'appartenance ou une affiliation (à défaut d'une

filiation). Cette position, passive ou active et ces comportements réactionnels sont, selon nous, divers modes d'adaptation narcissique à ce qui a fait défaut, à ce qui a manqué, à ce qui a été en trop. À l'analyse du discours des sujets, nous repérons cinq formes d'adaptation narcissique : le repli sur soi, la rationalisation et l'idéalisation, la recherche, la révolte et la fuite.

Le repli sur soi

Nous entendons par repli sur soi, un rapatriement des investissements sur soi et donc, un investissement narcissique en guise de protection contre l'autre qui fait défaut, qui manque ou qui blesse, contre le danger d'être en relation. Nous incluons, dans cette forme d'adaptation narcissique, la position de victime adoptée par certains sujets, le retrait social ou le sentiment d'être à part, et la dépression. Dans notre échantillon, quatre sujets ont adopté cette position comme mode de défense contre des relations parentales jugées « difficiles », « malsaines » ou « envahissantes ».

« ...il me calait (un élève de sa classe) devant le monde pour se remonter (...) j'étais ce qu'on appelle le rejet, c'est ça, sur qui tout le monde crache (...) je suis à l'envers de tout le monde... (J02) »

« ... je veux dire j'étais pas le genre de gars cool là que tout le monde ils voulaient lui parler. (J13) »

« Je suis pas maniaco-dépressif mais j'ai été pas mal... genre je pognais un down pendant trois, quatre mois, je voulais rien foutre, mais après quand je ressortais là c'était une semaine pis je reprenais ma place dans la société, la job, l'agenda, les vieux copains... (J15) »

« ... moi je gardais toute en-dedans, j'en parlais (du décès de la mère) à personne, pis j'allais pas bien... (J01) »

La rationalisation et l'idéalisation

Cette forme d'adaptation narcissique est très présente dans notre échantillon (8/15) sous forme d'idéalisation d'un parent abandonnant, ou décédé, de protection d'un parent, d'explications rationnelles qui mettent fin à un questionnement, ou de réhabilitation de l'image du parent. L'idéalisation peut, selon nous, tenir un rôle défensif pour certains sujets, celui de se défendre contre les pulsions destructrices envers la personne idéalisée. L'idéalisation permet alors de maintenir un lien ou une identification à la partie idéalisée. La rationalisation permettrait de résoudre temporairement des conflits identificatoires et de mettre fin à une recherche de sens parfois douloureuse.

« Il (le père) peut pas m'avoir donné qu'est-ce qu'il a pas eu. Parce que lui... ses deux parents sont morts quand ils sont jeunes pas mal là. Ils sont morts d'une cirrhose du foie des alcooliques. C'est peut-être génétique aussi, je le sais pas. (J07) »

« J'oublie que... que je souffre, qu'elle m'a laissé pis au lieu de vivre, de vivre le fait qu'elle m'a laissé, même de pleurer parce qu'elle m'a laissé, juste de... juste de vivre l'émotion qu'elle m'a laissé... je tombe dans les explications à plus finir. On dirait que je vas me consoler dans les explications... (J04) »

« Ma mère elle a pas pu m'élever parce que je la prenais pour une vraie salope (image imposée par le père) quand qu'au fond c'est pas vrai, hostie, elle est en train de se... je la vois, elle est en train de se tuer pour mes frères tabernacle. Pis elle le ferait pour moi aussi. (J02) »

La recherche

Cette adaptation narcissique peut revêtir des formes diverses, dont la recherche de modèles identificatoires substitutifs aux parents jugés défaillants, transgressants ou absents (6/15) et la quête de sens de l'histoire relationnelle et identificatoire, soit à l'aide d'un professionnel, soit en questionnant le parent concerné ou en se questionnant sur son identité (3/15).

« ... j'ai tout le temps aimé plus mon père, même s'il était moins présent dans ma vie que ma mère là. Mais ça j'ai jamais compris pourquoi là, habituellement c'est supposé d'être le contraire, c'est des filles qui... qui sont plus attirées vers le père, pis le petit gars vers la mère là. (J07) »

« ... j'y ai posé souvent des questions (sur l'identité du père) pis elle m'a jamais répondu (la mère). (J11) »

La révolte

Devant un sentiment « d'injustice » avec les parents ou d'abandon, un grand nombre de sujets, soit 12/15, ont adopté une position de « rebelle », de « révolté » et de « marginal » en l'actualisant dans un style vestimentaire, un mode de vie hors norme, dans la violence et diverses attitudes. Pour certains, c'était une position transitoire entre l'enfance et l'âge adulte, entre la vie familiale et la vie de rue, alors que d'autres maintiennent cette position dans leur mode de vie actuel et s'en servent soit comme mode de défense contre une « vie normative aliénante » ou comme source de valorisation. Cette position de révolte tenue dans la vie de rue sera approfondie à la section 2.3.

« ... moi je suis un anti-social ben raide pis je l'ai toujours été... (J08) »

« Ben quand il m'a crissé dehors (le père à 16 ans) j'avais comme dans la tête là d'être... je vas être un rebelle, je vas être un punk, je vas être un calice de rebelle contre la société, la société je suis écoeuré. (J02) »

« ... je me foutais de toute avant, je voulais rien savoir de personne, de tout le monde. Je pense que c'est ça, à faire des vols, j'ai commencé à me battre (...) je commençais à me foutre du système... (J14) »

« Moi j'ai traité la société de rats pis tout là. Je me suis révolté jeune, moi je battais tout le monde à grands coups de poing pis... c'est à coups de bate j'ai pas niaisé avec la puck moi là quand j'étais jeune, c'est à coups de bâton moi... (J11) »

La fuite

Nous incluons dans la fuite les fugues à proprement dit, la fuite des sentiments par la consommation de drogues et d'alcool, la fuite de la réalité, et une reprise de contrôle par le délire ou la rupture de liens. L'adaptation narcissique par la fuite correspond à 12 sujets de notre échantillon.

« Comment de fois là que j'ai voulu me clancher parce que bon, moi j'étais plus capable d'être dans la poudre parce qu'à un moment donné, c'est ça, je me suis réveillé à 14 ans, pis ça faisait déjà un an quasiment que j'étais dans la rue, que je consommais du PC à pleine planche parce que bon, christ, à un moment donné tes sentiments t'es plus capable de les vivre (...) t'es dans la rue pis que t'es en fugue, les cochons te courent après... (J08) »

Personnage invincible et de pouvoir dans son délire alors qu'il se sent « objet » de la mère et sous son emprise : « ... j'aimais ça sentir ce que je ressentais là, je me sentais comme absolument invincible (...) je me racontais à moi-même (dans une période de manie diagnostiquée par un psychiatre)... j'avais toujours été ce que... ce que j'ai pu rêver d'être là étant jeune là, j'étais en fait un Bruce Lee incarné, ça fait que là... mais qu'il y avait de quoi qui m'emprisonnait pis que là... pis là en plus ben je me racontais que j'étais dans une matrice, ça fait que là j'étais l' élu pis j'avais été choisi pour m'en libérer. C'est comme si je croyais que je pouvais voler. (J13) »

« ... tu prends de la dope, ça te donne un effet, bon ça calme, ça calme tes douleurs là, mais à un certain moment donné tu t'enfonces là-dedans, ça crée d'autres problèmes. Pis ces problèmes-là quand t'es gelé ben tu les règles pas, mais ils restent là pareil, ça fait que quand tu dégèles bon ben... en plus de tous les problèmes que t'avais avant, bon ben, t'as ça en plus... (J06) »

Dans cette première section, nous avons étudié la transaction psychique interne et la négociation identitaire primaire; soit la construction identitaire et narcissique des jeunes en fonction du lien aux parents, des modèles identificatoires disponibles pendant leur développement et des modes de transmission. Étudions à présent la négociation identitaire

secondaire et la transaction psychique externe au moment de leur vie d'itinérance et de leur marginalisation.

2.3 La transaction psychique externe : la négociation identitaire secondaire

Dans la première partie de ce chapitre, nous avons étudié la construction identitaire des jeunes itinérants rencontrés, à la lumière de leur histoire relationnelle et des événements marquants de leur vie. Dans cette deuxième partie du chapitre, nous proposons l'étude de la négociation identitaire secondaire et de la transaction psychique externe, c'est-à-dire la négociation identitaire entre les jeunes itinérants ou errants et les institutions avec lesquelles ils interagissent et avec la société. Nous chercherons également à mettre en parallèle leur processus identificatoire pendant leur enfance et adolescence et celui actuel, dans leur vécu d'itinérance en vérifiant s'il y a eu transposition directe des enjeux familiaux aux enjeux sociaux, ou bien s'il y a tentative de sublimation, de symbolisation ou de réparation. Il est à noter que nous aborderons brièvement ces modes de transposition des enjeux familiaux aux enjeux sociaux dans ce chapitre-ci ; ils seront analysés plus en profondeur dans le chapitre III de l'analyse de cette thèse.

Nous étudierons la transaction psychique externe et la négociation identitaire secondaire via les thématiques du positionnement des jeunes au sein de l'itinérance (le mode d'identification au groupe social des itinérants), du rapport à la loi et à la limite, de l'image de soi et de la position des sujets ou de l'adaptation narcissique. L'étude des modes de transposition des enjeux familiaux aux enjeux sociaux s'insérera dans chacune de ces thématiques.

2.3.1 Itinérant, moi ? Leur positionnement au sein de l'itinérance est questionné

Nous avons été frappés en entretien de recherche par le besoin commun, à tous les sujets, de se positionner dans le monde de l'itinérance et donc de questionner leur affiliation, leur place au sein de cette micro-société ou de ce processus de marginalisation et de désaffiliation. La proposition d'entrevue de recherche faisait surgir d'emblée ce questionnement : « on peut faire l'entrevue si tu veux, mais je suis pas vraiment itinérant » dira l'un ; « ah moi je suis la bonne personne à qui parler, je sais de quoi je parle » dira un

autre. Avant même de débiter l'entretien et de témoigner de leur expérience, plusieurs sentaient le besoin de se positionner.

Nous avons repéré deux types de positionnement au sein de notre échantillon : le sentiment d'appartenance au groupe des itinérants et un travail de différenciation du groupe des itinérants. La position adoptée au sein du monde de l'itinérance n'est pas sans lien avec leur image perçue et avec leur propre mouvement de désaffiliation, étudié au chapitre I. Nous proposons donc d'intégrer ces thématiques à l'étude du positionnement et de l'identification à l'étiquette d'itinérant et au mode de vie associé. Nous terminerons cette partie par une réflexion sur la filiation telle qu'étudiée en début de chapitre et l'affiliation au monde de l'itinérance.

Le sentiment d'appartenance au groupe des itinérants

Plus de la moitié des sujets de notre échantillon, soit 8/15, s'identifient clairement à l'identité d'itinérant et au mode de vie associé. Pour certains, l'identification à la marginalité est bien installée; certains vont même jusqu'à spécifier leur appartenance à une sous-catégorie d'itinérants. Pour d'autres, leur situation sociale actuelle (sans toit) les oblige à s'y inclure ; la première personne du pluriel est utilisée dans leur discours sur l'itinérance. D'autres enfin, évoquent le continuum de désinsertion sociale (du sans toit, à l'errance, au jeune de la rue) et s'y positionnent.

« Parce qu'il y en avait une couple qui étaient là dans la rue (des itinérants). Ça fait que moi je trouvais ça bizarre là, je me disais jamais je vas me ramasser dans la rue, pis je l'ai fait. (J11) »

« Donc quand on parle de l'itinérance en quelque sorte, j'étais pas un sans-abri en tant que tel. Mais j'ai été pas mal itinérant, je m'en foutais de dormir dehors dans un parc (...). L'itinérance c'est pas nécessairement la rue là, la rue c'est d'être seul, d'être... c'est pas juste dormir dans la rue là, ou squatter ou... j'ai passé par tout ça. J'ai été itinérant, oui, effectivement, c'est vraiment du vagabondage, de l'errance, de l'itinérance, se retrouver une pomme à la main. (J15) »

« ... nous autres c'est parce que là on est rendu à un point qu'on... c'est pas qu'on se fout de la société ou de l'aide sociale mais on est rendu à un niveau là... tout le temps comme le pattern de coucher là (à la ressource) (...). C'est pour ça que moi ben, je me dis s'il y en a un qui me voit icitte pis qui me juge ben il me jugera. C'est ça que je veux dire quand je m'en balance là pas mal là. (J05) »

« ... moi je me classifierais dans ce qu'on appellerait un peace punk peut-être (...) moi je suis un anarchiste là pis je suis dans la rue... (J09) »

Le travail de différenciation du groupe des itinérants

Nous avons constaté, à l'analyse des entretiens de recherche, que certains sujets, soit 7/15, se différencient du monde de l'itinérance en évoquant certains aspects qui ne les rejoignent pas ou en se distinguant de certaines « catégories » d'itinérants. Les principaux éléments de distinction concernent l'espoir d'un mieux-être et d'une réinsertion sociale, les problèmes de santé mentale souvent associés à l'itinérance, leurs capacités et leurs forces de s'en sortir, le désespoir et la solitude et enfin l'aspect de l'errance et du vagabondage associé à l'itinérance. Plusieurs se considèrent sans toit, mais non vagabond ou errant ; ils adhèrent à l'aspect matériel de l'itinérance, mais difficilement à celui de l'identité et du mouvement d'itinérance. Nous devons souligner l'aspect adaptatif de cette différenciation du monde de l'itinérance. En effet, nous interprétons une revalorisation narcissique par la comparaison positive « aux autres itinérants » pour certains jeunes ou une protection narcissique pour d'autres, par cette mise à distance, afin de maintenir l'espoir de s'en sortir et ce, surtout pour les jeunes qui en sont à leur première expérience sur la rue.

« Il y en a que c'est vraiment le désespoir, c'est la fin ou... pour eux. La dépression ça c'est gros là (...). Mais moi j'en ai jamais faite là ça fait que (...). Moi je suis pas de même, je suis pas malade (...) je suis peut-être rendu bas mais pas assez bas pour aller quêter parce que je suis capable d'aller travailler. (J05) »

« Des fois moi je... je regarde tout le monde icitte pis je dis fuck je comprends rien, ils font rien, tout ce qu'ils font c'est faire leur application au bien-être social pis... pas

travailler rien, c'est comme travailler c'est une chose importante qui t'occupe la tête. (J05) »

« Ça fait que oui, il y en a pour qui qu'une réinsertion ça peut être bon, qu'ils ont peut-être pas les capacités que moi j'ai, que ils ont peut-être pas vu ce que moi j'ai vu, ils ont peut-être pas vécu ce que moi j'ai vécu... (J08) »

« Il y en a qui veulent s'en sortir sauf que soit qu'ils ont des problèmes de boisson, des problèmes d'alcool, des problèmes de drogue ou ces affaires-là. Ou soit qu'ils veulent pas s'en sortir ou ils ont fait leur propre monde pis ils veulent vivre de même, ça c'est beau de même. Ben moi la seule affaire que je voulais faire c'est je voulais m'en sortir, je voulais pas vivre de même. (J14) »

Dans le travail de différenciation du groupe des itinérants, nous incluons le sentiment d'appartenance mitigé constaté chez cinq sujets (ces sujets peuvent se retrouver également dans la travail de différenciation du groupe des itinérants). Il se traduit chez les sujets concernés par une comparaison entre eux et les autres itinérants côtoyés et par une identification à certains aspects de l'itinérance soit le vagabondage, la marginalité, la toxicomanie, tout en se dissociant d'autres aspects tels le manque d'hygiène, de projets ou l'ancrage dans le mode de vie itinérant. Le questionnement sur leur appartenance au monde de l'itinérance semble se dessiner dans un mouvement double, soit de valorisation narcissique par les aspects de liberté, de différenciation ou d'opposition aux modèles communs de la société, soit de mise à distance ou de protection narcissique par la différenciation des aspects d'errance, de vagabondage, d'oisiveté et de déchéance associés communément à la vie d'itinérance.

Il est à noter que la majorité de ces jeunes concernés par ce sentiment d'appartenance mitigé sont dans un mouvement d'ancrage dans le mode de vie d'itinérance (voir chapitre I, section 1.5.2), ce qui nous porte à croire que cette position adoptée et ce questionnement au sujet de l'identité d'itinérant peut servir de défense contre leur propre mouvement ressenti de désaffiliation et d'exclusion sociale. Enfin, nous remarquons que les jeunes rencontrés qui étaient en démarche de réinsertion sociale au moment de l'entretien (en appartement depuis peu de temps, en démarche de désintoxication, au travail ou à l'école) se différencient des

autres jeunes par cet aspect, ils adoptent aussi une position d'expert dans le domaine de l'itinérance et considèrent leur expérience d'itinérance comme étant passée, malgré leur besoin toujours présent de fréquenter les ressources en itinérance.

« On parle de l'itinérance, c'est quoi l'itinérant ? L'itinérant c'est quelqu'un qui... c'est tu quelqu'un qui a pas de toit ? Bon, je suis itinérant. Je me sens pas itinérant. Je suis un sans-abri. Mais je me sens pas comme itinérant. Itinérant là, je traîne pas dans les rues. C'est de même aussi que j'ai ma passe de bus, je prends l'autobus pis... demain je vas garder mon petit garçon, c'est quoi être itinérant là ? Mais je mange à tous les jours, je prends ma douche, je bois pas. Il y en a qui se prennent pas en main. Pis je pense que c'est peut-être plus ça, mais ils veulent pas, mais ça c'est plus itinérant (...) je pense qu'un itinérant c'est quelqu'un plus solitaire (...) le matin là les gens me voient dans le métro, il y a pas personne qui peut dire que je suis itinérant. (J06) »

« Donc j'avais loué, j'ai payé mon loyer, etc. il me restait un peu d'argent, j'ai dit je vas aller voir le monde de l'itinérance, ceux que je connais, je vas aller les visiter, je suis venu ici, j'ai vu tout le monde, ça va bien (...) j'étais pas malheureux (sur la rue), mais j'y retournerais pas (...). Je les vois encore là. Je sais que ça leur donne le courage, ils disent ben regarde lui s'il est capable, nous autres aussi on est capables. (J15) »

« Ça fait plusieurs années, comme ceux qu'ici... il y en a des plus ardues encore... j'aime pas bien bien me comparer parce que moi je... moi ce que je vis c'est bien assez pour moi là, mais il y en a qui sont plus endurcis que moi dans ce domaine-là pis ça fait vingt ans qu'ils sont alcooliques pis... (J04) »

« Moi je viens d'un milieu aisé... mais j'ai jamais été vraiment dans la rue, moi j'ai toujours eu un endroit où coucher, ça au minimum là. Sauf que je vivais dans la rue, que ce soit... je faisais mon argent dans la rue, que ce soit squeegee ou quêter, pis toute ma gang c'était du monde qui se tienne dans la rue là (...) ben je fais comme pas touriste là, mais c'est comme une activité de jour là, mais toute ma gang, tous mes amis vivent le monde de la rue. (J10) »

« ... genre je suis dans la merde là, comme je suis itinérant (...) mais je m'identifie pas. Je vois que je suis pas à ma place. Que j'ai plein de potentiel pis que j'ai pas à faire avec ça. (J07) »

Ce qui distingue l'appartenance mitigée du travail de différenciation est le questionnement actif sur leur identité. En effet, les jeunes qui se différencient de l'itinérance, rejettent certains aspects du mode de vie itinérant en se comparant positivement, sans toutefois se questionner sur leur position sociale, sur leur identité et leur mouvement de désaffiliation.

Filiation et affiliation

Dans la revue de littérature (chapitre 4.3.1), nous avons cité Kaës (1993) à propos de la transmission et de la filiation : « toute affiliation se fait sur les failles de la filiation ». Selon Kaës, les liens de groupement se tissent essentiellement sur l'héritage négatif, c'est-à-dire sur ce qui « dans la transmission actuelle et/ou les transmissions antérieures n'a pas pu être transformé, intégré psychiquement, symbolisé » (p.23). Nous pouvons donc, à ce stade-ci, nous demander à propos de notre échantillon, s'il y a des liens entre les failles de la filiation et leur positionnement actuel dans le monde de l'itinérance et donc leur affiliation actuelle.

Ce que nous remarquons principalement, c'est que tous les sujets qui ont vécu une difficulté à se positionner dans la filiation ou une incapacité à s'identifier aux idéaux d'un parent (voir 2.2.2.1), vivent un sentiment d'appartenance à la rue et au monde de l'itinérance. Il semble y avoir un glissement important du manque d'investissement relationnel et d'inscription filiale dans l'enfance à une recherche d'investissement libidinal dans un monde parallèle, dans un espace à soi, en dehors des conventions familiales, en dehors de l'histoire d'origine. C'est une sorte de création identitaire, (« je suis un peace punk ») qui permet de soutenir une image souvent précaire de soi-même, une façon de se présenter à l'autre ou de présenter quelque chose à l'autre. Tous ces sujets concernés se valorisent par leur appartenance au milieu de la rue, c'est leur « chez-nous », c'est leur monde qu'ils se sont créés dans lequel ils peuvent, selon eux, « grandir », « apprendre la vie ».

« ... il me semble que après avoir vécu ce que j'ai vécu sur la rue, si je m'en sors, ben il me semble que je vas être une personne plus belle à l'intérieur, plus humaine, plus beau à l'intérieur, même si je vas avoir vécu des horreurs. Ça fait c'est pour ça quand on revient... quand on revient sur le sujet de l'image, tu comprends, c'est comme moi, d'après moi, je suis une belle personne intérieurement, mais extérieurement je suis comme... je suis un petit peu crissé de la vie... (J04) »

« Ma vie est pas finie, j'ai 33 ans, pis je pense que chaque personne a son cheminement, moi mon cheminement ça été ça, j'ai appris des choses quand même là-dedans. Je me considère comme une personne... une bonne personne. J'ai appris des choses là-dedans, j'ai pas de papier là pour... j'ai pas de diplôme en... un diplôme de la vie là, mais je veux dire j'ai quelqu'un... j'ai récolté quelque chose. Je pense que ça m'a appris à mettre les valeurs aux bonnes places. Je veux dire il y a pas juste l'argent dans la vie. Ça en prend de l'argent mais il y a pas juste ça, il y a ben d'autres choses, je pense... Juste pour ça je pense que... je dis pas que ça vaut la peine de passer par la rue pour... qu'il faut passer par là pour... pour ça là, mais j'ai rencontré du monde formidable. En tout cas... j'ai plus confiance en moi là que quand j'étais dans mon appartement pis que ça marchait pas. (J06) »

L'appartenance mitigée au monde de la rue et de l'itinérance semble aller plutôt de pair, dans notre échantillon, avec le mouvement d'aller-retour entre la vie normative et la vie de rue (voir chapitre I, section 1.5.2). Les mouvements de retour dans le passé, les tentatives de réparation des liens aux parents semblent avoir un impact sur l'identification au monde de l'itinérance. Ils se disent alors sans toit, mais non d'identité itinérante. La construction identitaire semble être encore liée à celle des parents, d'où la difficulté de se positionner à l'âge adulte dans le monde dans lequel ils naviguent.

Ce paragraphe nous a permis d'étudier leur positionnement au sein du groupe social des itinérants et du coup d'étudier leur questionnement identitaire actuel dans la marginalité. Étudions à présent leur rapport à la loi et à la limite.

2.3.2 Le rapport à la loi, à la limite en lien avec le mode de transmission de l'institution interne

Le rapport à la loi, à la limite, aux balises, au cadre a été largement étudié par les chercheurs et praticiens de la psychanalyse et de la sociologie. Ce qui retient particulièrement notre attention dans la théorie proposée est la notion d'institution (Freud, 1929; Guillaumin, 1997; Marty, 2002) vue sous trois angles différents, soit l'angle collectif et social, l'angle culturel et l'angle psychique. Sous l'angle social, on utilise le terme d'institution pour désigner l'ensemble des codes et des interdits sociaux transmis initialement par les parents et soutenu, à l'âge adulte, par le collectif, la société. Sous l'angle culturel, on utilise le terme d'Institution, avec une majuscule, pour désigner ce qui relève de l'institutionnel au sens générique, c'est-à-dire ce qui forme le cadre de la culture. L'Institution définit les interdits fondateurs dont découlent les règles sociales et les modes relationnels. Bien que l'Institution puisse différer d'une culture à une autre, elle est l'instance qui soutient l'ordre symbolique ; c'est ce qui sert de norme et de référent intégrateur pour un ensemble humain (Marty). Les fonctions de limite et de liaison intrapsychique de l'Institution ont été largement démontrées par Freud, notamment dans *Malaise dans la civilisation*. Le terme d'institution désigne également un projet réunissant un collectif humain, porteur de significations, de valeurs sociales et d'idéaux personnels et collectifs.

Outre le cadre externe des règles sociales et des projets collectifs, l'institution c'est aussi l'institution du sujet, une institution interne (l'angle psychique) qui résulte de l'intériorisation des systèmes de régulation symbolique et des codes préformés par la culture et transmis en premier lieu par les parents. Le langage constitue l'armature de l'institution interne ; c'est un organisateur permettant de transformer et de qualifier les perceptions et les émotions ressenties. La constitution de l'institution interne permet au sujet de former des liens intrapsychiques et interpersonnels, d'intérioriser les limites et les différenciations, de former des représentations et de penser (Guillaumin, 1997). On pourrait ici rapprocher le concept d'institution interne à celui d'appareil à signifier et à interpréter de Freud, ou d'appareil à penser les pensées de Bion. L'intériorisation de l'appareillage institutionnel procède de mécanismes d'introjection et d'identification effectués d'abord au sein de la famille, puis dans les groupes et les institutions secondaires (Guillaumin).

À l'écoute de ces jeunes itinérants, nous sommes frappés par le rapport ambivalent à la loi, à l'autorité et par l'achoppement, pour plusieurs, de l'intériorisation de l'institution interne. En effet, le vécu d'errance et d'itinérance, le recours fréquent à l'agir et à un mode relationnel principal de contrôle et de méfiance, la transgression dans le rapport à l'autre et de leurs propres limites, la toxicomanie et l'alcoolisme, les conflits avec la justice, les lois sociales et morales, nous portent à croire en une défaillance de la transmission d'un cadre, de repères, de limites symbolisantes par les parents et d'une quête actuelle de limites à travers certains comportements.

Dans l'analyse du discours des jeunes rencontrés, nous arrivons à trois constats principaux par rapport à la loi, à la limite et à l'institution : la transmission de l'institution interne sur le mode du trop ou du manque ; l'extérieur venant pallier la défaillance de la transmission de l'institution interne ; le rapport ambivalent à l'autorité.

La transmission de l'institution interne sur le mode du trop et du manque

Ce que nous remarquons chez les jeunes rencontrés est le mode de transmission d'un cadre, d'un Surmoi, par les parents sur le mode du trop, c'est-à-dire de l'imposé, du manque de nuances, du totalitaire, ou sur le mode du manque, c'est-à-dire de la transgression de génération en génération, du manque d'autorité parentale, de l'absence. Ce constat corrobore notre analyse des modes de transmission à la section 2.2.1.2: la transmission défaillante ou absente et la transmission contraignante. Ces deux modes de transmission de l'institution interne semblent avoir un effet commun, celui d'une confusion des repères identificatoires, d'une difficulté à reconnaître la limite de l'autre, la limite sociale et leurs propres limites, ainsi qu'une recherche souvent effrénée de la limite, de la loi via les comportements déviants et la consommation excessive.

La transmission de l'institution interne sur le mode du trop engendre pour plusieurs sujets une opposition massive à cette autorité contraignante, une incapacité à s'identifier au parent concerné et une opposition, à l'âge adulte, à l'Institution sociale, aux différents systèmes qui régissent la vie collective. Les jeunes concernés, soit 8/15, fonctionnent alors sous un mode relationnel d'opposition, de provocation, de refus de s'insérer et de dénonciation.

La transmission sur le mode du trop :

« ... il m'a dit qu'il était pas mon père mais il m'a pas dit qu'est-ce qu'il était, je suis pas ton père mais t'es quoi si t'es pas mon père (...). Ma mère elle était surprotectrice, oui. Contrôlante beaucoup (...). Ça m'est arrivé d'aller chez des bonhommes parce que... qui en avaient ou qui me payaient. Si j'aurais pas été... si j'aurais pas eu ce problème-là j'aurais pas fait ça. Bon, j'ai fait des vols, j'ai fait... j'ai fait des choses que je referais pas. Des fois je suis allé contre... contre mes principes pis je me suis défoncé à planche. (J06) »

« ... il m'a coupé les vivres (le père), pis je suis parti. J'avais un appartement, après ça il m'a pogné et m'a dit tu viens à maison et il m'a dit tu fais ce que je veux sinon tu vas en centre d'accueil, fait que j'ai été en centre d'accueil, en tout cas ça a été... in and out pendant un bout de temps. Après ça, je suis sorti de delà pis là je me suis mis à produire du cannabis (...). Ben je touche de l'aide sociale même quand je travaille, je... là c'est une exception mais je ne travaille jamais déclaré. Quand je peux je paye pas de taxe. Quand je peux trouver des cigarettes qui sont... qui sont en dessous de la table je les achète de contrebande. La même chose pour l'alcool. (J10) »

La transmission de l'institution interne sur le mode du manque engendre souvent, pour sa part, une recherche de limites, un manque d'inhibition (souvent perçu dans la consommation), un manque de structure symbolisante et une confusion quant aux différents rôles sociaux, à la hiérarchie, à l'autorité. Ces jeunes concernés, soit 5/15, semblent alors fonctionner sous le mode de la transgression de leur propres limites (on le remarque dans la transgression à l'extrême dans la toxicomanie) et des règles sociales, ou dans une errance, dans une déliaison. Ces jeunes semblent éprouver des difficultés à comprendre ce qui les anime et à mettre du sens sur leur vécu.

L'absence de limites ou la transmission sur le mode du manque : « Quand j'en manque pis j'en veux, mais je peux-tu te dire que je serais prêt à vendre ma mère pour avoir mon prochain hit, une prochaine roche. Je pourrais faire n'importe quoi, n'importe quoi, dire n'importe quoi, faire n'importe quoi. Ça fait que là la manipulation elle peut aller très loin. (J04) »

Le manque d'institution interne de la mère: « ... j'ai pris mes valeurs, peut-être dans les films américains on dirait (...) ma mère elle s'est gelée avec moi ma mère. Quand je travaillais elle pesait mon stock pis elle sniffait avec moi ma mère. »
Consommation à l'excès: «... j'ai rentré dans la criminalité, je consommait pas de drogue, mais à un moment donné j'ai cédé à consommer de la drogue dans une soirée où là j'étais trop chaud, je me suis dit... je supportais pas la... la bière je commençais là, pis je suis tombé directement dans la cocaïne pis dans l'ecstasy. »
Opposition à la hiérarchie: « Mais ça me fait rire parce que quand... quand je vois les intervenants qui me disent on peut pas, mais nous autres on peut pas... on peut pas se parler à l'extérieur parce qu'on a un code d'éthique pis toute, ça me fait rire ça de l'entendre... (J07) »

L'extérieur venant pallier la défaillance de la transmission de l'institution interne

Nous remarquons que certains événements, certaines personnes ou certains aspects culturels ou sociaux viennent pallier la défaillance de la transmission de l'institution interne par les parents. En effet, certains événements tels que la naissance d'un enfant, une overdose, une saisie légale, un emprisonnement viennent faire limite à certains comportements autodestructeurs pour cinq sujets de notre échantillon. Aussi, la loi morale (la religion) et la loi sociale normative servent de repères identificatoires, de cadre externe protecteur pour quelques sujets (6/15). Enfin, les instances publiques comme la DPJ (la direction de la protection de la jeunesse), le gouvernement et la police peuvent également servir de limites, d'interdits que plusieurs jeunes ont du mal à s'imposer (5/15). Le recours à des événements ou des éléments extérieurs en guise de repère normatif, de protection contre soi-même et de frein à la désinhibition et à la transgression est fréquent chez les sujets concernés. Or, nous constaterons au paragraphe suivant, que si ce recours à la loi, au cadre externe est fréquent, le lien à l'autorité est lui ambigu, voir même confrontant.

Une limite extérieure au diapason de sa culpabilité: « Pis je l'ai payé ma dette là... j'ai été en prison, j'ai été enfermé moi. On m'a enfermé comme un animal, pis je suis encore puni de ça, je vas être puni pour le restant de mes jours. (J07) »

Le côté punitif de la prison fonctionne : « Moi j'ai décidé que je voulais plus, ça me tentait pas de vivre ça, j'étais tanné. Parce que c'est très difficile la prison, la première journée là t'arrives là, tu sais pas dans quoi, tu sais pas dans quoi t'arrives, tout ça là, t'arrives dans ta chambre, déshabille-toi, tu te déshabilles tout nu là, met ton linge là, tu mets ton linge là, il barre le casier, aïe qu'est-ce que tu fais, t'ouvres un autre casier, c'est ça ton linge là, aïe woh minute là, aïe je suis rendu où là. Il me... il me semble qu'il aurait pu m'avertir. Là c'est pas compliqué, les barreaux au lieu d'être droits ils sont fait comme en vagues là. Mais ça a eu... ça a eu du bon, je me suis dit jamais je vas aller en prison. Ça m'a guéri de ça. Mais ça aurait pu... ça aurait pu faire le contraire aussi, j'aurais pu être révolté. Ben ça a eu du bon, quand je suis sorti de delà je me suis dit je retournerai pas en-dedans. (J06) »

« J'ai commencé à boire à 18 ans pis jamais avant. J'aurais pu là en masse là, où j'habitais à 16 ans pis 15 ans on peut rentrer dans les bars ça fait que... J'ai commencé là... pas pour respecter la loi mais je veux dire... oui (...). Même si tu leur (la police) dis non là tout va bien, ils vont venir vérifier pareil. Eux autres c'est... c'est marqué sur les chars, servir et protéger ça fait que c'est ça qu'ils font (...). Moi je me suis jamais barré d'une ressource parce que je m'obstine pas. Quand c'est l'heure de se coucher ben moi je me couche, c'est toute. (J05) »

La présence d'un enfant : « Mais une fois que j'ai eu le plus mal là c'est quand à un moment donné je suis rentré chez-nous, bon j'avais consommé, pis mon petit garçon est parti à courir pis il m'a sauté dans les bras pis il m'a dit je t'aime papa, mais il m'aurait poignardé pis ça aurait fait moins mal je pense, ça fait que là il me dit ça là, il m'aime, que c'est que je suis en train de faire là, ça te donne une claque, pis ça me tente plus de vivre ça (il est en thérapie de désintoxication depuis ce temps). (J06) »

Le rapport ambivalent à l'autorité et la recherche de limites

Comme nous avons pu le constater au paragraphe précédent, le recours aux figures d'autorité et à la loi comme pare-excitations, comme contenant est fréquent, ne serait-ce qu'à travers leurs actes délictueux qui leur font courir le risque d'être placés devant la loi et donc de ranimer ou de convoquer l'Institution externe. Ainsi, quête de limites, de figures

protectrices et structurantes va de pair, pour plusieurs sujets, avec l'opposition à l'autorité, la dénonciation, les attaques au cadre, etc. Kammerer (2000) dira à ce sujet :

Et puis il y a les figures parentales. Ce sont les hommes et les femmes que les jeunes interpellent parce qu'ils espèrent secrètement trouver auprès d'eux un peu de fonctions parentales qui leur ont manqué... quitte à les provoquer violemment ou à les ignorer avec insistance. Parmi eux, au premier plan, formés et rémunérés pour cela, se tiennent les professionnels : de l'éducateur au moniteur sportif en passant par l'infirmière, l'intervenant et le psychologue. (p.19)

Le représentant de l'institution externe est donc secrètement placé au lieu de la quête de réparation de ces jeunes : remplacer le manque, servir de balises. Dans notre échantillon, certains sujets expriment clairement leur rapport d'ambivalence à l'autorité en évoquant l'aspect protecteur et abusif d'une même figure de loi et d'interdit. D'autres adopteront des conduites d'attaques au cadre, à la loi et jugeront de sa fiabilité et de sa contenance par l'application d'une sentence ou d'une punition symbolisante. En effet, plusieurs sujets parleront de l'expérience d'arrestation et d'emprisonnement comme un moment charnière de leur changement et de prise de conscience de leur autodestruction ; l'Institution externe offre alors une inscription dans l'ordre symbolique (Guillaumin, 1997).

« Je dis pas qu'il faut pas qu'il y ait des règlements dans la vie là, c'est pas ça, c'est le fait que là les règlements qu'ils ont ils nous détruisent plus que nous aider. Dire comme règlement que on a pas le droit de fesser l'autre, c'est bon parce que non c'est pas correct, c'est pas une manière de régler ses problèmes d'aller crisser une volée à l'autre (...). Ça me fait penser au gouvernement, les gars de bicycle pis le gouvernement, la mafia, c'est tout pareil, c'est toute dans le système pour inculquer une façon de vivre au monde, les apporter... embarquer dans un... une espèce d'engrenage si tu veux que... c'est pas bon pour l'humain. (J08) »

La quête des limites et le test de fiabilité du cadre : « Mais j'ai tendance à pas suivre les règlements pis à faire le trouble. Pis j'ai tendance à être délinquant, à briser des règlements, à tout briser les règlements qui vont plier. Les règlements qu'ils veulent bien plier un petit peu moi je vas les briser. Au lieu de me contenter de juste les plier un peu (...). Dans ce sens-là si mon père... si mon père il aurait été un peu innocent si je... si je peux m'exprimer ainsi là, pis sûrement que là c'est... vu que mon père il

dit si tu t'aides pas moi je t'aide pas, appelle-moi même pas, je veux pas t'aider. Je veux dire dans ce sens-là je pense que ça m'a évité ben de la merde. Parce que si mon père m'aurait ouvert une porte pis me dire ouais je vais te prêter un 20 icitte, un 20 là, qu'il aurait commencé à me prêter du cash, j'aurais peut-être commencé à manipuler pour en avoir plus, pour en avoir plus. (J04) »

Les règlements servent de cadre interne et protègent, mais peuvent être abusifs :
 « J'ai été invité à aller à San Francisco, avant d'y aller j'ai dit tiens je vais aller... me taper sur les doigts un peu, donc j'ai appelé mes parents, j'ai dit je viens vous voir (...). Donc j'ai vu le code de vie (dans une ressource)... c'était quoi les règlements et tout, bon, je trouvais qu'il y avait certains règlements qui m'arrangeaient, dormir à 11h00, se lever à 7h00, moi j'ai été complètement déboussolé question sommeil et nourriture (...). Ils ont des règlements, mais ils sont obligés d'avoir des règles. Tu rentres pas dans un Second Cup pieds nus et... non. On commence pas à crier, sauter sur les tables là. C'est ça (...). Les règles sont établies. Mais tu viendras pas m'imposer une nouvelle... un nouveau truc là. Il y a eu certains conflits avec des intervenants plus qu'avec des clients (jeunes itinérants de la ressource). (J15) »

« ... ben c'était étrange qu'est-ce que je vivais parce que... c'était... tout mon être se révoltait comme un peu contre le... tout, tout ce qui est extérieur, tout ce qui peut me nuire, tout ce qui peut... changer mon destin. Pis d'un autre côté, j'appelais à l'aide, j'étais content que je sois à l'hôpital là. Oui, c'était sécurisant pis... ben là c'est ça. J'étais terriblement fatigué aussi là, avec toute une semaine que j'ai dormi qu'une heure ou deux, j'étais vraiment à bout (les policiers sont venus le chercher dans un état de manie)... (J13) »

Cette étude nous montre que les enjeux liés à la loi, à l'autorité, au cadre et à l'institution paraissent être transposés de la famille au social. Dans le vécu d'un manque de balises des parents, c'est la recherche des limites dans le social et les limites du corps qui est observée. Dans le vécu d'injustice, de transgression ou d'une transmission contraignante, c'est la défiance, les attaques au cadre et le refus de s'insérer dans un système social perçu comme étant mauvais, malsain et parfois dangereux qui ressort. À l'âge adulte, c'est une dynamique

de quête des limites ou d'attaque des limites afin de se protéger qui se dégage ; il ne semble pas y avoir eu de tentatives de sublimation, de symbolisation ou de réparation au niveau de la défaillance de la transmission de l'institution interne par l'ensemble de nos sujets rencontrés. Poursuivons notre étude sur la négociation identitaire secondaire par l'analyse de l'image de soi.

2.3.3 L'image de soi²⁸ : une perception basée sur l'héritage identificatoire et sur leur vécu actuel d'itinérance

À l'écoute et à l'analyse des entretiens de recherche, nous avons été frappés par la fragilité narcissique de ces jeunes et par l'ambivalence quant à leur image de soi. En effet, par moments, ils se valorisent par leur vécu d'itinérance, par leur courage de soutenir la position de marginal, alors qu'à d'autres moments dans l'entretien, cette même marginalité et ce même vécu d'itinérance contribuent à une dévalorisation narcissique, à une image négative de soi. La fragilité narcissique se retrouve également sous forme de besoin de protéger leur image de soi au regard de l'autre et de l'évitement de situations sociales qui menaceraient leur construction identitaire. L'image de soi dépend donc du regard de l'autre et de leur propre regard qui fluctue en fonction de leur position psychique, de leur héritage identificatoire, de leur cheminement de vie et de leurs tentatives de réparation ou de changement.

L'image positive de soi ou la valorisation narcissique

Chez nos sujets rencontrés, deux éléments de leur histoire ou de leur personnalité servent à se valoriser narcissiquement : la position du marginal et de l'itinérant et l'amorce de changement. Quelques sujets, soit 4/15, se valorisent par leur courage de soutenir leurs idées et leur mode de vie marginaux et par leur sentiment d'être au-dessus des lois, du système social et des figures d'autorité. Il en ressort parfois un sentiment de toute-puissance. Cette valorisation par la marginalité et le sentiment de toute-puissance est toutefois précaire et change en fonction de leur position sociale et du regard des autres. Nous remarquons

²⁸ Nous préférons parler d'image de soi et non de narcissisme à ce stade-ci de la thèse afin de rester au plus près du discours des sujets; le terme narcissisme renvoie à une théorisation analytique de la perception qu'ont les jeunes d'eux-mêmes, alors que nous souhaitons retransmettre aux lecteurs la perception des jeunes de leur « image » et non une interprétation théorique de celle-ci.

également que les quatre sujets concernés tentent de protéger cette image positive de soi en évitant la confrontation par les intervenants ou les autres jeunes itinérants ou en fuyant des situations sociales menaçantes.

La position de marginal peut être difficile à tenir : « Souvent, je trouve le monde sont ben souvent inconscients pis... pis ils aiment ça de même on dirait, ils connaissent pas mieux, ils sont matérialistes, je le sais pas là, mais en tout cas il y a ben des choses qu'on... qu'on pourrait améliorer pis que finalement il y a rien qui change pis c'est à cause justement que... que à cause de la répression, quand quelqu'un a de quoi à dire, mais les manifestations ben la police arrive dedans pis arrête la manifestation, pis c'est ben dur d'avoir des idées différentes parce que des fois ça peut... des fois tu peux te sentir vraiment à part des autres là. Mais si t'es vraiment à part... si tu crois vraiment à tes idées tu vas les garder sinon ben tu finis par te conformer. (J09) »

« ... j'essaye de toujours être parfait dans ce que je fais. Une fois que j'ai atteint ce que j'appellerais moi la perfection, tout est correct, tout est parfait (...). Il fallait que je me sentais... pas seulement utile (au travail) mais indispensable (...). Je suis beau, intelligent, je connais plein de choses, je me suis instruit de moi-même (...) mais les boss en haut ils savent que telle personne on n'y touche pas, il est précieux, pour eux autres moi j'amenais de l'argent. (J15) »

D'autres sujets de notre échantillon, soit 7/15, se valorisent par une amorce de changement, par une prise de conscience, par une démarche de thérapie ou de désintoxication. Le mouvement de changement, de réparation contribue alors à se forger une image positive d'eux-mêmes. L'image positive de soi basée sur l'amorce de changement est également fragile puisqu'elle dépend de la réussite de ces démarches, or elle est ancrée dans leur expérience et dans leur vécu et laisse une marque, une trace sur laquelle ils peuvent revenir à tout moment. L'amorce de changement soutient davantage une image positive de soi que la valorisation par la position de marginal et d'itinérant.

« Les gens ont plus confiance en moi maintenant qu'ils en avaient avant (depuis sa désintoxication). Pis je m'aime plus maintenant que je m'aimais avant, pis pourtant je suis à La Maison du Père. (J06) »

« ... justement moi je me suis pas pogné le cul dans la vie (...) c'est pas parce que j'ai été dans la rue que je sais rien faire. Je me guéris tout seul par les plantes, pis j'ai arrêté la coke pis l'héro par moi-même... (J08) »

L'image négative de soi ou la dévalorisation narcissique

Les sujets rencontrés qui nous font part de leur perception négative d'eux-mêmes, soit 5/15, évoquent leur passé et leur cheminement de vie ainsi que leur situation sociale, physique et psychique actuelle comme éléments de dévalorisation. Plusieurs d'entre eux expriment une faible estime d'eux-mêmes en lien avec leur image physique projetée, avec leurs comportements de violence ou de délinquance, avec leur consommation excessive et leur dépendance à l'alcool et aux drogues.

« J'ai l'hépatite C là, je suis malade à cause de mes gaffes quand j'étais jeune, j'ai le système full fragile, je pèse même pas 150 livres là, hostie j'ai beau manger comme un porc, je viens pas à bout d'engraisser, j'ai trop de stress, j'ai trop de de... d'hostie de traumatismes du passé comme. J'ai le cerveau fucké ben raide à cause du P.C. (...) j'ai même pas de blonde comme c'est là je suis tout seul, hostie, parce que je suis pas capable de me mettre deux palettes dans la gueule (...) j'ai de la misère à m'acheter du beau linge, à me rendre beau pis à... à cheminer dans la vie... (J08) »

« ...je suis pas présentable à personne, je peux pas... je peux pas sortir avec une fille, même si je sortirais avec une fille, elle va vouloir me présenter à sa mère. (J04) »

« ... je suis un déchet de la société... (J11) »

La nature de l'ambivalence de l'image de soi

Nous avons noté deux enjeux principaux qui signent l'ambivalence de l'image de soi chez les sujets rencontrés : une ambivalence issue d'une perception différente de leur intérieur et de leur extérieur et une ambivalence entre leur image de soi en lien avec leur héritage, leur cheminement de vie et leur image de soi en lien avec une amorce de changement. Plus spécifiquement, trois sujets évoquent une ambivalence entre leur intérieur et leur extérieur. Ainsi leur consommation excessive, leur vie sur la rue, leur dégradation physique par le vécu

dans la pauvreté et sur la rue contribuent à l'image négative d'eux-mêmes, alors que leurs « bonnes valeurs », leur « sensibilité », leur « créativité » servent à mousser leur image positive d'eux-mêmes.

Ambivalence intérieur/extérieur :

« ... j'ai une beauté enveloppée dans une certaine laideur (...) je suis une belle personne intérieurement, mais extérieurement je suis comme... je suis un petit peu crissé de la vie (...) il me semble que ma beauté intérieure je la dégage pas autant que je devrais la dégager. (J04) »

« ... hostie j'ai plein de problèmes (...) je suis toxicomane pis ça montre pas une grosse estime de moi-même (...). Je vois que je ne suis pas à ma place. Que j'ai plein de potentiel pis que j'ai pas à faire avec ça (l'itinérance) (...). Mais moi j'ai un cœur, je sais pas, je suis pas comme les autres, moi je me dis ben christ je donnerai pas quelque chose, je le sais pas que... si je vas en vendre (de la drogue) à quelqu'un, je vas me sentir coupable, je vas me sentir mal. (J07) »

Les sujets concernés par l'ambivalence entre la construction de leur héritage et leurs démarches de changement, soit 4/15, évoquent la toxicomanie, l'itinérance, les critiques parentales, les ruptures avec la famille et les amis comme aspects négatifs d'eux-mêmes et leurs démarches de changement, de désintoxication, de réparation narcissique et de réparation des liens de confiance avec l'entourage comme éléments de revalorisation narcissique.

Ambivalence entre l'héritage, le cheminement de vie et l'amorce de changement :

« J'en ai perdu des choses là, mais j'ai pas perdu l'essentiel. L'essentiel c'est quoi? Mais c'est moi, mais j'ai toute ma tête. J'ai attrapé deux hépatites, il y en a une... il y en a une que j'ai plus, miracle (...). Je suis chanceux j'ai pas attrapé le sida. Ça pourrait être ben mieux mais ça pourrait être ben pire (...) mais je veux dire il y a ben des valeurs qui ont tombé là avec la dope pis tout ça (...) j'ai plus confiance en moi là que quand j'étais dans mon appartement pis que ça marchait pas. Je sais pas, je me lève le matin, je prends ma douche, je déjeune, je me lève le matin pis je suis content

d'être quelqu'un d'actif. Quand j'étais chez-nous pis gelé là, tu l'es plus actif là, pis si tu regardes dans le miroir là, ce que tu vois, ben tu le vois pas parce que t'oses même plus te regarder dans le miroir (...). Les gens ont plus confiance en moi maintenant qu'ils en avaient avant (depuis sa désintoxication). Pis je m'aime plus maintenant que je m'aimais avant, pis pourtant je suis à La Maison du Père. (J06) »

« ... j'étais speedy là. Je suis calme là. Ça fait une couple de jours, ben ils m'ont vu là (les intervenants), je suis calme. Je suis un gars moi qui aime bouger, je stressais tout le monde (...). Pis là je suis dans la rue, je suis un démuné pis c'est ça (...). Aujourd'hui je suis fier de moi (depuis l'arrêt de la consommation), ben il faut que je dise merci pareil à tous les jours. (J11) »

La protection narcissique

Nous avons déjà nommé, dans le paragraphe sur l'image positive de soi, une tendance, pour certains sujets (3/15), à se protéger narcissiquement en ne présentant que les aspects positifs d'eux-mêmes à l'entourage et à l'interviewer, ou en évitant des situations sociales qui pourraient mettre en péril leur image positive mais précaire d'eux-mêmes. Nous retrouvons ici le refus de faire de la quête afin de ne pas subir le regard de l'autre et de préserver leur dignité, l'acquittement de dettes afin de ne pas ternir leur image, l'importance du travail afin de se comparer positivement « aux autres itinérants » et de démentir les préjugés sur les itinérants (paresse, choix de vie, etc.).

« Ben oui, parce que je me suis dit que c'est que je fais assis à terre là, je quête, j'ai dit tabernacle, je me sentais gêné aussi, le monde me regardait là, l'air hautain là pis rien, misérable là, woh woh woh, attends minute, je me lève, c'est fini, je l'ai plus jamais refait. (J12) »

« Donc j'ai dit je vas aller voir, peut-être qu'il y a du monde à qui je dois de l'argent. J'aime mieux, moi je suis comme ça, j'aime mieux affronter, confronter la personne là que je sais pas, d'être avec ma blonde, avec ma mère, avec ma sœur pis la personne va venir... c'est un peu gênant. (J15) »

Nous retenons dans cette étude sur l'image de soi, une fragilité narcissique issue d'une transmission de l'héritage identificatoire défaillante, d'un parcours de vie dans la rue et la toxicomanie qui a contribué à la dégradation de leur image physique et de leur état psychologique. Nous retenons également que l'image positive de soi semble difficile à soutenir, ou se construit en guise de protection narcissique et sert alors de mode de défense. Toutefois, l'amorce de changement semble être l'élément de soutien de l'image positive de soi qui soit le plus fiable et durable. Poursuivons à présent notre étude de la négociation identitaire secondaire par l'analyse de la position des sujets ou de l'adaptation narcissique.

2.3.4 La position des sujets ou l'adaptation narcissique

À la section 2.2 de ce chapitre, nous avons étudié la position des sujets et leurs diverses adaptations narcissiques en regard des différents modèles parentaux disponibles et des modes de transmission parentale. Il s'agissait alors d'analyser la négociation identitaire primaire, celle issue de la relation avec les parents. À cette étape-ci, nous proposons d'étudier les différentes positions et adaptations narcissiques adoptées par les jeunes sur la rue et donc en réponse au mode de vie sur la rue, à leurs relations avec les itinérants qu'ils côtoient et les intervenants. Nous établirons également un parallèle entre les positions adoptées dans la négociation identitaire primaire et celles adoptées dans la négociation identitaire secondaire. Nous retenons sept positions principales chez les sujets rencontrés, regroupées en trois axes : 1) l'impuissant et le tout-puissant, 2) la victime, l'agresseur et le supérieur, et 3) le marginal ou le rebelle et le responsable. Dans chacun des axes, on constate des positions inverses, qui renvoient bien souvent aux mêmes processus psychiques ou à une histoire relationnelle similaire : chacune des positions dans l'axe représente les tangentes prises par les sujets devant des conflits identificatoires ou relationnels semblables. Il est à noter que ces positions et ces axes ne sont pas mutuellement exclusifs, puisqu'un même sujet peut adopter des positions différentes, voire même opposées dans des contextes sociaux et relationnels variés.

Axe 1 : L'impuissance et la toute-puissance

L'impuissant

La position d'impuissance est évoquée par plusieurs sujets (8/15) de notre échantillon. Ce sentiment d'impuissance et de vulnérabilité est vécu dans un rapport d'autorité et de pouvoir avec une autre personne et dans leur situation sociale actuelle. La majorité des sujets rencontrés maintiennent le sentiment d'impuissance infantile, alors que d'autres tentent de renverser cette impuissance infantile par les manifestations, la défense de leurs droits, la dénonciation des injustices ou bien par la rationalisation. La position de l'impuissant n'est pas sans rappeler le modèle majoritairement maternel de la vulnérabilité témoignée par neuf sujets de notre échantillon. Aussi, les sujets qui adoptaient la position de repli sur soi et de fuite pendant l'enfance, témoignent d'une position d'impuissance à l'âge adulte.

Sentiment d'impuissance et de vulnérabilité face au pouvoir de l'autre : « Ben toutes ces affaires-là comment est-ce que c'est... tu te tues pour survivre toi tu sais c'est quoi. Mais eux autres (les dirigeants de compagnies) ils ont juste à faire quoi, man sur le bord d'une table à dire je vire lui, j'engage lui, je vire lui, j'engage lui. (J02) »

Le renversement de l'impuissance par les manifestations : « Le système... le système c'est là pour faire de l'argent, c'est... c'est les riches, christ, que c'est ça, ils ont inventé, ils ont inventé l'argent, ils ont inventé les règlements qui se rapportent à l'argent pis ils ont inculqué une façon de vivre au monde. Ils sont venus à imposer une certaine dictature, c'est comme tous les régimes, c'est... c'est dégueulasse parce que ça tue le monde, ça tue le monde, c'est ça que ça fait (...). Ça me fait penser au gouvernement, les gars de bicycle pis le gouvernement, la mafia, c'est toute pareil, c'est toute dans le système pour inculquer une façon de vivre au monde, les apporter... embarquer dans un... une espèce d'engrenage si tu veux que... c'est pas bon pour l'humain (...). À un moment donné j'ai la responsabilité, c'est mon devoir de me battre, c'est le devoir de tout être humain. Je me dis activiste, non je suis pas activiste, je fais ce que j'ai à faire, c'est mon devoir d'aller manifester pis d'aller... c'est mon devoir d'être humain là. (J08) »

Sentiment d'impuissance face à leur situation sociale : « ... t'es dans le trou, t'es dans le trou (...) du monde comme moi, comme toi, on le sait c'est quoi rusher, on le sait c'est quoi quand on a besoin d'aide pis comment est-ce que c'est chiant quand personne veut nous aider. (J02) »

« ... de toute façon si tu veux changer de quoi dans le système c'est pas en étant dans ... c'est pas en étant en bas de l'échelle que tu vas changer de quoi, c'est en haut (...). Parce qu'il y aura jamais... il y aura pas jamais personne qui va m'écouter tant que je vas être à moitié dans la rue pis à moitié dans une place là... (J02) »

« Moi c'est tu de ma faute à moi, calice, si mes parents là quand je suis né ils avaient pas un million dans les poches pour me payer des grosses études, ça l'est pas de ma faute, je l'ai pas choisi ça. Moi je sors d'un trou là, d'un paquet de sperme pis d'un trou, hostie là, après... après neuf mois de gestation là, pis christ je suis pogné pour faire face à la vie comme tout le monde. Oui, je veux les grimper les échelons, oui je veux foutre de quoi avec ma vie, mais c'est de me laisser le temps et de me donner les moyens de faire des choses... (J08) »

Sa condition sociale le contraint à demeurer itinérant : « Mais en étant dans la rue il y en a... je vas te dire ça pis il y en a qui seront peut-être pas d'accord avec ce que je vas dire, mais en étant dans la rue t'es tout le temps occupé à survivre, ta vie est orientée vers survivre. (J04) »

La rationalisation afin de renverser la position d'impuissance : « C'est pas si pire que ça, j'ai un lit à soir, j'ai mangé ce soir, j'ai pris une bouffe, bon, j'ai des cigarettes. Je suis optimiste. Je suis optimiste pis j'ai pas... j'ai pas envie de me laisser aller au désespoir. (J06) »

Le tout-puissant

On retrouve chez trois sujets, la position du tout-puissant, particulièrement dans les situations de criminalité, de comportements déviants de la norme qui interpellent la loi et ses représentants. La toute-puissance se jumelle chez ces sujets à un sentiment important

d'impuissance pendant l'enfance, devant des parents autoritaires, violents et transgressants. La toute-puissance est une tentative de renversement de la position et du sentiment d'impuissance actuels et infantiles.

« Moi j'étais révolté là. Moi j'ai passé sur un autre nom parce que j'avais... j'étais hot là, j'étais... j'ai passé une vite à la police. (J11) »

« ... je voulais rien savoir d'assister à des meetings, des réunions, rencontrer des boss, rencontrer des gens (dans le crime organisé). Moi rencontrer quelqu'un tu me payes, j'ai dit moi je suis comme Gasparof ou Tiger Wood, tu veux me rencontrer tu payes, tu vas me voir. Si tu me payes pas, moi je me déplace pas là, j'ai d'autres choses à faire (...). Donc c'est sûr quand j'allais arrêter (le travail) ça prenait deux patrons pour faire ma job, on pouvait pas engager quelqu'un, le former en deux jours, là ça prend au moins un bon deux semaines de training (...). Il faut que je me sentais... pas seulement utile mais indispensable. Sinon c'est la dépression qui arrivait. (J15) »

« J'avais 18 ans ça fait que là je me pensais là le caïd des caïds (...). C'est drôle je voulais devenir, je sais pas, un super héros, je voulais sauver le monde...(J06) »

Axe 2- La victimisation et l'agression, ou la supériorité

La victime

Nous constatons un glissement important chez nos sujets de la position infantile de victime et de rejet (victime de violence familiale, d'un modèle parental contraignant ou transgressant, du manque de place) à une position sociale de victime (victime du pouvoir en place, du système, des employeurs, des pairs). La majorité des sujets rencontrés, soit 10/15, ressentent également une forme de rejet à l'âge adulte et ont de la difficulté à trouver et à se faire une place au sein de la société. Sur ces 10 sujets, huit transposent les enjeux familiaux de rejet et de manque de place sur la société et d'autres figures d'autorité. Certains sujets tentent de renverser cette position infantile en étant rejetant et distant avec les autres, en se

révoltant ou en adoptant la position d'abuseur, alors que d'autres dénoncent le rejet de la société et se campent toujours dans cette position victimisante de rejet. Le mouvement d'itinérance, d'errance et de toxicomanie témoigne, pour la majorité des sujets concernés, de cette difficulté de trouver ou de créer leur place dans la société et donc de s'extraire de cette position du rejet et de victime.

Victime du système de loteries et de casinos qui abusent des gens vulnérables :

« Parce qu'ils parlaient de ça à la télévision, le jeu pathologique. Moi je me disais une chose, s'ils enlèveraient les couleurs sur les machines, s'ils mettaient ça noir et blanc ça serait peut-être moins tentant (...). Mais s'ils voudraient vraiment aider les joueurs qu'ils mettent ça straight. Mais c'est tout le temps des affaires pour faire de l'argent ça. (J12) »

« Ils ont des fondations (les compagnies et le gouvernement), ils envoient de l'argent à l'extérieur du pays, donc en participant à ça, tout ce que tu fais c'est engraisser les politiciens pis les financiers, pis toi dans le fin fond va te faire soigner. C'est pas drôle là. Dans les écoles c'est pas drôle, les bibliothèques scolaires c'est minable, tout ça là (...). Je suis prisonnier de mon logement, si je m'en vais je suis dans la rue (...) je suis indésiré (...). Ça fait que c'est parce qu'à un moment donné c'est ça aussi, c'est que t'as un système, on te dit... on te fait croire plein de sparages pis de... de vues de l'esprit comme, pis là à un moment donné tu te rends compte, regarde il y a une bâtisse vide, pis toi tu me racontes des histoires que moi je peux pas me loger... (J10) »

Une transposition de la famille au social : « J'étais ce qu'on appelle le rejet, c'est ça, sur qui tout le monde crache (...). Ben moi j'ai fait mes conneries, j'ai passé un temps où est-ce que c'est que c'est que je voulais pas embarquer dans le système parce que j'avais peur de me faire crosser, parce que j'avais peur de me faire genre... de servir comme de mouton, de servir comme de... c'est comme si tu regardes le film la Matrice quand tu voyais là que ça avait l'air d'un champs pis qu'ils te font pousser là. C'était drôle de la manière qu'ils le disaient mais ça me fait penser un peu à ça là

notre système. Ça me fait penser dans le sens que on est comme du monde qui pousse pis qu'un jour ils vont crever pis on s'en calice. (J02) »

Rôle passif dans le rejet vécu à l'âge adulte. Il se met en position d'être rejeté : « ... j'écouterai pas les gars pis je vas... comme m'arranger un peu... consciemment là que je vas m'arranger pour que... passer à côté de la track, me faire mettre dehors pour dire c'est moi qui a parti pis mettre le blâme sur les autres, mais dans le fond ça vient de moi. (J07) »

La réparation de cette position : « Ben je me sentais pas accepté chez ma mère (...) j'avais pas de place (...) mais moi en tout cas j'aimerais m'acheter une terre pis ben dans le fond... même pas avoir une maison dessus, ça me dérangerait pas là, rien qu'avoir une terre, dire que c'est une place à moi dans le monde pis être capable de faire pousser de la bouffe, des légumes biologiques... (J09) »

L'agresseur

Neuf sujets de notre échantillon adoptent cette position d'agresseur dans divers contextes sociaux et relationnels. L'agression (manipulation, vols, incendies, vandalisme, violence physique et verbale) a un sens qui s'inscrit, pour la plupart, dans leur histoire relationnelle infantile, dans leur vécu de rejet et de transgression. Ainsi, pour ces sujets, l'agression peut servir à renverser la position de victime vécue pendant l'enfance. Elle peut aussi être vécue comme un moyen de défense contre la « destruction des autres », contre le pouvoir et l'injustice, ou comme un moyen de communiquer. L'agression peut également servir à mettre l'autre à distance afin de se protéger. Si, pour la plupart, l'agression peut prendre sens dans leur parcours de vie émotionnel et relationnel, pour quelques-uns, la violence semblent être qu'une décharge pulsionnelle, sans sens précis et sans but. Il est à noter que nous développerons ces aspects de la violence et de l'agression au chapitre IV de l'analyse de cette thèse.

« La société ils sont là, ils voient les squeegees sur le coin de la rue, ah va te trouver une job, c'est toute ce que ça sait dire, ça l'a rien que ce calice de mot là dans la gueule. Mais moi le dernier qui m'a dit ça je l'ai sorti de son char pis j'y ai crissé la

volée (...). J'ai le sentiment de destruction parce que moi j'arrête pas de me faire détruire parce que je suis obligé de subir cette destruction-là. (J08) »

« Moi je me suis fait traiter d'orphelin à six ans moi, pis à sept ans quand j'ai monté en ville là, je me suis fait traiter d'orphelin pis j'ai battu un gars pis je lui ai fait un corset à vie (...). Je m'avais fait faire les poches pis moi je me suis défendu. Mais il y en a un que je l'ai envoyé dans le coma pendant cinq mois et demi de temps (...). Je voulais vraiment mourir là, j'ai eu tenta... deux tentatives de meurtre parce que je voulais mourir pis je voulais me tuer là, pis ça je voulais me pendre là. (J11) »

Le supérieur

Le supérieur adopte la position de l'expert avec l'interviewer et avec les pairs au sujet de l'itinérance et du monde de la rue. Cette position adoptée par six sujets de notre échantillon sous-tend des enjeux narcissiques importants. En effet, pour certains sujets, sous la position de supériorité se cache la méfiance et la menace d'un vécu d'infériorité devant une figure d'autorité. Pour d'autres, cet exercice de contrôle participe à une tentative de protection narcissique ; un vécu d'humiliation, de transgression et de violence pendant l'enfance semble être le terreau fertile de cette position.

« ... moi je le sais que les lois ne sont pas faites pour les individus (...). Pis je pense que si tout le monde faisait comme moi là, ben ça serait très différent (...). Moi, tous les matins on checkait dans les journaux pis la t.v. j'allais voir les journalistes du Devoir, La Presse, tout le temps christ de malade là, le Journal de Montréal, le TQS, mais oui nanana, je disais t'as pas de bon sens, regarde t'en a pas d'information, t'écris ça là, t'es un menteur, tu te rends-tu compte, tu dis n'importe quoi pis tu te dis journaliste pis t'es fier de ton article... (J10) »

« ... je vas te montrer c'est qui qui est le boss (en parlant de l'entraîneur de hockey)... (J11) »

« Je vas t'expliquer moi (...). C'est ça le meilleur conseil que je sache te donner. (J02) »

Axe 3 : La marginalité, la rébellion et la responsabilisation

Le marginal et le rebelle

Pour la majorité des sujets concernés, soit 10/15, cette étiquette de marginal et de rebelle semble avoir été apposée par la famille et l'entourage immédiat depuis leur jeune âge. Certains ont repris le relais des parents et se disent eux-mêmes rebelles et marginaux et se valorisent par cette position, alors que pour d'autres cette étiquette leur colle à la peau et ils se sentent différents des autres et souvent exclus de la société normative.

« Ça fait que quand je suis parti de chez nous comme pour moi je veux plus rien savoir du système, rebelle pis... Ben moi j'ai décidé que j'allais être un rebelle, un révolté... pis ben c'est ça, pis là j'ai passé mon été dans la rue... (J02) »

« Je sais pas, je me foutais de toute, je voulais rien savoir de personne, de tout le monde. Je commence à me foutre du système pis toute là. (J14) »

« Je suis pas capable d'être comme le reste du monde. Je me sens débile (...) je suis à l'envers de tout le monde. (J02) »

La difficulté d'assumer sa marginalité et de maintenir cette position: « ... c'est ben dur d'avoir des idées différentes parce que des fois ça peut... des fois tu peux te sentir vraiment à part des autres là. Mais si t'es vraiment à part... si tu crois vraiment à tes idées tu vas les garder sinon ben tu finis par te conformer... (J09) »

Le responsable

Plusieurs cas de figure se retrouvent sous la position du responsable (5/15). En premier lieu, nous constatons que la majorité des sujets qui adoptent la position de responsable ont par le passé, ou au moment de l'entretien, fait une démarche de thérapie, de désintoxication ou de réinsertion. Ces démarches semblent avoir permis de prendre une distance de leurs difficultés et de leur souffrance et par le fait même de se questionner sur leur responsabilité. En deuxième lieu, la responsabilité peut inclure un questionnement sur le rôle du sujet dans sa situation sociale actuelle, contrairement à l'adoption d'une hypothèse de

malchance. En troisième lieu, la reconnaissance de leur responsabilité prend souvent racine dans un sentiment de culpabilité et de punition. Il est également important de souligner que pour deux de ces cinq sujets, la naissance d'un enfant a brusqué une prise de conscience de leur situation et de leur état émotionnel et a déclenché les démarches thérapeutiques. Le désir de ne pas répéter la souffrance qu'ils ont vécue pendant leur enfance avec leurs parents soutient la motivation de cesser la consommation ou de se trouver une place au sein de la société normative.

« L'enfant il était voulu, c'était pas un accident, ça fait que on va prendre les responsabilités. Ça fait faire... faire face à mes responsabilités. De toute façon j'aurai pas le choix (de consulter un psychologue pour la violence parentale qu'il reproduit avec son enfant). Moi j'ai toujours le choix là, mais moi je me donne pas le choix. (J14) »

« C'est pas l'autre qui m'a dit de me mettre une aiguille dans le bras, c'est pas l'autre qui m'a dit de prendre une bière. C'est pas l'autre qui m'a dit va consommer, c'est moi M. va consommer. Crosseur vas-y, crosseur (...). Pis c'est moi qui a pas venu au monde dans le bon temps, c'est ça que je disais souvent, mais je suis pas venu au monde au bon moment. Peut-être j'ai eu... peut-être j'ai fait cette vie-là parce que c'est moi qui a voulu faire cette vie-là. Mais c'est pas... je veux plus faire cette vie-là, ça fait que je veux aller drette. (J11) »

« Mais si je suis où est-ce que je suis c'est de ma faute, essaye de travailler » vs « ... j'ai eu le malheur de gagner (...). Parce qu'il s' imagine que c'est de l'argent facile, que il va rejouer, il va essayer encore, il va essayer encore, c'est ça qui m'est arrivé. Je pense que c'est le malheur qui m'est arrivé ». (J12)

« Je suis conscient que c'est pas la faute des autres pis c'est pas les autres qui se sont mis dans cette situation-là. C'est moi qui s'est mis là, est-ce que je l'ai voulu volontairement ? Je suis pas prêt à dire ça, mais j'ai fait des choses en sorte qui ont fait que je suis rendu là, pis ma réalité c'est ça (...). C'est un facteur de... bon, j'ai de la thérapie à faire là, pis quand elle va être faite, elle va être faite. Pis la thérapie elle va commencer quand, elle va commencer la journée où je vas me retrouver... la

journée où c'est que je vas me retrouver dans le trafic là, c'est là que il va falloir que... que j'ouvre mon coffre d'outils pis que je sache utiliser les... tous les outils que j'ai. (J06) »

En somme, nous constatons chez la majorité des sujets, des tentatives de renversement des positions infantiles, ou bien un jeu des positions en fonction de leur situation sociale et de l'interlocuteur. Ainsi, nous constatons que la position infantile de rejet est contre-balançée par la position de marginal et de rebelle ; dans plusieurs cas, la position d'abuseur fait contre-poids à la position de victime et enfin, la position d'expert tenue par plusieurs sujets en entrevue semble servir à renverser la position d'impuissance dans la situation sociale d'itinérance. Les positions adoptées dans l'enfance, devant les enjeux relationnels familiaux semblent se transposer aux enjeux sociaux. L'itinérance ou l'errance ne reflète-elle pas cette difficulté de négocier d'autres adaptations narcissiques avec l'institution sociale ?

Voici, sous forme de tableau, les différentes positions ou adaptations narcissiques des sujets en lien avec la négociation identitaire primaire et la négociation identitaire secondaire :

Tableau 2.2 L'adaptation narcissique en lien avec la négociation identitaire

Adaptations narcissiques en lien avec la négociation primaire	Adaptations narcissiques en lien avec la négociation secondaire
<ul style="list-style-type: none"> -Le repli sur soi -La rationalisation et l'idéalisation -La recherche -La révolte -La fuite 	<ul style="list-style-type: none"> -L'impuissance et la toute-puissance -La victimisation, l'agression et la supériorité -La marginalité, la rébellion et la responsabilisation

2.4 Conclusion

Nous avons étudié dans ce chapitre les mouvements identificatoires et la négociation identitaire primaire et secondaire. Ce qui se dégage principalement est le rapport ambivalent à la loi, la recherche de limites et la défaillance de la transmission de l'institution interne par les parents. Nous retrouvons également une précarité de l'image de soi en lien avec l'héritage identificatoire en rupture et leur vécu sur la rue. Enfin, nous avons constaté des glissements importants des enjeux familiaux aux enjeux sociaux, avec peu de tentatives de réparation et de sublimation. Les différentes positions adoptées par les sujets sur la rue sont soit en continuité avec les positions adoptées dans l'infantile ou sont des tentatives de renversement qui échouent dans leur fonction.

Selon nous, le mouvement d'itinérance souligne une défaillance chez la majorité de ces jeunes à s'adapter à une transmission parentale de l'institution interne contraignante ou absente. L'itinérance ou l'errance devient alors une réaction au trop ou au manque qui se perpétue à l'âge adulte avec l'Institution sociale. Ce mode de vie, leur état de dépendance, les comportements déviants, la délinquance et la violence sont autant de tentatives de prendre une place, de convoquer l'Institution externe devant la défaillance de leur institution interne. Le jeune itinérant semble chercher une place dans un « système », un objet de réparation narcissique. L'objet trouvé et créé de Winnicott (1975), devient pour ces jeunes l'objet perdu et cherché dans le mouvement d'itinérance ou d'errance.

CHAPITRE III

LES ENJEUX RELATIONNELS ET NARCISSIQUES DE L'AIDE EN LIEN AVEC L'HISTOIRE RELATIONNELLE ET IDENTIFICATOIRE

3.1 Introduction

La question de l'aide se pose de façon particulière dans notre étude. En effet, notre question de départ, soit « Que veut dire pour toi aider? » posait d'emblée la problématique de l'aide en avant-plan. Or, ce que nous avons constaté, c'est le besoin des jeunes rencontrés de parler de leur histoire relationnelle, de leur vécu sur la rue, du manque ressenti envers les parents, des failles importantes de la transmission et peu de leur rapport à l'aide et aux ressources qu'ils fréquentent de façon quotidienne. Dans ce contexte, afin de répondre à notre questionnement sur les causes probables de l'achoppement de l'aide constaté, nous allons nous servir du contenu de leur discours sur la nature des services offerts par les ressources et sur leur perception de l'aide en général ainsi que de l'étude des mouvements relationnels et identificatoires menée aux chapitres I et II de l'analyse.

De façon plus spécifique, nous allons, dans un premier temps, aborder la question de la représentation de l'aide chez les jeunes adultes itinérants rencontrés en développant quatre thématiques particulières : la perception des jeunes sur le réseau d'aide aux itinérants; leur mode d'utilisation des services offerts; l'état des désirs exprimés en entretien de recherche; l'état de la demande manifeste. Dans un deuxième temps, nous allons proposer trois explications probables de l'achoppement de l'aide : la protection narcissique et la crainte du lien; le désir de réparation comme frein à la demande d'aide et au lien thérapeutique; les soubresauts du non symbolisé (la demande en acte et la transmission et la répétition du

transgénérationnel). Ces différentes thématiques explorées nous permettent de dégager les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide.

3.2 La représentation de l'aide chez les jeunes itinérants

Nous aborderons dans cette section, la perception des jeunes sur l'aide en général et plus spécifiquement sur le réseau d'aide aux itinérants. Il s'agit ici de transmettre leur point de vue et leur analyse des services rendus par les professionnels et l'entourage, les limites de l'aide, leur mode d'utilisation de l'aide offerte et l'état des désirs et des demandes d'aide. Cette information plus descriptive nous permettra ultérieurement de dégager les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide et de mieux comprendre les écueils de la demande d'aide.

3.2.1 Les formes d'aide acceptées ou recherchées par les jeunes itinérants rencontrés

Nous avons regroupé les formes d'aide acceptées ou reçues par les jeunes en fonction de la dimension relationnelle : une aide qui implique un lien et une aide qui implique un minimum de lien. Nous constatons une plus grande demande et/ou acceptation des formes d'aide sans lien apparent, de l'aide matérielle ou concrète que les formes d'aide qui impliquent une relation à l'autre. C'est d'ailleurs une des consternations exprimées par les intervenants en itinérance interviewés dans le deuxième volet de l'étude du GRIJA (voir la méthodologie).

Une aide qui implique un minimum de lien

Les jeunes itinérants rencontrés semblent rechercher davantage une forme d'aide qui n'implique pas un lien à l'autre, aux intervenants en place. La majorité des jeunes disent fréquenter les ressources d'aide afin d'obtenir un hébergement temporaire, une adresse dans le but de recevoir leur chèque du gouvernement ou d'obtenir certains services essentiels à leur survie sur la rue tels que de la nourriture, des vêtements, une douche, les services d'un avocat pour défendre leurs droits ou une aide fiduciaire afin de planifier un retour en appartement. En termes statistiques, l'ensemble des jeunes rencontrés utilise ces services offerts par les ressources, or neuf sujets de notre échantillon ont un lien strictement utilitaire aux ressources et aux intervenants.

« Ben des exemples où j'ai été aidé, ben ici disons pour la nourriture pis ces genres de choses-là. Je continue les services, occasionnellement là ils me permettent ça, ben je viens pu souvent. Avant c'était mon dîner pis après ça mais il y avait le souper dans une autre ressource. Avant ça il y avait le service de vétérinaire 24 heures. Il y a aussi le téléphone. Pis mon groupe d'amis, je veux dire moi je me tenais au centre-ville avec des... du monde, ça fait que à un moment donné j'avais faim aussi ça fait que... ça fait que là... pis c'est... ici aussi c'est un point de ralliement pour les jeunes durant l'hiver en particulier, à l'été c'est moins vrai là mais parce que il y a rien là quêter de l'argent, les gens sont ouverts et généreux durant l'été, tandis que l'hiver ils se ferment tous pis ils se crissent des uns des autres là. (J10) »

« Il y a quand même un paquet d'affaires qui ont été faites par le gouvernement, par le... le système pour aider, des fournitures justement de nourriture, des fournitures de... de linge, il y en a des vêtements ici, ça ces... ces pantalons-là c'est justement ici que je les ai pris. Je les mets, ceux-là avec deux autres paires de pantalon même avec le chandail je mets ça aussi. C'est comme quand t'es dans le trou t'es dans le trou, ça l'aide. (J02) »

L'autre sert de contenant des paroles exprimées : « C'est comme quand moi j'ai besoin de me vider pis qu'il y a quelqu'un qui m'écoute ça me... ça me défoule, ça me vide avec, ben ça fait mon affaire. (J02) »

Par ailleurs, certains jeunes de notre échantillon, soit quatre sujets, parlent de l'aide palliative offerte par quelques ressources d'aide aux itinérants ou par l'entourage. Nous regroupons sous l'aide palliative les informations obtenues sur la rue sur les squats et les ressources, sur la manière de quêter ou de se procurer de l'argent, ou l'augmentation de la qualité de la vie sur la rue par la distribution de seringues et de condoms par les travailleurs de rue, ou l'organisation d'événements artistiques par les ressources qui permettent aux jeunes d'exploiter leurs talents et du coup de rehausser leur estime de soi.

« Il y a beaucoup de gens qui vont se promener dans la rue incognito pis qu'ils ont des petites valises, tu peux leur donner tes seringues, ils vont t'en donner d'autres vite fait. Je trouve ça génial, ça c'est... c'est les travailleurs de rue pis les petits

organismes là... qui donnent des seringues ou des condoms, tout ça... pour les prostitués pis tout ça, s'ils veulent, ils veulent pas arrêter de se prostituer mais prenez des condoms. C'est génial ça vraiment. C'est de l'aide à petite échelle, mais... tu l'aides quand même là. (J04) »

« C'est une ressource qui sert pas de repas, mais il y a les sports pis c'est ça, il y a des ateliers aussi pis il y avait une femme qui donnait des cours de cirque, j'ai appris à jongler pis j'ai appris à me tenir sur les mains. Ça fait que là elle m'a parlé du travail, je suis allé pis... c'est ça, un an après je courrais sur le fil de fer avec des balles. J'aimais vraiment ça (...). Pis à Noël, ils font un petit party pis avec des spectacles, je veux, je veux faire un spectacle, je suis censé d'animer pis j'organise la danse. (J13) »

Une aide qui implique un lien à l'autre

Nous remarquons que les jeunes sollicitent davantage un lien auprès de leurs pairs, de leurs amis ou de la famille, si une relation subsiste, qu'auprès des intervenants et des professionnels consultés. La proximité relationnelle ou l'homogénéité ressentie avec certains membres de l'entourage semble favoriser la demande d'aide ou l'acceptation de l'offre d'aide. Ainsi, les jeunes rencontrés semblent accepter ou voire même solliciter le soutien moral, le réconfort et l'affection auprès de l'entourage. Les manifestations d'amour et l'offre d'une place auprès des parents sont particulièrement soulignées en entretien lorsque vécues.

« Une fille qui m'intéresse pas pour sortir avec elle. Elle était là pendant la... ma grosse période dépressive, elle était vraiment là, je l'ai envoyée chier, tout ça, mais elle est toujours là... (J15) »

« Mes parents savent que je consomme, mais que je consomme de la drogue. Quand j'étais en thérapie ils venaient me visiter. (J04) »

« Je me confie auprès de mes amis ou... ben là j'ai une blonde, ça fait que finalement c'est ma confidente là. (J10) »

« ... je la vois vraiment se rendre malade ma mère. Pis là c'est comme je me suis dit oui elle me sort une deuxième fois de la rue parce que cette année c'était la deuxième

fois qu'elle me sortait de la rue. Ça fait que je la vois, oui, ma mère me sort de la rue, elle a beaucoup d'amour pour moi (...). C'est comme bon elle avait pas de place pour moi, mais elle me l'a... elle m'en a tassé de la place (...). Mais je le sais qu'elle m'aime ma mère parce que malgré toute ça là, ma... ma mère elle m'a vu dans la rue l'année passée, elle m'a sorti de la rue, je suis resté avec elle une couple de mois, je m'en suis retourné en chambre. Pis là elle me revoit dans la rue dans le mois de décembre, elle me reprend encore. (J02) »

Au niveau de l'aide offerte par les intervenants des ressources pour itinérants ou par les autres professionnels qui implique un lien, certains jeunes semblent rechercher une reconnaissance ou un soutien sous forme maternelle (réconfort physique, soutien, accolade) lorsqu'ils sont dans une période de dépression, dans un épisode suicidaire. L'urgence semble alors favoriser la proximité et la création de liens avec les figures d'aide. Nous repérons cinq sujets dans notre échantillon qui sont dans une dynamique d'ouverture et de création de liens lorsqu'ils sont dans l'urgence ou vivent une souffrance trop grande; deux sujets seulement ont tenté de préserver ce lien d'aide une fois l'urgence passée.

« Je sais que dans les hôpitaux les premières fois que je suis allé pour des tentatives de suicide, j'ai vu comment c'est, mais j'ai vu qu'ils t'écoutent pis l'affection que j'ai eue c'est comme... c'était une forme d'amour que j'allais chercher. Mais t'es tout chaud là, t'as des couvertures sur toi, pis vous allez prendre un bon bain pis c'est de valeur un beau petit gars comme toi. Ça a de l'air con mais moi j'allais chercher de l'amour là-dedans là, c'est la façon que j'y arrive. (J07) »

« Pis là je me rappelle, j'étais parti à pleurer pis il (l'intervenant) m'avait pris dans ses bras mais ça faisait longtemps que... (il exprime ses émotions lorsque les idées de mort apparaissent) il me disait c'est pas bon que tu fasses ça, tu vas... attention, il dit t'as besoin d'aide, t'as besoin qu'on t'aide là, ça va pas bien. Je me rappelle qu'il m'avait juste pris dans ses bras, il avait commencé à me parler qu'est-ce qu'il y a, mais j'étais pas capable de parler, je suppose c'était comme toute qu'est-ce que je retenais en dedans depuis longtemps... J'avais besoin de parler, j'avais besoin de

quelqu'un, ça fait qu'il a su pis il a pris le temps qu'il avait. Ça fait qu'il a pris vraiment tout le temps qu'il pouvait avec moi. (J01) »

Par ailleurs, nous constatons que les formes d'aide telles l'écoute, les conseils, l'encouragement, l'aide en termes de réinsertion et l'hébergement avec soutien à la vie en appartement sont acceptées par les jeunes itinérants au parcours plus long sur la rue et dans le réseau d'aide. L'expérience sur la rue et dans les réseaux d'aide aux itinérants semble favoriser, pour certains jeunes, le rapprochement avec les intervenants et l'acceptation de l'aide qui implique une relation. Nous pouvons penser que l'idéal des jeunes de s'aider de façon autonome, sans le recours d'une personne ressource (voir les enjeux de l'aide 3.3) s'effrite avec le temps et les expériences difficiles sur la rue. Nous notons six sujets de notre échantillon qui s'investissent dans une relation d'aide auprès d'intervenants et autres professionnels; deux sujets sur les six semblent créer et préserver des liens, les autres s'investissent de façon cyclique, lorsque le besoin se fait ressentir. Enfin, un jeune parle de la nécessité de construire un lien et une confiance envers l'intervenant par le simple contact quotidien.

« C'est un bel appartement pour le prix qu'on paye (les appartements de transition d'une ressource), c'est très respectable. Pis c'est ça, il y a le soutien des intervenants aussi je pense qui sont... ils ont comme une place attitrée qu'on peut aller quand on s'ennuie, pis il y a des intervenants qui sont là, à peu près toujours disponibles (...). Il y a de quoi que j'aime, c'est pas tant... j'ai pas tant l'impression de parler à des intervenants parce que étant donné c'est notre milieu de vie, c'est là qu'on vit là, ils sont avec nous, ils regardent la télé, ça fait que on a plus... on parle plus à quelqu'un... quelqu'un de confiance qu'un intervenant. Ce que je veux dire c'est plus le fait qu'ils soient dans le milieu de vie tout le temps ben c'est que on vient qu'on se connaît là, ça fait peut-être un an que je vois les mêmes intervenants, ça fait que je viens que... parce qu'il y a un lien qui se bâtit plus facilement. (J13) »

L'offre d'une place au sein de l'organisation donne un sentiment d'utilité et d'appartenance : « Ben parce que j'ai fait deux séjours à l'Auberge. La première fois j'ai fait, j'ai fait trois semaines. La fameuse roue qui tourne là. Ça fait que j'ai fait une

autre demande à l'Auberge, pis eux autres m'ont demandé, je leur ai demandé, j'ai expliqué mon cas, ils m'ont dit oui pas de problèmes, tu peux, je te donne un séjour ici, viens-t-en ici, j'ai resté deux mois (...). Pis à un moment donné ils ont parti une coopérative de travail. Ça fait que moi on m'a demandé si je voulais faire partie de la coopérative de travail, j'ai dit oui il y a pas de problème. Alors on a parti la coopérative, j'étais dans le conseil d'administration de l'Auberge et j'étais dans le conseil d'administration de la Coop. (J14) »

3.2.2 La perception des jeunes sur les services d'aide offerts par les ressources

Tout au long des entretiens de recherche, l'ensemble des sujets rencontrés a tenu à transmettre leur perception, positive ou négative, des services d'aide offerts par les ressources d'aide en itinérance. Les critiques ont porté sur l'environnement physique des ressources, sur la nature et la quantité des services offerts, sur le cadre des ressources et sur ce qu'ils nomment la « philosophie » des ressources. Ce qui a attiré principalement notre attention, est le fait que les critiques positives portaient davantage sur les services d'aide offerts sans lien aux intervenants et sur l'environnement physique, alors que les critiques négatives concernaient davantage l'aspect relationnel des ressources et sur l'idéologie de ces ressources. Un manque au niveau relationnel a donc été souligné, alors que nous observons paradoxalement la difficulté des jeunes de demander de l'aide et de créer un lien aux intervenants. Nous pourrions approfondir cette réflexion au paragraphe 3.3 sur les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide.

Plus spécifiquement, certains jeunes rencontrés (4/15) perçoivent de façon positive le cadre des ressources pour la protection contre leurs propres excès ou abus et contre l'influence des autres usagers qu'il peut offrir. D'autres jeunes, soit cinq sujets, apprécient la nature et surtout la quantité des services offerts par les ressources. Enfin, quatre sujets soulignent l'adaptation des services offerts par les ressources en fonction des demandes et des besoins des usagers. Certains jeunes ne se sont pas prononcés sur ce sujet.

« C'est bon que ça soit strict, parce que sinon le monde ils sortiraient, ils diraient je vas aller prendre une... ou je vas souper à cinq... à six heures pis je vas aller prendre une couple de bières pis je vas revenir, mais là eux autres ils... c'est pour ça qu'ils

font ça aussi. Ben ils tolèrent... si tu sens un peu la bière. Il faut pas que t'arrives là avec de la bière là parce que eux autres là... (J05) »

« C'est pas le manque de ressources qu'il y a à Montréal... (J05) »

« ... un itinérant ne peut pas crever de faim à Montréal... (J12) »

« L'école ici (dans la ressource), ben j'ai trouvé que c'était une bonne école pour... pour le monde qui ont des problèmes là, qui ont de la difficulté ou ben non du monde qui ont... que ça fait ben longtemps ils sont pas allés à l'école parce que... parce que c'est un peu plus flexible là, comme les horaires sont plus flexibles un petit peu (...). Il y a deux professeurs pour pas beaucoup d'élèves, ça fait que ça fait un bon support là. S'il arrive de quoi là, ils sont plus compréhensifs parce qu'ils savent c'est du monde que... qui ont pas toujours la vie facile qui viennent ici. (J09) »

En ce qui concerne la perception négative des jeunes rencontrés sur les services d'aide offerts par les ressources, certains sujets (4/15) ont critiqué l'environnement des ressources, soit la mauvaise qualité de la nourriture, les bruits dans les dortoirs et la présence de « démunis » et de gens ayant des problèmes de santé mentale. Aussi, sept sujets ont souligné le « changement de philosophie » des ressources, soit une perte de l'esprit communautaire et de partage dans les ressources, une perte de chaleur humaine et un cadre et une gestion des ressources plus « administratifs » qu'humain. De ces sept sujets, deux ont exprimé clairement le manque relationnel par l'absence, dans certaines ressources, de services de psychothérapie ou d'encouragement de la part des intervenants à se réinsérer socialement.

« Je pense que ça répond pas à tous les besoins (les ressources), ça aide dans la mesure où ça permet à des gens de se nourrir, de se chauffer, tout ça, puis... mais il y a un côté un petit peu désagréable de ça, c'est que ça s'est développé sous forme d'industrie aussi. Ils ont pas nécessairement avantage que ça change mais à la base. Comme par exemple ici, au début mais en tout cas moi je suis venu, t'arrivais à n'importe quelle heure pis si t'avais vraiment faim là, c'était pas comme genre t'es capable d'attendre le dîner, tu pouvais manger. T'arrivais tout nu dans la rue pis t'avais vraiment froid, ben tu pouvais... t'avais pas à attendre deux heures le mardi

pis deux heures le vendredi pour t'habiller. Ça manque un peu de chaleur humaine maintenant... (J10) »

« C'est des dortoirs là, plusieurs personnes, mais qui ronflent qui se promènent là, qui parlent, il y en a qui... il y en a qui parlent la nuit là pis... c'est du monde malade là mais. Pis tu dors moins, t'es plus fatigué. (J05) »

« Dans cette ressource-là, tu pouvais manger là, tu pouvais, tu pouvais prendre ta douche pis... si t'avais des démarches à faire soit qu'ils te passaient des billets d'autobus ou des fois t'avais une rentrée d'argent. Mais t'avais personne à qui parler, quelqu'un avec qui tu pouvais parler de tes problèmes pis t'aider à voir clair. (J14) »

Enfin, quant à l'utilité des ressources d'aide, trois sujets ont exprimé leur ambivalence à savoir que pour certains jeunes les services offerts sont essentiels à leur survie, alors que pour d'autres, les services d'aide les maintiennent dans une relation de dépendance à la ressource et ne favorisent donc pas une prise d'autonomie et une sortie du milieu de la rue.

« Ça aide tout ça, mais moi je m'en ai servi beaucoup comme béquille de cette ressource-là, pis je me disais ben là j'ai vingt piastres là. S'il y aurait pas de ressources pour aller manger pis tout ça là, je pense que j'irais ben plus manger que aller m'acheter un quart, là je dirais ben je vas aller manger je vas aller dans la ressource, pis je vas aller m'acheter un quart. Je me disais ben... je vas venir à cette maison-là, je vas partir avec mon chèque pis je vas le sniffer, pis mais... mais que je l'aie sniffé ben je vas aller à d'autres maisons d'hébergement. (J07) »

3.2.3 Les limites de l'aide perçues par les jeunes itinérants rencontrés

L'ensemble des jeunes rencontrés a jugé utile, au cours de l'entretien de recherche, de repérer les limites ou les écueils de l'aide. Nous les avons regroupés en fonction de l'auteur perçu par le jeune de la limite : la limite de l'aide provenant du réseau social, la limite de l'aide provenant des ressources d'aide et d'hébergement aux itinérants, la limite de l'aide provenant des intervenants et la limite de l'aide provenant des jeunes. Nous terminerons cette section par une réflexion sur les enjeux de la limite.

La limite de l'aide du réseau social

Les jeunes rencontrés évoquent plusieurs facteurs limitant l'aide provenant de leur réseau social, de leur famille et de la société en général. Ce qui ressort principalement est le manque de soutien dans les moments difficiles par la famille (trois sujets), l'absence de volonté d'aider par ceux qui en ont le pouvoir et les moyens (trois sujets), les préjugés de la part de la société au sujet de la toxicomanie, du chômage et de la pauvreté (quatre sujets) et le manque de ressources d'aide sociale (cinq sujets). De façon générale, la majorité des jeunes rencontrés se sentent seuls dans leur vécu d'itinérance, ou pour certains des « laissés pour compte » dans leurs démarches de réinsertion sociale.

« C'est un itinérant, oui, il va s'en sortir un jour, pas en le calant hostie parce que là il est déjà calé. Ma mère elle comprend pas ça. Elle me calait tout le temps. Tu feras rien de bon dans ta vie. Plus elle disait ça, plus que je calais, plus qu'elle me disait une affaire plus je calais, voyons donc là. (J11) »

« C'est pas en humiliant le monde justement, pis c'est pas en les descendant qu'on... qu'on va réussir à se sortir de la merde. Ils veulent effacer la pauvreté, mais là c'est pas un bon moyen qu'ils prennent là. (J08) »

« ... christ la société est pas là pour nous aider, man, on se répare tout seul (...) c'est réveillez-vous pis donnez-nous une chance dans la vie. (J08) »

« Bon, n'importe qui peut aider n'importe qui, c'est... c'est toujours une question de volonté (...). Pis dans le fond c'est pas... c'est pas qu'ils sont pas capables, c'est qu'ils veulent pas, ils veulent pas parce qu'ils se disent ah je vas encore donner pour un drogué, ils ont tout le temps des hosties de préjugés (...). Mais les grosses compagnies en payent moins d'impôts il paraît pis avec tout le cash qu'ils font, man, comme je te disais toute à l'heure il y a... ils ont... ils auront pas le temps de mourir avant de tomber sous zéro pis ils sont pas capables de partager. (J02) »

La limite de l'aide des ressources

Les jeunes itinérants rencontrés se sont également exprimés sur les limites perçues de l'aide de la part des ressources d'hébergement et d'aide aux itinérants. Les principales limites soulignées par les jeunes sont le temps d'intervention réduit par usager (six sujets) et la limite de l'aide par la nature du cadre de la ressource et de la philosophie d'intervention (12 sujets). Nous regroupons sous le temps d'intervention réduit par usager, le manque de disponibilité des intervenants, le manque de personnel dans les ressources et l'offre d'une aide ponctuelle sans suivi ou projet d'intervention à long terme. Nous retrouvons sous la limite de l'aide par la nature du cadre des ressources et de la philosophie d'intervention, la rigidité du cadre pouvant brimer la liberté individuelle ou voire même compromettre certaines démarches de réinsertion sociale, la rigidité des interventions pouvant inhiber l'expression des sentiments et la limite de l'offre d'aide devant une absence de demande manifeste verbalisée de l'usager.

« Comme le soir ils sont peut-être trois ou quatre pis il y en a quand même 40 jeunes ici, ça fait qu'ils n'ont pas vraiment le temps de prendre avec une personne en particulier là. (J01) »

« ... c'est une place qui normalement quand tu commences la dépression tu vas la finir là-bas, il faut à deux heures que tu sois devant la porte, tu rentres, tu ressors plus, donc t'as pas de vie là. (J15) »

« Je connais des gens qui ont trouvé de l'ouvrage mais ils pouvaient pas y aller ou ils y allaient mais ils pouvaient pas rentrer coucher là. (J15) »

« Parce que là ils ont une situation de crise, ils arrivent icitte avec plein de problèmes là, pis là ils sont pas capables de dealer avec, ben là s'ils ont le malheur mettons comme de boire une bière ou de... de crier après quelqu'un ou pousser quelqu'un ben c'est automatiquement ils sont barrés (...). C'est parce qu'ils veulent aider les gens à un certain point mais à un moment donné c'est quand les gens en ont le plus besoin que là... que là ils les acceptent plus. (J09) »

« Mais quand je passais des entrevues oui mais tu dois avoir des attentes, non j'en ai pas, mais comment tu veux qu'on t'aide, j'en ai pas d'attentes. (J14) »

La limite de l'aide des intervenants

Les jeunes rencontrés ont nommé plusieurs limites provenant des intervenants ou de la nature de leurs interventions. Plus spécifiquement, certains jeunes (cinq sujets) ont parlé de l'offre d'aide qui ne tient pas toujours compte des désirs et des besoins des usagers. D'autres sujets (9/15) ont également évoqué le manque de qualification des intervenants, leur écoute basée sur leur expérience personnelle et non sur des connaissances ou des aptitudes professionnelles, le style thérapeutique des intervenants qui peut parfois brimer l'expression des sentiments ou « humilier » par la nature confrontante de l'intervention et l'attitude « autoritaire » ou « intrusive » de certains intervenants. Il est étonnant qu'en soulignant les limites de l'aide perçues des intervenants, on constate le besoin relationnel des jeunes, alors que peu de demandes d'aide sont formulées aux intervenants (voir l'état de la demande 3.2.5) et que plusieurs sujets semblent éviter les relations aux aidants.

Les intervenants ne peuvent répondre à sa demande de lien affectif et de proximité :

« Mais ça me fait rire parce que quand... quand je vois les intervenants qui me disent on peut pas, mais nous autres on peut pas... on peut pas se parler à l'extérieur parce que on a un code d'éthique pis toute, ça me fait rire ça de l'entendre, c'est quoi, j'ai même pas le droit d'être aimé parce que j'ai eu des problèmes, c'est de même que je vis ça. (J07) »

L'importance du choix des mots et du respect de l'autre dans le style thérapeutique :

« Une thérapie de confrontation ça m'a donné rien. Ça m'a juste donné à consommer plus pis à me fermer. Trou-du-cul pis ci pis ça là, je me rentre dedans déjà moi hostie, pas besoin des autres qui me rentrent dedans. (J11) »

« Dans ma perception à moi, dans ma petite tête à moi j'ai pas l'impression qu'ils sont... c'est des gens... c'est drôle à dire, je vas te dire franchement que c'est pas... je trouve pas que c'est des gens qualifiés (...). Ça m'attire pas... ils sont peut-être ben bons, ils sont peut-être qualifiés, ils sont peut-être allés à l'école, ils sont peut-être

allés à l'université, je le sais pas, j'ai pas vérifié, c'est un jugement gratuit que je lance là, comme ça là. Mais moi si j'ai besoin de parler à quelqu'un là je vas aller au CLSC des Faubourgs pis parler à la travailleuse sociale qui est accessible tout le temps. (J04) »

La limite de l'aide propre aux jeunes

Sous la thématique des limites de l'aide, les jeunes rencontrés ont souligné les limites de l'aide provenant du réseau social, des ressources et des intervenants. Ils ont aussi analysé abondamment leurs propres difficultés ou pensées pouvant faire limite à l'aide offerte ou à l'expression de la demande d'aide. Plusieurs jeunes, soit six sujets, ont parlé des limites liées à leurs traits de personnalité soit la fierté, l'orgueil, la gêne, la difficulté à s'exprimer et à faire confiance aux autres et le besoin, par moments, de s'opposer à l'autorité en place. Ils ont aussi parlé de la négation de leur souffrance comme pouvant faire limite à l'aide proposée (4/15).

« Assis là là pis avec mon verre là, quêter du change là, tabernacle que c'est que je fais là. Je l'ai pu jamais refait. (J12) »

« Il y a encore des choses quand je parlais moi je me cachais moi-même, que je voulais pas en parler, que je voulais pas dire (...). Comme quand quelqu'un me dit ça va pas, ben là je fais... j'aime mieux faire semblant que tout va que commencer peut-être à recevoir de l'aide. (J01) »

Quelques sujets (5/15) ont évoqué des difficultés liées au changement, soit la mobilisation nécessaire au changement, le manque de motivation et le découragement et la crainte également de changer et de perdre leurs repères personnels leur permettant de survivre sur la rue. Ces difficultés liées au changement peuvent limiter la demande d'aide et l'acceptation de l'aide offerte.

La crainte du changement : « ... je me suis tout le temps dit que moi je devrais tout le temps garder un petit peu de... moi-même... de mon instinct... (J04) »

« C'était des thérapies de six mois mais je veux dire moi c'est moi qui... qui se décourageait là. Ben j'étais tanné plus là de la thérapie là. Parce que j'étais pas assez décidé. (J05) »

La majorité des sujets rencontrés, soit 13/15, ont souligné également les limites liées à leurs désirs et leurs besoins. Plus spécifiquement, nous retrouvons le désespoir et l'impuissance comme freins à la relation d'aide; l'ambivalence entre le refus de l'aide et le désir de proximité, de relation et de changement; la dynamique du tout ou rien, c'est-à-dire des désirs de réinsertion démesurés et des projets parfois inaccessibles qui mettent en échec le sujet et contribuent au désespoir.

Ambivalence entre le refus de l'aide et les cris de détresse et de demande d'aide : « ... tout mon être se révoltait comme un peu contre le... tout, tout ce qui est extérieur, tout ce qui peut me nuire, tout ce qui peut... changer mon destin. Pis d'un autre côté, j'appelais à l'aide, j'étais... j'étais content que je sois à l'hôpital là. (J13) »

« Parce que moi j'avais un idéal, je veux dire, à chaque fois que j'ai fait... que j'ai entrepris des démarches ou quelque chose, bon, j'arrêtais toute pis je vas me mettre à faire du yoga pis je vas me mettre... je vas devenir zen, je vas devenir végétarien pis c'était toute là, c'est comme tout ou rien. Je vas devenir moine quasiment. C'est comme irréaliste. La marche était ben trop haute pour moi, ça fait que je me mettais en situation d'échec pis je le savais pas, j'avais des bonnes intentions. (J06) »

Certains sujets (6/15) ont parlé d'un refus de profiter de l'aide offerte ou de l'utilisation détournée de l'aide offerte (utiliser l'argent quêté pour acheter de la drogue ou participer à une thérapie dans le seul but d'obtenir un service d'hébergement).

« Je sais que les itinérants s'ils veulent, ils peuvent demander une preuve de résidence, il faut que tu restes sept jours pis là ils peuvent t'arranger pour avoir un chèque, je sais même pas, ça m'intéresse pas. (J12) »

Le tiers de notre échantillon, soit 5/15, ont parlé des conflits et des ruptures provoqués afin de se protéger narcissiquement et de mettre à distance les acteurs d'aide. Cette

forme de limite reflète la difficulté de mettre en mots leur souffrance ou leur méfiance relationnelle.

« Mais je voulais tellement pas que personne m'aide parce que en voulant m'aider... ça faisait des fois ressortir comme toutes des choses par rapport à ma mère que je voulais pas savoir. Ça fait que souvent ce qui est arrivé c'est que je m'arrangeais pour gâcher ma relation mettons avec cette personne-là, de la détruire... comme ça elle m'aidait plus pis à chaque fois que j'y parlais ça me remontait pas comme des mauvais souvenirs. (J01) »

« ... comme là je suis itinérant, je m'en vas dans une maison d'hébergement, mais j'écouterai pas le gars pis je vas... comme m'arranger pour que... passer à côté de la track, me faire mettre dehors pour dire c'est moi qui a parti pis mettre le blâme sur les autres, mais dans le fond ça vient de moi. (J07) »

Enfin, près de la moitié de l'échantillon, soit 7/15, a évoqué leurs tentatives de s'aider par eux-mêmes comme faisant limite à l'aide extérieure et à la création d'une relation thérapeutique. La majorité de ces sujets constatent l'échec de cette pratique et le mouvement de répétition ou de déchéance associé.

« J'étais peut-être juste un petit peu plus rebelle, je le sais pas, je voulais pas vraiment d'aide, moi je disais que j'en avais pas de problèmes. Pis que j'allais m'arranger tout seul. Ça fait que je me suis retrouvé à plus avoir personne pour parler. Tout le monde voulait me donner de l'aide peut-être, mais moi je le prenais pas. (J01) »

« Quand ça fait 12 ans que t'essayes là pis que t'as essayé de toutes sortes de façons, j'ai... j'ai essayé à ma façon, pis que au bout du compte tu te rends compte que ça marche pas ou tu tournes en rond, c'est comme un chat qui tourne en rond dans sa cage. (J06) »

Une réflexion sur la portée et les enjeux de la limite

Quelques jeunes de notre échantillon, soit 4/15, ont porté une réflexion sur les enjeux de la limite. Pour certains, la limite de l'aide de l'autre peut devenir une forme d'aide nécessaire (protection contre eux-mêmes, un frein à la transgression, etc.), alors que le manque de limite de l'aide peut nuire au processus de réinsertion, peut s'opposer, pour d'autres, à l'amorce d'un changement durable ou peut créer une « dépendance » à l'aide offerte. Ainsi, selon ces jeunes, la limite peut aider comme elle peut nuire au processus de changement.

« Elle est là pour moi ma mère, elle est là pour moi, sauf que bon, ça... ça m'a donné un choc quand j'ai vu que la porte de la maison était fermée, pas totalement fermée mais que bon, non, trouves-toi une place là, on te reprend pas à la maison. Mais ça, c'est de l'aide. C'est ça, c'est ça de l'aide. Sur le coup ça choque, sur le coup là. Sur le coup là c'est dur à prendre, c'est... c'est rough. Mais là aujourd'hui là, avec un petit peu de recul, j'ai pas beaucoup de recul là, c'est pas... j'ai pas deux semaines de recul là. Je me rends compte que, bon, ça me force à... ça me force à... à réagir, pis à... moi je pense que ça me prend ça... ça me prend ça. (J06) »

L'aide des ressources contribue parfois davantage à maintenir une toxicomanie en servant de béquille qu'à permettre une réinsertion sociale : « Des fois on aide, on pense aider mais ça nuit aussi (...). Tu passes par des étapes dans ta vie, pis il y a des étapes que ça l'aide, pis à un moment donné tu te fies, parce qu'un toxicomane c'est plate à dire, c'est tout le temps quand c'est accoté au pied du mur, ça part de commencer à faire quelque chose. (J07) »

« ... si on me donnait de l'argent on m'aidait pas, c'est sûr que quand j'étais sur le manque ça faisait mon affaire qu'on me donne de l'argent, c'était ça que je voulais, mais on... on m'aidait pas. (J06) »

Le danger de créer une dépendance aux ressources : l'aide offerte peut devenir une limite à la réinsertion: « Si on aurait pas de ressources pour aller manger pis tout ça là, je pense que j'irais ben plus manger que aller m'acheter un quart. (J07) »

Il s'agit pour l'instant que d'une réflexion sur la portée et les enjeux de la limite et par conséquent on ne en peut tirer de conclusion. Cette réflexion nous servira par la suite à construire notre théorisation sur l'acte d'itinérance, notamment sur le rapport transgressif des jeunes et sur la résistance au changement. Étudions à présent l'utilisation par les jeunes de l'aide offerte par les ressources et l'entourage.

3.2.4 L'utilisation par les jeunes de l'aide offerte

À la lumière de l'étude sur les formes d'aide acceptées par les jeunes itinérants rencontrés, sur leur perception des services offerts et sur les limites perçues de l'aide, nous analyserons les formes d'utilisation de l'aide reçue par ces jeunes. Pour ce faire, nous utiliserons la notion du mouvement, qui traverse cette thèse, afin de comprendre comment ces jeunes reçoivent l'aide offerte et comment ils l'intègrent ou non dans leur cheminement. Nous avons dégagé un mouvement vers l'avant, un mouvement d'aller-retour et une absence de mouvement.

Le mouvement vers l'avant qui concerne huit sujets de notre échantillon, s'observe lorsque le sujet utilise l'aide offerte pour cheminer, pour amorcer un changement ou pour préciser de plus en plus ses désirs et ses besoins. Certains de ces sujets se servent de l'expérience témoignée par l'entourage ou de leurs propres expériences passées afin de définir leurs projets futurs ou leur processus de changement. Aussi, quelques sujets parlent de leur cheminement après chaque rechute dans la toxicomanie; les tentatives d'arrêt de la consommation laissent des traces et servent de base à de nouvelles tentatives. Ces sujets semblent s'investir davantage dans une relation d'aide ou sollicitent des services qui impliquent une relation à l'autre.

« ... les gens là-bas (les Alcooliques Anonymes) m'encouragent. Continue tes études, arrête-toi pas, tu vas voir, tu vas arrêter. Ça fait que j'aime ça aller là-bas, c'est... c'est des places qui t'aident beaucoup, C'est comme je te dis, j'aime parler pis j'aime

écouter aussi. C'est là que j'ai appris à écouter (...) ils m'ont fait avoir une vie que j'aurais pas pu avoir (...). Ça fait qu'on parle beaucoup des fois... là-bas on appelle ça un parrain. Un parrain que tu trouves... c'est une personne à laquelle tu vas raconter tes problèmes. Ça fait que c'est des problèmes plus personnels que tu parles avec ton parrain. On donne aussi des suggestions, si tu veux le prendre, tu le prends (...). Il faut se rappeler le passé, c'est pour t'aider à améliorer ton présent, c'est à ça qu'il sert le passé. Moi j'étais comme tout découragé, j'étais en train de penser c'est quoi qui va m'arriver, c'est quoi qui va se passer? Mais les autres ils m'ont compris pis ils m'ont dit fais-toi-en pas, mais tu vas... ça va se régler, tranquille pis toute. (J03) »

Nous avons également constaté un mouvement d'aller-retour pour deux sujets, c'est-à-dire une oscillation entre leurs désirs de réparation de la relation avec leurs parents et l'utilisation des ressources d'aide et la création d'une relation thérapeutique. Peu de changements sont notables chez ces deux jeunes; ils tentent de stabiliser leur situation sociale et émotionnelle sans toutefois exprimer un désir de changement.

Les ressources servent à combler les besoins de base lorsque les parents décident de limiter leur aide, alors que les intervenants servent à se « défouler »: « C'est comme quand moi j'ai besoin de me vider pis qu'il y a quelqu'un qui m'écoute ça me défoule, ça me vide moi avec, ben ça fait ben mon affaire (...). Elle y tenait vraiment (la mère), là elle voulait me sortir de la rue, ça fait que j'ai fini par accepter. Pis c'est là que je me suis réveillé, écoutes ma mère elle me sort de la rue, pis toute, pis là je la vois, c'est elle qui rushe, mes frères ils la font capoter (...). Mais je le sais que ma mère elle m'aime parce que elle a tout fait ce qu'elle a pu pour essayer de m'aider... (J02) »

Enfin, nous avons constaté, pour cinq sujets, une absence de mouvement et un souci de maintenir leur situation actuelle, sans désir apparent de changement. Nous remarquons que pour ces jeunes, leur ambivalence en termes de leurs désirs, de leurs besoins et de leurs demandes semble les figer dans leur situation actuelle. L'aide est alors utilisée pour maintenir leur état physique et psychologique précaire; ils ne semblent pas être en mesure pour le

moment de l'utiliser pour actualiser leurs projets ou pour se sortir de la rue si tel est leur désir. Ces sujets investissent très peu les ressources d'aide et les intervenants; ils semblent utiliser la ressource afin de combler leurs besoins essentiels.

Les différents services d'aide obtenus servent à « calmer » momentanément, à faire une pause dans la consommation, sans motiver un désir de changement plus durable : « C'est parce que moi je suis comme pas motivé à 100% à arrêter de boire. Je suis rendu comme à 60% de vouloir pis à 40% que non, fait que c'est pas facile d'arrêter (...). Des fois je vas aller aux AA, ça me change les idées là, pis ben ça me donne des news là (...). J'avais fait une thérapie ben je sais pas c'était basé sur quoi, il y avait des A.A. un peu mais... mais c'est vague là, ça fait longtemps... mais ça m'avait aidé. Ben ça m'a donné un break là. Pendant que j'étais là j'ai pas consommé. (J05) »

Cette section nous a permis de mieux comprendre le point de vue des jeunes sur les services d'aide offerts par les ressources et les intervenants et leur perception sur les limites de l'aide. Cette analyse nous permet de constater une disparité entre les désirs de proximité, de relation aux intervenants et de changement et l'utilisation réelle de l'aide offerte. Les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide semblent faire limite à la création de liens d'aide et résistance au mouvement de changement. Étudions à présent les écarts remarquables entre les demandes d'aide formulées et les désirs exprimés en entretien de recherche.

3.2.5 L'écart constaté entre les désirs exprimés et les demandes manifestes

Dans l'étude sur les désirs et les demandes formulées, adressées ou latentes des jeunes, nous avons constaté un écart important entre leurs désirs exprimés en entretien de recherche et la verbalisation de leurs demandes d'aide aux intervenants des ressources. Afin de transmettre cette disparité entre les désirs et les demandes, nous étudierons l'état des désirs des jeunes exprimés en entretien de recherche ainsi que l'état de la demande manifeste.

L'état des désirs

Nous avons été étonnés à l'analyse des entretiens par la verbalisation abondante des jeunes itinérants sur leurs désirs; la plupart des jeunes nomment aisément leurs désirs, de façon précise, sans équivoque. Nous avons classé les désirs exprimés en deux catégories : les désirs inscrits dans leur situation d'itinérance et les désirs issus du manque familial et adressés au social.

Nous retrouvons dans les désirs inscrits dans leur situation d'itinérance, le désir de réinsertion sur un mode passif (désir d'être guidé ou d'être pris en charge) pour neuf sujets et le désir de réinsertion sur un mode actif, soit en solitaire (sans recherche d'aide, sans lien à l'autre) pour trois sujets, ou qui passe par le lien à l'autre (le désir de changer est jumelé à la notion d'aide extérieure) pour trois sujets.

« Pis des places où tu peux habiter là entre deux pis six mois pis vraiment là ils te remettent sur pieds... (J09) »

L'intervenant a tout le travail à faire dans le changement du jeune; il est responsable du sort du jeune, il doit le « sauver »: « Pour moi là c'est on se cache sur le principe que 90% de la job c'est à vous à le faire, mais nous c'est 10%. (J15) »

Le désir de changer doit être jumelé à des ressources d'aide extérieures: « Oui, je veux les grimper les échelons, oui je veux foutre de quoi avec ma vie, mais c'est de me laisser le temps et de me donner les moyens de faire des choses, c'est ça d'aider, c'est de donner les moyens aux gens pour qu'ils soient capables d'évoluer, hostie. (J08) »

Le désir de réinsertion en solitaire : « Je sais qu'il y en a de l'aide, mais je me dis que pour l'instant, non. Si je peux avoir une job, pis ça, pis trouver une chambre ou un petit appartement, parce que c'est pas évident non plus être ici. (J12) »

Nous retrouvons également le désir de faire de leur situation d'itinérance une expérience passagère (six sujets). Ce désir semble lié à l'idéalisation de la vie d'itinérance, ou lié à l'espoir neuf d'une première expérience sur la rue (voir chapitre I, section 1.5.2)

« Ça fait deux semaines que je suis ici pis je vas sûrement partir d'ici peut-être dans une ou deux semaines, pis je vas être vite remis sur mes pieds... (J01) »

« Quand je vais sortir d'icitte ça va être une expérience de plus que je vais avoir eue pour pas avoir le désir de retourner icitte. (J03) »

En lien avec l'idéalisation du mode de vie itinérant : « Vivre l'itinérance c'est un besoin de défis, c'est une aventure (...). C'est une expérience dans la vie que tu vis (...). Les punks c'est justement des enfants qui aiment pas les règlements et tout ça, des adolescents, et quand ils finissent par passer cette phase-là ils deviennent tous des hommes d'affaires normaux. (J15) »

Nous retrouvons enfin le désir de comprendre leur situation et leurs réactions émotionnelles. Ce désir de comprendre se fait de façon active, mais en solitaire pour cinq sujets, ce qui résulte en une construction de leur histoire et en une rationalisation souvent sans issue de leur vie psychique et émotionnelle. La recherche active, en solitaire, d'une compréhension ne passe pas par le lien à l'autre et la construction interne et solitaire permet de mettre du sens temporairement sur un vécu difficile à élaborer, mais ne permet pas une élaboration ou une réflexion plus poussée pouvant conduire à une modification des comportements. Ce désir de comprendre peut se faire aussi de façon active, mais relationnelle pour quatre sujets, c'est-à-dire dans une recherche importante de compréhension par une co-construction de leur histoire avec une autre personne aidante. Enfin, ce désir de compréhension peut se faire sur un mode passif pour quatre sujets, où l'autre doit transmettre sa compréhension de la situation. L'autre devient alors un relais dans la compréhension du sujet; l'explication ou le raisonnement transmis par l'aidant demeure souvent extérieur au sujet.

Il cherche une compréhension extérieure, qui probablement ne le mettrait pas en cause ou ne le tiendrait pas responsable: « Mais c'est ça, c'est ça une personne aidante. Quelqu'un qui va venir, il va dire à la personne tu vis un déséquilibre chimique dans ta tête, c'est pas dur à dire ça, donc en même temps la personne elle comprend si moi j'ai des attitudes désagréables. (J15) »

Une compréhension extérieure au sujet : « Parce que dans la thérapie j'ai... je suis pas resté là longtemps mais j'en ai entendu des affaires de refoulement d'émotions pis de mécanismes de défense, blablabla, pis plein de termes à plus finir. Mais sûrement que si je me serais arrêté à écouter pis comprendre peut-être que ça m'aurait aidé. (J04) »

Une recherche de compréhension qui passe par le lien à l'autre et qui permet une amorce de changement : « Mais je l'ai compris en thérapie, hostie, qu'est-ce que j'ai fait, j'ai pas fait qu'est-ce que j'avais à faire, appeler mon parrain pis y dire christ là ça va pas, viens me chercher ou fais de quoi, tabernacle, ou aller dans un meeting (A.A.), au lieu de dire ah tabernacle de gang de crosseurs, en parlant de ma famille et rechuter. Pis c'est ça, là, j'ai appris comment dealer avec ça, en thérapie pourquoi la rechute. (J11) »

Une compréhension en solitaire : « Ben je veux dire déjà il y avait des affaires que j'avais compris, à un moment donné ça m'a permis en ayant pas l'influence extérieure pendant un temps d'abord de me recentrer sur moi. (J10) »

Malgré ces différents désirs inscrits dans leur situation sociale, exprimés en entretien de recherche, nous constatons que très peu de ces désirs sont formulés en demandes d'aide auprès d'intervenants ou d'autres acteurs d'aide. Nous approfondirons cette réflexion dans la prochaine section sur l'état de la demande.

En termes des désirs issus du manque parental et adressés au social, nous retrouvons le désir d'une place sociale et d'une place dans le désir de l'autre (quatre sujets), le désir d'attention et de reconnaissance (neuf sujets), le désir d'amour (trois sujets), le désir de justice et de réciprocité (trois sujets) et le désir de relation et de proximité (10 sujets). Dans chacun de ces désirs exprimés, se cache en filigrane le désir de réparation des relations parentales. Nous approfondirons cette notion au chapitre IV de l'analyse des résultats. Ces désirs que l'on nomme fondamentaux, sont soit orientés directement envers les parents (par exemple, le désir de prendre une bière avec le père et de discuter alors que le lien est rompu depuis plusieurs années), soit envers des acteurs de la société, soit sans but relationnel; or le glissement de la famille au social peut être aisément inféré. Deux extraits du verbatim des sujets, nous

permettent d'illustrer ce glissement des désirs et du manque de la famille au social, ou du manque infantile au désir actuel exprimé en entretien de recherche. Les deux exemples présents retracent un manque au niveau familial dans un premier temps, et un désir actuel exprimé en entretien de recherche, lié au manque infantile, dans un deuxième temps.

Exemple 1 :

Le modèle contraignant de la mère l'oblige à se conformer, au risque de perdre sa place dans la maison et d'être expulsé : « ... je me sentais jamais ben là, c'était comme il fallait toute que... il fallait que je pisse assis, il fallait que je sois toute propre pis toute pis ci pis ça, comme... comme dans un appartement aussi, comme là ma mère pis ma sœur, comme mettons elle reste encore là parce qu'elle travaille. Pis qu'elle, elle va au cégep pis là dans le fond ben... elle fait, elle fait qu'est-ce que ma mère veut qu'elle fasse, mais elle fait ce qu'elle veut itout mais elle... je sais pas à quel point, mais je veux dire j'étais là pis ce sera toujours propre là pis toute beau, ça sent bon là pis... moi c'est le bordel. Moi si ça me tente pas de me laver là, il y a personne qui me dit de me laver, des affaires comme ça. En tout cas des habitudes de gars pis des habitudes de filles, ça fait que moi dans le fond comme ça me faisait bad tripper là. Ben je me sentais pas accepté (...). Pis là, après ça elle m'a mis dehors, parce qu'on a pas les mêmes... on a pas les mêmes idées pantoute. Si je m'étais pas cherché une job, c'est sûr qu'elle m'aurait pas, elle m'aurait jamais réouvert la porte là pour dire... Elle dit qu'elle en a eu assez de m'endurer quand j'étais jeune. (J09) »

Le désir actuel d'une place, d'un espace à soi. Ce verbatim montre également le souhait de ce sujet de ne plus ressentir le besoin de l'autre et donc de ne plus ressentir le manque : « ... ça fait que moi l'idéal là... il y a ben du monde justement qui sont... qui ont ça comme idéal, comme but, mais finalement qui le font jamais, mais moi en tout cas j'aimerais m'acheter une terre pis ben dans le fond... même pas avoir une maison dessus, ça me dérangerait pas là, rien qu'avoir une terre, dire que c'est une place à moi dans le monde pis être capable de faire pousser de la bouffe, des légumes biologiques (...). Moi j'aime ben ça en tout cas être capable d'être autosuffisant. (J09) »

Exemple 2 :

Le modèle de la transgression du père et de la vulnérabilité de la mère, sans protection des autorités sociales, contraint le sujet à se protéger et à développer une dynamique de survie : « Mon vrai père il me battait tout le temps pis toute pis j'étais tout le temps pogné pour le voir parce qu'il était avec ma mère, pis ma mère je l'aimais, pis c'est comme j'ai toujours été mal pris là-dedans, j'ai tout le temps été tout seul pour me sortir de la merde hostie (...). Mon père il m'a aussi agressé sexuellement quand j'étais jeune avec mon oncle (...). Ma mère était sur le B.S., était maniaco-dépressive, était schizophrène, pis elle était malade physiquement (...). Pis mon père j'ai été capable d'y pardonner pis de... que j'ai voulu me rapprocher de lui pis qu'il me rejette encore une christ de fois pour me faire encore mal. (J08) »

Désir actuel de justice adressé à la société : « ... à un moment donné j'ai la responsabilité, c'est mon devoir de me battre, c'est le devoir de tout être humain. Je me dis activiste, non, je suis pas activiste, je fais ce que j'ai à faire, c'est mon devoir d'aller manifester pis d'aller... c'est mon devoir d'être humain là, c'est de... que à tout prix on parvienne à vivre dans un environnement de paix, d'amour et de justice (...). Hostie que je viens enragé des fois, tu peux pas savoir, je braille, je gueule, je me promène sur la rue pis je l'engueule la société, men, je vas moi parler en avant des journalistes, hostie, pis quand il y a des manifestations que je le sais que c'est pour ça, que c'est pour des bonnes causes, mais je suis là pis j'ai pas peur de parler en avant de la t.v., pis dire là, les riches c'est toute une christ de gang de caves là. De... réveillez-vous, men, réveillez-vous, calice, avant qu'il soit trop tard. (J08) »

Ceci clôt notre étude des désirs des jeunes exprimés en entretien de recherche. Étudions à présent l'état de la demande manifeste (celle adressée et verbalisée aux intervenants et à l'entourage) des jeunes.

L'état de la demande manifeste

Nous faisons d'emblée une distinction dans l'analyse entre la demande manifeste et la demande latente. La demande manifeste est celle formulée ou verbalisée par les jeunes et son

contenu en est en majorité conscient. La demande latente concerne le contenu psychique préconscient qui peut être inféré à partir de la demande manifeste ou à partir de certains gestes du sujet. La demande latente sera étudiée à la section 3.3 dans l'analyse de l'achoppement de l'aide et des enjeux relationnels et narcissiques de l'aide. À l'écoute et à l'analyse du discours des jeunes au sujet de la demande d'aide, un constat s'impose à nous : il y a un écart important entre les désirs exprimés en entretien de recherche et les demandes formulées et adressées aux acteurs d'aide ou à l'entourage.

Plus spécifiquement, nous constatons que les demandes formulées et adressées à des intervenants sont généralement concrètes et servent à combler leurs besoins primaires soit l'hébergement, le vestiaire, la nourriture, etc. Plusieurs jeunes (10/15) formulent toutefois des demandes d'écoute, d'échange et d'aide à la compréhension de leur situation et de leurs difficultés, or nous constatons que seulement deux de ces sujets profitent de ces échanges pour créer un lien à l'autre, pour nouer une relation d'aide. Les autres sujets font des demandes d'écoute qui ne sont pas présentées comme relationnelles, qui servent à faire le vide, à se défouler, de façon temporaire. La crainte du lien à l'autre semble être l'objet de cette distance relationnelle avec les intervenants et de cette demande à sens unique.

Nous observons également que les deux sujets qui tentent de nouer des liens via la demande d'aide d'écoute et d'échange sont dans un parcours de longue durée sur la rue et dans les ressources d'hébergement et ils formulent clairement leur désir de réinsertion et de changement. L'accumulation des expériences sur la rue et des rencontres dans les ressources semble favoriser l'émergence d'une demande d'aide de type relationnel. Nous pouvons croire également que pour ces sujets, les désirs sont principalement tournés vers le futur, vers la reconstruction identitaire et s'alimentent davantage de leurs expériences sur la rue que de leur histoire relationnelle. Aussi, le désir de réparation des relations infantiles semble alors s'estomper et laisser place à une demande d'aide liée à leur situation sociale actuelle et laisser place à de nouvelles relations.

Nous observons enfin des demandes diffuses, sans objet précis, telles que des demandes d'amour et d'attention adressées en premier lieu aux parents et qui se glissent dans

tout type de relation soit amoureuse, amicale ou aidante. Ces demandes diffuses semblent toutefois créer un malaise chez l'autre et parfois même une distance.

Demande d'écoute ponctuelle, sans création de lien et qui sert à évacuer la souffrance : « ... c'est parce que lui l'autre fois (un intervenant) il était en train de sortir d'icitte, pis j'avais le goût de parler avec quelqu'un, j'avais le goût de faire le vide, de dire mes idées et toute ça. Fait que lui il m'a écouté. (J03) »

Demande d'aide verbalisée et adressée aux acteurs d'aide qui permet une création de lien et une offre d'aide adaptée à son besoin : « Ça fait que j'ai fait une demande à l'Auberge, pis eux autres m'ont demandé, je leur ai demandé, j'ai expliqué mon cas, ils m'ont dit oui pas de problème, tu peux, je te donne un séjour ici, viens-t-en ici, j'ai resté deux mois avant de me trouver un appartement pis une job. (J14) »

Demande diffuse, sans objet précis : « ... c'est genre quand j'ai pas d'amour là, je crie, j'en ai pas. Pis quand j'en ai je fais toute pour pas que ça marche (...). Pis quand je voulais mourir c'était pour attirer l'attention, ça aussi je l'ai fait. Mais il faut pas prendre ça à la légère. Même si c'est pour attirer l'attention, n'importe quoi, il faut tout le temps avoir une arrière pensée, parce que quand t'es rendu que tu parles de ça pour attirer l'attention mais ça veut dire que ça va pas ben là. (J07) »

En somme, les besoins primaires et les désirs ancrés dans leur situation d'itinérance (désir de réinsertion, désir de considérer l'itinérance comme un passage et désir de compréhension) exprimés en entretien de recherche semblent faire l'objet des demandes verbalisées et adressées aux acteurs d'aide. Les désirs de lien ainsi que les désirs que nous avons nommés fondamentaux, soit le désir d'une place, le désir d'amour, le désir d'attention et de reconnaissance, le désir de justice et de réciprocité et le désir de proximité semblent en rester au stade du désir et non de demandes formulées et/ou adressées. Ces demandes sont souvent latentes ou en attente d'être inférées par une tierce personne à partir d'autres demandes manifestes ou à partir de certains actes. La crainte du lien semble être ici en jeu : la demande de lien ou celle qui nécessite un minimum de relation n'est peu ou pas verbalisée malgré le désir sous-jacent. À la section 3.3, nous pourrions étudier l'état de la demande latente.

3.3 Une construction de sens sur l'achoppement de l'aide constaté : les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide

Nous en sommes, à ce stade-ci, à comprendre l'achoppement de l'aide constaté par les jeunes et les intervenants des ressources en itinérance rencontrés dans le cadre de cette recherche sur l'aide. C'est à la lumière de notre étude sur les mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques (chapitres I et II de l'analyse de cette thèse) et des diverses thématiques sur l'aide abordées par les jeunes rencontrés, que nous proposons trois pistes explicatives. La première piste consiste en la protection narcissique et la crainte du lien. La deuxième piste est le désir de réparation comme frein à la demande d'aide et au lien thérapeutique. La troisième piste s'intitule les soubresauts du non symbolisé : la demande en acte, la demande latente devant être inférée par une tierce personne et la transmission et la répétition du transgénérationnel. Nous terminerons notre étude par une réflexion sur l'échange et le don de soi comme formes possibles de relations d'aide chez les jeunes rencontrés.

Avant de développer chacune de ces pistes de réflexion, voici, sous forme de tableau, les divers sous-thèmes abordés dans les thématiques des mouvements relationnels, des mouvements identificatoires et narcissiques et de la représentation des jeunes sur l'aide; ces sous-thèmes nous serviront à élaborer une construction de sens sur l'achoppement de l'aide.

Voici, un récapitulatif des thèmes abordés précédemment qui servent à construire un sens sur l'achoppement de l'aide :

Tableau 3.1 Les mouvements relationnel, identificatoire et narcissique et la question de l'aide en récapitulatif

Les mouvements relationnels (chapitre I)	Les mouvements identificatoires et narcissiques (chapitre II)	La représentation des jeunes sur l'aide (première partie du chapitre III)
<ul style="list-style-type: none"> - Une vie relationnelle en rupture pour la majorité des jeunes rencontrés; - Un double mouvement relationnel de rejet et d'emprise avec les parents pour la majorité des jeunes; - Un réseau social et familial parallèle pauvre; - Une désaffiliation sociale au moment de la séparation et de l'individuation avec les parents et lorsqu'aucune figure de lien n'est parvenue à réparer l'aptitude et le désir relationnel de ces jeunes. 	<ul style="list-style-type: none"> - Plusieurs conflits identificatoires avec les parents; - Une transmission des valeurs, de la loi et du symbolique sur le mode du trop ou du manque; - Des modèles parentaux pour la plupart défailants (vulnérable, irresponsable, modèle de la transgression et de la dépendance, imposant); - La transmission transgénérationnelle de contenus psychiques non symbolisés qui amène la répétition de comportements auto ou hétéro-destructeurs, une difficulté dans le lien à l'autre et un mouvement de désaffiliation sociale. 	<ul style="list-style-type: none"> - La difficulté d'accepter ou de demander une aide qui implique un lien à l'autre; - Un paradoxe constaté entre la crainte du lien à l'autre et le désir de services d'aide relationnels; - Les limites de l'aide soulignées par les jeunes sont majoritairement de nature relationnelle (le manque d'intervenants, la rigidité du cadre et des interventions, la nature confrontante ou intrusive des interventions, la crainte du lien par les jeunes, l'ambivalence quant au désir de changement des jeunes); - L'utilisation de l'aide par les jeunes : trois mouvements dégagés, soit vers l'avant, d'aller-retour ou de stagnation.

Ces différents thèmes étudiés plus tôt et condensés sous forme de tableau nous servent à construire un sens sur l'achoppement de l'aide. En effet, les dimensions relationnelle, narcissique et identificatoire du cheminement de ces jeunes nous permettent de comprendre ce qui limite la création de liens thérapeutiques et la demande d'aide au diapason de leurs désirs exprimés en entretien de recherche. Étudions chacun des enjeux liés à l'aide.

3.3.1 La protection narcissique et la crainte du lien

À l'écoute des jeunes et à l'analyse de leur discours, nous avons constaté une crainte importante du lien et un mouvement de protection narcissique pour l'ensemble de l'échantillon. Trois observations corroborent cette affirmation : 1) les jeunes font des

demandes d'aide ponctuelles ou formulent et adressent leurs demandes dans un moment d'urgence; 2) il y a un mouvement de mise à distance relationnelle; 3) il y a un mouvement de mise à distance des contenus souffrants.

Les demandes d'aide ponctuelles ou formulées dans un moment d'urgence

À l'écoute des jeunes itinérants en entretien de recherche au sujet de la demande d'aide, nous avons constaté en premier lieu qu'il y avait demande d'aide en dernier recours, dans les moments d'urgence, pour la majorité des sujets de l'échantillon (10/15). Ces demandes sont ponctuelles et ne permettent pas, pour la plupart des sujets, de créer une relation d'aide ou d'ouvrir la voie à l'expression de la souffrance, des besoins et des désirs. Nous avons repéré toutefois deux sujets sur les 10 concernés pour qui la demande d'aide dans l'urgence a permis la création d'un lien à l'intervenant et un mouvement de changement plus durable. Ce constat nous permet de comprendre qu'il y a un enjeu relationnel important dans la demande d'aide que les jeunes tenteraient d'éviter en s'aidant par eux-mêmes et en demandant de l'aide dans l'urgence et de façon ponctuelle.

« Comme quand il y a des choses que ça fait longtemps qui va pas pis que là je commence à me rendre compte que ça me fait mal, mais là je vais peut-être demander de l'aide, mais j'attends tout le temps jusqu'au bout avant de demander (...). Quand c'est arrivé en foyer de groupe il a vraiment fallu que genre je sois vraiment au bout, au bout, que je sois plus capable de... je voulais plus travailler, je voulais plus... je voulais plus absolument rien faire, je pensais juste tout le temps à... à rien faire, juste rester tout seul pis même dans ma tête, je me rappelle, je pensais à comme toute ma vie, je pensais à tout mais sans réfléchir à une affaire précise. Je me voyais juste tous mes problèmes que j'avais, que j'avais pas de travail, j'avais pas d'argent, je parlais plus à mon père, je m'ennuyais de ma mère, que là j'étais rendu dans un foyer de groupe, pourquoi j'étais rendu dans un foyer de groupe, toute ça. Ça fait que là à un moment donné j'ai fait comme une dépression... je mangeais plus, je faisais plus rien, pendant trois jours j'étais tout le temps dans ma chambre. Mais il a vraiment fallu que j'attende d'être vraiment au bout là (pour demander de l'aide), mais

la seule... la prochaine chose que je pensais c'était juste de me tuer parce que pour moi je voyais rien d'autre. (J01) »

Une demande d'aide lorsque ses ressources personnelles s'épuisent : « ... moi quand j'avais 60 piastres j'allais pas à la Maison du Père. Moi à la Maison du Père j'y allais quand j'avais pas un sou et je suis fatigué vraiment et... you know. (J15) »

En somme, le moment de la demande verbalisée est souvent en dernier recours, dans l'urgence de la souffrance qui émerge. Or, si pour certains jeunes, la crise a pu initier une relation d'aide qui perdure et les soutient encore aujourd'hui, pour la majorité de nos sujets, la parole permet, de façon spontanée et brève, d'exprimer la souffrance vécue et de demander de l'aide, puis se referme. Le cycle recommence alors avec une nouvelle crise qui ouvre encore la parole, puis se referme une fois l'urgence passée. C'est d'ailleurs souvent la difficulté exprimée par les intervenants oeuvrant auprès d'itinérants, celle de la discontinuité du lien, d'un va-et-vient entre la vie d'errance et une demande d'aide momentanée aux ressources.

Enfin, nous comprenons que la demande d'aide ponctuelle ou formulée dans un moment d'urgence signe un mouvement de distanciation avec l'entourage, avec le monde social. Le contact humain, le bras tendu vers l'autre ne se fait que dans un état de crise, lorsque l'état de garde ou de veille (crainte du rejet, de l'humiliation, de l'emprise vécus pendant l'enfance) est baissé. Une fois la crise passée, ils se repositionnent dans une mise à distance de l'autre en guise de protection narcissique. Car demander, c'est se rendre vulnérable à l'autre, c'est un risque d'être rejeté, mis à l'écart ou contrôlé.

La mise à distance relationnelle

Nous avons repéré un paradoxe important chez la majorité des jeunes rencontrés : plusieurs d'entre eux entretiennent des désirs de proximité et même de symbiose (voir section 3.2.2), or ils mettent en œuvre plusieurs mécanismes de mise à distance des autres et de ruptures brutales et spontanées. Nous sommes tentés à ce stade-ci de l'analyse des entretiens de recherche de faire le pont entre cette crainte du lien constatée avec les ressources d'aide et les intervenants et leur histoire relationnelle et identificatoire ponctuée de nombreuses ruptures, de relations instables, de transmission parentale absente ou contraignante. En effet,

nous croyons que la majorité des jeunes rencontrés ont désinvesti le lien aux autres lorsqu'ils ont créé une rupture avec leur famille, puis avec la société normative afin de se protéger narcissiquement. Les idées d'auto-suffisance et de négation de leur besoin de l'autre sont véhiculées amplement au sein de notre échantillon, ce qui nous porte à croire en le besoin d'une mise à distance des autres comme protection contre la répétition d'une expérience d'abandon et contre leur propre manque relationnel. Nous observons alors un mouvement de va-et-vient relationnel entre la vie d'errance en solitaire et la demande de lien ponctuelle aux intervenants. Declerck (2001) aborde ce mouvement de va-et-vient au sujet des itinérants de Paris qu'il a rencontrés :

Il est dans ces arrivées, départs, fuites et retours multiples, comme dans le jeu du fort/da une tentative compulsivement répétée et vouée à l'échec chronique de trouver entre soi et les autres la bonne distance, de parvenir à introjecter des représentations stables des autres et de soi. Il s'agit de combler son néant interne par des objets psychiques stables. (p.257)

Chez les jeunes rencontrés au cours de cette recherche, nous constatons un achoppement de la demande d'aide causé principalement par la crainte du lien (crainte de l'emprise, de la transgression), la crainte de revivre un échec relationnel, un rejet ou un abandon. La majorité de ces jeunes préfèrent s'aider par eux-mêmes, tenter de se sortir de leurs difficultés de façon solitaire avant de risquer de demander de l'aide dans l'urgence et de risquer probablement de se placer en dette envers la personne aidante.

Exemple de va-et-vient entre un besoin de proximité, un besoin relationnel important et la mise à distance des intervenants par crainte d'être rejeté :

« Je me suis déjà mutilé pour attirer l'attention. Pour attirer carrément l'attention. Mais quand je voulais mourir pour attirer l'attention, aussi je l'ai fait ça (...). Je sais que dans les hôpitaux les premières fois j'ai vu c'était quoi mourir, mais j'ai vu qu'ils t'écoutent pis l'affection que j'ai eue c'est comme... c'était dans une forme d'amour que j'allais chercher. (J07) »

« Moi mais je vas pas en demander de l'aide non plus là. L'orgueil peut-être, je sais pas là. La peur peut-être aussi de me faire dire non, je vas avoir mal. J'aime mieux m'arranger tout seul. (J07) »

L'idée de l'autosuffisance émerge après une rupture d'avec la mère qui, selon le sujet, ne lui faisait aucune place dans la maison et tentait d'exercer une emprise sur lui :

« Moi j'aime ben ça en tout cas être capable d'être autosuffisant. Pis là ben, tellement de monde justement qui se disent anarchistes, qui se disent dans la rue pis que ils ont besoin de rien, mais dans le fond là ils ont besoin de change, ils ont besoin des ressources, ils ont besoin de ben des choses, ils ont besoin de drogue, de la boisson. Ça fait que à un moment donné c'est comme c'est une utopie là mais c'est contradictoire ça fait que il faut que tu... il faut tu réalises qu'est-ce que tu peux faire. Pour te... pour t'aider toi-même là dans certains points là. (J09) »

La mise à distance des contenus psychiques souffrants

Nous avons constaté pour une vaste majorité des sujets rencontrés (11/15), des mécanismes (conscients ou inconscients) de mise à distance des contenus psychiques souffrants, tels que les ruptures et les conflits avec des personnes qui soulignent ou rappellent, par leur simple présence, un événement difficile; par la banalisation; par la consommation d'alcool et de drogues ou sinon par l'agir. Les ruptures parentales, les liens pathologiques à la famille sont évités, remisés ou toxifiés afin de se protéger contre la souffrance et la blessure narcissique. Par ailleurs, nous croyons que le mouvement même de l'itinérance participe à cette mise à distance des contenus psychiques souffrants; la plupart des sujets semblent errer autour de contenus psychiques non symbolisés, non élaborés tant la charge émotive de ces contenus errants et le risque d'effraction psychique associé sont grands.

« ... j'étais peut-être juste un petit peu plus rebelle, je le sais pas, je voulais pas vraiment d'aide, moi je disais que j'en avais pas de problèmes. Pis que j'allais m'arranger tout seul. Ça fait que là je me suis retrouvé à plus avoir personne pour parler. Tout le monde voulait me donner de l'aide peut-être, mais moi je le prenais pas. La journée que ma mère est morte j'ai pleuré, c'est sûr, mais le lendemain je me suis rendu à l'école pis j'ai... tout le monde était au courant à l'école mais j'ai fait comme si rien s'était passé... automatiquement. Ça fait que ça a passé comme ça,

c'était moins dur de dire ah ben il s'est rien passé, comme si j'avais jamais eu de mère. Pis toutes mes tantes ils ont voulu m'aider. Mais je voulais tellement que personne m'aide parce que en voulant m'aider... ça faisait des fois ressortir comme toutes des choses par rapport à ma mère que je voulais pas savoir. Ça fait que souvent ce qui est arrivé c'est que je m'arrangeais pour gâcher ma relation mettons avec cette personne-là, de la détruire... comme ça elle m'aidait plus pis à chaque fois que j'y parlais ça me remontait pas comme des mauvais souvenirs. (J01) »

« La minute que j'ai senti l'effet de ça là (l'héroïne), ça m'a procuré un... un bien-être. Pis ce bien-être là mais j'en voulais tout le temps. Mais si ça m'a... si ça m'a procuré un bien-être c'est parce que j'avais un malaise. Pis ce malaise-là ben quand j'étais sous l'effet ben je le sentais plus (...). Pis... mais là c'est quand même pas... c'est pas agréable ça fait que en plus que tu veux geler ton malaise de vivre, ben ben il faut que tu t'anesthésies le corps aussi parce que tu tombes en manque physique là (...). Moi, mon père est mort à 31 ans. Pis il est mort d'une overdose de morphine. Pis bon j'ai jamais resté avec mais... on se ressemble, c'est drôle hein, on s'est... on a jamais vécu ensemble mais on se ressemble, j'ai peut-être... il y a peut-être des choses là-dedans que j'ai à aller voir, c'est peut-être des blessures là que... que j'ose pas encore aller voir. (J06) »

Ainsi, nous constatons un glissement du mouvement passé de désaffiliation et de déliaison familiale à un mouvement actuel de désocialisation. En effet, ce dont les jeunes de notre échantillon ont souffert le plus dans leur histoire, c'est des multiples pertes, conflits ou ruptures avec les parents ou d'autres membres de la famille ou d'une perte de repères identitaires causée par un manque de modèles parentaux ou par ce que nous nommons une pathologie du lien parental et familial. Ainsi, dès le jeune âge, plusieurs jeunes ont vécu une déchirure dans le lien fondamental aux parents, rupture pour la plupart non réparée et même évitée, banalisée, alcoolisée ou « toxifiée » pour ne pas en ressentir la souffrance associée et pour tenter de survivre. Ces souffrances infantiles demeurent alors des contenus psychiques non symbolisés et errants.

Kammerer (2000) évoque l'image de certains animaux qui, pour sauver leur vie, s'amputent d'une patte prise au piège pour illustrer comment un sujet peut se couper d'une partie de lui-même pour vivre et ne plus sentir cette partie de soi par laquelle il souffre et qui le tire vers la mort. Mais se couper d'une partie de soi-même et de son vécu permet de survivre plutôt que de vivre. Il dira :

Car ce n'est pas pour autant que cette partie qu'il ne sent plus n'existe plus. Elle existe et l'expérience agonistique qui n'a pas été symbolisée a laissé des traces. La réactivation de ces traces soumet le sujet à la compulsion de répétition. Les fantômes de ces agonies menacent alors de resurgir d'eux-mêmes, surtout dans les situations qui présentent certaines caractéristiques identiques à celles des situations agonistiques précédemment éprouvées : sans espoir, sans recours. (p.76)

Ainsi, le mode de vie actuel des jeunes rencontrés, celui d'itinérance, de toxicomanie, d'alcoolisme ou de jeu compulsif signe de multiples souffrances dans le lien à l'autre qui ne sont pas élaborées et qui peuvent être niées ou refoulées. Subsiste alors une souffrance sourde, omniprésente qui contribue à la répétition de plusieurs passages à l'acte, dont une vie d'itinérance. Ces jeunes rencontrés nous donnent alors souvent la sensation qu'ils tournent autour d'un noyau douloureux (Poirier, Lussier et al., 1999) à la recherche de pansements sur leur douleur ou dans une tentative sans fin de réparer le passé. En effet, ils sont continuellement en mouvement, comme si s'arrêter signifiait souffrir, comme s'il fallait courir avant que la souffrance les rattrape.

Dans cette perspective où la plupart des jeunes rencontrés tentent de mettre à distance les contenus souffrants non symbolisés afin de se protéger narcissiquement, nous comprenons que demander de l'aide pourrait réanimer ces contenus psychiques souffrants et réanimer la souffrance liée au manque affectif et relationnel.

3.3.2 Le désir de réparation comme frein à la demande d'aide et au lien thérapeutique

La notion de réparation fait référence essentiellement à une activité fantasmatique et à des désirs réparateurs; ce n'est donc pas la qualité réelle de sa réparation qui fait une réparation réussie (Kammerer, 2000; Klein, 1930). Si l'activité fantasmatique du jeune est adressée à une mère suffisamment vivante et suffisamment mobilisable par son enfant, celui-ci éprouvera ses désirs réparateurs comme aboutis et ses fantasmes généraux comme féconds.

De plus, il en tirera le sentiment d'une créativité intéressante, en intégrant cette fonction réparatrice comme sienne. Or, si ce même enfant se livre à la même fantasmatique réparatrice auprès d'une mère irréversiblement dépressive ou persécutée, les éprouvés seront ceux d'avoir détruit sans retour sa principale source de vie. Il fera alors l'expérience de son incapacité personnelle à restaurer cette source de vie dont il dépend. Or, c'est sur ce jeu fantasmatique que sera édifiée une grande part de son narcissisme, sa croyance en lui-même comme « bon à... » ou sa crainte de lui-même comme « bon à... rien ». C'est également sur ce jeu fantasmatique de la réparation que se construit l'aptitude à être en lien avec l'autre, ou l'espace psychique nécessaire à la création de nouveaux liens. Kammerer ajoute à ce sujet que « l'échec de l'accès à la position dépressive et l'impossibilité de construction de fantasmes réparateurs peut mener à des comportements violents dus à une agressivité non liée ».

Pour la grande majorité des sujets rencontrés, le désir réparateur n'a pu ou ne peut plus être adressé aux parents compte tenu des ruptures relationnelles ou de la non disponibilité psychique du parent (vulnérabilité du parent, emprise, absence, etc.); la réparation se bute alors à l'épreuve de la réalité. Ce désir réparateur reste alors en suspens, en attente de réalisation; ceci suscite un cortège de défenses contre les blessures narcissiques ravivées du passé. L'acte violent, l'alcoolisme et la toxicomanie sont les défenses les plus fréquemment employées par nos sujets. Le transfert d'un désir réparateur adressé aux parents à un projet social réparateur s'observe également. Le fantasme de réparation s'incarne alors dans une véritable entreprise de réparation; il y a transfert d'une réparation psychique à une réparation relationnelle ou dans la réalité. Les difficultés du passé deviennent ainsi le matériau des désirs et des projets de réparation actuels.

En effet, lors de l'analyse de l'état des désirs exprimés en entretien de recherche, nous avons constaté que plusieurs désirs exprimés étaient issus du manque parental et étaient adressés au social. Prenons par exemple, le désir d'une place exprimé par les jeunes qui ont vécu soit un rejet répétitif des parents, soit le déracinement de leur pays d'origine, soit un milieu autoritaire et contraignant où les valeurs étaient imposées au risque d'un rejet. Ainsi, leur désir de « s'acheter une terre », de se fonder un chez-soi concerne directement ce désir de réparation du passé. Un autre exemple concerne le désir relationnel et de proximité où certains sujets identifient ouvertement et de façon directe à qui s'adresse leur désir et le plus

souvent au père et à la mère. Aussi, les nombreux passages à l'acte observés dans le milieu de la rue peuvent être interprétés comme des tentatives de réparation des relations passées; c'est ce que Kammerer (2000) appelle « le jeu de la redécouverte des potentialités réparatrices » par l'acte. En fait, le jeune sera tenté de réparer des relations actuelles détruites par ses propres actes, alors que l'analyse de ces agirs nous montrent qu'ils étaient principalement destinés aux parents. Kammerer dira : « Cette recherche d'une réparation personnelle peut amener le sujet à vouloir réparer, mais pas prioritairement auprès de ceux que son passage à l'acte a agressés. (p.244) »

Les fantasmes réparateurs laissés en suspens, les désirs de proximité envers les figures de leur passé ou les désirs de réparation de liens conflictuels ou coupés ou le manque ressenti et la recherche de modèles parentaux limitent la création de liens avec les aidants. Les sujets concernés semblent investir les relations passées et le fantasme réparateur, empêchant dès lors l'investissement relationnel avec des figures aidantes de leur vie présente. Le désir réparateur infantile, n'ayant pu s'actualiser auprès des parents, demeure en suspens et hante les sujets, empêchant une activité réparatrice réelle de l'aptitude relationnelle à l'intérieur d'une relation avec des figures de leur présent. Aussi, l'incapacité de réparer psychiquement l'imgo maternelle compte tenu de sa fragilité ou de son emprise, semble avoir laissé la trace de l'inaptitude à être en lien et de la méfiance du lien. Dans ces conditions, il semble être difficile pour la majorité des jeunes de s'investir dans un lien de confiance avec un intervenant où leur propre « réparation personnelle » fait l'objet de ce lien. La plupart des jeunes semblent dès lors investir davantage des projets solitaires de réparation (s'acheter une terre, devenir « shaman », se créer un espace au Squat Préfontaine) ou le désir de réparation des relations du passé que des relations thérapeutiques.

Dans cet exemple, ce sujet parle du modèle paternel imposant, qui ne peut être remplacé ou réparé par un intervenant ou une relation d'aide. Aussi, pour ce sujet, nous constatons qu'il n'y a pas de relation à l'intervenant, ce dernier ayant la charge de le réhabiliter :

« Moi j'avais une intervenante et elle a su travailler avec moi, j'ai eu comme beaucoup de conflits, j'ai remis... c'est pas parce que t'es un intervenant en travail de

rue ou social que t'es intouchable ou t'es parfait ou... t'es pas un modèle, il faut pas.... ben je me dis la personne devrait pas s'imposer comme modèle à suivre, j'ai mon père moi, t'arriveras jamais à être mon père, mon ami. Je leur dis ça carrément là. C'est quoi la job que tu fais là, il y a un défi à relever, quel défi tu relèves? Le défi là c'est lui, c'est un criminel, il a fait beaucoup de crimes, il prend de la drogue, si cette personne-là dans un an revient, il a une blonde, des enfants, il a une belle situation de vie pis il est heureux, là t'as réussi ta job. (J15) »

Les extraits présents témoignent de l'idée de la réparation de la relation paternelle via la construction du bon père et du mauvais fils (la réparation passe par sa propre culpabilisation) et via le désir exprimé de proximité.

« Mais mon père il a quand même toujours tout fait pour mon bien-être pareil. Dans le fond là les fois où est-ce qu'il m'a donné de la merde (violence et expulsion de la maison familiale) c'est sa job de père de m'élever. C'est comme... c'est comme je me rends compte que dans le fond c'est comme sur le trois-quart, même plus, sur les neuf dixième il avait raison là. Pour le reste dans le fond c'est... c'est plus une question de respecter mon père dans ce cas-là si tu vois ce que je veux dire. (J02) »

« C'est froid (la relation paternelle). Oui, c'est froid parce que il y a ben des fois où est-ce que c'est que j'aimerais ça pouvoir en passer des soirées où est-ce que je sais pas men on va prendre un verre à quelque part, on jase, pis genre j'ai un avis à y demander, mais c'est pas à lui que je vas aller demander mon avis, son avis, c'est plus à ma mère. (J02) »

Ainsi, les désirs et les demandes adressés aux parents, qu'ils soient d'amour, de proximité, de justice, ou de place, enlissent certains jeunes itinérants rencontrés dans un fantasme de réparation devenu impossible à actualiser. Ces désirs freinent alors la création de liens aux aidants et limitent les demandes d'aide verbalisées et adressées. S'ensuivent souvent des agirs afin de revendiquer ce qui leur a fait défaut dans le passé et qui ne peut être réparé dans le présent ou des agirs qui expriment une souffrance sourde.

La rage et la violence expriment une souffrance sans mots pour ce sujet : «Moi je suis une personne que quand ça se choque d'habitude je me mets pas à crier, en tout cas c'est extrêmement rare, je me ferme pis... je frappais des gens, je frappais des objets. Je brisais des choses, je commettais des crimes. Vandalisme, vol, ben battre du monde là, des voies de fait. Incendie, infraction, toutes sortes de trucs là. Tout ce qui se présentait. Des fois... ben il y a eu des périodes de temps... ben en fait même l'été passé, ça m'arrive encore là des fois des périodes de rage ou de colère, de désespoir ou... bon. Pis à un moment donné je me calmais. (J10) »

3.3.3 Les soubresauts du non symbolisé : la transmission et la répétition transgénérationnelles et la demande en acte

Notre analyse du discours des jeunes sur leur histoire relationnelle et identificatoire et sur leur perception sur l'aide nous mène à une réflexion sur l'impact des contenus psychiques non symbolisés, sur les difficultés du lien thérapeutique et de la demande d'aide. En effet, nous constatons des enjeux relationnels et narcissiques du lien thérapeutique liés au mode de transmission des valeurs et de la loi symbolique par les parents (transmission sur le mode du trop ou du manque au chapitre II, section 2.3.2) et à la répétition transgénérationnelle (chapitre II, section 2.2.1.2). Ces contenus psychiques non symbolisés trouvent cependant une voie de satisfaction temporaire, celle de l'agir et plus particulièrement, dans notre étude sur l'aide, celle de la demande en acte. Étudions à présent chacun de ces volets des soubresauts du non symbolisé : la transmission et la répétition du transgénérationnel et la demande en acte.

La transmission et la répétition du transgénérationnel

Deux aspects de la transmission et de la répétition du transgénérationnel nous intéressent plus particulièrement dans l'étude de l'achoppement de l'aide et de la difficulté de la demande d'aide. Le premier aspect concerne la difficulté d'être en lien et de s'engager dans un lien thérapeutique qui serait en partie liée à la transmission parentale sur le mode du trop et/ou du manque. Lors de notre étude sur les modes de transmission au chapitre II de l'analyse de notre étude, nous avons mentionné la difficulté de négocier ou d'être en lien avec un représentant de l'institution sociale externe compte tenu des failles de la transmission

interne. Une transmission sur le mode du manque génèrait, chez les sujets concernés, une recherche de limites, une transgression dans le lien à l'autre et dans leur propre corps et une confusion des rôles sociaux. Une transmission sur le mode du trop était responsable en partie d'une opposition massive de la part des sujets concernés à tout représentant de l'institution sociale et un refus de s'insérer dans un modèle de vie normatif. Nous retrouvons dans notre étude sur la qualité des relations de ces jeunes, ces deux formes de lien, soit la transgression ou l'opposition ce qui limite grandement le lien thérapeutique et la demande d'aide. Le lien à l'autre devient alors soit conflictuel, d'où les ruptures brutales avec les intervenants, soit un devant-être-évité, d'où la distance relationnelle observée avec le personnel des ressources.

Aussi, une demande d'aide se fait en lien avec les désirs et besoins du sujet et les failles de la transmission parentale (la demande s'insère là où il y a un manque); elle nécessite également une capacité de négociation avec l'institution sociale. Les divers traumatismes tels que les ruptures avec les parents, les abandons, les rejets et la transgression ainsi que les contenus psychiques transmis de façon transgénérationnelle sont des contenus, pour la plupart des jeunes rencontrés, non symbolisés, non élaborés, qui demeurent sans mots. Nous comprenons dès lors la difficulté de demander de l'aide, puisqu'elle nécessite la capacité à repérer le manque et à le verbaliser ainsi qu'une négociation avec l'institution externe, représentée par les intervenants, alors que ces jeunes ont opté pour une extraction du monde social afin de se protéger narcissiquement.

Le deuxième aspect concerne les comportements autodestructeurs et le frein aux désirs de réinsertion liés à la répétition d'objets transmis sans représentation tels que la violence, la toxicomanie, l'alcoolisme, la marginalité, les secrets et les non-dits. Dans les cas de maltraitance, de violence, d'abus sexuels et d'abandons ou de rejets, les sujets sont soumis à une contrainte de répétition : comme si, depuis la psyché, quelque chose menaçait de répéter ces situations, ce qui amène à certaines stratégies particulières. Soit ils vivent dans la hantise de revivre à nouveau ces différents traumatismes et peuvent inconsciemment tenter de les provoquer pour, cette fois aussi, les maîtriser. Ou bien, ils doivent maintenir en permanence une protection contre ce retour des traumatismes pour la plupart non élaborés et non symbolisés, et c'est au prix de leur sensibilité et de leurs relations. Kammerer (2000) parle de ces deux stratégies psychiques devant le traumatisme :

Dans cette clinique, on a affaire à des sensations, des perceptions, mais pas à des représentations. Il semble s'agir des effets de ce qui n'a pas eu lieu, et leur rapport au manque très particulier. Par exemple, ils se mettent d'eux-mêmes dans le manque, pour prévenir le manque qui serait imposé par l'autre. (p.74)

Les jeunes que nous avons rencontrés sont, pour la plupart, dans un cercle vicieux de la répétition de comportements autodestructeurs et dans une dynamique relationnelle de rapprochements et de ruptures abruptes qui freinent la réalisation de leurs nombreux projets et désirs personnels exprimés en entretien de recherche et qui limitent la demande d'aide et le lien thérapeutique. En effet, pour se protéger du retour du refoulé et donc des contenus psychiques non symbolisés, ou pour tenter de maîtriser leur vécu de manque et leur crainte d'anéantissement, les jeunes rencontrés ont recours à la violence, la toxicomanie, l'alcoolisme, au jeu pathologique, à la marginalité, ou bien à l'extraction du monde social. Tous peuvent être envisagés comme le fruit d'une transmission transgénérationnelle de contenus psychiques non symbolisés et de traumatismes infantiles non élaborés ; l'agir, ou la répétition, ou l'extraction du monde social deviennent des moyens de satisfaction et des moyens de protection narcissique.

L'extrait de verbatim ci-dessous illustre la répétition transgénérationnelle (il répète la criminalité et la toxicomanie qui se transmet dans sa famille de génération en génération, malgré son désir conscient de rompre la chaîne de transmission), ainsi que la confusion des rôles et la recherche de limites issue d'une transmission parentale sur le mode du manque; le lien aux intervenants devient conflictuel sur cette base.

« Il peut pas m'avoir donné qu'est-ce qu'il a pas eu. Parce que lui (le père)... ses deux parents sont morts quand ils sont jeunes pas mal là. Ils sont morts d'une cirrhose du foie des alcooliques. C'est peut-être génétique aussi, je le sais pas. Ils sont dans le criminel, dans la criminalité pis toute pis ils ont vu où ça menait (...). C'est pour ça j'avais jamais bu moi, j'avais l'âge de 19 ans pis j'étais contre ça, ça m'avait tellement... j'ai tellement vu que ça me fait mal... quelle merde ça avait fait dans ma famille, que moi j'ai tout le temps dit je vas faire le contraire, je vas être mieux qu'eux autres. Pis quand j'étais petit moi je vas être policier pour les arrêter. C'est pas ça qui est arrivé si... si je suis pas pire. (J07) »

Étudions à présent les demandes latentes ou en acte devant être interprétées par une autre personne.

Les demandes latentes ou en actes devant être interprétées par une autre personne

Nous avons été étonnés en entretien de recherche par le nombre important de demandes en actes ou de demandes latentes devant être interprétées par une autre personne. Nous nous sommes questionnés à savoir si ces agirs servaient simplement à la provocation et à la mise à distance de l'autre ou s'ils étaient le véhicule d'autres demandes latentes difficilement exprimables par ces jeunes. L'écoute et l'analyse des entretiens de recherche nous ont permis d'inférer que l'acte exprimait, pour la plupart des sujets, les désirs fondamentaux d'amour, de proximité, d'attention et de justice. Ces désirs fondamentaux exprimés par les jeunes via l'acte soulignent le manque parental, les failles de la transmission psychique, les ruptures importantes, que nous avons étudiés aux chapitres I et II de l'analyse de cette thèse. Ces désirs touchent également la négociation identitaire de ces jeunes, les difficultés au niveau de la filiation, les relations familiales instables faites de symbiose, puis de ruptures. Cette histoire relationnelle et identificatoire et ces contenus psychiques semblent peu symbolisés chez les sujets rencontrés, d'où, selon nous, l'acte comme forme d'expression de ces demandes fondamentales glissées de la famille au social. Nous croyons que ces contenus traumatiques errants cherchent à être interprétés par une tierce personne via certaines demandes manifestes répétées ou via certains actes. Kammerer (2000) dira que dans la mise en actes, le sujet tente de montrer et de se cacher à la fois les fantasmes qui n'ont jamais pu devenir des pensées ou des questions tenues pour acceptables, négociables et partageables. Il dira également qu'un bon nombre de sujets ne pourront commencer un travail d'élaboration psychique concernant leur douloureuse histoire personnelle qu'à partir d'un passage à l'acte. Certains sujets tiennent à distance des contenus psychiques tellement douloureux et inacceptables qu'ils n'envisagent pas de pouvoir les penser, et encore moins de les dire. « Ils se trouvent alors dans l'impérieuse nécessité de poser un acte en lien avec ces pensées. De cette façon, ils tentent de circonscrire dans l'espace de cet acte ces mêmes pensées qu'ils avaient craint de ne pouvoir contenir dans leur enveloppe psychique s'ils les avaient rendues conscientes » (p. 163). C'est ainsi que nous affirmons que l'agir devient une demande de symbolisation des contenus psychiques souffrants.

Au sujet des contenus psychiques non symbolisés, Declerck (2001), dans son témoignage de son travail auprès des itinérants de Paris, parle de leur difficulté centrale d'être en lien et de verbaliser et d'adresser leurs demandes d'aide. Il dira, plus spécifiquement, que les itinérants sont « incapables de symboliser, de métaboliser psychiquement leurs pulsions et se présentent comme s'ils étaient condamnés à répéter *ad nauseam* des passages à l'acte autodestructeurs ». Ces passages à l'acte auto et hétéro agressifs des liens, sont sensiblement les mêmes, qu'il s'agisse de liens thérapeutiques, familiaux, amoureux ou amicaux. Pour un sujet de notre échantillon, on constate des passages hétéro et auto agressifs dans le lien thérapeutique, amoureux et envers lui-même. Ces passages à l'acte se répètent dans plusieurs scènes de sa vie, créant au fil du temps un vide autour de lui :

« Il y a de quoi qui roule pas dans ta tête là, parce que c'est de l'auto-destruction là, de la mutilation carrée. Passer des nuits blanches à... à fumer, à faire de la cocaïne là pis à... pis il y en a qui s'injectent, à se shooter de la coke dans les veines là... (J04) »

« Je veux garder certains comportements, mais je disais ça, je disais ça à la madame, à l'intervenante qui animait la thérapie. Mais là on dirait que j'étais révolté pis non c'est de la merde, moi je veux rester de même, il y a rien à faire, blabla, pis je me suis fait mettre dehors aussi. Ça éloigne les gens aussi. Le monde vienne tanné de t'entendre chialer tout le temps (...) peut-être qu'inconsciemment je fais ça pour éloigner les gens. (J04) »

« ... j'avais une copine, tout ça, sauf que je flambais toute mon argent dans la drogue. Pis là c'est quand ma copine elle m'a... elle m'a flushé, elle m'a dit... elle m'a dit... qu'elle me disait là gelé j'ai fini de t'endurer là. (J04) »

La « grande désocialisation » comme le nomme Declerck (2001) est, avant tout, une pathologie du lien. Du lien à soi-même, comme du lien aux autres et au monde. Selon nous, en regard de notre étude sur les mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques étudiés aux chapitres précédents, nous croyons que ces désirs fondamentaux issus du manque familial n'ont pu être symbolisés et constituent le cœur même des écueils importants de la demande d'aide et du mouvement d'itinérance.

Dans notre échantillon, nous observons que 11 sujets utilisent une ou plusieurs formes d'agir comme mode d'expression de leurs demandes. De ces 11 sujets, sept utilisent strictement l'acte comme mode de formulation de leurs demandes. Aussi, dans notre échantillon, seulement deux sujets verbalisent et adressent leurs demandes d'aide et leurs désirs, sans recourir par moments à l'acte.

Afin de bien comprendre la demande en acte ou la demande latente devant être interprétée par une tierce personne, en voici quelques illustrations. À titre d'exemples, quelques jeunes (4/15) nous parlent de leurs délits comme étant une demande de justice et de place ou comme une mise à distance des idéaux parentaux.

« ... les corporations méritent qu'on les vole, ils ont juste à nous donner des jobs ou à donner leurs surplus aux pauvres. (J02) »

« Je volais aussi souvent, la police me ramenait chez-nous pis ma mère était comme plus capable de dealer avec ça. Ah je pense que c'est un peu ma façon de dire que... d'appeler à l'aide là, pis que j'étais dégoûté, pas bien. C'est comme une façon de me venger. De ma mère du fait que... qu'elle était pas du tout comme j'aimais pis que c'est peut-être ma façon de dire que je voulais vraiment pas être comme elle. À son image là. C'est ça. J'ai jamais vraiment senti de place là... je pense c'est un peu ma façon d'y dire. (J13) »

Certains jeunes (3/15) parlent de leurs tentatives de suicide ou de leurs overdoses comme étant des demandes extrêmes d'amour ou d'attention, adressées initialement aux parents.

« ... j'ai voulu mourir pour attirer l'attention (...) je l'ai eue par l'attention des infirmières. Ça a de l'air con à dire mais moi j'allais chercher de l'amour là-dedans, c'est la façon que j'y arrive (...) mais j'ai vu qui t'écoutent (les infirmières lors de son overdose) pis l'affection que j'ai eue c'est comme... c'était une forme d'amour que j'allais chercher (...) t'es tout chaud, t'as des couvertures sur toi pis vous allez prendre un bon bain... (J07) »

Pour d'autres sujets (3/15), entraver la route des gens dans le métro ou l'autodestruction est une demande d'attention et une réponse à l'indifférence de l'entourage, souvent décriée par les jeunes.

« ... tu te mets carrément dans leur chemin, ils vont faire le détour. Mais ils vont faire comme si t'existais pas pareil, ils vont même pas te répondre. (J02) »

« Mais quand je suis en christ moi après les autres souvent j'allais prendre une bière. Mangez de la marde, vous allez voir, vous allez voir quoi, c'est qui qui boit pis qui qui est malheureux au bout de la ligne, c'est moi. C'est se mutiler genre... pour attirer l'attention et montrer aux autres... (J07) »

Pour d'autres encore (5/15), la récurrence d'un geste, d'une présence ou d'une simple demande peut être une demande plus profonde d'un lien à l'autre ou l'expression d'un désir de changement qui demande à être interprété par une autre personne.

« Pis à un moment donné le médecin, c'était une femme le médecin de St-Luc, pis à un moment donné elle m'a dit il me semble que tu serais un candidat pour un maintien (le programme de méthadone), mais elle dit ça fait trois fois que tu viens, c'est... elle dit c'est pas que tu veux pas, tu veux, c'est difficile. (J06) »

« C'est comme moi là, si tu veux je sors de l'hôpital. Ça fait que j'ai parlé au médecin un peu là pis là j'étais... j'étais down là (...). Ben ils savent que je prends pas mal de (alcool)... chaque fois que j'y vas c'est pour le même problème ça fait que... Comme hier, ils savent que j'aime mieux rire que brailler ça fait que on en riait un peu là, pis il y a des infirmières qui me connaissent là ça fait que (...). Comme le docteur je pense que ça fait quatre fois que je le vois lui là. En trois mois là. Ça adonne que je tombe sur lui. Il dit oui, il dit il faudrait que t'arrêtes là... (J05) »

Certains jeunes (5/15) parlent également du bris des règlements dans les ressources d'hébergement ou de la violence comme une recherche d'attention, une expression de leur souffrance, une recherche de contact, de lien, alors que ces gestes, en contre-partie, provoquent habituellement un conflit et une mise à distance. Un sujet de l'échantillon

dénonce, plus particulièrement, les expulsions des ressources suite à des crises et des bris de règlements, alors que la crise signale souvent une demande d'aide criante et une souffrance sans mot.

« ... c'est parce que ils veulent aider les gens à un certain point mais à un moment donné c'est quand que les gens en ont plus besoin que là... que là ils les acceptent plus. Parce que ils ont une situation de crise, ils arrivent icitte avec plein de problèmes là, pis là ils sont pas capables de dealer avec, ben là s'ils ont le malheur mettons comme de boire une bière ou de... de crier après quelqu'un ou pousser quelqu'un ben c'est automatiquement ils sont barrés. Pis dans le fond pendant tout ce temps-là... ben c'est quasiment un coup de pied dans le cul pour te dire débrouille-toi autrement aussi là, mais c'est pas le meilleur temps, c'est le pire temps, ça c'est quand les personnes ont des... ont des gros problèmes. Ils barrent pour pas... pour pas avoir de problèmes parce qu'eux autres aussi si ça devient une place à problèmes mais la police rentre pis ferme ça souvent. Il faut que ça garde une bonne réputation pis toute là, pis que toute ait l'air de ben aller. Ça fait que ça, ça je trouve ça... il y a peut-être de quoi là à travailler là-dedans, arranger quelque chose. Je sais pas, une espèce de... de sortie de secours là ou... pour ce genre de cas-là. (J09) »

Que dire enfin des nombreuses manifestations publiques dans les rues comme demandes de justice et d'équité? Certains jeunes (3/15) parlent des manifestations comme d'un devoir de citoyen pour « éveiller la population » ou comme d'un droit acquis sur la rue pour se faire entendre, pour « changer le monde ». Selon nous, cette demande est initialement adressée aux parents, puis transférée à la société; combattre sur le champ social l'effondrement de son monde intérieur.

« ... c'est quand que je m'implique dans les manifestations pour justement... c'est comme je te disais tout à l'heure, je suis un activiste sur les bords là pis... J'ai une satisfaction, une grande satisfaction de voir que christ... au moins il y a quelqu'un qui... qui réalise, christ, c'est quoi qui se passe dans la société pis dans le monde qui... qui est là pour essayer de réveiller les autres pis dire aïe ça c'est pas correct là, c'est comme c'est pas ça qu'on a de besoin (...). Que je me dis oui, okay, je suis un être

humain, je suis égal à tout le monde, j'ai pas d'affaire à dire quoi faire, mais je vas te le dire si tu viens brimer ma vie par exemple, si ce que tu fais vient déranger ma vie pis ceux de mes proches ben... là oui, à un moment donné j'ai la responsabilité, c'est mon devoir de me battre, c'est le devoir de tout être humain. Je me dis activiste, non, je suis pas activiste, je fais ce que j'ai à faire, c'est mon devoir d'aller manifester pis d'aller... c'est mon devoir d'être humain là, c'est de... Que à tout prix on parvienne à vivre dans un environnement de paix, d'amour. (J08) »

La charge émotive que sous-tend la demande en acte semble éloigner les acteurs d'aide, plus que les sensibiliser aux désirs et besoins exprimés par ces jeunes. En effet, cette formulation de la demande via l'agir semble être une limite majeure à la création d'une relation d'aide et à l'offre de services adaptés aux besoins et désirs des jeunes.

« Au début je l'ai eue l'attention et l'amour des infirmières, mais après (après plusieurs tentatives de suicide) c'est comme au loup, personne te croit. (J07) »

Kammerer (2000) parle de la fonction de communication des passages à l'acte et de la fonction d'interprétation de l'interlocuteur :

L'acting-out donne à entendre à un autre. C'est une demande de symbolisation, exigée dans un transfert sauvage. C'est à l'autre qu'est confié le soin de déchiffrer, d'interpréter les scénarios (...). En bref, un passage à l'acte peut rester un billet aller simple si le témoin ne répond pas par la proposition d'une recherche de sens. En revanche, s'il soutient cette position, le sujet pourra y trouver un aller-retour c'est-à-dire découvrir le discours agi qu'il tentait de tenir et y reprendre la parole. Alors ce discours pourra être examiné consciemment par lui. (p.162)

Selon notre analyse du discours des sujets, cette fonction de communication semble échouer pour la plupart, puisque les agirs se répètent et ne trouvent pas de sens dans une relation thérapeutique. Les intervenants semblent être en attente d'une demande verbalisée et adressée, alors que la majorité des jeunes sont dans une impasse de la parole; l'acte tente d'adresser une souffrance que les mots et la psyché ne peuvent se remémorer ou exprimer.

Dans ce contexte, comme une verbalisation d'une demande d'aide implique inévitablement un lien au récepteur de la demande et des mots pour nommer la souffrance ressentie, nous comprenons aisément la cause de l'achoppement de la demande d'aide, tel que

nous l'avons constaté dans l'analyse du discours de notre échantillon. Certes, les besoins essentiels peuvent être demandés, mais les désirs fondamentaux d'amour, de place, d'attention, de justice et d'équité qui ont été bafoués pendant l'enfance demeurent pour la plupart inexprimables autrement que par l'agir. S'ensuit souvent alors un malentendu entre le jeune qui exprime ses désirs par l'acte et l'intervenant qui réfute l'acte et attend du jeune une demande verbalisée.

Le groupe de recherche du GRIJA en 1999, dans la recherche intitulée, *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants*, parle de la méprise de l'acte par l'entourage comme demande d'aide :

Les appels à l'aide formulés comme des provocations attirent la punition, soit une réponse agie elle aussi, le délit échouant alors dans son rôle de communication. La méprise peut être dramatique dans la mesure où ces gestes conduisent invariablement à plus d'enfermement, de baillonnement et de silence. Au-delà des agirs agressifs et délictueux, toute activité peut en venir à représenter une façon d'exprimer l'intolérable : les sujets donnent souvent l'impression de ne pas tenir en place, comme si tout ce qui ne pouvait être contenu et n'arrivait pas à être évacué les condamnait à la bougeotte constante. (p.139)

Il subsiste souvent un malentendu entre les désirs d'aider de l'intervenant et les désirs profonds liés aux manques vécus pendant l'enfance des jeunes qui s'expriment par l'agir.

Terminons notre étude sur les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide par une réflexion sur l'échange et le don de soi des jeunes rencontrés.

*Réflexion sur l'échange et le don de soi*²⁹

Dans notre étude sur la représentation de l'aide chez les jeunes adultes itinérants, nous avons constaté qu'il y avait très peu de désirs verbalisés et adressés aux intervenants et que le lien aux ressources et aux intervenants était majoritairement utilitaire ou ponctuel lors d'un besoin urgent. Nous avons alors émis les hypothèses d'une tentative de mise à distance des autres et des contenus souffrants comme mécanismes de protection narcissique et le désir de réparation des relations passées comme frein aux relations d'aide actuelles. Il y a donc eu

²⁹ Le don de soi est, selon nous, un investissement libinal et relationnel du sujet par la position d'aidant adoptée.

un retrait des investissements relationnels, pour la plupart des sujets, à la suite des ruptures familiales et sociales.

Or, ce que nous constatons, c'est qu'il y a, pour l'ensemble des sujets, investissement relationnel par l'échange avec des pairs et investissement libidinal avec ce que nous nommons le don de soi où le sujet se place en position d'aidant. Alors pourquoi ces sujets peuvent-ils s'investir dans une relation d'échange ou d'aide avec des pairs et non avec des intervenants? En fait, nous croyons que l'échange est possible puisqu'il se fait sur une base égalitaire, avec des gens qui ont une histoire, une expérience et une situation sociale similaires. Il y a réciprocité et parfois perception d'homogénéité qui rendent l'échange et la relation possible. Certains sujets ont même évoqué la fonction de survie de l'échange sur la rue et dans les relations par l'interdépendance de chaque membre.

L'homogénéité comme base de l'échange : « Les partages c'est ça là. Parce que à un moment donné moi j'ai pas l'argent, pis il y en a un autre qui en a, ben c'est comme des services. Parce que il y en a qui ont le même problème que moi là, pis quand tu dis ben là... mettons aujourd'hui, j'ai le goût de prendre une bière pis j'ai pas d'argent, pis là... ça fait que là si un autre jour c'est un autre pis il a le goût de prendre une bière pis moi... on se dépanne, on s'arrange. On est tout le temps le même... on vient manger icitte là, on va coucher à la Maison du Père ou... Old Brewery Mission, c'est ça, c'est ça que je veux dire le même... Pis on travaille pareil un peu ça fait que... C'est pour ça on est pas mal sur le même... niveau je trouve là. On est pas identique mais pas loin. (J05) »

L'échange qui permet la survie : « Mais on était dans la rue tous les deux, elle c'était une petite quêteuse pis elle faisait ses mauvais coups pis moi avec j'étais en fugue du centre d'accueil pis de la famille d'accueil. Mes hostie de parents. Mais on s'est rencontré à un moment donné sur la rue pis on s'est mis à se parler, on est devenu des chums avec le temps là, pis c'est ça, on s'est tout le temps aidé là, mais on s'est tout le temps tenu, pis on se tient un et l'autre, hostie, c'est comme les maillons d'une chaîne man, pis si ça pète la chaîne elle marche plus, il faut pas que ça pète (rire), c'est

niaiseux. K. elle connaît mes plus grands secrets, mes plus grands désirs, ah oui. Pis c'est pareil pour moi là, on se connaît un et l'autre là. (J08) »

En ce qui concerne le don de soi, nous constatons qu'il permet de prendre une position et une place qui leur a souvent fait défaut dans leur milieu familial et représente une forme de valorisation narcissique importante. En effet, la position d'aidant donne le sentiment d'être utile, elle permet d'apaiser leurs propres souffrances de façon momentanée et elle permet de donner un sens à leur propre expérience d'itinérance en se positionnant comme l'expert.

« Là maintenant au lieu d'y retourner ben quand j'ai le temps libre je passe ici voir du monde. Je vais jusque là-bas, ben à quatre heures voir qui, qui est là encore pis qui qui est pas là, pis voir comment ça va. Je les vois encore là. Je sais que ça leur donne le courage, ils disent ben regarde lui s'il est capable, nous autres aussi on est capables. Pis en même temps les faire chier mais indirectement, pas à la façon de l'intervenant. Ah ce soir, ah je vas au cinéma, ah oui. Le dix piastres là que t'as acheté un gramme, ben moi je vas aller voir un film avec ma blonde, pis après ça on va aller chez-nous, on va souper. Là le gars il va être... il va rentrer, il va monter, il va y réfléchir là. (J15) »

La position d'aidant permet de prendre une place au sein de la famille et de se revaloriser auprès des parents : « Toute l'aide que j'ai donnée à ma mère pis toutes les affaires que je faisais à leur place là, il (le frère) s'est rendu compte ben vite quand je suis parti. Parce que check ben, j'ai resté un bout chez ma mère, là toute l'aide que j'y donnais pis toute, ma mère elle était rendue fière de moi. Comme de mon père pis de ma mère je me... c'est rare que je me suis fait... c'était rare jusqu'à maintenant que je me fasse dire, que je me fasse donner des compliments. (J02) »

Par ailleurs, nous croyons que l'échange et le don de soi sont possibles, pour les sujets rencontrés, comme modes d'investissement relationnel et libidinal car ils ne placent pas les sujets dans une dette symbolique et relationnelle et ils garantissent une relation sans emprise, sans transgression, sans contrainte et surtout sans risque important de rejet et

d'abandon. La demande d'aide, pour sa part, place les sujets dans une dette symbolique difficile à assumer et maintient un lien empreint d'un risque d'abandon.

« Oui, c'est même très important. Moi j'aide pas quelqu'un en attendant quelque chose en retour et j'aime pas... ben j'aime pas... j'apprécie pas quelqu'un qui me... qui me réclame l'aide qu'il m'avait apportée. Quelqu'un qui me dit je t'ai déjà prêté de l'argent, t'étais malpris, je t'ai déjà aidé à déménager, donc t'es obligé de l'aider aussi, des trucs comme ça. Aider il me semble que... on le fait plus pour soi que pour l'autre en premier lieu. Oui, en premier lieu, je pense qu'il faut faire pour soi avant. (J15) »

Ce paragraphe demeure une réflexion sur l'échange et le don de soi; il pourra servir à formuler certaines pistes de recherches futures.

3.4 Conclusion

Nous avons questionné, dans ce chapitre d'analyse, la représentation des jeunes rencontrés sur l'aide et plus précisément leur perception sur le réseau d'aide aux itinérants, sur les limites de l'aide perçue et sur l'utilisation des services rendus et sur l'état des désirs et de la demande manifeste et latente. Cette analyse du discours des entretiens de recherche jumelée à notre analyse des mouvements relationnels et identificatoires (chapitres I et II) nous a permis de dégager par la suite les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide et de formuler une compréhension de l'achoppement de l'aide. Nous avons dès lors émis trois pistes explicatives, soit la protection narcissique et la crainte du lien; le désir de réparation comme frein à la demande d'aide et au lien thérapeutique; les soubresauts du non symbolisé : la demande en acte, la transmission et la répétition transgénérationnelle. Nous avons complété cette étude par une réflexion sur l'échange et le don de soi comme investissement relationnel et libidinal acceptable pour ces jeunes.

En somme, la majorité des jeunes rencontrés craignent le lien à l'autre et le lien à leur propre contenu psychique, d'où l'achoppement de la demande d'aide. En effet, les résultats de notre analyse nous indiquent clairement un lien entre l'achoppement de la demande d'aide et l'histoire personnelle des jeunes ponctuée de ruptures, de conflits, d'abandon et de liens pathologiques à la famille. Aussi, nous constatons une corrélation étonnante entre la

formulation de la demande et le contenu de la demande. En effet, nous remarquons une grande difficulté, pour les sujets, de verbaliser des demandes fondamentales d'amour, d'attention, de place, de justice et d'équité. Comme si les mots ne pouvaient exprimer toute cette souffrance, comme si le lien à l'aidant était potentiellement trop dangereux pour être envisagé. S'observent alors de nombreux agirs pour exprimer l'indicible, le non symbolisable. La plupart de ces agirs sont des demandes latentes en attente d'interprétation par une tierce personne. Or, nous le constatons et la littérature sur l'aide le mentionne, que ces agirs ne font souvent qu'éloigner l'entourage et les acteurs d'aide, l'agir échouant alors dans son rôle de communication.

Cette analyse sur les enjeux relationnels et narcissiques de l'aide chez les jeunes itinérants rencontrés nous invite à poser deux questions fondamentales. Comment aider et entendre l'autre autrement que dans la parole? Comment aider le jeune itinérant à élaborer et à symboliser sa souffrance passée afin de mettre fin à des tentatives de réparation du passé errantes et à amorcer un mouvement vers l'avant?

CHAPITRE IV

LES LIEUX ET LES FORMES DE LA CONFLICTUALITÉ PSYCHIQUE :

UNE ANALYSE PLUS CONCEPTUELLE DU DISCOURS DES SUJETS

4.1 Introduction

Après un parcours d'analyse du discours des sujets, nous arrivons, à ce chapitre, à une dernière phase d'analyse, dite conceptuelle. L'analyse thématique et dynamique a permis de mettre en relief donc les différents mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques, de la vie infantile des jeunes rencontrés à leur vie de marginalisation actuelle. De cette étude du mouvement, nous avons dégagé les lieux et les formes d'expression de la conflictualité psychique des sujets, soit le corps, l'agir et l'acte d'itinérance.

Le vécu dans le corps explore la consommation d'alcool et de drogues des jeunes rencontrés et l'interprète comme une mise à distance des contenus psychiques souffrants non symbolisés et une mise à distance des autres qui menacent de faire ressurgir ces contenus. Le vécu dans l'acte interprète les différentes formes d'agirs dont les jeunes témoignent : l'agir comme tentative de contrôle et de maîtrise de soi, des autres et de l'environnement et l'agir comme source de valorisation narcissique. Enfin, l'acte d'itinérance, pour sa part, est étudié sous l'éclairage des concepts psychanalytiques de l'investissement libidinal et objectal, de la répétition et de la réparation. Étudions à présent chacun de ces lieux et modes d'expression de la conflictualité psychique.

4.2 La nature de la souffrance témoignée par les jeunes

À la rencontre des jeunes itinérants de notre échantillon et à l'analyse thématique et dynamique de leur témoignage, nous avons constaté que la majorité d'entre eux exerçaient une mise à distance des contenus souffrants issus des relations conflictuelles avec les parents, de conflits identificatoires importants, de ruptures de liens avec peu de possibilités de réparation auprès d'une personne substitut. Cette mise à distance de la souffrance et des contenus non symbolisés s'actualise par des ruptures avec le monde social, par des agirs et la violence et par la toxicomanie et l'alcoolisme. La majorité des jeunes rencontrés se situent dans la sensation par l'intoxication ou dans la déliaison par l'agir et la violence ; peu d'entre eux se situent dans la recherche de sens et de symbolisation de leur histoire relationnelle et identificatoire. Kammerer (2000) parle du vécu dans le corps et dans l'acte chez les jeunes abandonnés ou ayant vécu de la violence dans la famille :

Face à une situation angoissante, le passage à l'acte violent est leur recours presque obligé. Il atteint un persécuteur présent dans la réalité externe et il leur permet d'éviter de percevoir en eux-mêmes le persécuteur surmoïque interne qui les confirme dans l'échec, leur interdit le succès. Désinvestissant ou fuyant la pensée, ils s'en remettent au corps pour résister à l'insupportable ou pour ne rien en connaître. Le corps en mouvement, surinvesti, leur permet de tenir à distance tout sentiment de passivité. (p.55)

Afin de mieux comprendre ce processus à l'œuvre, étudions chacun des éléments qui le compose, soit un rappel des différents niveaux de la souffrance témoignée par les jeunes, et les divers mécanismes de mise à distance de cette souffrance, tels que les passages à l'acte et les recours à l'acte, la violence, la toxicomanie et l'alcoolisme.

Tous les jeunes rencontrés, à un moment ou à un autre de l'entretien, témoignent de la souffrance vécue dans le lien aux parents, puis sur la rue, des difficultés émotionnelles liées à leur situation d'itinérance et à la désaffiliation. Le but ici n'étant pas de démontrer que les jeunes itinérants souffrent, mais bien de retransmettre la nature de leur souffrance pour mieux comprendre ce qui les touche, les fait réagir et ce qui se cache derrière le masque du « caïd », du « gros tough », du « punk », et des différents comportements auto et hétéro-destructeurs. Il s'agit ici de faire un rappel de la nature de la souffrance témoignée par les jeunes rencontrés.

Les jeunes itinérants évoquent quatre sources principales de souffrance : une souffrance liée à leur histoire relationnelle et identificatoire, une souffrance liée à la vie de rue et à l'ancrage dans le mode de vie itinérant, une souffrance liée à une dépendance et enfin une souffrance que nous pouvons qualifier de narcissique³⁰.

La souffrance liée à leur histoire relationnelle et identificatoire

Nous avons étudié aux chapitres I et II de l'analyse thématique et dynamique, les mouvements relationnels et identificatoires chez les jeunes itinérants rencontrés. Ce qui se dégageait principalement, était une histoire relationnelle, pour la plupart, en rupture avec les figures parentales, ou une transmission par les parents de l'institution interne, des valeurs et de la loi sur le mode du trop ou du manque. Plusieurs sujets ont alors créé des ruptures avec leur milieu d'origine et se sont trouvés un nouveau milieu d'appartenance afin d'échapper à la souffrance du manque ou à l'emprise parentale. Malgré la coupure, il subsiste une sensation de « malaise », de « mal de vivre », de souffrance diffuse sans mots.

« En-dedans... en-dedans de moi là, bof, il y a un paquet de facteurs, ben le malaise c'est quoi ? Le malaise c'est que j'ai de la misère à me vivre (...). C'est peut-être des blessures là que... que j'ose pas encore aller voir. (J06) »

La souffrance liée à la vie de rue

La majorité des jeunes rencontrés, soit 12/15, parlent de leur souffrance liée au mode de vie sur la rue, au dénuement matériel et à la détresse psychique. Ce qui ressort principalement est l'état de survie, la solitude, le désespoir et le sentiment de vide.

« ... on le sait c'est quoi rusher, on le sait c'est quoi quand on a besoin d'aide pis comment est-ce que c'est chiant quand personne veut nous aider (...) ils savent pas c'est quoi en arracher dans le fond. (J02) »

³⁰ Nous entendons par souffrance narcissique, une souffrance associée à une image négative de soi et à un écart entre l'idéal du moi et la réalité.

« Parce que quand ça fait déjà trois jours que... bon j'avais pas mangé, j'avais pas dormi, mais tout ce qu'on pense maintenant c'est qu'il y a plus rien qui va marcher pis que tout ce qu'il reste à faire c'est peut-être mourir là. (J01) »

« ... petit à petit tu t'enfonces, tu t'enfonces, tu t'enfonces, tu t'enfonces. À un moment donné c'est le désespoir. Moi je sais qu'à un moment donné on était rendu le dimanche là pis je me disais ça peut plus... je peux pas aller plus loin là, j'ai plus une cent, j'ai plus de ressources, j'ai plus rien là. (J06) »

Les jeunes qui témoignent de leur souffrance reliée à la vie de rue, parlent également d'une souffrance liée au regard social et aux jugements perçus des gens sur leur mode de vie d'itinérance. Plus spécifiquement, les jeunes rencontrés dénoncent les jugements sur leurs difficultés d'insertion sociale, l'humiliation ressentie et surtout l'indifférence des gens qui les croisent sur la rue.

«Itinérant parce que la... parce que la vision du monde qu'ils ont de l'itinérance c'est... attends comment je pourrais dire ça, quelqu'un qui vit dans la rue, quelqu'un qui veut pas s'en sortir ou ben qui se lave pas ou... tu regardes le monde, c'est ça les préjugés. Tandis qu'il y en a qui veulent s'en sortir sauf que soit qu'ils ont des problèmes de boisson, des problèmes d'alcool, des problèmes de.... c'est la même affaire là. (J14)»

«Ça fait que il y a ben du monde qui pensent de même pareil, il y a la police, il y a des vendeurs de drogue, il y a... pis il y a ben... il y a ben des citoyens, il y a du monde quand que... admettons tu fais du squeegee, ils sortent de leur char pis ils veulent te battre, ça, ça arrive assez... assez fréquemment, ou ben là il y en a qui essayent de t'écraser avec leur char. Même simplement en traversant la rue. Oui mais c'est un petit peu... là c'est une genre de guerre des classes, hein, je pense. (J09)»

«T'es en train de jouer de la musique, t'as cent personnes contre une qui te voyent pas pis qui t'entendent pas, pis pour que... t'existes même pas. T'as-tu déjà essayé ça, tu te mets carrément dans leur chemin, ils vont faire le détour. Mais ils vont faire comme si t'existais pas pareil, ils vont même pas te répondre. Le monde ils s'en foutent, le trois-quarts du monde s'en foutent de toi, le trois-quarts du monde ils se disent ah

c'est rien que ça, c'est rien que des hosties de drogués, ah c'est rien que ci, ah c'est rien que ça, c'est rien que des hosties de crosseurs, c'est à eux d'aller travailler (...). Pourquoi il est tombé là-dedans, ça c'est plein de monde ils le savent pas pourquoi que le monde ils prennent pas le temps de te poser la question, t'existes pas pour eux autres, t'existes juste pas. Pis ça, ce que je dis là là, on dirait que... t'existes pas pour le monde là parce que le monde au fond ils ont juste des préjugés... (J02)»

La souffrance liée à une dépendance

Plusieurs sujets (7/15) parlent d'une souffrance liée à leur dépendance aux drogues et à l'alcool. Cette dépendance s'inscrit dans leur histoire et occupe plusieurs fonctions adaptatives, de fuite ou de répétition. Ces aspects de la dépendance seront abordés plus loin dans ce chapitre. Ce que nous tentons de faire ressortir à ce point-ci de notre étude, c'est la souffrance liée à l'état de dépendance et aux conséquences sur la santé physique et mentale et sur leurs difficultés de réinsertion sociale.

« ... le mal intérieur que la consommation peut t'amener, l'enfer que ça peut amener. Le désolément, la tristesse que tout ça peut amener (...). Il y a de quoi qui roule pas dans ta tête là, parce que c'est de l'autodestruction là, de la mutilation carrée. Passer des nuits blanches à... à fumer, à faire de la cocaïne... c'est pour ça que tantôt je disais au début c'est que j'en ai perdu la raison, t'en perd carrément la mémoire. (J04) »

« Mangez de la marde, vous allez voir, vous allez voir quoi, c'est qui qui boit pis qui est malheureux au bout de la ligne, c'est moi. C'est se mutiler genre... (J07) »

La souffrance narcissique

Nous pouvons déceler une souffrance narcissique pour la majorité des sujets, soit 9/15, à travers leur discours sur leur cheminement et leur vie d'itinérance. La souffrance narcissique se traduit chez nos sujets par l'écart perçu entre leur idéal du moi³¹ et leur

³¹ Selon Laplanche et Pontalis l'idéal du moi est l'« instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisations du moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et

situation d'itinérance, par le sentiment de « honte de vivre comme un itinérant », par la culpabilité consciente ressentie devant les vols perpétrés pour obtenir de la drogue, par leur incapacité à remplir adéquatement, selon eux, leur rôle de parent ou par le constat de répéter des comportements néfastes qu'ils souhaitaient cesser.

« ... c'est ridicule à dire mais je pense que je vois... une gang de jeunes de mon âge a passé tous bien habillés pis tous des beaux bonhommes pis toutes des belles dents blanches, souriants pis ils ont l'air heureux, mais là ça, ça me fait chier, c'est... c'est ça mon mal de vivre. Moi je suis pogné dans le parc à grelotter pis, tout crotté pis tu pues, pis je les vois passer dans mon petit coin, dans ma petite bulle, dans mon petit ombrage je les vois passer. Toute petant de vie... les belles... c'est des belles femmes, des belles jeunes filles qui passent là pis qui me... qui me font jamais un sourire à moi parce que... ils ont des meilleures expériences que ça dans... des meilleures attentes que ça de quelqu'un, d'un gars... d'un homme dans le fond (...) je suis ben trop magané, je suis ben trop crissé de la vie, je suis ben trop fucké. Ben c'est ça que je te dis mon mal de vivre, c'est comme ben fuck you, c'est pour ça que je te dis que moi à 26 ans je... je devrais avoir un bacc au lieu de me geler en train de faire qui sait quoi (...). Moi quand je me regarde dans le miroir j'aime pas ce que je vois, okay, premièrement j'aime pas mon image physique. (J04) »

«... quand tu te rends compte que... que c'est pas ça que t'as voulu faire dans ta vie, c'est frustrant. Après tout je peux pas sortir pis je fais rien de ma vie, c'est quoi que je vais faire ici un mois, un an... c'est... c'est vraiment... c'est vraiment frustrant. C'est pour ça que là aujourd'hui j'essaye... j'essaye de... comme j'allais dire, j'essaye de faire mon possible. Ma vie il y a toujours... il y a... moi j'ai toujours pensé de... d'être quelqu'un d'importance, de devenir un ingénieur, c'est ça que j'ai... que j'aurais aimé, mais ça, ça a tout tombé dans la drogue. (J03)»

Nous constatons que la souffrance témoignée par les jeunes itinérants rencontrés tire principalement sa source du lien aux autres, soit sous la forme du manque, de l'absence, soit

aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'idéal du moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer ».

dans le regard menaçant de l'autre, ainsi que de l'état de dépendance aux substances. La souffrance narcissique semble être la conjoncture d'une souffrance vécue dans le rapport aux parents et de l'écart perçu entre l'idéal et la réalité actuelle.

Cette section nous a permis de dégager la nature de la souffrance vécue, telle que témoignée par ces jeunes. Comment s'adaptent-ils à cette souffrance ressentie ? Ce que nous constatons, pour la vaste majorité des jeunes rencontrés, soit 12/15, c'est la mise à distance des autres, de la souffrance et des contenus psychiques non symbolisés via l'agir et les recours à l'acte, la violence, la toxicomanie et l'alcoolisme. Nous considérons, par ailleurs, l'acte d'itinérance comme étant une extraction du monde social qui a fait souffrir pendant l'enfance et l'adolescence et comme un mouvement circulaire autour d'une souffrance sourde, sans mots.³² Ainsi, la souffrance semble être plutôt évacuée, éloignée ou déniée, au lieu d'être vécue et interprétée à partir de leur histoire personnelle. Étudions à présent chacun des mécanismes de mise à distance énumérés, soit les recours à la toxicomanie et l'alcoolisme, à l'acte et la violence.

4.3 La première forme d'expression de la conflictualité psychique : le vécu dans le corps de la souffrance infantile

Au paragraphe 4.2, nous avons effleuré le sujet de la dépendance à la drogue et à l'alcool via le thème de la souffrance témoignée par les jeunes. À cette étape-ci, nous proposons une analyse du sens et de la place de la toxicomanie et de l'alcoolisme dans le parcours de ces jeunes ainsi que du type de relation entretenu avec l'objet de dépendance. Dans le monde de la toxicomanie et de l'alcoolisme, les sensations remplacent le sens ; nous tenterons de proposer un sens à ce qui se joue strictement dans le corps. Nous proposerons un sens aux comportements alcooliques et toxicomaniaques des jeunes rencontrés via quatre thèmes principaux : un portrait de l'état de dépendance des jeunes rencontrés, la représentation des jeunes sur les conséquences de leur dépendance, sur leur image de soi et

³² La première recherche effectuée par le GRIJA en 1999, *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants*, parlait de la hantise des liens passés et de l'illusion d'une coupure avec les parents. Ces jeunes rencontrés étaient habités par les relations passées, par les conflits identificatoires, les ruptures, etc.

sur leurs relations, les fonctions possibles de la dépendance à un objet toxique et un sens interprété de la consommation.

4.3.1 Un portrait de l'état de dépendance

Avant de proposer un sens à la toxicomanie et à l'alcoolisme des jeunes rencontrés, dressons un portrait de leur consommation actuelle et antérieure ainsi que de leurs tentatives passées et présentes d'arrêt de la consommation.

Dans notre échantillon, seulement deux sujets sur 15 disent ne pas consommer d'alcool ou de drogues ou n'ont fait qu'expérimenter, à quelques reprises, la prise de drogues. Un de ces sujets dit par contre avoir produit et vendu du cannabis. Aussi, au moment de notre entretien, trois sujets avaient cessé de consommer depuis plus de trois mois ; un de ces sujets suivait un traitement à la méthadone prescrit par un médecin. Enfin, 10 sujets de notre échantillon se considèrent comme des consommateurs actifs : deux sujets consomment strictement des drogues, trois autres strictement de l'alcool et cinq autres combinent l'alcool et la drogue. En somme, 10 sujets sur 15 sont des consommateurs actifs au moment de l'entretien et trois autres tentent de cesser leur consommation. Enfin, sept sujets ont également des activités liées à la toxicomanie, dont la vente (sept sujets) et la production de drogue (un sujet).

Nous constatons également trois types de rapports à l'objet toxique chez les sujets rencontrés : l'omniprésence de la consommation, les arrêts brusques de la consommation et les cycles d'abstinence et de rechutes.

L'omniprésence de la consommation

Les sujets concernés, soit 5/15, semblent avoir un rapport exclusif avec l'objet de dépendance : leurs pensées et leur mode de vie sont basés exclusivement sur la recherche de l'objet (alcool ou drogue), sur la satisfaction du besoin et du manque et ce, au détriment des relations aux autres et à leurs autres besoins ou désirs. Aussi, certains affirment clairement qu'ils n'ont pas l'intention d'arrêter de consommer, les bénéfices de la consommation étant trop importants pour envisager l'abstinence.

« ... j'ai consommé du crack à longueur de journée, c'était du 24 heures sur 24... (J15) »

« ... c'était pas une vie parce que... parce que j'habitais tout seul, je buvais tout le temps et je passais drogué presque toute la journée. Pis... pis il y avait une fois, il a passé une semaine et demi que j'ai pas mangé du tout. (J03) »

« Moi, j'ai commencé à consommer j'avais sept ans. Ça fait que je suis tombé dans la drogue là. À 13 ans j'ai tombé dans la cocaïne. Pis là j'ai tombé d'aplomb. Hasch, pot, acide. Ces affaires-là, là, les drogues fortes un peu. Pis ça a continué en montant, non en descendant. Après ça moi j'ai tout le temps fait de la drogue. Cocaïne, free-base. Pis à 16 ans mais j'ai tombé dans l'héroïne. L'alcool au fond. Je faisais que ça. (J11) »

« Moi mon mode de penser m'a tout le temps amené à me geler. Tout ce qui se passe dans ma vie est orienté vers la consommation, c'est pour ça que mon mode de penser quand qu'il m'arrive de quoi va pas aller vers d'autres choses que de me geler. (J04) »

L'arrêt brusque de la consommation

Nous avons constaté que plusieurs sujets ont tenté, par le passé, d'arrêter de façon drastique la consommation d'alcool ou de drogue. Cette décision les a amenés, pour certains, à changer leur réseau d'amis construit à partir du besoin commun de consommer, ou à couper avec le milieu d'origine qui les incitait à continuer de consommer. Cet arrêt brusque de la consommation semble avoir fonctionné pour trois sujets, alors que les quatre autres ont rechuté, aussitôt le traitement de désintoxication terminé. Nous pourrions croire que seul le cadre de thérapie semblait, pour ces derniers sujets, soutenir le désir d'arrêter. Les trois sujets qui ont cessé la consommation sans rechute sont soutenus soit par une conjointe, soit par la famille, soit par leur sens de la responsabilité face à leur enfant. Le réseau social, les liens d'importance renforcent davantage le désir de cesser la consommation qu'un traitement de désintoxication.

« Je buvais tout le temps, pis là j'ai retourné voir mon père pis j'ai dit peux-tu m'aider. Il a dit okay on va t'aider, mais là c'est la dernière fois. Après j'ai... je suis allé en

taule (pour vol), je suis sorti... je suis allé en prison une semaine et après ça j'ai changé ma vie. (J03) »

« Moi j'ai fait une désintoxication pendant trois ans. J'ai fait trois ans debout. J'ai replanté pendant deux ans... bang je suis sorti de la thérapie pis j'ai consommé. Je me suis dit tout le temps mais si j'aurais peut-être pas planté (...) j'ai encore de la misère hostie à dealer avec ma rechute. (J11) »

« Moi j'ai arrêté de consommer. C'est que quand tu vois ta blonde est enceinte pis elle dit choisis entre ta coke pis ton enfant, woh minute. L'enfant il était voulu, c'était pas un accident, ça fait que on va prendre les responsabilités. J'ai diminué. Au lieu de prendre quatre, cinq grammes par jour, je prenais ça par semaine. Pis là à un moment donné j'ai complètement arrêté d'un coup sec. (J14) »

Les cycles d'abstinence et de rechutes

Certains sujets, soit 4/15, semblent être pris dans un engrenage d'arrêt de la consommation, puis de rechutes et ce, à répétition. Le désir d'arrêter semble ambivalent ou emprunté à une personne de l'entourage, d'où l'achoppement.

« À un moment donné j'ai repris le... le dessus, là oups ça... comme l'année passée j'ai resté quatre mois dans un loyer. Ça c'est un record. Ça allait ben, mais là à un moment donné oups j'ai... j'ai recommencé mon pattern là de... boisson pis... Un moment donné je travaillais pis je faisais juste boire pis à un moment donné j'ai dit à mon oncle, je travaille pour mon oncle, j'ai dit là je m'en vas en thérapie. Mais en ressortant j'ai recommencé. (J05) »

« ... ça fait 12 ans que... que je réalise que... que je sais que j'ai un problème de consommation pis ça fait 12 ans que... que j'essaye de m'en sortir. J'ai été chanceux moi parce que j'ai fait plusieurs désintoxes moi... pis ça m'a permis, tu vois ça fait trois ans là que je suis sur le programme de la méthadone pis ça m'a permis de faire des études (...) là je trouve ça (le sevrage), c'est moins dur que toutes les autres fois d'avant. Un moment donné j'avais arrêté de fumer mais j'ai fait du centre d'accueil

pendant un an et demi, là j'étais en forme, il faut dire que je faisais beaucoup de sports. Pis je voulais pas recommencer à fumer. J'ai recommencé petit à petit. Pis là j'ai commencé à fumer beaucoup, beaucoup, beaucoup. (J06) »

4.3.2 La représentation des sujets sur les conséquences de leur dépendance

Nous avons constaté que plusieurs jeunes utilisaient l'espace de l'entretien de recherche afin de faire un bilan sur leur consommation et ses conséquences sur leur image de soi, sur leurs relations et sur leur intégrité physique et psychique.

Quelques sujets (6/15) mentionnent certaines conséquences positives de leur consommation sur leur vie, tels que l'évitement de la souffrance psychique, la sociabilité et donc la création de liens qui semble être difficile sans l'effet désinhibiteur de l'alcool ou de la drogue et un sentiment de toute-puissance. Toutefois, ces effets semblent être temporaires, illusoires ou éphémères, le temps que dure l'effet d'intoxication.

« Surtout l'héroïne c'est comme ça. Je veux dire c'est comme magique là, ça va mal, pis là dès... dès que t'as ton petit nananne là pis que tu le fais, oups ça va bien là, j'étais prêt à aller jouer au tennis là, pis t'oublies là, je veux dire on vas-tu danser là (...). (J06) »

« Parce que moi je suis un gars de party pas mal là. Parce que moi je consomme un peu pour l'effet. Pis pour le plaisir. Parce qu'il y en a qui consomment juste pour l'effet pis qui vont être bêtes, ils parleront pas à personne, comme je te disais tout à l'heure là, il y en a qui vont arriver à la taverne ben ils vont être à leur table pis tout seul là. Mais moi c'est pas... pas ça là, c'est le contraire. Je bois pour le... le social là, le plaisir, pis le social, pis pour l'effet. (J05) »

La majorité des sujets (12/15) portent un regard plutôt sombre sur leur dépendance : ils parleront de perte des valeurs morales, de déchéance, du sentiment de perte de contrôle, de désinscription sociale, ainsi que de solitude et de ruptures de liens causées par la consommation.

« Ben il faut pas... il faut pas se le cacher non plus quand t'es rendu que tu fumes 500 piastres de free-base là, ça c'est pas normal. T'as 500 piastres dans tes poches, pis tu le flaubes à fumer de la roche là, c'est parce que t'es fucké, tu te le cacheras pas. Parce que dans la toxicomanie, moi, mes valeurs, je veux dire on crache sur tout... c'est écoeurant, c'est dégueulasse là la toxicomanie comment là ça peut aller (...) je suis ben trop maganné, je suis ben trop crissé de la vie, je suis ben trop fucké. (J04) »

« Ben là ça brûle une couple de cellules là, je suis sûr qu'il m'en manque une couple moi là, ça revient pas comme ça les cellules là. Je suis pas fier là. Je le sais, je suis un déchet de la société là... (J11) »

« Moi, j'aurais pu vendre ma mère pour avoir mon prochain hit (...). La peine, à mes parents j'ai causé sûrement beaucoup de peine, à ma mère là, mais je peux pas m'imaginer avoir un fils ou une fille, moi avoir une fille que savoir qu'elle serait dans la rue pis qu'elle faisait des hits, ben je viendrais fou, je viendrais fou d'inquiétude, je capoterais ben raide. Pis ça... ça je capote là-dessus d'avoir fait vivre ça à mes parents. Pas juste à mes parents, aux gens qui étaient alentour de moi qui m'ont aimé, qui ont voulu mon bien pis que j'ai laissé... je les ai laissé tomber, surtout les torts moraux (...). Quand qu'on parle de valeurs là, plus des valeurs... j'ai craché sur l'amour, l'amour de ma copine. Cette fille-là elle m'aimait là, elle était en amour avec moi là, mais j'ai craché dessus, j'ai craché sur l'amour, c'est des valeurs l'amour là, j'ai craché là-dessus combien de fois pour aller me geler. (J04) »

4.3.3 Le rôle inféré de la toxicomanie et de l'alcoolisme

À l'écoute et à l'analyse du discours des jeunes rencontrés, la consommation d'alcool et de drogues semble tenir un rôle principal, celui de pallier des souffrances infantiles, de pallier un manque d'amour, de protection et de limites pendant l'enfance. Certains sujets attribuent leur dépendance directement aux abandons, aux multiples rejets des parents, d'autres sujets seront plus évasifs et parleront de « mal-être », de « mal de vivre » qu'ils ressentent depuis longtemps. Dans notre échantillon, nous constatons que la toxicomanie ou l'alcoolisme sert encore aujourd'hui, pour certains, de palliatif efficace contre la souffrance

vécue, d'où la difficulté de cesser, alors que pour d'autres, ce palliatif semble temporaire ou achoppe à sa fonction et ne suffit plus alors à apaiser la souffrance initiale.

Ainsi, pour cinq sujets de notre échantillon, la drogue ou l'alcool comble toujours un vide, un manque affectif, permet « d'oublier » la souffrance infantile et actuelle, permet une gestion des émotions, ou permet de se sortir de la solitude et d'aller à la rencontre des autres. Comme les effets de la consommation agissent encore comme un palliatif efficace contre la souffrance et les difficultés relationnelles, l'abstinence ne semble pas possible pour le moment, ou si elle est envisagée, c'est pour répondre au désir d'une autre personne.

« Mettons que t'es sur le stress là, ça calme, moi ça me calme en tout cas. Moi je me dis tant qu'à prendre des pilules pour les nerfs ben je prends de la bière (...). Pis moi ben je veux pas ben ben arrêter aussi. C'est pas à 100% là, vouloir là. C'est à 60% à peu près là (...). Là j'ai une copine. Pis elle ben elle veut... elle voudrait que j'arrête de consommer. Ça fait que ça, ça peut être le 40% d'espoir là. (J05) »

« ... je consommait du P.C. à pleine planche parce que bon, christ, à un moment donné tes sentiments t'es plus capable de les vivre parce que bon, t'es plus capable d'aller vers l'aide nécessairement côté médical, pis toute, côté psychologue pis toutes ces affaires-là parce que bon t'es dans la rue pis que tu es en fugue, les cochons te courent après. Ça fait que là à un moment donné tu te mets à fumer ton joint pis à consommer, pour essayer d'oublier tes sentiments, tes problèmes pis toute (...). Maintenant oui je fume gros. Mais non je fais plus de chimique (...). Moi quand j'étais mal pris pis quand que je me sentais pas ben, que spirituellement ou ben moralement que je file pas ben mais je m'en vas dans la... sur le Mont-Royal avec mon sac de pot pis mon trois et demi de mush là pis je fais mon... mon mush, je fume mon joint là pis je réfléchis, je pense, je médite avec ça. (J08) »

Pour certains sujets, la drogue ou l'alcool sert de baume temporaire sur le « mal de vivre », permet de calmer momentanément « le stress » ou sert de moyen de contrer une blessure narcissique lors d'un vécu d'humiliation, de rupture amoureuse, etc. Les sujets concernés (7/15) constatent toutefois que l'effet est temporaire et qu'une fois l'effet d'intoxication dissipé, la souffrance revient de façon plus intense. La souffrance initiale est

alors renforcée par la consommation abusive d'alcool ou de drogues. D'autres sujets se questionnent sur ce moyen de pallier la souffrance, tentent de comprendre leur état de dépendance et considèrent leur toxicomanie ou leur alcoolisme comme étant plus souffrant que la souffrance initiale. Ces sujets tentent au moment de l'entretien, ou ont tenté par le passé, de cesser leur consommation.

« ... j'ai de la misère à me vivre (...) en plus que tu veux geler ton malaise de vivre, bon ben il faut que tu t'anesthésies le corps aussi parce que tu tombes en manque physique (...) ça calme tes douleurs là, mais à un certain moment donné tu t'enfonces là-dedans, ça crée d'autres problèmes (...). Pis ce bien-être là mais j'en voulais tout le temps. Mais si ça m'a... si ça m'a procuré un bien-être parce que... c'est parce que j'avais un malaise (...) tu consommes pour geler, pour te geler, pour pas sentir ton mal de vivre, mais un coup que t'as... un coup que t'as dégelé, bon ben, t'as encore plus le mal de vivre parce que tu prends pas soin de toi... (J06) »

« ... j'ai eu une passe suicidaire parce que je trouvais que le monde... il y a ben des jeunes qui trouvent pas leur place dans le monde parce qu'ils trouvent que le monde s'en va à la dérive un petit peu. Pis la drogue c'est parce que ça te donne un gros high, ça fait que là tu te sens ben pis toute pis t'oublies toute ça, pis là après quand... quand t'en... quand tu repognes ton down ben là c'est comme encore plus un gros écart on dirait. Parce que là tu retombes... tu retombes normal mais à côté de ça là, c'est tellement un gros écart que si tu as le goût soit de te suicider, soit d'en reprendre d'autres pour te regeler, des fois là, en tout cas c'était peut-être ça là, c'était peut-être rendu ça mon pattern, j'aimais pas ce que je faisais, j'aimais pas aller à l'école, je me sentais pas ben chez nous avec ma mère. (J09) »

« Pis que ça a pas marché avec ma copine, pis là je suis tombé dans le milieu de la dope tout de suite. C'est pas mieux, maintenant j'ai ce problème là aussi. (J07) »

4.3.4 Un sens interprété de la fonction de l'alcool et de la drogue

Dans les paragraphes précédents, la représentation des sujets sur leur état de dépendance, sur les conséquences positives et négatives et sur la fonction de leur

consommation était en avant-plan. Nous retenons principalement de la consommation la fonction de palliatif au manque affectif, au rejet infantile et à la souffrance diffuse actuelle. Ce palliatif semble toujours efficace pour certains, d'où l'omniprésence de l'objet toxique dans leurs pensées et leur vie et l'absence de désir d'arrêter, alors que d'autres se questionnent sur leur état de dépendance et constatent les conséquences néfastes sur leur santé physique et mentale et sur leurs relations.

À cette étape-ci, nous suggérons différentes pistes de réflexion sur la fonction de la consommation chez ces jeunes rencontrés ainsi que sur leur relation à l'objet toxique. Il s'agit de propositions d'interprétations du sens, à partir du contenu des entrevues, sur le thème de la toxicomanie et de l'alcoolisme, dans un parcours d'itinérance ou d'errance, majoritairement en rupture de liens affectifs et sociaux. Nous proposons trois grandes pistes de réflexion sur le sens de la dépendance à l'objet toxique : 1) le paradoxe de la distance et du repère identificatoire, 2) le corps comme lieu de projection et de décharge, et 3) la toute-puissance et la recherche de limites.

Le paradoxe de la distance et du repère identificatoire

La consommation ou, tout au moins, l'abus d'objets toxiques, attaque les liens du sujet avec la réalité en ce sens qu'elle transforme son rapport à l'environnement jusqu'à l'annuler parfois. Car le quotidien, temps où l'on est avec l'autre et/ou dans un rapport à l'autre, est centré autour d'un seul objet, le toxique, et l'emploi du temps du toxicomane ou de l'alcoolique est rempli par la recherche de ce même objet toxique et des moyens pour se le procurer. Les autres, le temps et la loi ou la limite sont comme dissous dans ce rapport à l'objet de dépendance, l'objet toxique. Pourtant, dans les représentations des sujets rencontrés, la consommation est aussi un marqueur personnel et social qui les classe, les situe dans les catégories de la dangerosité, de la délinquance, de la maladie ou de l'exclusion. Ainsi, la dépendance à un objet toxique semble tenir un double rôle, celui de distance avec les autres et l'environnement et paradoxalement, celui de repère identificatoire. Car si le rapport à l'autre permet de développer une identité personnelle et variée par le tri des différentes identifications offertes, l'abus de substances met une distance avec l'autre et recentre tout sur

un même objet. Cet objet toxique devient dès lors le seul objet qui puisse satisfaire un besoin, qui puisse apaiser une souffrance et qui puisse servir à s'identifier.

Le repère identificateur :

« ... moi je suis un toxicomane, je suis itinérant, pis ma toxicomanie m'a amené à mon itinérance, alors j'ai besoin d'aide (...). J'ai un côté impulsif et un peu délinquant. (J04) »

« ... que ce soit dans la toxicomanie, que ce soit dans l'alcool, moi je suis les deux, je suis un alcoolique toxicomane. Pis un héroïnomane, un ancien héroïnomane. (J11) »

« ... parce que moi je suis un bum, pis ma mère est plus capable de vivre avec ça. (J13) »

« Comme dit le juge, il dit monsieur vous êtes pas un criminel (arrêté pour vente de drogues et gangstérisme), vous êtes un délinquant, là vous étiez pas un criminel, vous étiez un délinquant. (J15) »

La distance avec l'autre :

« C'est comme toute est centré sur toi, tout est centré sur... sur toi, sur ton bien-être pour... pis pour avoir ton bien-être ça te prend ta consommation, c'est bien-être consommation (...). Je suis pas un consommateur social là, mais pantoute là, en dernier là je consommait tout seul là, tout seul avec moi, pis j'ai plus de fun. (J06) »

« Le problème de la toxicomanie, mais c'est ça que je vis là, si on parle d'itinérance en général là, je le sais pas, mais dans la toxicomanie moi je... ma valeur là, je sais pas les toxicomanes là qui sont dans la rue c'est... c'est la drogue. Il y en a plus de valeurs, il y a plus rien, il y a plus de valeurs, ça veut dire si t'es en manque de... de coke, si tu veux un hit, si tu vois un vingt piastres traîner ou qui sort de la poche de ton meilleur ami tu risques de le voler. (J04) »

Le corps comme lieu de projection et de décharge

Ce qui est frappant à l'écoute des entretiens au sujet de la consommation c'est la mise en scène du corps, comme lieu d'entreposage des difficultés et souffrances passées, comme lieu d'expression de cette souffrance, devant une pensée qui fait souvent défaut. Comment penser l'impensable ? Le corps devient alors surface de projection, de protection psychique et de décharge. Tonnelet (1997) dira qu'il y a dans cette forme de rapport à la réalité, liée à une substance externe et un mode de vie autour de cet objet total, comme « une tentative de mettre au silence une impossibilité à communiquer » ou encore un recouvrement d'autres symptômes liés à d'autres souffrances antérieures. Le rapport à l'histoire, à l'héritage infantile et à la subjectivité se vit dans un présent immédiat totalement dépendant des produits et de leurs effets. Tonnelet dira : « le plaisir est confondu avec les choses, le corps est réduit à lui-même comme une machine à besoins ». Ainsi l'autre et l'environnement ne sont utilisés que pour servir ce besoin impérieux.

À l'analyse de certains entretiens de recherche, il y aurait, dans la consommation, comme un mode résolutoire du conflit pulsionnel qui ne se joue qu'au niveau du corps. Parfois, il ne semble pas y avoir de possibilités à ce que l'objet de la pulsion soit pris au niveau du langage et du symbolique. Comme nous l'avons déjà dit, les sensations remplacent le sens et c'est le registre de l'avoir qui prend le dessus, avoir ou non sa dose. La consommation répétée des produits et leur mode d'usage ne peuvent nous faire mettre de côté la question de la pulsion et de sa maîtrise, pulsion au caractère envahissant par son insistance et qui agit comme décharge motrice. Si nous faisons un petit détour du côté de Freud (1929), la pulsion refoulée ne cesse jamais de tendre vers la satisfaction complète qui consisterait en la répétition d'une satisfaction primaire, et on a tous besoin d'un apport extérieur, de relations, qui viennent soutenir nos ressources internes. Or, bien souvent, les sujets rencontrés expriment d'une manière ou d'une autre leur douleur d'exister, comme si l'état de détresse originaire exprimé en entretien dans la relation aux parents, n'avait pu être apaisé.

« Toute qu'est-ce qui m'amène à du rejet me fait vivre beaucoup de choses là, me ramène à quand j'étais petit, le rejet de ma mère pis de mon père. C'est pour ça quand ça fonctionne pas avec une fille des fois je deviens... pas méchant mais je deviens...

ça me fait mal ici dans l'âme, pis c'est ça, c'est ça qui fait que ça se répète, le sentiment de rejet (...). Pis que ça a pas marché avec ma copine, pis là je suis tombé dans le milieu de la dope tout de suite. (J07) »

« ... parce qu'à vouloir expliquer comme ça on refoule tout le temps, tout le temps refouler les émotions, refouler des émotions, on refoule, pas les vivre, les refouler, pas en parler, ça va venir qu'à un moment donné tu vas éclater pis soit que tu vas faire de quoi de vraiment fou, ou tu vas aller consommer parce que tu vas éclater pis tout le temps... le mal intérieur va tellement être rendu grand à force de refouler que... que je vas aller me geler. (J04) »

La toute-puissance et la recherche de limites

À l'écoute des jeunes rencontrés au sujet de leur consommation, nous avons repéré deux rapports principaux à l'objet toxique : un rapport de toute-puissance et un rapport transgressif de recherche de limites.

Le rapport de toute-puissance permet, selon nous, d'entretenir une illusion d'autosuffisance qui annule le besoin de l'autre et le désir d'être en relation. C'est également un moyen pour ces sujets de reprendre le contrôle sur eux-mêmes ; la toute-puissance à l'objet toxique participe à un sentiment de maîtrise du monde (toute-puissance dans le rapport à l'autre), de maîtrise de leur corps et de leurs émotions (toute-puissance dans le rapport à la souffrance). Ce besoin de maîtrise et d'autosuffisance semble germer d'un parcours relationnel en rupture et de relations transgressives ou abusives pendant l'enfance.

« Je vendais, je vendais pis tout ça, je vendais peut-être 1250 piastres par soir. J'avais 18 ans ça fait que là je me pensais là le caïd des caïds, ça fait que... c'est drôle parce que dans ce temps-là le monde ils changent avec toi, là tu vends dans le club mais le monde ils sont... ça prend pas grand chose pour que le monde ils changent d'attitude... (J06) »

« J'avais un territoire, tout ça, j'étais très impliqué. Comme je dis, moi je fais pas quelque chose à moitié là. Donc j'ai été dans le milieu criminel, mais moi c'était

simple, je m'occupais des vendeurs, je vendais de la drogue. Je cassais la gueule à personne, je fournissais pas d'armes ni rien. Bon, je me faisais connaître un peu partout parce que je faisais un gros chiffre d'affaires, donc les petits vendeurs ils le savaient pas, mais les boss en haut ils savent que telle personne on n'y touche pas, il est précieux, pour eux autres, moi j'amenais l'argent. Pis moi je passais ça comme une vraie business là, ça c'est un client, ah mais il appartient à l'autre, je m'en fous, mais viens ici là, tu veux de la coke, tiens c'est... j'étais... j'étais très agressif dans la vente. (J15) »

L'abus et la dépendance à l'alcool et aux drogues peuvent se vivre également comme une expérience transgressive (transgresser les lois et dépasser les limites de son corps) de recherche de limites et d'intégration d'une loi. En apparence, le consommateur ne semble pas doté d'une fonction interdictrice qui viendrait faire limite ; l'objet drogue ou alcool est toujours accessible et le besoin va habituellement en croissant. Or, les sujets, dans leur rapport transgressif à l'objet toxique et dans leurs comportements délinquants associés à la consommation (vente, prostitution, vols, etc.) semblent être à la recherche de limites extérieures (la police, les médecins lors d'overdose, l'autorité parentale) et des limites de leur propre corps (« se défoncer » et tenter de vérifier la limite de leur corps). La transgression et la recherche de limites semblent alors se conjuguer dans l'expérience de consommation abusive de certains jeunes ; la transgression appelle les représentants de l'Institution externe pour faire limite. En effet, au chapitre II de l'analyse, nous avons étudié les failles de la transmission de l'institution interne et des comportements d'opposition et de transgression en conséquence de ces failles. La transgression du corps par la drogue et l'alcool fait partie de cette recherche de limites. Nous pouvons également faire le lien entre la transgression parentale et la transgression sur soi ; une répétition d'un modèle parental semble se dessiner pour plusieurs sujets.

Le manque de limites internes : « ... à un moment donné tu te mets à fumer ton joint pis à consommer, pour essayer d'oublier tes sentiments, tes problèmes pis toute. C'est un autre monde qui embarque, pis là ben paf, à un moment donné tu vois un dealer de poudre, hostie, qui est en train de se péter un hit pis tu dis ah ben oui j'aimerais ça essayer ça, tant qu'à faire de la mesc pis me péter les cellules, je vas me les péter

comme du monde. C'est une évolution ça avec, c'est comme toute dans la vie. Tu pars de quelque chose pis t'aboutis là, t'as pas le choix t'aboutis (...). (J08) »

Le lien entre la transgression parentale et la transgression sur soi : « Pis après j'ai rentré dans la criminalité, je consommait pas de drogue, mais à un moment donné j'ai cédé à consommer de la drogue dans une soirée où là j'étais trop chaud, je me suis dit... je supportais pas la... la bière je commençais là, pis je suis tombé directement dans la cocaïne et l'ecstasy (...). Mais elle s'est gelée avec moi ma mère. Quand je travaillais elle pesait mon stock pis elle sniffait avec moi ma mère là (...). C'est pour ça j'avais jamais bu moi, j'avais l'âge de 19 ans pis j'étais contre ça, ça m'avait tellement... j'ai tellement vu que ça me fait mal... quelle merde ça avait fait dans ma famille, que moi j'ai tout le temps dit je vas faire le contraire, je vas être mieux qu'eux autres. Pis quand j'étais petit moi je vais être un policier pour les arrêter. C'est pas ça qui est arrivé si... si je suis pas pire. (J07) »

La recherche de la limite extérieure : « ... je suis pas fou non plus, je suis conscient que me rentrer des aiguilles dans le bras là c'est pas une bonne chose. J'ai volé mes proches aussi, j'ai pôné mes affaires, pis comme je disais il y a personne qui... qui veut se rendre jusque là, sauf que petit à petit tu t'enfonces, tu t'enfonces, tu t'enfonces (...). Je me rends compte que bon, ça me force (la limite d'aide de la mère) à, ça me force à... à réagir pis à... moi je pense que ça me prend ça. Je me pousse moi-même à mes limites (...). Ça m'est arrivé d'aller chez des bonhommes parce que... qui en avaient de la drogue ou qui payaient. Si j'aurais pas... si j'aurais pas été... si j'aurais pas eu ce problème-là j'aurais pas fait ça. Bon, j'ai fait des vols, j'ai fait... j'ai fait des choses que je referais pas. Des fois je suis allé contre... contre mes principes. (J06) »

L'appel de la limite extérieure : « ... j'étais sorti de thérapie ça fait que j'en faisais plus de drogue pis je me suis dit là je vas juste en faire un... juste un... un demi-point là, c'est juste 20 piastres ça. Je m'en ai fait donné une shot pis... à un moment donné ma conjointe me... elle me réveille comme sur le divan pis... parce que je me sentais partir, c'est moi qui ai dit appelle l'ambulance, je pars, pis je suis parti en

ambulance pis ils m'ont mis sur moniteur pis le médecin me l'a dit, il dit t'es chanceux tu t'en allais. (J06) »

Nous avons fait l'exercice de construction de sens sur la consommation d'alcool et de drogues chez les jeunes itinérants rencontrés en tenant compte de leur histoire identificatoire et relationnelle. Ce que nous retenons, c'est l'abus et la dépendance à l'objet toxique comme une forme de mise à distance de l'autre, de l'environnement social et de la souffrance vécue. Cette relation de dépendance à l'objet toxique sert à mettre une distance importante avec les contenus souffrants non symbolisés, tout en créant un repère identificatoire parallèle à leur monde social infantile. Nous avons également constaté que ce rapport à l'objet toxique était une forme de maîtrise sur l'environnement et sur eux-mêmes, tout en étant une recherche de limites extérieures. Par ailleurs, devant une transmission de l'institution interne sur le mode du manque, nous remarquons cette recherche de limites et de la loi pour venir freiner une déliaison pulsionnelle importante. Enfin, nous avons émis l'hypothèse que le corps devenait un objet de décharge et un lieu de projection des souffrances infantiles dans la consommation de drogues et d'alcool. Cette section nous a donc permis de comprendre qu'il y a un vécu dans le corps pour plusieurs sujets de leur souffrance infantile et actuelle. Étudions à présent le vécu dans l'acte de la souffrance par le thème des passages à l'acte et des recours à l'acte.

4.4 La deuxième forme d'expression de la conflictualité psychique : le vécu dans l'acte de la souffrance infantile

Nous avons constaté en entretien de recherche et même sur le lieu des entrevues, de nombreux passages à l'acte et pour certains une répétition de ces agirs. À première vue, nous sommes tentés de les accuser de violence, d'agressivité, de vol, etc... en somme ils font réagir. Or, quel sens peut-on dégager de ces passages à l'acte dans leur parcours de vie bien souvent en rupture familiale et sociale ? Ces agirs ont-ils un sens ou bien ne sont-ils qu'un mode de décharge des tensions ? C'est ce que nous allons explorer dans cette section-ci.

La littérature au sujet des passages à l'acte, des agirs et de l'*acting out*, nous propose plusieurs définitions et conceptualisations (voir la revue de littérature de cette thèse au chapitre IV, section 4.2.2). Pour cette analyse et organisation du matériau des entretiens de recherche, nous retenons particulièrement, la conception de Balier (1988) qui distingue deux

types de mise en acte : les passages à l'acte et les recours à l'acte. Selon cet auteur, les passages à l'acte contiennent une certaine forme de mentalisation confirmée par la tentative de liaison dans la compulsion de répétition. Ces actes sont souvent l'expression de motivations inconscientes. Alors que le recours à l'acte ou l'acte-répétition est une manifestation de toute-puissance face à un objet externe susceptible de réveiller un traumatisme irreprésentable qui suscite une menace d'anéantissement. À ce titre, Balier propose le terme de recours à l'acte pour de nombreux cas de violence : la violence devient une réponse de survie à une atteinte narcissique de l'ordre de l'effondrement. Ainsi, si nous poursuivons dans le sens de Balier, certains passages à l'acte représenteraient des tentatives de relations et de communication, alors que le recours à l'acte est la répétition d'un même acte comme moyen de protection contre les autres et contre les contenus psychiques souffrants.

Cette conception de Balier sur les passages à l'acte et les recours à l'acte nous sera utile dans l'organisation du matériel des entretiens sur les différents passages à l'acte des jeunes rencontrés. En effet, à l'écoute des jeunes itinérants au sujet des agirs, certains en parlent comme des événements isolés, porteurs de messages, alors que d'autres en parlent comme un mode de défense, un outil de survie. Nous allons donc les différencier pour mieux en dégager un sens.

Chez les sujets rencontrés, nous repérons plusieurs formes de passages à l'acte, dont la violence, l'agressivité, le vol, les ruptures spontanées avec l'entourage, les overdoses, les bris de règlements dans les ressources d'hébergement et d'aide, les graffitis, la toxicomanie en réaction à une perte, les tentatives de suicide, la révolte publique, la vie en hors la loi (le choix de travailler de façon illégale, d'acheter des produits de contrebande, etc.) et l'itinérance comme acte de vengeance (afin d'inquiéter la mère et de lui faire payer ses multiples rejets). Il est à noter que 13 sujets sur les 15 que nous avons rencontrés ont recours de façon épisodique ou récurrente à l'une ou l'autre de ces formes de passages à l'acte. Cette grande proportion de l'échantillon concerné questionne les chercheurs et oblige une réflexion sur le sens de ces actes dans le parcours de ces jeunes.

À l'analyse de ces différents agirs, nous dégageons quatre processus psychiques à l'œuvre dans le passage à l'acte et le recours à l'acte : l'agir adressé à l'autre, l'agir par

décharge, l'agir comme source de valorisation narcissique et l'agir comme tentative de contrôle et de maîtrise de soi, des autres et de l'environnement. Ces catégories sont non mutuellement exclusives, puisqu'un même sujet peut, à un moment ou à un autre, avoir recours à l'une ou l'autre de ces formes de passage à l'acte. Explorons ces différentes représentations du passage à l'acte tirées du discours des sujets ou interprétées à partir du verbatim.

L'agir adressé à l'autre

Sous la thématique de l'agir adressé à l'autre, nous regroupons l'agir par revendication ou révolte qui tire son origine des relations infantiles et l'agir comme forme de demande d'aide et d'attention. Chacun de ces agirs interpelle l'autre et lui demande de saisir le sens derrière l'acte et de le traduire en mots. Ce sont des tentatives de communication et de liaison.

Dans notre échantillon, 11 sujets utilisent l'agir comme moyen de revendication de leurs droits, comme manifestation de leur révolte contre la société, qui bien souvent tire son origine de l'abandon ou du rejet parental. En effet, nous assistons souvent à un glissement des enjeux familiaux aux enjeux sociaux par les agirs de revendication sociale et de révolte. D'ailleurs, quelques sujets évoquent clairement l'origine de leurs agirs, soit le rejet parental ou la violence familiale qui les a menés en foyers de groupe. Il est à noter que quatre sujets de notre échantillon, parlent des centres d'accueil et des foyers de groupe comme lieu d'apprentissage de leurs délits et du monde de la consommation. Enfin, un élément majeur réunit les sujets concernés, soit leur soif de justice, de répartition des richesses et de reconnaissance.

« Je suis allé dans les centres d'accueil pis dans les foyers, les foyers de groupe là à 14 ans après que ma mère elle a appelé la police parce que je lui avais sauté dessus (en réponse à la violence de la mère). Mais c'est là que j'ai commencé à fumer. À prendre de la drogue, à boire. Je pense que c'est ça, à faire des vols dans les magasins, j'ai commencé à me battre aussi. (J14) »

L'origine expliquée de l'agressivité : « ... je suis devenu full agressif, j'ai été un petit démon quand j'étais jeune à cause de ça parce que mon vrai père il me battait tout le

temps pis toute pis j'étais tout le temps pogné pour le voir parce qu'il était avec ma mère, pis ma mère je l'aimais, pis c'est comme j'ai tout le temps été malpris là-dedans.» *Une revendication des droits qui devient lieu de décharge* : « Moi je me suis fait embarquer suite à ça, c'est ça, comme je te disais là pour attroupement illégal le lendemain pour... d'une manifestation pour peut-être avoir des charges de méfaits je le sais pas encore pis... pour voie de fait pis toute... ». *Les délits comme revendication de justice* : « Parce que je quêtai des gens pis parce que je lavais leurs vitres de char, aïe le cave, si ta vitre est trop sale pis toi t'es trop con pour la laver là, mais dans quatre, cinq coins de rue d'icitte tu vas en tuer 15 autres parce que tu vas faire un accident, men, c'est un service que je te rends. Oui, à un moment donné il y a eu de l'exagération de ce côté-là, il y a eu un débordement, les squeegees étaient agressifs, mais pourquoi? parce que la haute société se sont fermés à nous autres, nous autres on a dit woh il faut réagir. Oui, c'est pas correct, men, on a scrapé des chars pis toute pis... oui, à un moment donné moi j'ai déjà fait du monde, j'ai déjà volé du monde, accoté un couteau en-dessous de la gorge à quelqu'un pis le grand là tu me donnes ton argent parce que je te tue. J'ai l'hépatite C pis je suis déjà arrivé avec une seringue pis la crisser sur le bord du cou à quelqu'un parce que j'avais tellement faim, parce que ça faisait quatre jours que je mangeais pas, men, pis que je rushais, pis que le monde alentour était pas capable de m'aider parce que bon, christ, ils avaient leurs problèmes dans ce temps-là pis que c'est pas de leur faute. (J08) »

À l'analyse du discours des sujets, nous avons été étonnés par la fréquence du recours à l'agir comme forme de demande d'aide et d'attention. Nous constatons que neuf sujets de notre échantillon ont recours à plusieurs formes d'agir dont l'agressivité, l'auto-mutilation, les tentatives de suicide, les graffitis, la récurrence de leur présence dans un service d'aide comme forme de demande d'aide ou comme tentative de liaison et de communication en faisant ressentir à l'autre leur désir ou leur demande.

« Je volais aussi souvent, la police me ramenait chez-nous pis ma mère était comme plus capable de dealer avec ça. Ah je pense que c'est un peu ma façon de dire que... d'appeler à l'aide là, pis que j'étais dégoûté, pas bien. C'est comme une façon de me venger. (J13) »

« Oui, je me suis déjà mutilé pour attirer l'attention. Pour attirer carrément l'attention. Mais quand je voulais mourir pour attirer l'attention, aussi je l'ai fait ça. Mais ça il faut jamais prendre ça à la légère. Même si c'est pour attirer l'attention, n'importe quoi, il faut tout le temps avoir une arrière-pensée, parce que quand t'es rendu que tu parles de ça pour attirer l'attention mais ça veut dire que ça va pas ben là. (J07) »

L'agir par décharge

Dans notre échantillon, quatre sujets plus particulièrement ont recours, de façon systématique, à l'agir comme façon de se décharger de l'angoisse et de la colère et comme moyen de mettre une distance par la peur entre eux et les autres. L'agir par décharge nous rappelle le recours à l'acte de Balier (1988) cité en introduction de cette section. En effet, ces sujets semblent utiliser fréquemment la consommation excessive, l'agressivité, la violence, les fugues, les vandalismes, les vols lorsqu'ils se sentent humiliés, lorsqu'ils font face à une perte (l'incapacité du deuil), lorsqu'il y a vécu d'angoisse, d'anéantissement, etc. Le recours à l'acte devient alors un moyen de défense et de survie contre l'autre, qui souvent est en projection de leur propre vécu intérieur. Nous croyons que le recours à l'acte est une forme de contrôle de l'environnement contre le retour possible de traumatismes refoulés et qu'il ne sert alors qu'à la protection et à la décharge ; il ne semble pas possible d'en dégager un message que l'autre doit déchiffrer. En effet, ce n'est pas un moyen de liaison ou de communication, mais bien un moyen de mettre à distance les contenus souffrants et l'environnement qui pourrait faire ressurgir ces contenus. Ceci nous rappelle la mise à distance des autres et des contenus souffrants comme causes possibles de l'achoppement de l'aide, étudiées au chapitre III de l'analyse de cette thèse.

« Moi je suis une personne que quand ça se choque d'habitude je me mets pas à crier, en tout cas c'est extrêmement rare, je me ferme pis... je frappais des gens, je frappais des objets. Je brisais des choses, je commettais des crimes. Vandalisme, vol, ben battre du monde là, des voies de fait. Incendie, infraction, toutes sortes de trucs là. Tout ce qui se présentait. Oui, oui, oui, briser des objets, briser des gens. Des fois, ben il y a eu des périodes de temps... ben en fait même l'été passé, ça m'arrive encore là des fois des périodes de rage ou de colère, de désespoir, ou... bon. Pis, mais ça fait

un temps, comme je sais pas, l'été passé à un moment donné là j'étais rendu que j'étais tombé dans une période ou j'étais... je m'endurais pas ben ben, ça fait que deux, trois soirs en ligne là des soûlons qui me lâchaient pas là, pis à un moment donné j'y ai crissé des coups de pieds dans la face jusqu'à temps qu'il arrête de... de m'écoeurer là, qu'il bouge plus là. (J10) »

L'agir comme tentative de contrôle et de maîtrise de soi, des autres et de l'environnement

Nous regroupons sous le thème de l'agir comme tentative de contrôle et de maîtrise de soi, des autres et de l'environnement, la fonction de mise à distance des émotions et de l'entourage comme protection narcissique et la fonction de contrôle des autres et de l'environnement afin d'éviter le retour des contenus souffrants et de revivre un vécu de perte, d'humiliation et de transgression.

Nous avons mentionné en introduction que l'agir peut, dans sa forme générale, servir à mettre à distance l'entourage et les émotions. Nous avons choisi de le faire ressortir de façon plus spécifique pour certains sujets qui évoquent clairement cette fonction de l'agir et leur difficulté à ressentir certaines émotions ou à travailler la perte, le deuil et les regards et jugements associés. Dans notre échantillon, quatre sujets sont concernés de façon plus spécifique par cette fonction de mise à distance de l'agir.

« ... moi j'avais la colère, de la peine pour moi c'était de la colère, donc quand quelqu'un meurt je suis en christ, quand quelqu'un pleure je suis en christ, mon frère pleure je vas lui casser la gueule, tiens tu veux pleurer vraiment ben tiens, j'étais quelqu'un... j'étais comme ça. (J15) »

« C'est surtout peut-être une accumulation (de dettes à cause du jeu pathologique), je dis bon je vas... je vas le payer, pis là un moment donné le montant là il grossit. Pis à un moment donné le couperet tombe. Pis j'ai perdu ma maison. Ça fait que là j'ai pris des vacances, mais disons que j'ai étiré mes vacances. Je voulais m'éclipser un bout, le temps que les choses se passent. (J12) »

Nous constatons que plusieurs sujets, soit 7/15, ont recours à l'agir de façon épisodique ou récurrente afin de contrôler les autres et l'environnement. Le contrôle se fait de plusieurs façons, soit par les ruptures afin d'éviter le rejet, soit par la vie d'itinérance ou la consommation afin d'inquiéter un membre de l'entourage ou de faire payer l'autre de façon symbolique, soit par le bris des règlements de façon consciente afin d'évaluer la réaction de l'autre, soit par les graffitis qui sont souvent des messages imposés à l'autre. Nous croyons que les sujets concernés tentent de contrôler ou de maîtriser l'autre et l'environnement afin d'éviter le vécu de perte, de rejet, d'abandon et d'agression ; leurs repères stables et fiables se sont souvent dérobés pendant leur enfance d'où leur besoin de maîtrise. Le contrôle et la maîtrise permettraient également de mettre à distance des contenus traumatiques.

« Genre je suis dans la merde là, comme là je suis itinérant, je m'en vas dans une maison d'hébergement, mais j'écouterai pas les gars pis je vas... comme m'arranger un peu... consciemment là que je vas m'arranger pour que... passer à côté de la track, me faire mettre dehors pour dire c'est moi qui a parti pis mettre le blâme sur les autres, mais dans le fond ça vient de moi. (J07) »

« Je savais qu'il y avait... il y avait Old Brewery Mission, il y avait le Toit Rouge qui pouvait m'aider, l'Accueil Bonneau qui aurait pu me donner des places. Sauf que ça me tentait pas, ça me tentait pas, je me crissais du monde. Pourquoi ? Juste pour faire chier ma mère peut-être. (J11) »

« Ben je suis impulsif dans le sens que des fois que les gens vont me... vont me parler pis je vas... je vas parler, je vas répondre impulsivement des... des niaiseries, tout ça. Pis j'ai tendance à être délinquant, à briser des règlements, à tout briser les règlements qu'ils vont plier (...). Peut-être qu'inconsciemment je... peut-être qu'inconsciemment oui, je sais pas, moi je suis un gars solitaire, j'aime bien être solitaire, j'aime bien être seul, dans mes affaires tout seul, mais peut-être que oui, peut-être qu'inconsciemment je fais ça pour éloigner les gens. (J04) »

« Pis vu que souvent quand je vas écrire de la poésie ben je vas mettre ça dans mes affaires, pis souvent la poésie c'est pas des choses qui intéressent les gens ben ben

pis... ça fait que là c'est d'aller garrocher au monde involontairement, je vas écrire sur le mur ou dans les toilettes. J'impose... j'impose mes choses là. (J04) »

L'agir comme source de valorisation narcissique

Chez trois sujets rencontrés, l'agir, la délinquance ou les délits servent à rehausser une image négative ou fragile de soi. L'agir permet alors une revalorisation narcissique en arborant un personnage de criminel, de « caïd » et « d'intouchable ». Pour ces sujets, l'effet de valorisation narcissique est éphémère, puis l'engrenage de la consommation et de la déchéance physique et morale (retour dans la vie d'itinérance, consommation excessive, etc.) reprend ses droits.

« À 18 ans, c'est ça, j'avais une blonde, je vendais de la dope, je vendais de la coke pis... ah c'était pas... je faisais... bon, je vendais de trois heures du matin... de huit heures jusqu'à trois heures du matin dans un club, pis de trois heures à cinq heures j'allais dans un café pis je vendais là (...). J'avais 18 ans ça fait que là je me pensais là le caïd des caïds, ça fait que... c'est drôle parce que dans ce temps-là le monde il change avec toi... (J06) »

Cet exercice de construction de sens sur les passages à l'acte nous permet de comprendre que la plupart des agirs ont un sens, ont une fonction bien précise, soit celle de mise à distance, de valorisation narcissique, de demande d'aide, de revendication, etc. Ces agirs ont alors une fonction de liaison psychique ou relationnelle. L'autre est mis au défi de déchiffrer le contenu psychique véhiculé par l'agir et de le transmettre au sujet ; encore faut-il que l'interlocuteur en soit capable ou intéressé à comprendre le sens derrière l'agir. Bien souvent, l'agir ne suscite qu'une réaction de défense ou punitive.

Or, les passages à l'acte ont-ils tous un sens, ou sont-ils tous porteurs de messages ? L'organisation du matériel des entretiens de recherche nous démontre que certains agirs n'ont qu'une fonction de décharge (fonction économique) des tensions, de l'angoisse, de la rage, etc. Ces passages à l'acte ou plus précisément, ces recours à l'acte étant donné leur récurrence, ne procèdent pas à une liaison psychique ou relationnelle, mais bien à une tentative de protection contre leur perception d'humiliation, de dévalorisation narcissique et parfois même

d'anéantissement. Roussillon (1991) parle de l'acte-décharge comme une décharge totale et directe des grosses quantités d'excitation qui sont alors soustraits radicalement des processus de mentalisation et de symbolisation. C'est la forme d'acte la plus radicale et dénuée de symbolisation ; ce n'est qu'un mouvement d'excorporation. Aussi, cet acte-décharge ne semble obéir qu'au principe économique de plaisir/déplaisir sous sa seule modalité de tendance au zéro (principe du Nirvâna). Roussillon (1991) nous rappelle que l'acte-décharge n'a qu'une fonction défensive et protectrice et se présente sous trois formes : la forme motrice (musculaire), la forme psychique (hallucinatoire) et la forme somatique. Chez nos sujets, nous retrouvons principalement la forme motrice par la violence physique, l'auto-mutilation, l'overdose, les vols et la consommation excessive.

De façon plus spécifique, la violence interpelle les intervenants qui travaillent auprès de ces jeunes ainsi que les chercheurs. L'effet d'effraction physique et psychique de la violence nous porte à croire bien souvent qu'elle n'a qu'une fonction de décharge et qu'elle ne peut être une tentative de symbolisation de contenus souffrants. Or, la recherche auprès de ces jeunes adultes itinérants nous montre que la violence peut avoir une fonction simple de décharge, mais elle peut également être un acte en quête de symbolisation. En effet, le jeune projette sur les objets externes la violence interne; violence qui est ainsi rendue manifeste par l'acte, violence qui est éprouvée comme venant de l'objet (vécu de victimisation) et qui se projette en rétorsion sur l'objet externe (agression). Cette projection, qui constitue la haine pour les objets, est une défense contre la menace émanant des objets externes. C'est une défense, à répéter souvent, qui signe l'échec de l'intériorisation des objets, à commencer par l'intériorisation de sa propre image. Cette violence surgirait lorsque la constitution subjectale de la personne est éprouvée comme étant menacée. Mais cette projection fait de l'acte un « acte-signe en quête d'écran » (Roussillon, 1991), un acte dont la fonction est de faire vivre à l'autre ce que son auteur ne peut se figurer lui-même, un acte qui tente d'opérer une relation, une mise en sens, à l'endroit où le travail du lien est en échec. Kammerer (2000) parle ainsi de la violence : « Ce n'est pourtant pas un symptôme au sens strict, puisque le passage à l'acte signe l'impossibilité d'élaborer un symptôme. (p.55) »

Afin de mieux saisir le sens et la portée de la violence chez les sujets de notre échantillon, nous sommes tentés de faire le parallèle avec les failles de la transmission

étudiées au chapitre II de l'analyse thématique et dynamique et plus spécifiquement la transmission de l'institution interne sur le mode du manque ou du trop à la section 2.3.2. En effet, les actes de violence commis par ces jeunes semblent se produire dans un moment d'humiliation, de menace de l'intégrité psychique et donc de menace de raviver une blessure narcissique importante. Les sujets se sentent attaqués par l'autre, alors qu'ils semblent mettre en scène leur propre péril interne, leur propre fragilité narcissique. Kammerer (2000) parle du sens de la violence :

Chez celui qui a dû supporter une agressivité désubjectivante, manifeste ou diffuse, depuis un âge précoce, la violence peut sommeiller. Elle resurgira dans des situations qui réactivent les angoisses associées à ces expériences de dénarcissisation, car le soubassement narcissique du sujet est resté gravement défaillant. Ce qui pèse sur lui lorsqu'il est confronté à une situation qu'il s'angoisse de ne pas pouvoir affronter, c'est ce qui a depuis toujours pesé : le sentiment de ne pas être reconnu, une menace sur son identité, sur son image tant sociale que personnelle et intérieure négativement établie. Ces sujets profondément dénarcissisés sont ceux qui ont souffert de maltraitances verbales et physiques, d'ingérences dans leur intimité ou encore de démissions parentales. Elles leur ont fait éprouver le vécu d'être des déchets qui n'auraient jamais dû naître. (p. 54)

Cette menace d'anéantissement et la fragilité narcissique chez les sujets de notre échantillon semblent découler des ruptures importantes, de la violence et de la démission parentale ainsi que des failles de la transmission de l'institution interne par les parents. Une transmission sous le mode du manque engendre un vide au niveau des repères identificatoires et une difficulté à se représenter une image de soi autre que dans le manque, dans l'imaginaire d'un rejeton de l'abandon parental. Ainsi, tout objet externe qui rappelle ce manque, qui suscite ce sentiment d'abandon et même de transgression doit être éliminé ou contrôlé par la violence.

« Moi je suis parti sur une flip un moment donné pis ah oui délit de fuite, conduite dangereuse, j'ai pas voulu arrêter aux lumières, c'est pas grave on continue (...). À 13 ans j'ai tombé dans la cocaïne. Là, ils ont voulu me mettre dans une école de réforme... pis j'ai pas voulu, je me suis sauvé la première journée que j'étais là. À dix ans j'ai fait une fugue de l'école, les polices m'ont ramassé (...). À dix ans j'ai battu un prof. Parce que il m'avait dit... parce que moi je... moi je pensais c'était tout le temps mon vrai père que j'avais. Ma mère me l'avait déjà dit à trois ans, mais c'était à

trois ans, moi je pensais juste aller jouer avec mon poney hein. Pis quand j'ai su ça d'un prof ben j'y ai crissé un coup de chaise en pleine face (...) pis à sept ans j'ai monté en ville là, je me suis fait traiter d'orphelin pis j'ai battu un gars pis je lui ai fait un corset à vie. (J11) »

Alors qu'une transmission sous le mode du trop engendre une difficulté à s'identifier à tout modèle social, tant la menace de l'emprise est présente. Les objets externes doivent alors être maîtrisés avant d'exercer toute forme de contrôle sur lui et de susciter les sentiments infantiles de peur, d'infériorité devant un modèle puissant et contraignant.

« Je me défendais de ma mère, du fait qu'elle était pas du tout comme j'aimais pis que c'est peut-être ma façon de dire, en cassant toute pis en volant dans les magasins que je voulais vraiment pas être comme elle. C'est parce que en fait c'est... c'est pas tant elle, c'est plus ce qu'elle fait, qu'elle tente de changer ma vie, c'est comme j'ai l'impression d'être un objet pour elle, un jouet pour... pour revivre sa propre vie qu'elle a... qu'elle a... qu'elle ose pas vivre. (J13) »

Cette section sur les passages à l'acte, les recours à l'acte et la violence clôt cette deuxième forme d'expression de la conflictualité psychique dégagée de l'analyse thématique et dynamique : le vécu dans l'acte de la souffrance. Nous retenons globalement le développement de défenses narcissiques devant des contenus souffrants infantiles souvent non symbolisés, telles que la consommation d'objets toxiques et les passages et recours à l'acte. Il semble y avoir une tendance à la primauté du passage à l'acte et de l'intoxication sur la mentalisation. Declerck (2001) dira que « la condition de possibilité essentielle de la mentalisation, soit un moi capable de supporter l'angoisse de ses représentations, semble généralement faire défaut à ces sujets ». La majorité des sujets rencontrés semblent être dans la mise à distance des autres qui menacent d'anéantissement ou menacent de raviver un vécu d'humiliation et de rejet infantile et dans la mise à distance de la souffrance. Nous avons déjà évoqué que l'acte d'itinérance était à notre sens, dans sa globalité, un moyen extrême de mise à distance de la souffrance et d'extraction ou d'excorporation d'un système familial, puis social qui fait souffrir. L'itinérance est, à notre avis, un mouvement de défense contre une souffrance qui ne peut se vivre pour le moment que dans le corps (dans la sensation) et dans

l'acte. Abordons à présent le troisième lieu de la conflictualité psychique, soit le mouvement d'itinérance.

4.5 La troisième forme d'expression de la conflictualité psychique : le mouvement d'itinérance

Lors de la rencontre de ces jeunes et de l'analyse des entretiens de recherche, nous avons pressenti une différence au niveau de leur investissement du milieu de la rue, des professionnels et autres jeunes qu'ils côtoient ainsi que de leur propre histoire familiale et personnelle. Nous avons alors exploré dans les chapitres d'analyse thématique et dynamique, les thèmes de la rupture familiale, puis de la rupture sociale, des mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques, ainsi que les thèmes du vécu relationnel sur la rue et de la représentation de l'aide pour ces jeunes itinérants. À l'issue de l'analyse de ces différentes thématiques, subsiste encore un questionnement au niveau de la différence de la représentation et de l'investissement du milieu de la rue. Nous allons tenter, à cette étape plus conceptuelle de l'analyse, de mieux comprendre le mouvement d'itinérance, que nous considérons comme une forme d'expression d'un conflit psychique, à partir des aspects relationnels et libidinaux ainsi qu'à l'aide des concepts psychanalytiques de la répétition et de la réparation.

4.5.1 La création d'un espace à soi, d'un monde parallèle

Débutons notre analyse du mouvement de l'itinérance par la coupure avec le monde familial, puis social, explorée au chapitre I, section 1.5. À ce moment de l'analyse, nous avons fait ressortir différents mouvements de désaffiliation sociale, soit la coupure nette avec le milieu d'origine et l'investissement du milieu de la rue, le mouvement d'aller-retour entre la vie actuelle sur la rue et le passé avec un ancrage actuel dans le monde de l'itinérance, un mouvement d'aller-retour actuel et enfin la première expérience sur la rue. Ce que nous dégageons comme processus commun à l'ensemble de ces jeunes rencontrés, c'est l'extraction du monde familial, puis social et du monde normatif pour se créer un espace à soi, un espace parallèle aux difficultés relationnelles et identificatoires vécues avec les parents, un espace parallèle à leur souffrance liée à leur monde relationnel en rupture et les failles importantes de la transmission psychique.

« Les jeunes de la rue c'est un grand mot, il y a pas juste les punks qui se promènent avec des studs pis des mohawks là. C'est autant le petit gars qui s'en va, le petit cul de 12 ans là qui est en fugue de chez ses parents parce qu'il se fait battre pis agresser par son père et son oncle pis que il est pogné pour se trouver à manger parce qu'il est pas bien chez ses parents pis parce que calice il est tanné de ça qu'il s'en va. J'ai jamais vu personne moi qui a fait une fugue parce que ah bon moi je me lève un matin, j'ai rien à faire, je fais une fugue. (J08) »

L'acte d'itinérance devient donc un acte de protection narcissique devant une souffrance souvent sans mots, sans représentation. L'acte d'itinérance semble être pour ces jeunes, une extraction de l'institution familiale et sociale, pour se créer un espace à soi où les règles ne sont régies que par eux, sans crainte d'emprise ou de rejet. Or, de ce constat, surgit une question : comment ont-ils investi cet espace psychique, physique et relationnel parallèle ?

4.5.2 La tendance vers la répétition et la tendance vers la réparation

La plupart des jeunes rencontrés ont initié des ruptures avec leur milieu familial dans le but de se créer un espace à soi, un espace parallèle à leur souffrance. Nous avons constaté que dans ce lieu à soi, certains sujets ont tenté de se recréer une identité narcissique, « le peace punk », « l'errant anarchiste » et de se former un nouveau monde relationnel auprès des intervenants et des autres jeunes qui gravitent autour d'eux. Ces jeunes diront qu'ils se sont trouvés une « nouvelle famille » au sein des gens de la rue, un nouveau milieu d'appartenance en substitution à leur milieu d'origine. Selon nous, ces jeunes suivent une tendance vers la réparation³³ où le retrouvé s'attache au recréé.

³³ Nous nous sommes inspirés de la conception de Bibring E. (1948) sur la tendance répétitive : il définit le ça dans la mesure où les expériences répétées sont aussi douloureuses qu'agréables et qui peuvent être dites au-delà du principe de plaisir. Nous avons également été inspirés par sa notion de tendance restitutive que nous appelons la tendance vers la réparation : fonction du moi qui tente par divers moyens de rétablir la situation antérieure au traumatisme. Selon nous, une tendance indique un mouvement vers, entrecoupé d'autres forces opposées ; chez nos sujets nous observons une tendance vers la répétition ou une tendance vers la réparation avec des mouvements de répétition et de réparation dans chacune de ces trajectoires psychiques.

Se recréer une place à soi et tisser des liens d'entraide après un vécu de rejet de la part de la mère : « ... j'aimerais m'acheter une terre pis bon dans le fond... même pas avoir une maison dessus, ça me dérangerait pas, rien qu'avoir une terre, dire que c'est une place à moi dans le monde, pis être capable de faire pousser de la bouffe, des légumes biologiques (...) faire comme une communauté... soit chacun pour soi ou ben non chacun partage mettons ses talents, de même essayer de se compléter. (J09) »

Dans cette tendance vers la réparation, nous incluons la réparation plus empirique qui consiste à tenter de réparer, de façon consciente, certaines relations infantiles destructrices, que ce soit psychiquement (réhabiliter l'image d'un parent) ou dans la réalité (tenter des rapprochements avec la famille) et la réparation narcissique, qui consiste en une réparation plus inconsciente où le sujet restitue une image parentale ou une histoire relationnelle empreinte de ruptures et de transgressions dans le but de se sortir d'une position dépressive ou d'une culpabilité d'avoir été, selon eux, les instigateurs de la colère, de la violence et de la transgression parentale.³⁴

« ... en grandissant ben plus je me rends compte que c'est mes parents pis j'ai pas d'affaires à les juger parce que c'est mes parents (problématiques de violence et d'abandon par les parents) (...) nos parents ont trop voulu être bons avec nous autres. Ça fait qu'on est des enfants un peu gâtés pis qui se prennent peut-être un peu pour d'autres. (J02) »

« ... je comprends ma mère aussi parce qu'elle a été élevée beaucoup dans la répression pis toute ça, elle est (européenne) pis elle est venue (de ce pays) ça fait que... pis ça elle m'a raconté un peu comment elle a été traitée, on discute à coups de bâton. Ça fait que je peux comprendre qu'elle soit un peu ce qu'elle est là. (J13) »

³⁴ Cette conception de la réparation narcissique s'inspire de Klein, M. (1921 à 1945) qui conçoit la réparation comme un mécanisme par lequel le sujet cherche à réparer les effets sur son objet d'amour de ses fantasmes destructeurs.

Cette tendance vers la réparation se situe, selon nous, dans un mouvement de liaison entre le passé et le présent, entre les traumatismes relationnels passés et les nouvelles relations réparatrices.

Nous constatons toutefois que dans ce même espace parallèle, certains jeunes reproduisent leurs modèles parentaux, reproduisent le manque transgénérationnel, malgré leurs tentatives de différenciation ou d'opposition à ces mêmes modèles. Selon nous, ces jeunes suivent une tendance vers la répétition des symptômes ou de certains aspects identificatoires de leurs modèles (nous sommes dans la transmission psychique inconsciente), une tendance vers la répétition de leurs propres symptômes et une tendance vers la répétition du manque transgénérationnel. Ces diverses tendances vers la répétition enferment les sujets dans la morbidité de la circularité, dans la reduplication stéréotypée. Ces sujets se situent alors essentiellement dans les traumatismes du passé et les rejouent, dans le présent, sans apporter de nuances ou de solutions psychiques, de compromis salvateurs.

« Un combat contre moi-même là. Contre... peut-être contre mon passé, je le sais pas. Non mais c'est... non, j'ai commencé à m'apercevoir que j'élevais mon gars comme que j'étais élevé (dans la violence). Justement c'est pas... c'est pas pantoute ça que je veux. C'est pas pantoute ça que je veux, c'est pour ça que je te dis que je suis pas parfait non plus là. (J14) »

« Moi quand je voyais papa c'était cadeau. C'était il est ben présent avec des cadeaux. Mais là là il était jamais là, il est tout le temps au club (...). Je consomme mon chèque d'aide sociale, dès que j'ai l'argent dans les poches ça me brûle pour aller consommer ou aller tout simplement aller le dépenser pour acheter des cadeaux pour me faire aimer, plaire, j'ai besoin de beaucoup d'approbation... (J07) »

À l'inverse des jeunes qui se situent dans une tendance vers la réparation et qui sont dans un processus de liaison, ces derniers jeunes semblent tous être pris dans un processus de déliaison psychique, émotive et relationnelle. En effet, nous constatons que dans la reproduction, dans la répétition, nous sommes dans la tentative de maîtrise des événements antérieurs, à défaut de les avoir mentalisés un tant soit peu. Or, tenter de maîtriser en reproduisant, empêche le sujet de se recréer une identité dans un espace à soi et nuit donc au

processus du retrouvé dans le mouvement de liaison. Aussi, comme nous avons pu l'étudier au chapitre III, le mouvement de répétition du manque transgénérationnel nuit au lien thérapeutique et à la demande d'aide.

Ce qui se dégage donc de l'analyse des modes d'investissement de l'espace parallèle, c'est la tendance vers la réparation ou la tendance vers la répétition ainsi que les notions de liaison et de déliaison psychique, émotionnelle et relationnelle. Nous proposons de poursuivre la réflexion sur le mouvement d'itinérance en étudiant le mode d'investissement libidinal et objectal sur la rue.

4.5.3 L'investissement libidinal et objectal sur la rue

Dans le premier chapitre de l'analyse thématique et dynamique, nous avons étudié la dynamique relationnelle avec la famille immédiate et élargie, avec la fratrie et les substituts parentaux. Ce qui se dégageait principalement de cette analyse était la pauvreté des liens substitutifs, le rejet et la toxicité des liens avec l'un ou l'autre des parents. Qu'ont-ils fait de cet héritage infantile ? Ont-ils pu investir d'autres liens ou d'autres lieux qui leur ont permis une certaine réparation d'une blessure narcissique, ou bien se sont-ils repliés sur eux-mêmes et ont commencé à désinvestir les lieux et les gens qui les entourent ? Aussi, comment ont-ils investi de façon libidinale et objectale leur espace à soi, leur espace parallèle ?

À cette étape-ci de l'analyse du mouvement d'itinérance, nous allons nous pencher sur la qualité de leurs investissements libidinaux et objectaux sur la rue, c'est-à-dire la manière dont ils investissent ou non les ressources, les intervenants, les itinérants qu'ils côtoient, le milieu de la rue et leur propre personne. Nous cherchons donc à comprendre s'il y a eu un réinvestissement libidinal et objectal après la rupture familiale et sociale, ou si, pour certains, l'itinérance signifie une désaffiliation progressive et un désinvestissement des objets, des gens qui les entourent et progressivement d'eux-mêmes également.

Avant de poursuivre, permettons-nous un détour théorique sur la notion d'investissement libidinal et objectal. Aux chapitres I et II de l'analyse thématique et dynamique, nous avons décrit la dynamique des relations, qualifié les conflits identificatoires observés chez les jeunes rencontrés. C'est donc le point de vue dynamique qui était utilisé

afin de décrire le vécu relationnel et identificatoire de ces jeunes. Avec le concept d'investissement libidinal et objectal, nous faisons appel au point de vue économique : c'est l'étude de la circulation, du mouvement et de l'investissement de l'énergie psychique au niveau des instances psychiques (ça, moi et surmoi), des objets ou des représentations. C'est une approche quantitative des forces issues des conflits décrits par le point de vue dynamique.

La notion d'objet, pour sa part, trouve son origine dans la conception freudienne de la pulsion : dans la notion de pulsion on distingue le but de l'objet. Le terme d'objet a été repris par plusieurs analystes contemporains et s'est vu principalement jumelé au mot relation par les tenants de l'ego psychology (Hartmann, 1964 ; Kernberg, 1966 ; Mahler, 1968). Les théories des relations d'objets ont alors vu le jour. Pour notre part, nous nous en tenons à la conception freudienne de l'objet :

Il est ce en quoi et par quoi la pulsion cherche à atteindre son but, à savoir un certain type de satisfaction. Il peut s'agir d'une personne ou d'un objet partiel, d'un objet réel ou d'un objet fantasmatique (Laplanche et Pontalis, 1967).

Donc l'objet peut s'agir d'une personne, d'une chose, d'une pensée, ou de l'objet interne du narcissisme.

Enfin, nous nous référons à la notion freudienne de la libido : la libido est une force, une énergie psychique qui dynamise la pulsion. C'est elle qui est responsable des déplacements de la pulsion d'un objet à un autre. Freud distingue la libido du moi qui prend comme objet la personne propre, de la libido d'objet qui prend comme objet, l'objet extérieur. Ce détour du côté de la théorie nous permettra de mieux saisir les enjeux libidinaux et objectaux du mouvement d'itinérance.

En termes statistiques, voici en survol une représentation des investissements relationnels des jeunes itinérants au moment de notre entretien, c'est-à-dire au moment de la rupture familiale et sociale :

- En ce qui a trait aux objets relationnels investis ou non par les sujets de notre échantillon, cinq sujets seulement se disent en relation amoureuse, dont deux qui se

disent soit en début de relation au moment de notre entretien, soit fréquentant plusieurs femmes à la fois. Aussi, trois sujets sur 15 ont un enfant, dont un sujet qui a refusé la paternité et n'a donc jamais rencontré l'enfant ; les deux autres entretiennent une relation étroite avec l'enfant.

- Au sujet de la famille, huit sujets ont coupé les liens avec les parents et la fratrie, quatre autres entretiennent des liens profonds et investissent ces relations, alors que trois autres entretiennent des liens dits superficiels.
- Au sujet des relations avec les pairs sur la rue, cinq sujets se disent solitaires, sans lien avec les autres itinérants côtoyés ou avec des amis, alors que six autres jeunes disent entretenir des liens profonds ou intimes avec des pairs et enfin cinq autres semblent avoir des liens superficiels avec les pairs.
- Enfin, la majorité des jeunes rencontrés semblent avoir des rapports superficiels et de type utilitaires avec les intervenants et les ressources d'aide en itinérance. D'autres sujets ne semblent entretenir aucun lien avec les intervenants en place et n'utilisent alors la ressource que sous une forme utilitaire, afin de combler les besoins primaires. Certains sujets disent investir des liens avec les intervenants et les ressources, alors que d'autres semblent investir le lieu de la ressource sans toutefois créer des liens avec les intervenants. Analysons à présent la nature de l'investissement libidinal et objectal des jeunes rencontrés.

À l'issue de l'analyse thématique et dynamique des mouvements relationnels et identificatoires et de la représentation de l'aide chez les jeunes adultes itinérants rencontrés, nous percevons deux formes d'acte ou de mouvement d'itinérance : une forme d'itinérance qui se caractérise par un investissement libidinal et objectal et une autre forme caractérisée par l'absence ou la pauvreté de l'investissement libidinal et objectal. Dans le premier cas, nous parlons davantage d'itinérance, alors que dans l'autre cas il s'agit davantage d'errance. Étoffons cette réflexion...

L'investissement libidinal et objectal sur la rue

Chez les sujets concernés, l'investissement libidinal et objectal peut revêtir plusieurs formes, dont l'investissement dans une relation avec un intervenant, avec des pairs, avec une conjointe (les relations dans leur vie actuelle), ou bien l'investissement d'un lieu comme une ressource d'hébergement et d'aide aux itinérants, l'investissement de la rue et de la valorisation narcissique par la vie de rue (l'investissement d'un lieu), l'investissement des parents ou de la famille ou des formes de réparation des relations passées (les relations d'origine), ou enfin participer à des projets personnels ou collectifs, manifester, etc. (l'investissement libidinal). Ainsi l'investissement libidinal et objectal signifie aller à la rencontre de l'autre, tenter de se lier aux gens de l'entourage, au monde de la rue. Il signifie également un but, une visée, une trajectoire ; se lier à l'autre, se lier à ses désirs, chercher à satisfaire un désir au lieu de simplement combler un besoin. Nous constatons qu'un peu plus de la moitié de notre échantillon, soit 8/15, se retrouve dans cette forme d'itinérance : ces jeunes semblent tenter de se trouver d'autres lieux d'affiliation que ceux du passé qui les ont fait souvent souffrir. Ils cherchent ou ont trouvé un milieu de vie, des gens aussi avec qui ils peuvent construire une relation et donc réparer l'aptitude et le désir relationnel bafoués souvent pendant l'enfance par des liens conflictuels. Certains subliment leur souffrance via l'art, la musique, d'autres font glisser les enjeux familiaux à des enjeux sociaux via par exemple les manifestations, la défense bruyante de leurs droits et de la justice.

Le mot itinérance laisse supposer selon nous, une forme d'itinéraire, donc une trajectoire avec un but, une visée. L'itinéraire suggère des points de ralliement, une liaison entre le point de départ et le point d'arrivée. Certains des sujets rencontrés donnent un sens à leur expérience d'itinérance, ou tentent de réparer le passé en investissant d'autres lieux, d'autres personnes... en étant dans un processus de liaison.

« Ben je m'occupe d'un local de musique (à la ressource pour itinérants), c'est pour les jeunes qui... qui ont le goût de se défouler. Ben c'est de m'occuper de l'entretien là pis du bon fonctionnement. Des instruments pis de la salle pis de la... des réservations. Ben j'ai fait une demande d'emploi il y a... et à tous les six mois le poste ouvre, c'est un contrat, pis à tous les six mois il y a quelqu'un d'autre. Ça fait

que moi ça faisait un petit bout que... que je m'intéressais à ça pis... pis déjà je réparais déjà des choses que... dans le local quand que c'était pas moi qui m'en occupais. (J09) »

« ... je fais de l'art, j'aime faire de l'art là pis ça va chercher un certain savoir, ça fait partie justement des... des éléments à un moment donné que... qui font que j'ai changé, qui font que j'ai appris à m'aimer parce que j'étais pas une personne nécessairement aimée quand j'étais jeune, pis j'ai pas eu l'amour que j'avais besoin, il a fallu que j'aie la chercher tout seul cet amour-là, pis c'est toute ça que tranquillement pas vite, au fil des années, que j'ai réussi pis que je continue à réussir à aller chercher. C'est... c'est de m'aimer moi, d'être capable d'aimer les gens pour que les gens puissent m'aimer à leur tour (...). Nous autres les punks de même de rue qui veulent se pogner des terres, pis toute, on est pas une gang de raéliens là ou ben de... d'affaire de Temple du Soleil là qui se sont fait brûler là, on est pas des illuminés qui pensent qu'il faut absolument se suicider pour... Non, on pense que la vraie vie c'est de vivre parmi la nature, parmi qu'est-ce que qu'on vient... de qu'est-ce qu'on vient au départ pour... pour que le cycle continue, parce que là si on continue de construire des buildings tout le temps à un moment donné la nature il y en aura plus, pis si il y a plus de nature ben je suis ben désolé, tout le monde ben crève toute, c'est comme ça. (J08) »

« Toute l'aide que j'ai donnée à ma mère pis toutes les affaires que je faisais à leur place (la fratrie) là, mon frère il s'est rendu compte ben vite quand je suis parti. Parce que check ben, j'ai resté un bout chez ma mère, là toute l'aide que j'y donnais pis toute, ma mère elle était rendue fière de moi. Comme de mon père pis de ma mère je me... c'est rare que je me suis fait... c'était rare jusqu'à maintenant que je me fasse dire, que je me fasse donner des... des compliments. Ça fait que... en tout cas. Ça fait que ça pour dire que ma mère... on a été coupé un bon bout mais avec ma mère maintenant je peux discuter. (J02) »

L'absence ou la pauvreté des investissements libidinaux et objectaux

Chez les sujets concernés, soit 7/15, l'absence ou la pauvreté des investissements libidinaux et objectaux peut revêtir plusieurs formes, dont l'absence de liens avec les parents, la fratrie et la famille élargie, une absence de liens avec les intervenants et les autres jeunes itinérants qu'ils rencontrent sur leur chemin, une absence de liens symboliques ou d'investissement à une ressource d'aide et d'hébergement. L'absence ou la pauvreté de l'investissement libidinal et objectal peut également être interprétée, pour les sujets rencontrés, dans les liens instrumentaux ou utilitaires avec les autres et les lieux : le lien ne sert alors qu'à combler un besoin ou un manque sans pour autant qu'il y ait un désir qui marque le lien ou qu'il y ait une liaison relationnelle ou pulsionnelle. L'objet externe devient alors une source unique de satisfaction, d'apaisement. Le sujet aussi se désinvestit narcissiquement de façon progressive (il désinvestit son corps, l'image projetée, il y a perte du sentiment de honte à être sur la rue) et ne se lie pas à l'autre par le désir mais bien par le besoin. C'est ce que McDougall (1989) nomme une économie relationnelle addictive : l'autre ou l'environnement sert à apaiser la souffrance vécue, mais n'est pas investie de façon libidinale, c'est la consommation du lien et non la liaison pulsionnelle.

Enfin, nous pouvons supposer, pour les sujets concernés, que le lien signifie un danger ou une source d'angoisse et ce, par l'expérience passée de liens conflictuels ou transgressants, d'où le processus de déliaison en cours. Il y a lieu alors de se demander si le lien aux autres, aux lieux est désinvesti ou bien fortement investi comme un devant-être-évité ?

Le mot errance caractérise davantage, selon nous, ces sujets concernés par ce processus de déliaison, de désinvestissement objectal, libidinal et narcissique. Selon Birraux (1994), l'origine latine de l'errance est errare, lui-même dérivé du celtique *era* ou mouvement, il signifie « aller ça et là », « marcher à l'aventure », « faire fausse route », mais il désigne essentiellement la déambulation. L'étymologie du mot errance fait surgir alors la notion d'absence de contrainte. Birraux dira également : « de la notion d'aller ça et là, marcher longuement sans destination et sans but, on en est vite arrivé à l'égarement psychique ou à la déraison ». Une dérive du vocable initial nous incite donc à conjuguer les espaces externe et

interne : ne pas trouver son chemin dans l'espace terrestre et s'égarer dans son espace psychique sont des actions qui se télescopent dans le même concept. Birraux émet alors l'hypothèse que l'errant est peut-être initialement un être habité par une violence intérieure : « l'agitation pulsionnelle imprimant en quelque sorte sa direction à la déambulation ». Ainsi l'étymologie ouvre des pistes de réflexion : errer est la conduite hasardeuse que sous-tend le mouvement colérique ou haineux méconnu du sujet ; errer, c'est s'abandonner aux chemins sans trajectoire, sans but ; errer, c'est se tromper, faire du faux parce que les vrais repères se sont dérobés. Selon nous, le mouvement de déliaison observé chez certains sujets lié à des ruptures précoces, à des liens parentaux défailants, nous laisse penser davantage à de l'errance qu'à une identité (la pulsion cherche son objet) ou une construction identitaire itinérante ou à un parcours d'itinérance qui permet de redéfinir l'espace d'identification.

« ... ben on se fout pas de la société, mais on... il y en a qui peuvent nous juger, ça fait que... si je dis mettons, c'est comme aller faire le line-up à Old Brewery Mission, c'est pas tout le monde qui ferait ça là. Il y en a que c'est l'orgueil et pis toute. C'est pour ça que moi ben, je me dis s'il y en a un qui me voit icitte pis qui me juge ben il me jugera, C'est ça que je veux dire quand je m'en balance là pas mal là. Le monde qui peuvent juger je veux dire, pas toute la société, mais eux autres qui jugent... pis qui mettons que... mettons que tu t'en vas quêter sur la rue pis il y en a... un te dit hostie va travailler pis tatata, c'est eux autres que je vise, mettons que je me foudrais mettons là. Avant j'étais pas comme ça, mais maintenant... (J05) »

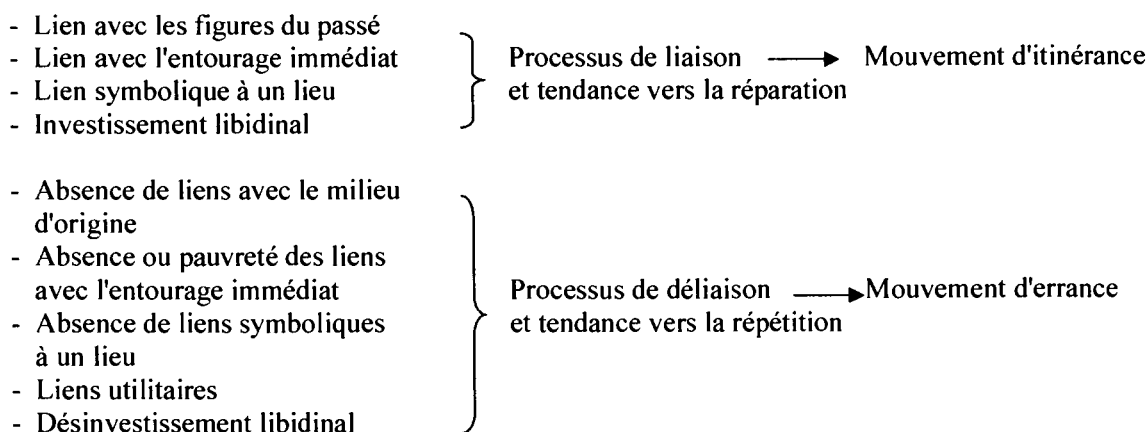
Le désinvestissement narcissique : « Parce que moi je suis pas... je suis pas présentable à personne, je peux pas... je peux pas sortir avec une fille, même si je sortrais avec une fille elle va vouloir me présenter à sa mère... je suis ben trop magané, je suis ben trop crissé de la vie, je suis ben trop fucké. (J04) »

L'absence de liens ou d'engagement et le lien utilitaire : « Alors je disparaïs comme ça. Quand on disparaît comme ça, c'est sûr là on renoue avec d'autres personnes mais on est pas obligé de raconter notre vie quand on rencontre quelqu'un, donc on renoue avec des nouvelles personnes, on se fait une nouvelle vie en quelque sorte. Parce que la personne qui se suicide il revient pas là donc... alors que moi en faisant ça c'est à

peu près la même chose, tu disparais, tu vas dans une place où tu connais personne, pis il y a personne qui te connaît, donc qu'il y ait du monde qui te cherche ou du monde que tu veux éviter de voir ben t'es loin, t'es complètement loin. J'ai déjà été jusqu'à White Horse là (...) c'est pas que j'ai peur de m'engager, je m'engagerai pas, c'est aussi simple que ça là, ça se vit tout seul le grand amour (...). Quand je suis vraiment... ça me tracasse et tout je parle à une intervenante, j'ai deux ou trois personnes disons pis je m'inquiète pas, je les prends, assis-toi, j'ai un problème... (J15) »

En somme, nous considérons les jeunes rencontrés comme itinérants lorsqu'ils sont davantage dans un processus de liaison, lorsqu'ils investissent des personnes ou des lieux dans leur entourage immédiat ou de leur passé ou s'investissent dans des projets personnels ou des projets de réparation narcissique. L'itinérance prend alors sens dans leur parcours de vie. Alors que nous considérons les jeunes comme errants lorsqu'ils sont dans un processus de déliaison psychique et relationnelle, lorsqu'ils investissent de moins en moins ou pas du tout les gens ou les lieux qu'ils sont amenés à fréquenter, lorsque le lien signifie satisfaire un besoin et non se lier ou lorsqu'ils s'abandonnent progressivement en ne prenant plus soin d'eux-mêmes et en ayant de moins en moins de désirs, de projets. Voici schématiquement notre réflexion sur le mouvement d'itinérance et le mouvement d'errance en fonction du processus de liaison ou de déliaison :

Figure 4.1 Le mouvement d'itinérance et le mouvement d'errance



Ce troisième lieu de la conflictualité psychique dégagé de l'analyse thématique et dynamique de cette thèse, nous amène à réfléchir sur le sens du mouvement d'itinérance en lien avec les mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques passés et actuels. En résumé, nous comprenons que l'acte d'itinérance est une extraction du monde familial, social et normatif pour se créer un monde parallèle à la souffrance; c'est une forme de clivage ou d'isolation de la souffrance. Cet espace à soi peut être investi principalement dans la tendance vers la réparation et dans la liaison psychique, relationnelle et émotive, ou bien principalement dans la tendance vers la répétition et dans la déliaison psychique, relationnelle et émotive. Aux concepts de la liaison et réparation et de la déliaison et répétition, nous avons ajouté la notion d'investissement libidinal et objectal de cet espace parallèle. Nous en sommes alors venus à la conclusion qu'il existe une forme d'itinérance caractérisée principalement par la liaison, la réparation et l'investissement libidinal et objectal et une forme d'errance caractérisée par la déliaison, la répétition et le désinvestissement libidinal et objectal. Nous tenons toutefois à souligner de nouveau qu'il s'agit d'une tendance, d'un mouvement et qu'à l'intérieur de chacune de ces formes d'itinérance et d'errance existe de la liaison, de la déliaison, de la répétition et de la réparation. Cette réflexion nous procure toutefois une réponse au pressentiment de départ : celle d'une différence importante entre les sujets au niveau de l'investissement relationnel et narcissique du monde de la rue.

4.6 Conclusion

Nous avons cru important de boucler l'analyse de cette thèse par un chapitre sur les différents lieux et formes de la conflictualité psychique. Nous avons repéré trois formes du conflit psychique : le vécu dans le corps, le vécu dans l'acte et le mouvement d'itinérance en regard de l'investissement libidinal et objectal. Les deux premiers lieux étudiés ont fait ressortir l'idée de la mise à distance des contenus psychiques souffrants non symbolisés et la mise à distance des autres qui menacent de faire rebondir ces contenus. Ces mises à distance se font généralement par la consommation de drogues et d'alcool et par les recours à l'acte et la violence. Nous avons également mentionné à cet égard, que la majorité des jeunes se situent dans la sensation au lieu d'être dans la recherche de sens.

Le troisième lieu étudié, soit le mouvement d'itinérance, a fait surgir l'idée de l'extraction du monde familial, puis social normatif pour se créer un espace à soi, un monde parallèle aux souffrances infantiles, parallèles aux relations conflictuelles. Dans cet espace parallèle, certains jeunes tendent vers la réparation relationnelle et psychique et donc vers la liaison, alors que d'autres tendent vers la répétition de leurs propres symptômes, des symptômes de leurs modèles parentaux et du manque transgénérationnel et vers la déliaison libidinale et objectale. Nous avons nommé le premier mouvement l'itinérance, alors que le deuxième l'errance.

L'acte d'itinérance ou d'errance soulève des enjeux libidinaux, objectaux et narcissiques importants que nous devons élucider afin de mieux comprendre l'achoppement de l'aide et d'offrir un espace thérapeutique au diapason de leur espace parallèle. Nous espérons avoir fait ressurgir les différents lieux de la conflictualité psychique observés dans notre analyse du mouvement d'itinérance et de l'aide, utiles à la théorisation du sens de l'itinérance et de la résistance au changement. La discussion qui suit mettra en lumière ces différents enjeux répertoriés à l'aide de concepts psychanalytiques tels que la transmission psychique, la conflictualité psychique et le néo-narcissisme ; elle incarnera un mouvement de liaison entre la théorie psychanalytique et l'analyse thématique, dynamique et conceptuelle de cette thèse.

CINQUIÈME PARTIE

LA DISCUSSION

INTRODUCTION

Nous en sommes à la phase finale de cette thèse, soit la construction du sens du mouvement d'itinérance et de la résistance au changement en fonction des résultats de l'analyse et de la théorie psychanalytique sur la transmission psychique, la conflictualité psychique, le narcissisme, les processus identificatoires, les désirs et la demande. Nous exposerons notre conceptualisation en détails au chapitre I et procéderons à une confrontation, au chapitre II, entre les résultats de l'analyse et la théorie exposée dans la revue de littérature, dans la première partie de cette thèse. Nous compléterons la discussion par une analyse des pistes d'intervention et de recherches futures.

CHAPITRE I

UNE CONSTRUCTION DU SENS : NOTRE THÉORISATION DU MOUVEMENT D'ITINÉRANCE ET DE LA RÉSISTANCE AU CHANGEMENT SOUS L'ANGLE DE LA TRANSMISSION PSYCHIQUE

1.1 Introduction

Le sujet de l'inconscient est divisé entre l'exigence d'être à soi-même sa propre fin (le narcissisme) et de se constituer comme sujet de l'ensemble (transmission intersubjective), disait Freud (1914), dans *Pour introduire le narcissisme*. Ceci jetait les bases narcissiques de la transmission entre et à travers les générations; le narcissisme propre se construit à partir de l'héritage relationnel et identificatoire et s'étaye donc sur celui de la génération qui précède. L'individu façonne son identité et son narcissisme à partir de son héritage; certains tenteront de maintenir un lien de filiation et s'identifieront au narcissisme de leurs parents, d'autres ressentiront l'urgence d'interrompre une transmission de par la violence de l'héritage. Face à la transmission, le sujet peut ainsi répéter, s'identifier, incorporer, réparer ou rompre avec les «objets transformables et non transformables » (Bion, 1965) de la transmission.

Le concept psychanalytique de la transmission psychique sera au cœur de notre théorisation sur le mouvement d'itinérance et la résistance au changement constatée. On retrouve aussi chez l'itinérant une mise en acte des failles de la transmission et des contenus transmis non symbolisés. Errer afin de ne pas ressentir le manque, errer afin de ne pas ressentir l'horreur des contenus transmis... en somme errer afin d'éviter le pire, soit l'effondrement ou la reconnaissance que l'effondrement a déjà eu lieu dans le passé (Winnicott, 1975).

Notre théorisation se présente en deux actes : 1) le mouvement d'itinérance compris à la lumière du concept de la transmission psychique qui englobe du même coup les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques étudiés; 2) la résistance au changement expliquée par la nature intrapsychique et intersubjective du mouvement d'itinérance. Devant la richesse du matériau des entrevues et de l'analyse thématique et dynamique, nous avons choisi, pour la phase finale de la construction du sens, de construire une théorie globale du mouvement d'itinérance et de la résistance au changement à l'aide de la théorie psychanalytique sur la transmission psychique. Si nous avons choisi de ne présenter qu'un seul aspect important dégagé par l'analyse du discours, nous aurions rejoué une scène de l'itinérance, soit la division, la rupture traumatisante, pour éviter de voir l'ensemble et d'en saisir le sens parfois troublant. C'est donc une invitation à comprendre l'itinérance et le changement dans sa mouvance et sa dynamique psychique.

1.2 Les trois mouvements de l'itinérance

Au fil de l'analyse des entretiens de recherche, nous avons repéré trois mouvements majeurs qui servent à expliquer la dynamique intersubjective et intrapsychique de l'itinérance : le mouvement relationnel, le mouvement identificatoire et le mouvement narcissique. Chacun de ces mouvements fait le pont entre l'héritage infantile des jeunes et leur mode de vie de désaffiliation et de marginalisation actuel et chaque mouvement contribue à la compréhension de la résistance au changement. Retrouvons chacun de ces mouvements comme prémisses à l'étude de l'itinérance sous l'angle de la transmission psychique et de la résistance au changement.

1.2.1 Le mouvement relationnel

Notre étude du mouvement relationnel au chapitre I de l'analyse des résultats nous a permis de confirmer l'importance des relations infantiles dans l'étude du mouvement d'itinérance. Les jeunes rencontrés dépeignent des relations aux parents empreintes de maintes ruptures (abandons, décès, placements), de rejet, d'emprise, de transgression, de désinvestissement relationnel, d'incapacité à prendre soin, d'indifférence, etc. Ils décrivent également, pour la plupart, un réseau relationnel pauvre, souvent dans le même registre que les modèles parentaux, soit la vulnérabilité, la transgression et le désinvestissement. En

somme, peu ou pas de liens auxiliaires sont venus faire contrepoids à l'insuffisance des parents ou n'ont pu aider à réparer un tant soit peu l'aptitude relationnelle de ces jeunes. Cette histoire relationnelle commune à la majorité des sujets a une incidence sur leur mode relationnel actuel : la tendance vers la marginalisation, la désaffiliation, le repli sur soi... une tendance donc vers la déliaison.

Au premier coup d'œil, nous sommes tentés de faire un lien de cause à effet entre la rupture familiale et l'entrée dans le monde de l'itinérance; ils se sont séparés de leur famille et errent maintenant sur la rue, déliés. Notre analyse du discours nous démontre une toute autre dynamique, soit un investissement psychique ou relationnel des parents, malgré la brutalité parfois des ruptures et le contexte familial conflictuel (violence, abus sexuels, abandon) avant le départ. L'extraction du monde familial et du monde social normatif se fait, pour l'ensemble de notre échantillon, avec un pied dans le passé; il y a une oscillation entre le passé et le présent, ou un va-et-vient psychique (désir) ou réel (distanciations et rapprochements) entre le milieu d'origine et le milieu de la rue, ou entre une filiation et une désaffiliation. Le GRIJA, en 1999, affirmait que les jeunes itinérants étaient « hantés » par leurs relations à leurs parents malgré la rupture et erraient autour d'un noyau douloureux, autour d'une souffrance sans mots; notre recherche confirme sans équivoque cette affirmation. Ceci a une incidence sur l'aide : les jeunes résistent à un investissement relationnel avec les thérapeutes ou les intervenants, investissant toujours les relations aux parents ou l'idée d'une réparation.

En somme, il existe bel et bien un mouvement relationnel chez les jeunes itinérants : un mouvement d'extraction du milieu familial, un mouvement de désaffiliation, un mouvement d'extraction du milieu social normatif et un mouvement, pour la plupart, de va-et-vient entre leur milieu d'origine et leur milieu de la rue. Nous avons pu constater toutefois que le mouvement peut devenir enlissement lorsque le désir ou l'espoir de réparation s'estompe, lorsqu'ils font face à nouveau à un rejet des parents ou à la violence de ces derniers, ou lorsque l'engrenage dans la consommation d'alcool ou la drogue, les comportements déviants de la norme sociale (prostitution, vol, etc.) les enfonce de plus en plus dans un mouvement de déchéance et de repli sur soi. Ce constat nous indique une piste de réflexion pour l'intervention : entretenir le mouvement relationnel afin d'éviter l'enlissement.

1.2.2 Le mouvement identificatoire

Le mouvement identificatoire, étudié au chapitre II de l'analyse du discours, ouvre la voie à l'étude de l'itinérance sous l'angle de la transmission. Le processus identificatoire se fait à partir des objets transmis et des modes de transmission par les parents et produit à son tour des objets psychiques à transmettre; ceci rejoint l'idée de Ciccone (1999) étudiée au chapitre IV, section 4.3 de la revue de littérature.

L'étude de la négociation identitaire primaire nous a permis d'analyser les racines identitaires des jeunes rencontrés et leurs répercussions sur leur construction identitaire actuelle et sur leur mode de négociation avec les institutions externes (la société, les intervenants, les thérapeutes, les policiers, etc.) et la loi. Nos constats se développent sur deux plans : les positions identificatoires et les processus d'identification. En premier lieu, nous avons constaté qu'il y avait une transposition, quasi directe pour la majorité des sujets, des enjeux et conflits identificatoires avec les parents à la négociation identitaire avec les représentants sociaux de la loi et du cadre. Les positions adoptées pendant l'enfance, soit le repli sur soi, la rationalisation et l'idéalisation, la recherche ou la quête de sens avec ou sans l'aide d'un professionnel et la révolte, devant des modèles identificatoires imposants, irresponsables, transgressants ou vulnérables se retrouvent à l'âge adulte. Certes, il y a eu des tentatives de renversement des positions infantiles ou une variation des positions en fonction de leur situation sociale et de l'interlocuteur, or nous observons pour la majorité un échec de ces mouvements identificatoires et donc une transposition directe des enjeux familiaux aux enjeux sociaux. Ceci donne lieu à une méfiance relationnelle diffuse; l'autre est perçu comme transgressant, irresponsable, vulnérable ou imposant. Cette représentation de l'autre s'est souvent vue confirmée au fil des relations avec l'entourage et la famille, ou les intervenants des foyers d'accueil; peu de relations sont venues renverser la perception de nécessité de cette méfiance et de distance relationnelle ou permettre une nouvelle négociation identitaire basée sur des modèles identificatoires plus sains. En somme, les différentes positions adoptées à l'âge adulte dans leur situation d'itinérance sont soit en continuité avec les positions adoptées dans l'infantile ou sont des tentatives de renversement qui échouent dans leur fonction.

En deuxième lieu, nous avons repéré différents processus identificatoires avec les modèles parentaux disponibles : la construction identitaire s'est fait soit en identification massive au parent, en identification partielle à un élément du modèle parental, en adhésion passive ou par imitation du parent, en tentative de différenciation ou d'opposition au modèle imposé. Ce qui est frappant, c'est que l'identification, qu'elle soit massive, partielle ou par simple adhésion, concerne la part destructrice, transgressante ou hors loi du modèle parental pour l'ensemble des sujets. La tentative de différenciation ou d'opposition au modèle, pour sa part, se solde souvent par un échec et par une identification *a posteriori* au parent; la confrontation des sujets à leurs propres objets et processus de transmission à leurs enfants faisant surgir ce constat pour plusieurs d'entre eux. Les objets psychiques transmis par les modèles parentaux disponibles ou imposés semblent laisser une trace indélébile chez ces sujets, malgré leur désir de briser le cycle de la répétition, malgré leur révolte, malgré les ruptures avec les parents et le milieu d'origine; on ne peut interrompre la transmission d'objets traumatiques ou transgressants sans élaboration psychique, sans confrontation à l'héritage relationnel, identificatoire et narcissique. Or, l'ensemble de ces sujets ont choisi de s'extraire de leur milieu familial, puis par glissement des enjeux psychiques, du milieu social normatif afin d'éviter (évitement parfois nécessaire en termes de survie) la confrontation au manque, à l'abandon, au rejet et à la transgression. Nous aurons l'occasion de revenir sur la question du mouvement d'extraction et de la transmission dans les prochaines sections.

L'étude du mouvement identificatoire nous a, en somme, démontré qu'il y avait eu plusieurs failles dans la transmission de l'institution interne ce qui complique la négociation avec l'institution externe. On observe alors deux rapports principaux à l'autre ou à soi-même : un rapport de toute-puissance ou un rapport transgressif de recherche de limites. Tout d'abord, le rapport de toute-puissance est inversement proportionnel au sentiment d'impuissance qui concerne une grande majorité des jeunes rencontrés; la toute-puissance permet d'entretenir l'illusion d'autosuffisance qui annule le besoin de l'autre et le désir d'être en relation. Elle confirme également la nécessité pour le sujet de s'extraire du milieu familial, puis du monde social et donc de se retirer de la négociation identitaire primaire et secondaire; la toute-puissance altère de façon psychique le lien à l'autre, le lien de filiation, la chaîne de transmission et rompt le processus de négociation identitaire. Elle est donc une forme de

reprise de contrôle sur soi devant une défaillance des modèles parentaux et de la transmission d'une institution interne, d'un cadre psychique. Ce rapport de toute-puissance nuit à la création d'une relation thérapeutique, aux différentes relations d'aide puisque la demande d'aide ou le lien d'aide confronte le sujet directement au sentiment d'impuissance, à la souffrance du manque et de l'humiliation et à la crainte de l'effondrement qu'il tente d'éviter par ce rapport de toute-puissance. Le rapport de toute-puissance s'observe également dans le lien des sujets à un objet toxique (drogues, alcool) : ils deviennent maîtres de leurs émotions en choisissant ou non de s'administrer une dose de drogues ou de boire de l'alcool.

Par ailleurs, le rapport transgressif de recherche de limites envers soi-même et envers l'autre, constaté chez la majorité des sujets, semble être directement lié aux failles de la transmission de l'institution interne : les représentants de la loi et du cadre pendant l'enfance, soit les figures parentales, se sont dérobés de leur fonction et ont même transmis par leur rapport à l'autre (violence, abus sexuels, vol) et à soi-même (consommation de drogues et d'alcool, prostitution) des objets de transgression. On retrouve une répétition importante, chez les sujets, de la transgression envers les acteurs sociaux, envers les représentants sociaux de la loi et envers eux-mêmes (parfois la transgression sur soi est extrême, jusqu'à la mort). Toutefois, nous sommes portés à croire que ce rapport transgressif est une manière de convoquer l'institution externe dans une quête de limites qu'ils ne peuvent eux-mêmes s'imposer. Les comportements déviants, les différents agirs tels qu'étudiés au chapitre IV, section 4.3 de l'analyse des résultats, la violence, le bris de règlements dans les ressources et la criminalité procéderaient, en partie, d'une recherche de limites extérieures, en une confrontation sécurisante, voire même apaisante, avec l'institution externe, puisque les objets psychiques nécessaires à la construction d'une institution interne n'ont pas ou mal été transmis.

En somme, nous constatons chez les sujets rencontrés plusieurs mouvements identificatoires : un déplacement massif, sans sublimation, sans élaboration, des enjeux familiaux aux enjeux sociaux avec du coup des positions identificatoires similaires de l'enfance à l'âge adulte et des tentatives de renversement des positions infantiles qui, pour la plupart, échouent et dévoilent *a contrario* des identifications partielles ou massives aux modèles parentaux. L'étude des mouvements identificatoires est le prélude nécessaire à

l'étude de l'itinérance et de la résistance au changement par la voie de la transmission psychique. En effet, cette portion de notre conceptualisation nous démontre que les failles de la transmission de l'institution interne ont des répercussions sur le rapport des jeunes à l'institution externe et que malgré le désir de l'ensemble des jeunes de rompre la chaîne de transmission par les ruptures avec leur milieu familial et l'extraction du monde social normatif, les objets de transmission laissent des traces et se répètent dans leurs enjeux psychiques, relationnels, identificatoires et narcissiques. Passons maintenant à l'articulation du mouvement narcissique chez les jeunes itinérants rencontrés.

1.2.3 Le mouvement narcissique

Nous avons évoqué, au deuxième chapitre de l'analyse du discours, la dimension narcissique de l'itinérance en termes d'adaptation narcissique à l'héritage identificatoire et de protection contre une nouvelle blessure narcissique possible ou contre la reviviscence de souffrances infantiles.

Ainsi, devant un tissu relationnel souvent défaillant, rejetant, absent ou transgressant, les jeunes rencontrés ont dû développer des moyens de se protéger et de s'adapter narcissiquement. Cette protection se fait sur deux plans. Le premier consiste à protéger, à réhabiliter ou à idéaler un parent violent, défaillant ou absent afin de s'offrir la possibilité de s'identifier à un modèle positif et bon. Ce processus de réhabilitation de l'image positive du parent peut cependant échouer et dévoile par conséquent une identification à un aspect négatif du parent. Il s'agit donc d'une réhabilitation de l'image du parent afin d'introjecter des *imagos*³⁵ positives et de se construire une identité avec des « objets devenus bons ». Ceci donne souvent lieu à des personnalités comme si, à des « *faux self* » dira Winnicott (1975). Le deuxième plan consiste à se protéger personnellement, soit en s'extrayant de la chaîne de transmission psychique d'objets parfois traumatiques, soit en se retirant de la socialisation et de la création de liens, soit par la dépression, par la fuite dans la consommation, soit par la violence et la révolte. Tous ces actes énumérés servent alors à se protéger contre des liens destructeurs et blessants, contre une menace d'effondrement, contre leur propre agressivité

³⁵ Selon Laplanche et Pontalis (1967) une *imago* est « un prototype inconscient de personnages qui oriente électivement la façon dont le sujet appréhende autrui; elle est élaborée à partir des premières relations intersubjectives réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial ».

(qui donne lieu à des tentatives multiples de réparation) ou bien à fuir la réalité qui fait souffrir.

La blessure narcissique mobilise toutes sortes de défenses et d'adaptations, comme nous avons pu le voir. Chez les jeunes rencontrés, nous observons des enjeux narcissiques importants qui suscitent des réactions parfois extrêmes comme l'adoption d'une position de marginal et de rebelle difficile à assumer et non sans conséquences, l'adoption d'une position d'agresseur, en identification à leurs propres parents, afin de maîtriser les événements traumatiques subis et de tenter de les symboliser en répétant les scènes avec d'autres personnes, ou d'une position de victime comme réinvestissement de la libido sur soi et du retrait de l'investissement de l'autre en guise de mécanismes de survie narcissique. Nous constatons également deux actes de protection principaux, dont la mise à distance des contenus souffrants et la mise à distance relationnelle afin de se protéger narcissiquement. Ces mises à distance se font principalement par la consommation de drogues et d'alcool et par les conflits et les ruptures afin d'éviter une répétition du rejet ou de l'abandon. Mettre à distance afin d'éviter de ressentir le vide, le manque, la blessure narcissique, l'effondrement et d'errer autour de contenus psychiques souffrants sans mots ou sans représentation. Ceci nous amène à notre hypothèse selon laquelle l'itinérance serait une forme extrême d'adaptation et de protection narcissique contre des blessures infantiles, contre un héritage relationnel et identificatoire difficile à assumer et à porter et contre une transmission « d'objets psychiques transformables ou non transformables » (Bion, 1965). L'itinérance c'est mettre à distance les autres et les contenus infantiles en s'extrayant du monde familial, puis social; c'est une création identitaire, le néo-narcissisme, en réponse à une transmission narcissique défailante, absente ou traumatique. Nous développerons les idées d'extraction et de néo-narcissisme aux sections 1.3.2 et 1.3.4 de ce chapitre.

L'articulation des trois mouvements relationnel, identificatoire et narcissique nous permet de saisir la dynamique intrapsychique de l'itinérance et de créer un pont conceptuel entre l'histoire relationnelle et identificatoire des jeunes et leur vie actuelle d'itinérance, là où il y a eu rupture relationnelle et psychique. Nous aborderons dans les prochaines sections la dimension intersubjective du mouvement d'itinérance via l'étude des enjeux de la transmission psychique.

1.3 Une compréhension intrapsychique et intersubjective de l'itinérance sous l'angle de la transmission psychique

Nous avons mentionné en introduction de ce chapitre, notre désir de transmettre une compréhension globale et non parcellaire du mouvement d'itinérance. Les paragraphes précédents nous ont permis de retracer les trois mouvements constatés, dans la dynamique de l'itinérance, soit les mouvements relationnel, identificatoire et narcissique. À cette étape-ci de notre conceptualisation, nous exposerons notre compréhension intersubjective de l'itinérance sous l'angle de la transmission psychique, articulée aux trois mouvements intrapsychiques énumérés. Il s'agit donc ici d'une compréhension théorique du mouvement d'itinérance dans son ensemble, basée et ancrée dans le vécu et le discours des jeunes itinérants rencontrés.

1.3.1 Les objets et les processus de la transmission : la question de l'héritage

La question de l'héritage est centrale dans le discours des sujets rencontrés et dans l'articulation du mouvement de l'itinérance. Les jeunes, au moment de l'entretien, nous parlent soit d'un rapport de force avec les parents, soit d'une absence ou d'une démission parentale qui provoque une confusion identitaire, soit de secrets de famille, de doutes quant à l'identité des parents ou quant à des éléments biographiques de ces derniers. Ces questionnements ou conflits avec les parents ont été traduits dans notre analyse par une transmission défailante ou absente, une transmission contraignante ou une transmission transgénérationnelle.

Chacune de ces formes de transmission ont leurs répercussions sur la négociation identitaire primaire (en lien avec les modèles parentaux) et secondaire (avec les représentants de la loi et la société de façon générale) et sur le mouvement narcissique chez ces jeunes. Plus spécifiquement, nous avons constaté qu'une transmission défailante ou absente entraînait une difficulté à l'âge adulte de négocier avec les représentants de la loi puisqu'ils n'ont pu recevoir pendant l'enfance les balises, les limites et le cadre nécessaires à l'intériorisation d'une institution interne. L'absence ou la défailance de la transmission était associée de façon plus prononcée au père dans notre échantillon, ce qui engendrait un questionnement de fond chez les sujets sur leur lien de filiation paternelle et sur leur identité masculine. Par ailleurs, une transmission contraignante, c'est-à-dire massive, non nuancée,

non adaptée aux valeurs et à la personnalité du sujet et sans écart possible par rapport au modèle imposé contraint les jeunes concernés à adhérer ou à s'opposer au modèle, ce qui entraîne très souvent des conflits et des ruptures de liens. Enfin, la transmission transgénérationnelle concerne la transmission des éléments négatifs tels que les secrets, les non-dits, les agirs qui sont non symbolisés par les générations précédentes et qui se transmettent sans mots, sans élaboration et comme des objets « non transformables » (Bion, 1965). Les effets de la transmission transgénérationnelle se font ressentir chez les sujets rencontrés dans un malaise sans mots, un « mal de vivre » diffus et une répétition de la violence, de la toxicomanie, de l'alcoolisme, de la marginalité et de la criminalité et ce, parfois à l'encontre du désir conscient chez plusieurs de briser le cycle de la transmission.

Les objets de la transmission et les modes de transmission forment la base de l'institution interne de l'individu; l'intériorisation des systèmes de régulation symbolique et des codes préformés par la culture sont transmis en premier lieu par les parents. La constitution de l'institution interne permet au sujet de former des liens intrapsychiques et interpersonnels, d'intérioriser les limites et les frontières (séparation-individuation, différenciation dehors-dedans), de former des représentations et de penser (Guillaumin, 1997). Or, ce que l'on constate chez les jeunes itinérants rencontrés, c'est un rapport ambivalent à la loi, à l'autorité, un recours fréquent à l'agir et à un mode relationnel de contrôle et de méfiance, la transgression dans le rapport à l'autre et face à leurs propres limites corporelles et psychologiques, la toxicomanie, l'alcoolisme, l'itinérance et des conflits avec la justice et les lois sociales et morales. Ce sont toutes des manifestations de l'achoppement de l'intériorisation de l'institution interne par une transmission parentale sur le mode du trop (violent, contraignant, intrusif) ou sur le mode du manque (absence, défaillance).

En effet, nous avons constaté une transmission de l'institution interne par les parents de ces jeunes sous le mode du trop, c'est-à-dire de l'imposé, du manque de nuances, du totalitaire, ou sur le mode du manque, c'est-à-dire de la transgression de génération en génération, du manque d'autorité parentale, d'absence de frontières entre le parent et le jeune, de désinvestissement parental. Ces deux modes de transmission semblent générer un effet commun, celui d'une confusion des repères identificatoires, d'un sentiment de vide, d'une

crainte de l'effondrement, d'une difficulté à reconnaître la limite de l'autre, la limite sociale au sens de la loi et leurs propres limites et d'une recherche effrénée de la limite et du cadre de la loi par les comportements déviants et la consommation excessive. Plus spécifiquement, la transmission de l'institution interne sur le mode du trop engendre une opposition massive à une autorité contraignante, une incapacité à s'identifier au parent concerné et une opposition, à l'âge adulte, à l'institution sociale, aux différents systèmes qui régissent la vie collective. Les jeunes concernés fonctionnent alors sous un mode relationnel d'opposition, de provocation, de refus de s'insérer et de dénonciation. Alors que la transmission de l'institution interne sur le mode du manque engendre souvent, pour sa part, une recherche de limites, un manque d'inhibition (souvent perçu dans la consommation), un manque de structure symbolisante et une confusion quant aux différents rôles sociaux, à la hiérarchie, à l'autorité. Les jeunes concernés semblent alors fonctionner sous le mode de la transgression de leurs propres limites (on le remarque dans la transgression à l'extrême dans la toxicomanie) et des règles sociales, ou dans une errance, dans une déliaison. Ces jeunes semblent éprouver des difficultés à mettre du sens sur leur vécu et à comprendre leurs propres émotions, leurs comportements et leur compulsion à répéter malgré leur désir de briser le cercle vicieux de la répétition.

La nature de la transmission, sur le mode du trop ou du manque a une incidence sur le mouvement identificatoire et narcissique, celui d'une fragilité au niveau de la constitution de l'institution interne et par transposition, une difficulté à négocier avec l'institution externe, avec la société, les représentants de la loi et avec les aidants et les intervenants des ressources. Le rapport à l'autre et à la loi plus particulièrement devient ambivalent : l'autre, la loi et le cadre sont vécus comme des objets menaçants (ils peuvent répéter le manque ou le trop, soit la violence, l'abus, la transgression, l'abandon), mais du même coup, ils peuvent servir de balises extérieures venant pallier la défaillance de leur propre institution interne. Ainsi, on observe chez ces jeunes d'une part, des mises à distance relationnelles et un désinvestissement de l'autre, pour en venir, pour certains, à une solitude complète et d'autre part, la recherche de limites provenant de l'extérieur, de l'autre, des représentants de la loi, en adoptant des comportements déviants, en étant hors la loi, en pratiquant de la prostitution ou de la vente de drogues. Ces derniers comportements servent en partie, comme nous avons pu

l'illustrer dans l'analyse du discours des jeunes, à convoquer l'institution externe et la contraindre à jouer son rôle de balise extérieure, de frontière, de protection contre soi-même, de frein à la désinhibition et à la transgression (ou à la répétition de la transgression de génération en génération). Ainsi, le recours aux figures d'autorité et à la loi comme pare-excitations, comme contenant est fréquent, ne serait-ce qu'à travers leurs actes délictueux qui leur font courir le risque d'être placés devant la loi et donc de ranimer ou de convoquer l'institution externe. Certains jeunes iront même jusqu'à adopter des conduites d'attaques au cadre, à la loi et jugeront de sa fiabilité et de sa contenance par l'application d'une sentence ou d'une punition symbolisante. Le représentant de l'institution externe est donc secrètement placé au lieu de la quête de réparation de ces jeunes : remplacer le manque, servir de balises et de cadre sécurisants.

Enfin, notre étude sur les objets et les processus de transmission et sur l'institution interne et externe nous démontre que les enjeux liés à la loi, à l'autorité, au cadre et à l'institution ont été transposés de la famille au social. Ce constat concorde avec les résultats de la recherche de Gilbert (2004). Dans le vécu d'un manque de balises et de frontières des parents, c'est la recherche des limites dans le social via des comportements hors la loi et une quête des limites de leur corps par la consommation excessive de drogues et d'alcool qui est observée. Dans le vécu d'injustice, de transgression ou d'une transmission contraignante, c'est la défiance, les attaques au cadre et le refus de s'insérer dans un système social perçu comme étant mauvais, malsain et parfois dangereux qui ressort. À l'âge adulte, c'est une dynamique de quête des limites ou d'attaque du cadre afin de se protéger narcissiquement qui se dégage ; il ne semble pas y avoir eu de tentatives de sublimation, de symbolisation ou de réparation au niveau de la défaillance de la transmission de l'institution interne par l'ensemble des sujets rencontrés. Les objets de la transmission ainsi que leur mode de transmission doivent être transformables, dans l'ordre symbolique des générations pour qu'il y ait tentative de sublimation et de réparation ; chez les sujets rencontrés, la transmission semble avoir été vécue de façon traumatisante pour certains, violente pour d'autres ou sans mots, sans représentation. Devant cet état de la transmission, l'ensemble des sujets ont jugé nécessaire de s'extraire du milieu familial et de s'extraire donc de la chaîne de transmission, de la filiation. Le mouvement d'extraction ne réussit toutefois pas à rompre avec la transmission psychique ;

les éléments de la transmission apparaissent, malgré la rupture des liens, dans la souffrance vécue par les jeunes, dans leurs comportements téméraires, dans leur dépendance et dans leur mouvement même d'itinérance. Étudions à présent le mouvement d'extraction du milieu familial et du monde social normatif.

1.3.2 Le mouvement d'extraction

Notre analyse du discours des jeunes et de leur mouvement d'itinérance nous montre deux mouvements distincts d'extraction, à deux temps de leur parcours de vie : l'extraction du milieu familial et l'extraction du monde social normatif³⁶. Comme nous avons pu le constater au paragraphe précédent, les parents de la majorité des sujets n'ont pas ou n'ont pu jouer le rôle de pare-excitation et sont même devenus, pour certains, le lieu du traumatisme par une transmission d'objets non transformables ou par des modes de transmission défailant, absent, contraignant ou transgénérationnel. Pour la plupart des jeunes rencontrés, la transmission psychique sur le mode du trop ou du manque est vécue comme une atteinte à leur liberté, à leur dignité et comme un acte d'effraction. Il faut par conséquent soit s'échapper, soit s'opposer ; ceci donne lieu à des ruptures importantes avec le milieu familial ou à des conflits qui perdurent. Héritiers d'objets psychiques sans mots, d'objets traumatiques difficilement symbolisables, du manque transgénérationnel, les jeunes ont, à un moment de leur parcours, jugé nécessaire de s'extraire de leur milieu familial.

Notre analyse du discours des jeunes nous montre cependant que l'extraction du milieu familial ne représente qu'un acte physique pour la majorité des sujets, puisqu'ils demeurent toujours en lien de façon psychique avec leurs parents, que ce soit dans un investissement par la réparation fantasmatique ou réelle, par le sentiment de culpabilité, par le désir de rapprochement ou par le ressentiment. Ceci explique en partie les nombreux mouvements observés de va-et-vient (psychiques ou réels) entre le milieu familial et le milieu de la rue, ou les mouvements de distanciation et de rapprochement avec les parents, jusqu'à ce qu'il y ait à nouveau acte d'effraction de la part des parents, répétition du manque,

³⁶ Le monde social normatif est régi par des lois et comporte un ensemble de comportements et de pensées conformes à la norme sociale (avoir un toit, un emploi, être aux études, gagner son argent de façon légale, payer des impôts sur le revenu, respecter les limites sociales et les limites de l'autre, etc.).

entraînant une coupure physique et psychique définitive avec le milieu d'origine et un ancrage dans le milieu de la rue.

Pour la majorité des sujets rencontrés, l'extraction du milieu familial donne lieu à plusieurs tentatives d'autonomisation, de prise de pouvoir sur soi par des expériences de travail, par le retour à l'école, par l'expérience en appartement. Ces expériences se soldent souvent par un échec, par une difficulté à s'insérer dans un monde social normatif, par une difficulté à négocier avec l'institution externe ; la méfiance envers l'autre, le rapport de toute-puissance, le rapport transgressif de recherche de limites, le mouvement de déchéance dans la consommation d'alcool et de drogues et dans la prostitution contribuent à cet échec du mouvement de séparation-individuation d'avec les parents. C'est à ce moment de leur parcours que nous pouvons constater un deuxième mouvement d'extraction, celui du monde social normatif.

Ainsi, ce que nous dégageons de l'analyse du mouvement d'itinérance, commun à l'ensemble des jeunes rencontrés, c'est l'extraction du monde familial, puis du monde social normatif pour se créer un espace à soi, un espace parallèle aux difficultés relationnelles et identitaires vécues avec les parents, un espace parallèle à leur souffrance liée à leur monde relationnel en rupture et aux failles importantes de la transmission psychique. L'acte d'itinérance, dans son double mouvement d'extraction familiale et sociale, devient un acte de protection narcissique devant une souffrance souvent sans mots, sans représentation, devant des objets de la transmission traumatiques et violents. L'acte d'itinérance semble représenter pour ces jeunes, un mouvement d'extraction de l'institution familiale et sociale, pour se créer un espace à soi, un monde parallèle, où les règles ne sont régies que par eux, sans crainte d'emprise ou de rejet, sans le vécu du manque ou du trop de la transmission psychique.

En somme, il existe un double mouvement d'extraction : une extraction du monde familial, de la chaîne de transmission familiale, du lien de filiation et donc hors de la blessure de l'histoire et une extraction de la société normative, de l'affiliation, de l'appartenance à un groupe social. L'acte d'itinérance serait la création, pour la majorité des jeunes, d'un monde parallèle protecteur, où il y a déliaison relationnelle et réinvestissement sur soi de la libido. Cette création du monde parallèle, c'est une fermeture à l'autre, c'est le désir d'arrêt d'une

transmission psychique parentale, culturelle et sociale. Les jeunes rencontrés parlent de leur « bulle », de leur « micro-société », de leur « petit monde » pour décrire ce monde parallèle, cet espace à soi où se mêlent sentiment de toute-puissance (annuler le besoin de l'autre, s'auto-engendrer), projection sur le corps de la souffrance vécue parfois sans mots et sans représentation (par la consommation d'alcool et de drogues) et agirs et violence comme des témoins bruyants de la conflictualité psychique toujours d'actualité malgré la coupure, malgré l'extraction de la chaîne de transmission, malgré l'extraction du monde social normatif.

1.3.3 Les modes d'investissement du monde parallèle

Le monde parallèle à la norme sociale et au monde d'origine, créé par les jeunes itinérants, peut être investi de différentes façons suivant l'histoire relationnelle des jeunes, leur héritage identificatoire et narcissique, la nature de leurs conflits psychiques et les manifestations de la conflictualité psychique et les rencontres ultérieures structurantes susceptibles de réparer ou non l'aptitude relationnelle et les différents manques de l'enfance. Nous avons décrit, à l'étape de l'analyse des résultats (chapitre IV, section 4.5.3), deux tendances principales ou modes d'investissement libidinal et objectal dans cet espace parallèle : une tendance vers la réparation et la liaison et une tendance vers la répétition et la déliaison. Ces deux tendances nous permettaient de décrire une forme d'itinéraire mue par des investissements libidinaux et objectaux, que nous avons nommé l'itinérance et une autre forme d'itinéraire avec absence ou pauvreté de l'investissement libidinal et objectal que nous avons nommé l'errance. Il nous semble effectivement important de cerner ces différents types d'itinéraires, ces différentes tendances constatées dans l'espace parallèle des jeunes sur la rue afin de transmettre une compréhension fine, détaillée et diversifiée de la vie intrapsychique et intersubjective de cette population.

La tendance vers la réparation et la liaison se jumelle à un investissement libidinal et objectal sur la rue chez les sujets rencontrés. Les jeunes concernés tentent de se recréer une identité sur le monde de la rue en s'auto-identifiant « peace punk », « errant anarchiste » et en investissant leur monde parallèle par des projets, réalistes ou non, tels que l'achat d'une terre et une vie d'auto-suffisance en communauté, la création de « cafés-rencontres végétariens », la reprise des études, etc. C'est donc une tendance vers la création, vers la liaison

pulsionnelle. Outre l'aspect de l'investissement libidinal, on remarque chez ces jeunes un investissement relationnel et une tendance vers la réparation fantasmatique ou réelle. Ils tenteront ainsi de créer des liens avec les intervenants des ressources d'hébergement et d'aide et avec les autres jeunes qui gravitent autour d'eux, ou investiront le projet ou l'idée de la réparation de l'image intériorisée de leurs parents ou de leur relation conflictuelle. Certains jeunes iront même jusqu'à se recréer une « nouvelle famille » au sein du monde de la rue, un nouveau milieu d'appartenance en substitution à leur milieu d'origine duquel ils se sont extraits. Le désir est donc présent d'aller à la rencontre de l'autre, de se lier et de faire partie d'une filiation. Ces jeunes semblent tentés de se trouver d'autres lieux d'affiliation que ceux du passé qui les ont fait souvent souffrir. Ils cherchent ou ont trouvé un milieu de vie, des gens aussi avec qui ils peuvent *a minima* construire une relation et donc réparer l'aptitude et le désir relationnel bafoués pendant l'enfance par des liens conflictuels avec les parents, par une transmission psychique sur le mode du trop ou du manque. Cette tendance vers la réparation, vers la liaison et dans un investissement libidinal et objectal de leur monde parallèle décrit selon nous une itinérance, dans le sens d'une trajectoire avec un but, une visée, une tentative de liaison et de création après une rupture avec le monde familial et social.

D'autre part, la tendance vers la répétition et la déliaison se joint à une absence ou à une pauvreté des investissements libidinaux et objectaux du monde parallèle chez les sujets rencontrés. Chez les jeunes concernés, on constate une reproduction des modèles parentaux, une reproduction du manque transgénérationnel, malgré leur désir et leurs tentatives de différenciation et d'opposition à ces modèles. Cette tendance vers la répétition des symptômes de leurs parents, ou de certains objets identificatoires de leurs modèles, la répétition de leurs propres symptômes et la répétition du manque transgénérationnel (dans le lien et dans la représentation des objets de transmission) enferme ces jeunes dans un mouvement circulaire morbide, dans une reduplication stéréotypée. La plupart de ces jeunes revivent et rejouent les scènes traumatiques de leur enfance dans leur vie d'itinérance, dans leur consommation excessive d'alcool et de drogues et dans les agirs et la violence. Cette tendance vers la répétition semble consister pour ces jeunes en une tentative de maîtrise des événements traumatiques, des liens conflictuels, de leur propre conflictualité psychique et des

objets de la transmission ; à défaut d'une symbolisation, d'une mentalisation, les jeunes répètent et reproduisent le trop ou le manque de la transmission parentale. Ces jeunes utilisent leur espace parallèle comme une scène de répétition des failles de la transmission psychique ; ils ne se trouvent donc pas dans un mouvement de liaison et de création identitaire, mais bien dans un mouvement principal de déliaison psychique et relationnelle.

En effet, outre l'aspect de la répétition chez ces jeunes, nous remarquons une absence ou une pauvreté des investissements libidinaux et objectaux sur la rue : absence de contact avec la famille, absence de lien avec les intervenants et les ressources, avec les autres jeunes itinérants qu'ils croisent, et désinvestissement narcissique (désinvestissement de leur corps, de l'image qu'ils projettent). Aussi, les liens qu'ils osent établir sont souvent de type utilitaire et ne servent alors qu'à combler un besoin ou un manque sans qu'il y ait un désir qui marque le lien ; c'est une « économie relationnelle addictive » (McDougall, 1989). En somme, ces jeunes semblent être dans un processus progressif de déliaison relationnelle, libidinale et psychique et dans une compulsion à répéter à défaut de comprendre ce qui les habite, de symboliser les objets de la transmission ; nous les avons nommés les errants. L'errance évoque un cheminement sans trajectoire, une déliaison pulsionnelle, un arrêt de la construction identitaire, de la chaîne de transmission, de la filiation sans processus de réaffiliation et une répétition des modèles de transmission et de leurs propres symptômes. Encore faut-il le répéter qu'il ne s'agit que d'une tendance et que la répétition et la réparation se retrouvent dans chacune des formes d'itinéraires énumérées.

1.3.4 La création d'un néo-narcissisme

À la section précédente, nous avons proposé l'acte d'itinérance et d'errance comme une forme de renégociation identitaire dans un monde parallèle, éloignée des relations conflictuelles infantiles et de la souffrance due aux ruptures importantes, aux rejets, aux manques ou à l'emprise pendant l'enfance. Certains jeunes investissent ce lieu parallèle dans la réparation et la liaison et d'autres dans la déliaison et la répétition. Or, ce qui les rejoint tous, c'est la coupure avec le monde familial et le monde social normatif ; l'itinérance et l'errance sont toutes deux des mouvements identificatoires parallèles à la norme et donc dans la marge. L'ensemble de ces jeunes rencontrés, pour se protéger narcissiquement, ont décidé

de se créer un espace parallèle dans lequel ils se sont construits une néo-identité ou un néo-narcissisme dans la marge.

L'idée du néo-narcissisme est inspirée de la théorisation de Burloux (2004) en psychosomatique sur la thématique du corps et de la douleur, dans laquelle le douloureux chronique scinde son narcissisme en deux : celui sain et celui dans la douleur physique. Ainsi, au lieu de ressentir la souffrance psychologique vécue pendant l'enfance, ce dernier développe une nouvelle identité de douloureux chronique et donc ce que l'auteur nomme un néo-narcissisme. Ces individus se situent dans la sensation physique au lieu de vivre la souffrance psychologique, et renégocient leur identité sur cette base. Burloux avance que les douloureux chroniques « rétablissent ou réinventent une nouvelle surface de jeu » par le néo-narcissisme en remplaçant l'objet disparu et la partie dépressive associée par la douleur (le néo-narcissisme des douloureux chroniques) et la valorisation narcissique de cette douleur.

Chez les jeunes itinérants rencontrés, nous croyons que la scission narcissique se serait produite au moment de la coupure sociale et de l'extraction dans un monde parallèle afin d'éviter le manque ressenti, de rompre avec la violence des objets et des processus de transmission et de la souffrance souvent sans mots. L'itinérance et l'errance deviennent un mode de déambulation psychique et physique autour du noyau douloureux (Poirier, Lussier et al., 1999) et qui confère une nouvelle identité, un néo-narcissisme protecteur. Plus qu'une nouvelle identité dans la marge, le néo-narcissisme des jeunes itinérants crée une coupure avec la souffrance narcissique, avec la blessure de l'histoire relationnelle et de l'héritage identificatoire et permet d'isoler une partie de leur histoire et de la souffrance du manque et du trop associée. Le néo-narcissisme d'itinérant ou d'errant est également un acte d'auto-engendrement en se plaçant hors de la blessure de l'histoire, hors de la chaîne de transmission, hors d'une filiation familiale et sociale et en se créant une identité; c'est une création identitaire et narcissique germant d'un désir de rompre avec son histoire et avec la souffrance de la transmission parentale.

Les jeunes itinérants rencontrés investissent différemment cette « nouvelle surface de jeu » (Burloux, 2004) identificatoire et narcissique : certains jeunes se cantonnent uniquement dans ce néo-narcissisme protecteur et s'ancrent progressivement dans un mode de

vie exclusivement sur la rue, alors que d'autres naviguent entre le néo-narcissisme d'itinérant ou d'errant et leur place dans la filiation (mouvement d'aller-retour entre le monde d'origine et le monde de la rue). Par ailleurs, nous croyons que les jeunes qui en sont à leur première expérience sur la rue, n'ont pas encore développé un néo-narcissisme et en sont encore au moment d'une scission narcissique, d'où l'espoir toujours vierge de retourner dans le monde normatif et de négocier avec les modèles parentaux et l'institution externe.

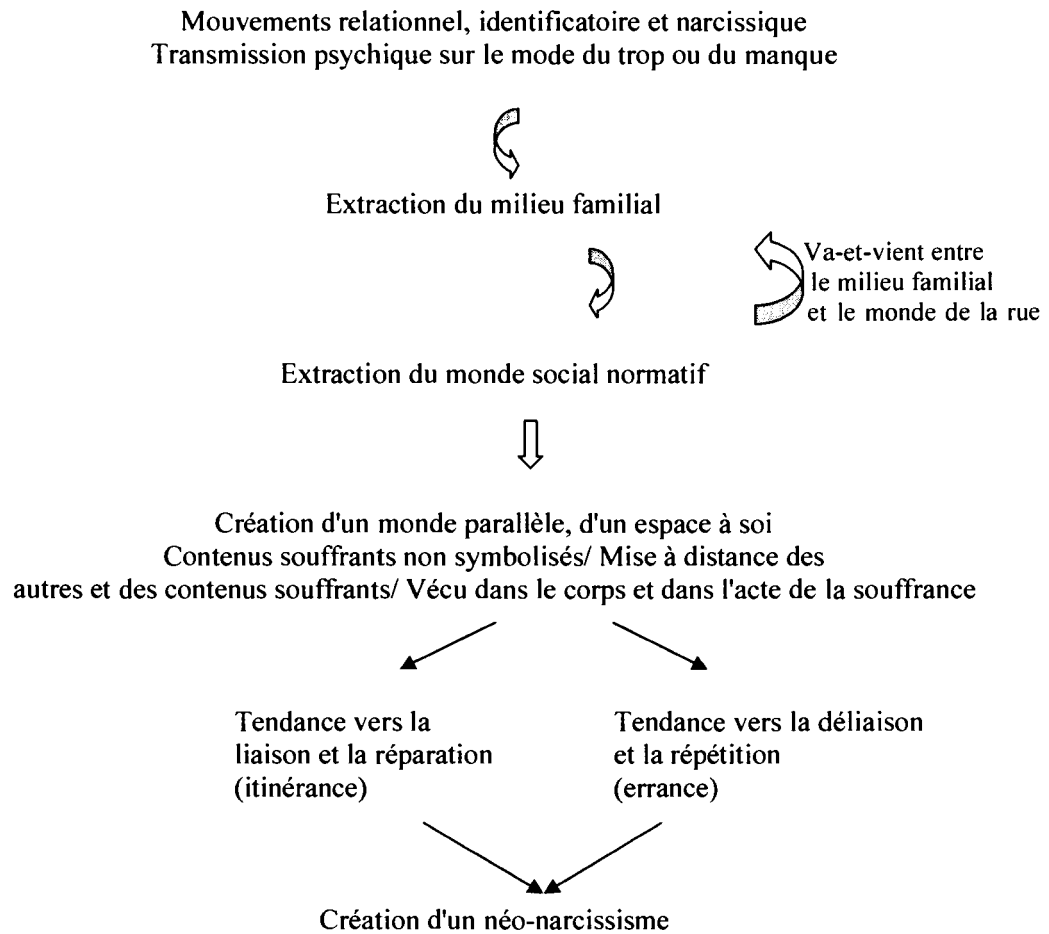
La notion de néo-narcissisme confirme et asseoit notre hypothèse à savoir que l'itinérance n'est pas une production identitaire sociale; l'itinérance ou l'errance est un ensemble de mouvements identificatoires, relationnels et narcissiques complexes, où s'entremêlent à la fois des tendances de liaison et de déliaison, de répétition et de réparation, de rapprochements et de distanciations relationnelles et de créations identitaires et narcissiques protectrices. L'itinérance n'est pas qu'une simple étiquette sociale, elle est un mouvement relationnel, identificatoire et narcissique complexe : c'est avant tout un mouvement de recul devant un héritage identificatoire et narcissique inacceptable, non symbolisable et un acte de retrait de l'investissement libidinal et objectal de la filiation et de la chaîne de transmission psychique. De là notre conceptualisation de l'itinérance en tant que mouvement.

Ceci complète notre conceptualisation du mouvement d'itinérance en lien avec la nature et les objets de la transmission psychique. En rappel, nous avons convenu que l'itinérance était mue par trois mouvements intrapsychiques et intersubjectifs importants, soit les mouvements relationnel, identificatoire et narcissique; chaque mouvement nous permettant de situer l'origine de ce désir ou de ce besoin de s'extraire de la filiation familiale et sociale et de comprendre les enjeux psychiques actuels dans la vie d'itinérance des jeunes et dans les difficultés liées à l'aide. De l'étude de ces mouvements, nous avons décortiqué le mouvement d'itinérance en quatre actes : les objets et les processus de la transmission qui retracent la question de l'héritage identificatoire et narcissique; le mouvement d'extraction du milieu familial, puis du monde social normatif pour se créer un monde parallèle à la filiation, à la chaîne de transmission; les modes d'investissement du monde parallèle, soit dans une tendance vers la liaison et la réparation ou dans une tendance vers la répétition et la déliaison avec des investissements libidinaux et objectaux ou une pauvreté ou une absence de ces

derniers; et la création d'un néo-narcissisme protecteur. Enfin, ce qui retient particulièrement notre attention dans l'étude du mouvement d'itinérance, c'est l'échec de la transmission de l'institution interne par les parents (absence de limites et de frontières par absence de transmission d'un cadre ce qui amène une transgression sur soi et des comportements déviants de la norme) et une difficulté ultérieure à négocier avec l'institution externe. Ceci a des répercussions sur l'insertion socioprofessionnelle des jeunes et sur la résistance au changement que nous allons aborder dans la prochaine section. L'itinérance serait une manifestation morbide de la conflictualité psychique où le corps devient un lieu de projection des objets et des failles de la transmission et où les agirs et la violence font foi de contenus traumatiques transmis sans symbolisation. Devant la violence de la transmission sur le mode du trop ou du manque, il devient parfois nécessaire de rompre le lien de filiation, de briser la chaîne de transmission et de se créer un néo-narcissisme protecteur, soit une nouvelle identité en rupture avec la blessure de l'histoire.

Voici schématiquement, notre théorisation de l'acte d'itinérance dans sa mouvance :

Figure 1.1 L'acte d'itinérance et d'errance dans sa mouvance



Poursuivons notre articulation théorique ancrée dans le discours des sujets, par la compréhension de la résistance au changement en lien avec notre théorisation du mouvement d'itinérance sous l'angle de la transmission psychique.

1.4 Une compréhension de la résistance au changement en lien avec les mouvements relationnel, identificatoire et narcissique et la théorisation du mouvement d'itinérance sous l'angle de la transmission psychique

À la lumière de notre étude sur le mouvement d'itinérance et la transmission psychique, nous proposerons, dans les prochains paragraphes, une articulation théorique, basée sur l'expérience et le discours des sujets et notre interprétation de ce dernier, de la résistance au changement. Notre conceptualisation de la résistance au changement se développe en trois temps : la protection et l'acte de résistance; le renoncement, soit la difficulté de renoncer aux défenses narcissiques et à la construction d'un néo-narcissisme et au monde de la sensation; la renégociation, soit la difficulté de revenir dans l'espace social normatif et de renégocier avec l'institution externe et du même coup avec ses propres modèles parentaux. À remarquer que chacune de ces facettes de la résistance au changement concerne un mouvement intrapsychique et intersubjectif étudié : la protection et l'acte de résistance s'appuie sur le mouvement relationnel; le renoncement s'appuie sur le mouvement narcissique; et la renégociation avec l'institution externe et le retour dans l'espace social normatif concerne le mouvement identificatoire. Ainsi, chaque mouvement repéré dans l'acte d'itinérance nous apporte une partie de la compréhension de la résistance au changement.

1.4.1 La protection et l'acte de résistance

La protection et l'acte de résistance s'articulent avec le mouvement relationnel étudié au chapitre I de l'analyse des résultats. Nous étudions ainsi les différents freins au changement en regard de la dimension relationnelle : la crainte du lien, la mise à distance de l'autre et des contenus souffrants et la réparation comme frein au lien thérapeutique et au changement.

La crainte du lien et la mise à distance de l'autre et des contenus souffrants

Comme nous l'avons évoqué à maintes reprises au cours de cette thèse, la majorité des jeunes vivent une crainte importante du lien, compte tenu des difficultés relationnelles avec les parents et d'un vécu de rejet, d'humiliation, d'emprise, d'abandon et de contrôle. Le lien à l'autre fait ressurgir ce vécu relationnel et devient alors à éviter; seuls les liens

homogènes (entre pairs) semblent moins risqués pour certains jeunes, d'où le regroupement de jeunes dans une entraide et un échange de services. Cette crainte du lien et l'évitement de tout lien pouvant menacer de rejouer des scènes de l'enfance a un impact sur leur vie relationnelle actuelle et plus spécifiquement sur l'aide et les liens thérapeutiques. En effet, on remarque une mise à distance des autres et une mise à distance des contenus souffrants en guise de protection contre une nouvelle blessure narcissique ou contre la reviviscence d'une ancienne blessure qui limite le processus de demande d'aide et la création de tout lien d'aide. On constate alors des tentatives répétées de s'aider de façon solitaire (sans lien à l'autre); l'urgence, l'émergence de la souffrance ou l'imminence de la mort faisant dès lors surgir une demande d'aide ponctuelle. Ces demandes d'aide ponctuelle, momentanée, ne permettent pas une création de liens stables pour la majorité des sujets; la parole permet, de façon spontanée et brève, d'exprimer la souffrance vécue et de demander de l'aide, puis se referme. Le cycle recommence avec une nouvelle crise qui ouvre encore la parole, qui rend possible le lien à l'autre, puis se referme une fois l'urgence passée; l'état de crise abolissant de façon momentanée la crainte du rejet, de l'abandon, de l'humiliation ou de l'emprise.

La dimension relationnelle de la résistance au changement est toutefois complexe : malgré les nombreux mécanismes de mise à distance et de conflits ou de ruptures brutales et spontanées avec l'autre, les jeunes entretiennent des désirs de proximité et voire même de symbiose avec leur entourage ou les intervenants des ressources d'aide et d'hébergement. On se rappellera les différents désirs relationnels exprimés par les jeunes en entretien de recherche, alors que l'étude de la demande d'aide nous démontrait une limitation importante des jeunes à créer des liens et à demander une aide adaptée à leurs besoins et leurs désirs. Ce paradoxe ou ce conflit psychique donne lieu à des va-et-vient entre le milieu de la rue et le milieu des ressources et entre leur monde d'origine et leur monde d'itinérance.

Le processus de mise à distance des contenus souffrants pour sa part participe aux nombreuses ruptures avec l'entourage ou avec toute personne pouvant faire ressurgir le vécu de manque ou de trop de la transmission psychique, à la dépendance ou l'abus d'alcool ou de drogues et aux multiples agirs constatés dans le milieu de l'itinérance. Cette mise à distance des contenus souffrants par le vécu même d'itinérance ou l'extraction du milieu familial et social et par la toxification des objets souffrants, contribue à une forte résistance au

changement et à l'évitement des aidants ou de la demande d'aide. Cette protection narcissique par la mise à distance des autres et des contenus de la transmission psychique non symbolisés enclanche l'acte de résister. Nous verrons plus loin, que d'autres processus identificatoires et narcissiques participent également à la résistance au changement.

En somme, nous croyons que les allers-retours entre le monde de la rue et le réseau de l'aide, le mouvement circulaire dans l'aide, les demandes ponctuelles ou adressées dans un état de crise, la valse des créations de lien, puis des ruptures abruptes sont tous des tentatives de recherche de la bonne distance entre soi et l'autre (Declerck, 2001). La bonne distance c'est parvenir à introjecter des représentations stables des autres et de soi afin d'éviter la répétition de relations d'emprise, ou bien de rejet et d'abandon et de combler le néant interne laissé par un héritage relationnel en rupture et un héritage identificatoire dans le trop ou le manque par des objets psychiques stables. Or, comme les objets ont été trop souvent instables ou menaçants, la plupart des jeunes rencontrés préfèrent mettre une distance de plus en plus grande entre soi et l'autre et se couper de la partie souffrante d'eux-mêmes (par le processus de création d'un néo-narcissisme) et demeurent par conséquent avec ce vide interne douloureux. Les relations thérapeutiques ne peuvent alors se créer sans passer par cette phase de recherche de la bonne distance, afin d'éviter les pièges de la relation d'aide.

La réparation comme frein au changement

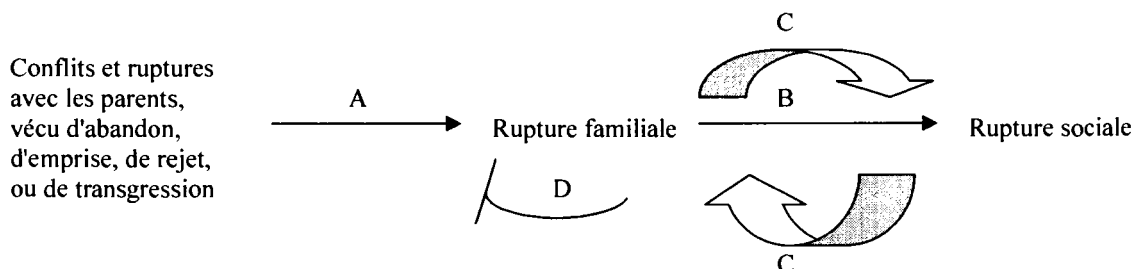
Par ailleurs, outre les mécanismes de mise à distance des autres et des contenus souffrants, nous constatons des tentatives de réparation (psychiques ou ancrées dans la réalité) qui participent à la résistance au changement. Nous constatons, en effet, que le désir de réparer les imagos parentales, soit la représentation inconsciente des parents, par les processus d'idéalisation et de réhabilitation de l'image positive, ou le désir de réparer concrètement les relations conflictuelles qui ont mené vers des ruptures avec les figures parentales, limitent la création de liens avec les aidants. En effet, l'investissement des sujets dans une entreprise de réparation des relations passées et des positions (souvent dépressives) infantiles détournent les sujets d'un investissement relationnel offert par les intervenants des ressources et d'une démarche de changement. Changer et demander de l'aide ne semblent pas

possible chez ces jeunes, sans un retour vers le passé en rupture qui fait toujours souffrir, sans tenter de réparer les blessures narcissiques et les relations infantiles d'importance.

Or, les jeunes se butent très souvent à une incapacité à réparer les relations conflictuelles aux parents compte tenu du refus de ces derniers à créer un rapprochement, ou de leur absence complète, ou de leur fragilité psychique, de leur emprise ou de leur contrôle toujours présent. Ils se butent également à une difficulté à réparer les imagos parentales : l'idéalisation ou la construction psychique d'une image positive des parents se confrontent à la réalité, soit de nouveaux rejets parentaux, de nouveaux conflits, d'autres abus, etc. En conséquence, le désir de réparation fantasmatique ou réel, n'ayant pu s'actualiser psychiquement ou auprès des parents, demeure en suspens et hante les sujets, empêchant une activité réparatrice de l'aptitude relationnelle à l'intérieur d'une relation d'aide ou d'une relation avec une personne de leur entourage actuel. Ces désirs réparateurs en attente de réalisation ravivent les blessures narcissiques du passé et convoquent différents mécanismes en défense, tels que les actes violents et délictueux, l'alcoolisme et la toxicomanie, ou de façon plus saine, un déplacement du désir de réparation des parents à des entreprises de réparation, comme les manifestations, le désir de « s'acheter une terre », le désir de créer une « communauté auto-suffisante ». Cependant, qu'il y ait déplacement des enjeux de réparation de l'infantile au social, ou qu'il y ait tentatives de réparation psychique ou réelle des parents qui réussissent ou avortent, ces jeunes adultes itinérants gravitent constamment autour du noyau douloureux, autour des objets de la transmission sans représentation, ou des processus de transmission sur le mode du trop ou du manque. Cette fixation au moment de la rupture (psychique ou relationnelle) limite de façon importante la création de liens avec les figures du présent, particulièrement avec les aidants disponibles.

Voici schématiquement l'articulation de la protection et de l'acte de résistance avec le mouvement relationnel :

Figure 1.2 La protection, l'acte de résistance et le mouvement relationnel



- A: Mouvement de rupture avec les modèles parentaux suite à des événements traumatiques ou des conflits.
- B: Glissement de la rupture familiale à la rupture sociale et des enjeux familiaux aux enjeux sociaux.
- C: Mouvements d'aller-retour entre le monde de la rue et le monde d'origine et mouvements de distanciations et de rapprochements avec les parents.
- D: Résistance au changement : la protection, la crainte du lien, la mise à distance de l'autre et des contenus souffrants. Il faut revenir sur le lieu des souffrances infantiles afin de réussir une mentalisation, une compréhension et une symbolisation de la souffrance d'origine et permettre un changement de la situation actuelle de rupture.

1.4.2 Le renoncement comme résistance au changement

Le renoncement comme résistance au changement s'articule avec la dimension narcissique de l'itinérance, étudiée au chapitre II de l'analyse des résultats de cette thèse. Nous regroupons sous la thématique du renoncement, la difficulté éprouvée par les jeunes à renoncer au monde de la sensation et la difficulté à renoncer aux défenses narcissiques et plus particulièrement à leur néo-narcissisme.

Le renoncement au monde de la sensation

Devant une absence de sens, une grande difficulté à symboliser les objets traumatiques, sans mots, sans représentation de la transmission psychique, ou une incompréhension ou une révolte face aux ruptures infantiles et aux relations conflictuelles

avec les parents, la grande majorité des jeunes rencontrés, se sont détournés vers le monde de la sensation. Il y aurait, dans leur consommation et leur dépendance à l'alcool et aux drogues, un mode résolutoire du conflit pulsionnel qui se joue au niveau du corps et non au niveau du langage et du symbolique. Les sensations de bien-être magiques et de toute-puissance par la consommation d'objets toxiques viennent remplacer la souffrance laissée par le vide, le manque, les relations conflictuelles avec les parents et les ruptures majeures avec les figures parentales. Par ailleurs, chez la majorité des sujets, le vécu de la souffrance narcissique et relationnelle dans le corps se jumelle à un vécu de la souffrance dans l'acte (violence, agressivité, vol, vente de drogues, etc.). L'agir représente une tentative de communication à l'autre, de demande d'aide parfois lorsque les mots échouent dans leur fonction, lorsque la crainte du lien est trop importante. L'agir devient également un mode de décharge de l'angoisse, de la colère, de la souffrance, ou un mode de contrôle et de maîtrise des traumatismes infantiles en les rejouant dans l'actuel, ou une mise à distance des contenus souffrants et des autres qui menacent de faire ressurgir les contenus souffrants de la transmission psychique. Projection sur le corps de la souffrance par la consommation d'objets toxiques et vécu dans l'acte, sont deux moyens majeurs employés par les jeunes pour composer avec l'héritage identificatoire et narcissique et l'histoire relationnelle en rupture.

Le changement chez les jeunes itinérants exige de remettre à minima la parole au centre des conflits psychiques et de renoncer au monde de la sensation et au vécu dans le corps et dans l'acte de la souffrance. Pour changer, il faut accepter de construire un pont symbolique entre le passé et le présent et tenter de faire sens des objets transmis avec ou sans représentation. C'est ce qui explique en partie « la porte tournante » que les intervenants constatent, soit une répétition de demandes ponctuelles par les jeunes basées sur leurs besoins essentiels et non une demande d'aide à faire sens à deux de leur histoire et de leur situation actuelle, en vue d'un changement durable et d'une réinsertion dans la chaîne de transmission, dans une filiation et donc dans leur propre histoire relationnelle et identificatoire.

Le renoncement aux défenses narcissiques et au néo-narcissisme

Au sein du mouvement narcissique, ce qui résiste de façon importante au changement, c'est le renoncement nécessaire des défenses narcissiques et plus

particulièrement le renoncement à la construction du néo-narcissisme. On se rappellera que le jeune itinérant se construit une nouvelle identité en dehors de la blessure de l'histoire, en dehors de la chaîne de transmission : un néo-narcissisme protecteur où la nouvelle identité d'errant ou d'itinérant vient symboliser une souffrance demeurée sans mots, sans élaboration de sens. Cette construction narcissique a permis à la majorité des sujets de composer avec leur crainte de l'effondrement narcissique, avec leur détresse psychologique; c'est se recréer une identité en se coupant de leur histoire et de leur héritage.

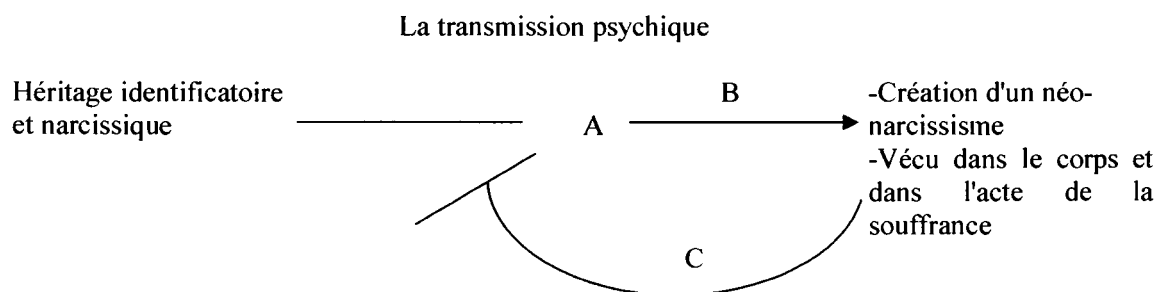
Changer exige alors de renoncer aux défenses narcissiques et au néo-narcissisme protecteur et au sentiment de toute-puissance associé (c'est une perception d'auto-engendrement). Or, derrière ce néo-narcissisme se cachent les conflits identificatoires, les enjeux de la transmission sur le mode du trop ou du manque, le goût amer de l'abandon, du rejet et de l'humiliation. Le renoncement au néo-narcissisme constitue, selon nous, un obstacle majeur au changement chez les jeunes itinérants rencontrés.

Ainsi, la notion de néo-narcissisme élaborée au paragraphe 1.3.4 de ce chapitre, nous permet de bien saisir la résistance au changement sous sa dimension narcissique. En effet, elle nous permet de comprendre pourquoi la majorité des jeunes rencontrés mettent fréquemment un plan de traitement, une thérapie, une désintoxication ou des projets de réinsertion en échec. Nous croyons que l'aide offerte actuellement par les ressources d'hébergement et d'aide et par les professionnels de la santé menace ce néo-narcissisme développé par ces jeunes dans une forme d'évitement de la souffrance en faisant ressurgir le spectre de la souffrance vécue, le spectre du manque et du vide vécu dans l'enfance. Winnicott (1968) disait que pour un individu, il est plus facile de se rappeler un trauma que de « se souvenir que rien ne s'est passé quand cela aurait pu se passer ». Cette phrase connote le manque et les douleurs physiques et psychiques restées sans écho. La scission entre le monde infantile d'origine et la création du monde parallèle de l'errance et de l'itinérance est en réponse à un vécu traumatique, alors que la création du néo-narcissisme répond au manque et au vide, demeurés sans mots, sans représentation, sans sens. L'aide offerte et l'invitation à se réinsérer socialement, à sortir de la rue, convoque le sujet à renoncer à son néo-narcissisme, à retourner dans un monde social douloureux et à revivre le manque et le vide et c'est là que ça résiste.

En somme, changer, selon nous, demande une forme de symbolisation ou de compréhension minimale de la souffrance vécue et demande donc de remplacer les actes qui servent de décharge ou de mise à distance des autres et de la souffrance par des mots. Changer demande de se tourner vers la recherche de sens de leur histoire relationnelle et identificatoire et de renoncer au monde de la sensation et au vécu de la souffrance et du manque dans le corps et dans l'acte. On peut croire qu'il est difficile de se sortir du monde de la sensation alors qu'il procure une satisfaction immédiate et un apaisement presque magique de la souffrance et permet un remplacement du manque et du vide. Changer demande au jeune d'aller à l'encontre de ses défenses narcissiques, de renoncer à son monde parallèle protecteur et à son néo-narcissisme; c'est une source de résistance importante.

Voici schématiquement l'articulation du renoncement avec le mouvement narcissique.

Figure 1.3 Le renoncement et le mouvement narcissique



A : Coupure de la chaîne de transmission narcissique en s'extrayant du milieu familial et social normatif.

B : Les objets de la transmission laissent une trace psychique malgré la rupture et l'extraction, d'où la continuité de cette ligne après la rupture.

C : Résistance au changement : renoncement au monde de la sensation, au vécu dans le corps et dans l'acte de la souffrance infantile et au néo-narcissisme protecteur. Il faut se repositionner dans la chaîne de transmission et revisiter l'héritage identificatoire et narcissique pour changer.

1.4.3 Le retour dans l'espace social et la renégociation avec l'institution externe comme résistance au changement

Outre la crainte du lien, la mise à distance des autres et des contenus souffrants, le renoncement au monde de la sensation, au vécu dans le corps et dans l'acte de la souffrance et le renoncement au néo-narcissisme, changer chez ces jeunes, demande également de revenir dans l'espace social normatif où les figures du manque et de la transgression ressurgissent et de renégocier avec l'institution externe. Cette résistance au changement s'articule avec le mouvement identificatoire de l'itinérance étudié au chapitre II de l'analyse des résultats de cette thèse.

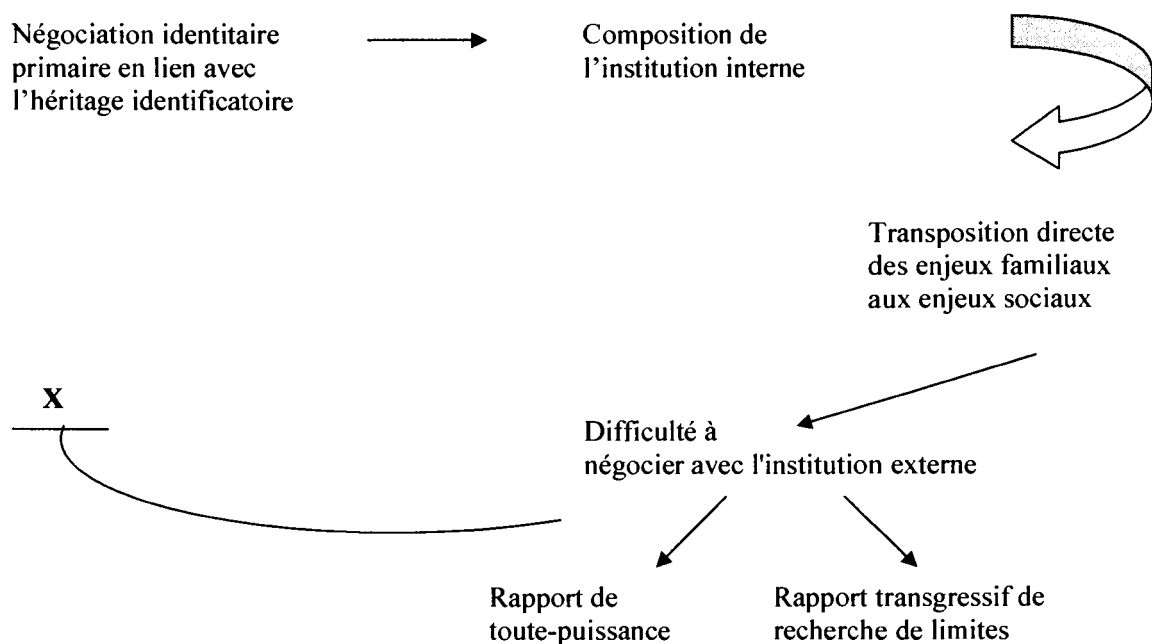
Ce retour dans l'espace social normatif implique un renoncement à leur néo-narcissisme, comme nous l'avons mentionné aux paragraphes précédents et un renoncement à leurs défenses narcissiques. Ce renoncement semble être vécu par la plupart des jeunes comme une menace d'anéantissement, une menace de perte de leurs repères identificatoires. Tout changement demande un renoncement de certains symptômes, d'une partie de soi ; le changement, de façon générale, implique un « deuil » de ses défenses narcissiques, de certains symptômes néfastes mais du même coup rassurants. Chez les jeunes itinérants rencontrés, il semble y avoir une difficulté supplémentaire liée au changement, celle de devoir revenir dans l'espace de négociation identitaire avec l'institution externe et par ricochet avec leurs propres modèles parentaux.

Il ne s'agit donc pas seulement de renoncer à certaines défenses narcissiques, mais bien de renoncer à ce néo-narcissisme protecteur, à leur monde parallèle construit après la rupture avec le monde familial et social normatif et de s'insérer dans l'espace social. L'insertion ou la réinsertion sociale signifie ici plus qu'une adhésion à la norme sociale et une implication au niveau du travail, des études et de la vie en appartement, elle signifie le renoncement à un espace à soi, au monde parallèle, au néo-narcissisme, et un réinvestissement du monde symbolique de la loi sociale et un repositionnement dans la filiation familiale et sociale. Pour ce faire, il faut accepter de revisiter les souffrances passées, de se replacer dans la chaîne de transmission et d'explorer la nature des objets transmis et leur impact dans leur parcours d'itinérance. Il faut également reconnaître le manque vécu ou le

trop de la transmission et les placer dans leur vie actuelle et leur histoire, afin de freiner la dynamique d'évitement ou l'appétence pour le monde de la sensation. C'est une autre source de résistance importante au changement.

Voici un schéma de l'articulation du retour dans le monde social et la renégociation avec l'institution externe avec le mouvement identificatoire :

Figure 1.4 Le retour dans le monde social, la renégociation avec l'institution externe et le mouvement identificatoire



X : Résistance au changement : la renégociation avec les modèles parentaux pour permettre une renégociation avec l'institution externe.

1.5 Conclusion

Au terme des entretiens de recherche avec 15 jeunes adultes itinérants de Montréal, de l'analyse qualitative en profondeur de leur discours, jumelée à une théorisation psychanalytique sur la transmission psychique, nous avons proposé une conceptualisation originale du mouvement d'itinérance en quatre actes — les objets et les processus de la transmission, le mouvement d'extraction de la famille et du monde social normatif, les modes d'investissement du monde parallèle et la création d'un néo-narcissisme — et de la résistance au changement, en lien avec notre compréhension de l'itinérance.

La question de départ sur l'aide, posée aux jeunes rencontrés, nous a non seulement permis de comprendre ce qui achoppe dans les formes d'aide proposées aux itinérants actuellement, mais également les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques de l'aide en lien avec leur histoire relationnelle et leur héritage identificatoire. Nous avons donc pu proposer aux lecteurs une vision globale de l'itinérance dans ses différents mouvements intrapsychiques et intersubjectifs qui servent à comprendre le sens d'un parcours d'itinérance et d'errance et les différentes formes de résistance au changement constatées.

Dans le prochain chapitre, nous proposerons une confrontation entre les résultats de notre analyse et la théorie sur l'itinérance et sur l'aide exposée dans le revue de littérature de cette thèse.

CHAPITRE II

LA PLACE DE CETTE THÈSE DANS LA FILIATION THÉORIQUE : UNE CONFRONTATION DES RÉSULTATS DE L'ANALYSE À LA THÉORIE

2.1 Introduction

Cette thèse s'inscrit dans une filiation, celle de l'équipe du GRIJA, qui étudie la question de l'itinérance et de l'aide depuis 1992, sous ses dimensions psychique, relationnelle et identificatoire. Cette thèse vient confirmer l'importance de la dimension relationnelle, identificatoire et narcissique dans la compréhension psychique de l'itinérance (Declerck, 2001; Gilbert, 2004; Poirier, Lussier et al., 1999, Gilbert et Lussier et al., 2005) et apporte un nouvel éclairage, soit l'étude du mouvement d'itinérance et de la résistance au changement en regard de la théorie sur la transmission psychique et des résultats d'analyse qui vont en ce sens. Son originalité tient donc de sa conception de l'itinérance en termes de mouvements et de son analyse de l'itinérance et de la résistance au changement par la voie de la transmission psychique. En somme, malgré certaines divergences entre nos résultats de recherche et les résultats d'autres recherches en ce domaine (citées dans la revue de littérature) ou avec certaines conceptions théoriques développées en première partie, l'articulation des concepts de la transmission psychique, de la conflictualité psychique et du mouvement s'avère pertinente dans la compréhension intrapsychique et intersubjective de cette problématique.

2.2 Notre place dans la lignée de recherches sur l'itinérance

Dans la revue de littérature de cette thèse, au chapitre I, nous avons évoqué trois façons d'appréhender la problématique de l'itinérance dans le monde de la recherche en sociologie et en psychologie : l'étude de l'itinérance sous l'angle des causes sociales (la

pauvreté et la précarité de l'emploi, le manque de logements sociaux), des causes individuelles (les problèmes de santé mentale et de santé physique, la toxicomanie et l'alcoolisme) et des causes psychiques (les ruptures de l'enfance et les divers problèmes familiaux, le processus de désocialisation et la dynamique sociopsychique de l'itinérance). Notre étude se situe sans équivoque dans une compréhension psychique de l'itinérance, et plus spécifiquement dans une méthodologie de recherche et une compréhension de l'itinérance inspirées de la psychanalyse. Nous rejoignons ainsi la pensée et la méthodologie des chercheurs tels que Declerck (2001), Gilbert (2004), Poirier, Lussier et al. (1999) et Parazelli (1996) qui s'interrogent sur l'émergence du comportement itinérant dans le contexte du développement psychologique. Selon ces auteurs et selon notre perspective psychanalytique, l'itinérance n'est pas la conséquence d'une cause sociale ou individuelle précise, elle est le résultat d'un long processus de désocialisation et de désaffiliation suite à des difficultés relationnelles, à des abus et à des pertes de repères identificatoires; l'itinérance ne peut ainsi être étudiée qu'en interrogeant l'histoire relationnelle des sujets et qu'en tentant de déceler son sens conscient et inconscient.

Plus spécifiquement, notre recherche se situe dans la lignée des études qui interprètent le sens psychique de l'itinérance en fonction du parcours, de la trajectoire et des événements de vie, telles que nous les avons décrites au chapitre II de la revue de littérature. Les chercheurs tels que Bellot (1999), Declerck (2001), Giraud (2004), Poirier, Lussier et al. (1999) et Parazelli (2002) perçoivent le phénomène de l'itinérance autrement qu'un état social immuable, mais davantage comme le résultat d'un processus psychologique et identificatoire complexe, d'un cheminement dynamique. Ces auteurs se préoccupent du sens que revêt l'itinérance en regard du parcours relationnel et identificatoire de ces individus et de leur façon de jongler (mentaliser, élaborer, symboliser, dénier, refouler, toxifier, banaliser) avec leurs souffrances passées.

Notre étude rejoint particulièrement l'idée du GRIJA (Poirier, Lussier et al., 1999) selon laquelle le contexte relationnel d'origine en rupture serait le point de départ de l'itinérance des jeunes adultes. Le lien à la famille déterminerait non seulement le début de la vie d'errance, mais le type même d'organisation de l'expérience d'itinérance et le parcours vers la vie sur la rue. Aussi, notre analyse du discours des jeunes rencontrés confirme

l'hypothèse de recherche de cette équipe à savoir que les jeunes « sont amenés à la nécessité d'une rupture » devant la défaillance des figures parentales, devant les abandons multiples, le vécu de rejet, d'humiliation ou de violence, mais demeurent en lien de façon psychique avec les parents. Il est possible de couper les liens avec la famille, mais il n'est pas possible d'oublier ces liens ou les traumatismes relationnels infantiles.

Aussi, notre étude adhère à la théorisation de Declerck (2001) selon laquelle le vide de la rue devient la solution la moins douloureuse, ou la moins risquée par rapport à l'exigence des liens et à la remémoration des blessures infantiles. Elle rejoint donc notre idée sur l'itinérance en tant que manifestation morbide ou mortifère de la conflictualité psychique au même titre que l'alcoolisme et la toxicomanie ou les agirs et la violence; l'itinérance est une solution de compromis au vécu du manque, de la transgression, de la violence et du rejet dans leur vie infantile.

Enfin, notre recherche s'inspire de l'étude de Giraud (2004) qui, entre autres, conçoit les traumatismes relationnels du passé comme une présence agissante et constitutive du « délitement précoce des liens sociaux ». Selon Giraud, l'itinérance révèle une dynamique de « désincorporation sociale et spatiale de soi ». Ceci rejoint notre idée du mouvement relationnel de l'infantile à la vie de rue : une rupture familiale comme prélude à une rupture sociale et à une désaffiliation progressive. Giraud conçoit également la réinsertion des jeunes comme une démarche de réincorporation de leur histoire dans leur vie actuelle : nous émettons l'hypothèse selon laquelle l'insertion ou la réinsertion signifie un retour vers les conflits psychiques, vers les différents lieux de la souffrance et ou un repositionnement dans la filiation familiale et sociale et dans leur histoire relationnelle, identificatoire et narcissique.

En somme, nous nous sommes inspirés du courant de recherche en psychologie ou en psychanalyse qui comprend l'itinérance en terme d'un processus de désaffiliation suite à des ruptures importantes avec le milieu familial rejetant, transgressant ou violent. L'itinérance donc doit être étudiée en regard de l'histoire relationnelle et identificatoire; elle est une solution de compromis devant une expérience de manque ou d'abus pendant l'enfance, ou une manifestation de la conflictualité psychique. L'originalité de notre étude, par rapport aux différentes recherches répertoriées, c'est notre vision de l'itinérance en tant qu'un mouvement

de recul devant une histoire relationnelle en rupture et un héritage identificatoire et narcissique difficile à porter et à symboliser. L'idée de l'intrication des mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques comme explication dynamique de l'itinérance et de la résistance au changement est nouvelle. Elle nous amène à concevoir l'itinérance comme un processus intrapsychique et intersubjectif complexe; pour comprendre l'itinérance, il faut interroger l'histoire et donc faire le pont entre l'expérience présente de désocialisation et de désaffiliation et le passé en rupture et un héritage identificatoire défaillant, absent, transgressant ou contraignant. Aussi, notre utilisation de la théorie psychanalytique sur la transmission psychique comme lien conceptuel avec les résultats de notre analyse du discours des sujets est originale dans le monde de la recherche en sociologie et en psychologie sur la problématique de l'itinérance. Nous n'avons croisé aucune étude dans notre enquête bibliographique qui offrait une compréhension dynamique de l'itinérance basée sur la transmission psychique. Enfin, notre idée de l'insertion ou de la réinsertion en tant que repositionnement dans la filiation, dans la chaîne de transmission est originale et pertinente : elle permet de concevoir le changement en termes d'un processus psychique et intersubjectif et non en tant qu'une démarche de recherche d'emploi, de retour aux études ou de vie en appartement. Cette idée de l'insertion dans la chaîne de transmission est au diapason de notre conception tout en mouvement de l'itinérance.

Situons à présent notre étude dans la lignée des recherches en psychologie et en sociologie sur la question de l'aide aux itinérants.

2.3 Notre place dans la lignée de recherches sur l'aide aux itinérants

Dans la revue de littérature, au chapitre III, nous avons abordé la question de l'aide aux itinérants et avons signalé les recherches en sociologie, en éducation et en psychologie sur cette problématique. Nous avons mentionné à ce moment que deux courants de pensée sur l'aide se dessinaient dans les recherches répertoriées. Le premier courant centrait sa réflexion sur les services offerts et abordait les objectifs visés de l'intervention auprès des jeunes de la rue (Abbott & Blake, 1988; Crystal, 1986; Duchesne, 2000; Kidd et al., 2006; Pennbridge et al., 1990; Roy & Duchesne, 2000), critiquait les services offerts par les ressources d'aide (MMRS, 1988; Subber et al., 1988), proposait de nouvelles formes

d'intervention ou des pistes de solutions aux différents problèmes observés (Ray et Roloff, 1993; MMRS, 1988; Charest et Lamarre, 2000; Girard et al., 2006; Fortier et Roy, 1996). Le deuxième courant, qui relève plutôt du domaine de la psychologie, pousse plus loin l'analyse de l'aide par l'étude du sens que revêt la relation d'aide pour ces jeunes de la rue souvent en rupture par rapport à tout lien, par rapport à leur passé et leur futur. Notre étude se situe d'emblée dans ce deuxième courant, soit celui de la réflexion sur les enjeux relationnels et identificatoires de la relation d'aide et se distingue donc des recherches dont l'objectif est l'évaluation des services d'aide aux itinérants et l'offre de nouvelles pistes d'intervention. Notre réflexion sur l'aide, et plus particulièrement sur la résistance au changement, est en continuité avec notre réflexion sur le mouvement d'itinérance, sur l'histoire relationnelle, identificatoire et narcissique des jeunes rencontrés.

Plus spécifiquement, nous nous inspirons des travaux de Declerck (2001) qui analysent l'achoppement de l'aide offerte aux itinérants sous l'angle des enjeux relationnels, des désirs et des besoins. Il évoque l'idée d'une « confusion identificatoire et projective » : il y aurait une grande disparité entre le désir de guérison d'un aidant et le désir d'un aménagement dans la situation de vie de l'itinérant. Cet auteur parle du contre-transfert des aidants comme pouvant influencer grandement la relation thérapeutique en exerçant une pression chez l'itinérant de se conformer à ses désirs au risque d'un abandon. Notre analyse du discours des jeunes au sujet de l'aide confirme cette idée sur le conflit entre les désirs et besoins des aidants et des itinérants comme pouvant limiter la portée de l'aide offerte par les ressources et la relation thérapeutique.

Aussi, les résultats de notre analyse abondent dans le sens de la recherche du GRIJA (Poirier, Lussier et al., 1999) qui évoque la méfiance relationnelle et la crainte de l'abandon comme limites importantes à la relation d'aide. Le recours à l'aide replonge les jeunes itinérants dans un paradoxe souffrant, celui de la nécessité du lien et du danger potentiel de ce même lien; les problématiques du rejet, de l'abandon, de l'humiliation ou de l'emprise vécues pendant l'enfance se rejouent dans les enjeux relationnels et identificatoires par rapport aux intervenants et aux ressources.

En somme, notre étude se situe dans le courant de recherche sur le sens et les enjeux de l'aide dans une vie en rupture relationnelle et psychique. L'originalité de notre démarche par rapport aux recherches citées, tient de notre regard sur la résistance au changement en fonction des mouvements intrapsychiques et intersubjectifs constatés dans l'itinérance, soit les mouvements relationnel, identificatoire et narcissique. Chaque mouvement apporte un aspect important et complémentaire aux autres de la compréhension de la résistance au changement sous un éclairage psychanalytique. Ainsi, notre analyse de la résistance au changement est en continuité avec notre compréhension psychanalytique du mouvement d'itinérance.

2.4 La pertinence des concepts psychanalytiques choisis

La psychanalyse tient une grande place au sein de notre étude : elle inspire notre méthodologie de recherche dans la forme de ses entretiens de recherche, dans sa méthode d'analyse et d'interprétation du sens des paroles et des actes des jeunes rencontrés. Aussi, certains concepts psychanalytiques, tels que le mouvement, la transmission psychique, les conflits psychiques et ses manifestations, les désirs et les besoins, la réparation et la répétition, le narcissisme, les relations d'objets et les processus identificatoires ont contribué à éclairer les propos des jeunes, à reconstituer le sens de leur parcours et à proposer une théorisation sur le mouvement d'itinérance et sur la résistance au changement. Nous proposons d'évaluer la pertinence des concepts psychanalytiques principaux de cette thèse, soit le mouvement, la transmission psychique et les conflits psychiques. Les concepts psychanalytiques de la réparation et de la répétition, des désirs et des besoins ont servi de guide dans l'analyse thématique et dynamique des paroles et du parcours des jeunes rencontrés, sans toutefois servir à l'élaboration de notre conceptualisation sur le mouvement d'itinérance et sur la résistance au changement.

2.4.1 La pertinence de la notion du mouvement

Selon nous, le choix du mouvement comme concept phare de notre étude s'avère pertinent et utile puisqu'il permet de penser l'itinérance dans une mobilité psychique, un dynamisme, que la théorie sur l'identité, sur la trajectoire objective et subjective (chapitre II de la revue de littérature) et le découpage en composantes sociopsychologiques (chapitre I de

la revue de littérature) ne permettent pas. En pensant l'itinérance comme un ensemble de mouvements intrapsychiques et intersubjectifs, on repositionne l'itinérant au rang d'un individu avec son histoire relationnelle, son héritage identificatoire et narcissique, ce qui permet une analyse dynamique de sa situation d'errance en fonction de sa biographie; l'itinérant n'est alors plus perçu comme une production sociale d'exclusion. L'itinérance est dans ce contexte analysée comme un ensemble complexe de mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques, comme une manifestation mortifère de la conflictualité psychique et non comme une catégorie sociale.

Notre vision de l'itinérance en tant que mouvement psychique, ou mouvement de recul devant un héritage identificatoire et narcissique transgressant, violent, absent, défaillant ou contraignant et comme mouvement d'extraction de la chaîne de transmission familiale et sociale et de la filiation est pertinente dans la compréhension intrapsychique et intersubjective de l'itinérance et originale. En effet, dans notre recherche bibliographique, nous avons croisé très peu de recherches dans les domaines de la psychologie et de la sociologie qui approchaient le phénomène de l'itinérance sous l'angle de mouvements intrapsychiques et intersubjectifs (Gilbert, 2004).

Notre conceptualisation de l'itinérance en termes de mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques de la vie infantile à la situation de vie actuelle d'itinérance offre une compréhension dynamique de cette problématique et du coup crée un pont entre le passé de ces jeunes et leur vie présente là où il y a eu rupture et appel à des mécanismes de défense pour éviter la blessure narcissique et éviter de ressentir la souffrance. Nous offrons donc un sens psychique, voire même psychanalytique, de la vie d'errance et d'itinérance, là où il y a eu rupture de sens, difficulté à symboliser et mouvement de recul devant leur histoire et leur héritage.

2.4.2 La pertinence de la notion de la transmission psychique

La notion de la transmission psychique apporte, selon nous, un éclairage psychanalytique essentiel à la compréhension intrapsychique et intersubjective du mouvement d'itinérance et de la résistance au changement. Elle permet en effet, de créer un pont entre l'histoire relationnelle des jeunes, leur héritage identificatoire et leur mode de vie

actuel d'itinérance; la construction identitaire et narcissique se fait en fonction des modèles identificatoires disponibles et des objets « transformables ou non transformables » (Bion, 1965) de la transmission psychique. Il est à noter que nous n'avons pas choisi la transmission psychique comme concept théorique de référence, c'est la notion de transmission qui s'est imposée à nous lors des entretiens de recherche avec les jeunes itinérants et lors de l'analyse de leur discours. Il était clair pour nous, dès l'écoute et l'analyse des premiers entretiens de recherche, que l'itinérance était un mouvement de recul devant une défaillance de la transmission psychique par les parents et un mouvement d'extraction de la filiation familiale et sociale. Il y avait donc un impératif de bâtir notre conceptualisation de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement autour de cette notion de la transmission psychique.

Quelques recherches en psychologie (Declerck, 2001; Poirier, Lussier et al., 1999) se sont penchées sur le sens de l'expérience de l'itinérance en fonction des éléments de la biographie et ont établi un lien direct entre la rupture avec les figures parentales, les nombreux abus infantiles, le vécu d'abandon et de rejet et la vie d'errance des jeunes itinérants rencontrés. Notre étude, se référant au concept psychanalytique de la transmission psychique comme lien conceptuel, apporte une compréhension psychique dynamique de ce lien de causalité. Selon nous, le mouvement d'extraction de la famille et du monde social normatif que représente l'itinérance se fait en fonction des processus de transmission (sur le mode du trop ou du manque) et de la nature des objets transmis. Depuis l'extraction, les jeunes itinérants investissent de différentes manières leur monde parallèle, en dehors des liens familiaux et sociaux (dans une tendance vers la réparation ou une tendance vers la répétition) et se créent un néo-narcissisme protecteur, soit une nouvelle identité en dehors de la chaîne de transmission psychique. La notion de la transmission psychique traverse notre conceptualisation sur l'itinérance et la résistance au changement.

2.4.3 La pertinence de la notion de la conflictualité psychique

La notion psychanalytique de la conflictualité psychique est pertinente dans cette thèse dans la mesure qu'elle apporte un éclairage intéressant sur les différents comportements observés sur la rue, tels que la consommation excessive de drogues et d'alcool, les nombreux agirs, la violence et l'agressivité et l'errance. Ces comportements que l'on dit dans la marge ou

déviant sont, selon nous, des manifestations de la conflictualité psychique : devant la difficulté d'élaborer ou l'impossibilité de symboliser le conflit psychique, les jeunes le mettent en actes. En ce sens, nous croyons que la notion de la conflictualité psychique est pertinente à cette thèse. Nous devons toutefois préciser que notre intention de départ était de se servir de cette notion psychanalytique comme lien conceptuel de notre théorisation sur le mouvement d'itinérance et sur la résistance au changement. Or, il s'est avéré que la notion de la transmission psychique nous permettait d'exposer et de comprendre de façon plus dynamique le lien entre l'histoire relationnelle, l'héritage identificatoire et le mouvement d'itinérance des jeunes rencontrés et de faire le pont entre notre théorisation sur le mouvement d'itinérance et celle sur la résistance au changement.

2.5 Conclusion

Ce deuxième chapitre de la discussion nous a permis de situer cette thèse dans la filiation des recherches en sociologie et en psychologie sur les problématiques de l'itinérance et de l'aide et dans la filiation de la théorie psychanalytique. À cet effet, nous avons mentionné que notre thèse rejoignait le courant d'études sur la compréhension psychique de l'itinérance et plus spécifiquement sur le sens de l'itinérance en fonction du parcours de vie, et des événements de vie. Aussi, sur l'aspect de l'aide de notre étude, nous nous situons dans le courant de recherche sur le sens de la relation d'aide en fonction de l'histoire relationnelle et identificatoire. Nous avons toutefois tenu à souligner l'originalité de notre conceptualisation, par notre éclairage psychanalytique et les liens conceptuels choisis tels que la transmission psychique, le mouvement, la conflictualité psychique, le narcissisme, les processus identificatoires, la réparation et la répétition pour offrir une compréhension intrapsychique et intersubjective du mouvement d'itinérance et de la résistance au changement.

Nous détaillerons, dans le prochain chapitre, les pistes d'intervention et de recherches futures en lien avec notre conceptualisation sur le mouvement d'itinérance et sur la résistance au changement.

CHAPITRE III

LES PISTES D'INTERVENTION ET LES PISTES DE RECHERCHES FUTURES

3.1 Introduction

Le dernier chapitre de cette thèse propose aux lecteurs des pistes d'intervention en lien avec notre conceptualisation sur le mouvement d'itinérance et sur la résistance au changement, ainsi que des pistes de recherches futures. Comme notre étude se penche sur le sens intrapsychique et intersubjectif de l'itinérance et de l'aide, elle a le double avantage d'offrir de nouvelles propositions théoriques et des pistes de réflexion sur l'intervention basées sur le discours des jeunes rencontrés et sur la théorie psychanalytique.

La section sur les pistes d'intervention se divise en trois volets : 1) Les pistes d'intervention en fonction des mouvements relationnels; 2) Les pistes d'intervention en fonction des mouvements identificatoires; 3) Les pistes d'intervention en fonction des mouvements narcissiques. Elle se termine par une réflexion sur la philosophie d'aide actuelle en regard des résistances au changement dégagées. Pour sa part, la section traitant des pistes de recherches futures se divise en deux facettes : les pistes méthodologiques et les pistes thématiques.

3.2 Les pistes d'intervention

Tout au long du processus d'analyse des résultats et de la construction du sens des paroles des sujets, nous avons émis quelques idées sur des pistes d'intervention ou avons questionné l'état actuel de l'aide aux itinérants. Nous allons rassembler ces idées dans cette section sur les pistes d'intervention et offrir donc aux lecteurs des réflexions sur les enjeux psychiques et relationnels de l'aide.

Plus précisément, nous avons évoqué au chapitre I de la discussion, les différentes facettes de la résistance au changement expliquées par chacun des mouvements intrapsychiques et intersubjectifs dégagés de l'acte d'itinérance. La protection et l'acte de résistance était en lien avec le mouvement relationnel; le renoncement était en lien avec le mouvement narcissique; la renégociation était liée au mouvement identificatoire. Nous émettrons donc des pistes d'intervention en lien avec ces trois propositions de sens.

3.2.1 Les pistes d'intervention en lien avec le mouvement relationnel

Le mouvement relationnel nous renseigne principalement sur la crainte du lien de la part des jeunes due à des conflits avec les parents, des ruptures importantes, un vécu de rejet, d'abandon, ou de transgression et d'une mise à distance des autres et des contenus souffrants en guise de protection. Cette histoire relationnelle aurait des répercussions sur le lien aux aidants et sur les limites constatées de l'aide; les multiples tentatives de rapprochements, puis de ruptures abruptes, ou les demandes ponctuelles sont toutes des recherches de la bonne distance avec l'autre et des tentatives d'introjection de représentations stables des autres, alors que leurs propres repères identificatoires n'ont été, en majorité, qu'instables ou menaçants. Dans ce contexte du mouvement relationnel, nous avons évoqué une résistance au changement, soit celle de la protection et de l'acte de résister.

À la lumière de ces enjeux relationnels, une piste d'intervention se dessine, celle de permettre une recherche de la bonne distance par différents agirs, par le mouvement circulaire dans l'aide, tout en proposant un sens au jeune sur cette recherche et sur cette crainte probable des autres de peur de raviver certaines des souffrances infantiles. Il s'agit donc de permettre cette valse de ruptures et de rapprochements, de conflits et de réconciliations, de demandes ponctuelles qui semblent basées que sur des besoins et non sur des désirs (le désir d'être en lien n'est jamais bien loin derrière la crainte de l'autre); cet espace d'appropriation peut aider à la création d'un lien, à la vérification par le jeune de la solidité de l'autre, de la sincérité de son offre de lien. Il faut donc avant tout créer un lien de confiance minimum, en passant par cette phase de recherche de la bonne distance, afin de pouvoir offrir en second lieu une recherche de sens à deux de leur vie d'itinérance, de leur souffrance actuelle en fonction de leur histoire relationnelle.

Nous croyons en effet, qu'il est primordial d'offrir un espace d'élaboration de la souffrance infantile qui se glisse dans leur vie émotive, dans leurs liens ou leur processus de désaffiliation actuels et un espace de symbolisation de la rupture familiale, puis sociale afin d'amorcer un changement. Pour faire contre-poids donc à la résistance au changement par le besoin de protection et la crainte de l'autre, il faut créer un lien de confiance (par l'espace d'appropriation) et offrir une recherche de sens à deux sur leur parcours menant vers l'itinérance. Il s'agit ainsi de transformer les actes, les mécanismes de défense par des mots. La recherche de sens à deux pourrait limiter selon nous les multiples tentatives de réparation fantasmatiques ou réelles des relations infantiles qui limitent le lien d'aide, en désenclavant les objets douloureux du lieu de leur fixation, en interprétant le sentiment de culpabilité lié à leur propre agressivité envers leurs parents. Il s'agit alors d'élaborer sur le sens de la réparation afin de diminuer ce désir de réparation et de remettre le mouvement relationnel en fonction par la création d'autres liens pouvant aider à rétablir l'aptitude relationnelle.

Enfin, nous avons déjà évoqué l'idée d'entretenir le mouvement relationnel afin d'éviter un ancrage dans le mode de vie itinérant (chapitre I de l'analyse des résultats). Ceci faisait référence aux différents mouvements de désaffiliation sociale, où l'on constatait que l'ancrage se produisait lorsque l'espoir de réparation des liens parentaux s'effritait avec le temps ou au fil de nouveaux épisodes traumatiques avec eux, ou lorsqu'aucune figure de lien venait réparer le désir relationnel. En ce sens, il est primordial d'entretenir le mouvement relationnel, en offrant une relation stable d'aide (non ponctuelle, ni à court terme) qui peut, à un certain moment, contre-balancer l'absence ou la défaillance des parents, ou en offrant une recherche de sens à deux sur l'histoire relationnelle, les déceptions actuelles et le besoin de protection par un isolement progressif.

3.2.2 Les pistes d'intervention en lien avec le mouvement narcissique

Le mouvement narcissique jumelé à la résistance au changement du renoncement nous renseigne sur la difficulté chez ces jeunes de renoncer au vécu dans le corps et dans l'acte de la souffrance infantile et de renoncer à leur création identitaire dans leur monde parallèle, soit le néo-narcissisme.

En rappel, au chapitre IV de l'analyse des résultats, nous avons évoqué le sens des agirs, soit celui de mise à distance des autres, de valorisation narcissique, de demande d'aide, de revendication, etc. Ces agirs ont une fonction de liaison psychique ou relationnelle. L'autre est mis au défi de déchiffrer le contenu psychique véhiculé par l'agir et de le transmettre au sujet. Or, bien souvent, l'agir ne suscite qu'une réaction de défense ou punitive. Nous nous étions également prêtés à l'exercice de construction de sens sur la consommation d'alcool et de drogues chez les jeunes itinérants rencontrés en tenant compte de leur histoire identificatoire et relationnelle. Ce que nous retenons, c'est l'abus et la dépendance à l'objet toxique comme une forme de mise à distance de l'autre, de l'environnement social et de la souffrance vécue. Cette relation de dépendance à l'objet toxique sert à mettre à distance les contenus souffrants non symbolisés, tout en créant un repère identificatoire parallèle à leur monde social infantile. Nous avons également constaté que ce rapport à l'objet toxique était une forme de maîtrise sur l'environnement et sur eux-mêmes, tout en étant une recherche de limites extérieures. Par ailleurs, devant une transmission de l'institution interne sur le mode du manque, nous avons remarqué une recherche de limites et de la loi pour venir freiner une déliaison pulsionnelle importante. Nous avons aussi émis l'hypothèse que le corps devenait un objet de décharge et un lieu de projection des souffrances infantiles dans la consommation de drogues et d'alcool.

Au chapitre I de la discussion, nous avons élaboré sur la notion de néo-narcissisme : chez les jeunes itinérants rencontrés, une scission narcissique se serait produite au moment de la coupure sociale et de l'extraction dans un monde parallèle afin d'éviter le manque ressenti, de rompre avec la violence des objets et des processus de transmission et de la souffrance souvent sans mots. Plus qu'une nouvelle identité dans la marge, le néo-narcissisme des jeunes itinérants crée une coupure avec la souffrance narcissique, avec la blessure de l'histoire relationnelle et de l'héritage identificatoire et permet d'isoler une partie de leur histoire et de la souffrance du manque et du trop associée. Le néo-narcissisme d'itinérant ou d'errant c'est , selon nous, une création identitaire et narcissique germant d'un désir de rompre avec son histoire et avec la souffrance de la transmission parentale.

À la lumière de ces enjeux narcissiques de l'itinérance et de l'aide et de cette difficulté à renoncer au vécu dans le corps et dans l'acte de la souffrance infantile, nous

sommes en mesure de proposer deux pistes majeures de réflexion sur l'intervention. La première concerne la difficulté de renoncer au monde de la sensation et au recours à l'acte. Nous pensons qu'il serait pertinent d'intervenir au niveau du sens de la consommation et des agirs et non sur ces comportements en tant que tel, dans le but de permettre un retour au niveau du langage et du symbolique et de diminuer la nécessité de recourir à la projection sur le corps ou à la décharge par l'acte. Ces comportements sont effectivement des tentatives de mise à distance des autres et des contenus souffrants et sont des mises en acte de la souffrance liée à une transmission psychique des parents sur le mode du trop ou du manque. Demander aux jeunes de renoncer à ces mécanismes de défense, c'est leur suggérer de revivre le vide, le manque, le vécu de rejet, d'abandon et de transgression sans filet de sûreté narcissique. Ces comportements ont servi de protection narcissique, malgré leurs conséquences néfastes sur leur santé psychique et physique et sur leurs relations : c'est le propre du symptôme d'être dérangeant ou nuisible, tout en procurant un bénéfice secondaire qui peut aller jusqu'au sentiment de survie psychique. C'est pourquoi nous proposons d'intervenir sur le sens de ces comportements, afin, dans un premier temps, d'informer les jeunes sur la fonction de leurs symptômes, et pour, dans un deuxième temps, offrir une élaboration à deux des éléments de leur histoire relationnelle, identificatoire et narcissique qui les font souffrir. C'est donc une démarche d'intervention sur la forme de ces actes et sur leur sens en fonction de leur histoire et de leur héritage. Il s'agit encore de remplacer les actes par la parole, par le sens, afin de contourner la résistance au changement du renoncement au monde de la sensation et aux agirs.

La seconde proposition de piste d'intervention concerne la difficulté de renoncer au néo-narcissisme en offrant un retour dans l'espace social normatif, une sortie de rue. Comme la création du néo-narcissisme est un acte de coupure avec leur histoire relationnelle et leur héritage identificatoire et avec tout lien de filiation et une création identitaire sur la base de cette rupture, nous jugeons nécessaire, en tant qu'aidant, de servir de passerelle entre le passé et le présent afin d'aider les jeunes à reconstruire leur histoire, à symboliser les objets de la transmission inter et transgénérationnelle, tout en les protégeant contre le vide, le manque et la souffrance qui se cachent derrière ce néo-narcissisme. Si nous proposons de déconstruire le néo-narcissisme et offrons un retour vers la vie socionormative, nous omettons la fonction

même du néo-narcissisme, de l'identité itinérante, soit celle de protection contre la souffrance infantile, contre les objets transformables et non transformables de la transmission psychique. Il faut donc offrir, dans ce contexte, une recherche de sens sur leur héritage identificatoire et narcissique, une élaboration de leur vécu de souffrance souvent sans mots et sans représentation afin de progressivement faire un retour dans la chaîne de transmission, de nouer le présent et le passé et de remplir le vide laissé par la rupture familiale, puis sociale.

3.2.3 Les pistes d'intervention en lien avec le mouvement identificatoire

Le mouvement identificatoire jumelé à la résistance au changement de la renégociation avec l'institution externe et avec les modèles parentaux nous renseigne sur l'impact des objets et des processus de la transmission psychique, sur la composition de l'institution interne et par glissement des enjeux de la famille au social, la difficulté de négocier avec l'institution externe. On observe un rapport de toute-puissance ou un rapport transgressif de recherche de limites avec les représentants de la loi et de l'institution externe.

À la lumière de ces enjeux identificatoires de l'itinérance et de l'aide, nous proposons une piste d'intervention majeure qui tient compte à la fois des objets et processus de transmission et de la difficulté à négocier avec l'institution externe. Il s'agit, selon nous, d'offrir un espace d'élaboration sur leurs modèles parentaux et un espace de symbolisation des objets de la transmission afin de pouvoir reconstruire l'institution interne sur ces bases et permettre par conséquent un nouveau mode de négociation avec l'institution externe. Pour se faire, l'aidant doit accepter de se positionner en tant que représentant de la loi et de l'institution externe, en acceptant les avatars de cette position, et de se placer donc dans la chaîne de transmission du jeune itinérant. En étant positionné ainsi dans la chaîne de transmission en tant que représentant de l'institution externe, l'aidant invite le jeune à son tour à se réinsérer dans sa propre histoire, dans sa propre filiation familiale et sociale et de reprendre sa place dans la chaîne de transmission.

Selon nous, un moyen privilégié de revenir dans l'espace social normatif de façon sereine et stable et d'amorcer un changement de fond sur la dynamique intrapsychique et intersubjective, c'est de retrouver une place dans la transmission et lier le passé avec la vie actuelle d'itinérance. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons à cette étape de la thèse, que

l'insertion ou la réinsertion signifie pour nous un retour dans la filiation familiale et sociale, un retour dans la transmission et une élaboration sur la rupture avec le monde familial et le monde social normatif et non une insertion dans les activités socioprofessionnelles normatives. Cette insertion socioprofessionnelle pourra être envisagée une fois le jeune réinséré dans sa propre histoire relationnelle et son propre héritage identificatoire et narcissique.

3.2.4 Une réflexion sur la philosophie d'aide actuelle en regard des résistances au changement nommées

Avant de conclure au sujet de la résistance au changement constatée chez les jeunes itinérants rencontrés et des pistes d'intervention, il nous semble important d'apporter une réflexion sur la philosophie actuelle d'aide dans le milieu de l'itinérance. Au chapitre III de l'analyse des résultats, nous avons abordé l'achoppement de l'aide sous l'angle des enjeux narcissiques et relationnels pour les jeunes. Il est vrai que la majorité des jeunes rencontrés craignent la relation thérapeutique par le risque d'être abandonnés, rejetés, ou contrôlés et donc par crainte de revivre certaines difficultés connues dans les relations parentales. Aussi, la relation thérapeutique va à l'encontre de leur dynamique de mise à distance des contenus souffrants et du monde social qui fait souffrir.

En effet, nous croyons que l'offre de réinsertion (se trouver du travail, retourner aux études, avoir un logement) abolit la différence importante des désirs et des besoins entre l'intervenant et le jeune et omet la question de la résistance au changement. Les jeunes rencontrés se situent principalement dans une économie de l'évitement de la souffrance et du monde social et dans une économie des défenses narcissiques. Ils se situent dans leur monde parallèle qui offre, peut-être de façon illusoire, une protection narcissique contre la souffrance et le manque. La demande des jeunes est souvent celle d'être protégé. Les intervenants, pour leur part, semblent se situer dans une économie du faire afin d'éviter le contre-transfert négatif. Faire des papiers, faire des activités, participer à la sortie de rue de ces jeunes, sinon il risque d'y avoir vécu d'angoisse, d'inutilité et de culpabilité. Ainsi, l'intervenant veut faire dans un monde social normatif, alors que le jeune veut continuer à être

protégé dans son espace parallèle. La rencontre des désirs et des besoins des intervenants et des jeunes y est fort peu probable dans ce contexte.

Notre proposition est celle de l'offre d'un espace transitionnel (Declerck, 2001), au diapason de l'espace parallèle de ces jeunes. L'espace transitionnel permet les mouvements d'ambivalence importants, de distance et de rapprochement relationnel et un apprivoisement de la relation thérapeutique. Il permet également à l'un et à l'autre des membres de la relation thérapeutique de demeurer viable, puisqu'il n'y a aucune attente à remplir, aucune activité à faire pour rester vivant dans le désir de l'autre. L'espace transitionnel offre, à notre avis, une forme de réparation des liens sociaux et de l'aptitude à être en relation et invite le jeune, progressivement, à délaisser l'évitement et à se remettre en contact avec les autres et avec leurs émotions. À ce sujet, Declerck (2001) dit que « l'espace transitionnel de soins » permet de reconnaître le fonctionnement psychique de ces jeunes qui « évoluent dans un ailleurs ». Un ailleurs social et économique, mais aussi un ailleurs symbolique et psychique. « L'espace transitionnel des soins » permet alors aux deux parties de se situer dans un espace parallèle commun, où ils peuvent communiquer leurs désirs et besoins spécifiques, sans menacer l'autre de rejet ou d'abandon s'il ne se sent pas satisfait. Ceci nous ramène au discours des jeunes rencontrés qui évoquaient la nécessité de verbaliser une demande afin d'être acceptés par les intervenants. Le jeune devait donc se situer dans la sphère des désirs et besoins de l'intervenant afin d'être accepté ; les formes de résistance du jeune ne sont alors pas prises en compte dans la mise au point de plans d'intervention.

Pour conclure cette section sur les pistes d'intervention, nous pouvons résumer l'ensemble des propositions émises en regard des mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques et des résistances au changement, par le retour dans l'ordre symbolique, le retour dans le langage et le repositionnement dans la chaîne de transmission. Si nous considérons l'itinérance comme un mouvement de recul devant l'histoire relationnelle en rupture et l'héritage identificatoire et narcissique défaillant, contraignant, transgressant ou absent, nous considérons, dans la même veine, le changement comme un mouvement de retour dans leur histoire et dans leur filiation. L'aidant doit alors prendre sa place dans la transmission en tant que représentant de la loi et de l'institution externe et offrir un cadre, une relation stable, un espace d'élaboration ou un « espace transitionnel de soins » et un espace de symbolisation. Il

s'agit donc de remplacer le symptôme et l'acte par la parole et le symbolique. Passons maintenant aux pistes de recherches futures.

3.3 Les pistes de recherches futures

Notre recherche est ambitieuse par son objectif de transmettre une compréhension globale, tout en mouvement et selon une perspective psychanalytique de l'acte d'itinérance et une compréhension intrapsychique et intersubjective de la résistance au changement. La richesse du matériau des entretiens de recherche et de notre théorie de référence, la psychanalyse, nous permettait toutefois cette ambition. Quelques questionnements sont cependant demeurés en suspens après l'écriture de cette thèse et feraient, selon nous, l'objet de recherches futures. Nos pistes de recherches futures se divisent en deux volets : les pistes méthodologiques et les pistes thématiques.

3.3.1 Les pistes méthodologiques

Nous croyons que pour des recherches futures sur le sens intrapsychique et intersubjectif de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement, il serait pertinent de limiter les objectifs afin d'offrir aux lecteurs une analyse plus approfondie de certains aspects de la transmission psychique, ou de l'acte d'itinérance, ou de la manifestation de la conflictualité psychique, ou de la résistance au changement. Notre thèse a le mérite de proposer un sens global, tout en mouvement de l'itinérance et de la résistance au changement; or, afin de faire avancer les connaissances dans ce domaine, il serait nécessaire de réduire le focus et de se concentrer sur des facettes précises de ces problématiques.

Aussi, nous souhaiterions voir nos hypothèses théoriques se confirmer ou se nuancer auprès d'autres sujets itinérants, afin de pouvoir généraliser nos données. Nous avons atteint une saturation empirique en diversifiant les lieux de recrutement des jeunes adultes itinérants et en maximisant de ce fait la diversification interne (Laperrière, 1997). Nous ne prétendons pas toutefois rendre compte du réel dans sa totalité en atteignant une saturation empirique, mais nous croyons avoir atteint une diversification interne (Pires, 1997) assez suffisante pour généraliser les données à une population similaire. Par ailleurs, par notre souci de validité et de rigueur dans notre processus de recherche et ce, principalement dû à notre méthode

d'analyse comparative systématique des entrevues (voir chapitre IV, section 4.1.1 de la méthodologie), nous avons atteint également une saturation théorique (Glaser & Strauss, 1967; Laperrière, 1997). La saturation théorique concerne davantage la conceptualisation du discours, la construction théorique que les données comme telles. Ainsi, en procédant à l'analyse comparative de chaque entrevue, de chaque thème et de chaque catégorie, nous avons pu préserver que les catégories conceptualisantes centrales et pertinentes pour en arriver à une théorisation éprouvée. Cette saturation théorique nous permet à ce stade-ci de la thèse de généraliser les processus à l'oeuvre pour une population similaire. Malgré la validité de nos résultats, la saturation empirique et théorique, nous pensons qu'il serait pertinent de valider nos résultats d'analyse et notre construction du sens de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement auprès d'un plus grand échantillon et auprès d'itinérants ancrés depuis plus longtemps dans le monde de la rue afin de pouvoir généraliser les données à l'ensemble de la population itinérante.

3.3.2 Les pistes thématiques

À la suite de notre propre démarche de recherche et de rédaction de thèse et de notre revue de littérature sur l'itinérance et sur l'aide, nous pouvons entrevoir quatre pistes de recherches futures intéressantes. Les deux premières pistes de recherches concernent la transmission psychique ; nous croyons qu'elle aide à comprendre le sens intrapsychique de l'itinérance et fait le lien entre le passé relationnel et identificatoire de l'individu et la vie présente d'errance, sans toutefois offrir des liens de causalité dénudés de sens ou des stéréotypes. Ainsi, nous pensons qu'il serait pertinent de construire une recherche sur les enjeux de la transmission psychique dans l'acte d'itinérance en interrogeant des parents de jeunes itinérants et des jeunes sur la rue. Il s'agirait d'une confrontation des représentations de chacun sur le processus de la transmission et sur la nature et l'impact des objets transmis. La seconde piste de recherche serait une étude comparative entre l'itinérance au féminin et l'itinérance au masculin au niveau de l'impact de la transmission psychique dans un parcours menant vers la vie d'itinérance. Il s'agirait donc de valider nos hypothèses de recherche et nos hypothèses théoriques auprès de jeunes femmes itinérantes.

La troisième piste de recherche concerne l'étude du sens de la consommation et de la dépendance à l'alcool et aux drogues et le sens des agirs dans une vie relationnelle en rupture telle que celle des jeunes itinérants. Notre étude a exploré de façon sommaire ces manifestations de la conflictualité psychique et le sens de chacune dans le parcours des jeunes itinérants ; une recherche spécifique sur cette problématique apporterait à notre sens des hypothèses théoriques approfondies et des pistes d'intervention adaptées aux comportements de consommation et aux agirs constatés dans la population itinérante.

La dernière piste de recherche concerne la représentation de l'intervenant sur les enjeux relationnels de l'aide. La recherche du GRIJA (Gilbert, Lussier et al., 2005), de laquelle est issu le matériau de l'analyse thématique et dynamique de cette thèse, explorait la représentation des jeunes itinérants et des intervenants. Nous nous sommes concentrés sur le volet des itinérants pour cette thèse afin de ne pas se disperser au niveau théorique et afin d'offrir une analyse de nos entretiens de recherche. La perception de l'intervenant demeure donc à approfondir sous la forme d'une thèse. Les thématiques intéressantes à explorer sont les propres enjeux relationnels de l'aidant et leurs répercussions sur ses formes d'intervention et son lien au jeune itinérant ; la confrontation des désirs de l'intervenant à ceux des itinérants et à la réalité du terrain, soit le peu de demandes verbalisées et adressées ; la représentation des intervenants du mouvement d'itinérance. La place est libre à d'autres chercheurs de faire partie de la filiation du GRIJA, ou d'autres équipes de recherche, et d'explorer ces facettes de l'itinérance et de l'aide.

3.4 Conclusion

Le dernier chapitre de cette thèse a permis d'offrir aux lecteurs des pistes d'intervention basées sur notre conceptualisation dynamique de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement, ainsi que des pistes de recherches futures dans le but de poursuivre la chaîne de transmission théorique en ce domaine. La section sur les pistes d'intervention nous a permis de vérifier la pertinence de nos hypothèses théoriques au sujet de la résistance au changement et leurs applications au niveau de l'intervention. Chaque mouvement dégagé de l'acte d'itinérance nous apporte un volet de compréhension de l'achoppement de l'aide et par ricochet nous offre des pistes pour l'aide, ses interventions et sa relation. Nous tenons

toutefois à souligner que ces pistes d'intervention proposées ne critiquent en rien les formes d'aide actuelles dans le réseau d'aide aux itinérants (notre objectif n'étant pas l'évaluation des services mais bien une recherche de sens sur la résistance au changement), mais demeurent des pistes de réflexion intéressantes sur les enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques de la relation d'aide en regard de la transmission psychique.

CONCLUSION

Nous arrivons au terme de notre étude dont l'objectif général était de comprendre la dynamique intrapsychique et intersubjective de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement en regard des mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques et de la notion psychanalytique de la transmission psychique. Notre démarche de recherche qualitative, inspirée de la psychanalyse dans sa forme et son contenu, nous a permis, par la mise à profit de la subjectivité des sujets et de la construction à deux de leur histoire et de leur représentation de l'aide avec le chercheur, conjuguée à une analyse comparative constante, d'atteindre cet objectif et d'offrir, par le fait même aux lecteurs une compréhension dynamique du mouvement d'itinérance et de la résistance au changement.

Un tel objectif de recherche nous a exigé d'explorer plusieurs dimensions de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement et de repérer les liens dynamiques afin de livrer le sens psychique de ces deux problématiques. Notre analyse du discours s'est divisée en quatre volets, soit la dimension relationnelle de l'itinérance, la dimension identificatoire et narcissique de l'itinérance, les différents enjeux relationnels, identificatoires et narcissiques de l'aide et les lieux et les formes de la conflictualité psychique (toxicomanie, alcoolisme, agirs et itinérance). L'analyse thématique et dynamique du discours des sujets nous a permis de reconstituer le sens de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement à la lumière de la notion de la transmission psychique. Notre théorisation du mouvement d'itinérance se décline en quatre actes : les objets et les processus de la transmission, soit la question de l'héritage ; le mouvement d'extraction ; les modes d'investissement du monde parallèle ; la création d'un néo-narcissisme. Ces quatre actes tiennent compte à la fois des mouvements relationnels, identificatoires et narcissiques et de la notion de la transmission psychique. Notre conceptualisation de la résistance au changement expose le parallèle entre les différentes formes de résistance et les trois mouvements intrapsychiques et intersubjectifs : la protection et l'acte de résister se jumelle au mouvement relationnel ; le renoncement se lie au mouvement narcissique ; la renégociation avec l'institution externe et les modèles parentaux

se conjugue au mouvement identificatoire. En somme, nous obtenons une théorisation sur l'acte d'itinérance et sur la résistance au changement ancrée dans le vécu des sujets, dans l'analyse rigoureuse et validée par un tiers du discours des sujets et supportée par la théorie psychanalytique sur la transmission psychique.

Notre démarche de recherche, soit une étude qualitative sur l'acte d'itinérance et la résistance au changement, se référant à la théorie psychanalytique dans sa forme et son contenu est originale et se démarque de façon importante des nombreuses recherches répertoriées en psychologie et en sociologie. Notre perspective dynamique et tout en mouvement de l'itinérance redonne une place à l'individu dans sa subjectivité et son historicité et offre ainsi de nouvelles pistes de recherches et une réflexion en profondeur sur les modèles actuellement offerts d'aide et d'intervention. Selon nous, l'itinérance est plus qu'une identité ou une étiquette sociale, elle est un mouvement de recul devant une histoire relationnelle en rupture et un héritage identificatoire et narcissique défailant et un mouvement de retrait de la chaîne de transmission familiale et sociale. Aussi, selon notre vision de la résistance au changement (et non une évaluation des services offerts), l'insertion signifie le retour sur les lieux de la souffrance passée, l'élaboration et la symbolisation de la rupture et des objets de la transmission et repositionnement dans la chaîne de transmission. La réinsertion socioprofessionnelle est secondaire et conséquente à cette réinscription dans la filiation familiale et sociale. Notre conceptualisation du mouvement d'itinérance et de la résistance au changement est innovatrice dans le domaine et est pertinente sur un plan scientifique et sur un plan social. L'itinérance et le changement sont des thèmes complexes et méritent à notre sens une poursuite de leur exploration.

APPENDICE A

LE FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Code:

Formulaire de consentement (usagers)

Je, soussigné _____ consens à participer à une recherche intitulée “Les représentations des facteurs aidants chez les jeunes adultes itinérants et les intervenants de ressources en itinérance”. Sa nature et ses procédures m'ont été expliquées.

Je comprends que:

La recherche a pour but de connaître la dimension relationnelle de l'aide, selon le point de vue des intervenants et des usagers de ressources de soutien aux personnes itinérantes.

En participant à cette recherche, j'accepte de consacrer environ 1 heure 30 à une entrevue.
Je recevrai la somme de 10 dollars pour ma participation à cette recherche.

Toutes les informations que je donnerai resteront strictement confidentielles: un code paraîtra sur les divers documents et seuls les chercheurs auront accès à ce code. Les renseignements recueillis ne pourront être utilisés par les chercheurs qu'à condition de respecter l'anonymat des informateurs. Je pourrai me retirer en tout temps de cette recherche sans obligation de ma part.

Cette recherche est faite sous la direction de Véronique Lussier (514-987-3000 poste 7891) et Robert Letendre (514-987-3000 poste 8231) du département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal.

Signé à Montréal en duplicata, le _____

personne interviewée

interviewer

APPENDICE B

LE QUESTIONNAIRE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE

Code:

Questionnaire socio-démographique usagers

Date de naissance:

Si hors Canada, date d'arrivée au Canada:

Lieu de naissance des parents:

Occupation des parents:

Fratrie:

État civil:

Scolarité:

Ressource fréquentée actuellement:

Ressources fréquentées antérieurement (adulte et enfance, type):

Recours thérapeutiques et/ou médicaux:

Source de revenu:

Consommation d'alcool (actuelle, passée):

Consommation de drogues (actuelle, passée):

Médication psychiatrique (laquelle, depuis quand):

APPENDICE C
LE GUIDE D'ENTRETIEN

Guide d'entretien des usagers

Présentation

- chercheurs du GRIJA, groupe affilié à l'Université du Québec à Montréal
- but de la recherche (mieux connaître leur point de vue sur la question de l'aide)
- modalité de participation (entrevue, durée)
- rémunération
- anonymat et confidentialité (valable même pour la ressource)
- enregistrement de l'entrevue pour respecter fidèlement son contenu
- formulaire de consentement

Entrée en matière

Que veut dire “aider” pour vous?

Objectif: repérer dans le discours différentes façons d'aborder les thèmes suivants (référence à l'expérience propre comme aidant ou aidé, à l'expérience actuelle ou aux expériences antérieures, etc.).

Thèmes

Histoire

Précurseurs de la situation actuelle

- éléments de l'histoire (famille, école, emplois, lieux de résidence, etc.)

Expériences d'aide reçue

- une histoire d'aide reçue (qui? quand? impact? évaluation en rétrospective?)
- expériences dans l'histoire jusqu'à aujourd'hui
 - qui? (famille, figures d'autorité, pairs, etc.)
 - apport/impact de l'aide (matériel, logistique et/ou relationnel)
 - limites de l'aide (impact court/long terme, disponibilité de l'aidant, investissement du sujet, etc.)

Expériences d'aide apportée (qui? quand? etc.)

Apport des ressources fréquentées

- type d'aide reçue
- limites de l'aide reçue
- palliatifs

Situation actuelle

Demande d'aide actuelle

- désir
- formulation ou non
- à la ressource fréquentée
- en général
- écart ou non avec la réponse obtenue
- demande des autres jeunes itinérants

Liens établis actuellement dans les ressources

- communication (demande ou échange, superficialité ou profondeur, facteurs favorisants ou limitants)
- type de lien (égalitaire, professionnel/hierarchique, matériel/logistique *versus* relationnel, spécificité *versus* interchangeabilité, confiance *versus* méfiance)
- durée/stabilité
 - contexte des ruptures/distanciations
 - facteurs de maintien du lien
- investissement par le sujet
 - du lien aux aidants
 - du lien aux pairs
 - du lien à la ressource (drop-in, substitut familial, autre “chaînon social”,etc.)
- perception de l'investissement des aidants
- perception de l'investissement des autres usagers (envers intervenants ou entre pairs)

Disponibilité du réseau actuel

- famille
- pairs
- intervenants/aidants divers

Futur

Réinsertion

- projets futurs/désirs (court et long terme)
- nécessité ou non de l'aide
- lien avec l'aide actuelle (apport et limites)

Autres thèmes à aborder

Raison de participation

APPENDICE D
LE CERTIFICAT D'ÉTHIQUE



Université du Québec à Montréal

Case postale 8888, succursale Centre-Ville
Montréal (Québec) Canada
H3C 3P8

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Comité départemental de déontologie

Conformité à l'éthique en matière de recherche impliquant la participation de sujets humains

Le Comité de déontologie du département de psychologie, mandaté à cette fin par l'Université du Québec à Montréal, a examiné le protocole de recherche suivant:

Responsable : Robert Letendre UQAM
Pierre Forest, Maison Saint-Jacques
Monique Morval et Mario Poirier, Université de Montréal
Véronique Lussier

Département : Psychologie - Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes (GRJA)

Titre : La représentation des facteurs aidants chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants de ressources en itinérance

Ce protocole de recherche est jugé conforme aux pratiques habituelles et répond entièrement aux normes établies par la "Politique institutionnelle de déontologie" de l'UQAM ainsi qu'à celles de l'organisme de financement à qui la demande sera soumise.

Le projet est jugé recevable sur le plan déontologique.

Membres du Comité:

NOM	POSTE OCCUPÉ	DÉPARTEMENT
Louise Cossette	Professeure	Psychologie
Paul Cowen	Professeur	Psychologie
Jean-Paul Guillemot	Professeur	Kinanthropologie
Ursula Hess	Professeure	Psychologie

10 décembre 1997
Date


Ursula Hess
Présidence du comité départemental


Phélie Buffard
Présidence du comité institutionnel

RÉFÉRENCES

- Abbott, M.L., & Blake, G.F. (1988). An intervention model for homeless youth. *Clinical sociology review*, 6, 148-158.
- Abraham, N., & Torok, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Paris : Aubier-Flammarion.
- Aichhorn, A. (1968). *Wayward youth*. New York : The Viking Press.
- Aranguiz, M., & Fecteau, J-M. (2000). *L'école de la précarité : vagabonds et errants à Montréal au tournant du siècle*. Voir Laberge, 2000.
- Askofaré, S., & Sauret M.-J. (1988). La toxicomanie : perspective psychanalytique, sexualité et discours. *Filigrane*, 7(1), 66-80.
- Assoun, P.-A. (1994). La passion de répétition. Genèse et figures de la compulsion dans la métapsychologie freudienne. *Revue française de psychanalyse*, 2.
- Aulagnier, P. (1967). La spécificité d'une demande ou la première séance. *Interprétation*, mai.
- Aulagnier, P. (1986). *Un interprète en quête de sens*. Paris : Payot.
- Aviles, A., & Helfrich, C. (2004). Life skill service needs : perspective of homeless youth. *Journal of Youth and Adolescence*, 33(4), 331-338.
- Balier, C. (1985). Réflexion sur le devenir des pulsions agressives. *Revue française de psychanalyse*, 49(2), 623-645.
- Balier, C. (1988). *Psychanalyse des comportements violents*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Barbier, A. (1987). L'agir, l'acte et l'action en psychanalyse. *Revue française de psychanalyse*, 51(4), 1101-1121.
- Bardin, L. (1977). *L'analyse de contenu*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Bassuk, E.L., & Rosenberg, L. (1988). Why does family homelessness occur? A case control study. *American Journal of Public Health*, 78, 1097-1101.
- Beauchemin, S. (1996). Nommer et comprendre l'itinérance des jeunes : une recension des écrits. *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 99-126.

- Beaud, J.-P. (1984). *Les techniques d'échantillonnage*. Voir Gauthier, 1997.
- Bellot, C. (2000). *La trajectoire : un outil dans la compréhension de l'itinérance*. Voir Laberge, 2000.
- Bentley, D. (1995). *Measuring homelessness : a review of recent research*. Winnipeg: Institute of Urban Studies.
- Bergeret, J. (1984). *La violence fondamentale : l'inépuisable oedipe*. Paris : Dunod.
- Bergeret, J., & Leblanc, J. (1988). *Précis des toxicomanies*. Paris : Masson.
- Bergeret, J. (1998). *Actes de violence : réflexion générale*. Voir Millaud, 1998.
- Bergeret, J. (1998). *Le passage à l'acte de l'état limite*. Voir Millaud, 1998.
- Bergier, B. (1992). *Compagnons d'Emmaüs*. Paris: Les éditions ouvrières.
- Bertaux, D. (1980). L'approche biographique: sa validité, ses potentialités. *Cahiers internationaux de sociologie*, 69, 197-225.
- Bertrand, M. (1989). Y a-t-il une conception de la symbolisation chez Freud? *Psychanalystes*, octobre, 32-39.
- Bibring, E. (1948). English school of psychoanalysis. *The Psychoanalytic Quarterly*, Vol. XVI, 1947.
- Biéder, J. (1984). La clochardisation des jeunes en milieu urbain., *Annales médico-psychologiques*, mars, 532-542.
- Bion, W.R. (1965). *Éléments de la psychanalyse*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Biro, E., & Boizou, M.-F. (1995). *La relation d'objet chez les parents de schizophrènes*. Voir Bourguignon et Bydlowski, 1995.
- Birraux, A. (1994). Notions d'errance. *Adolescence*, 23, 13-18.
- Blanchet, A. (1985). *L'entretien dans les sciences sociales*. Paris: Dunod.
- Bouazis, C. (1999). *Psychanalyse et lien social*. Paris : L'Harmattan.
- Bouchard, C. (1996). Permettre la citoyenneté pour prévenir l'exclusion. *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 9-16.
- Boudon, R. (1998). *Mobilité sociale*. Encyclopédia Universalis.

- Boudreau, C., & Arseneault, A. (1994). La recherche qualitative: une méthodologie différente, des critères de scientificité adaptés. *Revue de l'Association pour la Recherche Qualitative*, 10, 121-136.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction*. Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1997). *Les usages sociaux de la science*. Paris : Institut national de la recherche agronomique.
- Bourguignon, O., & Bydlowski, M. (dir. Publ.) (1995). *La recherche clinique en psychopathologie. Perspectives cliniques*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Boutin, G. (1997). *L'entretien de recherche qualitatif*. Ste-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Brassard, R., & Cousineau, M-M. (2000). *Victimisation et prise en charge des itinérants : entre aide et contrôle*. Voir Laberge, 2000.
- Brette, F. (1989). Agirs et symbolisation dans la cure. *Revue française de psychanalyse*, 53(6), 1859-1963.
- Brooks, R.A. et al. (2004). The system-of-care for homeless youth : perceptions of service providers. *Evaluation and Program Planning*, 27(4), 443-451.
- Brunet, L., & Casoni, D. (1998). *Passage à l'acte et impasses en psychothérapie : de l'utilisation de l'objet par la fonction contenant*. Voir Millaud, 1998.
- Cahn, R. (2002). *La fin du divan?* Paris : O. Jacob.
- Campbell, J. (2006). Homelessness and containment - A psychotherapy project with homeless people and workers in the homeless field. *Psychoanalytic Psychotherapy*, 20(3), 157-174.
- Campeau, P. (2000). *La place des facteurs structurels dans la production de l'itinérance*. Voir Laberge, 2000.
- Canada, ministère des Affaires Politiques et Sociales. 1999-2001. *Les sans-abris*. PRB 99-1F. 43 p.
- Casoni, D., & Brunet, L. (2003). *La psychocriminologie*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Cassel, R.N. (1992). Peer conseling using cognitive education to prevent high risk youth from drug abuse. *Psychology, a Journal of Human Behavior*, 29(1), 39-43.
- Castel, R. (1994). La dynamique des processus de marginalisation: de la vulnérabilité à la désaffiliation. *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 11-27.

- Charest, R., & Lamarre, M-J. (2000). *Structures et représentations des services : le cas de Dernier Recours Montréal*. Voir Laberge, 2000.
- Charest, R. (2003). *L'intervention dans le champ politique de l'itinérance*. Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1987). L'acting out. Quelques réflexions sur la carence d'élaboration psychique. *Revue française de psychanalyse*, 51(4), 1083-1099.
- Chauchat, H. (1985). L'entretien de recherche. In *L'enquête en psychosociologie*, pp.143-178. Paris: Presses Universitaires de France.
- Chauchat, H., & Durand-Delvigne, A. (1999). *De l'identité du sujet au lien social*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Chevrier, J. (1997). *La spécifique de la problématique*. Voir Gauthier, 1997.
- Ciccone, A. (1999). *La transmission psychique inconsciente*. Paris: Dunod.
- Comité de travail du comité de suivi au plan conjoint ville de Montréal-MSSS. (1993). *Réflexion sur la situation des jeunes sans-abri*. Montréal.
- Côté, L. (1996). Les facteurs de vulnérabilité et les enjeux psychodynamiques dans les réactions post-traumatiques. *Santé mentale au Québec*, 21(1), 209-228.
- Crête, J. (1984). *L'éthique de la recherche sociale*. Voir Gauthier, 1997.
- Cottin, J-Y. (2003). *Avec les sans logis*. Paris : Les Éditions Ouvrières.
- Crystal, S. (1986). Psychosocial rehabilitation and homeless youth. *Psychosocial Rehabilitation Journal*, 10(2), 15-21.
- Daunais, J.-P. (1984). *L'entretien non directif*. Voir Gauthier, 1997.
- Declerck, P. (2001). *Les naufragés*. Terre humaine, PLON.
- De Gaulejac, V., & Taboada Leonetti (1994). *La lutte des places*. Paris: Épi.
- Deisher, R.W., & Farrow, J.A. (1992). Health and health needs of homeless and runaway youth. A position paper of the society for adolescent medicine. *Journal of Adolescent Health*, 13, 717-726.
- Delaroche, P. (1999). *De l'amour de l'autre à l'amour de soi. Le narcissisme en psychanalyse*. Paris : Denoël.
- De M'Uzan, M. (1968). Acting out direct et acting out indirect. *Revue française de psychanalyse*, 5-6, 995-1000.

- De M'Uzan, M. (1977). *De l'art à la mort. Itinéraire psychanalytique*. Paris : Gallimard.
- De Mijolla, A., & De Mijolla Mellor, S. (1996). *Psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- De Mijolla, A. (1999). Histoire et préhistoire psychiques. L'intergénérationnel et ses fragments d'identité. *Revue française de psychanalyse*, 63(4).
- Denis, P. (1999). Soi-même pour un autre, identité relative et identité absolue. *Revue française de psychanalyse*, 63(4).
- De Queiroz, J.M. (1996). Exclusion, identité et désaffection. In S. Paugam (Sous la dir. de), *L'exclusion, l'état des savoirs*. Paris: La découverte.
- De Rivoyre, F. (1999). *Dire l'exclusion*. Paris : Érès.
- Desrochers, M. (2002). Les jeunes de la rue... une vie marquée par la violence, les mauvais traitements et les placements. *Freiner la marginalisation. Un effort collectif*, 2.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris: Flammarion.
- Devereux, G. (1998). La psychanalyse et l'histoire. In D. Le Beuf, R. Perron, G. Pragie (Sous la dir. De), *Construire l'histoire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- De Winter, M., & Noom, M. (2006). Someone who treats you as an ordinary human being... homeless youth examine the quality of professional care. *Journal of Adolescent Health*, 39(5), 774-777.
- Dolto, F. (1981). *Au jeu du désir. Essais cliniques*. Paris: Éditions du Seuil.
- Donnet, J-L. (1997). La demande d'analyse aujourd'hui. In *Débats de Psychanalyse. Le mal-être (angoisse et violence)*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Dor, J (1985). *Introduction à la lecture de Lacan*. Paris : Denoël.
- Dordick, G. (1996). More than refuge. The social world of a homeless shelter. *Journal of contemporary ethnography*, 24(4), 373-404.
- Drapeau, M. et Letendre, R. (2001). Quelques propositions inspirées de la psychanalyse pour augmenter la rigueur en recherche qualitative. *Recherches qualitatives*, 22, 73-92.
- Dubar, C. (2000). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris : Armand Colin.
- Dufour, R. (2000). *Trois vilains petits canards. Étude sur la filiation de parenté et la désaffiliation sociale*. Voir Laberge, 2000.

- D'Unrug, M.-C. (1974). *Analyse de contenu et acte de parole*. Paris: Éditions Universitaires.
- Ehrenberg, A. (1998). *La fatigue d'être soi*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Farrow, J.A et al. (1992). Health and health needs of homeless and runaway youth. A position paper of the society for adolescent medicine. *Journal of Adolescent Health*, 13, 717-726.
- Fédida, P., & Villa, F. (1999). *Le cas en controverse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Feldman, R.A. et al. (1983). *The St-Louis conundrum the effective treatment of antisocial youth*. New Jersey: Prentice-Hall.
- Ferenczi, S. (1932). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, *Psychanalyse IV*, Paris: Payot (1982).
- Firdion, J.-M. (2006). *Entre facteurs individuels et facteurs structurels, comment approcher la compréhension de populations en marge des normes sociales? Une approche complexe*. Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal.
- Fontaine, M. (2000). *Les besoins et les services : les paradoxes*. Voir Laberge, 2000.
- Fortier, J., & Roy, S. (1996). Les jeunes de la rue et l'intervention : quelques repères théoriques. *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 127-152.
- Fournier, L., & Mercier, C. (1989). *Étude spéciale sur Dernier Recours Montréal*. Montréal: Conseil de la santé et des services sociaux de la région de Montréal métropolitain.
- Fournier, L., & Mercier, C. (1996). *Sans domicile fixe: au-delà du stéréotype*, Montréal: Méridien.
- Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1901). *Sur le rêve*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la psychanalyse*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1913). *Totem et tabou*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1916). *Introduction à la psychanalyse*. Paris: petite bibliothèque Payot.
- Freud, S. (1923). *Essais de psychanalyse*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1926). *Inhibition, symptômes, angoisse*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1929). *Malaise dans la civilisation*. Paris: Presses Universitaires de France.

- Freud, S. (1936). *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Paris: Gallimard. Publié en 1932.
- Freud, S. (1938). *Abrégé de psychanalyse*. Paris: Presses Universitaires de France.
- FRONT D'ACTION POPULAIRE EN RÉAMÉNAGEMENT URBAIN (1998). *Dossier noir: logement et pauvreté au Québec*. Montréal: FRAPPRU.
- Gagné, J. (1996). « Yes, I can débrouille. » Propos de jeunes itinérants sur la débrouillardise. *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 63-72.
- Gauthier, M. (1996). Le marché du travail comme lieu de construction des marges chez les jeunes. *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 17-29.
- Gauthier, B. (dir, publ.) (1997). *De la problématique à la collecte des données*. Ste-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Gilbert, S. (1998). L'idéal de l'objectivité et objectivité idéale. *Recherches qualitatives*, 18, 145-169.
- Gilbert, S. (2004). *L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond : une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes*. Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Gilbert, S., & Lussier, V. (2005). L'aide en itinérance : l'interface de deux souffrances. *Revue québécoise de psychologie*, 26 (2), 129-150.
- Gilbert, S., Lussier, V., Letendre, R., Ciccarone, A. (2005). *La représentation des facteurs aidants chez les jeunes adultes itinérants et chez les intervenants des ressources en itinérance*. Rapport de recherche non publié.
- Gingras, F.-P. (1997). *La sociologie de la connaissance*. Voir Gauthier, 1997.
- Girard, V. et al. (2006). La relation thérapeutique sans le savoir. Approche anthropologique de la rencontre entre travailleurs pairs et personnes sans chez-soi ayant une co-occurrence psychiatrique. *Évolution psychiatrique*, 71.
- Giraud, M. (2004). *Le jeune SDF. Socioanalyse de la précarité*. Paris : l'Harmattan.
- Glaser, B.G., & Strauss, A.L. (1967). *The discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*. Chicago: Aldine.
- Granjon, E. (1987). Traces sans mémoire et liens généalogiques dans la constitution du groupe familial. *Dialogue*, 98, 10-15.
- Green, A. (1982). Après-coup, l'archaïque. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 26, 195-215.

- Greenblatt, M., & Robertson, M.J. (1993). Life-styles, adaptive strategies and sexual behaviors of homeless adolescents. *Hospital Community Psychiatry*, 44(12), 1177-1180.
- Grunberger, B. (1971). *Le narcissisme*. Paris : Éditions Payot.
- Guillaumin, J. (1995). *L'objet*. Paris : L'Esprit du temps.
- Gulati, P. (1992). Ideology, public policy and homeless families. *Journal of Sociology and Social Welfare*, 19(4), 113-128.
- Gutton, P. (2002). *Violence et adolescence*. Paris : In Press Editions.
- Huberman, A.M., & Miles, M.B. (1991). *Analyse des données qualitatives. Recueil de nouvelles méthodes*. Bruxelles: Renouveau Pédagogique.
- Jeammet, P. (1989). Les assises narcissiques de la symbolisation. *Revue française de psychanalyse*, 53(6), 1765-1775.
- Jeammet, P. (1997). La violence comme réponse à une menace sur l'identité. *Filigrane*, 6(1), 11-20.
- Jeammet, N (1995). *L'entretien clinique et son analyse singulière et/ou comparée*. Voir Bourguignon et Bydlowski, 1995.
- Jeammet, P. (1998). *Passage à l'acte et institution de soin*. Voir Millaud, 1998.
- Jones, J.M., Levine, I.S. et Rosenberg, A.A. (1991). Homelessness research, services and social policy: introduction to the special issue, *American Psychologist*, 46(11), 1109-1111.
- Kaës, R., Faimberg, H. et al. (1993). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris: Dunod.
- Kammerer, P. (2000). *Adolescents dans la violence*. Paris : Gallimard.
- Kandel, L. (1972). Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment l'entretien non-directif, et sur les études d'opinion. *Épistémologie Sociologique*, 13, 25-46.
- Kelly, M. (1984). *L'analyse de contenu*. Voir Gauthier, 1997.
- Kennet, P. (1992). *New approaches to homelessness*. Bristol : SAUS publications.
- Kidd, S.A. et al. (2006). Stories of working with homeless youth : on being mind-boggling. *British Journal of Social Work*, 33(3).
- Klein, M. (1968). *L'amour et la haine. Le besoin de réparation*. Paris : Payot.

- Klein, M. (1930). L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi. Essais de psychanalyse, 1921-1945.
- Koroloff, N.M., Anderson, S.C. (1989). Alcohol-free living centers : hope for homeless alcoholics. *Journal of the National Association of Social Workers*, 34(6), 497-504.
- Kristeva, J. (1993). *Les nouvelles maladies de l'âme*. Fayard.
- Laberge, D., Roy, S. (1994). Interroger l'itinérance : stratégies et débats de recherche. *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 93-111.
- Laberge, D., Cousineau, M.-M., Morin, D. et Roy, S. (1995). *De l'expérience individuelle au phénomène global: configuration et réponses sociales*, Les cahiers de recherche du Collectif de recherche sur l'itinérance, département de sociologie, Université du Québec à Montréal.
- Laberge, D. (sous la dir.) (2000). *L'errance urbaine*. Québec : Éditions Multimondes.
- Lacan, J. (1964). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, séminaire livre XI*. Paris : Seuil.
- Ladame, F. (1999). Une identité, pour quoi faire? Ou l'imbroglio des identifications et de leur remaniement à l'adolescence. *Revue française de psychanalyse*, 63(4).
- Lafortune, M. (1989). *Le psychologue pétrifié ou Du modèle expérimental comme perversion du discours humain*. Montréal: Louise Courteau.
- Lagache, D. (1947). Fugue et fuite de soi-même. *L'Évolution Psychiatrique*, 4, 1-16.
- Lagache, D. (1968). Acting out et action. Difficultés terminologiques. *Revue française de psychanalyse*, 5-6, 1055-1065.
- Lamb, H.R., & Lamb, D.M. (1990). Factors contributing to homelessness among the chronically and severely mentally ill. *Hospital and Community Psychiatry*, 41(3), 301-305.
- Lamontagne, Y., Garceau-Durand, Y., Blais, S., Elie, R. (1988). Les jeunes itinérants de Montréal : une enquête transversale. *Revue canadienne de psychiatrie*, 33(8), 716-722.
- Landry, R. (1997). *L'analyse de contenu*. Voir Gauthier, 1997.
- Laperrière, A. (1982). Pour une construction empirique de la théorie: la nouvelle école de Chicago. *Sociologie et Sociétés*, 14(1), 31-41.

- Laperrière, A. (1997). La théorisation ancrée (grounded theory): démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées. In Poupart, Deslauriers et al., *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*.
- Laperrière, A. (1997). Les critères de scientificité des méthodes qualitatives. In Poupart, Deslauriers et al., *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*.
- Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: Presses Universitaires de France, 1992, 11 ième éd.
- Laughlin, M.J. (1995). The narcissistic researcher : a personal view. *The qualitative report*, 2.
- Lavoie, J.-G. (1998). *Violence et transfert*. Voir Millaud, 1998.
- Lebrun, J.-P. (1997). *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*. Paris : Érès.
- Leclaire, S. (1968). *Psychanalyser*. Le Seuil.
- L'Écuyer, R. (1987). L'analyse de contenu. In *Les méthodes de la recherche qualitative*, sous la dir. de J.-P. Deslauriers, pp.49-65. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Legendre, P. (1985). *L'inestimable objet de la transmission*. Paris : Fayard.
- Lepage, L., & Letendre, R. (1998). L'intervention des manifestations contre-transférentielles dans le déroulement de la recherche: Réflexions sur une pratique et exemples. *Revue de l'association pour la recherche qualitative*, 18, 52-75.
- Letendre, R., Monast, D., & Picotte, F. (1988). *Dynamique de l'expérience de l'hospitalisation en département interne de psychiatrie chez les 18-30 ans*. Recherche subventionnée par le Conseil québécois de la recherche sociale.
- Letendre, R. (2007). Contribution de la psychanalyse aux méthodologies qualitatives : quelques mots sur la rigueur en lien avec le dispositif d'hospitalité et le fonction tierce. *Recherches qualitatives*, hors série, numéro 3, 384-396.
- Levallois, A. (1998). Psychanalyse et histoire. In Le Beuf, D., Perron, R., Pragier, G. (Sous la dir. De), *Construire l'histoire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Levine, R.S., Metzendorf, D., & Van Boskirk, K.A. (1986). Runaway and throwaway youth: a case for early intervention with truants. *Social Work in Education*, 8(2), 93-106.
- Lussier, V., & Poirier, M. (2000). *Parcours de rupture ou quête de reconnaissance et d'identité? L'impact des représentations parentales sur l'itinéraire de jeunes itinérants et itinérantes de Montréal*. Voir Laberge, 2000.

- Mailloux, N. (1971). *Jeunes sans dialogue*. Paris : Éditions Fleurus.
- Marty, P. (1990). Psychosomatique et psychanalyse. *Revue française de psychanalyse*, 3, 615-623.
- Marty, P. et al. (2002). *Le lien et quelques-unes de ses figures*. Rouen : Collection Psychanalyse et Santé.
- McAll, C. et Jaccoud, M. (1999). *Séminaire du programme de recherche sur le racisme et la discrimination*. Montréal: Centre d'études ethniques de l'Université de Montréal.
- McDougall, J. (1978). *Plaidoyer pour une certaine anormalité*. Paris : Gallimard.
- McDougall, J. (1982). *Théâtres du Je*. Paris : Gallimard.
- McDougall, J. (1989). *Théâtres du corps*. Paris : Gallimard.
- Mercier, C. (1986). *Itinérance et alcoolisme, recension des publications*. Unité de recherche psychosociale, Hôpital Douglas, Montréal.
- Michelat, G. (1975). Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie. *Revue française de sociologie*, XVI, 229-24.
- Milburne, N., & D'Ercole, A. (1991). Homeless women. Moving toward a comprehensive model. *American Psychologist*, 46(11), 1161-1169.
- Millaud, F. (1991). Compréhension psychanalytique de l'acting out et du passage à l'acte : un essai de synthèse de la littérature. *Perspectives psychiatriques*, 29(IV), 244-249.
- Millaud, F. (1998). *Le passage à l'acte. Aspects cliniques et psychodynamiques*. Masson.
- Miller, A., & Keys, C. (2001). Understanding dignity in the lives of homeless persons. *American journal of community psychology*, 29(2), 331-354.
- Ministère de la Main-d'Oeuvre et de la Sécurité du Revenu (MSSR) (1988). *Les sans-abri au Québec. Étude exploratoire*. Québec: direction de la recherche, gouvernement du Québec.
- Morrisette, P.J., & McIntyre, S. (1989). Homeless young people in residential care. *Social Casework: The Journal of Contemporary Social Work*, 70(10), 603-610.
- Mounier, C., & Andujo, E. (2003). Defensive functioning of homeless youth in relation to experiences of child maltreatment and cumulative victimization. *Child and Youth Social Work Journal*, 26.

- Ouellette, F.R. (1989). L'isolement social et les expériences de rupture et de rejet vécues dans la famille. In *Femmes sans toit ni voix* (pp. 47-63). Québec : Les publications du Québec.
- Paillé, P. (1996). De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en Particulier. *Revue de l'Association pour la Recherche Qualitative*, 15, 179-194.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Parazelli, M. (1996). Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais. *Cahiers de Recherche Sociologique*, 27, 47-62.
- Parazelli, M. (1997). *Pratiques de socialisation marginalisée et espace urbain : le cas des jeunes de la rue à Montréal*. Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Parazelli, M. (2000). *L'appropriation de l'espace et les jeunes de la rue : un enjeu identitaire*. Voir Laberge, 2000.
- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Pennbridge, J.N., Stefanidis, MacKenzie, & Pottharst. (1990). Runaway and homeless youth in Los Angeles county, California. *Journal of Adolescent Health Care*, 11, 159-165.
- Perron-Borelli, M., & Perron, R. (1987). Fantasma et action. Présentation du rapport. *Revue française de psychanalyse*, 2, 539-552.
- Petry, S, & Avent, H. (1992). Stepping stone : A haven for displaced youths. In M.J. Robertson, *Homeless : a national perspective* (pp. 299-305). New York : Plenum Press.
- Phelan, J, & Link. (1999). Who are the homeless? Reconsidering the stability and composition of the homeless population. *American Journal of Public Health*, 89(9), 1334-1338.
- Pichon, P. (1998). Un point sur les premiers travaux sociologiques français des sans domicile fixe. *Sociétés Contemporaines*, 30, 95-109.
- Pires, A. (1997). *Échantillonnage et recherche qualitative: essai théorique et méthodologique*. In Poupart et Deslauriers et al., *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*.
- Poirier, J., Clapier-Valladon, S., & Raybaut, P. (1983). *Les récits de vie*. Paris: Presses Universitaires de France.

- Poirier, M. (1996). La relation d'aide avec les jeunes adultes itinérants. *Cahiers de Recherche Sociologique*, 27, 87-97.
- Poirier, M. (1997). *Le foyer de l'itinérance*. Colloque l'itinérance: la place dans la cité, Montréal, juin 1997.
- Poirier, M., Lussier, V., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S., & Pelletier, A. (1999). *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants. Au-delà de la contrainte de la rupture, le contrainte des liens*. Montréal, Groupe de Recherche sur l'itinérance des Jeunes Adultes (GRIJA).
- Poirier, M. (2000). *Le leitmotiv de l'itinérance*. Voir Laberge, 2000.
- Poupart, J. (1981). La méthodologie qualitative en sciences humaines: une approche à Redécouvrir. *Apprentissage et socialisation*, 4(1), 41-47.
- Poupart, J. (1993). Discours et débats autour de la scientificité des entretiens de Recherche. *Sociologie et Sociétés*, 25, 93-110.
- Poupart, J., Deslauriers, L.-P., Groulx, Laperrière, Mayer, & Pires. (1997). *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal: Gaëtan Morin éditeur.
- Puskas, D. (2002). *Amours clouées. Répétition transgénérationnelle et fonction paternelle*. Montréal : Sciences et culture.
- Raoult, P.A. (2002). *Passage à l'acte. Entre perversion et psychopathie*. Paris : L'Harmattan.
- Ray, J., & Roloff, M.K. (1993). Church suppers, pony tails and mentors : developing a program for street kids. *Child and adolescent social work journal*, 10(6), 497-508.
- Réseau d'aide aux personnes seul et itinérante de Montréal (RAPSIM). (2003). *Comprendre l'itinérance*. Rapport de recherche.
- Robertson, M.J. (1991). Homeless youth : an overview of recent literature. In J.H. Kryder-Coe, L.M. Salamon, & J.M. Molnar (dir.), *Homeless children en youth* (pp. 33-68). Londres : Transaction Publishers.
- Robion, J. (2003). De la transmission préconsciente à la transmission psychique inconsciente. *Dialogue 101. Comment ça se passe? Les voies de la transmission psychique inconsciente*. Éditions Érès.
- Rosenthal, D. et al. (2007). Changes over time among young people in drug dependency, mental illness and their co-morbidity. *Psychology, Health, & Medicine*, 12(1), 70-80.
- Rossi, P. (1989). *Without shelter: homelessness in the 1980's*. New York: Priority Press Publications.

- Roth, D., Toomey, B.C., & First, R.J. (1992). Gender, racial and age variation among homeless persons, In M.J. Robertson, & M. Greenblatt (Eds): *Homelessness, a national perspective* (pp. 199-211). New York: Plenum Press.
- Rouart, J. (1968). Agir et processus psychanalytique. L'acting out dans sa relation avec la cure et dans ses aspects cliniques. *Revue française de psychanalyse*, 5-6, 891-988.
- Roussillon, R. (1987). L'économie de l'acte et de l'affect. *Revue française de psychanalyse*, 51(4), 1159-1162.
- Roussillon, R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Roussillon, R. (2001). *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique*. Paris : Dunod.
- Roustang, F. (2000). *La fin de la plainte*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Roy, E. (dir.) (1996). *Les jeunes de la rue de Montréal et l'infection au VIH. Étude de prévalence-Rapport final*. Montréal: Groupe de recherche sur les jeunes de la rue et l'infection au VIH.
- Roy, S. (1988). *Seuls dans la rue, portraits d'hommes clochards*. Montréal: Saint-Martin.
- Roy, S., Duchesne, L. (2000). *Solitude et isolement: image forte de l'itinérance?* Voir Laberge (2000).
- Rullac, S. (2004). *L'urgence de la misère SDF et SAMU social*. Paris : Éditions les quatre chemins.
- Sauret, M.-J. (1998). *Agressivité et passage à l'acte*. Montréal : Actes du Pont Freudien, conférence et séminaire.
- Sassolas, M. (sous la dir.) (1997). *Les soins psychiques confrontés aux ruptures du lien social*. Éditions Érès.
- Savoie-Zajc, L. (1997). *L'entrevue semi-dirigée*. Voir Gauthier, B. (1997).
- Sempé, J.-C. (1989). L'insignifiant ou l'homme qui courait plus vite que son ombre. *Psychanalystes, octobre*, 108-114.
- Sévigny, R. (1996). La complexité des interventions : éléments pour une classification. In *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 73-86.
- Sherman, D.J. (1992). The neglected health care needs of street youth, *Public Health Reports*, 107(4), 433-440.

- Shinn, M., & Weitzman, B.C. (1990). Research on homelessness: an introduction, *Journal of Social Issues*, 46(4), 1-11.
- Sibony, D. (1996). Le choix de s'encadrer dans un symptôme. In *La question du choix inconscient : déterminisme et responsabilité du sujet* (pp. 57-98). Marseille : Éditions du Hasard.
- Stefanidis, N., Pennbridge, J., MacKenzie, R.G., & Pottharst, K. (1992). Runaway and homeless youth : the effects of attachment history on stabilization, *American journal of orthopsychiatry*, 62(3), 442-446.
- Stovall, J., & Flaherty, J. (1994). Homeless women, disaffiliation and social agencies. *International Journal of Social Psychiatry*, 40(2), 135-140.
- Stronge, J.H. (1993). Educating homeless students in urban settings : an introduction to the issues. *Education and Urban Society*, 25(4), 315-322.
- Subber, R.W. et al. (1988). Medical and psychiatric needs of the homeless-a preliminary response, *Social Work*, 116-119.
- Sumerlin, J. (1996). What have you learned from your homeless experience? A phenomenological approach for counseling unsheltered homeless men. *Psychological Reports*, 79, 883-890.
- Szasz, T. (1990). Folie et clochardise, *Santé mentale au Québec*, 14(2), 233-239.
- Tardif, M. (1998). *Le déterminisme de la carence d'élaboration psychique dans le passage à l'acte*. Voir Millaud, 1998.
- Thibaudeau, M-F. (2000). *L'accès aux services de santé et leur utilisation par les personnes itinérantes*. Voir Laberge, 2000.
- Thompsona, S.J. et al. (2006). Insights from the street : perceptions of services and providers by homeless young adults. *Evaluation and Program Planning*, 29(1), 34-43.
- Thoraval, A. (1993). Un mort en hiver. *L'Express*, 22 janvier, 33-35.
- Tonnelet, G. (1997). *La toxicomanie : à la recherche de sensations et de liens ou la métaphore impossible du jeu de l'oie*. Voir Sassolas, 1997.
- Tourigny, M. (1989). *Évaluation d'un programme de pairs aidants implanté auprès de deux populations étudiantes, en concertation avec les ressources du milieu*. Montréal : DSC Hôpital général de Montréal.
- Tyler, K.A. (2006). Homeless adolescent youth : different pathways to the street. *Journal of Interpersonal Violence*, 21(10), 1385-1393.

- Van der Maren, J.-M. (1995). *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Van Gijseghem, H. (1998). *Le passage à l'acte incestueux et ses conséquences*. Voir Millaud, 1998.
- Vexliard, A. (1997). *Introduction à la sociologie du vagabondage*. Paris : L'Harmattan.
- Vexliard, A. (1957). *Le clochard*. Paris: Desclé de Brouwer, collection sociologie clinique.
- Wallot, C. (1992). *Les jeunes sans-abri*, recherche menée dans le cadre du projet : la promotion active des droits de la personne comme voie de solution au problème des jeunes sans abri, Montréal, Consortium de formation sur la défense des droits humains de l'Université de Mc Gill, 14 novembre.
- Wallot, H.-A. (1997). Du sujet-objet à l'objet-sujet: une approximation du phénomène de la recherche qualitative. Le discours médical et le discours gestionnel, *Recherches Qualitatives*, 17, 275-283.
- Widlöcher, D. (1996). *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Winnicott, D.W. (1968). The use of an object. *International journal of psychoanalysis*, 50, 711-716.
- Winnicott, D.W. (1975). *Déprivation et délinquance*. Paris : Payot.
- Wright, J.D., & Lam, J.A. (1987). Homelessness and the low-income housing supply. *Social policy*, 17(4), 49-53.